Les territoires ruraux à l'épreuve de nouvelles manières d'habiter : vivre en habitat non-ordinaire dans des espaces de faible densité

Madeleine Mialocq

▶ **To cite this version:**

Madeleine Mialocq. Les territoires ruraux à l'épreuve de nouvelles manières d'habiter : vivre en habitat non-ordinaire dans des espaces de faible densité. Géographie. Université de Poitiers, 2020. Français. NNT : 2020POIT5007 . tel-03772153

HAL Id: tel-03772153
https://theses.hal.science/tel-03772153

Submitted on 8 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THESE

Pour l'obtention du Grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITE DE POITIERS
(Diplôme National - Arrêté du 25 mai 2016)

UFR Sciences Humaines et Arts

Ecole Doctorale Sciences de la Société, Territoires, Sciences Economiques et de Gestion

****

Les territoires ruraux à l'épreuve de nouvelles manières d'habiter : vivre en habitat non-ordinaire dans des espaces de faible densité.

****

Présentée par

Madeleine MIALOCQ

Soutenue le 15 janvier 2020

Jury

Mme Camille HOCHEDEZ, Maître de Conférences à l'Université de Poitiers
M. Christophe IMBERT, Professeur des Universités à l'Université de Rouen, Codirecteur de thèse
Mme Geneviève PRUVOST, chargée de recherche HDR au CNRS, rapporteure
M. Frédéric RICHARD, Maître de Conférence HDR à l'Université de Limoges, rapporteur
M. Laurent RIEUTORT, Professeur des Universités à l'Université Clermont Auvergne
M. Dominique ROYOUX, Professeur des Universités à l'Université de Poitiers, Codirecteur de thèse

Page précédente : roulotte, Copeaux Cabana, M. Mialocq, 2018

Remerciements

Alors que s'achèvent ces trois années de recherche sur les habitats non-ordinaires en milieu rural, je voudrais remercier chaleureusement mes directeurs de thèse Dominique Royoux et Christophe Imbert, qui m'ont suivie avec un intérêt sans cesse renouvelé dans l'avancée de mon travail. Qu'ils soient sincèrement remerciés pour la liberté qu'ils m'ont laissé prendre pour mener à bien mes investigations et leur enthousiasme qui m'a soutenue dans cet exercice d'endurance.

Cette thèse n'aurait pu voir le jour sans l'aide de Camille Hochedez, qu'elle soit remerciée de m'avoir permise de rencontrer mes directeurs de thèse et de rejoindre le Laboratoire RURALITES. Je tiens à remercier également l'équipe CAMIGRI pour son soutien dans la réalisation de mes terrains, ainsi que Mathieu Lee pour son aide et ses conseils.

Mes remerciements s'adressent à tous ceux qui m'ont épaulé de près ou de loin dans la réalisation de la thèse. A Gaspard Lion, pour nos échanges stimulants et la découverte de son travail passionnant qui demeure un guide de rigueur et de sensibilité pour penser notre monde social.
A l'équipe de mes relecteurs qui se sont partagés ces nombreuses pages : ma sœur Lucile, mon frère Gabriel, ma mère, mon père, Hélène, Lucile de Copeaux, Gabriel, Thibaud. A Manu, pour la réalisation graphique du cahier iconographique et son aide incontournable de dernière minute pour essayer de rendre cette thèse un peu plus élégante dans sa mise en forme ! A Brunelle, pour son suivi sur le long terme, depuis nos débuts sur l'habitat paysan jusqu'à l'accompagnement de Montagagne. A tous nos échanges mobilisateurs qui nous font avancer chaque fois. A tous mes autres amis qui m'ont entourée durant cette période de réflexion, de concentration et de doutes : Mathilde, Pélagie, Marie, Manu et Lisa pour leur accueil à Toulouse. A mes parents, pour leur patience (presque !) inlassable et leur soutien discret mais fondamental dans cette autre étape de vie.

Cette thèse n'existerait pas sans celles et ceux qui la composent. Je voudrais remercier particulièrement tous ceux qui ont accepté de m'ouvrir leur porte pour partager leur quotidien, et m'ont fait confiance. En particulier à Manou et Antoine, Barbara et Patrice, Peter, Marina et Nico, pour nos échanges et les moments de vie passés ensemble. A tous les habitants et les proches de Copeaux, pour leur soutien depuis le début, et leur accueil au sein de leur communauté humaine : Yogan et Emilie, Charline et Rémi, Martin G., Isao, Brunelle, Thomas, Rodolphe, Martin L., Lucile et Benoît, Alise. Puisse cette thèse les « servir », afin de témoigner de ce que j'ai pu découvrir à leur contact.
Cette thèse leur est à tous dédiée.

Au moment où se clôt cette écriture, toute ma reconnaissance va enfin à Leo, pour s'être présenté sur mon chemin et m'avoir épaulé de sa confiance, de son écoute, de son soutien inconditionnel, et avec qui l'aventure prend aujourd'hui de nouveaux contours.

Sommaire

Remerciements 5

Sommaire 7

INTRODUCTION 11

PREMIÈRE PARTIE : DE LA CONSTRUCTION DU SUJET 17

Introduction partie 1 ..... *17*

Chapitre 1. La ruralité : un terrain trop peu appréhendé par les sciences sociales, support d'un nouveau regain 21

a. De la difficulté de définir le rural. Une comparaison systématique au modèle urbain qui ne permet pas de prendre en compte les singularités des espaces ruraux *22*
b. Le rural, un espace porteur d'une dynamique propre *24*
c. Qui explique cette « envie » et ce « puissant désir de campagne » *28*
d. Et donne un nouvel élan paradoxal vers les territoires les plus reculés *32*

Chapitre 2. Les habitats non-ordinaires en milieu rural : enjeux d'une présence mal identifiée 39

a. Les HNO : une diversité d'appellations pour un habitat protéiforme. *40*
b. Des habitats témoins d'une évolution des besoins de l'habiter contemporain *44*
c. Des habitats qui renouvellent les enjeux de la précarité et de l'exclusion en milieu rural *50*
d. Habitats non-ordinaires dans les espaces de faible densité : une double marginalité en question *60*
e. Conclusion chapitre 2 : synthèse des enjeux *67*

Chapitre 3 – Une démarche souple adaptée à un terrain de l'informel 71

a. A l'origine du sujet : une connaissance préalable *73*
b. Une démarche marquée par l'informalité : adaptation *77*
c. Conséquence : terrains retenus et outils *83*
Conclusion partie 3 ..... *92*

DEUXIÈME PARTIE : UNE POPULATION PLURIELLE DANS DES HABITATS PROTÉIFORMES 95

Introduction partie 2 ..... *95*

Chapitre 4. Des habitats protéiformes 97

a. Des statuts et des conditions d'occupation pluriels *98*
b. Les facteurs de cette diversité *100*
c. Caractéristiques des habitats non-ordinaires *109*

Chapitre 5. Une population plurielle 121

a. Un public d'habitants difficilement pris en compte et mal décrit *122*
b. La part du quotidien ordinaire *126*
c. Des trajectoires sous forme de quête marquées par les rencontres. *129*
d. Les motifs de l'installation en habitat non-ordinaire : de nouvelles populations néo-rurales ? *139*
Conclusion partie 2 ..... *157*

TROISIEME PARTIE : MANIERES D'HABITER attenantes aux habitats non-ordinaires 161

Introduction partie 3 ..... *161*

Chapitre 6. Vivre (dans) la montagne ; être paysan 165

A) Portraits *167*
B) Analyses *174*
a. Un quotidien soutenu et souple accordé aux saisons *175*
b. La motivation de la vie rurale ancienne *180*
c. Un quotidien dicté par des travaux constants qui initie une inscription forte sur le lieu de vie. *183*
d. Des habitats au confort simple, adaptés aux activités paysannes *186*

Chapitre 7. Vivre « heure par heure »....195
A) Portraits....*196*
B) Analyses....*204*
a. Un quotidien changeant adapté aux envies....*204*
b. Une culture du bien-être et de la liberté....*211*
c. Des inscriptions spatiales variées, entre ancrage et mobilité....*221*
d. Confort et souplesse d'habitats légers sans permis....*229*
Conclusion sur le terrain ariégeois....*235*

Chapitre 8. Le collectif Copeaux Cabana. Vivre dans la forêt....237
A) Tableau du lieu....*238*
B) Analyses....*242*
a. Un quotidien de travail artisanal ponctué de fêtes....*242*
b. Vivre en collectif....*251*
c. Une inscription spatiale entre ancrage local et échanges internationaux....*261*
d. Des habitats d'auto-constructeurs....*268*

Chapitre 9. Bussière-Boffy : le choc des normes....275
A) Portraits de terrain....*276*
B) Analyses....*280*
a. Des logiques mal appréhendées de l'extérieur....*280*
b. Quand le désordre informe....*285*
c. Mobilité....*290*
d. Des habitats vétustes ?....*293*
Conclusion partie 3....*301*

ÉPILOGUE : MONTAGAGNE....307

Introduction épilogue....*307*

1. Présentation du travail avec la commune....308

2. Vivre à Montagagne : les enjeux auxquels est confrontée une très petite commune au cœur de la faible densité aujourd'hui....312
a. Une grande diversité sociale concentrée sur un périmètre restreint....*312*
b. L'ambiguïté de la communauté....*317*
c. Les enjeux de la gouvernance pour une très petite commune....*321*
d. Vivre à Montagagne : tirer parti de la faible densité....*323*
Ouverture et réflexions sur la question des dynamiques....*325*
Conclusion épilogue : quel avenir pour un village dans la faible densité ?....*327*

CONCLUSION GÉNÉRALE....331

Sur l'évolution des territoires ruraux de faible densité au prisme des habitats non-ordinaires....331

A) Habitats non-ordinaires et évolution des territoires ruraux : synthèse....332
1. Synthèse des inscriptions spatiales en habitats non-ordinaires....*332*
2. De nouveaux enjeux pour les territoires ruraux de faible densité....*340*

B) Apports et ouvertures de la thèse....346
1. Les apports de la thèse....*346*
2. Élargir le constat, amplifier le combat – pistes d'actions....*350*

Annexes....355
Annexe 1 : Synthèse de quelques parcours résidentiels....*355*
Annexe 2 : Cartes mentales....*357*
Annexe 3 : Courrier de Charline, Copeaux Cabana, 23 avril 2017....*361*
Annexe 4. Grille de travail de terrain....*362*
Annexe 5. Grille questionnaire Montagagne....*364*

Bibliographie....369

Liste des figures....375

Table des matières 377

Cette thèse comprend un cahier iconographique final intitulé
« Les habitats non-ordinaires : formes, aménagements et usages ».

INTRODUCTION

Entame

A la fin de la nuit apparaît le moment où la nuit recule et annonce l'aurore. Les formes alors imprécises commencent à se détacher, tout en restant baignées d'obscurité encore. L'œil doit scruter les formes pour voir se dessiner très progressivement les plans qui se confondaient un instant auparavant. Le noir de la nuit prend une teinte d'un bleu velouté qui reste sombre, et permet pourtant déjà d'apercevoir la vie qui reprend forme.

L'objet de cette recherche est comparable à cette heure de la nuit qui devient jour et ne l'est pas encore. Heure tardive ou matinale, à cheval entre deux repères, où le regard doit scruter les éléments pour les détacher les uns des autres. Il n'est pas question de jour éclatant, ni de nuit opaque, mais d'un stade intermédiaire, d'une transition, où coexistent deux états. Ce moment requiert du regard une attention particulière pour pouvoir distinguer les choses. Il ne peut pas voir, il doit regarder, un phénomène marqué par son caractère discret et remarquable à la fois. De la même manière le sujet auquel j'ai prêté attention n'est pas revêtu du caractère de l'extra-ordinaire, pas plus qu'il ne disparaît dans l'invisibilité de ce qui serait ordinaire. Il peut être ramené à une couleur, ce bleu très sombre qui dissimule et révèle.

Objet de la thèse

Cette thèse a pour sujet les habitats non-ordinaires présents dans les territoires ruraux de faible densité. En dépit de ce que laisse présager l'adjectif accolé aux habitats, elle vise moins à relever des écarts qu'à se pencher sur ces exemples-là désignés par leur altérité. Le qualificatif de non-ordinaire doit être considéré dès le départ comme un mot emprunté à l'extérieur duquel font partis les habitats concernés. Il ne vient pas décrire un état mais mettre en question l'opposition entre caractère normal ou anormal, ordinaire ou non-ordinaire de certains habitats.

Mon parcours universitaire et personnel m'a rendue attentive à une série d'habitats différents dans lesquels se jouent, plus que la question du logement, des rapports au monde qui cherchent à inventer leurs modalités d'action. Alors étudiante en Master de philosophie à Paris I, j'ai rencontré les grottes de Grenade en Andalousie, poursuivant l'étude de leurs organisations en Master 2 d'ethnologie et d'anthropologie sociale à l'EHESS. La connaissance des mondes « alternatifs » présents dans les campagnes en France a continué d'alimenter l'observation d'organisations de vie qui trouvent dans les espaces ruraux un réceptacle propice au déploiement de manières d'habiter spécifiques. Cette thèse est née de la contre-observation que la campagne ne se « vide » ni ne se « meurt », mais connaît des mutations que l'existence de certaines formes d'habitats peuvent éclairer. Les territoires ruraux, en particulier ceux de faible densité, sont le support d'installations qui ont recours aux qualités paradoxales de ces espaces reculés. C'est à l'observation de ces formes de vie que s'attelle cette recherche. Elle vise à

documenter des pratiques qui se déploient au sein d'habitats qui présentent des différences avec un habitat conventionnel, qu'il s'agisse de leur forme, de leurs conditions de confort ou de leur statut juridique.

L'approche des habitats n'est pas architecturale, non plus juridique. L'objet de la thèse consiste à comprendre le phénomène des habitats non-ordinaires de l'intérieur. Le sujet a évolué depuis ses premières formulations. L'entrée initiale qui pensait traiter des conflits liés aux installations illicites a été laissée au profit d'une attention à ce qui forme la spécificité des manières d'habiter en habitats non-ordinaires. L'objet de cette recherche consiste dès lors à relever, nommer et mettre en tension les éléments qui dessinent des genres de vie associés à l'usage d'habitats non-ordinaires. L'objet est donc d'enquêter sur les manières d'habiter (plurielles) hébergées par un type d'habitat (lui aussi pluriel), dont le dénominateur commun est son éloignement aux critères de l'habitat conventionnel.
En abordant l'habitat par son aspect vécu, cette thèse prolonge une sensibilité d'enquête qui préfère aborder un phénomène par la réalité de ses acteurs, plutôt que par des notions, des chiffres et des cadres d'analyse. Il est question ici d'appréhender les habitats non-ordinaires de l'intérieur, pour comprendre un phénomène social de manière micro-analytique, sans l'isoler d'autres formes de vie et du contexte qui l'héberge. L'enjeu de cette étude est ainsi d'inscrire l'évolution de l'habitat en milieu rural comme faisant partie de ses dynamiques, et d'en proposer une lecture nuancée, de manière à alimenter la compréhension du phénomène sous ses différents plans, depuis les acteurs, eux-mêmes intégrés au contexte duquel ils font partis. Il s'agit donc de donner les caractéristiques des manières d'habiter concernés et ceci, libérée des cadres d'analyse préexistants, qui prennent ces habitats comme support de modes de vie précaires, marginaux ou alternatifs.

L'étude des habitats non-ordinaire vient répondre à une insuffisance analytique. Les habitats légers, mobiles, ou « intermédiaires » que sont les cabanes, ont peu été étudiés dans la littérature scientifique, restant l'angle d'approche de chercheurs minoritaires qui y ont détecté un phénomène qui parle de notre modernité (Béatrice Mesini, Gaëlla Loiseau, Arnaud Le Marchand, Geneviève Pruvost). Mis à part ces regards, les habitats non-ordinaires demeurent la plupart du temps écartelés entre deux manières de les appréhender : l'une qui y détecte des habitats problématiques en étant ramenés à une forme de précarité et de marginalité, l'autre y puisant au contraire un exemple d'innovation architecturale et sociale. Le monde non-universitaire alimente davantage cette seconde entrée, et voit la multiplication d'ouvrages prônant une autonomie que mettent en scène ces habitats.

Cette recherche voudrait tracer un axe entre ces deux postures, en évitant d'alimenter la peur qu'inspirent des habitats différents, sans valoriser a priori leurs vertus.

Contexte et objectifs

L'analyse des habitats non-ordinaires vient prendre place dans le contexte d'un espace rural qui connaît des mutations. La thèse de la désertification a laissé place au constat d'une renaissance rurale désormais avérée (Kayser, 1989, Pistre, 2012, Rieutort, 2017), mais les modalités de ce nouveau regain ne sont pas toutes au même titre étudiées. Les campagnes pour qui l'avenir est porteur semblent celles en lien avec le développement des villes, desquelles elles constituent des périphéries peu à peu

incorporées à une couronne urbaine qui s'agrandit. Les campagnes éloignées restent à l'écart d'un développement économique important, et peuvent au mieux s'en sortir par une offre touristique qui leur amène une activité locale. La thématique d'un renouveau endogène de territoires ruraux éloignés demeure ainsi un parent pauvre de l'étude des changements de la société française contemporaine. La présence d'habitats non-ordinaires est un moyen de questionner l'avenir de ces territoires en voyant que des dynamiques existent, même si elles semblent invisibles ou paradoxales. L'étude de ces habitats met en effet à jour de nouvelles formes de peuplement, qui concernent les territoires de faible densité en particulier. Les recours faits à ces territoires informent de l'évolution de rapports à la ruralité que cette thèse voudrait soulever, afin de voir qu'une autre ruralité est déjà en germe.

Celle-ci n'est pourtant pas exempt de contradictions. La présence d'habitats non-ordinaires constitue en effet une réponse faite à la fois de réaction à une série de facteurs qui rendent le fait de s'installer quelque part de plus en plus difficile, tout en faisant preuve d'une recherche propre de manières d'habiter spécifiques. La rareté des logements vacants et l'augmentation de la pression foncière qui touche désormais l'ensemble du territoire français, constituent une des causes du déploiement d'habitats sans permis, mais ceux-ci sont aussi à comprendre comme la production de formes désirables. La thématique de la précarité connaît dès lors un nouvel éclairage au travers d'habitats qui ne peuvent être abordés comme seule réaction à des difficultés rencontrées. Les habitats non-ordinaires qui forment le corpus de cette recherche sont d'abord des habitats appréciés pour leurs atouts.

L'objet de cette recherche consiste de la sorte à questionner l'évolution des territoires ruraux de faible densité au travers d'installations ambiguës. Celles-ci témoignent d'une attraction pour les territoires ruraux, tout en faisant craindre qu'ils ne soient le support de nouvelles formes de relégations. Les habitats non-ordinaires demeurent l'objet d'interprétations multiples, car ils renvoient à un monde complexe. Plus que des formes définies, ils constituent des terrains d'expérimentation pour de nouvelles manières d'habiter. Ils demandent ainsi de dépasser une analyse qui y verrait accidents ou échecs pour regarder les parcours qui mènent jusqu'à eux.

C'est pourquoi le parti-pris de cette recherche consiste à aborder les habitats dans leur dynamique. Le travail de terrain s'est penché autant sur les formes de vie qu'ils hébergent que sur les parcours y menant, afin d'intégrer l'habitat dans un processus. Il est apparu rapidement limité d'envisager les habitats à l'aune de l'opposition entre rupture et continuité. Faits de prolongements et de changements, ces habitats mettent précisément en scène des trajectoires en recherche, que l'approche par les parcours permet d'appréhender.

Ce sujet mêle alors une pratique ethnographique à l'analyse géographique. Il a fait le choix d'une approche bi-disciplinaire afin de pouvoir rentrer dans l'étoffe des habitats. La connaissance personnelle et préalable des situations concernées le rattache à une ethnographie du proche, qui a trouvé un prolongement en devenant moi-même une habitante du non-ordinaire. Plus qu'un simple travail d'étude, ce sujet a consisté en une exploration de manières d'habiter qui ont mené à des rencontres qui, comme l'ont montré plus d'un parcours, ont conduit à un changement de vie.

Au moment d'ouvrir ce travail, il me semble ainsi important de situer ses objectifs à la croisée de plusieurs plans. S'attarder auprès des organisations de vie et des parcours voudrait parvenir à éclairer des pratiques minoritaires, mais non nécessairement marginales, qui montrent une évolution des besoins dans les modes d'habiter. La destination rurale de ces installations permet de contribuer à l'analyse de l'évolution de ces territoires, pour voir, sinon des « solutions », des expérimentations qui font bouger les fonctions des milieux ruraux et ce que signifie « bien vivre ». Limité à trois terrains d'études, en Haute-Vienne, Dordogne et Ariège, ce travail propose d'aborder une réalité des campagnes françaises qui mériterait dans un travail ultérieur un regard élargi à l'Europe et au reste du monde, afin de saisir les spécificités et les conditions de possibilité de telles pratiques. En partant des habitants, cette recherche propose de relayer leurs perspectives afin d'accéder aux raisons d'être en habitat non-ordinaire ; mais cette orientation méthodologique souhaite également ouvrir la voie à mettre en relation les différents acteurs concernés. L'enjeu est de croiser les regards et les échelles d'action, entre la réalité des habitats, le souci des décideurs et le regard des analystes.

Déroulé de la thèse

La thèse est organisée en trois parties et un épilogue.

La première partie peut être considérée comme une introduction élargie, en prenant le temps de développer comment s'est construit le sujet de recherche. Elle revient sur le contexte des territoires ruraux (chapitre 1) et les questions théoriques posées par les habitats non-ordinaires (chapitre 2), avant de présenter la méthodologie de terrain qui a constitué ce travail (chapitre 3).

La deuxième partie vise à présenter les habitats et les habitants concernés. Le chapitre 4 se concentre sur les habitats et propose de relever les caractéristiques qu'ils partagent en dépit d'une grande diversité de formes, tandis que le chapitre 5 revient sur les principales motivations des habitants ainsi que sur leurs parcours d'arrivée en habitat non-ordinaire.

Cette présentation du public permettra dans la troisième partie de rentrer dans le contenu des manières d'habiter. Après avoir relevé les discours et les trajectoires, cette partie centrale constitue le cœur de la thèse en revenant sur les quotidiens rencontrés lors des différentes phases de travail de terrain. Détaillée en quatre chapitres, la partie s'attarde sur chaque zone de terrain afin d'en permettre la comparaison. L'Ariège est détaillée en deux « familles » de pratiques, la première se rattachant à l'activité paysanne traditionnelle (chapitre 6), la deuxième pouvant être caractérisée par une souplesse de l'organisation quotidienne élaborée « jour après jour » (chapitre 7). Le collectif Copeaux Cabana en Dordogne occupe à lui seul le chapitre suivant (chapitre 8), avant que la partie ne se clôture sur Bussière-Boffy en Haute-Vienne (chapitre 9). Chaque terrain sera l'occasion de faire ressortir des éléments significatifs pour comprendre et documenter des pratiques relatives à un contexte tant social que géographique. Si des thèmes communs traverseront chaque entrée, ils rencontreront des déclinaisons qui témoignent de la diversité des manières d'habiter en jeu.

L'épilogue proposera d'ouvrir la question des dynamiques et des paradoxes relevés avec les habitats non-ordinaires à l'échelle d'un village qui s'interroge sur son avenir. Il sera l'occasion de revenir sur l'accompagnement de la commune de Montagagne, situé en

Ariège, avec laquelle j'ai effectué un travail de recherche-action au cours de la deuxième et troisième année de thèse dans le but d'alimenter une démarche participative de réflexion commune. Cette étude de cas permettra de poursuivre les questionnements attenants à l'avenir des territoires ruraux de faible densité, en élargissant l'échelle d'observation à une petite commune.

La conclusion générale prendra alors le recul nécessaire pour dresser des éléments de synthèse sur les habitats non-ordinaires et relever les enjeux qu'ils posent aux territoires ruraux de faible densité.

PREMIÈRE PARTIE : DE LA CONSTRUCTION DU SUJET

Introduction partie 1

Prendre les habitats non-ordinaires comme porte d'entrée pour questionner le devenir de la ruralité, et en particulier des espaces ruraux de faible densité, est l'aboutissement d'une démarche. Comme tout sujet de recherche, il n'existe pas en soi, mais est l'objet d'une construction. Constater la présence d'habitats différents, « marginaux », « atypiques » dans les territoires ruraux ne suffit pas à lancer une dynamique réflexive. Le simple constat doit être amplifié, mis en volume pour lui donner les dimensions de l'analyse. Cette première partie vise à revenir sur les éléments qui sont rentrés en compte pour dessiner le sujet de cette thèse. Elle peut être rattachée à une forme de seconde introduction, qui prend le temps de dérouler les étapes ayant mené à la construction d'un sujet de recherche à proprement parler.

Trois étapes peuvent être extraites dans la formation du sujet : la première vient contextualiser le phénomène des habitats non-ordinaires, dans l'évolution des territoires ruraux et des rapports ville-campagne. Un nouveau regain démographique touche désormais les territoires ruraux, inversant la tendance de tout le XXe siècle à l'exode rural (Kayser, 1989, Pistre, 2012). Cette renaissance, validée par les analystes, peine pourtant à mobiliser une attention accrue pour l'étude des phénomènes ruraux. Le rural demeure un parent pauvre des sciences sociales, mis à part pour les champs dont c'est la spécialité. Il pâtit de sa faiblesse démographique comparée aux territoires urbanisés, et de l'invisibilisation qui entoure a priori ses phénomènes. Dispersés, minoritaires, discrets, la priorité n'est pas donnée à l'étude de phénomènes quantitativement moins importants que ceux que connaissent les espaces urbains. Une tendance de la recherche relègue aussi la question de la ruralité, en montrant son engloutissement par l'urbain : l'extension des aires urbaines d'une part, mais surtout la diffusion d'un mode de vie et de représentations nées à la ville, achèveraient de former une société urbanisée, où disparaît le rural comme entité géographique et sociale spécifique.

Les territoires ruraux continuent pourtant d'attirer des installations spécifiques, précisément en raison des différences matérielles, culturelles et sociales, qu'ils présentent par rapport à la ville. Le constat de la disparition de la ruralité s'accommode mal avec la présence de nouvelles migrations qui le prennent pour destination. Dès lors, peut-on penser la fin de la ruralité comme le laisserait penser un courant d'analyse ? Cette thèse postule précisément l'inverse, en faisant le constat d'un nouveau recours à la ruralité. Le rural est l'objet de profondes reconfigurations tout au long du XXe siècle : en même temps qu'il perd ce qui en faisait sa spécificité, il prend de nouveaux contours. La « campagne » apparaît dans ce mouvement de refonte d'un espace qui est soudain l'objet de nouveaux désirs. Plus que la fin d'un monde, on assiste en fait à l'éclosion d'un nouvel espace, désiré, valorisé, conservé. L'objet du premier chapitre est de revenir sur la lente

transformation du rural en campagne, et sur ses conséquences. Car la « mise en désir des campagnes » (Hervieu et Viard, 1996) s'accompagne de la production de formes qui peinent à trouver une reconnaissance, en restant l'objet de doutes ou de rejet. La présence des habitats non-ordinaires est en effet à relier à l'évolution des territoires ruraux, témoins d'une attractivité de ces territoires, y compris des moins peuplés, mais sous des formes qui questionnent. À quelle réalité sociale renvoient en effet ces habitats, ne montrent-ils pas une nouvelle forme de relégation, vicieuse car détournée, d'une frange de la population qui élit la campagne croyant pouvoir y vivre mieux, et ne fait que prolonger les difficultés qu'ils ont fui en partant de la ville ? Un premier coup d'œil à la réalité hébergée par ces habitats suffit à montrer l'insuffisance de telles interprétations. Les habitats non-ordinaires soutiennent une réalité sociale bien plus complexe qu'une simple relégation. Mais la tendance inverse, qui amplifie leurs qualités n'est pas davantage satisfaisante.

Le premier enjeu du sujet se dessine dans cette insuffisance analytique : il vise à enquêter sur le contenu d'un phénomène social, pour comprendre ce dans quoi il s'inscrit, et ce à quoi il ouvre. Devant la difficulté à saisir les éléments qui constituent les habitats non-ordinaires, ce qui en seraient ses organes, pour en connaître tant la nature que le fonctionnement, notre démarche se donne pour tâche de remonter à ce qui permettrait de donner l'épaisseur nécessaire à la compréhension du phénomène. Or ce qui caractérise a priori les habitats non-ordinaires est leur difficulté à se laisser appréhender. Le second chapitre vise à présenter les paradoxes et les ambivalences qu'ils soulèvent. La difficulté à les rassembler sous une appellation commune indique déjà la diversité d'un phénomène, et ses résistances à se laisser englober. Les habitats non-ordinaires restent le support de pistes divergentes : entre le renouvellement de la compréhension de l'habiter contemporain dont ils témoignent, l'ambiguïté qu'ils ne parviennent pas à éviter en rassemblant un public précaire autour d'installations maîtrisées, et une marginalité relative en montrant une inscription quotidienne qui conjugue retrait et circulation, ce sont des habitats qui confrontent l'analyse. L'enjeu apparaît alors de délester les habitats non-ordinaires des interprétations qui les encombrent, pour se tourner vers une prise en compte de ce qui les constitue plus fondamentalement que leurs conditions juridiques ou matérielles, qui restent les deux plans par lesquels ils sont le plus souvent abordés. De telles approches s'en tiennent aux dimensions extérieures de l'habitat, même si l'illégalité des statuts et les conditions de confort ont une incidence sur les habitants. Mais elles ne permettent pas de comprendre l'habitat dans son épaisseur et sa dynamique. Or mon sujet trouve ici sa raison d'être principale. Devant la difficulté de reconnaître l'existence des habitats non-ordinaires comme des habitats à part entière, il propose de regarder d'abord ce qu'ils sont : non seulement de quoi ils sont construits, et où ils se situent, thèmes qui alimentent les craintes de « cabanisation » et de « mitage » des territoires ruraux, mais surtout de comprendre les habitats à partir des vies qu'ils abritent. L'enjeu qui touche les habitats non-ordinaires réside dans ce décalage et cette amplification du regard, qui, pour comprendre l'habitat, prend en compte l'ensemble de la vie qu'il héberge.

Le travail de terrain intervient à cette étape, comme le moyen pour aller à la rencontre des manières d'habiter en habitats non-ordinaires. Le troisième chapitre reviendra sur les conditions ayant présidé à l'enquête de terrain, et les formes qui en

découlent. L'intérêt pour des formes de vie rencontrées en milieu rural précède leur formulation dans le cadre d'une thèse. Ce chapitre sera l'occasion de faire la genèse d'un sujet, en voyant comment il se rattache à des expériences initiales. La porosité entre la dimension personnelle du sujet et sa traduction « scientifique » est une tension qui traverse toute l'étude : ce chapitre sera l'occasion de mettre au clair les dispositions, les facilités et les écueils qui ont constitué une enquête de terrains proches. Il justifiera en outre les choix méthodologiques du terrain, qui s'est adapté à l'informalité des pratiques rencontrées.

Ce parcours dans l'élaboration du sujet permettra à la fin de la partie de présenter les enjeux et la problématique qui découlent de sa progression.

Chapitre 1. La ruralité : un terrain trop peu appréhendé par les sciences sociales, support d'un nouveau regain

Introduction chapitre 1

Peut-on parler encore de rural ? Depuis la fin proclamée de la société rurale traditionnelle (Mendras, 1967), dont la structure sociale et économique reposait sur la paysannerie (Hervieu, 1978), la communauté scientifique s'interroge : est-il encore utile, et légitime de distinguer le rural de l'urbain, et si oui, à quel niveau ? Les tendances s'affrontent ainsi entre les tenants d'une fin du rural, et ceux qui persistent à relever ses spécificités. L'espace rural n'est pas un terrain neutre, c'est une catégorie descriptive qui a vu ses fonctions et ses représentations évoluer, au point de questionner ce qui en faisait son identité. Au-delà de partis pris scientifiques, la difficulté à délimiter et définir le rural souligne la force des changements qui l'ont touché, et la diversité des éléments qui le constituent et empêchent de le rassembler en une entité stable. On pourrait se demander de quoi est ainsi constitué aujourd'hui l'espace rural, et ce qui en fait sa spécificité, s'il en a encore une.

L'apparition de la notion de « campagne » prend place dans ce questionnement. Alors même que le rural a tendance à être défini « en creux » de l'urbain (Rieutort, 2017), ne permettant pas de relever ses dynamiques spécifiques, un « désir de campagne » (Hervieu et Viard, 1996) touche les territoires ruraux pourvus de nouveaux atours. Le rural est ainsi l'arène d'une tension, entre la « fin » d'un monde (Mendras, 1967, Hervieu et Viard, 2001), avalé par l'extension des villes et de la culture urbaine, et la persistance ou la montée en puissance de son double, que le mot « campagne » englobe : contenant tout à la fois espaces naturels, authenticité, patrimoine et identité. Ce désir ou envie de campagne (Husson, 2008) est général, partagé par l'ensemble de la société, mais il prend des formes qui diffèrent selon les milieux sociaux et les espaces de vie. Il est vécu par intermittence, ou envisagé comme changement de vie, poumon des existences urbaines lors d'une virée d'un week-end, ou horizon d'un nouveau projet de vie. Il attire aussi des populations qui s'installent à la campagne sous des formes inhabituelles. La présence d'habitats non-ordinaires dans les espaces ruraux réagit aussi à cette mise en désir des campagnes. Les mutations que connaît le milieu rural donnent ainsi lieu à des réponses différenciées, et parfois paradoxales, puisque sa mise en désir s'accompagne de la production de formes indésirables.

Il s'agit dans ce chapitre de voir dans quel contexte prennent place les habitats non-ordinaires. Le rural connaît un regain démographique désormais avéré (Pistre, 2012, Rieutort, 2017), duquel font parties des formes non conventionnelles. Pour autant, ces habitats ne sont pas mieux reconnus. Les conséquences de l'évolution des territoires ruraux restent ainsi floues. L'invisibilité dont souffre le rural sur le plan scientifique n'aide pas à soupeser ses enjeux. Redonner une spécificité à la ruralité face à la thèse du tout urbain doit permettre de traiter les phénomènes qui le concernent dans leur particularité. L'enjeu dépasse le fait de donner une définition du rural ; il est, en prenant comme point

focal le rural, de continuer à lui donner une place pour pouvoir étudier les phénomènes qu'il héberge, malgré leur caractère diffus, éparse, ou numériquement moins important. Postuler la spécificité du rural dans ce cadre s'articule autant aux observations de terrain, qu'il correspond à un parti-pris scientifique.

a. De la difficulté de définir le rural. Une comparaison systématique au modèle urbain qui ne permet pas de prendre en compte les singularités des espaces ruraux

Faut-il encore parler de rural ? Se questionne Philippe Perrier-Cornet dans *Repenser les campagnes* (2002). La mobilité qui relie villes et campagnes et l'homogénéisation des modes de vie avec la diffusion de la culture urbaine remet en cause l'existence d'une société rurale spécifique. Le rural n'est en effet plus le support d'un système de valeurs spécifiques, comme il l'a été durant la société paysanne. En revanche, l'auteur a recours à la notion de ruralité pour désigner des espaces qui ont pour spécificité d'être de faible densité, avec des ressources naturelles importantes et utilisées en général de façon extensive. Dans cette perspective, la ruralité devient une « catégorie opératoire de description de l'espace » (*ibid.*, p. 12), qui s'appuie sur des critères démographiques et morphologiques. Si la ruralité conserve une spécificité sous cet angle, en revanche elle n'est plus caractérisée par une organisation sociale spécifique. La thèse de l'homogénéisation des modes de vie entre rural et urbain efface l'impact que peut avoir le fait de vivre dans un espace rural plutôt qu'en ville, en ramenant l'ensemble du territoire à une culture commune, issue des villes et qui a progressivement colonisé l'espace rural. A priori, le rural n'a en effet plus l'incidence qu'il avait sur les conditions de vie de ses populations. Documentaires et récits se sont fait les témoins de la fin d'un monde, marqué par un ancrage sans mobilité, de paysans gardiens d'une terre qui leur imposait par son travail une vie de labeur[1]. Vivre en milieu rural aujourd'hui n'impose plus un lot de contraintes indépassables, tandis que la mobilité généralisée lui a déposé de nouvelles populations, qui ont diversifié ses contours. Mais peut-on pour autant affirmer qu' « il n'y a plus d'urbains ou de ruraux » (Hervieu et Viard, 1996, p. 43) ? En effet, pour les deux sociologues, nous faisons partie d'une société où « tout le monde pense pareil, rural comme urbain ». Dans ces opinions partagées, la ville l'emporte sur la question du progrès et de l'égalité pour l'accès aux loisirs, tandis que la campagne l'emporte sur la qualité de vie qu'elle permet (*Op. Cit.* p. 16). Le partage de valeurs et de représentations communes aboutit ainsi à la « fin de la ruralité », c'est-à-dire « la fin d'une culture non urbaine, reliquat du monde d'hier » (*Op. Cit.* p. 36).

Pour autant, cette culture commune ne doit pas masquer la spécificité des cadres de vie. La thèse du tout-urbain s'appuie essentiellement sur le niveau des représentations. Mais il est entendu que les cadres matériels diffèrent entre rural et urbain. « Le thème de

[1] Le documentaire « Traces » de Jean-Christophe Monferran, Françoise-Eugénie Petit et Martin de la Soudière, revient sur les pas des petits enfants des paysans filmés dans les années 1970 en Lozère par Mario Ruspoli dans « Les inconnus de la terre ». Il montre la vie qu'ont suivis ceux qui ne sont pas devenus paysans, et le devenir de ceux qui le sont restés. Le documentaire ne peut éviter la nostalgie qui se dégage inévitablement de la sensation d'assister à la « fin d'un monde ». Il fait écho à ce titre à la trilogie de documentaires très célèbres de Raymond Depardon, qui en s'attardant auprès de paysans sur le causse lozérien, s'est vue critiquer d'alimenter la sentence du déclin de la paysannerie, là où d'autres s'attacheront à en montrer le renouveau.

l'*urbanisation*, comme diffusion d'une culture urbaine, n'illustre que la diffusion des valeurs, normes et relations sociales dominantes. L'harmonisation des conditions de vie, des modes de vie et des structures sociales des populations urbaines et rurales ne peut écarter l'existence de formes spatiales différentes. » (L. Thomsin, 2001, cité par Cognard, 2010, p. 44).

Comment définir le rural ?

La difficulté que rencontre l'espace rural, réside dans la comparaison qui l'affecte constamment pour le définir. Il est en effet toujours comparé à une référence socio-spatiale (la ville) ou à une référence temporelle (le rural révolu). Il est rarement appréhendé en tant qu'entité autonome, délié de références. Pour contrer ces tendances, pourrait-on le définir, à la suite de B. Kayser, par un type d'inscription locale ? Cette thèse semble insuffisante aujourd'hui, avec l'entrecroisement de l'ancrage et des mobilités. Le rural ne se définit plus par un ancrage spécifique, distinct d'un autre espace. Il connaît une diversité de modes d'ancrage équivalente à la diversité de sa population. Ainsi, la difficulté de délimiter le rural tient-elle aux mutations qu'il connaît, notamment à l'évolution des pratiques qu'il héberge et qui font bouger sa définition. Mais elle tient aussi au parti-pris et à la sensibilité des chercheurs : « La catégorisation entre rural, périurbain, urbain dépend alors de plus en plus des parcours biographiques et des sensibilités géographiques de chacun, plus qu'elle ne relève de catégories stables » (Morel-Brochet, 2007, cité par Tommasi, 2014, p 15).
Dans ce cadre, il est plus prudent de considérer le rural comme étant d'abord un objet de questionnement, avant d'être une catégorie descriptive (Husson, 2008). La géographie rurale explore ainsi quels contours, quelle identité, quelles réalités, connaît le rural et s'interroge sur son devenir.

Ce travail se place dans cette perspective d'analyse de l'espace rural contemporain, pour en questionner le contenu et les pistes auxquelles il ouvre. Il postule la spécificité du rural, dans l'incidence que sa géographie physique et sa situation fait découler sur ceux qui y habitent. Habiter dans la montagne ariégeoise ou en ville ne peut être ramené à la même condition de base, indépendamment de vérifier l'extension d'un désir commun, ou d'une culture commune. Partir de la spécificité du rural, c'est aussi se placer dans la perspective de ceux qui l'ont élu comme lieu de vie. De ce double point de vue, le rural conserve toute son acuité pour l'analyse, comme cadre de recherche, et objet de questionnement.
Au sein des sciences sociales, il y a en outre un véritable enjeu à prendre le rural pour objet de recherche et à en postuler sa spécificité. La mainmise de l'urbain, de par l'ampleur des phénomènes à y observer, et la concentration de la population en son sein, a tendance à occulter la nécessité d'une prise en compte approfondie des enjeux se déroulant dans l'espace rural. Le rural souffre de l'invisibilité apparente de ses phénomènes, de leur caractère diffus et de leur importance numérique minoritaire, qui conduisent à un manque d'études dessus. Les phénomènes de pauvreté et de précarité en milieu rural sont ainsi trop peu documentés à quelques exceptions près (Maclouf, 1986 ; Mathieu, 1997 ; Pagès, 2005 ; Berthod-Wurmser et *al.* 2009), relevant pourtant de formes spécifiques, qui ne peuvent être appréhendées avec les catégories d'analyses élaborées par

des chercheurs en majorité urbains, pour des situations urbaines. Outre son caractère diffus et invisible qui rend difficile une approche ciblée, la prise en compte de la pauvreté en milieu rural souffre aussi de l'héritage de cadres de pensées, qui rendent l'existence de la pauvreté « idéologiquement impossible » (Mathieu, 1997) : le rural demeure dans ces catégories d'analyse le support d'une interconnaissance et d'une solidarité qui empêchent l'isolement et l'abandon qui constituent la pauvreté. Ces représentations continuent d'agir ; elles ne permettent pourtant pas d'appréhender la diversité du phénomène. Ce travail propose de dérouler un des fils pouvant s'y rapporter. En regardant des habitats non réguliers dans leurs conditions d'habitation (sans permis, aux conditions de confort non modernes), qui hébergent des habitants aux ressources limitées, la question de la précarité est soulevée, mais d'abord comme questionnement.

Rural, urbain… En définitive, en prônant la réunion de deux termes que l'on opposait, ou en revendiquant la spécificité du milieu rural, ce sont deux manières de reconnaître le rural qui coexistent : soit en niant ses lacunes, par le désir qu'il génère, la place à laquelle il accède dans un grand élan de société, et qui passe par son absorption au modèle dominant, qui se construit en fait avec ce compagnon qui est son double, formant tous deux un « couple » (Hervieu et Viard, 1996) ; soit en insistant sur les singularités qui le constituent, et en font un espace spécifique, pour le pire, et le meilleur. L'enjeu ici ne réside pas tant dans le fait de délimiter le rural, que dans celui de prendre cet espace mal défini, vaste, pluriel, support de dynamiques variées, pour focale. En prenant le parti d'une étude micro-analytique, cette recherche soulève le voile de l'invisibilité qu'une approche globale seule fait tomber ; en se concentrant sur une déclinaison d'installation qui prend le milieu rural pour destination, elle propose d'enrichir le tableau des espaces ruraux et de leurs dynamiques.

b. Le rural, un espace porteur d'une dynamique propre

Coincé entre la double référence socio-spatiale (la ville) et temporelle (son passé), le rural peine à trouver une consistance propre. En prenant les espaces ruraux de faible densité comme terrain d'analyse, cette recherche postule au contraire une spécificité du rural, en partant du triple constat d'une reprise démographique générale des campagnes (Kayser, 1989), et en particulier pour les territoires isolés ou de faible densité (Raymond, 2004, Rieutort, 2017) mais surtout, du maintien de la perception de la spécificité du rural par les acteurs de terrain, pour qui vivre en milieu rural revêt une résonance particulière.

La renaissance rurale

En relevant le regain démographique qui touche les territoires ruraux, après un exode rural sans précédent, la thèse de la « renaissance rurale » (Kayser, 1989) prend dans les années 1980 le contre-pied de la sentence qui vouait au déclin le devenir d'une « France du vide » (Beteille, 1981). Toutes deux observatrices de leur époque, la coexistence de ce qui est une sentence d'une part, et de ce qui est une promesse d'autre part, témoignent en fait de deux réalités concomitantes au sein d'une période de reconfiguration (Tommasi, 2014). Ce qu'il faut relever, c'est la double composante de la thèse de la renaissance

rurale, qui décrit à la fois une situation et renvoie par ailleurs à une volonté : « la renaissance rurale est une situation. (…) Mais c'est aussi une volonté : la volonté des ruraux de redonner vie à leur milieu, la volonté des analystes de rendre compte de cette orientation nouvelle du mouvement social. » (Kayser, 1989, p. 289) Il ne s'agit pas seulement de relever un regain démographique, mais de voir la part active des ruraux dans cet essor de leurs territoires, et de faire la démarche en tant que chercheur, d'observer ce devenir des campagnes. Les décennies qui suivent vont confirmer la reprise démographique qui touche les territoires ruraux, et se décline au pluriel (Pistre, 2012). Dès lors, l'enjeu est d'affiner la description et la compréhension du phénomène. Peut-on y déceler un « processus de revitalisation propre » (Cognard, 2010), à appréhender en dehors du cadre urbain ? La question posée à la renaissance rurale est en effet celle de son rapport à la ville et de son autonomie : émerge-t-elle d'un processus de relégation des villes, sorte de soupape de décompression, ou est-elle le résultat d'une attractivité qui lui est propre ?

Le nouveau regain que connaissent les espaces ruraux reste donc un terrain à analyser et à questionner. Ce travail propose de regarder une des formes prises au sein de ce grand constat d'une renaissance rurale : au travers d'un habitat et d'une population spécifique, caractérisés par la forme *a priori* non ordinaire de leur installation. Mais par ailleurs, il vient questionner le contenu d'une telle renaissance. Si le regard porté sur les campagnes est en train d'évoluer et montre qu'elles sont le support d'une attractivité aux taux de croissance les plus élevés (Rieutort, 2017), il ne suffit pas seulement de s'appuyer sur la progression effective du nombre d'habitants, mais de s'interroger sur la réalité vécue des territoires ruraux, et sur leur devenir. Celui-ci reste ainsi une question entière à traiter, comme le montre le cas de Montagagne. L'éloignement des services de la vie courante, l'agrandissement de la commune, l'absence de relève pour le conseil municipal, les difficultés d'installations de nouvelles populations sont autant de questions qui voilent l'horizon des petites communes. C'est pourquoi le constat de reprise démographique doit se doubler d'une étude de son contenu.

Une reprise démographique qui touche les territoires de faible densité

Constat est fait d'un regain démographique qui touche les campagnes, mais fait supplémentaire, cet attrait s'étend aux territoires isolés, ces « régions rurales dites excentrées, enclavées, éloignées des centres d'emploi et de services », longtemps ramassées sous le terme de « rural profond » (Raymond, 2004, p. 624). Dénomination très marquée idéologiquement, la géographie rurale lui préfère aujourd'hui celle « d'espaces de faible densité ». Il faut voir en effet que la question de la densité véhicule bien plus que des questions démographiques. La querelle opposant le constat d'une renaissance rurale à celle d'une désertification de la campagne renvoie en réalité à deux partis pris opposés : où l'un postule un regain de dynamique, y compris pour les régions de plus faible densité, tandis que l'autre accole à la faiblesse de densité une absence non seulement de dynamique mais aussi de développement. Or, Nicole Mathieu montre dans une contribution au colloque Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité (2007), qu'en parlant de « désert », la thèse de la désertification produit un rapport ambigu ou contradictoire : elle met en avant une « crise rurale », pour interpeller à une

situation critique, dont elle annule pourtant implicitement l'étude, car « si tout se désertifie, il est inutile d'étudier ce qui s'y passe » (*Op.Cit.* p. 53). En réalité, il faut se méfier du regard qui assimile, de manière trop répandue, faible densité et sous-développement. La faible densité ne décrit pas le fonctionnement d'un espace. C'est une de ses composantes, relative à sa démographie, mais les interprétations attenantes doivent être l'objet d'analyses prudentes. La publication de l'ouvrage *Voyage en France par les pays de faible densité* (Mathieu, Dubosc, 1985) montre ainsi :

> « - qu'on ne peut pas associer la configuration de faible densité avec un type de développement
> - que le développement se fait sur autre chose, les acteurs politiques, les associations, les gens eux-mêmes, le système de pouvoir… ;
> - qu'il y a donc des systèmes ruraux de faible densité. » (cité par Mathieu, *Op. Cit.* p. 54)

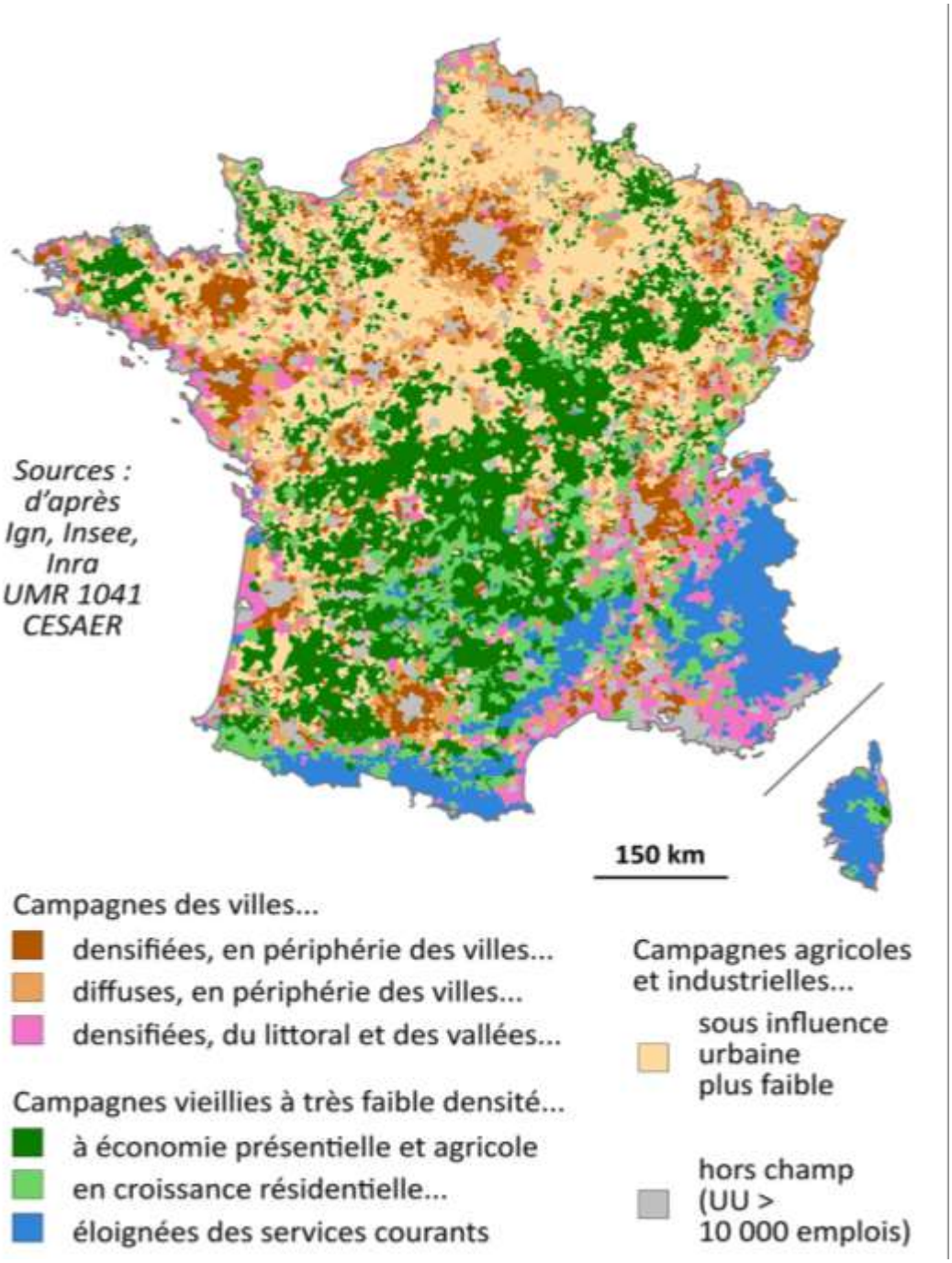
La notion de faible densité comprend ainsi un enjeu important : alors qu'elle semble être une catégorie descriptive d'espace, elle a tendance à recouvrir le constat démographique d'une interprétation relative à la dynamique de cet espace, alors qu'elle devrait être le point de départ d'une série de questions. Qu'est-ce en effet que la faible densité se questionne N. Mathieu ; est-ce un type d'espace, est-ce un espace d'intervention, est-ce l'envers de la ville, est-ce un espace qui peut se développer, est-ce un espace inéluctablement en crise, est-ce une catégorie spatiale légitime, est-ce un système spatial ? (Mathieu, *Op. Cit.* p.51)

L'enjeu est ainsi, en regardant les espaces de faible densité, de questionner le développement dont ils sont le support, malgré, ou en lien avec leur densité peu importante. Il s'agit en effet de voir que la faible densité n'est pas forcément synonyme de frein ou d'écueil, mais que les acteurs peuvent la rechercher, et essayer d'en tirer parti (Pilleboue, 2007).

Sur le plan épistémologique, ce va et vient dans le regard porté sur les espaces ruraux tour-à-tour nommés « profonds » ou « de faible densité », souligne la présence de la sensibilité des chercheurs dans leurs interprétations théoriques. Choisir de s'attarder sur les territoires les moins peuplés, éloignés des dynamiques habituellement prises en compte, est déjà un parti-pris, plus ou moins militant. Montrer, c'est aussi démontrer. Quand Béatrice Mesini relève les initiatives ayant cours dans les espaces de faible densité, elle vient appuyer sa thèse de l'existence de « nouvelles ruralités comme modes et moyens d'appropriation des moyens d'existence. » (Mesini, 2007, p. 642, Mesini, 2004). Il est tout particulièrement intéressant de relever cette inversion : du verdict de la désertification à la démonstration du renouveau, l'analyse des territoires est d'abord affaire de parti-pris et de sensibilité. Notre angle d'approche entend prolonger la sensibilité d'enquête portée par le courant de géographie rurale qui relève un intérêt spécifique des espaces de faible densité (Actes du colloque Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité, 2007, Jean et Rieutort, 2018) mais en le délestant du souci de démontrer les dynamiques dont il est porteur. Le développement est posé sous forme de question, et non comme constat.
Ce choix offre un avantage stratégique. En regardant des territoires que tout éloigne a priori d'un avenir fécond, et qui pourtant sont la cible d'installations en particulier, la question du développement des territoires ruraux en général trouve ici une situation limite propice à l'analyse. La tension générée plus forte, en questionnant l'avenir de territoires à qui on a précisément retiré toute possibilité de déploiement dans leur définition de base, oblige à faire un déplacement pratique et théorique du positionnement

initial, seule condition pour pouvoir aborder à leur juste mesure les territoires de faible densité (Mesini, 2007). En outre, cibler notre étude aux espaces ruraux de faible densité c'est adopter le regard des personnes enquêtées, qui ont élu précisément des territoires peu peuplés, et y puisent des qualités spécifiques.

Figure 1.1 : « Typologie des campagnes (Datar, 2011) », source : Pierre Pistre et Frédéric Richard pour Géoconfluences, 2018.



On peut voir sur la carte que les terrains choisis par l'enquête sont situés dans les « campagnes vieillies à très faible densité », et plus particulièrement dans les territoires à très faible revenus « à économie présentielle et agricole ».

Un sentiment du rural

Les considérations scientifiques qui sanctionnent la « fin du rural » ne doivent pas faire oublier la résonance que prend le milieu rural pour la société civile (Mathieu, 1998). La distinction entre rural et urbain persiste ainsi pour la population, qui va investir de sens le fait d'« aller vivre à la campagne ». Il est ainsi important de distinguer deux niveaux de discours, qui prennent chacun le rural pour objet. Indépendamment du champ de la recherche, on peut ainsi se demander à quoi renvoie le « rural » pour ceux qui y habitent déjà ou projettent de s'y installer ? Notre posture choisit de suivre un sentiment du rural persistant dans la représentation des habitants, qui lui donnent une singularité par rapport à ce dont il s'éloigne (incarné par la ville), et pour ses qualités propres (concentrées dans son environnement). Le rural existe aussi, et peut-être avant tout, dans la représentation des acteurs. Il a cette particularité de désigner à la fois un type d'espace qui tâche d'être objectivé par des critères qui le délimitent, et de renvoyer à une représentation, qui s'affranchit de contours clairs, pour trouver sa consistance dans la puissance de son évocation. Les contours du rural retenus ici croisent cette double approche, discutée par les analystes et alimentée par les habitants.

c. Qui explique cette « envie » et ce « puissant désir de campagne »

La fin du XXe siècle est témoin d'un « retournement historique dans la perception des campagnes » (Hervieu et Viard, 1996, p. 112), qui explique l'attraction qu'elles exercent désormais. La campagne est un mot nouveau, issu d'une évolution des fonctions et des représentations du rural qui valorisent cet espace. Dans ce contexte, les mutations qui prennent le rural pour destination n'ont rien d'énigmatique. Elles témoignent de la mise en désir des campagnes, analysée par les sociologues B. Hervieu et J. Viard dans « Au bonheur des campagnes (et des provinces) » (*Op. Cit.*)

La mise en désir des campagnes

Dans cet ouvrage, ils montrent combien la campagne revêt de nouveau contours porteurs et positifs. C'est le « lieu du foyer, de la scolarisation des enfants, de la vie quotidienne organisée autour de multiples trajets » (*Op. Cit.* p. 4) ; un espace qui évoque la liberté, la solidarité, la beauté, la santé, et a pour image d'être « ludique, esthétique, libertaire même » (*Op. Cit.* p. 13). La campagne se distingue de la ville et l'emporte désormais sur la qualité de vie qu'elle permet, inversant ainsi leurs rapports. Ce renversement est rendu possible par la diminution des contraintes qui attache un lieu à une activité, y gagnant « une souplesse de choix de nos lieux de vie qui donne une grande force d'aménagement à nos rêves et nos désirs » (*Op. Cit.* p. 4). Ce désir de campagne découle également d'une évolution des fonctions et des représentations du rural, qui bouleverse profondément son contenu.

Sur le plan des fonctions, celles résidentielles et patrimoniales vont peu à peu supplanter la fonction agricole qui définissait l'espace rural. L'exode rural et l'industrialisation de l'agriculture étaient intervenus comme facteurs déterminants dans la désertification et la spécialisation agricole qui caractérise les espaces ruraux du milieu du

XXe siècle, mais l'évolution des représentations va venir diversifier la mono fonctionnalité que faisait peser l'agriculture intensive, et donner un souffle nouveau aux campagnes qui se vident. On assiste donc au retour d'une multifonctionnalité des espaces ruraux, qui caractérisait en fait la période préindustrielle.

L'évolution des représentations est sans doute l'élément le plus marquant des dernières décennies : elles ont à elles seules « façonné » davantage les espaces ruraux que toutes les politiques publiques. « Rien n'a changé… sauf le regard de la société et ce changement-là modifie les attitudes, les comportements et les perspectives. » (Kayser, 1989, cité par Cognard, 2010, p. 154). En valorisant le rural, désormais revêtu des vertus de la « campagne », l'évolution des représentations a eu une action dont on peut encore observer les répercussions dans le désir généré et les mobilités qui l'accompagnent. Concomitantes, l'évolution des fonctions et des représentations sont à mettre en lien, pour voir l'incidence mutuelle des niveaux idéel et réel. La mise en désir des campagnes correspond ainsi à une « mutation du réel et une préparation imaginaire » (Hervieu et Viard, 1996).

Le rôle des représentations dans la constitution d'un désir des campagnes peut également être observé dans l'évolution des relations entre le rural et l'urbain, qui jouent chacun des images de l'autre, pour, cette fois-ci, favoriser l'espace rural.

Les prémisses de ce désir apparaissent dans les années 1970, au moment où, dans le contexte d'une crise économique généralisée, la ville souffre de ses premiers maux : elle est perçue comme le lieu des « crises », marquée par le chômage et les mouvements sociaux (Tommasi, 2014). Les « retours », mouvement ainsi nommé par les sociologues qui vont s'intéresser au phénomène[2], apparaissent dans ce contexte : retour à la terre, à la nature, et au village, par une population néo-rurale qui fuit les villes, synonyme de développement économique capitaliste. Signe de la tension observée par ces « immigrés de l'utopie » (Hervieu, 1978) envers le milieu urbain dont ils sont issus, leur exode touche les territoires les plus reculés des grandes villes, les plus durement touchés par l'exode rural. Le rural doit servir ici de socle pour réinventer sa vie, à l'écart d'une modernité condamnée. La seconde phase de migrations, au milieu des années 1970, modifie l'élan révolutionnaire du départ, en valorisant la société rurale traditionnelle : il permet de trouver une authenticité, une solidarité et une interconnaissance absentes en ville. Des années 1970 aux années 1990, les valeurs qui auréolent le rural continuent de croître et de se diffuser au reste de la société, jusqu'à aboutir à un « glissement sémantique » (Mathieu, 1998, Tommasi, 2014), révélateur de la profondeur des changements qui ont affecté la perception du rural, désormais appelé « campagne ». Cette appellation vient marquer l'aboutissement du travail des représentations sur les mentalités de nos contemporains. Dans les années 1990, dans ce même jeu qui oppose rural et urbain à se constituer l'un envers l'autre, la ville continue de se dégrader dans les représentations : elle est le lieu des pollutions et des violences urbaines, tandis que la campagne est celui de la nature, de la solidarité, de l'identité (Tommasi, 2014). Mais alors que la reconquête des territoires touchés par le capitalisme donnait une couleur politique au milieu rural des années 1970, la campagne des années 1990 s'inscrit dans la recherche d'une « idylle rurale ». Le terme,

[2] Voir notamment B. Hervieu et D. Hervieu-Léger, mais aussi la publication de la revue collective « Avec nos sabots, la campagne rêvée et convoitée », 1978

emprunté aux recherches anglo-saxonnes, associe la campagne à l'idée de liberté, d'isolement, de calme, d'ancrage et d'origines familiales (*Ibid.*). Ce que l'on voit apparaître avec la campagne et son « idylle », est un « rapport affectif avec l'espace rural » (Bérard et al. 2001, cité par Tommasi, p. 47), support des valeurs traditionnelles, qui prennent un nouvel essor dans la société. Ce qu'il faut en effet remarquer, est la place que prend la campagne dans un remodelage de représentations et de valeurs qui touche la société dans son ensemble : dans laquelle le progrès et la modernité vantés par la métropolisation croissante, n'a plus le monopole de l'imaginaire, tandis que ce qui est traditionnel bénéficie d'un nouveau souffle. A ce niveau, la campagne rassemble et concentre une série de valeurs jugées absentes et incompatibles avec le mode de vie urbain, notamment en se présentant comme un espace de stabilité et de « lien local » (Mathieu, 1998, cité par Tommasi, p. 46-47).

C'est donc un terme qui trouve son origine par rapport à la ville, mais qui ne s'y oppose pas. Au contraire, il semble bien plutôt participer de cette relation de « couple », dont parlent B. Hervieu et J. Viard. Avec la campagne, la ville trouve un espace d'équilibre, qui rassemble les projections qu'elle ne peut plus porter, et qui accueille ponctuellement ses citadins « en mal de nature ».

Le paysage : un nouvel enjeu

L'apparition de la campagne dans les représentations de la ruralité a des conséquences : elle vient notamment consacrer l'importance du paysage. Sous le terme de campagne, le rural devient en effet un paysage plus qu'un espace de production. Cette esthétisation de la ruralité (Mathieu, 1997) accompagne et renforce la patrimonialisation de l'espace rural. Le nouvel enjeu qui apparaît alors est celui de sa préservation et de sa valorisation.

La campagne, en tant qu'« espace à préserver, tant pour sa beauté que pour ses aspects identitaires » (Tommasi, *Op. Cit.,* p. 61), est une préoccupation récente. Elle provient des efforts de patrimonialisation qui courent tout au long du XXe siècle. Processus lent et progressif, la protection de la campagne comme paysage commence dès le début du XXe siècle, et se poursuit avec l'industrialisation de l'agriculture : dans un contexte où l'on se soucie de l'identité nationale, on va puiser dans les territoires ruraux une identité que la patrimonialisation va s'attacher à préserver. Le patrimoine connaît un nouvel élan à partir des années 1960, où, dans un contexte de crise des valeurs et des idéologies, une nouvelle identité va être cherchée dans le local, effort dont on peut observer les prolongements dans les motivations actuelles.

L'identification de la campagne à un paysage, et à un paysage signifiant, porteur d'identité et à ce titre fédérateur, prend place dans ce contexte. Cependant, cet enjeu de perception d'une campagne devenue paysage correspond à une nouvelle perception du rural, mais ne vient pas donner ce qui serait une définition *essentielle* du rural. Il faut en effet bien remarquer que le patrimoine, ce « bien collectif considéré comme un héritage » (*Ibid.*), est avant tout une construction, où « le passé est tamisé, entre ce qui doit être conservé et ce qui peut être oublié » (*Ibid.*). « Le patrimoine n'existe donc pas *a priori*, mais est le fruit d'un accord qui fait qu'il est inventé, ou réinventé (Bourdin 1984), en fonction des enjeux économiques, sociaux, symboliques d'un groupe social. » (*Ibid.*) Dans ce prolongement, la

campagne, précisent B. Hervieu et J. Viard, est « une origine à qui on invente un passé, un archaïsme qu'on « restaure à l'identique », c'est-à-dire qu'on reconstruit dans le réel, pour ressaisir ce que nos aïeux ont quitté. » *(Op. Cit,* p. 11).

La campagne est donc une construction : elle apparaît dans un siècle marqué par les désillusions et les crises comme un espace refuge porteur des valeurs qui font défaut à la modernité (Eizner, 1978, Hervieu et Viard, 1996). En parallèle de la fonction patrimoniale, la fonction résidentielle va elle aussi connaître un essor, répondant au même attrait pour l'authentique et le rustique (Tommasi, *Op. Cit.*). Mais plutôt qu'un « mouvement de retour vers la campagne d'hier », aller vivre à la campagne correspondrait pour Hervieu et Viard à une « nouvelle distribution de la population dans l'espace qui, grâce à des mobilités croissantes, cherche à vivre simultanément à la campagne et à la ville. » (*Op. Cit.*, p.1) L'essor d'une campagne résidentielle est ainsi à mettre en lien avec le déploiement des mobilités et la dissociation de la correspondance entre lieu de vie et activités. Il est désormais possible de travailler à distance en se déplaçant ponctuellement ; ce qui génère une circulation de capitaux extra-locale, bénéficiant aux territoires de vie. Cependant, là où l'analyse de ces sociologues aboutit à prôner une « urbanité triomphante », sous la forme d'une « captation de l'espace non-urbain par la ville elle-même, captation imaginaire autant que concrète » (*Op. Cit.*, p. 109), notre travail vient questionner cette assertion d'une victoire urbaine.

Une spécificité des campagnes ?

Il s'agit bien de relever l'impact de l'essor des mobilités sur l'essor de la fonction résidentielle, la circulation avec les villes que peuvent désormais activer les installations en milieu rural, l'échange des valeurs entre l'urbain et le rural où chacun trouve sa résonance par rapport à l'autre ; en revanche, ces observations ne doivent pas exclure des types d'installation qui choisissent le milieu rural pour l'autonomisation qu'il permet par rapport à l'urbain. Quoique des circulations subsistent, et la suite de cette recherche entend les montrer, on peut se demander dans quelle mesure les installations non ordinaires parviennent à se détacher de la référence à l'urbanité dont elles souhaitent s'éloigner. Le rapport direct recherché à l'environnement, qui impose un rythme de vie et des tâches spécifiques, rétablit une incidence oubliée par les analystes qui ont observé les mutations du rural. Face aux thèses qui ne reconnaissent comme singularité du milieu rural que sa morphologie, pour s'accorder sur l'homogénéisation des modes de vie entre rural et urbain, on peut s'interroger sur la spécificité des manières d'habiter générées par un type d'installation en milieu rural. Cette hypothèse enrichirait le constat d'un essor des pratiques résidentielles, sous des modalités et des formes spécifiques. Le triple constat d'une récession de la fonction productive, supplantée par la montée des fonctions patrimoniales et résidentielles sur fond d'urbanité triomphante, donne en effet lieu à des types d'habitat qui peuvent s'opposer. N. Mathieu a montré l'effet de réciprocité entre les représentations et les faits, donnant lieu à des formes parfois paradoxales : ainsi, l'émergence des « retours » se produit alors que l'idéologie de la « désertification » bat son plein, ou encore, l'invention de la « nature » dans les années 1970 est concomitante de la périurbanisation (Mathieu, 1998). Dans le prolongement de ces observations, l'attrait pour le « vert » qui touche les représentations de la campagne, donne lieu aussi bien à

l'implantation d'habitats non reconnus, qu'à l'essor d'une gentrification rurale. Entre accueil de populations indésirées et profils gentrifieurs, l'essor des campagnes, en particulier les plus reculées, connaît ainsi un élan paradoxal.

d. Et donne un nouvel élan paradoxal vers les territoires les plus reculés

Territoires les plus reculés : une attraction ancienne

L'attrait pour les territoires ruraux les plus reculés est ancien, et traverse tout le XXe siècle. Il est dans un premier temps discret, s'en tenant à être l'apanage des écrivains et d'installations individuelles ponctuelles, jusqu'à ce que mai 1968 marque un tournant et une accélération. Une génération entière prend alors le rural comme destination pour changer de vie. En réalité, si le geste peut sembler soudain et radical, et sera beaucoup analysé sous le sceau de l'échec, le terrain est préparé, matériellement et dans les représentations par la présence d'installations antérieures et le retour du thème de la nature dans les situations de crise.

Des installations antérieures

Dès le début des années 60, le rural est la destination de nouveaux arrivants : artisans d'arts, trajectoires individuelles à la recherche d'un « équilibre personnel, une harmonie intérieure, dans le contact avec la nature et le travail manuel » (Léger, Hervieu, 1978). Mai 1968 marque un tournant et accélère le processus, mais le phénomène a des prémisses. On peut relever également une idéologie de la campagne qui traverse tout le siècle, dont l'œuvre de Jean Giono témoigne, par ses tableaux d'une campagne romantique et pastorale.

Un terreau fertile pour investir les espaces ruraux isolés

Nicole Eizmer dresse la continuité du thème de la nature dans la revue *Avec nos sabots… La campagne rêvée et convoitée* (1978). Contemporaine du phénomène néo-rural, cette revue qui réunit des contributions des principaux analystes du phénomène, permet de revenir sur les deux plans, factuel et idéel, pour mettre en perspective la néo-ruralité telle qu'elle a pris forme dans les années soixante-dix. Dans son article *Le rétro : un certain goût de lenteur*, N. Eizmer relève ainsi la récurrence des thèmes de la nature, du naturel, du modèle primitif ou paysan d'une vie plus heureuse et plus riche, lorsque la société a une « faille ». Ces thèmes agissent comme des modèles et des repères en période de crise. Ainsi, le resurgissement du thème de la nature « peut être considéré comme un symptôme des ruptures ou des dysfonctionnements majeurs d'une société ». Il réapparaît quand la société n'est plus sûre de ses fondements, et va puiser dans ce terrain connu l'assurance qui lui manque : « Tout se passe comme si se produisait une sorte de régression (au sens psychanalytique du terme) collective comme pour se protéger d'un avenir mal connu, non maîtrisé en pensée, bref dangereux. » (*Op. Cit.*, p. 14). De telle sorte que « récupérer l'archaïsme, le réintroduire dans la quotidienneté de la vie, c'est en quelque sorte se donner l'assurance de la continuité des générations, de la continuité des sociétés. » (*Ibid.*). On voit par cette analyse le caractère situé et construit de thèmes chargés d'interprétations. La nature ou le paysan ne sont pas ici des catégories descriptives, mais

des thèmes actifs : ils supportent un imaginaire fait de représentations, qui les constituent en modèles qui poussent à l'action.
Ainsi préparée par la diffusion de l'idéologie de la nature, la destination des néo-ruraux va prendre logiquement la voie des territoires épargnés par le développement de l'agriculture industrielle, en raison de leur inadaptation à ses besoins. Ainsi vont être reconquis les espaces de moyenne montagne et montagne (Ariège, Creuse, Ardèche, Cévennes) ou les causses (Lozère…). Les mêmes raisons qui ont dépeuplé ces territoires attirent en retour de nouvelles installations, marquant de ce fait un renversement pour ces espaces. Ils sont élus pour leur éloignement aux centres urbains, leur relief escarpé qui les préserve d'un développement destructeur, l'isolement qu'ils permettent, dans le souci de prendre ses distances avec une société condamnée.

Ce milieu rural longtemps désigné par ses handicaps en l'appelant « rural profond », est ainsi la cible d'installations choisies, qui se poursuivent aujourd'hui. Ces territoires, caractérisés par leurs reliefs et leur éloignement aux axes de circulation, continuent d'être perçus et analysés la plupart du temps sous l'angle de leurs lacunes. Des voix s'immiscent pourtant dans ce constat pour en révéler des élans singuliers, comme en témoigne le Colloque Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité, qui s'est tenu en 2004 à Foix. Ma recherche se penche en particulier sur les habitats non ordinaires qui éclosent dans ces territoires de faible densité. Leur prise en compte est encore trop peu importante, leur nature irrégulière ou non conventionnelle les mettant à l'écart du relevé des dynamiques présentes et porteuses pour l'avenir de ces territoires. Leur discrétion, qui les fait passer pour invisibles, mais surtout une approche par la marginalité et la précarité de ces habitats, qui reste l'approche principale pour le moment, ne permet pas de les inclure dans la réflexion sur l'essor de la ruralité. Pourtant, leur présence, et leur essaimage, nécessite un arrêt à hauteur du phénomène, pour en questionner la nature, et l'incidence dans la mutation du rural. Les territoires de faible densité ont été retenus, car ils offrent l'intérêt de mettre face à une tension plus forte dans le questionnement du devenir d'espaces les moins dotés en services de la vie courante, et pour lesquels un avenir économique semble compromis. Il faut cependant noter la diffusion des habitats non-ordinaires à l'ensemble des territoires ruraux et urbains ; partis des territoires ruraux historiques de l'après mai 1968, regroupant les zones les plus désertifiées des moyennes montagnes françaises, on trouve à présent des habitats non-ordinaires dans toutes les campagnes, y compris dans celles agricoles industrialisées (comme dans la campagne proche de Poitiers, autour de Gençay), ainsi que dans les aires urbaines, montrant l'extension du phénomène et sa diversification.

Les habitats non-ordinaires en milieu rural de faible densité : nouvel élan, ou plaie ?

Une présence variée et imprécise

Différents habitats non-ordinaires peuvent être rencontrés dans les campagnes : on trouve des habitats de toiles ou solides (yourtes, cabanes, zomes, dômes, tipis, auto-constructions diverses), souvent auto-construits par leurs habitants, des habitats mobiles

(caravanes, camions, roulottes), des granges aménagées sans permis, des logements occupés illégalement. Ces habitats sont nombreux, et leurs déclinaisons ne permettent pas de les rassembler en un seul type. Le logement non-ordinaire demeure un phénomène méconnu, malgré son « extraordinaire retour » depuis la fin des années 1980 (Lion, 2018). Il est d'autant plus difficilement pris en compte dans les espaces ruraux, pour qui l'invisibilité du phénomène va être plus forte. Les études manquent encore considérablement pour alimenter l'analyse des phénomènes de précarité, de pauvreté et de marginalité en milieu rural (Pagès, 2015 ; Hochedez et Mialocq, 2015), alors même que ces phénomènes y sont présents et connaissent des modalités spécifiques. G. Lion dans sa thèse (2018) relève que les seuls moyens de dénombrer des habitats non-ordinaires sont la prise en compte statistique et le recensement. Or l'une et l'autre sont insuffisantes : l'Enquête Nationale Logement offre très peu d'informations sur ces logements, « son objectif étant davantage de « cerner les conditions de logement que les conditions de non-logement ou de "substituts" de logement » (Marpsat, 2009b, p. 112), elle ne prend quasiment pas en compte ces formes d'habitats » (Lion, 2018, p.64). Le recensement pourrait aller à la rencontre de tous les habitants présents sur un territoire, mais il se heurte aux limites techniques de sa réalisation, les enquêteurs n'ayant que deux jours pour réaliser le relevé, et passant de ce fait à côté d'habitats dont le caractère habité n'est pas évident, ou est dissimulé du fait de leur aspect illégal. L'invisibilité que connaissent les habitats non-ordinaires va en outre être accentuée du fait d'héberger des personnes qui ne sont pas connues des services sociaux. Le public concerné montre en effet « des aspirations à l'indépendance et à la discrétion vis-à-vis des institutions » (*Op. Cit.* p. 65), qui explique la méconnaissance des réalités qu'ils vivent de la part des acteurs sociaux.

> « À propos des résidents permanents de cabanes dans l'Hérault rencontrés dans le cadre d'une recherche-action, Virginie Poujol écrit ceci : « Dans la majorité des cas, les acteurs de l'intervention sociale publique ou privée du secteur connaissent peu ou mal ces personnes, en effet, elles ne sont pas "clientes" des services sociaux (nous y reviendrons) et marquent clairement une volonté d'indépendance [...] Ils ne fréquentent pas ou peu les services sociaux, si ce n'est pour faire valoir leurs droits ou pour des besoins ponctuels. Ils ne sont que rarement dans un accompagnement de long terme. » (2006, p. 7, cité par Lion, *Op. Cit.* p. 65)

Aucun dénombrement n'est disponible, car ils sont ramenés à une seule catégorie qui les mélange à d'autres, au sein du grand ensemble des habitats « informels »[3]. On ne sait pas dire la part que prennent ces habitats sur les territoires ruraux, combien ils sont, et combien d'habitants cela représente. A défaut d'avoir accès à des chiffres de recensement, on peut néanmoins relever au cas par cas l'impact démographique qu'a ce nouveau type d'installation sur certaines communes. Prenons l'exemple de Bussière-Boffy, où, des dires des « néo-ruraux » arrivés dès les années 1980, l'école du village a perduré grâce à la présence des nouveaux arrivants, qui se sont d'abord installés en tipis et roulottes, au début des années 1990, avant d'acheter des maisons du hameau, tout en continuant d'attirer des personnes en habitats légers et mobiles. Les habitats non-

[3] Gaspard Lion soulève par ailleurs le « double écueil des recensements » qui conduisent à distinguer des formes très proches, comme les caravanes avec roues, rangées dans la catégorie des « habitations mobiles terrestres », alors que celles sans roues (implantées à l'année dans un camping par exemple) appartiennent à la catégorie « lieux non prévus pour l'habitation », et relèvent donc du recensement des personnes sans-abris (Lion, 2018, p. 66). Les catégories existantes sont donc à la fois réductrices et complexes, et ne permettent pas de prendre la mesure du phénomène des habitats non-ordinaires.

ordinaires peuvent héberger des personnes seules, mais ils comprennent aussi beaucoup de jeunes couples qui voient l'arrivée d'enfants, ou de familles déjà formées. Le public concerné par ce type d'habitat est donc loin de n'avoir aucun impact sur le territoire qui les accueille.

Pourtant, on peine encore à adopter un regard compréhensif et éclairant sur ces formes d'habitat. La méfiance et la condamnation l'emportent souvent sur l'intérêt qu'ils pourraient susciter. Ils sont trop systématiquement analysés sous l'angle de la précarité matérielle, qui s'allie avec l'observation des revenus modestes des habitants. Ou bien ils sont renvoyés à leur marginalité, et ne peuvent donc constituer un modèle de développement pour le rural, sans compter qu'ils ne concernent qu'un public minoritaire, lui-même mal défini. En outre, ils semblent jurer avec le souci de protection des campagnes comme paysages. Les conditions ne sont donc pas réunies pour intégrer à la réflexion de l'avenir des campagnes des habitats qui véhiculent beaucoup de préjugés et d'incompréhension. Cela explique la difficulté à porter un regard favorable à leur égard dans le développement actuel des espaces ruraux en France.

Patrimonialisation et habitats non-ordinaires : deux logiques antagonistes ?

Prenons le cas de la patrimonialisation. Dans le contexte du renouveau des campagnes, observable dans le regain quant à la valorisation des espaces naturels et du patrimoine rural, les habitats non-ordinaires peinent tout particulièrement à trouver une place. Ils semblent menacer l'effort de patrimonialisation des campagnes, de par la question du mitage, et leurs formes non traditionnelles, qui impactent les représentations paysagères qui forment désormais la valeur des campagnes. Habitats construits sans concertation, ils se placent dans une logique différente de celle visant à conserver et valoriser le patrimoine bâti et les paysages. Or cette tension révèle des logiques non pas antinomiques, mais qui participent d'un même contexte : celui de la valorisation du « vert ».

L'enjeu de la patrimonialisation, on l'a vu, est né du souci de valoriser une identité puisée dans le milieu rural et reconstruite à des fins unificatrices. La patrimonialisation, dans sa dimension sélective, qui isole ce qu'elle retient ou rejette du passé qui est « tamisé » (Tommasi, 2014, p. 61), porte des enjeux politiques mais aussi économiques, dans le tourisme qu'elle cherche à générer. C'est elle également qui accompagne, et accentue, la définition de la campagne comme paysage. Elle va se montrer dans ce cadre particulièrement méfiante avec la notion de « mitage ».

Or ainsi identifiée, la campagne court le risque d'être mise en spectacle. B. Hervieu et J. Viard *(Op. Cit.)* relèvent en effet que dire que la campagne est d'abord un paysage « c'est considérer le travail de la terre comme un élément qui n'a plus toute légitimité à bousculer l'organisation des espaces, c'est affirmer que le spectacle prime sur la production, que le droit de consommer ce spectacle existe et que cette mise en scène fait partie des valeurs qui nous réunissent. » (*Op. Cit.*, p 28) Plusieurs conséquences peuvent être relevées de cette mise en spectacle des campagnes : d'une part elle conduit à un durcissement des possibilités d'installations, notamment pour les agriculteurs, confrontés à l'absence de logement sur leur lieu de travail, et à l'impossibilité d'y remédier, toute possibilité de construire étant de plus en plus limitée en milieu rural. D'autre part, la

valeur esthétique prêtée à la campagne génère une attraction qui fragilise les conditions d'installation pour des personnes aux revenus modestes. Le recours fait à de l'habitat non-ordinaire permet dans ces conditions de répondre à une raréfaction de l'offre locative, ou d'échapper à des prix du foncier jugés trop importants pour une population ayant peu de ressources. Il est aussi justifié par le fait de passer outre une législation perçue comme trop rigide et ne prenant pas en compte tous les besoins.

Il faut donc remarquer la responsabilité d'une politique de patrimonialisation dans l'essor des habitats non-ordinaires. Loin de témoigner de deux logiques antagonistes, la patrimonialisation participe de ce qu'elle rejette, puisque les habitats non-ordinaires répondent, entre autres, à ses effets : tant à l'attrait qu'elle suscite, qu'à la pression foncière qui en découle. Il s'agit donc moins d'une opposition entre deux logiques que d'une réponse à un contexte. En valorisant tradition, identité et authenticité (contenus dans la notion de patrimoine), la patrimonialisation a participé directement à la reconstruction positive d'un imaginaire des campagnes, assorti d'une série de conséquences ayant durci les possibilités d'installation en milieu rural. La mise en valeur des paysages va de pair avec l'ouverture d'un marché de la villégiature, qui souhaite bénéficier des aménités culturelles et paysagères de la campagne ainsi révélée. La maison rurale traditionnelle est ainsi devenue l'incarnation de la vie authentique où, le temps des vacances, la vie est réembrassée dans son unicité et sa cohérence[4]. Le développement des moyens de communication et de la mobilité a également permis de s'engouffrer dans une voie préparée par la revalorisation du rural, celle d'y établir résidence tout en conservant une activité économique avec la ville quittée (ce point sera développé dans la partie suivante avec les migrations d'aménités). Ces nouvelles pratiques résidentielles contribuent à accentuer une pression foncière, du fait de l'entrée en jeu de populations extérieures ayant un pouvoir d'achat supérieur, qui déséquilibrent sans le vouloir, un marché local défavorable aux autochtones[5].

Conclusion chapitre 1

Il apparaît ainsi important de resituer l'émergence des habitats non-ordinaires comme allant de pair avec une évolution de la société touchant aux représentations des campagnes. Ils répondent à leur manière à une valorisation partagée par le reste de la société, qui cherche dans la campagne une sortie ou une respiration. En prenant pour destination les territoires de faible densité, ils étendent à ces espaces le constat d'une

4 L'article « Toutes ces fermettes de caractère » (parue en 1978 dans la revue « Avec nos sabots : la campagne rêvée et convoitée ») revient ainsi sur les dynamiques en jeu dans l'imaginaire de la « maison de campagne » - terme lui-même à mettre en résonance avec ce que véhicule la notion de « campagne ». L'auteur remarque ainsi non sans cynisme la dimension réactionnaire de la résidence secondaire : là où la famille est dispersée la semaine, elle se trouve réunie le temps d'un week-end, chaque membre de la famille retrouvant sa place : Monsieur à couper des bûches, Madame à faire des tartes, les enfants à aller ramasser des mûres… La maison de campagne permet ainsi d'accéder à un « désir d'éternité face aux grands bouleversements » (p. 39), rejoignant en ce sens une quête semblable à celle observée dans la convocation du thème de la nature (voir plus haut). Ce qui montre que si les réponses sont différentes (choisir la maison de campagne ou vivre en habitat non-ordinaire), l'horizon d'attentes est le même (authenticité, ordre et harmonie).

5 La gentrification est toujours un résultat involontaire mais inéluctable, des populations qui y participent. C'est ce sur quoi revient Clément David, militant à Halem, dans son article : « Gentrification et immigration choisie dans nos campagnes : la place de l'habitat léger », *Regards croisés sur l'habitat léger et mobile,* 2012.

reprise démographique (Rieutort, 2017), même modeste. Avec l'arrivée de ménages, ce sont des écoles qui sont maintenues, des activités qui peuvent reprendre essor. Pourtant, en dépit de ce constat bénéfique, le caractère non-ordinaire de ces habitats ouvre de nouvelles problématiques pour les territoires. La fragilité analytique de ces habitats, leur origine et leur destination incertaine, en font un phénomène socialement ambigu, qui renouvelle la question de l'exclusion en milieu rural, avec des installations choisies *et* économiquement précaires. Ils questionnent aussi le devenir des campagnes, entre gentrification et relégation, soumises à l'arrivée de population socialement opposées, attirées par la même bannière de la mise au vert (Richard, Dellier, 2014). Témoin des mutations du rural, la présence d'habitats non-ordinaires est un élément à prendre en compte pour comprendre ces évolutions, et en questionner le devenir.

Chapitre 2. Les habitats non-ordinaires en milieu rural : enjeux d'une présence mal identifiée

Introduction chapitre 2

La renaissance rurale est un constat désormais avéré : une nouvelle attraction touche les campagnes, donnant lieu à de nouvelles formes de peuplement, dont certaines étonnent de par leur caractère non-ordinaire. La mise en désir des campagnes s'accompagne ainsi de la production de formes indésirables. Pourtant, ces habitats s'inscrivent dans le contexte qui les condamne, offrant une réponse aux difficultés accrues d'installations que connaissent paradoxalement des territoires peu densément peuplés (pression foncière, logements non disponibles, offre locative saturée ou absente). Alors qu'ils contribuent à une reprise démographique, notamment pour les territoires les moins denses, les habitats non-ordinaires sont d'abord abordés sous l'angle de la gêne : le caractère illégal de constructions sans permis confronte les territoires d'accueil à la question de l'encadrement de ce qui échappe aux réglementations, mais plus encore que l'aspect légal, la situation sociale hébergée par ces habitats est le point qui questionne ou dérange. L'incompréhension entoure ainsi la plupart du temps la présence de ces habitats, perçus comme de nouvelles formes de relégation. Ils pâtissent de l'illégalité de leur statut, qui ralentit leur reconnaissance, alors qu'il est nécessaire de mettre de la réflexion à leur encontre. Les raccourcis sont en effet trop répandus, qui limitent la compréhension de ces habitats : tour à tour appelés habitats précaires, marginaux ou alternatifs, ils sont perçus comme un symptôme de nouvelles formes d'exclusions ou à l'inverse comme remède à une crise du logement qui perdure. Ainsi abordés, ils sont en réalité déjà interprétés. Mais quelles formes de vie hébergent-ils, au-delà de leur interprétation sociale ?

Ce chapitre vise à présenter les questions que posent les habitats non-ordinaires, les tensions qu'ils soulèvent, les pistes qu'ils renouvellent.

En premier lieu, ils posent une difficulté à nommer, c'est-à-dire à caractériser un genre d'habitat, révélateur du trouble qui entoure une analyse encore peu importante. Il s'agit pourtant de voir combien c'est un phénomène qui parle de notre époque, au travers de l'importance de l'habiter. Il est entendu qu'habiter n'est pas se loger, qu'un habitat est plus qu'un logement. Les habitats non-ordinaires se placent dans une attention moderne à l'habiter, et en renouvellent les cadres d'analyse. Ces habitats revêtent des caractéristiques qui décalent la description habituelle qu'en ont donnée anthropologues et géographes. Leurs limites sont modifiées, leur organisation trouve de nouveaux contours. Les manières d'habiter rencontrées pointent l'évolution de besoins, mis à l'œuvre dans les agencements du quotidien. Ils posent alors des questions inédites : renvoient-ils à de nouvelles formes d'exclusion ou font-ils signe vers l'avenir ? Entre choix et contraintes, ils renouvellent l'analyse de la précarité.

Spontanément ramenés à une altérité, les écarts y sont pourtant relatifs. Le renouveau de la perception des marges permet aussi de mettre en mouvement des présupposés qui

prêtaient a priori aux habitats non-ordinaire un caractère marginal ; il s'agira ainsi d'enquêter sur les liens et les circulations à l'œuvre dans ces habitats.

a. Les HNO : une diversité d'appellations pour un habitat protéiforme.

Pluralité des formes : description des habitats rangés sous l'appellation non-ordinaire

Qu'entend-on par habitats non-ordinaires ? Partant que ce n'est pas simplement la forme juridique qui questionne dans les habitats non-ordinaire, j'ai considéré un ensemble d'habitats, aux statuts, aux formes, et aux conditions d'habitations diverses.

On y trouve les habitats légers et mobiles, comme les yourtes, les camions ou les caravanes. Ceux-ci ont été largement médiatisés, et reviennent régulièrement sur le devant de la scène, notamment avec le durcissement des possibilités de contourner les lois. Ainsi, la modification du contrôle technique (2018), rend désormais presque impossible le fait de vivre dans un camion aménagé. Les aménagements intérieurs doivent pouvoir être entièrement démontés, ce qui limite considérablement les installations, et par là-même le confort des habitants mobiles. En Haute-Vienne, la polémique ayant opposé le maire de Bussière-Boffy aux habitants du hameau où se trouvaient deux familles en yourtes, a défrayé la chronique locale dans les années 2000, porté par le militantisme des acteurs présents sur place, qui ont contribué à rendre visible, pour l'exemplifier, le combat pour la reconnaissance du mode de vie en habitat léger.

Pour autant, ces deux types d'habitats, légers et mobiles, ne sont pas les seuls à être rangés sous l'appellation « non-ordinaire ». Des habitats en dur en font également parti, maisons ou granges. Pour ces derniers, c'est la présence d'un ou plusieurs écarts avec l'habitat conventionnel, pourvu de tout le confort moderne, facilement accessible, et en règle, qui leur donne un caractère non-ordinaire. Ces habitats non-ordinaires en dur ont été retenu pour leur difficulté d'accès, du fait généralement d'un éloignement escarpé, pour le caractère « vétuste » de leurs conditions d'habitation (absence de salle de bain, non raccordement aux réseaux d'eau, d'électricité, cuisine au feu de bois, isolation absente ou partielle...), allié ou non à une irrégularité juridique. Dans la plupart des cas, le passage à l'habitat en dur s'accompagne d'une régularisation du statut. C'est donc essentiellement les conditions d'habitation qui en font des habitats non-ordinaires.

Il faut ajouter entre ces trois grandes familles – habitats légers, mobiles, en dur – un habitat de l'entre-deux (Picon, 2001), difficilement classable de par la nature de sa construction, relevant à la fois du dur et du léger : la cabane. Plus légère que l'habitat avec fondation, elle est plus ancrée que l'habitat léger.

Le passage en revue des habitats rangés sous l'appellation « non-ordinaire » laisse présager la diversité des situations rencontrées sous cette bannière. Par cette entrée, il n'est pas question d'une unité de conditions matérielles, non plus d'une condition statutaire partagée, mais d'une attention transversale à une série d'éléments qui marquent une différence plus ou moins marquée avec un habitat normé conventionnel. Ils rassemblent les habitats ailleurs nommés habitats informels, illégaux, hors-normes, atypiques, non-conventionnels ou encore alternatifs. Leurs conditions matérielles

soulèvent la précarité de leur situation, tout en se distinguant des problématiques du mal-logement, par la maîtrise des éléments mis en œuvre.

Il est donc question de décalage, mais qui est avant tout à interroger. L'écart des conditions matérielles ou du statut est moins le point de départ d'une description que d'un questionnement. Bien souvent en effet, les écarts sont moindres que ceux imaginés, ou se révèlent dans des zones inattendues, ou encore, se trouvent tempérés par la mise en contexte et par la compréhension de leur usage. L'écart est en effet un élément relatif : ce qui renvoie à un éloignement ou une différence dans un contexte, fait signe vers une similitude dans un autre.

Limites des appellations

C'est précisément à cet endroit que les limites des différentes appellations se révèlent. Toutes désignent un type d'habitat par sa différence et son écart. Les préfixes privatifs : [i]llégal, [in]formel, [non]conventionnel, [non]ordinaire, marquent assez la dépossession dont sont affublés les habitats concernés. Il n'est jamais question de les nommer pour ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils ne sont pas. Le risque ensuite, est de les considérer comme le lieu d'un manque et d'un inaboutissement, appréhendés par ce à quoi ils font défaut : le caractère légal, une forme et des conditions d'habitation reconnues. A l'inverse, en les désignant par une forme de retrait qui les distingue, comme le préfixe [hors] norme le laisse entendre, ou celui d'[a]typique – passé dans l'imaginaire commun comme étant synonyme d'habitats alternatifs – les habitats peuvent souffrir d'une interprétation excessive. La manière de les nommer est en effet déjà une manière de les interpréter. Les appellations véhiculent à ce titre tout un imaginaire attaché à l'habitat, et toujours accentuent un caractère en excès ou en défaut.

De plus, elles renvoient chacune à des problématiques différentes : Arnaud Le Marchand questionne des formes d'habitat non-ordinaire dans un contexte de renouvellement du travail mobile (2009, 2011) ; Béatrice Mesini (2004, 2008, 2011) traite des avantages des habitats légers et mobiles, dans une posture de valorisation et de défense ; l'habitat informel rassemble la thématique des bidonvilles et de l'habitat contraint (Agier, 2007), et aborde les questions de mal-logement (Bouillon, 2009). L'habitat « hors-norme » est peu usité, et traite de la question des constructions sans permis. Mais nulle part n'apparaît une entrée qui rassemblerait le panel d'habitats qui hébergent des manières d'habiter similaires, au-delà de leurs particularités formelles (léger, mobile, dur), et délestés de l'interprétation sociale qui les entoure. Surtout, aucune ne permet de nommer un type d'habitat en lui-même, indépendamment de sa comparaison à une norme.

Norme et ordinaire : des notions incomplètes car relatives

La question de l'ordinaire et de la norme sont pourtant éminemment relatives. Les conditions qui les constituent évoluent selon les époques : les conditions d'un confort ordinaire aujourd'hui ne sont pas les mêmes qu'il y a soixante ans, au moment où les premiers robinets d'eau courante faisaient leur apparition à l'intérieur des maisons. L'ordinaire est une norme récente : pendant des décennies, voire des siècles, l'absence de confort a été la norme. « Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié des années 1950, dans

un contexte de très forte croissance économique et d'intervention massive et sans précédent de l'État dans la question du logement, que les couches populaires finissent par accéder à ce que Michel Verret a appelé « l'ordinaire » (1995). » (Lion, 2018, p. 45). A ce titre, bien des maisons considérées comme ayant un confort « non-ordinaire » dans les milieux ruraux étudiés, rejoignent en fait des conditions assez ordinaires pour le territoire dont elles font parties. En Ariège, le caractère vétuste de certains intérieurs ne fait que prolonger une situation commune à de nombreuses habitations, qui n'ont pas été modernisées, par leurs occupants vieillissants. Bon nombre d'habitats en milieu ruraux témoignent ainsi d'un confort relatif par rapport aux critères d'un habitat normé, qu'on pourrait qualifier d'urbain et de moderne.

La singularité des habitats « non-ordinaires » n'a ainsi de pertinence que dans un contexte qui le relève. La distinction, ou la discrimination, selon les interlocuteurs, que connaissent les habitats non-ordinaires prend place dans une société de l'habitat standardisé, qui a institué un nouveau modèle normé de l'habitat. Colette Pétonnet a montré l'impact du relogement des populations des bidonvilles parisiens de la fin des années 60, dans les grands ensembles (1970, p. 165 et suivantes). Alors que leur espace s'organisait de manière horizontale, en intégrant le dehors et le voisinage aux activités quotidiennes, déménager dans des tours a entièrement modifié leurs habitudes et leurs pratiques. Ce relogement soudain masquait en effet des dynamiques essentielles :

> « Au nom de *(la même)* l'indignité et parce qu'on avait oublié de les penser dans la chaîne des étapes de l'intégration, les bidonvilles ont été démolis sans que les relogements des familles offrent les sociabilités propices à la dynamique des processus, autant individuels que collectifs, d'intégration sociale » (Pichon, in Laflamme, 2007, p. 425).

Désormais la porosité entre l'intérieur de l'habitat et l'extérieur était coupée, la multifonctionnalité des espaces était rendue impossible. Comment réparer sa moto dans un salon prévu uniquement pour regarder la télévision, relève-t-elle sur son travail de terrain ? C. Pétonnet montre ainsi que la standardisation de l'habitat implique une normativisation des pratiques au travers de leur limitation, avec comme conséquence le contrôle des sujets.

Parti-pris du sujet : remonter de l'habitat aux manières d'habiter

L'usage des termes non-ordinaire ou hors-norme ne permet donc pas une désignation précise et adéquate des habitats concernés. En réalité, aucune catégorie ne saurait y parvenir. On pourrait dire, à la suite de B. Picon, que ces habitats sont inclassables, ils « font échec aux pensées classificatoires » (2001). La cabane en particulier, est éloquente pour relever une autre pensée de l'habitat : la culture moderne nous a appris à séparer, alors que les cabanes renvoient à une globalité ; elles articulent ce que la modernité a séparé. Elles proposent un « modèle unifiant » à l'opposé d'un modèle « classifiant ». Dans cette perspective, toute tentative de classification tue la nature de la cabane. Elle relève de « l'insupportable univers du flou », pied de nez à toute tentative d'encadrement. Elles ignorent les catégories juridiques du bâti/non bâti, dedans/dehors, naturel/artificiel, avec fondation ou sans. A partir de ces remarques, doit-on conclure que les habitats non-ordinaires sont inclassables ?

Classer confronte nécessairement aux limites du vivant, mais les imperfections des catégories peuvent être atténuées si elles sont énoncées. Parler d'habitat non-ordinaire est

une provocation. Il s'agit par cette appellation de questionner précisément ce qui semble être au départ de la sélection : un écart à ce qui est ordinaire. C'est une appellation qui questionne, plaît ou gêne, qui ne laisse en tout cas pas indifférent, et met en mouvement la réflexion. Il s'agit donc moins d'une catégorie descriptive que du point de départ d'un questionnement : celui des manières d'habiter qu'hébergent ces habitats. L'enjeu est ainsi de délester les habitats non-ordinaires du poids des interprétations qui précèdent leur observation, et de les aborder en tant que réalité vécue. Les moyens habituels de les approcher regardent l'angle écologique, la précarité, le coût ou l'aspect juridique. Ainsi appréhendé, l'habitat est regardé en sa surface, mais ne permet pas d'observer ce qu'il soutient de manière plus profonde : des projets de vie (Alricq, 2012). L'habitat n'est pas un simple habitacle, qui a un impact visuel. Il témoigne d'aspirations et de besoins de vie, il renvoie à une dimension « cachée et intime » de l'habitant (*Ibid.*). C'est pourquoi il importe de rentrer dans l'habitat par celui qui l'habite. Il est vain de demander à l'enveloppe de nous renseigner à elle seule. Il faut rentrer dans l'habitat par ceux qui le font, car seuls les habitants « détiennent les réponses qu'on demande aux murs » (Pétonnet, 1970, p.159). L'habitat n'est ni un objet isolable en lui-même, ni un simple élément paysager. Il abrite un vécu.

C'est pour remédier à une approche vouée à rester fragmentaire et incomplète que les habitats qui nous intéressent sont regardés en tant qu'un des éléments d'un ensemble qui s'y appuie, et le dépasse. L'habitat est pour nous une porte d'entrée qui ouvre sur un tout bien plus vaste : les manières d'habiter.

Il importe de distinguer ici l'habitat de l'habiter. Colette Pétonnet (*Op. Cit.*) a montré que le terme habitat entretient en effet une confusion. Il indique une forme et une manière, il confond le contenant et le contenu. Considérer un habitat normal face à un habitat précaire, conduit à ranger l'habitant dans la même catégorie que l'habitat : « la notion de normalité, d'abord attachée à l'apparence de l'habitat, s'applique presque aussitôt aux habitants ». La puissance normative de l'habitat est très forte, alors même que la référence à une norme ne devrait s'adresser qu'à des conditions matérielles. C'est l'habitat qui est précaire ou conforme aux normes, tandis que « l'habiter est conforme ou non conforme aux besoins fondamentaux, aux désirs profonds plus ou moins conscients des individus » (*Ibid.* p. 165). Cette confusion entre habitat et habiter sous-tend toute la prise en compte des habitats non-ordinaires : on s'appuie sur leur non-conformité aux normes pour incriminer les manières d'habiter des habitants. Que ce soit pour les habitants de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, confrontés à la reconnaissance des habitats légers qu'ils ont auto-construits, ou dans le conflit qui a opposé la mairie de Bussière-Boffy à la présence de yourtes sur sa commune, dans les deux cas, le conflit est présenté comme concernant l'existence d'habitats illégaux, alors que ce qui est en jeu en premier lieu, sont des manières d'habiter non reconnues, et qui dérangent[6].

[6] Preuve en est de la régularisation d'habitats dont la forme est présentée comme un problème dans les situations où elles sont illégales : les hébergements en cabane, yourte ou roulotte sont en effet autorisés dans le cadre de projets d'accueils de publics ponctuels en vacances (camping à la ferme, hébergement insolite en cabane suspendue…). Le sujet de discorde ne concerne donc pas la forme architecturale, mais les conditions d'installation, à deux formes égales (une yourte, une cabane) un traitement différent les attendant. L'argumentaire normatif à l'encontre des habitats qui dérogent aux règles, dissimule en réalité une attaque normative dirigée sur des modes de vie qui montrent une prise de distance aux règles de la société et inspirent une méfiance ; mais eux, ne peuvent être incriminés légalement.

L'habitat n'est pas une coquille vide, détachable des manières d'habiter qu'il héberge. La diversité des recours fait aux habitats non-ordinaires rend nécessaire une attention aux pratiques habitantes. C'est dans cette perspective que se place cette recherche. Elle s'inscrit à la suite des travaux ayant enquêtés sur l'habitabilité de logements jugés inhabitables : que ce soient les squatteurs (Bouillon, 2009), les SDF ou les habitants de camping à l'année (Lion, 2018). Tous deux montrent que l'habiter peut se déployer dans ce qui était jugé impropre à l'habitation, par une série de gestes et de pratiques qui rendent habitable son espace de vie. Les conclusions qu'ils proposent battent en brèche les analyses des politiques sociales : le SDF habite sa tente ou sa cabane, tandis qu'un squat peut être un espace ressource pour son occupant.
Leurs approchent contribuent ainsi à appréhender l'habitat d'une manière dynamique : il ne peut être ramené à un contenant matériel, détachable de ce qu'il abrite. Il ne peut être compris à lui tout seul, car les recours sont différents, et varient selon une pluralité d'éléments qui rentrent en jeu et modèlent l'habitat. La manière d'appréhender l'habitat est ainsi primordiale pour tenter de comprendre ce dans quoi il s'inscrit ; le concevoir d'un point de vue dynamique, et partir de ses acteurs sont deux moyens pour tenter d'y parvenir.

Vers du « plus qu'ordinaire » ?

Les analyses qui suivent montrent l'écart entre la perception du cadre de vie par les habitants et sa désignation par l'extérieur : les habitants n'ont pas la sensation que leur habitat est « non-ordinaire », ou que leur vie est « hors-norme ». Le plus souvent, l'impression qui se dégage est celle d'une adéquation, d'une justesse, vis-à-vis des aspirations poursuivies. C'est le défaut de toute catégorie de ne jamais parler aux situations qu'elle désigne. Les acteurs sont toujours hors catégorie, et la catégorie vient tenter de les ramasser en une consistance homogène. Je partais de l'hypothèse d'un caractère non-ordinaire des habitats, et j'ai rencontré des vies vécues dans leur cohérence. Au-delà de l'ordinaire ou du non-ordinaire, l'enjeu est d'appréhender ces manières d'habiter sans comparaison normative. L'enjeu est même de dépasser l'idée d'ordinaire et de tout ce qui s'y rattache : l'extraordinaire ou l'anormal, pour aborder le quotidien tel qu'il est vécu. Pourrait-on alors parler de « plus qu'ordinaire », pour saisir les enjeux de ce déplacement ?

b. Des habitats témoins d'une évolution des besoins de l'habiter contemporain

L'habiter contemporain : entre mobilité extrême et nostalgie de l'ancrage

La conférence donnée par Heidegger en 1951, *Bâtir, Habiter, Penser*, a ouvert la voie à une prise en compte extraordinaire du concept d'habiter. Par son analyse phénoménologique, il montre que l'homme *est* pour autant qu'il habite, faisant de la condition d'habitant le point de départ et l'aboutissement de son essence. Par l'habiter, l'homme permet à l'être de jaillir, et remédie à l'oubli de l'être. Habiter devient la définition essentielle de l'homme.

Émise au tournant du XXe siècle, cette analyse précurseur de la prise en compte de l'habiter, largement citée et prolongée, se heurte au début du XXIe siècle à des critiques sceptiques. A l'heure d'une mobilité accrue, le modèle heideggérien ne serait-il pas rendu caduque ? En passant du champ philosophique à l'analyse géographique, la conception de l'habiter se trouve ainsi bouleversée.

En investissant le thème de l'habiter, la géographie vient questionner l'actualisation de la thèse d'Heidegger dans la modernité. Entre une position excessivement philosophique ou trop instrumentale (habiter serait un ensemble de techniques habitantes), elle réfléchit à la « spatialité typique des acteurs individuels » (Lussault, 2007). L'habiter est marqué par l'époque et la société (*Ibid.*), ses modalités évoluent donc. C'est à cet endroit que le modèle heideggérien est remis en question. Il présente en effet un modèle rendu obsolète par un essor de la mobilité dans nos sociétés contemporaines. Mathis Stock (2007) dresse un réquisitoire sans appel : le modèle heideggérien est anachronique : il valorise la proximité, l'enracinement, l'immobilité, la fixité, qui n'ont plus de prise avec la mobilité géographique. Dans ce modèle, « le proche est toujours positif, familier, authentique, sans danger et le lointain toujours étrange, dangereux, négatif, autre » (2007). Or d'après lui la pensée de l'enracinement n'a plus de sens dans notre modernité. L'homme n'est pas une plante, auquel renverrait l'idée de racine ; il propose plutôt de parler d'attachements et d'identifications.

De plus, il reproche à Heidegger de proposer une conception substantialiste de l'habiter, qui ne s'appuie pas sur une expérience de l'espace. Or l'espace n'est pas un contenant prédéterminé dans lequel les individus agissent, mais les individus sont *avec de* l'espace. L'espace est à percevoir dans sa composante dynamique, comme étant sans cesse vécu et recréé.

Soumis à une « incessante mobilité géographique » (Lussault, 2007), l'habiter contemporain est marqué dès lors par une mobilité, une multi-appartenance et une co-spatialité, un mélange d'espaces et d'échelles d'action, qui l'éloignent de la pensée de l'ancrage qui forgeait son contenu à son apparition. L'habiter comme ancrage se trouve ainsi balayé par la modernité pour devenir un habiter contemporain « fondamentalement temporaire et mobile » (Stock, 2007). Il s'agit donc pour l'analyse de passer d'un modèle mono-topique à un modèle poly-topique.

Or ces deux modèles sont-ils à opposer ? La conception de l'habiter ouverte par l'intuition de Radkowski (2002), qui « saisit qu'une relation nouvelle à l'espace, post-sédentaire, appuyée sur la mobilité, est en passe d'émerger » (cité par Lussault, 2007, p. 40) peut faire tomber l'analyse de l'habiter dans un excès inversé de la critique formulée à la pensée de l'ancrage. La géographie a voulu faire redescendre une conception trop éloignée d'une attention spatiale, pour penser un habiter articulé aux pratiques. Mais la description de l'habiter contemporain qui en ressort (Radkowski, 2002 ; Stock, 2004 ; Lussault, 2007) accentue l'impact des mobilités à tel point que l'habiter ne serait plus que mobile. Pourtant, le raz de marée opéré par la mobilité décrit ici, est à situer, faute de quoi il n'est qu'une observation relative au regard des chercheurs. Ces analyses gomment en effet la pluralité des mobilités contemporaines : celle de l'habitant en camion n'est pas de même nature que celle du commercial. De plus, elles passent sous silence des expériences qui prolongent précisément la conception « anachronique » de l'habiter : faite de proximité, d'enracinement, d'immobilité. Constater l'importance de la mobilité pour

penser le rapport à l'espace des contemporains, ne doit pas masquer ces situations qui forment comme une réponse à l'incitation à la mobilité, en valorisant ce qu'elle semble empêcher : le repos de l'ancrage. C'est sans doute pourquoi on observe en parallèle de l'intensification de la mobilité, un retour des références à des âges d'or révolus, comme peut l'être pour certains la société rurale traditionnelle. Les habitats non-ordinaires mettent à l'épreuve le concept d'habiter-mobile, en révélant des expériences en quête de proximité et d'enracinement. Plus exactement, ils questionnent l'opposition entre deux postures aussi caricaturales l'une que l'autre, entre un être statique (modèle mono-topique) et un être partout (modèle poly-topique), en révélant une articulation entre ancrage et mobilité. Ils invitent à considérer autrement l'ancrage ou l'enracinement ; il ne s'agit pas de leur donner un sens littéral, faute de quoi on les rejette – l'homme n'est effectivement pas un végétal. Mais de leur donner une crédibilité symbolique : l'habiter réside dans des pratiques spatiales, et dans des représentations idéelles. L'ancrage y apparaît comme une quête et une réalisation dont les modalités doivent être situées. C'est à cet effort que se destine ce travail.

Une importance accrue portée à l'habiter

Habiter a acquis des lettres de noblesse. Habiter n'est pas se loger, il désigne un rapport de plus que le simple fait d'avoir un toit où dormir pour y organiser une vie fonctionnelle. Habiter est devenu le lieu d'analyses philosophiques, et de considérations métaphysiques, qui questionnent les conditions de déploiement de l'homme dans son inscription sur terre, à partir du lieu où il demeure. Habiter accorde ainsi une attention aux conditions concrètes d'habitation, tout en leur reconnaissant une dimension de plus. Philosophes, sociologues, anthropologues, géographes, se sont emparés de la notion pour relever les dynamiques à l'œuvre dans l'habitation. L'habitat concentre en effet les vertus de l'habiter, il recouvre l'ensemble des liens multiformes qui se nouent autour du logement (Segaud, 1998, 2002).

L'habitat est au départ un terme dérivé de l'écologie, il évoque le territoire occupé par un être vivant. Mais il est rapidement enrichi par la mise en lien avec l'étymologie du verbe habiter, « *habere* », qui signifie avoir, posséder. Dès lors, s'intéresser à l'habitat c'est regarder la manière dont les habitants « vivent » leur habitation, l'aménagent, se l'approprient (Segaud, 2002). L'habitat se distingue à ce titre de la considération du logement : pour l'économie, le logement a deux fonctions distinctes : « une fonction d'usage qui, à travers le loyer le rapproche d'un bien de consommation, une fonction patrimoniale qui en fait un bien transmissible » (Segaud, 2002, p VII). Le logement a des fonctions, l'habitat est une relation : c'est dans cette différence que se loge l'engouement suscité par l'étude de l'habiter.

L'habitat supporte, au sens où il permet et fortifie, l'habiter dans sa dimension dialectique. L'habitat est retrait dans l'espace de l'intime, il soustrait du dehors pour offrir un dedans, et devient le lieu d'une intériorité et du recueillement. La lecture du philosophe E. Levinas par Y. Morvan montre cependant que le recueillement que permet l'habitation n'est pas synonyme de repli. « L'intériorité du recueillement est une solitude dans un monde déjà humain. Le recueillement se réfère à un accueil » (Levinas, cité par Morvan, 2007, p. 146). La demeure, l'autre nom de l'habitat pourvu de toute son ampleur

herméneutique, est ainsi le lieu d'un double élan, qui permet de se recueillir, pour en réalité ouvrir à l'accueil. La maison est en effet une respiration : en elle communient le dedans et le dehors : « c'est parce qu'elle est le lieu où l'homme est présent pour les autres que la résidence peut devenir sienne (son chez-soi) » (Morvan*, Op. Cit*. p. 149).
Habiter permet ces élans non pas contradictoires, mais dialectiques, au sens où leur composition se nourrit de la présence de leur opposé : habiter signifie ouverture et retrait, accueil et intériorité. En fait, l'habitat est l'espace de l'échange. Le seuil souligne cette tension : puisqu'il est ce qui sépare et relie (Segaud, 2002). Si l'habitat existe par la séparation qu'il établit avec un dehors, il ne doit donc pas être appréhendé comme un repli. Le retrait qu'il octroie est ouverture. Habiter renvoie l'homme à « quelque chose de plus (ou de moins) que lui-même : sa relation avec le possible comme avec l'imaginaire. » (Lefebvre, cité par Paquot, 2007, p. 12).

Habiter renvoie ainsi à une compréhension très large et signifiante de la présence qu'a l'homme sur terre. Le *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement* (2002) en donne la définition suivante :

> « L'habiter organise le monde à partir d'un centre. Il pourvoit de limites ce qu'il retire de l'univers inconnu et lui confère du sens. La demeure est un lieu centré, structuré, significatif et concentré. Elle permet le retrait et ouvre sur des horizons, elle organise un univers à partir duquel l'habitant rayonne, va et vient, fait l'expérience du voyage ou de l'exil, mais aussi celui du retour et de l'attachement. » (p. 213)

Cette attention à ce qui est plus qu'une simple enveloppe matérielle, et constitue plutôt « un maillon essentiel de la relation de l'individu à la société et au monde » (Segaud, 2002), explique l'intérêt porté à l'habiter tout à la fois par la sphère scientifique et la société civile. De nombreuses recherches récentes s'appuient sur la notion pour questionner la marge d'appropriation des acteurs, saisis dans des situations où l'habiter semble impossible (Giroud, 2007 ; Lion, 2015 ; Bouillon, 2009). Toutes font remarquer l'écart entre le caractère a priori inhabitable des situations rencontrées et leur aménagement par les acteurs (habitants de quartiers populaires, SDF, squatteurs).
Au quotidien, L'intuition qu'habiter est plus fort que se loger, s'est diffusée dans les couches de la société, en prenant des formes variées, de la décoration intérieure à l'auto-construction de sa maison. Tout à la fois portée par une mode du « *Do it Yourself* » qui s'est diffusée dans la vie quotidienne (faire son pain, ses abat-jours) et est soutenue par une littérature prolifique (magazines divers, de décoration au bricolage)[7], la vertu de s'approprier les éléments de sa vie quotidienne peut prendre des formes plus fortes, lorsqu'elles mènent à des changements de lieu de vie et d'habitudes.
On assiste ainsi à une explosion de l'appropriation comme valeur, mais sa forme peut varier de l'aménagement du chez soi à la volonté de se réapproprier ses moyens d'existence – comme on peut l'observer dans les habitats qui forment le sujet de cette recherche.

---

7 Aude Vidal met en garde contre les écueils de la mode du « *Do It Yourself* » (littéralement « faire soi-même ») dans son ouvrage *Egologie : écologie, individualisme et course au bonheur*, 2017. Le titre du chapitre « *Do It Yourself* : la petite bourgeoisie s'amuse », allié aux illustrations de Nardo, ne masque pas un parti-pris critique non dépourvu d'humour des contradictions formées par le succès de l'écologie dans une société de l'individu en quête de bonheur.

Ce qui m'intéresse ici est de voir combien l'habiter a pu prendre une place importante dans la représentation qu'ont les individus du bien-vivre. Loin d'être l'apanage des scientifiques, se questionner sur la valeur de sa présence habitante est récupérée par les individus. Habiter peut devenir un projet de vie, et en vient à supplanter la valeur identificatrice que remplissait le travail jusque-là (voir en particulier le numéro de Techniques et Culture, *Habiter le temporaire* : *habitations de fortune, mobiles et éphémères*, 2011, ainsi que l'ouvrage coordonné par Relier, *Regards croisés sur l'habitat léger*, 2012).

Cette importance accrue de l'habiter comme repère, identification, et projet de vie, est à inscrire dans le contexte d'une évolution des valeurs véhiculées par la modernité : l'autonomie et la liberté y sont devenues les valeurs cardinales (Illouz, 2012, p. 210), tandis que le renforcement de l'individualisation et l'uniformisation des modes de vie appelle en réponse l'importance de l'appropriation (Segaud, 2007, p.9). La modernité, tout en dressant des obstacles au sentiment d'habiter, déploie aussi un tapis rouge pour se réapproprier ses moyens d'existence. Les habitats non-ordinaires prennent place dans ce contexte moderniste, mais au travers d'une appropriation très importante, qui en devient déstabilisante.

Une traduction déconcertante dans les habitats non-ordinaires

Témoins de l'évolution de la perception de ce que représente le fait d'habiter, et de la place qui lui est donné au sein des autres composantes de la vie de l'individu, les habitats non-ordinaires s'inscrivent dans le prolongement d'un contexte favorable à l'habiter, mais d'une manière qui peut paraître déconcertante. L'appropriation qu'ils déploient est en effet maximale, lorsqu'elle prend la forme d'une auto-construction d'un habitat sans permis, implanté sans autorisation. Mais ils viennent aussi remettre en question ce qui définit normalement un habitat.

Avec eux, les éléments qui forment le contenu habituel de l'habitat se trouvent bouleversés par des formes inédites. La notion de seuil par exemple, est constitutive de l'habitat, en tant qu'il pose une limite, qui distingue le dedans du dehors. Par lui, se trouvent réunies deux fonctions complémentaires : séparer et relier. Le seuil est donc à la fois statique et dynamique, il existe pour être franchi (Segaud, 2007). Un habitat a besoin d'un seuil pour faire tampon entre l'espace qu'il ferme et celui qu'il ouvre. Or la question de la limite se trouve modifiée par le caractère non-ordinaire de certains habitats. Le flou est ce qui les entoure la plupart du temps : absence de délimitation d'un espace privé par des barrières, quand ce n'est pas le statut du terrain lui-même qui est indéterminé (privé ? Public ?), et retient le visiteur de savoir comment rentrer dans cet espace. La question de la limite y est à la fois plus fragile, et pourtant doublement présente. L'exemple de Copeaux Cabana, présenté plus loin dans la thèse, reviendra sur la recomposition des limites qu'il opère. L'absence de barrière et de porte d'entrée renvoie à un espace ouvert, représentation alimentée par l'imaginaire attenant à la vie collective qui constitue le lieu. Pourtant, cette ouverture de l'espace est concomitante de sa fermeture qui peut confondre le visiteur. En l'absence de seuil, comment rentrer ? Si tout est ouvert, où se situe le dedans par rapport à l'espace extérieur, et comment s'y présenter sans déranger les personnes présentes sur place ? En réalité, l'absence de seuil renforce la limite de l'espace ainsi indéterminé. Ne pas savoir comment rentrer en contact et rentrer dans

l'espace, oblige à une plus grande attention à comment le faire, s'il ne dissuade pas de tenter sa chance. Le seuil ne réside plus dans une qualité spatiale, mais prend d'autres formes : il peut s'incarner dans l'interconnaissance, où c'est l'introduction par une personne qui connaît le lieu qui va lui ouvrir les portes. Ce déplacement d'une fonction remplie par l'espace au domaine relationnel (inscription dans un réseau, partage d'une culture, ou connaissance interpersonnelle), est une des modifications opérées par les lieux collectifs. Ils nécessitent un savoir-se-présenter, pour pouvoir rentrer dans leurs espaces. Ils renvoient à ce titre à l'ambiguïté rencontrée dans des formes de squats artistiques et militants, bâtiments tout à la fois présumés ouverts, sans propriétaire et délestés du poids instauré par le rapport monétaire de la location, mais dont l'ouverture est en réalité relative, et conditionnée à la connaissance antérieure d'une forme de présentation de soi et de fonctionnement du lieu, pour pouvoir y pénétrer[8].

En outre, lorsque les habitats prennent la forme de cabanes et autres habitats légers dissimulés dans la forêt, ils reviennent sur une autre distinction constitutive de l'habitat comme séparation du sauvage et du domestique. Ici, l'observation de P. Descola sur l'inadéquation d'une telle distinction pour les Aborigènes, pour qui « la totalité de l'environnement parcouru est habitée comme une demeure spacieuse et familière (…) » (cité par Segaud, 2007, p 128), trouve un autre prolongement.

Par leurs formes et leurs usages, les habitats non-ordinaires remettent ainsi en question ce qui semblait former le contenu d'un habitat. Ils confrontent et questionnent dans la manière de les appréhender et de comprendre leur logique. Ils renvoient à une altérité, tout en s'appuyant sur un socle commun forgé par la modernité. L'appropriation y règne en valeur maîtresse, moyen recherché pour libérer des vies vécues sous contrainte. Mais le refus de l'uniformisation porté par les habitats non-ordinaires prend des contours impressionnants, lorsque l'appropriation essaie d'être maximale, dans une prise de liberté qui peut rencontrer l'illégalité (constructions sans permis sur terrains non constructibles). Le brouillage de frontières entre diverses composantes (dedans/dehors, formel/informel, légal/illégal, dur/léger, domestique/sauvage) ouvre la compréhension de l'habiter à de nouveaux horizons.

Qui témoigne de l'exercice de nouvelles manières d'habiter

Le poids sans arrêt plus grand donné à l'appropriation, porté par un ensemble de valeurs parmi lesquelles la liberté et l'autonomie qui figurent comme des « biens primordiaux de la modernité » (Illouz, 2012, p. 210), expliquent la place prise par l'habitat et l'habiter dans le champ d'action de nos contemporains. Une des formes prises par l'investissement de l'habitat peut se voir à l'œuvre dans l'essor d'habitats non-ordinaires, tant par leurs formes que par leurs usages qui se démarquent de l'habitat normé. Entrer par ces habitats permet de remonter aux manières d'habiter qu'ils hébergent. Il en effet entendu que l'habitat est plus que lui-même, c'est « un révélateur et un concentré d'une totalité » (Segaud, 2007, p 184). C'est pourquoi le parti pris de cette recherche part de l'habitat pour regarder des manières d'habiter.

---

8 Voir à ce propos l'analyse faite par G. Pruvost sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2017), où elle montre un régime spécifique de l'ouverture d'un espace qui échappe à l'encadrement habituel des espaces régis par un seuil : tout à la fois ouvert et fermé, sous des modalités inédites.

Une manière d'habiter renvoie à un ensemble large, formé des domaines qui constituent l'habiter : demeurer, travailler, circuler, vivre ensemble. La définition des « modes d'habiter » (Morel-Brochet et *al.*, 2012) permet d'éclaircir cette notion. Par modes d'habiter, les auteures entendent la manière dont une personne habite, c'est-à-dire construit des liens sociaux, pense et pratique un espace en général et des lieux et milieux en particulier (*Op. Cit.*). L'habiter contient déjà une richesse sémantique qui « enrichit l'analyse des pratiques d'une prise en compte (ré)affirmée du vécu, de la dimension intérieure, subjective, intime du rapport aux lieux. » (*Op. Cit.* p.17). La notion est amplifiée en étant articulée à une prise en compte des plans qui forment la vie quotidienne : le logement, le travail, la sociabilité, la consommation et les déplacements, ainsi qu'à une attention aux différentes échelles géographiques de la personne, du logement à l'environnement immédiat, à un espace vécu étendu jusqu'à intégrer les espaces les plus lointains. Être attentif aux modes d'habiter permet d'intégrer trois dimensions du réel : les pratiques (dimension factuelle), les représentations (dimension idéelle) et la matérialité (dimension physique). Elle permet en outre d'articuler de manière dialectique des « couples notionnels » comme le dedans et le dehors, la station et le mouvement, le monde physique et le monde social (*Op. Cit.*).

Regarder les manières d'habiter c'est donc se montrer attentif aux gestes et aux activités quotidiennes, qui sont supportés par un régime de mobilité singulier ; c'est relever également une trajectoire et des motivations, qui leur donnent volume et profondeur.

L'attention aux manières d'habiter renvoie ainsi à une approche globale, pour s'adapter à des vies soucieuses d'articuler ce que la modernité a séparé. Il est ici question d'enquêter sur le contenu des manières d'habiter, pour comprendre leur inscription sur un territoire et leur incidence, ainsi que relever ce qu'elles ont à nous apprendre des besoins d'un habiter contemporain.

Par cette attention aux manières d'habiter déployées dans les habitats non-ordinaires, cette thèse souhaite prolonger une sensibilité d'enquête trouvée auprès de chercheurs s'étant questionné sur des « réponses habitantes » : ainsi du travail de C. Pétonnet sur les bidonvilles (1970), de F. Bouillon sur les squats (2009), de G. Lion sur les habitants du bois de Vincennes et de camping à l'année (2015, 2018), ou encore porté par certaines dynamiques d'acteurs de terrain, comme le réseau Relier en 2012 avec la publication de l'ouvrage *Regards croisés sur l'habitat léger et mobile*. Regarder les manières d'habiter derrière les habitats, c'est aborder l'habitat en dehors de sa forme juridique ou de ses conditions matérielles. La manière d'habiter donne une profondeur aux murs, en les intégrant dans un contexte, qui seul permet de poser une compréhension de la réalité vécue par l'occupant.

c. Des habitats qui renouvellent les enjeux de la précarité et de l'exclusion en milieu rural

Cette étude regarde un cas de logement que l'on pourrait nommer intermédiaire. Ni tout à fait exemple de mal-logement, porté par des profils variés, en majorité non démunis, qui révèlent souvent la maîtrise des éléments à leur portée, ni exemple d'installations sans

encombre ou zone d'ombre, les habitats non-ordinaires questionnent la marge de manœuvre dont ils sont issus, et qu'ils permettent.
La précarité apparaît ainsi rapidement comme un des enjeux de leur étude. Font-ils signe vers une nouvelle face du logement précaire, qui se cache derrière le masque de l'habitat « choisi » ? Les revers ne sont en effet pas absents des installations les plus désirées et maîtrisées. Pourtant, parler d'habitat précaire révèle vite les écueils d'une désignation qui court le risque de classer avant même de comprendre. Les situations rencontrées au travers des habitats non-ordinaires renvoient ainsi à un double élan : celui d'une trajectoire décidée ou maîtrisée, mais aussi comme réponse à un contexte dans lequel elles ont fait ce qu'elles ont pu. Les habitats non-ordinaires n'annulent pas la question de la précarité, ils la déplacent. Ils montrent la capacité d'action au sein de toutes pratiques, et invitent à décaler l'analyse habituelle qui verrait dans les personnes des sujets dominés, pour leur reconnaître une réponse habitante.

La précarité, une ambivalence constitutive

La précarité s'est diffusée largement comme un des enjeux touchant le travail et l'habitat. Stade qui précède la pauvreté, elle fait l'objet des politiques publiques pour résorber des situations abordées sous l'angle de leurs discontinuités. Précaire et précarité sonnent mal. Ils renvoient à l'instabilité de ce qui est incertain et crée une souffrance. Travailleurs précaires, habitats précaires, les vies précaires sont pistées et ramenées au dénominateur commun de leurs manques. Pourtant, rentrer dans les situations dites précaires révèle la complexité dont elles sont tissées. La précarité ne peut être seulement perçue comme un état qui s'abat sur les personnes : elle s'inscrit dans le temps, est articulée à un ensemble d'éléments, et relève d'une série de pratiques. La précarité est un champ ambigu, complexe et ambivalent. Un détour par cette notion est nécessaire pour saisir les enjeux des habitats dits précaires.

L'analyse proposée par P. Cingolani (2005) permet de donner un sens nouveau à un mot usé par son emploi quotidien, politique ou médiatique.

La précarité renvoie habituellement à la « situation d'un individu placé dans une position de fragilité, de vulnérabilité et d'incertitude face à l'avenir » (Alpe, Beitone et *al.*, 2013, cité par Hochedez et Mialocq, 2015, p. 22). Elle renvoie à « ce dont l'avenir, la durée, la solidité n'est pas assurée, à ce qui est instable et incertain, à ce qui est court, fugace ou fugitif, voire à ce qui est délicat et fragile » (Cingolani, 2005, p. 5). Elle se distingue de la pauvreté d'un point de vue de degré. Comme y introduit J. Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, la précarité est « l'absence d'une ou plusieurs sécurités permettant aux personnes et familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte (…) conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence » (J. Wresinski, cité par Cingolani, *Op. Cit.* p. 16). La pauvreté apparaît ici non comme une classe ou un état structurellement déterminé, mais comme le produit d'un agrégat de critères d'insécurité et de précarités cumulées (*Ibid.* p. 17).

La précarité renvoie donc bien à des conditions d'existence caractérisées par un état défaillant. Mais elle est aussi le lieu d'une ambivalence constitutive. La précarité peut en effet héberger des « pratiques de discontinuité », qui entendent tirer parti de

l'intermittence ou du temporaire (*Ibid.*). L'analyse proposée par P. Cingolani offre l'avantage de relever dans des pratiques assimilées à la précarité, la recherche de sens et de bénéfices, plutôt que de n'y voir que des pratiques dépossédées d'horizon. Cependant, si des tactiques précaires peuvent émerger, ces tactiques sont vouées à s'épuiser en l'absence d'une reconnaissance du besoin d'intermittence dont elles témoignent. L'enjeu du regard porté sur la précarité réside dans l'enjeu de reconnaissance des pratiques d'évitement qu'elle héberge. Cette prise en compte ne peut se faire que d'une manière politique, c'est-à-dire par une mise en mots et en revendications des besoins énoncés. Faute de quoi les pratiques de discontinuité sont vouées à rester dans une contradiction inhérente, celle de réagir à un contexte socio-économique qui utilise la précarité, tout en aspirant à tirer parti de la discontinuité.

Ce déplacement analytique permet de prendre en compte autrement la précarité, pour voir qu'elle n'est pas synonyme de dépossession de moyens et d'actions, mais qu'elle peut renvoyer à des pratiques et des tactiques qui aménagent, contournent, résistent. Dès lors, il s'agit de ne plus penser la précarité comme un état qui s'abat sur des personnes dominées, mais de rétablir le jeu des acteurs, qui possèdent une capacité d'action dans la précarité. La précarité est une expérience labile, elle peut être une tactique qui relie des logiques qui paraissaient opposées : insertion, contournement, détournement, dans le rapport au travail, mais aussi à l'habitat. Cependant, cette reconnaissance donnée aux pratiques de la précarité ne doit pas masquer le caractère contradictoire qui la définit.

C'est dans ce cadre que les habitats dits précaires doivent être regardés. La précarité y est un questionnement mais pas une description. La précarité ne peut pas constituer un point de départ, mais doit rester un sujet problématique, à étayer, nuancer, mettre en relation, dépasser ou situer, par une attention aux conditions vécues par les habitants. Nommer à priori des habitats précaires, c'est déjà enfermer ; la visée de ce travail est d'aller en-deçà ou au-delà de la qualification. Il s'inscrit à ce titre à la suite d'autres analyses sur les habitats précaires, qui contournent l'écueil de voir dans ces habitats des situations caractérisées uniquement par le manque, et montrent les recours qu'ils permettent, sans pour autant masquer l'ambiguïté constitutive dans laquelle ils prennent place. L'enjeu est de comprendre la réalité hébergée par les habitats non-ordinaires. Et cette réalité est plurielle, complexe, ambiguë ; elle déplace la compréhension de la précarité.

Le renouveau du regard porté sur les habitats précaires

L'analyse réalisée par F. Bouillon sur les squats (2009) ou G. Lion sur les SDF et habitants de camping à l'année (2015, 2018), renouvellent tous deux le regard porté sur les situations de mal logement. Ils montrent des capacités d'action dans la précarité, de la part d'un public qui ne peut être abordé ni sous l'angle de la résignation ni sous celui de la dépossession. Ils rétablissent ainsi une marge de manœuvre des acteurs, tout en les inscrivant dans un contexte qui les détermine. Leurs contributions permettent d'alimenter l'analyse des situations précaires, en précisant les contours d'une notion complexe et ambiguë, qui a pour limite d'être trop souvent posée d'un point de vue extérieur, au détriment d'une compréhension de ce qui est vécu par les acteurs. Ils rejoignent en cela les apports de S. Paugam (1991, 2013) qui dans ses analyses de la

pauvreté montre que même en situation de souffrance et de dépendance, les pauvres ne sont pas dépourvus de capacité de réaction. « S'ils sont stigmatisés, ils conservent des moyens de résistance au discrédit qui les accable » (Paugam, 2009). La sociologie de la pauvreté qu'il inaugure permet ainsi « de reconnaître la possibilité d'une négociation de la disqualification sociale ou, en d'autres termes, l'existence d'une marge d'autonomie à l'intérieur de laquelle les acteurs sociaux peuvent jouer. » (*Op. Cit.* p. 48).

L'analyse des squats faite par F. Bouillon propose de se pencher sur ce paradoxe : comment se fait-il que les squats soient décrits par la négative, comme un cas de mal-logement, alors qu'ils constituent des espaces-ressource pour leurs occupants ? Son travail consiste ainsi à « analyser la relation dialectique entre la production des squatteurs comme figures de la dégradation sociale et la construction par ces derniers d'un univers de sens, à partir de cette position d'altérité » (*Op. Cit.* p. 1). Son étude met en exergue la présence de ce qu'elle nomme des « compétences précaires », qui ont pour particularité d'être des « aptitudes développées dans des cadres fortement contraints et peu reconnus socialement ». L'emploi de ce qui ressemble à un oxymore, en accolant à la compétence le terme précaire, a pour objet de nommer l'endroit spécifique d'une marge d'action au sein de situations caractérisées jusque-là par la dépossession et l'incompétence. Le terme essaie de contourner deux écueils : celui de ne voir dans les sujets que des dominés, dans une vision misérabiliste, ou au contraire, de leur prêter une capacité d'action supérieure à ce qu'ils détiennent. Elle écarte ainsi le risque de la romantisation de cette approche en « admettant, pleinement, la faiblesse et l'incompétence, la fragilité et l'effritement des supports, les inégalités et les déterminismes socio-structurels. » (*Op. Cit.* p. 213). En revanche, la notion permet de renouveler le regard sur des situations considérées sous l'angle de l'exclusion, en relevant qu'avec les squats nous ne sommes pas face à « des mondes que seule la privation peut définir, mais aussi face à des univers de sens et à des constructions symboliques et culturelles qui sont élaborées collectivement, circulent et font l'objet d'apprentissages » (*Op. Cit.* p. 191). Le squat est en effet une ressource pour ses habitants : pour la mobilité, l'intimité (s'extraire de l'espace public, recevoir, cuisiner), la citadinité. Il est une tentative d'habiter « par ses potentialités d'appropriation, d'intimité et de citadinité » (*Op. Cit.* p. 94). Mais les ressources qu'il déploie sont fragiles : son habiter demeure précaire, du fait d'une insécurité domiciliaire qui rend difficile la projection. En relevant les ressources qu'il permet, la sociologue pointe ainsi la dynamique spécifique d'un cas de mal-logement, tout à la fois fait d'action et de contrainte. Le squat constitue en effet une « stratégie d'évitement : il est protection, repli, refuge, cachette, recours, retraite », mais il est aussi « espace d'actualisation du refus », refus du dénuement, de l'humiliation et de l'hétéronomie. L'évitement et le refus mêlent deux dynamiques qui agissent de concert dans ce cas de logement, où la contrainte côtoie l'action sur le monde, puisque celui qui s'oppose ne subit pas passivement l'état des choses. L'ambiguïté est ainsi constitutive de cette forme de logement, que l'approche par la relégation, l'exclusion ou la dépossession ne permet pas de relever. Si le squat reste un logement précaire, la précarité prend un nouveau jour sous cette analyse. Elle n'est plus une notion immobile, qui vient caractériser un état marqué par un manque, mais elle « doit être comprise en termes de processus et de capacité d'action sur le monde » (*Op. Cit.* p. 10).

C'est un processus : le mouvement caractérise la précarité : elle naît d'un contexte, s'inscrit dans le temps, et est issue d'un rapport : celui d'un rapport social de domination. Être squatteur n'est pas un état, mais un moment dans une trajectoire. Les squatteurs sont des citadins « précarisés par un contexte économique et social particulier, mais aussi et surtout profondément disqualifiés ». Ce qu'il faut voir est en effet la production de la précarité : les individus sont précarisés (processus), plus qu'ils ne sont précaires (un état). Il s'agit alors d'étudier le contexte dans lequel s'inscrivent des éléments de précarité, en les rapportant à un ensemble qui détermine l'individu, et dans lequel il déploie, malgré tout, des capacités d'action.

Une série d'actions constituent par ailleurs les situations nommées précaires : résistance, détournement, aménagements, réponses : les individus agissent au sein de la situation. Dès lors, la pensée de l'exclusion se trouve également revisitée, puisqu'il n'y a plus « exclusion d'individus qui se situeraient « hors » de la société normée et intégrée, mais négociation permanente de ces derniers avec une société normée et « intégrée », autrement dit résistance à des contraintes et des discriminations polymorphes (administratives, économiques, culturelles et sociales), détournement de sens, inventions » (*Op. Cit.* p. 10). Cette analyse rétablit circulation et échanges à la place d'une séparation, résistance à l'endroit des dominations, mouvement plutôt qu'immobilisme, sans gommer le poids d'un contexte. La compréhension des situations précaires s'en trouve enrichie, en déplaçant les enjeux. La précarité n'est plus à comprendre comme un état sur lequel agir par une intervention extérieure, sans consultation des « victimes » qu'elle fait. En percevant ainsi les situations précaires, toute l'épaisseur du vécu est gommée, qui montre une réalité beaucoup plus complexe que le terreau d'une simple dépossession ou à l'inverse, d'une résistance assumée.

C'est ce que montre le travail de G. Lion (2015), qui prolonge celui de F. Bouillon, cette fois-ci sur les SDF. En allant à la rencontre des habitants du bois de Vincennes, il montre la présence d'un habiter précaire, dans son sens à la fois plein et fragile. Les cabanes et les tentes reconstruisent des univers de sens, de repères et d'intimité, pour des sujets privés a priori d'une capacité habitante. Son travail montre la dimension active et positive de ces installations, qui ne sont pas seulement des lieux pour dormir, mais « des territoires affectifs faits de souvenirs, d'émotions et de potentialités d'action, des ports d'attache constitués de présences, d'absences et de sociabilités » (*Op. Cit.* p. 22), en somme, des lieux où se déploie un habiter. La cabane met en jeu la notion de prise sur son habitat et par la même sur sa vie. Elle permet de rester libre, de ne plus être un pion, déplacé de structures relais en structures relais (*Op. Cit.* p. 72). Le regard est ainsi inversé puisque l'habitat « précaire » devient une ressource là où la structure sociale dépossède : dans les structures relais « il y a tout le confort (…) mais vous pouvez rien y faire » relève un enquêté (*Idem.*). Paradoxalement, ces « incertaines demeures » constituent des démarches d'habitation au sein de parcours appréhendés habituellement par le dénuement et la privation. En révélant la création d'univers de sens au sein des situations les plus démunies, c'est une nouvelle fois la marge d'action qui est rétablie, non pas pour alléger le caractère critique des situations relevées, mais pour déplacer les enjeux de leur traitement.

Ce que ces deux angles d'approche révèlent en effet, est l'inadéquation des réponses proposées aux situations de mal-logement. En considérant la précarité comme un état de

fait et non comme un processus, elles ne prennent en compte ni le contexte qui la produit, ni la réalité vécue par l'occupant, ni les degrés qui la constituent. Or les habitats précaires se conjuguent au pluriel, en termes de diversité des mondes sociaux auxquels ils renvoient, et de réalités vécues. L'analyse de G. Lion montre qu'il n'existe pas de frontière nette entre les « sans logis » et les « mal-logés », entre les « mal-logés » et les « bien-logés », mais qu'au contraire on observe « un *continuum* de situations plus ou moins précaires entre lesquelles évoluent ceux qui sont privés de logement personnel » (*Op. Cit.* p 19). Les politiques sociales de relogement, en détruisant les habitations précaires, contribuent en réalité à précariser des existences déjà fragiles. Le même constat est dressé par F. Bouillon, lorsqu'elle relève que l'expulsion d'un squat aggrave la situation des squatteurs, en produisant une « paupérisation accrue de populations déjà victimes d'ostracisme et d'une très grande vulnérabilité sociale » (2009, p. 144). Le constat est amer puisque « l'expulsion contribue à produire ce à quoi elle était censée mettre un terme » (*Ibid.*).

Ces apports constituent des avancées notables pour l'analyse des habitats précaires. Ils démontrent que l'habitat ne peut être ramené à un contenant détachable de ce qu'il abrite, étant le socle de recours différenciés, dans un continuum de situations qui n'ont qu'une différence de degré et non de nature, par rapport à la situation normée de référence. Le recours à la catégorie d'habitat « indigne » prolonge ces limites mises à jour. La notion « sépare » en effet les logements précaires, au lieu de penser un continuum entre eux (Pichon, in Laflamme, 2007). La critique qu'en fait P. Pichon permet de saisir les limites de cette appellation :

> « L'indignité, en désignant le logement du bout de la chaîne de la vétusté, de l'insalubrité, de l'insécurité etc., contient le risque de renforcer l'écart entre les logés et les non-logés, au lieu de les relier dans un continuum allant de l'abri précaire au logement précaire. En effet, au regard de quelles normes, le logement le plus vétuste ou insalubre peut-il être qualifié d'indigne ? » Sans compter que cette « appellation morale et non technique » peut être « particulièrement impropre pour qualifier nombre d'abris précaires occupés par des non-logés qui précisément, pour eux, ont été choisis afin de maintenir leur dignité » (*Op. Cit.* p. 424-425)

Ces auteurs montrent ainsi le danger à s'appuyer sur la précarité pour qualifier et agir sur un habitat, si la précarité n'est pas perçue dans sa dimension graduelle, comme un processus qui s'inscrit dans le temps, et est un rapport social de domination. A la place d'un public de dominés, on accède par ces analyses à cet « immense terrain idéologique qui s'étend entre l'inertie et la révolte et qui, pour le meilleur ou pour le pire, constitue l'environnement politique des classes assujetties » (Lion, 2015, p. 25). De la sorte, la notion d'exclusion se trouve nuancée par la réintroduction de multiples liens et circulations au sein des situations décrites par l'écart : « aucun exclu ne l'est dans l'absolu, les individus sont tous inclus quelque part, occupant seulement des places différentes dans le cadre d'une société profondément inégalitaire, structurée par des rapports de classe. » (*Op. Cit.* p. 19). Ainsi se trouve ouverte l'observation des habitats précaires, en donnant une place aux habitants, qui agissent et réagissent au sein d'un contexte, et pour lesquels l'habitat retrouve sa dimension d'étape. La compréhension des situations de précarité peut se faire alors sous un jour nouveau.

Habitats non-ordinaires en milieu rural et précarité : une ambiguïté à la base

Des habitats précaires ?

Après avoir relevé ces deux exemples qui invitent à modifier le regard porté sur des habitats précaires, penchons-nous sur les habitats rencontrés ici.

Les habitats dont il est question dans cette étude échappent aux catégories habituelles du mal-logement, en présentant des habitats largement décrits par le choix, de la part d'un public qui maîtrise les conditions d'habitation. Dans ces conditions, il serait tentant de reléguer tout simplement la question de la précarité, en la considérant comme une catégorie imposée de l'extérieur, ignorante de la réalité hébergée par ces habitats, et qui justifie leur non reconnaissance. Qualifier de précaires les habitats non-ordinaires peut en effet justifier le traitement et l'expulsion de logements jugés dangereux pour leurs occupants, alors même que le vécu se révèle très différent du constat. Avoir recourt à la précarité pour qualifier un type d'habitat comporte ainsi des écueils, celui de masquer la réalité vécue et celui d'intervenir de manière inappropriée, avec des effets inversés, comme l'ont soulevé F. Bouillon et G. Lion. Pour autant, les habitats non-ordinaires ne sont pas dépourvus d'ambiguïtés. Que ce soit dans leurs conditions d'arrivée, d'installation, de vie, dans les projets qu'ils permettent et ceux qu'ils rendent difficiles, la présentation dépourvue de zones d'ombres est souvent nuancée par la fréquentation du quotidien. La précarité, bien que tue par les habitants, peut intervenir notamment sur deux plans : l'irrégularité juridique des habitats qui empêche les habitants de se projeter sur le long terme, ou sur le plan matériel, lorsque les conditions d'habitation ne répondent pas aux besoins élémentaires de ses occupants. Parfois, les conditions choisies au départ ne suffisent plus à des besoins qui ont évolué : la précarité existe aussi dans la réversibilité des situations (Cingolani, 2005). Pour autant, la précarité se révèle insuffisante pour être le point de départ de l'analyse de ces habitats. C'est même une notion de laquelle se méfier si elle enferme l'analyse avant de comprendre la situation. L'enjeu de cette étude est ainsi de remonter avant la qualification qui nomme précaires les habitats non-ordinaires. Cela ne signifie pas que la précarité soit absente, mais sa présence reste sous forme de questionnement. Elle est utile comme tension pour interroger la perception des situations vécues et leur évolution.

A ce stade, il faut d'emblée apporter une nuance : les habitats présentés ici ne sont pas représentatifs de la totalité des situations concernées sous la bannière des habitats non-ordinaires. Je ne parle ici que des habitats que j'ai rencontrés dans le cadre du travail de terrain, au travers d'une démarche que l'on pourrait caractériser par la connaissance préalable et le rebond, qui a fait passer d'un habitat à un autre selon un phénomène de ricochet. Les situations rencontrées se situent ainsi dans une certaine proximité de conditions, tout en montrant déjà un grand panel de situations. Mais l'absence de situations de grande vulnérabilité sociale ne signifie pas qu'elles soient absentes en absolu. Bien plutôt faut-il voir le rôle des processus de sélection (développés dans le chapitre suivant), pour expliquer la représentativité de situations fortement assumées. Des cas exposant des situations beaucoup plus fragiles ont été rencontrés, et auraient pu l'être davantage, mais le format et les procédés du travail de terrain n'ont permis de ne leur donner qu'une place périphérique, qui pourrait être poursuivie dans la suite de ces recherches.

Des habitats choisis… au sein d'un contexte. De l'insuffisance de distinguer les habitats précaires par la distinction subi/choisi

Il est courant d'opposer les notions de subi et de choisi pour distinguer les habitats non-ordinaires qui correspondent à une démarche, à ceux qui renvoient à un accident de parcours.

En réalité, cette distinction se heurte d'emblée à une limite. Car tout choix est à inscrire dans son contexte, c'est-à-dire dans un ensemble de contraintes qui le voient émerger et le déterminent. Le choix relève d'une ambiguïté : il émane de l'individu, qui fait acte de décision, mais ce dernier reste inscrit dans une série de forces internes et externes. « D'un point de vue sociologique, tous les choix sont contraints, y compris ceux des grands bourgeois, parce qu'on ne peut les dissocier des forces internes (dispositionnelles) à l'individu et des forces externes (contextuelles) » (Lion, 2015, p. 202). Le « choix » présenté par les enquêtés est ainsi toujours à situer au sein d'un contexte qui articule plusieurs dimensions et échelles qui interagissent. Tel enquêté a-t-il choisi d'être électro sensible ? C'est pourtant une des causes qui le conduit à choisir de vivre en cabane ou en yourte. Toutes formes d'habitats légers et auto-construits sont présentés sous l'angle de leurs qualités (choix et qualité des matériaux, forme), mais le contexte foncier qui restreint l'accessibilité à la terre et au patrimoine bâti a-t-il été choisi, lui ? Si un certain nombre d'habitats correspondent à des désirs et prennent place dans des trajectoires maîtrisées, leur émergence ne peut ainsi être séparée du contexte plus général d'une pression foncière accrue, qui restreint l'accès aux terres. Tous les choix se trouvent de la sorte ramenés à des contraintes avec lesquelles ils interagissent, empêchant de penser un choix « pur », donc vrai. Le choix reste l'exercice d'une liberté située.

L'ambiguïté du choix explique aussi pourquoi dans certaines conditions marquées par des conditions difficiles, les personnes se montrent-elles satisfaites plutôt qu'elles ne se plaignent. L'absence de plainte ne signifie pas qu'il n'y ait pas sujet voué à l'amélioration, mais elle montre l'adaptation des désirs à l'horizon établi par le sujet comme étant le sien. Par un comportement protecteur vis-à-vis des conditions de vie endurées, les sujets font preuve d'un « alignement des désirs aux probabilités objectives » (Lion, *Op. Cit.* p. 51), qui a pour conséquence l'absence étonnante de désir pour ce qui marquerait une amélioration sensible des conditions vécues, mais leur révélerait aussi tout l'écart aux conditions présentes.

Ici aussi pourtant, il est question de choix : si ce n'est sur l'intégralité des champs, ce qui ne peut être jamais le cas, sur une partie. Tout l'enjeu du regard porté sur les habitats dits précaires est de reconnaître la marque de choix réels, tout en étant à relativiser. L'habitat constitue une ressource, pour la mobilité, l'intimité (Bouillon, 2009). Si le choix est toujours sous contrainte, il permet aussi une « réalisation d'aspirations plus complexes qu'il n'y parait » (Lion, 2015, p. 53). Son analyse évite d'affubler les sujets de dépossession, sans gommer les ambiguïtés et les souffrances.

L'enjeu attenant à la question du choix tient de cette double attention : à l'exercice de choix réels, même partiels, ramenés aux contraintes inhérentes dont ils sont porteurs. Plutôt que d'opposer la question du choix à la contrainte, il s'agit de relier les deux, qui sont en fait indissociables.

Les paradoxes de la précarité : vivre heureux avec peu

Les habitats non-ordinaires sont souvent le support d'une grande satisfaction quant à ce qu'ils permettent. Bien sûr, on pourra se questionner sur la présentation des éléments, notamment vis-à-vis d'une personne extérieure venue pour enquêter. Mais tout aussi bien cette présence aurait-elle pu recueillir des plaintes. Or ce qui domine dans les habitats rencontrés, est la qualité de vie obtenue, non sans comparaison avec celle laissée derrière soi et au loin, incarnée par la ville, la modernité, et ses conséquences négatives.

Ramené aux conditions matérielles, on est pourtant en présence d'un public majoritairement en dessous du seuil de pauvreté, dans des habitats caractérisés par leur éloignement aux conditions ordinaires de confort. Alors, quel paradoxe réside sous cette apparente contradiction ?

Le travail de G. Pruvost[9] (2013, 2015, 2017), qui a pour objet un public très proche de celui présenté ici, revient sur les causes de ce paradoxe. Vivre avec aisance dans le dénuement dépend de plusieurs plans : il faut d'abord inscrire l'habitat dans une organisation de vie particulière, dirigée par des valeurs qui transforment les conditions matérielles. C'est pourquoi l'habitat léger permet de « faire des économies substantielles, qui n'ont de sens que resituées dans l'impératif écologique de simplicité volontaire » (Pruvost, 2017a). Détaché d'un tel contexte idéologique et moral, les conditions de vie peuvent retrouver tout le poids de leurs limites. Il faut voir aussi que l'habitat déborde ses murs matériels. Les habitats légers ont cette particularité d'intégrer le dehors au dedans, notamment par la question du seuil, plus souple voire flottant, que dans un habitat conventionnel. La cuisine va facilement être déplacée dehors aux beaux jours, étendant de ce fait un habitat marqué en outre par sa multifonctionnalité et son adaptabilité aux périodes de l'année et des étapes de vie.

Enfin, les habitats non-ordinaires bien vécus doivent être intégrés à la « chaîne de solidarité bienveillante » (*Ibid.*) dont ils font partie. Ils ne sont pas isolés, mais s'inscrivent dans un réseau de pratiques qui secondent et renforcent leur fonctionnement.

La dimension du réseau est peut-être un des points centraux pour aborder le paradoxe du vivre bien avec peu de choses, et permet de poser un regard renouvelé sur la précarité. Si la dimension précaire ne peut s'expliquer par des conditions matérielles, un accomplissement dans la réduction de ses besoins, tant financiers que matériels étant démontré ; de quoi peut-on conclure qu'est constituée la « précarité » ?

L'irruption du modèle d'une « simplicité volontaire[10] », décliné sous la forme de l'auto-réduction de ses besoins, témoigne que nous sommes entrés dans une époque de prise de recul sur l'accumulation matérielle censée répondre à nos besoins. Des démarches peuvent donc viser un dénuement qui n'est pas précarité, au travers d'une « réduction des besoins sans privation » (*Ibid.*). Elles y parviennent par une série d'éléments : l'inscription

---

9 Il est frappant de relever la proximité du public décrit par la sociologue dans son article « Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte. » *Revue des politiques sociales et familiales* 123, nº 1 (2017) : 105-19. Ou plutôt frappant de relever le peu d'autres travaux portant sur ces personnes ayant endossé un style de vie caractérisé par la sobriété des moyens, et qui forment la majorité des enquêtés de cette thèse.

10 Le terme, diffusé par P. Rabhi, n'est pas utilisé par les enquêtés, qui ont peu recours au modèle grand public incarné par le paysan ardéchois. Il n'est utilisé ici que pour montrer l'écho d'une pensée de la réduction de ses besoins à une échelle sociale importante. Mais il n'est pas l'apanage des profils « marginaux » abordés dans cette thèse. Ceci étant, il est intéressant de voir l'indifférence ou l'écart à ce nouveau dogme, qui héberge en réalité une grande variété de pratiques, montrant des postures assez différentes voire antagonistes.

dans un réseau de pratiques (auto-construction, troc, entraide), de consommation (achats groupés), d'idées, qui dessine une communauté d'appartenance, et intègre la démarche à une culture adjacente. N'est pas précaire celui qui n'est pas seul. Tout isolés que puissent être les habitats non-ordinaires en terme géographique, ils ne font pas moins parti d'un réseau de pensée, de pratiques et de relations. Ils savent déployer une intelligence de la relation, de l'entraide, du lien, et se prémunir de l'exclusion, qui n'a d'actualité que pour le regard extérieur qui les appréhende. Les habitats ainsi présentés sous l'angle de la démarche volontaire démontrent au contraire une inclusion dans des pratiques que la suite de ce travail se propose de mettre en lumière.

De la sorte, la précarité apparaît comme l'endroit où le lien se distend, et la solitude se referme. Une pratique solitaire est beaucoup plus difficilement surmontable. Concernant l'isolement géographique, on verra par la suite qu'étonnamment, les habitats non-ordinaires en Ariège forment un maillage très serré sur un territoire pourtant peu habité. La cabane qui semble seule sur son flanc de montagne a de nombreuses voisines. Même l'isolement spatial est à nuancer dans ce cas de figure.

L'inverse de la précarité peut aussi être lue dans la maîtrise des éléments qu'en ont les sujets. A conditions matérielles équivalentes, la maîtrise des éléments (ressources, habitat, confort) est ce qui va distinguer une situation assumée d'une qui vacille. La précarité se loge dans l'accumulation, l'enfoncement, dans ces pentes descendantes ou montantes où le sujet ne parvient plus à avoir une maîtrise des éléments en jeu. C'est l'installation dans le temps long, la perte du caractère réversible qui crée au bout d'un moment la précarité comme non-retour. Enfin, la précarité peut se lire quand il y a captivité : quand la mobilité se voit entravée, que la vallée où l'on a élu domicile est vécue comme enfermant. F. Bouillon rappelle en effet que l'habiter se définit autant par la capacité à s'approprier qu'à celle de circuler.

Les conditions matérielles ne constituent donc pas à elles seules la précarité, mais G. Pruvost souligne qu'il ne suffit pas non plus de conditions matérielles particulières pour vivre de peu dans l'abondance, comme le fait de vivre en yourte sur un terrain et d'avoir un potager. C'est pourquoi à conditions équivalentes peut-on avoir des ressentis opposés : sur deux familles vivant dans des cabanes, l'une exprime une aisance supérieure à ses besoins, tandis que l'autre peine à sortir d'une situation difficile. La conclusion d'*Incertaines demeures* (Lion, 2015) permet de revenir sur cette ambiguïté. L'auteur rappelle que le rapport à l'habiter est variable selon un ensemble de facteurs : le parcours de vie, les propriétés sociales des individus, mais aussi le temps qui passe. La définition du bon logement est ainsi relative à un moment *t*, et à son occupant. La trajectoire de la personne est incontournable pour saisir son rapport à l'habitat. A la suite de l'auteur qui cite C. Pétonnet, on remarquera que « le caractère habitable ou inhabitable n'a de sens que relativement aux trajectoires des habitants : « l'habitat est précaire ou conforme aux normes ; "l'habiter" est conforme ou non conforme aux besoins fondamentaux, aux désirs profonds plus ou moins conscients des individus. » » (Pétonnet, 1970, cité p. 202). Le regard porté ici s'inscrit au sein de ces constats. Il essaie de donner une juste place à la question de la précarité, sans exclure les situations d'ambiguïté ou de souffrance, mais tout en relevant les lieux où elle n'est pas présente. Il part du constat qu'il est essentiel de porter un regard attentif à une globalité pour enquêter sur la nature des conditions de vie. Relever les ressentis, les impressions, mais aussi la trajectoire, la provenance socio-

culturelle, ainsi que les horizons, sont autant de plans auxquels prêter attention pour espérer pouvoir énoncer quoi que ce soit sur une situation.

Les habitats non-ordinaires confrontent l'analyse en renouvelant la question de l'exclusion avec un public à cheval entre la relégation et le projet de vie. Aborder ces habitats par la précarité est vite réducteur, si la notion n'est pas revisitée. Elle court le risque d'enfermer dans une domination à l'endroit de capacités habitantes. Surtout, elle conduit à se focaliser sur les conditions matérielles au détriment d'une approche par le vécu de ces mêmes conditions. Or la précarité est un endroit ambivalent, lorsqu'il est possible de vivre bien de peu. Mais cette satisfaction ne doit pas masquer le caractère fragile des expériences. Si les habitats non-ordinaires sont présentés à l'opposé du caractère fragile et insécurisant de la précarité, ils ne sont pas épargnés par le risque d'un *devenir* précaire. La précarité est une expérience, mais elle est aussi un processus. Une précarisation peut s'opérer, parfois à l'inverse de l'effet recherché : vivre en yourte devient pesant, mais l'absence de solution alternative conduit à y rester. Le peu de revenus, au départ endossé volontairement, ne suffit plus à subvenir à ses besoins, mais le retour sur le marché de l'emploi s'avère difficile. Si des pratiques de discontinuité existent bel et bien, tant qu'elles ne sont pas nommées, mises en lumière, expliquées, reconnues, elles menacent toujours de tomber dans la précarité. L'enjeu d'une approche par la précarité réside ainsi dans la nécessité de mettre en lumière de telles pratiques de discontinuité : relever les conditions de possibilité d'un bien vivre dans la réduction des besoins, par une prise en compte d'un ensemble d'éléments, et non l'arrêt à des conditions matérielles (revenus, conditions d'habitation). Ceci, afin que des logiques soient mises à jour et débordent la réponse individuelle, qui ne peut échapper à la contradiction de la précarité (Cingolani, 2005). Ce travail s'inscrit dans cet enjeu de mettre en mots et revendications, pour proposer de reconnaître des espaces de discontinuité, que ce soit dans le travail, ou l'habitat.

d. Habitats non-ordinaires dans les espaces de faible densité : une double marginalité en question

Des espaces en marge, qui hébergent des pratiques marginales : la présence d'habitats non-ordinaires dans les espaces de faible densité semble renvoyer à une double marginalité, spatiale et sociale. Les espaces concernés sont les moins peuplés, les plus éloignés des centres de décision et de dynamique, et ils hébergent des formes d'habitat marqués par des formes d'écart aux normes de confort ou d'encadrement des habitats conventionnels. Or ce premier regard doit être nuancé. L'évolution des fonctions et des représentations des territoires ruraux (voir le chapitre 1) a largement transformé l'appréciation des territoires les plus reculés, donnant paradoxalement un nouveau regain à leur situation en marge. Et sur ces espaces, les habitats non-ordinaires présentent une variété de pratiques qui invite à questionner les écarts dont ils sont porteurs : parfois très relatifs, plus marqués, ou inexistants. La marge et la marginalité se révèlent ainsi rapidement insuffisants pour saisir la nature des phénomènes concernés. Pour autant, s'ils persistent dans la perception commune, c'est qu'ils renvoient à une altérité pétrie de

méconnaissance et d'incertitudes. La marge et la marginalité sont ainsi des notions à mettre à l'épreuve, mais aussi à prendre en considération. En les utilisant, les pouvoirs publics, les acteurs sociaux, les individus, témoignent de la préoccupation de relier des pratiques et des territoires perçus à l'écart, dont l'avenir est incertain. C'est le cas par exemple de Montagagne. L'entrée par la marge renvoie ainsi à deux questions indépendantes et en lien l'une avec l'autre : celle de la qualité des espaces de faible densité, entre marge spatiale et renouveau propre ; celle de la nature des expériences hébergées par les habitats non-ordinaires, spontanément ramenés à une altérité et à un écart, qui sont pourtant à questionner. L'enjeu en reprenant le concept de marge est double : il est de permettre une meilleure compréhension des pratiques habitantes sous des formes méconnues, tout en questionnant l'avenir des territoires ruraux de faible densité qui les accueille. Entre l'attraction qu'ils génèrent du fait de nombreuses aménités et les limites de leur éloignement, ces territoires sont complexes à apprécier. La marge peut permettre de questionner la nature des espaces de faible densité, car sa richesse herméneutique permet d'apprécier les espaces autres tant comme support d'invention que dans leur rapport à un centre. La marge questionne la position des expériences et des territoires. Question de place, de rapport, qui se révèle complexe et ambiguë.

Espaces ruraux de faible densité : une marge en évolution

Les espaces ruraux sont depuis quelques décennies la prise d'élans contradictoires : la raréfaction des services et la déprise agricole continuent de laisser planer la sentence d'une lente agonie, tandis qu'ils attirent de nouveaux arrivants, attirés par la qualité de vie que permet l'espace et le cadre naturel des campagnes. Territoires en marge ? Rien n'est moins certain, lorsqu'on observe les dynamiques de peuplement, et la valorisation qui est faite de leurs aménités. On a vu dans le chapitre précédent l'évolution des fonctions et des représentations du rural, ayant conduit à un désir de campagne. Alors que l'espace rural a été un temps perçu comme le lieu d'un déclin, la renaissance rurale ouvre un nouveau chapitre pour les territoires ruraux en général, phénomène qui touche jusqu'aux territoires les plus faiblement peuplés. O. Milhaud, dans *La France des Marges* (2017) relève ainsi une réversibilité de l'exclusion des espaces en marge : dans le cas de la haute montagne, la marge devient « un espace à protéger » (Milhaud, *Op. Cit.* p. 9). Là où un raccourci était opéré, en considérant la faible densité comme l'espace de la marginalité, l'auteur propose de « réinterroger le lien densité/marginalité ». L' « hyper-ruralité » en est une illustration : le choix politique à l'origine du terme, afin de lutter contre la rupture en termes d'accès et de services (*Ibid.*), témoigne d'une nouvelle valorisation donnée aux espaces les plus délaissés : les handicaps qui les constituaient sont désormais vus comme des vecteurs d'innovation. Télétravail, énergies renouvelables, agrotourisme, valorisation du patrimoine : l'hyper-ruralité revêt de nouveaux atouts.

En court-circuitant l'équivalence faible densité/marginalité, une nouvelle place est ainsi donnée aux territoires initialement vus à la marge, désormais porteurs de nouvelles potentialités. Non seulement ils ne sont plus synonymes d'exclusion, mais les différences qu'ils connaissent sont valorisés : la marge prend alors un contour positif, et peut aller jusqu'à devenir un espace de convoitise. Il semblerait que l'époque offre une nouvelle

place à ces marges spatiales, en leur prêtant les qualités de leur éloignement, incarnées dans la place de la nature et de ses attributs : le « vert », le calme, les paysages.

Pour autant, ce renversement dans la représentation des territoires en marge n'enlève pas les difficultés rencontrées par ces dits territoires. Dans son analyse sur les marges rurales, S. Depraz (2017) relève que les espaces de faible densité ont le paradoxe d'être des « territoires d'expression privilégiés des disparités sociales » (*Op. Cit.* p. 163). Entre poche de pauvreté, précarité déguisée, et gentrification, les marges rurales sont marquées par la disparité (*Ibid.*). Comme c'est le cas à Montagagne, elles attirent des catégories sociales opposées, en exerçant sur elles l'attrait d'une vie meilleure. On trouve des résidents secondaires qui vivent à la métropole, de jeunes couples en reconversion professionnelle, des familles monoparentales qui cumulent de petits emplois, des habitants en cabane, formant un mélange de générations, de provenances et de modes de vie très diversifié, concentré sur un territoire réduit. De ce fait, la commune se retrouve prise entre l'attractivité qu'elle génère et la production de formes indésirable ; une rencontre qu'il s'agit de gérer.

Les marges rurales, ou les territoires pouvant être perçus comme tels, demeurent ainsi des territoires écartelés entre leurs forces et leurs manques. Espaces préservés des différentes pollutions (sonores, de l'air, visuelles), cadres propices à une qualité de vie qui privilégie le calme, la proximité de la nature, l'espace, les espaces de faible densité sont aussi tributaires de l'absence de services de proximité, de la difficulté de trouver un emploi sur place, et de leur éloignement géographique des grands axes et grandes villes. La dépendance à la voiture n'est pas la moindre des contraintes, dans le cas des publics les moins argentés. Le choix de la qualité de vie trouvée dans le village isolé peut s'avérer alors à double tranchant lorsque sa mobilité s'en trouve limitée. La revalorisation des marges rurales n'efface donc pas la réalité complexe vécue par les espaces éloignés. La question du devenir de ces espaces reste entière : quel avenir pour un village comme Montagagne, avec ses soixante habitants, une moyenne d'âge autour de 35 ans, l'envie d'une dynamique participative, et pourtant les nombreuses difficultés liées à sa situation géographique ? Une analyse rapide ne laisserait aucune chance à un village de cette taille. Un regard optimiste verrait au contraire les nombreux potentiels d'un village inscrit dans l'évolution des espaces ruraux. Les marges rurales connaissent ainsi de nouveaux enjeux, entre déprise et développement endogène, témoins de l'évolution des représentations de ces espaces, mais aussi du contenu prêté à la marge, qui se fraye un passage dans notre modernité.

Une époque pour la marge : évolution des représentations

Les habitats non-ordinaires sont-ils marginaux ? Les espaces de faible densité sont-ils à la marge ? Se pencher sur la définition de la marge et de marginal renvoie rapidement à des limites. La marge est relative, dans son contenu et dans son appréciation ; une expérience marginale hier ne l'est plus forcément aujourd'hui. Les espaces en marge sont peu à peu rattrapés par ce dont ils étaient éloignés, et se retrouvent intégrés à un fonctionnement commun… Dans ces conditions, quelle valeur prêter à la qualification par la marge d'expériences ou d'espaces ? Le contenu de la marge est lui-même pluriel et mouvant,

issu d'une histoire des idées et des représentations, qui reflète les préoccupations du monde social, politique et scientifique.

En étant programmée au Capes d'histoire-géographie en 2017, la marge a donné lieu à une série de travaux à des fins d'introduction. Les ouvrages parus à ce sujet permettent de donner de la complexité et de l'épaisseur à une notion qui, autrement, peut vite réduire ce qu'elle accompagne plutôt que ne l'enrichir. Une des difficultés de la marge tient en effet à la superposition rapidement opérée entre son caractère spatial et social. La marge désignerait un rapport spatial, tandis que la marginalité un rapport social. En réalité, toutes deux se trouvent entrelacées, si bien qu'il est très difficile d'extraire le jugement social de la description spatiale, et que parler de marge équivaut à penser marginalité.

La marge, et son corollaire, marginal, sont pourtant issus d'une histoire qui nuance le jugement normatif contenu implicitement dans l'idée de marginalité. B. Sajaloli (2016) fait une brève histoire de la notion qui permet de faire retour sur sa construction sémantique : dans le dictionnaire de la langue française, la marge voit son sens évoluer : de simple bord, elle devient ce qui éclaire le centre, avant d'être le lieu d'observation idéal et de critique du système central. La marge de la feuille, est cet espace où un « jeu subtil de valorisation réciproque » peut s'opérer, entre le centre et la périphérie de la page (Gresillon et *al.*, 2016, p. 23). Ce n'est qu'en 1932 que le dictionnaire de l'académie lui donne un sens social : être en marge de la société. En 2016, le CNRTL complète le regard positif porté sur la marge en la comprenant comme un lieu, une posture, qui permet de comprendre le système centre, ou de l'éclairer (*Ibid.*). La marge se définit ainsi par son rapport à un centre, mais ce rapport, d'abord envisagé sous la seule bannière de la subordination, laisse la place à une certaine autonomie de la marge, qui permet d'éclairer le centre qu'elle borde. L'histoire de la marge est ce déplacement d'une position de subalternité à la reconnaissance d'une valeur en soi. La marge se définit alors plus en termes de différences que d'inégalités ; « elle permet d'étudier l'autre, l'autrement, celui qui ne rentre pas dans les modèles, celui qui n'est pas prédictible, celui qui est singulier, celui qui est étrange » (*Ibid.*, p. 17). S. Depraz (2017) montre que sous l'influence de la démarche culturelle et subalterne, la marge acquiert un nouveau visage : les territoires en marge « restent certes caractérisés par la mise à l'écart, la ségrégation ou la relégation. Mais ils sont aussi, simultanément, des lieux autres ; ils se construisent sur un refus de la norme et une certaine liberté vis-à-vis du cadre social dominant. » (Depraz, 2017, p. 26) L'enveloppe négative qui entourait la marge laisse la place à un « construit social complexe », du fait d'une « approche culturelle parfois qualifiée de post-moderne qui met l'accent sur la pluralité comme norme » (Sierra, Tadié, 2008, p.5, cité in Drepraz, *Op. Cit.* p 26). La marge acquiert une autonomie, qui permet de l'apprécier en elle-même, en termes de décentrement et de différence, plus que d'infériorité. L'auteur propose alors une définition revisitée de la marge, qui est une :

> portion d'espace qui, à une échelle donnée, se situe à l'écart d'un centre –que cet écart soit de nature économique, politique et/ou social –et qui ouvre à d'autres réalités territoriale. La marge, subie ou choisie, s'analyse plus en termes de différences socio-culturelles que d'infériorité économique par rapport au centre. Elle consiste surtout en un décentrement de l'analyse au profit de territoires et de groupes sociaux généralement minoritaires. (*Ibid.*, p. 27)

La voie est ouverte pour reconnaître une valeur à la marge. La marge devient cet « espace sous tension, rejeté, dominé, éloigné mais en même temps libre et différent » (Sajaloli, *Op. Cit.*)

Elle est à comprendre dans cette tension entre indépendance et relation à un centre, une tension dialectique, par laquelle elle peut aussi bien être en rapport de dépendance que d'autonomie partielle ou potentielle. L'approche contemporaine de la marge offre l'intérêt de donner une place véritable à cet espace, sensible en cela au remodelage opéré par le courant post-moderne, attentif à la pluralité, la différence, l'entre-deux, les interstices, les espaces du minoritaire, et la variation. A ce niveau, la marge acquiert un sens hautement valorisé, puisque non seulement elle n'est plus confondue avec la subordination, mais elle devient un espace privilégié de création et de liberté. L'évolution du regard porté sur la marge finit par la caractériser comme un espace plus souple et plus libre, propice à l'émancipation. Notion éminemment relative, la portée normative contenue en l'absence d'une distance critique, peut laisser la place à un regard inversement positif. Les caractéristiques de la marge expliquent cette souplesse.

C'est un principe évolutif : la marge est une « construction sociale relative à une époque et à un critère d'appréciation de la marginalité. La marge est une notion dynamique qui peut évoluer vite, tant dans l'organisation économique du territoire (désenclavement, intégration ou déclin) que dans les représentations (espaces répulsifs, attractifs, ou pionniers). » (Depraz, *Op. Cit.* p. 28-29) Ce qui conduit au fait que les marges « sont en évolution et en renégociation permanente » (Sierra, Tadié, 2008, p. 4, cité par Depraz).

De ce fait c'est un critère relatif : la marge désigne la « non-conformité d'un territoire avec les caractéristiques de l'entité géographique dans laquelle il s'insère. Ces différences reposent sur des critères spatiaux ou sociaux ou les deux à la fois. Ainsi la marge n'existe pas ex nihilo, elle s'étudie toujours de manière relative. » (Gresillon et *al.*, p. 17)

Ses limites sont floues : la marge renvoie autant à du continu que du discontinu, elle est l'espace de l'entre-deux, notion qui permet de sortir du dualisme. La marge est un espace « qui est à la fois "et" l'un "et" l'autre des espaces encadrants ou, au contraire, "ni" l'un, "ni" l'autre » (Le Gall, Rougé, 2014, p. 12, cité par Depraz).

On comprend dès lors comment la marge peut connaître un revirement dans son appréciation. Les marges peuvent devenir des espace-recours, recherchés pour leurs qualités propres en tant que marge. « Moins soumises aux contrôles sociaux, bénéficiant de normes moins contraignantes et de davantage de souplesse, plus libres en somme, les marges peuvent faire preuve de plus d'inventivité et susciter des contre-cultures bénéfiques qui vont dynamiser la société toute entière. » (Dictionnaire de géographie de Bavoux et Chapelon, cité par Gresillon et *al.*, p. 26) Jusqu'à former des espaces soupapes qui permettent une « décompression face à la contrainte sociale instituée » (Depraz, *Op. Cit.* p. 36).

Pour autant, ce nouvel éclairage des marges ne doit pas occulter l'ambiguïté qui les constitue : la marge est le support de rapports multiples : on va la chercher, la fuir, la regretter, la critiquer, chercher à la résorber. Elle résonne comme une marque de distinction ou de condamnation selon la bouche qui l'emploie, dépendante des classes,

des cultures, des générations, des intérêts et des enjeux des personnes en jeu. La marge reste un espace « fait de précarité et de liberté » (Milhaud, 2017, p. 6). C'est un espace combattu, que les politiques vont chercher à résorber – pour l'accès aux services, l'accueil de nouveaux arrivants ou dans la lutte contre le désert médical ; mais un espace aussi qui peut être cultivé ou défendu. La ZAD de Notre-Dame-des-Landes en est un exemple, en montrant un espace qui va jusqu'à remettre en question la comparaison à un centre, pour faire exister un territoire qui invente un fonctionnement autonome, et décale le regard jusqu'à proposer une « centralité paradoxale à la périphérie du centre urbain, une centralité expérientielle qui ne se réclame d'aucune centralité et au contraire en conteste le principe. » (Gresillon et *al.*, p. 423). La marge prend alors les contours d'un remède, alors qu'elle apparaissait comme un symptôme pour le regard précédent.

Comment considérer alors la marge ? L'enrichissement sémantique dont elle bénéficie en la comprenant comme un lieu de différences, souple, relatif, évolutif, ouvre finalement la marge à tous les espoirs. La marginalité, son pendant social, n'en finit pas moins de sévir, lorsqu'il vient discréditer des conduites. Or tout comme la marge, son contenu est relatif, évolutif, et demeure insuffisant pour éclairer une situation. L'enjeu n'est peut-être pas de définir la teneur de marginalité contenue dans les expériences qui font preuve de différences. Moins encore, de savoir si les espaces de faible densité sont des espaces à considérer en marge du reste des espaces. L'enjeu ne se situe pas à l'endroit d'une définition, qui ne s'extrait pas du rapport à un centre qui n'est pas remis en question. Mais il réside dans la qualité du regard porté sur ces espaces et ces expériences, pour les appréhender en eux-mêmes, le plus possible détaché de la comparaison normative à un centre, pour enquêter sur leur fonctionnement, en lien et en retrait avec ce qui les entoure. L'enjeu soulevé par la question de la marge est celui d'un rapport et d'une position, c'est-à-dire des relations qui unissent et distinguent les situations sociales, donc de leurs liens et séparations. Il s'agit au travers de la marge et de la marginalité de questionner les écarts, et les circulations.

Habitats non-ordinaires en milieu rural : une altérité relative

La marginalité des habitats non-ordinaires est rarement remise en question, marginaux numériquement parlant, et supports de pratiques différentes. La marginalité s'y exprimerait dans cette double composante, quantitative (leur nombre) et qualitative (leur altérité). L'évolution du contenu prêté à la marge ainsi que l'attention portée aux pratiques hébergées par les habitats non-ordinaires (Pruvost, 2013, 2015, 2017 ; Relier, 2012 ; Mesini, 2011 ; Le Marchand, 2011 ; *etc.*) a permis de nuancer le jugement normatif contenu dans la marginalité, en distinguant des cas où l'écart à la norme sociale est choisi ou subi. Si cette précision est essentielle pour distinguer la diversité des situations rencontrées dans les habitats non-ordinaires, leur éviter un traitement réducteur et faire avancer leur reconnaissance (travail d'Halem ; Mesini, 2011 ; Cousin et Loiseau, 2016), elle occulte la reconduction d'un présupposé qui a la vie dure : celui d'une altérité à la base d'habitats fondamentalement différents, et des formes de vie qu'ils hébergent. Or en définitive, peut-être ces habitats et leurs manières d'habiter ne sont-ils pas si écartés d'autres formes d'habitats plus intégrés, et peut-être l'enjeu ne réside-t-il pas dans le fait

de relever leurs différences. Une approche par la marginalité contient ainsi des limites auxquelles prêter attention :

- elle suppose une altérité et un écart qui sont à questionner : la marginalité, qu'elle soit « subie » ou « choisie », présuppose toujours la notion d'écart à une norme sociale. Or de quels écarts sont effectivement porteurs les habitats non-ordinaires ? Les écarts sont en fait relatifs, ils varient selon les pratiques et les personnes, dans un jeu de compromis variable lui aussi. Les écarts à certaines normes sont aussi présents que les endroits d'insertion à d'autres champs sociaux, rendant de ce fait difficile une distinction des habitats non-ordinaires par cette notion. Plus que le support d'un état, où ils seraient de fait « à l'écart », les habitats non-ordinaires présentent un ensemble de pratiques marquées par des tensions : entre formel et informel, insertion et désinsertion, proximité et éloignement. La mobilité, les pratiques et les rapports à la société des habitants sont traversées de ces circulations entre des pratiques moins caractérisées par leurs oppositions que par leurs échanges. Les écarts observés sont ainsi mouvants, relatifs, évolutifs. C'est pourquoi je préfère aborder l'écart comme un questionnement plutôt que comme le point de départ d'une description.

- Une approche par la marge masque la porosité des pratiques. La représentation de la marge suppose une séparation entre un dehors et un dedans. L'expérience marginale est comme enveloppée d'une frontière qui l'extrait de son environnement, mise hors de la société dont elle serait différente. Cette extériorité peut aussi bien être le support d'une exclusion que d'une émancipation. Or loin d'être le siège d'une séparation du reste de la société, les habitats non-ordinaires témoignent de pratiques pétries d'échanges, tout à la fois faites d'éléments de rapprochement et d'éloignement, d'inclusion et d'exclusion, de circulation et de retrait, de dedans et de dehors. A l'inverse, le fait de penser un dedans séparé d'un dehors court le risque de ne relever que ce qui est démonstrativement dehors, alors qu'à la suite de Certeau (1990), on peut considérer toute pratique comme un « art de faire » qui s'approprie, digère, « consomme », les données objectives de l'extérieur pour les faire siennes. Le social est ainsi traversé de pratiques de contournements, rendant la frontière « dedans/dehors » poreuse. En rentrant dans l'observation des manières d'habiter non-ordinaires, les éléments d'analyse se complexifient : on ne trouve pas de différence fondamentale avec le reste de la société, certaines pratiques étant présentes dans des situations moins remarquables, d'autres prolongeant une doxa dominante… Elles ne forment pas de marges insurmontables, et le regard qui extrait des différences aurait tout aussi bien pu les relever dans d'autres situations moins remarquables.

La limite de l'approche par la marge tient ainsi dans l'hypothèse qu'il y a autant de complexité et de diversité dans ces manières d'habiter « non-ordinaires » que dans le reste de la société, pour peu que l'on s'intéresse aux pratiques des habitants. Peut-être la particularité tient-elle au fait que seuls quelques éléments sont plus visibles – en premier lieu desquels, la forme, les conditions d'habitations et le statut de l'habitat ; mais ces pratiques révèlent une porosité, qui dépasse le cas des habitats non-ordinaires. Plus que jamais il est nécessaire de se rappeler que la frontière est ainsi l'espace qui délimite et sépare, tout autant qu'elle est l'espace des échanges. L'enjeu pour les habitats non-ordinaires réside dans le fait d'ajuster le regard à tout ce qui circule, à l'inverse de les considérer a priori comme un espace de retrait.

L'enrichissement sémantique de la marge permet de renouveler le regard porté sur les expériences marginales. Le jugement normatif qui l'accompagne souvent s'en trouve un peu modéré : ce qui est marginal est l'endroit d'une relégation, et d'une subordination par rapport à un centre. Pourtant la marge a une épaisseur propre. Le renouveau des analyses prenant la marge pour entrée témoigne assez de la richesse herméneutique qui constitue ce terme, en relevant tous les espaces où la marge bénéficie d'une autonomie. Marge et marginalité sont des termes complexes, support de représentations parfois opposées, qui véhiculent autant de craintes que d'espoirs. Ici encore, l'enjeu se situe dans la nuance : il s'agit de délester les habitats non-ordinaires de leur supposée marginalité, en questionnant les écarts dont ils peuvent être porteurs. Par l'analyse de ces expériences, il s'agit également de penser le développement des espaces ruraux de faible densité, tendus entre la crainte qu'ils ne soient de nouveaux espaces de relégation, ou au contraire portés par l'enthousiasme qu'ils ne renferment les germes de la ruralité de demain. La marge contient ces deux élans opposés, entre autonomie et dépendance, liberté et soumission, le plus souvent liés au cœur d'une même situation.
L'enjeu de la marge n'est pas seulement de reconnaître une valeur aux territoires et aux expériences concernées, il est aussi de relever les échanges à l'endroit où l'on pensait un retrait, afin de décaler le regard pour tâcher de comprendre la dynamique des situations indépendamment de leur comparaison au modèle dominant. Penser l'avenir des territoires ruraux de faible densité et comprendre ce qu'hébergent les habitats non-ordinaires ne peut se faire qu'en se délestant de la référence aux normes qui quadrillent nos repères.

e. Conclusion chapitre 2 : synthèse des enjeux

Il a été question dans ce chapitre de présenter les principaux sujets mis en mouvement par les habitats non-ordinaires, où ce que l'on voit apparaître d'emblée est la richesse et la complexité d'un phénomène qui est loin de se réduire à un cas de relégation. Les habitats non-ordinaires présentent tous une tentative d'habiter, et éclairent l'évolution des besoins de l'habiter contemporain, en présentant des modalités spécifiques d'occupation. La recherche de l'ancrage n'y est pas exclusive de diverses pratiques de mobilités, mettant ainsi en mouvement l'opposition entre un habiter-racine et un habiter-mobile.
Ce renouveau de l'habiter se décline pourtant de manière discrète et ambiguë, courant le risque de disparaître sous un regard qui ne relèverait que les conditions matérielles d'habitats éloignés du confort moderne. En s'appuyant sur les critères matériels (conditions de vie et revenus), la bannière de la précarité menace toujours de peser sur les habitats non-ordinaires, masquant alors toute possibilité de les comprendre de l'intérieur. Seule une entrée par le vécu des habitants, de leurs ressentis, et de leur quotidien au-delà de ce qu'ils peuvent en dire ou en taire, peut « faire parler les murs », par la perception qu'en ont leurs habitants. La précarité ne peut être un constat posé de l'extérieur, mais doit être ajusté à chaque situation spécifique. La question de la relégation de nouvelles populations précaires se trouve alors renvoyée à une analyse attentive à la pluralité des

parcours, des aménagements, des possibles et des limites rencontrées dans les habitats non-ordinaires.
La séparation qu'ils connaîtraient du reste des habitats et de la société est un sujet sensible également, lorsqu'on devient attentif aux espaces de circulations et aux liens tissées par les manières d'habiter non-ordinaires. S'attarder sur la richesse herméneutique de la marge et de son corollaire, la marginalité, permet de poser un regard nouveau, approfondi, sur les situations de vie rencontrées, pour les appréhender en elles-mêmes, avant de les comparer à une centralité, elle-même contestable, car relative.
L'enjeu, pour tous ces sujets, est de délester les habitats non-ordinaires du poids que fait peser l'interprétation préalable posée par les catégories, pour les aborder au plus près des logiques qu'ils mettent en place. La question n'est pas de savoir s'ils *sont* des habitats précaires, ou si les pratiques rencontrées *sont* marginales, mais de considérer l'habitat dans sa pluralité et dans une dynamique, c'est-à-dire d'y intégrer du mouvement, celui d'une analyse qui circule entre les différents champs et embrasse une globalité, afin de s'adapter à ce dont l'habitat n'est qu'un support : une manière d'habiter. L'enjeu consiste donc à passer d'une analyse définitionnelle à une compréhension ample et nuancée, du vécu contenu derrière les habitats non-ordinaires. Je ne dirai donc pas ce que sont les habitats non-ordinaires, mais tout au mieux parviendrai-je à donner un aperçu des logiques qu'ils déploient.

Ce travail vise ainsi à renforcer au moins deux plans : la compréhension des évolutions des espaces ruraux de faible densité, et ceci, au travers de l'analyse d'une forme d'installation qui les touche. L'enjeu pour la géographie sociale est de penser le développement des espaces ruraux de faible densité, par un déplacement pratique et théorique : les habitats non-ordinaires invitent en effet à décaler les cadres d'analyse en postulant une certaine autonomie d'un phénomène qui dessine d'autres rapports entre centre et périphérie. Les habitats non-ordinaires mettent à l'épreuve leur assimilation à une marginalité sociale, en déployant une organisation qui a sa propre mesure. En élisant les espaces ruraux, en particulier ceux de faible densité, ils semblent marquer une distance à ce qui ferait de la mobilité, des connexions aux centres urbains et de l'insertion dans le champ économique conventionnel, des cadres incontournables pour le développement des projets. Si les horizons trouvés dans les habitats non-ordinaires restent sujets à caution, ces habitats cherchent des ouvertures, et en trouvent souvent, même discrètes, ambiguës, ou tâtonnantes. En décalant de la sorte les ressources recherchées et rencontrées dans les territoires d'élection, ils déplacent le regard porté sur ces territoires. Ceux-ci revêtent de nouveaux atouts, qui ne sont pas non plus exactement ceux portés par d'autres types de migrations et de valorisation du milieu rural, qui ne s'affranchissent pas des rapports au milieu urbain, et à un mode de fonctionnement sociétal que l'on pourrait qualifier de dominant. De la sorte, la présence d'habitats non-ordinaires dans les territoires de faible densité propose d'aborder la question du développement de ces territoires sous un jour nouveau, comme potentiellement porteurs d'une dynamique qui leur soit propre.

Le second enjeu, accolé directement au premier, concerne donc la compréhension des habitats non-ordinaires. Au-delà de l'originalité, des écarts, des différences qu'on leur prête, comment les comprendre dans leurs logiques propres, plus que par rapport à ce dont ils se distinguent ? Bien sûr, la comparaison permet d'éclairer en retour le

phénomène de départ : il n'est donc pas question de penser les habitats non-ordinaires de manière séparée de ce dans quoi ils s'insèrent, comme s'ils étaient hors-sols. Tout au contraire, les tensions dont ils sont traversés, pour se décaler d'autres systèmes de référence, les constitue et seront particulièrement éclairantes pour comprendre leurs organisations. Mais ce travail propose, pour comprendre des habitats, de se plonger dans leur contenu organique : y prennent place les perceptions, les ressentis, l'ensemble formé par le quotidien, les activités, les déplacements, les horaires ; cet ensemble de gestes, de pratiques, de ressentis et de recul porté sur sa vie, qui s'organise dans un habitat particulier. L'habitat y a une place, mais qui n'est pas centrale. Comprendre les habitats non-ordinaires passe paradoxalement par le fait de se détacher de l'habitat à proprement parler, pour regarder ce dans quoi il s'inscrit. L'enjeu est ainsi de s'intéresser à des logiques habitantes, au-delà du sentiment de désordre, d'anormalité, d'écart, qui frappe le premier regard qui se porte sur ce qu'il ne connaît pas. Une qualité de vie est recherchée par l'intermédiaire des habitats, l'objet de cette étude est de relever les motivations présidant à l'élection d'une forme d'installation qui se distingue sur certains points des formes conventionnelles d'occupation d'un habitat.

Chapitre 3 – Une démarche souple adaptée à un terrain de l'informel

Introduction chapitre 3

Aborder les habitats non-ordinaires par la précarité ou la marge est insuffisant. Les habitats non-ordinaires témoignent de situations intermédiaires, qui renouvellent les enjeux de l'exclusion en milieu rural, en montrant des formes d'installations motivées par des démarches volontaires, qui demeurent pourtant à l'écart de certaines normes. Face aux incompréhensions qu'ils soulèvent, et aux interprétations qui les enferment dans une vision étroite, l'enjeu pour ces habitats est d'accéder à une compréhension étayée des réalités qu'ils hébergent. Ma démarche voudrait remonter à la base : avant d'interpréter un phénomène, de quoi est-il constitué ? L'habitat ne peut parler en lui-même. S'en tenir aux éléments juridiques ou matériels court-circuite leur compréhension. L'enjeu est de considérer un habitat dans son vécu, comme support d'une manière d'habiter ; pour comprendre ce dont sont constitués les habitats non-ordinaires, il faut leur redonner l'épaisseur dont ils sont constitués. Une démarche opérée en remontant aux habitants et au quotidien.

Le travail de terrain, étalé sur les deux premières années de thèse, est allé à la rencontre d'habitants dans le but de s'intéresser aux logiques de vie qu'ils déploient. Avant de considérer les habitats non-ordinaires comme un « plus » ou un « moins » dans leurs parcours, le travail de terrain a cherché à comprendre dans quel ensemble plus large s'inscrivent les habitats non-ordinaires, partant de l'hypothèse qu'ils ne sont pas seulement une réponse à une situation, mais qu'ils viennent répondre aussi à des désirs. L'habitat a une épaisseur, il est façonné de motivations, de parcours qui y ont mené, de pratiques quotidiennes, et de projets. Ce qui n'épargne pas les zones d'ombre, les difficultés et les ambiguïtés. L'enjeu du terrain aura été d'accéder à une compréhension qui articule les éléments entre eux, pour documenter un type d'habitat dans ce qu'il a de consistant, au-delà de ses apparences. Cette entrée par le vécu de l'habitat a concrètement signifié une attention aux pratiques quotidiennes, aux motivations et aux trajectoires des habitants. L'étape du travail de terrain est essentielle car l'enjeu de la thèse repose sur lui : pouvoir porter un regard renouvelé, délesté des interprétations incomplètes sur les habitats non-ordinaires, ne peut se faire que par une compréhension qui considère l'habitat dans sa profondeur et sa dynamique.

D'emblée pourtant, le sujet aura présenté une difficulté : son ampleur. Enquêter sur les manières d'habiter n'exclut aucun champ. Tout contribue à la compréhension de la logique de vie hébergée dans l'habitat : la nourriture, l'agencement de l'espace, les rythmes et les horaires, le rapport au travail, à l'éducation, au temps, la mobilité… car tout se retrouve enlacé dans des vies qui relient les éléments entre eux, dans une attention à l'incidence qu'ils ont les uns sur les autres. En voulant se pencher sur les réalités endossées dans les habitats non-ordinaires, c'est une étude du quotidien dans son sens large qui est apparue. L'ambition de la thèse peut ainsi se comprendre comme modeste et

vaste à la fois : elle voudrait accéder à saisir le sujet dans sa résonance essentielle, au travers de la prise en compte du plus petit… du plus ordinaire.
Quelle forme proposer à l'enquête dans ce cadre ?

La démarche ne s'est pas déroulée précisément dans cet ordre : la formulation du sujet s'est faite progressivement. Faire un travail de terrain, c'est partir à la découverte de son sujet. La démarche adoptée ici est plutôt le résultat d'un processus, qu'une méthode employée pour répondre à un objectif prédéfini. De plus, cette recherche dépasse son cadre universitaire : elle la précède, s'en est amplement écartée, et lui survivra. Elle s'articule en effet avec des intérêts personnels et des expériences qui la précèdent, et qui jouent un rôle dans son élaboration.
Il est important d'être très claire dès le départ sur mes implications dans cette recherche. Non pour faire une énième ethnographie du chercheur, et m'attarder sur les difficultés personnelles rencontrées dans une expérience qui met forcément en difficulté la personne engagée dans le processus de travail de terrain. Mais pour situer les résultats présentés dans cette thèse, inévitablement liés à la personnalité de celle qui a enquêté : son histoire, sa sensibilité intellectuelle et émotionnelle, ses limites, mais aussi les forces qui ont présidé à la réalisation d'une enquête en immersion, étendue dans la durée.

Ce chapitre vise à introduire le travail de terrain sur lequel s'appuie l'intégralité de la thèse. On pourrait qualifier ce travail d'inductif, tant il s'appuie sur les résultats empiriques pour élaborer un savoir plus théorique. Le terrain constitue ainsi la pierre d'angle de l'édifice, puisque toutes les observations alimentant les réflexions de cette recherche partent de lui. Il est donc important de présenter la manière dont il a été accompli, sans taire les processus de sélection qui ont forcément joué, ni les insuffisances qu'il ne permettra pas de palier. Une enquête part bien d'une intention définie, mais sa durée de vie la conduit nécessairement à se transformer. Ce « caractère évolutif, non linéaire, « plastique » de l'enquête » (Beaud et Weber, 2010, p. 44) est peut-être le plus difficile à suivre, et aussi le plus intéressant. Car de ce mouvement incontrôlable peut naître le sujet à proprement parler : qui étonne, décontenance, lance de nouveaux questionnements, empêche le repos de la pensée face aux phénomènes sociaux, toujours ambigus, complexes, changeants, pluriels.

Ce chapitre ne va pas présenter une méthodologie à proprement parler, car celle-ci est au sens strict absente d'une démarche guidée par l'informalité.
L'ampleur du sujet abordé, et ses ramifications dans le domaine de l'informel, mais aussi la nature d'un intérêt qui précédait la recherche et lui est plus large, ont conduit à une structuration souple de la démarche, d'abord attentive à rester délicate sur un terrain sensible à la question de la formalisation des actes et des discours.
On peut dire que la dynamique de cette thèse réside dans cette tension entre formel et informel. Et ceci à deux niveaux : sur le terrain même, traversé de pratiques qui échappent à un cadre formalisé, tout en rentrant sur d'autres plans dans des pratiques reconnues ; mais aussi sur le plan méthodologique, puisque ce travail est la tentative de constituer un sujet de réflexion (du formel) à partir d'un socle d'expériences (de l'informel), qui dépassent la thèse. L'informalité de la démarche réagit donc à la nature de l'objet de l'enquête, et aux traits de celle qui y a présidé. Elle correspond à la meilleure option envisagée pour mener à bien l'avancée d'un sujet marqué par l'informel. A partir

de là, on peut presque parler de méthode, mais auquel cas d'une méthode de l'informel, inductive, intuitive, qui a pris forme en étant mise à l'épreuve.

L'objet de ce chapitre est de présenter ma démarche, pour éclairer la connaissance produite par le travail de terrain. La question de l'implication de celle qui initie l'enquête y prend une part incontournable, notamment sur un terrain marqué par la porosité entre socle personnel et démarche d'étude. Le choix de procéder par immersion est apparu comme la forme la plus adaptée aux résultats recherchés, et à une sensibilité d'enquête. Tout du long, il n'a été question que de trouver la meilleure forme, et de s'adapter : c'est dans la tension entre les freins rencontrés mais aussi une grande facilité à aborder le terrain, qu'a pu exister ce travail.

a. A l'origine du sujet : une connaissance préalable

Une connaissance personnelle préalable

Cette étude est marquée par la place de l'interconnaissance, dans l'élaboration du sujet de recherche puis du travail de terrain. Ethnographie du proche, pourrait-on dire, je me suis dirigée vers des univers connus, déjà pratiqués avant d'entamer la démarche scientifique de la thèse. Expériences et rencontres préalables ont fourni le premier terreau d'une recherche qui a pu s'élargir à partir de ce qui lui préexistait. La connaissance des mondes alternatifs ruraux a été une aide sans laquelle je n'aurais peut-être pas eu l'idée de cette thèse. C'est par la fréquentation d'un réseau ample et diversifié depuis plusieurs années, qu'a pris forme une série de réflexions que j'ai voulu tirer plus loin, par l'entremise de la thèse.

Dans l'entonnoir ayant mené à la formulation du sujet présenté maintenant, on trouve ainsi plusieurs couches.

La première : la connaissance et la participation à un réseau de pratiques et d'installations, qui prennent le milieu rural pour destination et ressource. On y rencontre des lieux collectifs, des fermes collectives, des habitats épars, de nombreuses reconversions paysannes et artisanales, des lieux de lutte, des échanges de pratiques, des chantiers participatifs, beaucoup de cuisine collective, et des bals. Cette couche est empirique, elle correspond à plusieurs années de rencontres et d'expériences, de fil en aiguille, sans l'aide d'internet, une rencontre en amenant une autre, le phénomène de réseau grossissant avec son installation dans le temps. Trois ans ont séparé la fin de mon master du début de cette thèse. Si j'avais déjà un pied dans certaines pratiques pendant la réalisation de mes deux mémoires, les années qui ont suivi ont ouvert la voie à expérimenter de près une vie proche de certaines dont je parlerai ici. C'est de cette période que je connais les premiers lieux avec qui je poursuivrai ma recherche, une fois la thèse entamée.

La seconde couche correspond au désir de tirer plus loin les ficelles de ces pratiques observées et partagées, maladroitement appelées « alternatives ». A traverser ces mondes, à participer à des moments de vie quotidienne, de chantiers, de fête, à observer le fonctionnement spécifique d'un réseau dans lequel je persiste, qui me semble receler de pistes prometteuses et éclairantes, s'articule le goût pour l'analyse des pratiques, leur mise

en lumière et en parole, pour les rendre intelligibles et les partager. Mon passage au comité de rédaction de la revue *Pour*, portée par le Grep (Groupe ruralité, éducation, politique), me permet de coordonner l'édition de deux sujets qui me tiennent à cœur : la culture en milieu rural et les questions de la précarité et de la marginalité. C'est l'occasion de revenir à la recherche après une année de pause, sous une forme plus « appliquée », de par le travail de concertation avec des acteurs de terrain, et la production d'articles (Mialocq, 2015). Je rédige notamment un article sur Copeaux Cabana à ce moment-là, sur leur pratique particulière de la charpente, qui réutilise des savoir-faire anciens. La problématisation d'un certain nombre de thèmes est en germe, elle se poursuit l'année suivante en travaillant sur l'élaboration du « guide de l'habitat paysan » pour l'association Terre de Liens (TdL). Avec l'ancienne chargée de mission du patrimoine bâti de la foncière TdL Brunelle Dalbavie, nous réfléchissons aux préconisations à apporter dans le cas des rénovations des fermes acquises par l'association, en vue d'accueillir paysans présents et futurs. Le thème de l'habitat, déjà abordé en master, se retrouve réactivé, puisqu'il s'agit de s'inspirer des vertus des constructions traditionnelles pour penser un habitat « sobre et écologique ». La question du confort y est développée, articulée à ce que je nommerai plus tard une manière d'habiter, comprise comme une globalité des manières de faire entourant l'habitat.

La troisième couche ressert à l'élaboration du sujet d'étude à proprement parler. Entrent en compte mes Master 1 et 2, qui dessinent ce qui apparaît comme les prémisses de cette thèse. Alors étudiante à Grenade, en Espagne, je tombe sur les grottes occupées qui bordent la ville. J'amorce une réflexion sur l'incidence des modes de vie hébergés dans des habitats gratuits et naturels, creusés à même la cavité, aux portes de la ville. L'intuition qu'au travers de l'habitat s'exprime davantage qu'une solution de logement me conduit à questionner la « dimension politique de la vie quotidienne » (sujet de Master 1 de philosophie), avant de revenir à une ethnographie moins interprétative et plus descriptive, des thèmes soulevés par cet habiter, qui soulève déjà les thèmes de la précarité, de la marginalité, de la recherche d'autonomie et de liberté (Master 2 en anthropologie). Déjà là-bas, ces habitats me renvoyaient à des pratiques rencontrées en milieu rural en France, une proximité due à la présence de la nature, au rejet de la ville, et aux vertus prêtées à une vie plus sobre et connectée à ses besoins.

Lorsque portée par une série d'expériences, et l'intérêt intellectuel des pratiques partagées, j'ai fini par construire un sujet de thèse, c'est donc dans cette filiation qu'il a pris place : avec l'habitat comme entrée, pour regarder des pratiques où s'exprime un autre rapport à une série de thèmes : le travail, l'argent, l'éducation, l'alimentation... L'habitat comme artefact visible, repérable, gênant, lorsqu'il est construit ou occupé sans autorisation, qui fait signe vers plus que lui seul. La ruralité était son pendant logique, puisque le changement de vie observé dans les habitats non conventionnels ne pouvait avoir pour réceptacle que le cadre naturel de leur atterrissage.

Nous voilà arrivés au goulot de l'entonnoir. Le sujet qui s'y engouffre est formé de différentes couches, qui s'étalent sur plusieurs années, et empruntent autant aux expériences personnelles qu'à l'évolution d'une réflexion de fond, elle-même en constante interaction avec les expériences de vie dont elle ne peut être séparée.

Le terrain ici présent est parcouru de cette connaissance préalable, et sans arrêt actualisée, des mondes qu'il aborde, puisque j'ai continué d'en faire partie, du moins de certains. Car

si l'interconnaissance est à l'origine de cette recherche, elle ne s'en est pas moins ouverte à de nouveaux champs, qui ont introduit de l'inconnu et de l'altérité. A l'ethnographie du proche s'est ainsi juxtaposé du moins proche.

Un terrain du proche

On aura donc compris combien ce terrain est pétri d'une connaissance extérieure à la recherche en tant que telle. La démarche présidant au travail de terrain s'en est trouvée tout naturellement influencée. Les rencontres formant le corpus de cette thèse sont pour certaines antérieures à l'existence de cet objet de recherche, mais la plupart sont issues de la démarche de terrain. Des proches et des inconnus se côtoient donc, appelant chacun une présence différente, notamment concernant la distance à retrouver dans un cas, à aménager dans l'autre ; mais au-delà de l'ancienneté ou de la nouveauté des relations initiées, les procédés ayant mené à la rencontre des nouvelles personnes ont usé de « clés » partagées par ce qui apparaît comme un large réseau de pratiques. Même l'inconnu se trouvait relié de la sorte.

Dans le cas des rencontres préexistantes, je n'ai eu qu'à expliquer l'arrivée d'une nouvelle forme de questionnement, à des personnes qui me connaissaient déjà. C'est le cas de Copeaux Cabana, dont les membres ont accueilli l'objet de ma thèse avec la bienveillance qui est la leur, à l'égard de sujets de réflexion dont ils avaient déjà pu soupeser la consistance avec l'article écrit sur eux quelques temps avant. Avec eux, j'ai fait l'expérience d'un terrain du « proche », dans lequel j'avais déjà une place, comme amie, festivalière, cuisinière. L'enjeu auprès d'eux n'a pas été de me présenter et de me faire accepter en tant que chercheuse, mais de retrouver une distance que l'interconnaissance et la fréquentation du lieu avait pu estomper. Placer sa recherche sur un terrain déjà connu et pratiqué permet une certaine facilité : on y connaît déjà les codes, et la position d'extériorité, si difficile à justifier, est pour une fois évitée. Mais elle ouvre à d'autres difficultés, en première desquelles celle de retrouver une distance nécessaire à l'analyse, absente d'un cadre naturalisé. L'enjeu avec les terrains « proches », réside dans le fait de procéder avec une enquête « par distanciation ». Celle-ci « suppose une prise de distance par laquelle vous ne pouvez pas vous appuyer sur vos impressions d'étrangeté » (Beaud et Weber, 2010, p. 40). Cette définition ne colle pourtant pas tout à fait à la situation. S'il est vrai que j'avais à Copeaux Cabana une place préalablement au fait d'initier ma thèse, je n'y résidais pas non plus pour autant. Pour connues et familières que soient leurs pratiques, elles m'étaient étrangères au départ. J'ai donc connu, et durant un certain temps, la distance nécessaire à l'étonnement de l'analyste. A vrai dire, cette faculté d'étonnement demeure même à présent que j'y ai une place quotidienne. S'étonner est d'abord une qualité du regard, avant de relever d'éléments extérieurs (ne pas faire partie du milieu étudié, en être étrangère…). Les cinq années de visites régulières dans le collectif apparaissent aujourd'hui tout juste nécessaires à avoir l'impression de commencer à connaître un peu ce qu'il héberge. La proximité à ce terrain ne signifie donc pas absence de ce décalage propice aux réflexions. Elle a plutôt été une aide, pour s'ancrer davantage dans un milieu, et des pratiques attenantes. Copeaux Cabana a en effet joué un rôle comme terrain d'étude mais aussi comme point d'ouverture et de lancée. Le phénomène de réseau y a joué à plein régime : rencontres d'autres habitants en cabane,

en camion, mais aussi présentation de soi avec cette « carte » en main. Connaître un lieu, une personne permet d'être accueilli ailleurs : je n'ai pas procédé autrement pour ma thèse. Ceux que je ne connaissais pas encore, je les ai sollicités par le biais d'une connaissance commune parfois lointaine. Très rares ont été les rencontres sans aucun lien de rattachement. Ce qu'il me semble intéressant de relever est l'adoption, inconsciente, d'une manière d'arriver dans un nouvel endroit, issue d'un réseau dont j'ai appris à relever le fonctionnement spécifique. Ma manière de commencer le terrain m'apparaît aujourd'hui dans toute sa spontanéité. J'ai procédé par ricochet, partant d'un carnet d'adresse d'une personne qui connaissait des personnes en Ariège, rencontrant celles qui répondaient, et me renvoyaient à des personnes suivantes.

Même dans le cas de nouvelles rencontres, je convoquais donc déjà une certaine proximité : celle de connaissances communes, de personnes, de lieux ou de pratiques. La question de l'interconnaissance, incarnée dans le partage de valeurs ou connaissances communes, m'apparaît aujourd'hui comme un des moyens que j'ai mobilisés pour pouvoir pénétrer sur un terrain d'une part, mais surtout, pour résorber une distance que je ne parvenais pas à assumer. Avec un pied déjà dans les mondes que je visitais, je ne « débarquais » pas au milieu de pratiques inconnues, du moins je savais que ce n'était pas le cas, et j'espérais que cela serait reconnu par mes interlocuteurs. Toute cette partie du terrain a été traversée de la tension entre interconnaissance et altérité. J'ai eu sans cesse à cœur de résorber une distance qui pouvait facilement passer pour inquisitrice, tout en restant, quelque part, d'abord une étrangère, une étudiante, même avec des références partagées. Cette fois, la problématique n'était pas de retrouver une distance effacée par des rapports anciens, mais de l'aménager, pour être à l'aise dans le quotidien partagé avec mes hôtes. Je dirais donc qu'on peut isoler deux niveaux de proximité ou d'interconnaissance : celui d'un monde social, dans lequel j'avais mes entrées, des cartes en main qui révèlent en quelque sorte le partage d'un monde similaire. Cette entrée est marquée par la facilité et la rapidité de la prise de contact. Mais la proximité opère aussi au niveau de l'interconnaissance personnelle : et à ce niveau, j'étais d'abord une étrangère, une position qu'il a bien fallu aménager.

Ces notes sur la proximité ne doivent pas conduire à un malentendu : proximité du terrain ne signifie pas absence de recul dessus. Si l'enthousiasme a pu marquer certains temps de rencontres, de l'inconfort en a marqué beaucoup d'autres. Proximité n'est pas à confondre avec partage inconditionnel de ce qui se passait. Si je développe ce terme, c'est parce qu'il m'apparaît à présent comme une des clés de lecture de mon terrain, marqué par un souci de proximité relationnelle dans l'approche que j'en ai eue, et appuyé par une proximité sociale de fait, qui m'a facilité l'ouverture de certaines portes. Pas de toutes pour autant, et c'est à ce niveau que la caractérisation de ce terrain par la proximité reste relative, lorsque je me suis retrouvée confrontée à des portes closes, ou que je n'ai pas su réagir à certaines situations.

Ce terrain est ainsi marqué de plusieurs tensions : entre grande facilité dans la rapidité des contacts et des explorations, qui pour autant n'a pas pu éviter la contradiction inévitable de la posture du chercheur ; mais aussi entre partage des milieux enquêtés, et prise de distance sur les réalités rencontrées. La proximité, comme interconnaissance et partage de valeurs, aspirations communes parfois, traverse bien cette recherche, mais avec des moments d'intensité différents, des allers-venues entre

embrassement et prise de recul, des aléas qui marquent les trois ans de recherche, et la mènent à sa forme actuelle. D'une certaine manière, je fais partie de mon terrain d'étude, mais cette inscription est évolutive, et différenciée selon les espaces et les personnes. Cette position est source d'ouvertures et de difficultés ; au-delà des stratégies habituelles d' « observation participante » ou de « participation observante », j'ai voulu vivre mon sujet. C'est pourquoi en plus d'un rapport particulier à la proximité, il est marqué par l'informalité d'une démarche.

b. Une démarche marquée par l'informalité : adaptation

Étudier le quotidien : le choix d'une démarche informelle

Le souci de mettre à l'aise, et d'être moi-même à l'aise, est peut-être ce qui caractérise le plus ma démarche.

Or très vite, avant toute chose presque, renseignée que j'étais par la fréquentation antérieure des mondes sociaux que j'allais aborder par mon terrain, j'ai limité au maximum la mise en scène de la recherche : ses entretiens, ses enregistrements, ses moments formels de discussion. Et ceci pour m'adapter au sujet. Il était large, il s'intéressait à tout ce qui permettait de comprendre l'articulation entre habitat et projet de vie. De multiples pores pouvaient parler : ce qui était dit (discours, explications, présentation) ou tu, fait (les gestes, les activités, les déplacements), observé (les intérieurs, les vêtements), partagé (la nourriture, les tâches). Pour comprendre les manières d'habiter hébergées, il me fallait vivre le quotidien avec les personnes.

L'informalité a présidé à ma démarche, car elle semblait la plus adaptée à ce sujet, celui d'aborder le quotidien dans ce qu'il a de large, et dans son aspect vécu. J'ai procédé par immersion, en partageant quelques heures ou quelques jours de vie commune avec les personnes. L'informalité n'était pas seulement bienvenue pour les suivre sans les gêner, elle était aussi la plus indiquée dans le cas du déroulé de journées au rythme fluctuant : pas de cadre de travail dans lequel enquêter ici, mais une activité constante et mouvante. Dans le cas des quotidiens paysans, la permanence des activités a rendu la formalisation de toute démarche difficile : les échanges se faisaient en travaillant avec eux, ou en les accompagnant dans leurs activités. Conséquence de cette informalité : beaucoup de paroles se sont envolées dans leur énonciation. Par un phénomène courant, les moments formalisés étaient creux, tandis que les plus parlants échappaient toujours à mes prévisions. J'ai par conséquent fait rapidement le choix de m'appuyer sur mes notes de terrain quotidiennes, pour pallier à ces discours évanescents.

Le choix d'une approche souple correspond donc à la nature du terrain pour qui une « observation flottante » (Pétonnet, 1982) était la plus indiquée. Celle-ci « consiste à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser « flotter » afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans a priori, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacente » (*Op. Cit.* p. 39)[11]. Mais l'informalité

[11] L'observation flottante décrite par C. Pétonnet (1982) laisse ainsi une large place au hasard et à l'informalité, qui font écho à mon terrain de recherche, y compris lorsque la formalisation ou la mise en scène des rencontres menaient précisément à l'inverse : qu'elles tombent à plat. Elle raconte que lors de ses explorations au cimetière du Père

de la démarche vient aussi répondre aux ambiguïtés véhiculées par la relation d'enquête, et à la difficulté d'assumer ce rôle.

L'inconfort de la relation d'enquête

Proximité et informalité tendent toutes deux à résorber une distance inévitablement contenue dans la relation d'enquête. Mais cette tentative est vouée à demeurer vaine, car l'échange proposé dans le cadre de l'enquête ethnographique reste un échange biaisé. Olivier Schwartz (2012) n'hésite pas à montrer la nature foncièrement intéressée de toute situation d'enquête : « C'est par utilité que l'ethnologue entre en contact avec ses interlocuteurs. Libre à eux, et à lui, de donner à cette relation l'allure généreuse et désintéressée d'une "rencontre". » (*Op. Cit.* p. 50) Il poursuit en accordant que le rapport enquêteur/enquêté renvoie à une communication, « il doit même savoir jouer, pour s'y glisser, de tous les réseaux de sociabilité disponibles ; mais il est, quant au fond, le contraire même d'un échange. » (*Op. Cit.* p. 51) Les sujets sont en effet volés : dans leur intimité, que l'enquêteur cherche à dévoiler, mais aussi volés socialement, puisque le chercheur tire un bénéfice de ces données, une reconnaissance, un travail. Pour faire accepter cette « injustifiable demande » (*Op. Cit.* p. 52), la personne qui enquête va donner en retour beaucoup d'elle-même, souvent ce qu'elle peut donner le plus : de son temps. Mais ce « contre-don » s'inscrit au sein d'une relation biaisée au départ. Elle ne conduit qu'à ce que le sociologue nomme le « cynisme de l'observateur », qui est ce « don excessif et souvent éprouvant, mais pervers aussi, puisque manipulatoire en son essence » (*Op. Cit.* p. 53). Sa conclusion est sans appel puisque « l'oscillation constante entre vol et don excessif interdit à la relation enquêteur/enquêté d'atteindre cette équilibration par réciprocité qui constitue le véritable échange. » (*Ibid.*)

Les observations du sociologue sont utiles pour saisir une tension constitutive à la relation d'enquête. Celle-ci est l'inverse d'une « opération propre », l'échange qui y prend place n'atteint jamais un échange vrai, où les sujets sont à égalité. La relation institutionnelle vient toujours déséquilibrer la possibilité de l'échange véritable.

L'informalité, rétrospectivement, peut apparaître comme une tentative d'aménager une relation d'enquête qui n'assumait pas ce déséquilibre et qui pouvait être refusée en face. Deux niveaux se sont ainsi superposés pour aboutir au choix d'une démarche informelle : l'inconfort en tant qu'enquêtrice, pour les raisons évoquées ci-dessus, mais aussi alimenté par la méfiance ou la réserve des enquêtés vis-à-vis de la situation d'étude.

Le choix d'une démarche informelle pour ce terrain se comprend peut-être mieux dans le cas d'habitats dissimulés, de trajectoires mises à l'écart, « en rupture », ou cachées. Face à ces situations, on peut imaginer la difficulté de se présenter avec un sujet de recherche, et le souci, en réponse, de me présenter de manière douce. J'ai donc privilégié la souplesse de la démarche, qui s'est adaptée à chaque situation, et n'a pas procédé de manière systématique. L'informalité est venue répondre à une méfiance qui a pu prendre plusieurs formes : celle des enquêtés qui interprétaient mes intentions comme inquisitrices (méfiance du monde universitaire, du système et de ses cadres, de toute formalisation), ou refusaient l'enfermement de leurs ressentis dans un cadre qu'ils ne

Lachaise, cadre de son étude, le jour où elle attend de recroiser un visiteur qui l'avait marqué (le « petit père »), elle ne le trouve pas et rentrer furieuse de ne pas s'être laissée aller à l'état flottant qui, seul, permet aux rencontres d'éclore.

reconnaissaient pas. En Ariège notamment, il n'a pas été rare que mes interlocuteurs préfèrent la qualité d'un échange sans appareil enregistreur. Dans ce cas ce n'est pas la méfiance du cadre qui les guidait, mais un recul sur la captation de leurs mots. Il a fallu s'adapter aussi à ces refus vis-à-vis d'outils qui n'avaient pas leur place dans les espaces visités : l'appareil photo ou l'enregistreur, pour banals qu'ils puissent paraître à notre époque, pouvaient dénoter et choquer dans certains univers. Le terrain a ainsi dicté une manière de s'y rapporter.

L'informalité se justifie donc par plusieurs biais. Elle correspond enfin à un scepticisme qui touche l'ethnographie en général. Quelle légitimité peut en effet avoir une enquête, s'interroge O. Schwartz ? Le savoir produit est bien frêle face à ce que connaissent déjà les enquêtés, lucides de leur situation. Que sait l'enquêteur de plus qu'eux, quel « avantage épistémologique spécial » possède-t-il ? (*Op. Cit.* p. 54) Les tourments sont nombreux qui bordent le chemin semé d'embûches de l'enquête. Celui qui s'y engouffre doit passer par la déconstruction du savoir qu'il produit, et qui reste bien fragile.

Les limites de l'enquête ethnographique : la production d'un savoir inévitablement fragile

Peut-être serait-il vain d'attendre d'une enquête qu'elle soit dépourvue de nuages. La situation créée par l'ethnographie contient en elle-même, de manière constitutive, des limites. Les rencontrer, et tâcher de faire avec, fait partie de la démarche.

On retiendra, à la lecture d'O. Schwartz au moins deux apories auxquelles est confrontée la démarche ethnographique :

- l'aporie de l'observateur, tendu vers le but de saisir la vie dans sa forme naturelle, tandis que sa présence modifie inexorablement la situation qu'il observe. Il est donc placé face à un choix impossible, dans lequel « ou bien il s'absente, et le phénomène fonctionne naturellement ; ou bien il le regarde, mais il n'a plus accès qu'au phénomène perturbé. » (*Op. Cit.* p. 41)
- l'aporie de la recherche de scientificité, qui ne possède que des matériaux faillibles, et contient la marque indélébile de la subjectivité du chercheur. Dans le meilleur des cas, l'ethnographe parvient à s'appuyer sur des paroles des enquêtés, mais l'utilisation de ce discours porte le sceau du chercheur. Il doit aussi faire face à l'absence de discours conservé, et s'appuyer alors sur sa mémoire, « la plus fragile des facultés » (*Op. Cit.* p. 48). La subjectivité agit à tous les niveaux : depuis l'échantillonnage, qui sélectionne les rencontres, jusqu'au matériau qui en découle. Elle agit de manière détournée, mais sans échappée possible. Le sociologue de s'interroger alors : « Que sais-je des principes inconscients de sélection qui m'ont conduit à valoriser certaines interactions quand j'en laissais d'autres à l'état d'ébauches ? Que sais-je encore des voies par lesquelles mon propre style relationnel inconscient, trouvant écho chez mes interlocuteurs, les induisait à privilégier dans leur vécu ce qu'ils savaient intuitivement répondre à ma demande ? » (*Op. Cit.* p. 40). Et de conclure sur la nature du savoir produit : « Bien frêle et contingent savoir que celui auquel prétend l'ethnographe… » (*Ibid.*).

Ces limites n'ont pas épargné ce travail de terrain. Si elles n'étaient pas formulées de manière consciente, les aléas dans la difficulté à se sentir légitime dans une posture, et à

proposer un cadre formalisé autour de la situation d'enquête, témoignent du malaise qui a régulièrement traversé l'avancée de la recherche. Mais ces apories indépassables laissent penser qu'elles font partie de la démarche. Les hauts et les bas, les doutes et les moments de partage, constituent tous la matière d'une recherche en effet très subjective. Si l'on ne peut éviter l'influence de la subjectivité, la nommer doit contribuer à limiter ses incidences, en mettant bien au clair que le savoir produit est relatif au regard du chercheur. La subjectivité est dans mon cas un élément très fort, dans le cadre d'une recherche qui, on l'aura saisi, s'est exposé à de l'intime, par la pratique du quotidien, la proximité du terrain, et le recours à une approche informelle. La subjectivité n'a pas été vécue comme une limite, tant qu'elle se sait consciente d'elle-même. L'enjeu est d'en tirer parti. Les apories de la recherche ethnographique, s'ils ne peuvent être complètement éliminés, peuvent être aménagés. C'est la voie qu'a prise cette recherche, en cherchant la bonne distance à donner à un sujet largement traversé d'une curiosité personnelle, mais qui s'en est aussi détachée avec le temps et l'endurance. La recherche ethnographique met en jeu une question de place, afin de trouver la bonne position pour l'analyse. La distance seule ne peut agir, il s'agit de faire jouer la distance, de la diminuer, la rétablir ; un jeu souvent intuitif, qu'aucune préconisation ne peut faire anticiper.

Vers la recherche de la place juste

La proximité de mon terrain d'étude ne s'est jamais passée d'une mise à distance des situations. Seulement, cette distanciation avec les éléments rencontrés n'était pas forcément immédiate. Si la distance est nécessaire à l'analyse, l'observation consistant en une « tension » entre la prise de parti, « l'engagement » et la « distanciation » (Beaud et Weber, 2010, p. 143), il y a un temps pour la distance. L'ethnographie prend du sens dans le jeu de la distance qu'elle propose : entre participation et recul, plongée dans un univers et regard porté dessus. L'enquêteur doit trouver la bonne distance, entre le « trop proche » de l'intimité et le « trop éloigné » de l'étrangeté » (Cefaï, 2003, p. 559). La distance peut être convoquée plus tard, de retour chez soi. La relation de terrain peut alors se vivre dans une alternance de position, entre partage de l'univers des enquêtés et prise de distance sur les éléments observés. L'immersion qui a présidé à ce travail de terrain s'est faite dans ces conditions : pour résoudre l'inconfort de la position d'enquête, j'ai eu tendance, sans taire la raison de ma présence, à rechercher à partager sans distance discursive le quotidien des enquêtés, réservant à mes moments de solitude l'écriture des faits et des impressions dans mon carnet de terrain. Je me suis même autorisée à partager les situations les plus plaisantes, oubliant pour un temps ce rôle de chercheuse qui me pesait tant. La distance s'est abaissée encore lorsque des liens amicaux sont nés de certaines rencontres.

L'engagement qu'implique le travail de terrain questionne en fait la place de celui ou celle qui l'accomplit. Face aux limites qu'impose la relation ethnographique, qui ne propose jamais un véritable échange, alterner les positions peut permettre d'aménager cette aporie. Penser un dedans de l'enquête et son à-côté peut constituer une sortie de l'échange impossible. La relation refusée par le rapport ethnographique trouve un aboutissement possible dans des moments soustraits à ce rapport, tandis que la distance

nécessaire à l'élaboration d'un savoir analytique agit à d'autres moments, qui peut être en un autre lieu aussi (l'espace où l'on dort, le soir, lorsque l'on prend ses notes).
Formuler une distinction entre un dedans et des à-côtés de l'enquête ne doit pas donner lieu à une lecture rigide. Toute relation d'enquête est sans doute traversée d'un penchant à s'affranchir de la distance que nécessite l'observation et l'analyse, et lui offre peut-être des espaces de décompression. Dans le cas du terrain présenté ici, il a tiré son équilibre de l'alternance entre ménager des à-côtés, et être *dans* la situation d'enquête. Mais l'un n'excluait jamais l'autre : ces deux attitudes restent poreuses. On ne peut pas penser un à côté total, qui soit un « hors-temps » du terrain, mais plutôt des qualités de présence différenciées, un continuum de manières de se rapporter à l'autre, qui intègre plus ou moins de distance. Une certaine distance ne disparaît en effet jamais vraiment, même des situations où l'on est le plus plongé dedans, mais l'implication n'est jamais non plus totalement étrangère à l'attitude qui se voudrait la plus détachée.

Ces précisions nomment une chose : il n'a jamais été question de tactique ou de stratégie dans l'attitude adoptée. Les à-côtés de la relation d'enquête n'ont pas été calculés, et ne visaient pas à obtenir de meilleures informations. Ils ne venaient pas tromper la vigilance des enquêtés. Ils se sont présentés, et je leur ai donné une place, y trouvant un moyen d'aménager les limites auxquelles me confrontaient le rôle de l'enquêtrice. Le véritable échange, impossible dans le cadre de la relation ethnographique, pouvait se dérouler ailleurs, à un autre moment que celui où je portais à mes yeux et à ceux de mes interlocuteurs, la casquette de chercheuse. Ils m'ont aussi autorisé à vivre sans gêne l'immersion auprès des personnes les plus proches, sans impression de les usurper, réservant simplement à un autre lieu et un autre moment la distanciation analytique. Il n'est en fait question que de souplesse. Souplesse de s'adapter au contexte, souplesse d'adopter l'attitude qui convient au but de sa recherche, mais aussi à ses propres dispositions, et à celles de ses interlocuteurs.

La souplesse de l'enquête est une préconisation avérée pour les terrains liés à l'illégalité ou à la pauvreté (Bouillon, 2009). Mais plus fondamentalement, elle dessine une voie pour la production d'un savoir ethnographique. Si mon dessein dans ce travail se résume à comprendre d'une manière ample et nuancée les situations abordées, alors une souplesse dans la démarche est de mise. Elle signifie l'ouverture à être dépassée, à être traversée.
Il ne s'agit pas dans le travail de terrain de « collecter » uniquement des idées, d'enregistrer des mots, mais également, en partageant assez, et à un certain niveau, de comprendre avec ses propres mots, de faire ce pas de l'autre à l'expression que j'en ferai par ma digestion. Ce qui se joue dans la rencontre de l'autre est ainsi à la fois éprouvant et fort : la distance de l'analyse est sans arrêt testée par la nature sensible du rapport en jeu. Il faut donc faire preuve de souplesse dans les attitudes à adopter, toujours au bord d'être « prise » par la réalité rencontrée. L'ethnographie menée par J. Favret Saada (1977) sur la sorcellerie dans le bocage vendéen est devenue emblématique du dépassement que peut initier le terrain. Sans le chercher, elle s'est retrouvée intégrée au sein des relations de sorcellerie dont elle cherchait à comprendre le fonctionnement, « prise » malgré elle dans un faisceau de rapports où on lui a donné un rôle.
La situation de terrain fait toujours courir le risque de tomber dedans, et de faire partie de la situation sur laquelle on pensait enquêter au départ. Mais est-ce vraiment un risque ?

Dans mon cas, les allers et venues émotionnelles entre être partie-prenante ou distante des réalités visitées, ont contribué à la compréhension que je recherchais : large et nuancée, traversée d'émotions. La nature largement relationnelle de mon approche est assumée, car elle m'a semblée le seul moyen pour me présenter sincèrement à mes interlocuteurs. J'ai accepté le risque d'être prise par mon terrain, et l'ai même recherché. Au final, je suis tombée dedans par intermittences, et m'en suis éloignée de nouveau pour un temps, avant d'adopter ce mode de vie-là. La confusion qui a pu naître dans certains cas s'est levée avec la distance physique des lieux fréquentés. Passer par différentes émotions m'a été utile pour comprendre d'où j'arrivais moi-même, avec quelles demandes implicites je me mettais en recherche, ce qui m'importais, et faire ainsi le tri entre mes attentes et celles de ma recherche. Tout du long, l'enjeu aura été de reconnaître les situations rencontrées, même les plus éloignées de mes critères que j'ai appris à repérer. Lorsqu'on m'a mise en situation inverse, à ce que je sois moi-même reconnue, j'ai accepté l'échange, et me suis ouverte à ceux qui m'avaient donné leur confiance. « L'enquêteur n'est pas hors du lot, il est au cœur des affaires » écrit D. Cefaï (2003, p. 543). Il poursuit en ajoutant que le fait d'être intégré dans les situations (être considéré ami ou ennemi, utile ou dangereux, fiable ou douteuse) n'est pas un frein pour l'enquête de terrain, mais « la condition même de l'enquête de terrain » (*Idem*). « La situation scientifique de l'enquête de terrain ne s'extirpe pas des coordonnés du monde de la vie quotidienne des acteurs. Au contraire, elle est tout entière dans ce double mouvement d'aller et de retour, d'engagement et de dégagement, de familiarisation et d'éloignement, d'enracinement et d'arrachement. » (*Idem*). Cette expérience est donc traversée d'une somme de matériaux qui dépassent largement le recueil de données pour en faire une froide analyse. La place des rencontres et des émotions qu'elles ont généré y a une place que je ne peux taire, et dont je suis reconnaissante. C'est d'abord par le partage sincère des situations de vie que j'ai pu poser un regard réflexif dessus.

c. Conséquence : terrains retenus et outils

Figure 3.1 : Carte des six sites de terrains, source : Google Earth, M. Lee et M. Mialocq, 2019

Figure 3.2 : Carte des sites en Ariège, source : Google Earth, M. Lee et M. Mialocq, 2019

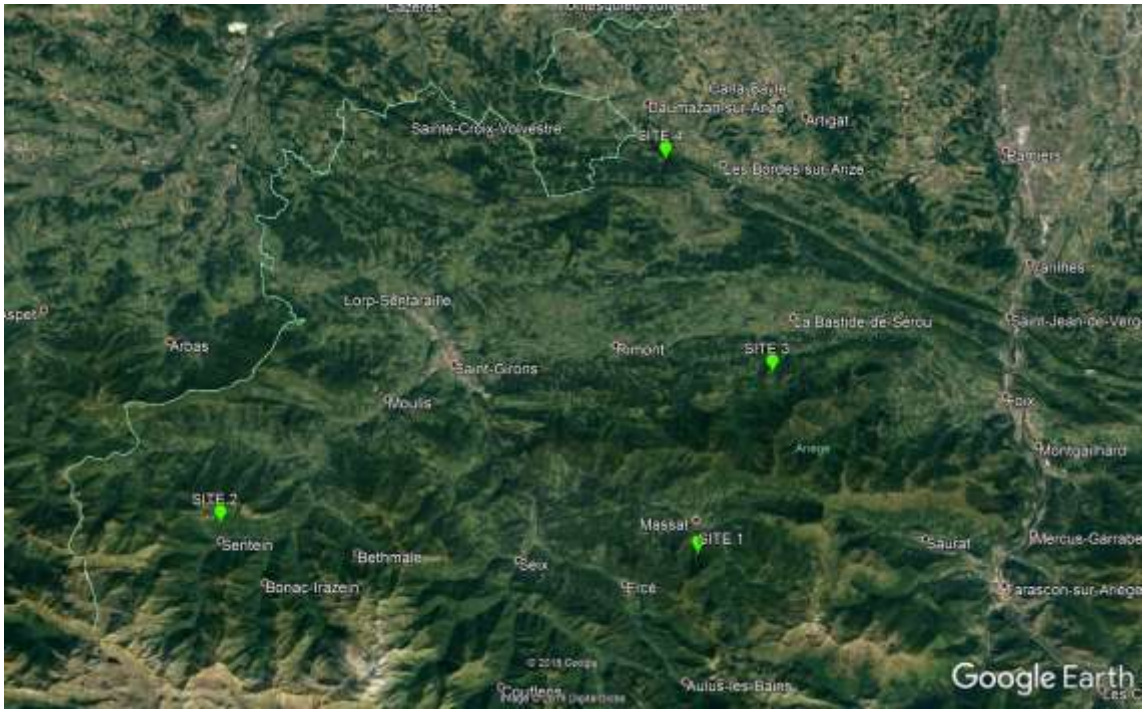


Figure 3.3 : Tableau de synthèse des lieux concernés par l'étude et du nombre de personnes enquêtées, M. Mialocq, 2019

ARIEGE	**Site 1**	- *Vallée du Bernède (Massat)*
		  - *Figuets (2 pers.)*
		  - *Bernère (2 pers.)*
		  - *Ramounat (2 pers.)*

		- *Moureou (1 pers.)*
	Site 2	- *Vallée de la Bellongue (5 pers.)* - *Antras (2 pers.)* - *Irazein (3 pers.)*

	Site 3	- Montagagne
		  - *Manon (1 pers.)*
		  - *Kaplouf (3 pers.)*
		  - *+ 20 questionnaires*

		- Serre Sur Arget (1 pers.)
	Site 4	- *Daumazan (2 pers.)* - *Beauregard (1 pers.)* - *Montbrun-Boccage (1 pers.)* - *Mas d'Azil (1 pers.)* - *Clermont (6 pers.)*
COPEAUX CABANA	**Site 5**	- *Cabanes et roulottes habitants (env. 12 pers.)*
BUSSIERE-BOFFY ***Hameau du Grand-Pic***	**Site 6**	- *Maison Jean et Sylvie (2 pers. + visiteurs)* - *Yourte Emilie et Ben (2 pers.)* - *Cabane Victor (1 pers.)* - *Caravane Jacques (1 pers.)* - *2 familles camion (4 pers.)*

Des terrains évolutifs et vastes

Le corpus sur lequel s'appuie cette étude rassemble une diversité de situations. L'enjeu dès le départ a été de rencontrer les habitats non-ordinaires dans leur pluralité : plusieurs formes d'habitats composent les pages suivantes, provenant de plusieurs terrains d'études. La démarche poursuivie doit permettre de comparer les terrains entre eux par une lecture croisée des situations. Afin de ne pas s'éparpiller non plus, la sélection des terrains s'est rapidement resserrée aux sites les plus significatifs. Trois temps peuvent être isolés, correspondant à trois terrains d'étude :

- Haute-Vienne : les prémisses

La proximité avec Poitiers, mon université de rattachement, me dirige au milieu de la première année de thèse à Bussière-Boffy, village où j'ai le contact de Jean, membre de l'association Halem, que je connais déjà. Il m'accueille dans son hameau, qui a connu un conflit opposant quelques années auparavant le maire à deux familles vivant en yourte. Plusieurs habitats légers et mobiles y ont encore leur base. Je passe trois séjours de 3-4 jours durant l'hiver 2017 : en étant logée chez Jean et sa compagne, je vois passer les

habitants alentours qui viennent se réchauffer, partager le repas, jouer de la musique, dans cette maison centrale ouverte aux voisins. Je laisse ce terrain de côté pour me concentrer sur les deux suivants : l'Ariège et Copeaux Cabana.

- Ariège : le tournant

En mars 2017, j'aborde l'Ariège. Jean m'a donné le contact de Clément, autre membre d'Halem, qui m'accueille sur le lieu où il habite. Je commence mes explorations auprès de personnes qu'il m'a recommandées. J'évolue autour de chez lui avant d'étendre mes recherches. D'autres carnets d'adresses se mêlent à cette première phase qui dure trois semaines. Au final, se détachent quatre zones géographiques : une comprenant la vallée du Biros qui part de Castillon-en-Couserans, une autour du Mas d'Azil, la zone qui entoure Alzen dans le Séronais, et la vallée de Massat. Je décide de m'en tenir à ces quatre terrains, déjà très vastes, à approfondir lorsque je reviens au mois de mai. J'y reste trois nouvelles semaines. Mes visites suivantes chercheront à consolider les rencontres initiées dans cette première phase, tout en ne fermant pas la porte à de nouvelles rencontres. Si j'essaie de limiter l'extension d'un terrain déjà très large, l'approfondir revient inévitablement à l'amplifier. Je reviens en Ariège à l'hiver 2017, et à l'été 2018, pour des séjours plus courts de 3-4 jours, et un d'une dizaine de jours.

L'Ariège constitue le terrain le plus vaste et le plus diversifié en termes de formes de vies rencontrées, il conjugue des visites « formelles » brèves ou des temps de séjour plus longs. Les deux ans sur lesquels s'étendent des visites parfois renouvelées auprès des mêmes personnes, permettent d'avoir une vision des manières d'habiter sur un temps moyen.

- Dordogne : le fil rouge

En entamant cette thèse je sollicite les habitants de Copeaux Cabana à continuer de faire partie de mes réflexions. Notre rencontre remonte à 2014, je passe régulièrement à l'occasion de chantiers ou des fêtes qu'ils organisent, connaissant déjà bien leur quotidien. J'ai écrit en 2015 un article sur eux, ils connaissent mon travail. C'est mon terrain le plus ancien, et le plus fréquenté sur un temps long, puisqu'il comprend même l'avant-thèse. Ma présence y est d'abord comme simple amie, elle s'amplifie ensuite de la présence de cette thèse, présente aux yeux de tous tout en me rapportant au lieu comme tous les autres, c'est-à-dire en prenant part à la vie collective. J'y ai donc une place à la fois commune et particulière, comme chacun. J'ai accès à une connaissance fine de par le temps déployé, et l'intimité partagée avec les habitants auprès de qui j'ai une vraie place. Au cours de la thèse je passe plusieurs fois pour des séjours d'une durée de trois jours à quinze jours, avant de m'installer à mi-temps, puis à temps complet, dans la troisième année.

On le voit, ces trois terrains diffèrent de par le temps passé sur chacun, l'implication qui n'est pas équivalente, et leur ancienneté. La nature des séjours et des liens y sont différents. Certains lieux seront délaissés, et d'autres préférés. Une sélection a agi en effet sur le choix des terrains d'étude, conduite par différents facteurs. Les terrains retenus ne sont donc pas exhaustifs, ils ne peuvent pas être exemplaires, mais ils ont été retenus car ils avaient tous un élément significatif.

La sélection des terrains

Le choix de mes terrains d'étude est la conséquence de la démarche décrite jusqu'à présent. Ils ont été facilités par une connaissance préalable du terrain, et de manières de procéder relatives à un milieu d'appartenance. Les critères conduisant à retenir ou laisser de côté un terrain d'étude étaient souples, ils se sont essentiellement appuyés sur la pertinence que j'ai trouvée ou non à rester et revenir auprès des personnes rencontrées. J'ai eu coutume de dire que j'étais le prisme d'unification de mon terrain, étant donné la sélection relativement instinctive qui en est issue. Pourtant, je ne dirais pas tant que j'ai été responsable de la sélection en tant que personne, sinon que motivée par mon objet de recherche, en formation et sans arrêt testé par les rencontres nouvelles, et qui se positionnait alors. J'ai accepté de laisser ouvert le sujet, en m'appuyant sur la pertinence qu'éveillaient les situations rencontrées, sensible à l'idée que « le premier objet de l'enquête n'est pas de répondre à des questions mais de découvrir celles que l'on va se poser » (Schwartz, 2011, p. 353, cité par Lion, 2018, p. 110). Mais il est évident aussi que les situations retenues portent la marque de ma sensibilité, dans la continuité de l'ethnographie du proche et de l'intime que constitue une partie du moins de ce terrain. Pour autant, il serait réducteur de conclure à une sélection uniforme des terrains : cette sélection est relative à une série d'éléments qui rentrent en jeu.

- La rencontre des personnes s'est principalement faite de fil en aiguille, par un procédé de ricochet : une personne me renvoyait à une suivante, qui me renvoyait à une autre *etc.* Différentes personnes ont joué ce rôle introductif, en me donnant des numéros de téléphone, me permettant ainsi de me présenter avec une référence commune. L'homogénéité que peut faire courir ce type de méthode a été contrebalancée par le nombre d'interlocuteurs différents qui ont pu m'aiguiller, ainsi que par le rôle joué par l'aléatoire : entre ceux qui étaient là ou absents, disponibles ou occupés. Ceci étant, en procédant ainsi par « capillarité », le phénomène s'étendant depuis un même centre, je n'ai pas rencontré de situations profondément différentes. La souffrance dans l'habitat est une thématique relativement absente du ricochet qui m'a mené vers des situations plus ou moins assumées. La sélection ainsi opérée est devenue particulièrement visible en changeant le cadre de l'enquête dans le cas de l'étude par questionnaire des habitants de Montagagne. En prenant le village comme entrée, j'ai été amenée à rencontrer des personnes dont je n'aurais pas eu le contact autrement, intégrant de nouvelles formes de vulnérabilité à mon étude. L'incidence des procédés menant à la rencontre des habitants est donc réelle : elle a conduit ici à se concentrer sur les situations d'entre-deux, correspondant au socle duquel je suis parti, et qui a pris en compte seulement de manière périphérique les situations les plus vulnérables.
- Des conditions nécessaires à l'enquête sont aussi intervenues pour déterminer les lieux retenus. Le fait de pouvoir être accueillie, en termes d'espace et de temps, a joué un rôle essentiel. Pouvoir être hébergée et que les personnes aient du temps à m'accorder est apparu rapidement comme une condition nécessaire à pouvoir faire mon terrain. Certains lieux sont devenus des camps de base, autour desquels j'ai pu évoluer : la maison de Barbara et Patrice, située à l'entrée de la vallée de Bernède, a été un espace ressource incontournable pour pouvoir explorer la vallée. La présence d'un gîte attenant à la maison de chez Peter m'a permis de la même manière de pouvoir le visiter sans l'envahir.

La connaissance préalable de Copeaux a été une aide similaire pour rester sur des séjours parfois longs sans gêner, me voyant prêter une cabane de libre du fait de ma position d' « ancienne ». A l'inverse, être accueillie par des familles s'est avéré plus difficile, du fait du manque d'espace et de temps à m'accorder. Le choix de procéder par immersion a généré une dépendance en termes d'accueil qui a ainsi pu exclure certaines situations qui n'avaient ni le temps ni l'espace de me recevoir.

Il en découle la constitution d'un corpus de situations qui s'inscrivent dans une certaine similarité, tout en présentant déjà un panel très ample de différences. Les situations les plus ambiguës ou fragiles en sont absentes, du fait d'un repérage par ricochets, ayant alimenté un même type d'installations. En conséquence la recherche est resserrée à des situations que l'on pourrait qualifier d'intermédiaires : qui font preuve de détermination et d'une maîtrise des éléments à leur portée, se prémunissant semble-t-il des limites d'une situation précaire, sans tomber non plus dans le panier supérieur, de choix marqués par un capital économique et symbolique important, qui les sépare de toute référence à la marge et à la précarité.

Chiffres et données

Cette thèse s'appuie sur 11 séjours en immersion, pour une durée de 94 jours, étalés sur les deux premières années de thèse. 52 personnes ont été rencontrées, donnant lieu à 23 échanges enregistrés. Ce sont une quinzaine de lieux fréquentés, entre trois heures et plusieurs semaines, sur un périmètre s'étendant sur les quatre zones ariégeoises, un collectif en Dordogne, un hameau en Haute-Vienne ainsi que des habitats à la frontière avec la Dordogne, auxquels ajouter l'étude de cas de Montagagne. D'autres lieux auront alimenté les réflexions de ce travail, sans qu'ils aient été le support d'un travail de terrain, soucieuse que j'ai été de distinguer mes propres expériences de la démarche d'enquête, et de garder une cohérence géographique des terrains. Les trois zones d'étude constituent ainsi un échantillonnage qui permet d'éclairer l'incidence des territoires sur les installations non-ordinaires : les motivations présidant à gagner l'Ariège ne sont pas les mêmes à celles de s'installer en Dordogne, qui diffèrent encore des trajectoires relevées en Haute-Vienne. Les trois terrains peuvent alors alimenter une étude comparative, entre trois territoires de faible densité, dotés de caractéristiques différentes : leur situation géographique, leur histoire, leur constitution sociale, leurs dessertes ne sont pas les mêmes, ce qui a une incidence sur les installations, qui en retour modèlent les territoires de leurs pratiques. L'intérêt de la diversité des zones d'enquête réside dans la possibilité de cette comparaison. Montagagne vient s'inscrire en fin de parcours, comme la possibilité d'une étude de cas plus spécifique, resserrée ou étendue à l'échelle d'un village, le périmètre de l'enquête prenant soudain une forme différente, à la fois concentrée sur un territoire plus petit, et qui l'élargit à de nouveaux questionnements. L'entrée principale n'est en effet plus les habitats non-ordinaires, mais celui de l'avenir d'une petite commune rurale, soumise aux mouvements qui touchent tous les territoires ruraux. La variation de la focale, de l'étude micro-analytique d'habitats particuliers, à celle d'un village, invite ainsi à réintégrer les habitats non-ordinaires dans le cadre plus général des mutations des territoires ruraux de faible densité.

Figure 3.4 : Tableau de synthèse des principales personnes rencontrées, M. Mialocq, 2019

Nom	***Site***	***Lieu-dit***	***Habitat***	***Âge***	***Situation***	***Activité principale***
Peter	1	Moureou	Maison	40	Célibataire	Activité paysanne
Patrice et Barbara	1	Figuets	Maison	68 66	Couple	Activité paysanne
Manou et Antoine	1	Bernère	Cabane	32 38	Couple, 2 enfants	Vachers
Daniel	1	Ramounat	Cabane	30	Célibataire	Activité paysanne
Leila	1	Ramounat	Cabane	29	Couple	Activité paysanne
Sam et Claire	2	Vallée de la Bellongue	Maison	35	Couple	Activité paysanne
Marcus	2	Vallée de la Bellongue	Cabane	37	Célibataire	Sans activité fixe
Nadia	2	Antras	Yourte dans village	40	Couple, 2 enfants	Agricole vivrière
Vincent et India	2	Irazein	Cabanes	35 28	Couple	Sans activité fixe
Manon	3	Montagagne	Gîte communal	32	Couple, 1 enfant	Potière
Marina et Nico	3	Kaplouf	Cabanes sur terrain collectif	45	Couple, 4 enfants	Sans activité fixe
Quentin	3	Kaplouf	Cabane	30	Célibataire	Sans activité fixe
Jérémy	3	Serre-Sur-Arget	Caravane	31	Couple	Taille d'arbre et bricolages
Thibault	4	Montbrun-Bocage	Yourte	40	Couple, 3 enfants	Animateur grimpe d'arbre
Carole	4	Le Mas d'Azil	Cabane	40	Célibataire, 2 enfants	Thérapeute
Marc	4	Clermont	Maison collective	40	Célibataire	Sans activité fixe
Antoine et Léa	4	Clermont	Cabane sur lieu collectif	30	Couple, 1 enfant	Sans activité fixe
Yogan	5	Copeaux Cabana	Cabane	37	Couple	Charpentier
Menthé	5	Copeaux Cabana	Cabane	35	Célibataire	Charpentier
Charline et Rémi	5	Copeaux Cabana	Cabane	36 34	Couple, 2 enfants	Bergère/mère au foyer et charpentier
Martin	5	Copeaux Cabana	Cabane	32	Célibataire	Charpentier
Leonardo	5	Copeaux Cabana	Cabane	25	Couple	Marin, apprenti charpentier
Jean	6	Grand-Pic	Maison	55	Couple, 4 enfants	Militant Halem
Emilie et Ben	6	Grand-Pic	Yourte	30	Couple	Plantes aromatiques
Natacha et Elie	6	Grand-Pic	Camion	40	Couple, 2 enfants	Sans activité
Victor	6	Grand-Pic	Cabane, HLM	40	Célibataire	Sans activité
Eric		Sarlande (24)	Mobil-home	65	Couple	Maraîcher

Les outils utilisés et les matériaux récoltés

Mon travail de terrain s'est étalé sur deux ans, il a concerné trois territoires différents, et un panel de situations marquées par leur variété. Deux outils principaux ont constitué le recueil des matériaux : l'élaboration d'une grille de terrain, présentée en annexe, qui consigne les différents champs auxquels être attentive une fois sur place, ainsi que son corollaire : le journal de terrain.

Je n'ai pas procédé par approche systématique, m'adaptant à chaque lieu et aux différentes personnes. Selon les enquêtés, les mêmes thèmes n'étaient pas nécessairement déclinés : la grille de terrain a permis de combiner souplesse de l'approche, attentive aux thèmes qui s'exprimaient, sans perdre de vue l'ensemble des sujets et l'objet global.

Au jour le jour, j'ai tenu deux journaux de terrain : le premier consignant les observations de l'ordre des « faits » sur la page de droite, la page de gauche étant gardée libre pour pouvoir commenter ces observations. Le second : carnet plus intime, qui recevait les ressentis sans démarche de séparer les observations des interprétations.
Ces journaux de terrain sont la matière principale des observations, de par la mémoire *in vivo* qu'ils constituent, mais aussi dans l'acte même de l'écriture pendant le terrain, qui mettait de la pensée à l'endroit de l'expérience. « Seul le journal de terrain transforme une expérience ordinaire en expérience ethnographique » écrivent Beaud et Weber (2010, p. 80). C'est lui qui formalise le premier moment de recul sur les expériences traversées, tout en en permettant la sauvegarde. Le rôle de ce journal est d'autant plus important sur mon terrain qu'il est l'élément principal de recueil des données, en l'absence d'une démarche systématique. Il s'acclimate en fait à la méthode « douce » que j'ai mise en place, du fait des éléments déjà nommés précédemment, qui mêlent la nature des expériences rencontrées et mes choix de recherche. A ce niveau, la pratique des entretiens a très vite montré ses limites dans le cadre des situations rencontrées (Bruneteaux et Lanzarini, 1998). L'entretien suppose en effet un temps d'échange au repos qui n'était pas forcément possible auprès de mes interlocuteurs, surtout dans le cas des modes de vie paysans. L'entretien met en outre directement une distance entre les interlocuteurs, de par la formalisation qu'il propose de l'échange (assis, en tête-à-tête, enregistré), alors que je m'exerçais plutôt à gagner leur confiance. Sans aller jusqu'à cette remarque relevée par Beaud et Weber, qui montrent que « les conditions ordinaires de l'entretien biographique manifestent la différence de classe et portent la marque d'un ethnocentrisme : on propose aux ouvriers, aux paysans, un style de conversation proche de l'échange intellectuel mais éloigné de leurs pratiques (assis au salon, en tête à tête avec un magnétophone) » (Jean Peneff, cité par Beaud et Weber, *Op. Cit.* p. 173), l'acte d'enregistrer un moment formalisé jurait en effet avec l'univers des enquêtés. En outre, dans le cas de l'enquête par distanciation, l'entretien demandait une distance qui n'existait plus avec mes interlocuteurs : il était également inadéquat. Je me suis donc contentée d'enregistrer des échanges dans les cas où cela m'a semblé possible et pertinent, pour le reste, je m'en suis remis à ma mémoire.

Des temps d'échange réflexifs ont pu exister dans les cas où ils me semblaient pouvoir rencontrer un intérêt. Cette proposition, qui a pris la forme d'un partage de réflexions ayant trait à l'étude avec les personnes touchées par cette recherche, endosse le parti pris de l'ethnométhodologie, qui considère qu'il n'y a pas de rupture de continuité

entre connaissance pratique et connaissance savante (de Luze, 1997, p. 20) et que seuls sont compétents, pour parler d'une activité, ceux qui la pratiquent (*Op. Cit*. p. 24). Elle considère les acteurs sociaux comme des sociologues profanes, et en effet, il n'est pas rare que les personnes détiennent de nombreuses réponses aux questions qu'on se pose, et qu'elles prennent un intérêt réel à se questionner sur leurs pratiques. En proposant ces temps de partage réflexifs, le rôle de l'enquête se trouvait un peu revalorisé, par la reconnaissance exprimée par les personnes, de l'occasion offerte par ma présence de se pencher sur ce qui guide leurs pratiques. Ce type d'échange a aussi ses limites, en première desquelles l'indifférence, ainsi que le socle commun minimal de pratique réflexive et d'intérêt qu'elle nécessite, qui ne concerne pas la totalité des situations. C'est donc resté une pratique ponctuelle, adaptée aux circonstances.

Des photos et des dessins illustrent les habitats et les situations rencontrées. Je n'ai pas eu un recours très important à la photographie, simplement parce que je n'avais pas toujours d'appareil (n'en possédant pas), et que dans certaines situations le sortir était clairement gênant. En revanche, le dessin a représenté une méthode beaucoup plus douce, qui offrait l'avantage de poser son regard longuement sur les éléments observés, et de soulever un intérêt presque systématique de la part des personnes qui m'entouraient. Plus qu'un outil de captation ou d'information, il s'est avéré être un endroit de partage, donnant lieu à des temps de pause, de commentaires, et de don. Les photos viennent informer de manière plus précise, mais le dessin permet un regard plus subjectif.
L'usage des deux mediums m'a donc semblé pertinent.

Conclusion du chapitre 3 : enjeux et grandes lignes du terrain retenu

Le travail de terrain répond autant à des objectifs, qu'il découle d'une série d'éléments. J'ai montré dans ce chapitre sa construction en lien avec des expériences socialisatrices antérieures à la thèse, qui souligne la part de subjectivité dans l'élaboration du sujet de la recherche et de son traitement. Cette interpénétration du connu et de l'inconnu, a pour conséquence un travail de terrain qui mêle proximité et distance, au sein d'une démarche souple qui s'est adaptée à un terrain de l'informel.

Les premières observations ont enseigné la voie à donner à la suite : face à la diversité de manières d'habiter rencontrées dans les premières explorations, le travail de terrain a consisté à amplifier le regard porté sur les habitats non-ordinaires en en relevant les variations. Les habitats non-ordinaires renferment une déclinaison de pratiques bien éloignées d'une appartenance commune et stable. La proximité qu'on leur trouverait entre leurs formes et leur éloignement à une certaine norme sociale et juridique est aussi relative, conduisant finalement à mettre en question la pertinence de les réunir sous une appellation commune. La diversité des situations contenues dans les habitats non-ordinaires est ainsi devenue le premier intérêt d'une étude de terrain qui pouvait prendre le temps d'aller à la rencontre des variations mais aussi des liens qui constituent un phénomène social marqué par son éclatement. Comprendre les situations endossées est alors devenu l'objectif principal, pour documenter la pluralité de pratiques hébergées

sous une diversité d'habitats. L'immersion est apparue comme la démarche la plus adaptée à saisir le quotidien dans ses aspects pluriels et mouvants, mais aussi pour être plongée dans l'univers des représentations présidant aux choix faits par les personnes. L'ampleur du questionnement, qui essaie de comprendre ce dans quoi s'articule l'habitat non-ordinaire, n'entend pas simplement resituer la place de l'habitat dans une trajectoire résidentielle, ou dans le jeu entre forces internes et externes qui président à tout choix, mais il entend donner une place et du crédit aux forces idéelles qui peuvent conduire à « changer de vie ». Le travail de terrain s'est ainsi consacré à relever autant les éléments les plus pratiques du quotidien, que les trajectoires d'arrivée, les motivations et les références renvoyant à ce socle de représentations idéelles qui accompagnent les installations non-ordinaires. L'habitat a une épaisseur constituée de toutes ces dimensions qu'il s'est agi de relever.

La longue constitution du sujet d'étude, issue d'une connaissance préalable du milieu décrit, a donné lieu à une enquête ciblée sur un type d'habitat que l'on pourrait qualifier d'intermédiaire. A la croisée des thématiques de l'habitat contraint ou précaire, et des migrations reconnues dans leurs recherches d'un meilleur cadre de vie (migrations d'aménités), les habitats non-ordinaires rassemblés par cette appellation ne peuvent être assimilés ni à l'un ni à l'autre. Ils ne s'inscrivent pas dans les problématiques posées par le mal-logement, sans être pour autant dépourvus d'ambiguïté, mais ne renvoient pas davantage aux migrations qui prennent le rural pour destination, sécurisées par une bonne assise économique. Le caractère non-ordinaire des conditions matérielles dégage un angle d'observation inédit des formes que peuvent prendre un nouvel habiter contemporain.

Les enjeux poursuivis par le travail de terrain auront donc été d'étudier un phénomène social marqué par sa nature protéiforme et diversifiée. Il a cherché à relever le vaste panel des manières d'habiter contenues derrière des habitats eux-mêmes beaucoup plus pluriels qu'envisagé au départ. Face aux incompréhensions qui peuvent accompagner la prise en compte des habitats non-ordinaires dans les territoires ruraux, la démarche de terrain a essayé de remonter à la source des habitats dans leur épaisseur et leur dynamique, c'est-à-dire leur dimension vécue, faite de pratiques et de représentations.

Si les limites de l'enquête ethnographique ont pu constituer des freins, notamment dans l'acceptation de la distance et de la différence qu'elle implique, sa vertu principale n'a jamais été totalement oubliée, celle consistant à reconnaître que « seul l'ethnographe a le temps, les moyens et la disponibilité mentale pour restituer tour à tour l'ensemble des différents points de vue sur un événement, pour faire le tour d'une situation » (Beaud et Weber, 2010, p. 280). Le recul trouvé dans la pratique ethnographique doit servir à documenter les vies rencontrées, afin d'étayer leur compréhension souvent insuffisante. L'enjeu est d'abord de proposer une lecture qui restitue toute l'épaisseur, la nuance et les variations dont sont porteuses des réalités parfois mal documentées, dans la perspective de faire avancer leur prise en compte par les pouvoirs publics et les acteurs sociaux. Les objectifs de ce travail dépassent donc le cadre scientifique de connaissance d'un phénomène social. Il espère servir les vies concernées.

Conclusion partie 3

Au terme de ces trois chapitres prend forme le sujet de cette recherche. Il vient se pencher sur une forme d'habitat qui prend place dans les mutations des territoires ruraux. Ramassés sous l'appellation « non-ordinaires », ces habitats présentent le paradoxe d'être perçus comme une gêne par les pouvoirs publics, alors même qu'ils peuvent être compris comme une réponse au désir de campagne généré par la société dans son ensemble. Bien plus qu'une verrue dans le paysage d'une ruralité préservée, ils feraient donc partie des évolutions d'une ruralité vécue. L'enjeu à leur encontre réside ainsi dans le fait de dépasser les interprétations qui les enveloppent pour relever les logiques de vie qui les soutiennent. Il s'agit donc de faire un pas de côté, afin de remonter avec les qualifications qui les nommeraient marginaux ou précaires. Endosser un regard neuf pourrait résumer l'enquête de terrain, qui est allée à la rencontre des habitants, pour aller au-delà des murs en prenant en compte la globalité dont ils font partie. Seul un détour par les expériences de vie pouvait éclairer les habitats, en se penchant sur leur dimension vécue. Dans le prolongement des recherches portant sur des habitats non reconnus comme les squats ou les personnes sans domiciles fixes, l'approche par la dimension sensible de l'habitat permet de redonner le volume d'un habitat qui en était privé. Comme ces autres habitats abordés dans le cadre de situations de mal-logement, les habitats non-ordinaires sont l'objet de motivations, ils découlent d'une trajectoire, et initient des pratiques spécifiques : ils ont donc une consistance propre, vers laquelle ce travail propose de remonter en s'intéressant à des logiques habitantes.

Parler de logiques habitantes, ce n'est pas gommer les zones d'ombre et d'ambiguïté, mais c'est se placer dans une perspective qui réintroduit dynamique et capacité d'action des acteurs, dans leur rapport à l'habitat. Le postulat de départ de cette recherche s'appuie sur les acteurs, qui cherchent un sens en ayant recours à une forme d'installation en milieu rural. La question de la précarité n'en est pas pour autant reléguée, mais elle ne suffit pas à caractériser la réalité sociale des habitats. Les habitats non-ordinaires renouvellent les enjeux de la précarité, en montrant le recul que peuvent donner des habitants sur les conditions de vie dont ils ont besoin. Un genre d'installation se dégage de ces expériences, à cheval entre des expériences caractérisées par la fragilité de leurs conditions, et celles qui échapperaient tout à fait à l'insécurité de choix marqués du sceau de l'informel. L'objet de la recherche consiste ainsi à éclairer une forme d'habitat intermédiaire. Mais le travail de terrain va amener un autre élément qui amplifie l'objet de la recherche : c'est la diversité des habitats confondus sous le terme « non-ordinaire ». En plus d'être ambigus, mal identifiés, supports d'interprétations insuffisantes, les habitats non-ordinaires présentent un panel de situations qui témoigne de la dimension plurielle du phénomène. Ils ne conduisent pas à l'étude d'un monde social, mais de mondes sociaux au pluriel.

Avec ces éléments, la problématique de cette thèse touche plusieurs plans : il s'agit d'abord d'alimenter une analyse des évolutions de la ruralité dans les situations ambiguës qu'elle génère, entre la production d'un territoire désirable et la présence de formes indésirables. Les habitats non-ordinaires d'une part, dans les espaces de faibles densités d'autre part, constituent deux extrémités par lesquelles la ruralité est questionnée dans ses limites : à quel avenir peut-elle prétendre face à ce qui est présenté comme des écueils ?

Le second plan de l'analyse propose de se pencher sur ces formes mal identifiées. Il s'agit cette fois d'enquêter sur la nature des habitats non-ordinaires, tendus entre la non-reconnaissance de leurs formes (abordées sous la précarité de leurs conditions matérielles), alors qu'ils sont le support de réalisation et de désirs de ses habitants. Ces pratiques sont plurielles, montrant la déclinaison des interprétations et des solutions données aux situations dans lesquelles s'inscrit l'habitat. L'enjeu de l'étude consiste ainsi à comprendre et documenter un type d'habitat, qui se caractérise par une ambiguïté et une pluralité de formes et de pratiques. L'enjeu dépasse donc la compréhension de l'habitat en tant que tel, il renvoie à l'observation de pratiques sociales qui trouvent dans une forme d'habitat la réalisation d'une conduite plus large, pour laquelle il s'agit de donner une analyse étayée et nuancée.

Les enjeux se déclinent alors sur plusieurs plans : il s'agit en premier lieu de penser le devenir des espaces ruraux de faible densité, par un déplacement pratique et théorique. Plutôt que de les comparer à ce dont ils sont éloignés (l'accès aux services, l'insertion économique, les axes de communication), l'enjeu est de décaler le regard pour les considérer en eux-mêmes, avec leurs conditions propres, et délestés de critères de ce qu'ils devraient avoir pour se développer. En étant la cible d'installations très spécifiques, ces territoires exercent en effet une attraction, qui s'appuie précisément sur ce qui en fait ses limites d'un autre point de vue. L'étude des habitats non-ordinaires peut donc servir de support pour penser un développement endogène de ces territoires, et s'interroger sur quelles dynamiques ils hébergent, et à quel développement ils peuvent prétendre.

Le second enjeu concerne la manière d'étudier ces habitats. Il s'agit de dépasser l'approche par l'exclusion que génère a priori la qualification de précaire ou marginal, pour relever des logiques habitantes. L'enjeu est donc de considérer les habitats dans leur dynamique et leur épaisseur, pour leur redonner le volume dont l'approche juridique ou sociale peut les priver. Il est donc question de comprendre des formes de vie, en leur restituant toutes les nuances et la complexité dont elles sont parcourues, pour documenter une pluralité et une déclinaison de pratiques.

Ce faisant, en documentant ces pratiques, on cherchera à affiner la description d'une catégorie plurielle d'habitants, à la croisée des « gentrifieurs » et des « précaires ». Ni l'un ni l'autre, l'enjeu sera de compléter la description lacunaire de nouveaux arrivants.

La partie suivante s'attelle à cela : avant de rentrer dans le cœur du sujet à proprement parler par la description des manières d'habiter (objet de la troisième partie), elle vise à étayer la présentation des habitats et des habitants rencontrés, pour proposer une prise en considération qui échappe à la classification et permette de situer les habitants concernés.

DEUXIÈME PARTIE : UNE POPULATION PLURIELLE DANS DES HABITATS PROTÉIFORMES

Introduction partie 2

L'objet de cette thèse est de documenter des pratiques observées dans un type d'habitat qualifié de non-ordinaire, à cause des écarts qu'il fait jouer avec un ensemble de normes et de représentations dominantes. On a vu dans la partie précédente les tensions que met en jeu ce genre d'habitat. Entre précarité et marginalité, il peine à trouver une compréhension positive de ce qu'il héberge. La partie qui s'ouvre à présent vise à rentrer dans le contenu des habitats traités par le travail de terrain. Parler d'habitats non-ordinaires n'indique en effet pas de quels habitats il s'agit précisément. Or les habitats concernés sont nombreux et pluriels. Les habitats non-ordinaires ne correspondent en effet pas à une catégorie préexistante, mais ils constituent un parti-pris lexical pour rassembler un ensemble d'habitats qui présentent des caractéristiques communes. Les critères architecturaux, les conditions juridiques ou de confort rentrent en compte mais ne sont pas exclusifs dans la sélection d'habitats retenus avant tout pour les manières d'habiter qu'ils mettent en jeu. Cette pluralité de formes nécessite ainsi de décrire plus amplement les habitats concernés par cette étude. C'est l'objet du chapitre 4, qui vise à présenter la déclinaison et la variété des habitats non-ordinaires rencontrés dans le travail de terrain. S'ils peuvent être néanmoins rassemblés autour de caractéristiques communes, la diversité d'habitats rencontrée a pour incidence un élément important pour leur étude : ils ne peuvent être abordés comme l'émanation d'une classe sociale aux contours distincts. La diversité des habitats non-ordinaires correspond à plusieurs facteurs que l'on passera en revue, mais aussi aux différents recours qu'en a une population plurielle, animée de projets variés, et issue de provenances éclatées.

Il ne peut donc être question d'éclairer une classe sociale par l'étude de son habitat. Les habitats non-ordinaires s'adressent à une série d'habitants aux profils variés, caractérisés par une diversité d'âges, de provenances géographiques et sociales. En faire une catégorie synthétique révèle ainsi rapidement ses limites. Cette population a pourtant besoin d'être présentée, afin de dépasser l'insuffisance analytique dont elle est habituellement accompagnée. Mal identifiée et mal prise en compte, elle peine à bénéficier d'une autonomie dans la crédibilité qu'on lui porte. Elle reste identifiée à des formes d'exclusion, ou d'espoirs mal aboutis de vie meilleure, bercés d'illusions. La difficulté des pratiques mises en jeu réside en effet dans l'inadéquation de cadres d'analyses à l'égard d'une population qui fait bouger des normes de représentations. Un décalage du regard s'avère ainsi nécessaire pour aborder les logiques qui animent les habitants. Le deuxième chapitre vient prendre place dans cet enjeu : il vise à présenter les habitants des habitats non-ordinaires, en partant de leur rapport à l'habitat. L'habitat s'avère en effet un objet concret en même temps que par lui parlent plus largement des aspirations et des représentations qui éclairent les logiques des habitants. Au travers du

recueil des motivations à vivre où ils sont, et du récit de leurs trajectoires d'arrivée, il s'agit ainsi de comprendre le socle général qui soutient les sujets. Cette deuxième partie propose de se pencher sur des logiques habitantes. A l'inverse de l'interprétation qui voit du désordre ou des accidents, les arrivées dans les habitats non-ordinaires prennent place au sein de motivations générales, et de trajectoires mêlant une série d'éléments qui mettent en action le sujet. Si des difficultés peuvent être rencontrées, il importe de relever le processus menant à l'habitat, ainsi que le cadre de représentations qui l'éclaire. Ainsi abordé, l'habitat se trouve intégré à une dynamique plus large que lui. Cette partie propose ainsi d'ouvrir l'enjeu de documentation des habitats non-ordinaires en s'attardant auprès de ce qui anime les sujets dans l'arrivée dans l'habitat : elle vise à éclairer le socle idéel dans lequel prennent place les habitats, avant de se pencher sur le contenu des quotidiens dans la partie suivante. Au niveau de la progression de la thèse, je propose ainsi de mettre d'abord à jour le socle de valeurs et d'aspirations dans lequel prennent place les sujets, avant de rentrer dans le contenu des manières d'habiter qui accompagnent les motivations.

La partie s'organise en deux chapitres, traitant respectivement des habitats et des habitants. Le premier chapitre propose de revenir sur la diversité des habitats concernés par l'étude, en mettant à jour les causes d'une telle diversité. Les facteurs géographiques et sociaux qui rentrent en compte pour expliquer la diversité de formes et de pratiques hébergées par les habitats non-ordinaires n'excluent pas pour autant une base de caractéristiques communes, qui sont déclinées selon chaque habitat. Il est entendu que les critères juridiques ou matériels sont insuffisants pour décrire les habitats. L'enjeu sera d'aborder les habitats dans leur dimension vécue. Le chapitre suivant viendra accentuer cet effort en prenant en compte les motivations et les trajectoires des habitants les ayant menés jusqu'à l'habitat non-ordinaire. Par ces deux objets de récit et d'argumentation, je m'attacherai à éclairer le cadre de représentations dans lequel s'inscrivent les habitants, et dans lequel prennent place les habitats non-ordinaires. Ce faisant, un double but traversera le chapitre : celui de préciser les ressorts d'agissement d'une population, qui par sa mise à jour contribuera à donner épaisseur et dynamique aux habitats qui la réceptionnent. La rencontre des habitats et des habitants s'effectuera ainsi de manière séparée et conjointe : s'attarder auprès des uns servant à éclairer les autres. L'enjeu global reste d'informer un phénomène qui s'exprime au travers de la manifestation d'un type d'habitat, mais qui parle au-delà.

Chapitre 4. Des habitats protéiformes

Introduction chapitre 4

Parler d'habitat non-ordinaire ne correspond pas à l'emploi d'une catégorisation figée, mais à un choix méthodologique pour désigner un ensemble d'habitats rassemblés par le partage d'une condition statutaire précaire, et/ou de conditions de confort éloignés des critères modernes. Le terme non-ordinaire est donc un parti-pris lexical, et doit être compris comme le point de départ de questionnements à partir d'une appellation qui est une provocation.

Ce préalable étant rappelé, quels sont les habitats concernés sous l'appellation « non-ordinaires » ? L'enjeu ici est de voir que les habitats non-ordinaires sont nécessairement pluriels. Je ne me suis pas attardée sur une forme en particulier, car ce qui a dirigé cette recherche sont les manières d'habiter qui peuvent être hébergées par différents types d'habitats. Ce qui rassemble ces habitats dépasse donc leurs formes : la question du coût y est première, ce sont des habitats accessibles, bon marché ou gratuits. Comme ils s'inscrivent dans des trajectoires inventives, ils font souvent l'objet d'une recherche de forme qui essaie de répondre à des besoins qui n'ont pas trouvé à se réaliser dans les formes conventionnelles. Ce n'est pas une recherche d'originalité qui guide la fabrication de formes atypiques, mais l'espace donné à la réalisation de besoins à la recherche de la traduction la plus adaptée. Les habitats rencontrés sont donc des habitats de l'adaptation. Leurs formes sont l'illustration de la recherche de la meilleure forme. Les habitats montrent ainsi une articulation des besoins et des conditions de vie. Le parti-pris ici n'aborde donc pas les habitats sous l'angle de leur particularité architecturale, car celle-ci est plutôt la conséquence d'une dynamique plus vaste, et le résultat d'une démarche qui ne procède pas de manière méthodologique : les habitats dont il est question ici se sont tous passés d'architecte, pour la bonne raison que les habitants en sont les principaux constructeurs ou aménageurs, en fonction des besoins qu'ils ont appris à nommer, à prendre en compte, rectifiant l'habitat au besoin de leurs évolutions. La pluralité découle alors logiquement d'un habitat caractérisé par un rapport libre à son objet. L'incidence des territoires intervient aussi dans la diversité rencontrée. Une géographie des formes d'habitat peut être relevée selon les territoires, sans parvenir pour autant à rassembler une déclinaison qui relativise l'incidence de l'espace sur les habitats. La géographie des habitats non-ordinaires dépend des territoires qui les accueillent, tout en montrant un panel de formes qui dépassent la particularité des espaces géographiques.

Le facteur humain joue en effet à plein dans l'essaimage de pratiques qui s'inspirent des modèles voisins. Le mode de diffusion des habitats influe ainsi sur leur contenu, dessinant une culture d'habitats relative aux sites d'implantation.

Dans ce cadre, on imagine la difficulté à rassembler les habitats dont il est question dans ce travail sous une définition commune. Ce que montrent les habitats non-ordinaires est d'abord une pluralité de formes assorti à une déclinaison de pratiques.

L'enjeu de ce chapitre est de présenter ce qui les rassemble et tout ce qui les distingue les uns des autres, pour introduire à la diversité des situations hébergées derrière chaque habitat.

a. Des statuts et des conditions d'occupation pluriels

La diversité caractérise les habitats dont il est question dans cette étude. Très vite, l'enjeu du sujet s'est dessiné dans le fait de relever la pluralité des habitats rencontrés, qui témoignent de situations très différentes. En abordant une série d'habitats non-ordinaires, plusieurs mondes se sont ainsi ouverts ; dès lors, plutôt que de resserrer à une forme repérable d'habitat, comme l'aurait été l'habitat léger, j'ai fait le choix de garder cette diversité.

On trouve bien sûr dans les habitats non-ordinaires des habitats légers et mobiles. Ces types d'habitat sont généralement rassemblés dans les débats et les publications, car ils pâtissent tous deux de leur non reconnaissance juridique, qui les garde dans une précarité statutaire. De nombreuses voix se sont emparées de ces formes d'habitat pour en démontrer pourtant les qualités et la pertinence, en tissant les parallèles avec l'histoire et des formes traditionnelles (la yourte mongole, l'habitat rural paysan) et en reconvoquant des imaginaires prégnants pour notre modernité, comme le nomadisme (Jeanjean et Sénépart, 2011). La diversité caractérise déjà les habitats légers et mobiles, dans leurs formes et leurs traitements. Mais notre entrée étend cette diversité en prenant en compte d'autres types d'habitats, comme certaines granges de montagne. Cette ouverture répond d'abord à un contexte : le travail de terrain en Ariège m'a rapidement fait remonter aux formes d'habitats adaptés à l'altitude, qui présentaient des similitudes avec leurs voisins de la plaine en habitats légers. Si les habitats rencontrés dans les hauteurs pouvaient bénéficier d'un statut régulier, les conditions de confort qu'ils montraient les intégraient dans l'observation de manières d'habiter non-ordinaires. Je ne me suis donc pas limitée aux habitats *démonstrativement* éloignés d'une norme, pour m'attarder auprès de conditions qui jouaient avec des écarts.
La rencontre de ces habitats « en dur » aux conditions d'habitation particulières, a ainsi justifié le fait d'étendre l'acception du caractère non-ordinaire à des habitats a priori banaux. En réalité, cet élargissement du champ de la recherche vient éclairer une limite rencontrée par les classifications existantes, qui essaient de distinguer les habitats par l'écart de leurs formes ou de leurs statuts, alors que les habitats concernés montrent plutôt un *continuum* de situations plus ou moins informelles et intégrées, mais ne connaissent pas de frontières franches avec le reste des habitats.

Les habitats non-ordinaires ainsi désignés rassemblent donc une grande variété d'habitats aux formes, au statut, et aux conditions de confort différents, en intégrant tout à la fois des habitats légers, mobiles, en dur, et leur ample déclinaison. Pour les besoins de clarification, on peut distinguer dans notre étude trois types d'habitats :

- Les habitats dont la forme est connue, mais le statut d'occupation illégal :

à l'exemple des granges de montagne, notamment en Ariège dans la vallée d'Antras et d'Irazein. Ces habitats présentent des conditions de confort peu éloignés des critères du confort moderne, et peuvent n'avoir de distinct avec les maisons du bas de la vallée que l'accès, escarpés et pédestre. En revanche, l'irrégularité de leur statut (granges réaménagées sans déclaration, ne permettant pas d'y résider de manière permanente) leur donne une précarité statutaire. On rencontre parmi ces habitats des bâtis fortement valorisés, qui s'échangent à des prix forts, alors même qu'ils ne sont pas déclarés comme habitats : une spéculation peut y compris opérer dans ces interstices de l'offre d'habitats qu'on aurait pu croire épargnés, achevant de rapprocher ces formes d'habitats d'autres formes reconnues.

- Les habitats dont la forme est connue, le statut d'occupation légal, mais dont le mode d'occupation ne répond pas aux critères du confort moderne :

on y rencontre principalement des maisons anciennes, dans lesquelles un ou plusieurs éléments marquent un écart au confort moderne comme le non raccordement aux réseaux en eau et électricité, décliné sous plusieurs formes : un raccordement autonome à l'eau d'une source ou d'un ruisseau, ou aller la puiser directement avec un bidon, une autonomie électrique assortie d'un maigre voltage, ou l'absence de toute source d'énergie électrique et l'éclairage à la bougie, conduisant logiquement à l'absence d'éléments de la vie relativement courante comme peut l'être la machine à laver ou un chauffe-eau, ou enfin l'absence de gaz conduisant à cuisiner au feu de bois.

Ces habitats ne sont pas menacés par l'illégalité de leur statut, mais ils sont le support de modes de vie qui diffèrent d'une norme sociale, et les intègrent par conséquent au grand champ des habitats non-ordinaires. Illisible de l'extérieur, ou par des éléments discrets, on ne soupçonne pas a priori la dimension « hors-norme » qu'ils hébergent.

- Les habitats dont le statut est irrégulier, et la forme reconnaissable pour son caractère « hors-norme » :

on y trouve les cabanes, les yourtes, les tipis, les zomes, les domes, et autres auto-constructions diverses. Les camions, les roulottes, les caravanes forment la branche « mobile » de ces habitats non reconnus comme habitations permanentes. Ils sont construits ou habités sans autorisation, et restent menacés de devoir être démontés ou déplacés. L'instabilité juridique les garde donc dans une précarité statutaire. En revanche, leurs formes désormais médiatisées hébergent des conditions de confort parfois très proches du confort moderne : raccordement aux réseaux en eau, électricité, cuisine au gaz, présence de l'électroménager, d'une salle de bain… A noter, la forme de l'habitat ne conduit donc pas à une manière d'habiter attenante.

Les habitats non-ordinaires déclinent donc des conditions statutaires et de confort différentes. L'ampleur du champ ainsi couvert rassemble un panel d'habitats parfois très éloignés. Les conditions de confort peuvent varier du strict minimum au tout équipé. En outre, la composition sociale des habitats est également variée, avec la présence de couples, de personnes seules, de collectifs mais aussi de familles. Ils sont le support d'occupations permanentes ou saisonnières, hébergeant des formes de double résidence

entre plaine l'hiver et la montagne l'été, en lien avec des activités agricoles ou d'élevage comme l'estive, ou support d'une autre organisation de vie connaissant plusieurs pôles annuels[12]. On peut donc répéter que le pluriel est de mise pour aborder les habitats non-ordinaires. Cette pluralité pourrait constituer un frein à la tentative de classification qui accompagne tout exercice de description et de définition. Mais en réalité, elle informe de la nature d'un phénomène, caractérisé par sa dimension protéiforme, réagissant en cela à une série de facteurs.

b. Les facteurs de cette diversité

Des habitats qui répondent à l'évolution des conditions d'installation, défavorable aux nouvelles implantations en milieu rural

Les habitats étudiés dans cette recherche présentent des situations étalées des années soixante-dix à aujourd'hui. Il est très intéressant de noter les variations dans le récit de l'accession à l'habitat, qui ont touché ceux qui ont aujourd'hui plus de soixante ans, par rapport à leurs jeunes acolytes. Les habitats non-ordinaires issus de la vague néo-rurale qui a suivi mai 1968 n'ont rien à voir en termes de conditions statutaire avec les nouveaux habitats. Le contexte est en effet passé de l'accessibilité à la pression foncière. Là où les enquêtés les plus âgés racontent avoir acheté la grange ou la maison qu'ils ont réaménagé avec le fruit du travail d'une saison ou un maigre héritage, les nouveaux arrivants actuels connaissent un contexte diamétralement opposé.

La « crise » du logement ne doit donc pas être négligée pour comprendre le développement de formes non-ordinaires : celles-ci viennent essayer de donner des réponses à un contexte sans cesse plus bouché pour s'installer. La multiplication des normes et l'augmentation d'une pression foncière rendent tout échappatoire de plus en plus limité.

L'Ariège n'est pas épargnée par cette pression : la raréfaction de l'offre de terrains, de maisons libres et accessibles financièrement, conduisent à l'augmentation des prix. Des éléments jouent dans l'attraction du territoire, augmentant la pression foncière : l'autoroute Toulouse-Foix permet une desserte plus facile, et ouvre la voie aux résidences secondaires, tandis que les compagnies aériennes *low cost* présentes à Toulouse et Carcassonne ont fait descendre les Britanniques jusque-là davantage présents dans le Périgord. Des acheteurs plus aisés investissent donc le territoire, avec pour conséquence l'inévitable gentrification. Les habitants locaux, eux, subissent une difficulté accrue pour accéder aux terres et aux habitats (Pilleboue, 2007).

Les dernières maisons vendues à Montagagne témoignent de la valeur accordée aux bâtis : une maison avec petit chalet attenant a été vendue 150 000 euros, tandis qu'une plus grande maison rénovée avec 8 hectares de terrain s'est vendue 280 000 euros. Seules les granges non habitables en l'état demeurent sous le plancher des 50 000 euros (deux petites ont été vendues 37 000 euros, tandis qu'une autre est en vente 40 000 euros).

12 Ces exemples, à peine esquissés, seront développés dans la partie suivante.

Ces évolutions ne sont pas l'exception mais concernent la société entière. Elles semblent paradoxales pour les territoires ruraux, encore appréhendés dans les représentations courantes comme des espaces accessibles. En réalité, la rareté des logements ordinaires y sévit, entre présence de logements vides, non disponibles à la location, ou vacants plusieurs mois de l'année du fait des résidences secondaires. Les territoires ruraux se retrouvent ainsi écartelés entre la survalorisation de leur patrimoine qui déplace les acheteurs, et transforme la nature de l'occupation des logements, tandis que des bâtisses restent abandonnées sans possibilité de trouver repreneur.

Encart : Le déséquilibre de la question foncière en milieu rural : le cas de Montagagne

En 1975 Montagagne ne compte plus que 9 habitants, et comme ses voisines alentours, on ne donne pas cher de sa survie. Pourtant, le bouche à oreille attire de nouveaux arrivants qui s'installent peu à peu, souvent par l'intermédiaire d'amis déjà présents. Ils rénovent de vieux bâtis ou construisent leur propre habitat, sans permis, et avec très peu de moyens. En 1990 la population a doublé (19 habitants), et la population continue d'augmenter jusqu'en 2016 en atteignant 73 habitants[13].

Peu à peu les habitants autochtones laissent la place aux nouveaux arrivants, et en 2017, la dernière autochtone décède. Le village est à présent composé de 48 habitants permanents et de 14 résidents secondaires, qui occupent tous les logements libres.

La présence d'un parc locatif important pour la taille de la commune permet ponctuellement l'accueil de nouveaux habitants. Mais l'offre est désormais saturée. Une vieille maison traditionnelle du pays est restée longtemps inhabitée avant d'être vendue, et est à présent à moitié en ruine. Un seul terrain reste à vendre, en face de la mairie, et semble l'être du fait de sa situation exposée à tous les regards, peu alléchant. Il intéresserait pourtant un villageois, mais qui n'a pas les fonds nécessaires pour l'acquérir. La situation reste donc gelée.

Les membres du conseil municipal, inquiets pour l'avenir de leur commune, souhaiteraient pouvoir accueillir plus de nouveaux habitants, mais doivent faire face à la saturation des terrains disponibles et des maisons, qui lorsqu'elles sont mises en vente ne peuvent pas être achetées par les habitants qui n'ont pas les moyens suffisants. Ils se retrouvent également confrontés à la présence d'habitats légers (yourtes, cabanes) qui prennent place dans ce contexte. Même si la mairie se montre favorable à ces habitats, elle ne dispose pas du pouvoir pour régulariser leur situation, et ne peut, du moins pour le moment, s'appuyer ouvertement sur le développement de ces formes irrégulières pour penser l'avenir de la commune. Car aussi pertinentes que puissent être ces installations, elles restent soumises à leur non reconnaissance juridique. L'avancée de la prise en compte des habitats non-ordinaires a donc une pertinence particulière pour un village comme Montagagne, car elle pourrait constituer une porte de sortie à la situation foncière saturée.

13 Source Wikipedia : Ldh/EHESS/Cassini jusqu'en 1999 puis Insee à partir de 2006.

Dans ce contexte, on peut lire la présence d'habitats non-ordinaires comme une réponse à une situation du logement en milieu rural inaccessible ou saturée. En l'absence de place, les habitats non-ordinaires essaient d'en créer une. Le public peu fortuné qu'ils accueillent ne peut en effet pas participer au marché des offres locales, qui s'adressent de plus en plus à des acheteurs extérieurs. Ils sont donc condamnés à explorer des solutions informelles, qui tablent sur la bienveillance du maire et l'absence de contrôle venant de plus haut, pour pouvoir rester.

Encart : Reconnaissance des habitats légers et mobiles : une prise en compte qui évolue mais laisse des zones d'ombres.

La loi ALUR permet désormais d'envisager de reconnaître des habitats légers et mobiles comme des habitats permanents pour leurs occupants. Mais cette avancée est soumise à de nombreuses closes. Ainsi, les habitats reconnus doivent être entièrement démontables, situés sur un terrain constructible ou une pastille définie par le PLU, et raccordés aux réseaux en eau, électricité et d'épuration.

Si cette loi semble sortir de l'impasse les habitats légers, elle ne touche en réalité qu'une très petite frange des habitats concernés. Elle présente en particulier deux écueils : elle n'envisage comme résidence permanente que les habitats démontables, ce qui semble exclure les cabanes et toutes les autres constructions légères, mais non démontables. En outre elle demande aux habitats légers de s'implanter sur des terrains constructibles ou prévus par les PLU, tous deux très éloignés des critères d'élection des zones d'implantation des habitats concernés. Peu d'habitats légers sont implantés sur des terrains constructibles, à cause de la différence de coût entre ces terrains avec ceux agricoles. En demandant que l'habitat démontable se trouve sur un terrain constructible, la loi passe donc sous silence la réalité économique qui sous-tend le choix des habitats légers, et qui remet en cause les déséquilibres de l'offre foncière selon la nature des terrains. Elle ignore également le choix d'un site particulier, que le terrain constructible ou la « pastille » désignée par le PLU ne permettent pas de trouver. Ces pastilles correspondent en effet souvent à des terrains peu attractifs (ancien terrain de camping, de sport…), bien éloignés des critères agissant souvent à la base de l'élection du site d'implantation d'un habitat léger. Préférer une forêt ou un bout de prairie correspond à une réalité économique, mais aussi au choix d'un site.

Si la voie s'est un peu ouverte, ce n'est donc que sur un pan, pour les habitats se rapprochant le plus des conditions d'habitation classique. La loi accepte en fait un autre type de forme, de matériaux, et pourquoi pas d'installation (toilettes sèches, phytoépuration en cours de reconnaissance), mais un certain nombre d'éléments déployés par les habitats dit légers ne sont pas encore prêts à être reconnus – le choix d'un site naturel, l'autonomie énergétique, l'accès à un autre type de foncier, intermédiaire entre le statut de terrain constructible et non constructible. La prise en compte d'autres logiques reste

à faire, notamment pour les situations décrites comme étant les plus précaires ou marginales, qui ne peuvent pas pour le moment prétendre s'inscrire dans les cases de la loi, car elle nécessite une assise économique que n'ont précisément pas les habitats légers (puisqu'ils ils la remettent en question, ou n'y ont pas accès).

La diversité rencontrée dans les habitats non-ordinaires répond sur un plan au contexte de la situation foncière en milieu rural et à ses évolutions (David, 2012). L'accessibilité du foncier des années soixante-dix donne aujourd'hui des bâtisses gardées dans des conditions de confort inspirées de la vie rurale traditionnelle, offrant un confort fonctionnel et simple, très peu mis à jour avec les évolutions sociétales. Ainsi de cette maison achetée en 1973, rénovée entièrement à la main par ses occupants, les poutres extraites des bois alentours, le simple vitrage d'origine, une ou deux fenêtres doublées dans un second temps manuellement par une autre vitre, chauffée à la cuisinière à bois, la cheminée étant active toute l'année pour cuisiner sur son foyer ouvert, et qui continue de fonctionner de la même manière aujourd'hui.

La disponibilité des terres jusque dans les années 1990 a permis aussi de nombreuses installations informelles qui se sont progressivement formalisées : d'une caravane, à deux roulottes, un bâtiment a été construit, souvent sur un prétexte agricole, et sera viabilisé dix ans plus tard. L'absence de méfiance et le peu de contrôle qui touche alors les campagnes reculées explique la facilité, aujourd'hui vécue comme déconcertante, de ces installations des jeunes d'hier. Les jeunes actuels rencontrent à l'inverse un territoire rural soumis à une pression foncière généralisée. Sur le marché encore accessible, subsistent quelques granges que certains aménageront sommairement, tandis que d'autres se tourneront vers l'habitat léger. Les choix en matière d'habitat ne sont pas qu'affaire de finance, mais aussi de goût et de site. La yourte se prête mieux à la plaine qu'à l'altitude. Ceux qui y passent un hiver en montagne trouvent souvent une grange l'année suivante. La diversité des habitats non-ordinaires s'explique ainsi également par l'incidence des conditions géographiques.

Des formes relatives aux situations géographiques…

Les caractéristiques géographiques des territoires, mais aussi leur histoire, qui connaît une longue tradition d'accueil de populations néo-rurales ou pour lequel ces arrivées sont récentes, mais encore la présence ou non d'un habitat rural antérieur, ont une incidence sur la présence, le nombre et les formes d'habitats non-ordinaires rencontrés. Les habitats non-ordinaires ne vont pas être les mêmes dans la plaine ou en montagne, sur des zones où subsiste un bâti résiduel important ou sur des zones vierges de toute construction ; ils s'adaptent à un ensemble de facteurs, ayant recours à des formes différentes selon la nature des territoires qui les accueille. Certains espaces sont privilégiés, plus accessibles ou plus accueillants que d'autres ; les habitats non-ordinaires, s'ils peuvent être rencontrés désormais sur l'ensemble du territoire rural français, dessinent ainsi une cartographie de zones d'habitats, relatives à chaque espace.

La comparaison entre mes trois terrains d'étude permet d'esquisser un tableau comparatif. On y repère la variation des habitats selon la nature des territoires, les territoires étant adoptés pour des raisons différentes selon chacun, car n'ayant pas la

même histoire, et n'offrant pas les mêmes conditions de vie, tant sur le plan social que géographique.

Figure 4.1. Tableau de synthèse des types d'habitats selon les milieux de vie, M. Lee et M. Mialocq, 2019

Milieux de vie/type d'habitat	**Très léger** *Mobile, démontable, intermittent* (Caravanes, camions, tipis, yourtes, zomes, domes)	**Léger « intermédiaire »** *Sédentaire, évolutif, auto-construits* (Cabanes)	**Dur** *Sédentaire, traditionnel, existant* (Granges de montagne, maisons)
Faible relief 0 à 500 m Plaines, vallons	Site 4 : coteaux ariégeois, Mas d'Azil et Daumazan, Ariège - habitats autoconstruits ou récupérés, isolés ou autour d'un corps de bâti central en dur - activités variées relevant du développement personnel, soin à la personne, art, artisanat, agriculture vivrière Site 6 : Bussière-Boffy, Haute-Vienne - habitats mobiles (camions), légers (yourtes, caravane, roulotte, tipi) - activités domestiques	Site 5 : Copeaux Cabana, Dordogne - cabanes auto-construites - activité artisanale (charpente)	
Relief intermédiaire 500 à 800 m Piémonts, plateaux, petites vallées Accès difficile Impact des saisonnalités		Site 3 : Montagagne et vallée du Séronnais, Ariège - habitats auto-construits - activités variées relevant de l'entretien du lieu de vie	
Relief élevé À partir de 800 m Moyenne et haute montagne Vallées encaissées, difficulté d'accès escarpement du lieu de vie / accès pédestre fréquent ; manières d'habiter fortement contraintes par les saisonnalités		Site 2 : vallée du Biros, Ariège - en majorité cabanes auto-construites, quelques yourtes et bâti préexistant - activités diverses, art, artisanat, vivrier...	Site 1 : vallée du Bernède et Moureou, Ariège - Bati préexistant réinvesti par les habitants - activités vivrières agricoles et pastorales

L'Ariège connaît une longue tradition d'accueil de néo-ruraux : figurant parmi les premiers espaces reconquis par les « immigrés de l'utopie » au lendemain de mai 1968, avec le Plateau de Millevache, la Corrèze, ou l'Ardèche, on pourrait presque parler d'une tradition de l'installation non-ordinaire. L'ancienneté de la destination a sans doute assoupli les maillages de l'accueil : le nombre d'installations non-ordinaires correspond certainement à la facilité de s'implanter sur un territoire déjà truffé d'habitats non conventionnels. Le territoire bénéficie donc d'une histoire de la présence de formes atypiques, et cette historicisation du phénomène agit comme facteur de facilitation, en

sécurisant les installations anciennes, ce qui encourage les nouvelles. En outre, on peut se demander dans quelle mesure cette inscription dans le temps long a fini par développer une culture de l'habitat non-ordinaire qui accentue sa présence. Cette histoire intervient donc comme facteur pour expliquer le nombre et la diffusion d'habitats atypiques en Ariège. Mais sur l'ensemble du territoire, la forme de ces habitats varie fortement selon les espaces.

J'ai isolé pendant mon travail de terrain quatre zones sur le territoire ariégeois, correspondant à quatre espaces offrant des qualités différentes, qui m'ont paru pertinents pour repérer la variation des installations attenantes :

- la première part de Castillon-en-Couserans et descend dans la vallée du Biros, jusqu'à Irazein et Antras. Les habitats non-ordinaires rencontrés dans cette vallée comprennent en majorité des granges et des cabanes. Ce qui peut être relevé, est la présence d'un bâti antérieur important, qui a permis une première vague d'installation dans les habitats de montagne présents (granges et abris divers), avant de voir la construction de nombreuses cabanes. Ici, les cabanes sont donc apparues dans un second temps, une fois l'offre existante saturée. Cette situation suggère que l'habitat léger intervient une fois l'offre du bâti existant tarie. C'est le cas dans certaines situations, ce qui permettrait de donner une autre lecture à la présence des habitats légers, lorsqu'on les attaque de « miter » ou « cabaniser » les territoires : ils viennent répondre à l'absence de logement disponible. Mais cette disponibilité ne doit pas être interprétée seulement en terme de présence de bâti vacant, mais aussi d'accessibilité. Si des maisons continuent d'être mises en vente à Antras, le déséquilibre foncier existe aussi désormais dans ce coin le plus reculé, sélectionnant de fait les acheteurs[14]. Les cabanes apparaissent dans ce cadre comme une réponse à l'évolution de la situation foncière exposée précédemment, en permettant des installations peu coûteuses.

- en comparaison, la vallée du Bernède, au nord de Massat, présente une situation similaire et différente à la fois. Zone montagneuse également, les habitats rencontrés sont majoritairement solides : granges, maisons, cabanes, les rares yourtes et tipis qui ont pu s'y établir n'ont en général fait l'expérience que d'un seul hiver. (La neige menace en effet la toile, tandis que l'isolation thermique est trop fine pour permettre une inertie. Si une yourte est chaude le temps qu'elle est chauffée, sa température chute inévitablement la nuit.) Mais l'exposition de la vallée plein nord amène une différence notable avec celle du Biros, plein sud, au niveau de la nature des installations. L'attractivité de la vallée du Biros ne l'épargne pas de la gentrification, que la vallée du Bernède semble tenir à distance. Les personnes attirées par les deux cadres de vie ne sont pas les mêmes, donnant lieu à des formes d'habitats qui, quoique similaires sur la forme extérieure (des granges ou des cabanes) n'en sont pas moins le support de manières d'habiter très différentes : la notion de confort notamment, montre un curseur d'une grande amplitude, d'installations très rudimentaires aux plus aménagées, à l'échelle de chaque vallée. L'exemple de la cuisine, développée un peu plus loin, permettra de revenir dessus. Il est donc à noter que si les habitats se ressemblent, en étant dans les deux cas des habitats adaptés à la vie en altitude, ils révèlent des variations importantes en rentrant dans leur fonctionnement.

[14] Un ensemble de deux granges ont ainsi été achetées par un retraité d'Europe du Nord 150 000 euros, une somme qui peut paraître modeste pour un acheteur extérieur mais ne pouvait s'adresser aux habitants voisins. Les propriétaires précédents les avaient acquises avec l'équivalent d'un salaire saisonnier dans les années 1980.

- la situation est encore différente avec les habitats non-ordinaires rencontrés dans la plaine et les premières collines des piémonts pyrénéens. La zone comprenant Daumazan, Montbrun-Bocage et le Mas d'Azil offre davantage d'exemples d'habitats légers. Ceux-ci trouvent un climat plus adapté à leurs murs de toiles (yourtes, zomes, domes, ou tipis), moins rigoureux qu'en haute montagne, à l'écart notamment de la menace que fait peser la neige sur des constructions trop légères. La présence de grands ensembles ou tout du moins de maisons importantes permet la diffusion d'une forme d'implantation d'habitats légers qui séduit par le compromis qu'il permet entre vie privée et vie de groupe, avec la combinaison de maison en dur pour la vie collective et habitat léger qui fait office de chambre. La connexion avec la métropole toulousaine à une petite heure de voiture, l'accessibilité de l'espace vallonné, donnent lieu à des installations qui diffèrent nettement avec les zones montagnardes, difficilement accessibles, et aux conditions climatiques plus ardues.

- la dernière zone enfin, forme comme une synthèse des cas de figure rencontrés dans la plaine vallonnée et la montagne. Les habitats non-ordinaires présents sur le piémont, partie déjà très accidentée qui précède la haute montagne, peuvent encore prendre la forme d'habitats légers, le climat le permettant, mais endossent aussi volontiers l'aspect d'une cabane, plus solide et durable. On retrouve aussi l'alliage d'un bâtiment principal flanqué de ses habitats légers. En revanche, les granges offrant des conditions d'habitation rudimentaires ne font pas partie du paysage, sans doute car elles sont moins nombreuses qu'en montagne, et ont donc été investies en priorité par ceux qui ont pu acheter la pierre dont elles sont bâties, synonyme de plus-value à une époque qui valorise la « vieille pierre ». Ici aussi, comme à Antras, les habitats légers et les cabanes, répondent à un foncier inexistant, car saturé, ou inaccessible : la situation intermédiaire du Piémont en fait sans doute une zone particulièrement attractive, entre plaine et montagne, pour lequel le bâti existant ne suffit plus. C'est la situation que rencontre Montagagne, malgré son parc de logement locatif particulièrement important pour la taille de la commune, et qui ne peut plus répondre aux demandes d'installations qui arrivent régulièrement à la mairie. L'enjeu soulevé ici par les habitats non-ordinaires est celui d'une demande d'implantation qui ne trouve pas de place pour se réaliser.

Selon les espaces en Ariège, les formes et les enjeux des habitats diffèrent donc : les zones montagnardes présentent davantage d'habitats non-ordinaires en dur, mais selon leur exposition et leur situation géographique, elles accueillent des manières d'habiter qui présentent des variations. Ces territoires de montagne font le plus écho à la recherche d'isolement présenté dans le choix du lieu de vie. L'Ariège a en effet les caractéristiques d'un territoire excentré, qui semble aux confins, une terre qui s'arrête avec les montagnes, au travers de routes qui se perdent dans les derniers villages avant les sommets[15]. Elle revêt les vertus d'un « paysage porteur d'alternatives » (Greverus, 1983, cité par Kritzinger, 1989), à l'image des îles solitaires, ou des régions lointaines, « dont la marque commune est une certaine sauvagerie » (Kriztinger, 1989, p. 220). Ainsi, les Pyrénées « trouvent leur place dans les « registres » de l'évasion idéologique et géographique » (*Ibid.*). Mais elle permet aussi une situation intermédiaire, qui bénéficie de la proximité

15 C'est le cas par exemple de la départementale D4 qui mène vers Antras et s'arrête un peu plus bas, après Estoéou.

aux axes de circulation et à une métropole proche. Les types d'habitats non-ordinaires diffèrent ainsi entre la zone la plus proche de Toulouse, celle qui s'en éloigne, et celle qui semble s'en être coupée.

La situation géographique de l'Ariège diffère à ce niveau de la Dordogne et de la Haute-Vienne, plus centraux, et situés à proximité d'axes de dessertes qui les connectent facilement au reste du monde. L'autoroute Toulouse-Brive-Limoges le long de laquelle se trouvent les zones d'étude, n'a pas une incidence quotidienne sur les habitats rencontrés, mais explique peut-être la présence plus importante d'habitats mobiles à Bussière-Boffy, et la mobilité des habitants observée à Copeaux Cabana. L'intégration que connaissent ces territoires a peut-être un lien également sur les formes d'habitats non-ordinaires rencontrées, moins éloignées de formes de confort modernes qu'en Ariège.

A Copeaux Cabana, la construction en bois est d'usage, simplement du fait de la présence de charpentiers à l'origine du lieu de travail et de vie. La cabane est le support d'expérimentation de ses constructeurs, composée de matériaux trouvés sur place – bois et terre. Les bâtis en dur ne figurent pas parmi les habitats non-ordinaires, répondant de fait à la pression foncière qui touche un territoire fortement valorisé. En Haute-Vienne en revanche, les couples arrivés en roulotte dans les années quatre-vingt possèdent désormais leur maison, qui conserve parfois des conditions qui seraient cataloguées vétustes (installations électriques non mises aux normes par exemple). Yourtes, roulottes, caravanes et camions forment la relève de cette première génération désormais installée, en présentant des formes d'habitat temporaires qui peuvent durer, et demandent un faible engagement matériel et financier de la part de leurs habitants. Les habitats légers trouvent dans le climat doux et le relief modéré un espace où s'acclimater, tandis que les camions stationnent un temps dans le hameau qui constitue une étape régulière sur leurs trajets.

L'incidence des territoires sur les formes d'habitats non-ordinaires continue d'être observée avec ces deux autres terrains, mais d'une manière moins démonstrative qu'en Ariège. La volonté de s'isoler et de se reconnecter à des besoins élémentaires, qui passe par la recherche d'une autonomie aboutie, est moins présente en Dordogne et en Haute-Vienne. Les habitats non-ordinaires rencontrés ici n'ont pas à répondre à un climat particulièrement rigoureux, et ne connaissent pas des accès aussi difficiles qu'en montagne. Les conditions de confort rencontrées renvoient (par conséquent ?) moins à des extrémités, et les manières d'habiter semblent à l'image de leurs lieux de vie, moins escarpées ou inaccessibles. Ce point questionne le parallèle qu'il est possible de faire entre les qualités prêtées à un territoire (l'éloignement de l'Ariège, l'aspérité des montagnes) et le contenu des installations rencontrées (adaptées aux conditions rudes de la montagne). Sans doute le lien ne peut-il être littéral, même s'il existe.

Les habitats non-ordinaires connaissent ainsi une variation selon les territoires, montrant en cela leur caractère relatif à des conditions climatiques, historiques et sociales. Mais cette adaptation ne suffit pas à rendre compte de leur déclinaison ; le facteur humain rentre également en jeu, avec le rôle de l'interconnaissance et du réseau.

… Mais qui en restent libres aussi : le facteur humain

La cartographie des habitats non-ordinaires dépend également d'un facteur autrement plus impalpable que l'impact des conditions climatiques, et qui prend sa source dans la manière dont se répandent les habitats. Le réseau et le voisinage y tiennent un rôle clé. Des pratiques similaires peuvent en effet être relevées selon les vallées, montrant l'effet que joue la connaissance des pratiques de ses voisins, qui si elles sont adoptées, sont imitées d'habitats en habitats.

Cette nuance explique notamment pourquoi à formes d'habitats équivalentes (grange et cabane), on observe des pratiques très différentes. Les habitats non-ordinaires sont relatifs à un territoire, mais ils dépendent aussi très fortement du réseau ou de la culture de ses occupants, comprise comme l'ensemble formé par les motivations, les gestes, et les représentations, avec laquelle ils arrivent et dans laquelle ils s'inscrivent.

Ainsi à Antras, les habitants rencontrés qui vivent en grange ou cabane cuisinent tous au gaz. Vincent préfère monter sa bouteille de gaz dans un sac à dos jusqu'à sa cabane, située à vingt minutes de marche du village plutôt que de cuisiner au bois. Le parcours escarpé allié au poids de la bouteille ne le dissuade pas dans cet exercice, qui lui facilite par ailleurs la vie au quotidien. L'usage du gaz est en effet argumenté comme facile et rapide, alors que cuisiner au feu de bois comporte de nombreuses contraintes : la collecte du bois d'abord, l'allumage du feu ensuite, perçu comme long et fastidieux, en plus de comporter le désagrément de chauffer l'espace intérieur l'été.

A l'inverse, des deux parts de la vallée du Bernède, l'ensemble des habitants cuisinent au feu de bois. La première maison à l'entrée de la vallée n'est pourtant qu'à cinq minutes de marche du parking, mais cuisiner au feu de bois est présenté comme une économie de gestes, le bois étant régulièrement glané aux alentours de la maison. Sans doute l'argument de l'économie d'énergie et la réduction de la dépense, non présenté comme tel, intervient-il aussi. De l'autre côté de la vallée, Peter cuisine également uniquement au bois, alors que sa maison est assez proche de la route. Mais ici aussi, récolter du bois alentour et constituer des fagots est présenté comme une économie d'effort par rapport à celui de monter à pied une bouteille de gaz. A noter, le type de bois pour cuisiner n'est pas le même que celui pour se chauffer, plus coûteux en énergie et en temps pour être rapatrié, débité, et fendu. Le bois de cuisine est récolté autour, et n'a pas vocation à durer : des branches fines peuvent suffire pour produire une flamme vive le temps de chauffer les aliments.

Cette comparaison des pratiques quotidiennes autour de la cuisine est éloquente pour relever d'une part la variation significative des manières d'habiter hébergées dans des habitats de formes similaires – le fait de cuisiner au bois ou au gaz a en effet un impact non négligeable sur le quotidien, mais aussi pour observer l'essaimage en chaîne des pratiques, puisque des pratiques communes peuvent être relevées à l'échelle de la vallée. Le voisinage intervient comme facteur structurant des pratiques, par l'imitation qu'il met en œuvre, lorsque les modèles sont approuvés. Les variations des habitats non-ordinaires peuvent ainsi être rassemblées par grandes « familles » de voisinage, du fait d'une diffusion des pratiques par l'exemple et l'imitation. Le facteur humain joue donc à

plein dans l'adoption de pratiques plutôt que d'autres, les pratiques s'encourageant les unes les autres, ou montrant leurs défauts, par l'expérience directe auprès de ses voisins.

En outre, cet exemple est instructif pour dessiner la variation des représentations soutenant les gestes et les pratiques quotidiennes, puisque des deux côtés l'argument de la facilité l'emporte, et consiste à aller à la solution la moins coûteuse en temps et en énergie. Mais pour les uns, l'acheminement du gaz est plus coûteux que celui du bois, tandis que pour les autres, le temps et l'organisation que demande la cuisine au bois sont plus coûteux que le fait de monter une bouteille de gaz. Le sens que revêt la facilité n'est donc pas le même selon les deux pôles, qui ont ici la taille d'une vallée, suggérant par là le poids et le rôle de représentations collectives, déclinées selon chaque espace.

On commence ainsi à percevoir la complexité constituant la nature des habitats : ceux-ci sont relatifs à une série d'éléments comprenant tout à la fois des facteurs physiques (climat, relief), sociaux (histoire et représentations d'un territoire), culturels (sens donnés aux pratiques et choix adoptés en conséquence), et passent par des canaux où le rôle de l'interconnaissance et des réseaux de pensée, de pratiques, et de représentations, ont une place capitale. Si les territoires ont une influence sur les arrivants qu'ils accueillent, ceux-ci modèlent en retour le territoire d'élection (Richard et *al.*, 2014), rendant difficile de déterminer quel élément est responsable de quelle traduction sur le terrain. Des territoires et des pratiques, l'influence est mutuelle et s'interpénètre, formant au final ce qui ressemble à la culture d'une vallée, comprise comme le partage de représentations et de pratiques collectives.

c. Caractéristiques des habitats non-ordinaires

A ce stade de la présentation des habitats concernés par notre étude, on peut commencer à proposer une description des caractéristiques qui rassemblent, cette fois, l'ensemble des habitats non-ordinaires. Ces points communs restent déclinés selon les habitats et leurs habitants. Il est entendu que la diversité reste de mise ; cela étant, par-delà les déclinaisons on peut repérer des éléments transversaux aux habitats non-ordinaires qui les distinguent des habitats classiques.

Des habitats peu coûteux

Le coût de l'habitat est peut-être le premier élément incontournable : les habitats dont il est question ici sont tous peu coûteux, ou gratuits. Le type de matériaux et leur mise en œuvre permet une réduction des coûts, lorsqu'on est en présence d'auto-construction, de récupération, ou d'usage des matériaux disponibles sur place (bois, terre, pierre). Le panel des coûts des habitats varie cependant fortement, entre l'habitat le moins cher et le plus cher. La compétence des auto constructeurs, leur connaissance de la pratique de la récupération, leur inscription dans un réseau et leur insertion dans un voisinage susceptible de donner de l'aide, vont déterminer des différences notoires d'un cas à un autre. Yogan estime le coût de sa cabane à 1000 euros, mais il est charpentier, et bénéficie d'un large réseau par lequel il a pu récupérer de nombreux matériaux (vitres, porte). Une cabane similaire sans ces compétences coûterait bien plus du double. Le

recours à des pratiques de « bricolage » permet d'expliquer la qualité des habitats rencontrée à des coûts modiques. Mais il faut noter que ces pratiques nécessitent un savoir-faire. La « récup' » par exemple s'appuie sur des compétences, celles de repérer, d'imaginer l'usage postérieur, et de transporter l'objet ; son usager a besoin d'un espace de stockage, et doit savoir attendre le temps nécessaire avant d'utiliser les éléments qu'il trouvera bons à assembler. Une cabane n'est donc pas inconditionnellement peu coûteuse, tout dépend des compétences de « débrouille » maîtrisées par son concepteur. Elle peut même valoir le prix d'un habitat conventionnel : les charpentiers de Copeaux Cabana ont déjà réalisé des « cabanes » à usage de loisir pour des particuliers, avoisinant les 35 000 euros. Un type d'habitat n'a donc pas de prix attenant, mais son coût est le résultat d'un ensemble de pratiques. Cette question financière n'est pas anecdotique, elle est importante pour distinguer des habitats entre eux : les habitats non-ordinaires dont il est question ici s'inscrivent tous dans une démarche où peu d'argent est engagé. Ce point les distingue notamment des exemples d'habitats qui nécessitent davantage d'investissements financiers, et qui ne concerne pas la même frange de population. Nous traitons ici de cas intermédiaires, qui n'ont pas les ressources (ou ne veulent pas les mettre) pour accéder à un habitat ordinaire, et déploient d'autres canaux pour habiter.

Certains habitats sont même gratuits pour leurs habitants, dans le cas des habitats prêtés ou transmis de main à main. Une autre forme d'accession à l'habitat peut ainsi s'observer dans certains cas, à l'écart de la tractation monétaire. Les cabanes de Copeaux Cabana en sont un bon exemple, qui voient se succéder différents habitants dans les cabanes sans qu'il ne soit question d'échange financier. Deux habitants qui vivaient en camion ont pu ainsi se replier dans les cabanes de leurs prédécesseurs lorsqu'ils sont partis. Le legs se fait dans ce cas de manière informelle, et vient répondre au besoin des personnes présentes sur place. Un autre régime de propriété se dessine alors, marqué par la valeur d'usage plutôt que par celle de possession. Les cabanes ou roulotte peuvent garder le nom de leur constructeur pour être désignées, mais elles « appartiennent » à celui qui les occupe, le temps de son occupation. Ceux-ci sont conscients qu'ils laisseront leur place lorsqu'ils se tourneront vers d'autres projets.

Ce régime n'est pourtant pas la norme des habitats non-ordinaires, et de nombreux cas montrent un rapport à l'argent aussi normé que dans le reste des habitats : des habitats non-ordinaires s'échangent aussi avec des sommes assez importantes. Le cas des *tiny house*[16] est à ce titre éloquent, en montrant un régime intermédiaire de l'accession à la propriété. La somme déboursée est inférieure au prix moyen d'une maison, mais bien plus important que le coût engendré pour une cabane, une yourte ou un tipi. La facture moyenne, entre 30 000 et 50 000 euros peut être l'équivalent d'une petite maison dans certaines zones rurales, et a peu de choses en commun avec le coût d'une cabane résultant de débrouille.

La question du coût rassemble donc les habitats non-ordinaires, mais le panel des prix est large, soulignant combien la perception du « cher » ou « peu cher » est relative.

16 Littéralement, *tiny house* signifie maison minuscule, et désigne un petit habitat en bois monté sur roue d'une surface au sol de 10 à 15 mètres carrés. Apparues aux Etats-Unis, le concept connaît un succès croissant, en proposant des petites maisons munies de tout le confort matériel (salle de bain et cuisine équipée), à moindre coût. Il faut compter entre 18 000 et 30 000 euros minimum à l'achat. Assimilées aux caravanes, elles n'ont pas besoin de permis de construire, et sont soumises au régime des habitats sur roues.

En outre, si les habitats non-ordinaires peuvent mettre en place un autre régime de la propriété et échapper ainsi en partie à la pression d'avoir des ressources suffisantes pour pouvoir habiter dignement, ce régime n'est pas la norme au sein d'un phénomène marqué par des rapports à l'argent parfois antagonistes. La gratuité peut être un objectif et correspondre à une philosophie qui donne lieu à des dons (de terre, d'habitat), mais l'inverse est tout aussi actif, avec la présence, aussi, d'exemples de spéculation et de recherche de plus-value sur ses biens.

Des habitats souples

Conséquence directe de leur faible coût, les habitats non-ordinaires sont des habitats souples. L'accès à l'habitat permet déjà une souplesse que ne possède pas l'accès classique à un logement, que ce soit dans le cadre de la location ou de l'achat. Dans les deux cas, un ensemble d'éléments sont nécessaire qui restreignent l'accès à l'habitat. Les habitats non-ordinaires montrent un régime de l'accès plus souple, par la présence du prêt, du don, ou de l'achat, mais avec des sommes inférieures à la moyenne. Ils montrent auquel cas une logique moins engageante que l'accès classique, régi par des contrats. Cette souplesse de l'accès explique le temps passé dans les habitats non-ordinaire, variable, mais parfois très court. Ce sont des habitats qui permettent en effet de tester une forme de vie, un temps, celui de l'expérience. En ce sens, ils témoignent d'une qualité absente des habitats classiques, en permettant de s'adapter à différentes étapes de vie. Les habitats non-ordinaires se distinguent ainsi des habitats conventionnels par leur temps de fréquentation. Comme les formes sont variées, certains vont héberger des vies sur un temps long – ainsi de la maison des Figuets, où vivent depuis 40 ans ses propriétaires, avec le confort élémentaire des premières années ; en revanche, les habitats légers témoignent de manière plus manifeste le caractère temporaire de l'habitat, qui épouse les étapes de vie de ses habitants. En Ariège, on peut isoler une trajectoire type dans le passage d'une forme d'habitat itinérante ou mobile (à pied ou en camion), qui se pose ensuite en habitat léger plus ou moins important (tipi ou yourte), se transforme en habitat plus installé (cabane) avant de se solidifier complètement par l'accès à un habitat en dur, souvent de manière légale (grange). La trajectoire de Nadia illustre cette transformation de l'habitat juxtaposée avec les étapes de vie de la personne. Arrivée en Ariège en sac à dos pour une expérience de woofing, elle choisit d'y rester pour le contact avec la nature qu'elle y trouve. Elle vit alors successivement dans une grange sans eau ni électricité, qu'on lui prête à dix minutes de marche d'un village, avant de rejoindre une cabane à vingt minutes de marche, qu'on lui prête également. Elle vit ensuite quelques années entre une tente l'été, et des solutions de replis l'hiver (gîte). Après un épisode nomade à cheval, elle pose une yourte près d'une petite maison qu'elle loue dans un village. Avec son compagnon, ils y élèvent leurs deux filles. Au bout de quelques années, ils achètent une grange en contre-bas, qu'ils retapent pour « faire notre maison un peu plus en dur, un peu plus confortable, et accessible ».

L'habitat épouse dans cet exemple les expériences endossées par la personne : de la recherche de contact « très très pur avec la nature », trouvé dans l'isolement des habitats de pleine montagne dont l'accès se fait à pied, au retour à une expérience itinérante des débuts, à l'installation familiale sur un terrain offrant des commodités (électricité, eau

courante, proximité du village), à son aboutissement à ce qui ressemble à un point final, dans la forme légale et conventionnelle d'un habitat dur muni du confort habituel, les habitats non-ordinaires ponctuent un parcours, en proposant des qualités à chaque fois adaptées aux besoins émis par la personne. La vertu d'un habitat ne peut donc se comprendre qu'inscrit dans le processus et la durée desquels il fait partie. Les habitats non-ordinaires rappellent plus qu'un habitat classique le rôle et le poids des étapes, qui trouvent dans ce genre d'habitat une forme pour se matérialiser, et épouser leurs contraintes. La souplesse des habitats non-ordinaires réside ainsi dans leur capacité d'adaptation à des besoins, une qualité qu'ils remplissent grâce à leur caractère évolutif. Que ce soit dans le passage d'un habitat à un autre, ou dans la transformation de l'habitat, l'habitat non-ordinaire est en effet malléable.

En témoigne la trajectoire de ce couple en Dordogne, qui transforme son habitat avec l'arrivée du premier puis du second enfant, et montre un usage diversifié de plusieurs habitats. Au départ, le couple vit dans une petite roulotte sur le lieu collectif de Copeaux Cabana. Ils construisent ensuite une plus grande roulotte, tout en gardant la première comme chambre d'appoint. Lorsque leur premier enfant nait, ils agrandissent la roulotte principale, avant de déménager pendant six mois dans la maison d'amis qui sont leurs voisins, et leur confient le gardiennage de leur habitat pendant l'hiver. Au printemps ils se délocalisent chez d'autres amis, qui possèdent une yourte accolée à une cabane. Ils y accueillent leur deuxième enfant. L'hiver suivant, ils reviennent garder la maison de leurs premiers voisins. Au printemps, ils reviendront dans la yourte et la cabane, le temps qu'ils construisent leur habitat sur un terrain qu'ils ont acquis à proximité du collectif.
Cette trajectoire d'habitat montre une alternance de conditions matérielles, des habitats légers à une maison de taille modeste (environ 60 m²), qui offre un confort de base (salle de bain, WC). Les habitats légers sont préférés pour leur contact au dehors, mais l'habitat en dur est apprécié pour la praticabilité de ses conditions matérielles, l'hiver, avec des enfants en bas âge.

Les habitats non-ordinaires apparaissent ici en lien avec les saisons, et relatifs à une étape de vie en construction : ils viennent soutenir la construction d'un habitat final, qui mettra quelques mois ou années à se concrétiser. Pour autant, cela ne doit pas enlever le sérieux qu'on leur prête, non plus les qualités qu'on leur trouve : l'adaptation que permettent les habitats non-ordinaires ainsi que les conditions matérielles qu'ils proposent sont des qualités à part entière. La durée de fréquentation, courte ou longue, ne peut pas servir à valider ou rejeter la forme d'habitat observée. Ces habitats témoignent au contraire d'un besoin de souplesse que ne possèdent pas les habitats classiques, en permettant notamment des installations à durée variable parfois éphémères.

Des habitats poreux

La souplesse des habitats non-ordinaires peut se décliner également sous un autre angle : dans la porosité que l'habitat permet entre le dehors et le dedans. Les habitats dont il est question ici mettent en mouvement la délimitation qui constitue la maison dans sa définition traditionnelle. Dans *Anthropologie de l'espace* (2007), Marion Segaud relève parmi les caractéristiques de la maison le fait qu'elle délimite un intérieur vis-à-vis de l'extérieur : « Délimiter est une opération élémentaire, consubstantielle à l'orientation, qui situe l'homme par rapport au reste du monde, qui introduit un intérieur par rapport à

un extérieur » (*Op. Cit*, p. 126). Or les habitats non-ordinaires remettent en question le seuil, cet élément qui relie et sépare le dedans et le dehors. Plus exactement, ils en remodèlent le contour, le rendant fluctuant, évolutif, relatif.

Ainsi des cabanes de Copeaux Cabana : situées sur un lieu collectif, la cuisine, la douche et les toilettes sont en dehors des cabanes. L'extérieur se trouve de fait intégré au dedans de la cabane, qui ne peut fonctionner sans la circulation avec le dehors. A la différence d'une maison qui comprend toutes les commodités en son sein et où il n'est pas nécessaire de sortir, la cabane impose un rapport au dehors, et ce par tous les temps. Le rapport à l'environnement extérieur est ainsi incontournable, et transforme le rapport au dedans. L'extérieur pénètre d'abord dans les nombreux allers-venus qui déposent de la terre sur le plancher et invite à un balayage quotidien d'un intérieur qui ne sait pas faire écran à l'élément duquel il fait partie. La cabane est en effet un espace petit, dépourvu de sas suffisant pour garder un intérieur immaculé. On peut déposer ses chaussures à l'entrée, mais l'extérieur rentre quand même plus franchement que dans une maison de ville. La porosité au dehors est ainsi non seulement incontournable, mais elle est également consentie et recherchée. La cabane est en effet bien plus pensée comme s'intégrant à son environnement que l'inverse, d'un habitat qui s'impose sur son site et le modèle pour lui. Elle se distingue de la maison par ce souci de l'intégration aux éléments naturels, en faisant acte de relier ce que la maison sépare par des murs épais et des doubles vitrages. Les nombreuses vitres qui composent souvent les cabanes illustrent cette volonté d'insertion au sein de l'espace où la cabane a été posée. Ainsi de la cabane de Yogan, ponctuée de vitres verticales, intégrées tels des espaces libres entre des poteaux en forme d'arbres qui servent de liens et de structure. Elles laissent passer le jour, mais aussi le son, des feuilles qui tombent l'automne, des oiseaux, de l'atelier qui fonctionne un peu plus bas. Elles rappellent de tous côtés la présence de la forêt qui entoure la cabane, en faisant plonger le regard dans les arbres alentours. La fenêtre est ici « un espace de transition qui met en relation un extérieur et un intérieur » (*Ibid.*, p. 133).[17]

La porosité, démonstrative dans le cas de la cabane, se rencontre également dans des habitats en dur, pour lesquels on pourrait penser une séparation plus radicale entre le dehors et le dedans. C'est notamment le cas des habitats marqués par l'activité paysanne, qui même pourvus de seuil, font rentrer une activité de l'extérieur au dedans : par exemple dans le fait de transformer le lait en fromage, ou de faire rentrer des fagots de bois pour cuisiner. Ces habitats renvoient à un modèle ancien, qui ne présente pas de grande originalité comparée à la tradition dont ils sont issus, et n'ont d'écart que vis-à-vis de leur époque. Ils montrent que la porosité de l'habitat ne dépend pas tant de critères matériels (l'absence de sas, la présence de vitres nombreuses) que des pratiques des habitants. La porosité est en fait la conséquence d'une volonté qui précède l'habitat, et qui l'ouvre au dehors. La particularité des habitats non-ordinaires est de proposer un panel de déclinaison d'habitats plus ou moins poreux aux éléments extérieurs, qui facilitent la porosité au dehors qui peut être recherchée : des toiles de tente aux murs épais, ils se font le support de vies qui composent avec l'extérieur, et remettent ainsi en question la séparation contenue dans la normativisation de l'habitat contemporain.

17 Pour une illustration de ces développements, se reporter aux photographies dans le cahier iconographique.

La manière d'habiter déployée par Peter est exemplaire sur ce plan[18] : son espace de vie sert tout à la fois à faire du savon, du fromage, de la vannerie, dessiner, sculpter, cuisiner, manger, lire ; le tout se déroulant au sol, sans table ni chaise. L'espace de vie dans ce cas n'est plus relatif à une fonction, mais peut en accueillir plusieurs. Cette multifonctionnalité n'est pas sans rappeler les analyses de C. Pétonnet (1970), qui montre le décalage entre la vie des bidonvilles et le relogement des familles dans les grands ensembles. Soudain, l'occupation horizontale des espaces, qui permettait de circuler librement d'un espace à l'autre, et de réparer une moto dans la cour où l'on mangera, se trouva interrompue, sectionnée, par la mise aux normes qui accompagne l'habitat standardisé. Les habitats non-ordinaires reviennent sur cette coupure opérée par la standardisation des habitats, en permettant un rapport multifonctionnel à des espaces évolutifs.

La porosité des habitats non-ordinaires réside ainsi sur deux plans : dans le « flou » qui intègre le dedans au dehors, au travers d'un habitat intégré aux éléments qui l'entourent ; mais aussi dans la multifonctionnalité permise par l'habitat. Un même espace peut servir à plusieurs choses, ou bien l'habitat est articulé à différents espaces qui permettent de remplir plusieurs fonctions.

Ce dernier point explique une autre caractéristique largement partagée par les habitats non-ordinaires : leur taille. Très souvent, les habitats rencontrés sont petits. Or la porosité des habitats précédemment exposée permet de comprendre la taille autrement que comme un frein ou une limitation. En réalité, les habitats sont intégrés à un ensemble plus vaste : que ce soit l'environnement immédiat, ou un ensemble d'autres habitats. Un habitat petit prend sens dans le cas de manières d'habiter qui se déroulent principalement dehors, et trouvent dans l'habitat une base pour dormir au chaud. La taille est aussi à accorder à l'espace qui accueille l'habitat : à Copeaux Cabana, si les cabanes sont petites, elles constituent en réalité une des cellules de vie des occupants. L'espace de vie dépasse amplement les cabanes, et comprend la cuisine collective, l'atelier, les toilettes, la forge, l'atelier de poterie, sans compter tous les déplacements à l'extérieur du lieu de vie.

Ce que montrent en fait les habitats de cet ordre, est un élargissement de l'espace de vie, qui n'est pas contenu dans les contours d'un seul habitat[19]. L'habitat prend alors le sens d'un « cocon », réservé à l'intimité dans le cadre d'une vie collective, qui prend tout son sens dans le contact permanent au dehors.

L'exemple de cet habitant qui s'est construit une petite cabane accolée à une caravane permet de préciser le contenu prêté à l'habitat individuel dans le cas d'une vie collective et d'une activité extérieure (la charpente).

---

18 Peter vit dans une maison ancienne, en pierre, avec un simple vitrage, il cuisine au feu de bois, et a vécu sans être raccordé au courant pendant quinze ans, avant de faire le raccordement il y a quelques années. Le robinet d'eau froide qui arrive dans la maison fuit depuis plusieurs mois et n'a pas été réparé ; il va donc puiser de l'eau à l'arrivée de la source au robinet de son jardin. De l'extérieur, son habitat n'est pas manifestement « non-ordinaire », sa maison étant située sur une pente, entourée d'autres bâtis anciens, comme les maisons voisines. Il en est propriétaire. L'accès est pédestre, sur quelques centaines de mètres. C'est l'organisation de vie et les conditions matérielles qui l'intègrent au champ d'analyse.

19 On reviendra sur cet aspect dans la conclusion, en s'interrogeant sur la distinction entre espaces de vie, espaces vécus, sur leur taille et leurs circulations.

- (l'enquêtrice) parce que la différence entre caravane et cabane, c'est que la cabane permet que ça soit plus isolé ?
- (l'enquêté) ma cabane me permet que ça soit plus isolé, plus à mon goût aussi, parce que c'est vrai qu'une caravane ça m'enchante pas des masses, et là j'y ai déjà passé quelques années. C'est pas très grand, en plus moi je suis vite bordélique... Enfin, c'est pas un espace que j'ai envie d'investir plus que ça, pour m'y sentir bien, à l'aise. C'est pas dans une caravane que j'imagine un espace de vie dans lequel *moi* je m'épanouis, en tout cas.
- et dans ta petite cabane oui. C'est suffisant comme espace ?
- mmm, je sais pas encore (rires)
- elle est petite.
- Oui ! Elle est petite.
- pourquoi tu as fait ce choix qu'elle soit si petite ?
- parce que j'ai fait avec le bois que j'avais. Oui. Et aussi, parce que je me sens pas dans une urgence, mais je me sens un peu dans un empressement de… (cherche ses mots) d'acquérir, d'accéder à un certain confort. Mmm, on va dire : visuel, pratique, esthétique, et de vie en fait ; juste un endroit où du coup si j'ai envie de m'extirper du groupe et passer un moment, un moment seul, et bien c'est pratique de le faire chez moi, parce que je suis pas dépendant d'une cuisine, je suis pas dépendant de… de ce qu'il faut pour vivre quoi.

Les conditions d'habitation sont ici à articuler au contexte d'une vie de groupe, où l'habitat est recherché pour l'extraction qu'il permet. Il doit permettre de trouver un confort qui dépasse la question thermique. Il y est question d'autonomie, d'intimité, mais aussi de l'ouverture à faire autre chose que travailler. Le confort est en effet plus large que des préoccupations matérielles. Lorsque je lui demande de compléter en quoi consiste ce confort, s'il est visuel, pratiques esthétique, le fait d'avoir une cuisine, il explique :

- avoir une cuisine, des rangements, pouvoir mettre en valeur des objets que j'aime bien, et qui pour l'instant traînent juste dans un coin. Pouvoir expérimenter aussi l'aménagement d'un truc qui me correspond. (Il réfléchit) Visuel, ça rejoint l'esthétique dans le sens où … je vois et j'habite dans un habitat qui me fait plaisir à voir quoi ! Que ce soit le bâtiment lui-même ou l'environnement qui l'accompagne. Dans ce cas concret : la forêt. Et puis un peu toute la flore autour.
(…) Parce que du coup, c'est un mode de vie qui use. Moi ça me dit bien d'avoir un endroit, justement, pratique, pour du quotidien qui est autre que juste se lever et aller bosser.
Si j'arrive à accéder à un certain confort, que ce soit de chauffage ou pour me faire à manger… oui, voilà, pour être bien sans que ce soit compliqué, on va dire, bin ça va me permettre de pouvoir me concentrer sur des activités annexes, qui ne sont pas le travail, mais qui sont : faire de la musique, lire…

L'enquêté prête à son habitat des fonctions qui dépassent l'aspect utilitaire, pour déployer d'autres plans. Même petit, il est présenté comme une ressource, qui vient s'articuler aux conditions de vie et de travail attenantes : le fait de travailler dehors, et de vivre en groupe. La cabane constitue un équilibre accessible, car peu coûteux, fait avec les matériaux disponibles, qui permet l'autonomie nécessaire à se sentir chez soi.

Une habitante qui vit en roulotte s'exprime par écrit ainsi :

Plus j'ai grandi, plus mes habitats ont rétréci. Permettant de faire le vide, de garder l'essentiel et d'être au maximum dehors. Ce que j'aime le plus en termes d'habitat c'est être dehors/dedans.

> Grâce aux vitres et aux appentis. Et ce que j'apprécie aussi beaucoup c'est un espace tout ouvert à l'intérieur avec seulement des différences de niveau pour limiter les espaces.

Ce qu'on voit ici, c'est que la taille est perçue à l'inverse d'une limitation, la réduction de l'espace permettant au contraire de ne pas s'encombrer de superflu, qu'il s'agisse d'éléments matériels, mais aussi, on l'entend dans la formulation à double sens de « faire le vide », dans un sens plus large, qui touche au spirituel. La réduction de l'espace permet l'effet inverse, puisqu'il permet de mieux se déployer. Car l'espace n'est pas enfermant, il reste un espace ouvert : la place donnée au dehors est essentielle, convoqué par les vitres et les espaces à la fois dedans et dehors comme l'appentis. L'habitante vient nommer aussi le rôle joué par l'aplanissement de l'espace intérieur, lorsqu'il n'est pas divisé par des cloisons, mais reste ouvert. L'importance de l'ouverture, à l'extérieur comme à l'intérieur, est peut-être un des éléments fondamentaux de ces habitats[20].

Des matériaux et des procédés de construction particuliers

Les murs parlent aussi des habitats. Ils ne suffisent pas à les comprendre, mais ils peuvent être source d'informations. Les habitats non-ordinaires se ressemblent non seulement sur les matériaux qu'ils mettent en œuvre et les procédés de construction, mais aussi sur le sens qui leur est donné.

Pour la plupart des habitats rencontrés, les matériaux qui les composent sont principalement d'origine naturelle, ou issus de récupération, conduisant à des constructions hétéroclites, à cheval entre la construction écologique et des constructions de fortune. Malgré la diversité des formes rencontrées, il est intéressant de relever des goûts similaires, où la courbe l'emporte sur la ligne droite. La courbe est devenue la marque de fabrique des charpentiers de Copeaux Cabana ; des plus grosses structures comme l'atelier collectif aux cabanes individuelles, les charpentes épousent toujours au maximum la variation du bois. Une contre-culture à la ligne droite devient presque un fer de lance pour ces constructions, qui signifie de la sorte leur distinction avec un habitat standard.

La courbe n'est en effet pas seulement une esthétique, mais renvoie à une marque identitaire. La forme de son habitat, la nature des matériaux employés, informent de la culture de l'habitant. Marion Segaud relève dans l'ouvrage précité comment l'habitat peut accompagner une manifestation identitaire : « L'habitat est une création délibérée par l'habitant d'un rapport dynamique d'appropriation de son espace propre. Cette appropriation est ainsi une expression individuelle. Elle relève de l'affirmation identitaire de l'habitant. En ce sens, l'habitat est le projet d'engager l'espace habité dans la construction de soi » (2007, p. 66). L'habitat devient ainsi le support d'une identité qui trouve validation dans sa démonstration.

Toute une déclinaison de nuances peut être lue à partir de là : les habitats non-ordinaires montrent un goût pour ce qui n'est pas droit, mais pour les enquêtés, les différences sont fortes entre habiter le rond (la yourte, le tipi), le tordu (la cabane), être dans des murs de

[20] La conclusion permettra de revenir sur l'observation selon laquelle l'espace de vie est plus large que le seul habitat, en comparant la taille de « l'espace vécu principal » à « l'espace vécu étendu ». La partie suivante analysera également des cartes mentales montrant l'ouverture dont bénéficient des inscriptions spatiales très localisées (chapitre 7, c.)

toile, de bois, ou de terre. Le choix des matériaux et des formes renvoie ainsi à des partis-pris plus larges, qui sont signifiants. Les arguments qui accompagnent le fait de vivre en yourte présentent souvent la forme ronde comme reposante, car qui rassemble l'espace, qui n'est arrêté par aucun angle. De manière générale, les formes organiques sont préférées à ce qui est droit et rectiligne, car elles prolongent la représentation qu'ont les habitants de la nature, faite d'irrégularités et de variations. Les couleurs s'inspirent aussi de ce modèle en puisant dans les teintes naturelles ; un camaïeu d'ocres compose alors les murs d'enduits.

La nature, ou plus exactement les représentations qui l'accompagnent, ses éléments, ses formes, mais aussi son mouvement, sont donc adoptés et prolongés dans la construction d'habitats qui s'en inspirent. Il en résulte des habitats qui se fondent dans l'environnement (voir le carnet central), car ils en épousent les déclinaisons, les teintes et les matières. La figure de la nature a ainsi une place particulière pour les habitats non-ordinaires, qui cherchent à s'en rapprocher le plus possible, cherchant par là à panser l'intrusion inévitable de l'homme qui y pose ses marques. L'habitat, aussi naturel soit-il, vient nécessairement bouleverser l'environnement. Aussi tout l'effort consiste-t-il à rechercher une proximité maximale, ou un impact minimal, que cette habitante en roulotte précédemment citée illustre :

> Avant [le lieu où elle vit], il y a eu les bois, les cabanes perchées, les maisons cachées, le plus possible, enfouies dans mère nature, fondues et confondues. Les matériaux les plus nobles, la pierre, le bois, la terre, la chaux pour me sentir dehors/dedans, toujours... Et quand petite je devais rentrer dans ma chambre qui n'étais pas aussi noble que ma cabane alors c'est mère nature qui venait dormir avec moi. Des poissons morts dans mes placards, des phasmes, des fleurs, des coccinelles, des chatons, du lierre partout...

L'habitat vient essayer de concilier un double but, le refuge et l'immersion. Bon nombre d'habitats rencontrés relaient ce goût trouvé dans le partage des éléments naturels, dans lequel l'habitat cherche à se fondre. La nature y revêt un caractère rassurant, protecteur, élémentaire ou essentiel – appelé noblesse par l'enquêtée.

On voit avec ces réflexions combien la symbolique des habitats non-ordinaires peut être forte. Ils se font le relais de représentations qui trouvent dans l'habitat un terrain de réalisation concrète. Les cabanes y incarnent ces « objets indisciplinés », « manifestations de résistance passive aux formes sociales contemporaines », des objets qui « font échec aux pensées classificatoires » (Picon, 2001), car elles mutent sans cesse. Le flou ou la porosité qu'elles entretiennent entre le dedans et le dehors, le formel et l'informel, la courbe et l'arrête, en montrant un état d'inachèvement permanent, sans cesse à entretenir, et ouverte à toutes les évolutions, en font le support de manières d'habiter qui trouvent dans la forme de l'habitat un relais et un socle pour concrétiser un rapport au monde.

Les procédés de construction informent ainsi des choix et de l'identité de l'habitant, et plus largement, devient le support d'un échange qui peut devenir un réseau d'appartenance. L'habitat est un medium identitaire, qui rassemble les « cabanophiles[21] »

[21] Plus largement ces considérations questionnent la formation d'une culture des habitats non-ordinaires. Le livre *Cabanophiles* de Yogan Bredel Samson, initiateur et habitant de Copeaux Cabana, en serait une illustration. Ce livre, composé de photographies de cabanes rencontrées tout autour du monde par son auteur, charpentier et

entre eux, et fournit prétextes de rencontres et d'entente. Plus que les habitats conventionnels, que leurs occupants n'ont la plupart du temps pas modelés, les habitats non-ordinaires renvoient à la recherche d'une seconde peau, qui épouse le plus fidèlement possible les contours que son habitant s'est donné. La fluctuation des formes est à inscrire dans cette quête de la forme juste, car adaptée à la singularité de chaque habitant.

L'accès

Dernier point enfin qui rassemble les habitats non-ordinaires : leurs conditions d'accès. L'accessibilité varie d'un habitat à un autre, et est relative au site où est implanté l'habitat. En Ariège, le temps pour accéder à un habitat n'est pas le même, entre la montagne, le piémont ou la plaine. Mais l'accès n'est jamais évident ou facile.

De nombreux habitats de montagne ne sont accessibles qu'à pied ; anciens bâtis à usage agricole (granges de stockage, pour les animaux), ils sont étrangers à la logique de l'accès carrossable. Les nouveaux habitats de montagne (cabanes) partagent ces conditions en choisissant des endroits éloignés et escarpés, que seul un sentier peut desservir. Le temps d'accès à l'habitat varie de cinq à vingt-cinq minutes à pied, le chemin peut parfois être plus long, et connaît toujours du dénivelé. Ce temps de desserte ne décourage pas les habitants, qui y sont habitués et pour qui cela reste un plaisir. L'éloignement physique de l'habitat, n'est pas vécu sous un angle négatif, mais vient redoubler un éloignement moral, celui de la société « du bas », de la modernité, ou du système dominant – les termes varient pour désigner le modèle laissé de côté au profit de la manière d'habiter endossée. Une lecture quasi littérale peut ainsi être faite entre la volonté d'éloignement d'un modèle et la difficulté d'accès à l'habitat.

Même pour les habitats moins escarpés, l'accès reste long ou difficile. Dans le Piémont ariégeois, les villages eux-mêmes sont déjà plus difficiles d'accès que leurs voisins de la vallée. A l'échelle du village, la volonté d'éloignement est ainsi également présente : les qualités prêtées à Montagagne soulignent son éloignement, qui le tient à distance du passage, de la fréquentation touristique, et permet de trouver le calme de l'espace qui est isolé. Dans les vallons, l'accès est plus facile, et c'est souvent seulement le dernier tronçon qui recèle des difficultés. Chemins de terre marqués de crevasses et de pierres finissent par dévoiler l'habitat non-ordinaire au bout.

La mise à l'écart apparaît ainsi comme un élément important pour les habitats non-ordinaires. L'éloignement est gage de quiétude, par le parallèle opéré entre la distance physique et la tranquillité sociale. La poursuite du but de « vivre caché » peut se lire en filigrane, même si elle n'est jamais totalement réalisée. L'éloignement est d'abord une conséquence des types de terrain concernés, non-constructibles, agricoles ou naturels, qui ne possèdent donc pas d'accès préalable, pour lesquels les occupants vont devoir en créer un. L'état des chemins répond donc aux limites de leurs aménageurs d'en proposer un en meilleur état. Mais il est intéressant de relever que cette limite est investie par les

---

constructeur de cabanes, révèle l'ampleur d'un réseau, tant par les habitats montrés dedans, que par la diffusion qu'il connaît. Le néologisme du titre illustre que si l'auteur s'attache à montrer des cabanes, vivre en cabane renvoie à bien davantage qu'un aspect fonctionnel pour incarner une passion.

personnes concernées, qui ne vont pas lui trouver d'inconvénient, et au contraire lui prêter les vertus d'une mise à l'écart qui leur garantit une certaine tranquillité.

Conclusion chapitre 4

Ce chapitre est venu introduire à la diversité contenue dans les habitats non-ordinaires. Les habitats non-ordinaires sont d'abord des habitats pluriels, aux formes et aux contenus variables et relatifs selon plusieurs facteurs. Les conditions physiques jouent un rôle important dans les formes observées, témoignant de l'insertion et de l'acclimatation de ces habitats avec leur environnement. Les habitats non-ordinaires montrent à cet égard une différence importante avec les constructions hors sols de notre modernité. Alors que tous les pavillons se ressemblent, et que la mode atteint aussi les constructions écologiques en proposant des prototypes d'habitats prêts à l'emploi présentant tous les atouts énergétiques, les habitats rencontrés dans cette recherche sont variés car ils réagissent et s'adaptent notamment à l'environnement qui les accueille. Les procédés de construction, les matériaux, l'orientation, la forme de l'habitat, vont dépendre du site d'implantation, dans une logique qui fait avec les éléments plutôt que contre. La vulnérabilité des habitats et la force des éléments dans lesquels ils s'implantent donnent la voie de cette vigilance. Mais tous les habitants ne s'intéressent pas de la même manière à l'insertion de leur habitat. Ce souci traverse les différentes formes, mais ici aussi, la diversité des manières de se rapporter à un site, et les choix de construction varient fortement d'un habitat à un autre. Plusieurs mondes constituent en effet les habitats non-ordinaires, portés par des sensibilités et donc des réponses différentes. Certains prennent les traits d'héritiers des habitats ruraux traditionnels en en prolongeant la logique d'acclimatation à un terrain particulier. Ils tirent l'entièreté de leurs matériaux des alentours, réemploient des savoir-faire anciens, ne vont user que d'outils manuels. D'autres vont s'intéresser à ces techniques avec plus de distance, et utiliser des machines. D'autres enfin vont être extérieur à cette logique, tournés vers des formes innovantes, avec des matériaux modernes. Les habitats concernés montrent ainsi autant de marques de rattachement à la tradition qu'à des traits de la modernité. La quête individuelle qui en est souvent à l'origine, la valeur de l'autonomie et de la liberté, traversent de modernité les habitats par ailleurs inspirés de modèles anciens. Les références à un âge d'or paysan brassent certains discours, qui trouvent dans la société paysanne révolue des motifs d'inspiration actualisés. Cette coexistence de la tradition et de la modernité rappelle la construction de termes qui tirent leur sens d'un regard rétrospectif et comparatif, et invite à les considérer « non plus en termes antagoniques mais plutôt complémentaires : la tradition n'étant pas singulière mais plurielle, jamais fixe mais en mouvement comme la modernité ; elles se définissent alors mutuellement » (Segaud, 2007 p. 214).

Il peut paraître artificiel dans ce cadre d'essayer de rassembler des habitats protéiformes. Les habitats présents ici montrent en effet des variations sur tous les plans, de leurs formes aux conditions de confort à leurs statuts juridiques. C'est que l'enjeu se situe ailleurs que dans le fait de constituer une catégorie homogène. Les habitats qui

forment le sujet de cette recherche font bouger le contenu prêté à l'habitat dans son acception habituelle ; c'est cette mise en questionnement qui nous interpelle. Ils renouvèlent en effet les cadres de ce qui rend un habitat digne et désirable, et ce, au travers d'un large champ d'investigation. Un déplacement du regard est nécessaire pour aborder de la sorte ces habitats : il s'agit de voir, au-delà de leur irrégularité juridique ou d'une prise en compte superficielle de leurs conditions matérielles, que les habitats non-ordinaires accueillent des manières d'habiter qui ont une logique propre. L'enjeu est donc de mettre de la pensée à l'endroit d'habitats marqués du sceau de l'informalité. Car ce que l'on découvre, c'est que les habitats concernés ne montrent pas une altérité insurmontable, mais un continuum de situations plus ou moins marquées de différences et d'écarts. Ils ne sont pas le lieu d'un non-sens, de l'informalité ou du désordre, mais révèlent des logiques qui utilisent la porosité des frontières entre différents domaines. Habitats qui cherchent ou mobilisent l'entre-deux et le flou, ils en tirent parti car ils y trouvent une souplesse permettant d'épouser leurs besoins. La durée de fréquentation ne peut servir de contre argument à leur pertinence, la faiblesse d'engagement qu'ils permettent étant au contraire un atout dans le cas d'installations désireuses de flexibilité. Les habitats prennent alors le rôle de supports, de soutiens. Ces qualités et la symbolique qui leur est prêtée ne les épargne pourtant pas de situations ambiguës. Il n'est pas question ici de faire un portrait exempt de toute aspérité[22], mais d'ouvrir à la prise en compte d'un champ de pratiques et de représentations, que l'habitat héberge et fait rayonner. Les habitats non-ordinaires m'interpellent car ils constituent des indicateurs de l'évolution de manières d'habiter ; leur intérêt réside dans cette prise en compte plus large des représentations qu'ils abritent. Les déclinaisons rencontrées révèlent en ce sens le panel de traductions données par plusieurs mondes sociaux. Elles ne sont pas le gage d'une division, mais de l'ampleur du champ que les habitats non-ordinaires couvrent. La manifestation de tels habitats suggère ainsi l'existence d'un vaste champ à traiter, celui de l'évolution de manières d'habiter, qui trouvent à s'épanouir dans d'autres conditions d'habitation.

[22] Les arguments en faveur des habitats non-ordinaires ont leur pendant d'écueil : la souplesse de l'installation peut équivaloir à une insécurité dans certains cas, la porosité d'habitats légers correspondre à un manque de confort suffisant, ou la difficulté d'accès redoubler une exclusion sociale. Les situations de fragilité existent bien entendu et il n'est pas question de les minimiser. Les développer constituerait cependant un pan supplémentaire et complémentaire aux habitats formant le sujet de cette étude. Il est donc important de conserver à l'esprit la spécificité des habitats traités ici, caractérisés par une situation de maitrise des éléments en présence.

Chapitre 5. Une population plurielle

Introduction chapitre 5

À cheval entre public précaire et gentrifieurs, la population des habitats non-ordinaires reste un public mal identifié. Les conditions matérielles dans lesquelles ils vivent freinent le fait de reconnaitre une logique à l'œuvre dans l'adoption d'une manière d'habiter. Or il est bien question de processus qui mènent à l'habitat non-ordinaire. De processus animés de sens, investis par les sujets qui en sont les acteurs. Décrire la population des habitats non-ordinaires poursuit ainsi l'enjeu de donner profondeur et volume à l'habitat, par une prise en compte des habitants.

Qui sont ceux-là qui habitent des habitats non-ordinaires ?

Le but de ce chapitre est de présenter les habitants pour pallier aux insuffisances descriptives qui les accompagnent. Mais cet effort de description ne va pas les aborder comme sujets avec un profil défini, car les personnes concernées par les habitats non-ordinaires ne forment pas une classe sociale homogène. Ce qui m'intéresse ici n'est pas de dire de « qui il s'agit » dans des termes sociologiques, car les habitats non-ordinaires apparaissent moins comme l'expression d'une classe sociale qu'ils ne sont le résultat d'un processus partagé. Je propose donc, plutôt que d'essayer de « catégoriser » une population, de voir les dynamiques à l'œuvre dans l'adoption des habitats non-ordinaires qui rassemblent les habitants. Au-delà de la diversité des âges et des provenances sociales, les habitats non-ordinaires sont animés de procédés spécifiques qui conduisent jusqu'à eux, depuis le parcours qui y mène jusqu'aux motivations qui y préparent.

Un régime particulier de la recherche s'y déploie en effet, qui s'en remet aux rencontres, au « hasard » interprété comme providence, ou sait attendre le « bon moment », plus qu'elle ne va initier une démarche volontaire. La souplesse et la mobilité caractérisent les trajectoires qui peuvent prendre la forme d'un parcours initiatique dans la relecture des protagonistes, et amène à renouveler l'opposition habituellement présentée entre rupture et continuité en questionnant la marge d'action des sujets. La place des motivations est le second pôle qui peut caractériser les habitants, de par l'ampleur des champs qu'elles couvrent, et la force qu'elles peuvent incarner lorsqu'elles conduisent au fait de « changer de vie ». On y rencontre un souci de changement global qui s'applique sur tous les domaines de la vie quotidienne qui n'est pas sans rappeler les motifs des premiers néo-ruraux des années soixante-dix.

La présence de ces deux modalités fortes, que sont le facteur motivant et le parcours menant à l'habitat, dégage ainsi des pistes de réflexion nouvelles sur le format de migrations touchant les milieux ruraux. Elles semblent relever à la fois de leurs ainées, observées dans les années soixante-dix, tout en ayant nécessairement évolué. Faire la connaissance de ces habitants permet ainsi de questionner l'actualité des mouvements sociaux apparus avec la vague des « retours », pour s'interroger sur le contenu d'une forme de migration actuelle prenant en particulier les territoires ruraux de faible densité pour cible.

Le chapitre va d'abord commencer par cibler les difficultés méthodologiques à « cerner » un public pluriel, avant de développer trois aspects qui me semblent marquants pour éclairer la dynamique des habitants : la place que prend le quotidien, les motivations qui dirigent l'installation, et la lecture faite des trajectoires. Au travers des mots des enquêtés et des récits recueillis sur le terrain, l'enjeu est non seulement de présenter un ensemble de personnes, mais aussi de continuer d'inscrire les habitats et les habitants dans une dynamique et un processus. Relever les trajectoires et les motivations c'est intégrer l'habitat à ce qui le précède et l'inscrire dans ce à quoi il ouvre. L'enjeu reste ainsi celui de donner une profondeur et un volume à l'habitat, au travers ici de la prise en compte de ses habitants.

a. Un public d'habitants difficilement pris en compte et mal décrit

La population des habitats non-ordinaires reste méconnue. Elle connaît un sort similaire aux habitats, qui, abordés comme informels, marginaux ou précaires, pâtissent d'une prise en compte maladroite, insuffisante ou erronée. La difficulté majeure pour les sciences sociales réside dans la diversité des profils hébergés sous des formes d'habitats elles-mêmes, on l'a déjà vu, amplement variées, qui ne permet pas de ramasser l'ensemble des personnes sous un même profil. D'autres travaux ont pu réaliser une sociologie d'une classe sociale au travers de l'habitat (Lion, 2018), l'enjeu ici ne peut être similaire car les habitats non-ordinaires ont la particularité d'attirer des personnes de provenances sociales et culturelles différentes. Ce qui les rassemble est à chercher du côté du partage de perspectives et de démarches communes, plus que d'une homogénéité sociale. L'enjeu n'est donc pas de mettre à jour une classe sociale spécifique, mais de relever les traits partagés par les différents habitants, dans le but d'amplifier la description d'une frange de la population rurale particulière, encore peu étayée et mal identifiée, à cheval entre précaires et populations aisées.

Un public mal identifié, à la croisée des précaires et des gentrifieurs

L'insuffisance descriptive accompagnant le public des habitats non-ordinaires tient à plusieurs facteurs. Le premier est relatif à l'ambiguïté du phénomène lui-même, appréhendé la majeure partie du temps sous ses angles négatifs, comme étant le réceptacle de trajectoires fragiles, alors que la situation est autrement plus nuancée. Mais elle relève aussi de la difficulté qui accompagne toute catégorisation, qui, en venant nommer, ne peut éviter de séparer. La catégorisation des publics conduit toujours à un certain appauvrissement du réel, en masquant notamment la porosité et la continuité de pratiques qui se distinguent souvent plus par une question de degré que de nature. Ainsi, lorsque N. Mathieu (1996) propose une partition entre quatre profils de néo-ruraux, elle distingue : une « figure politique » qui mène une réflexion sur le rapport à la campagne, où il est surtout question du rapport au travail ; les « bourgeois / col blanc », pour qui la ruralité représente le gage d'un certain confort, mais qui restent connectés à la ville ; les « néo-paysanistes » qui trouvent dans l'agriculture un moyen de se reconstruire ; les « exclus de la ville » qui sont dans une logique de refuge économique (cité par Cognard, 2010, p. 181). La difficulté réside dans le fait que les habitants concernés ici empruntent

tour à tour à ce que la géographe caractérise sous le signe du « politique », de la paysannerie et de l'exclusion, en circulant de l'un à l'autre, ou en empruntant des éléments d'une catégorie et d'une autre. Ils ne sont donc ni uniquement ceci, ni entièrement cela. Ils renvoient en effet à des situations intermédiaires de maîtrise et de réaction à une situation antérieure, qui les distingue de trajectoires marquées de la précarité ou à l'inverse, de choix reconnus par le reste de la société.

Des travaux récents ouvrent la voie à la prise en compte de profils intermédiaires. La part de liberté, de choix, et de sens contenus dans certaines trajectoires prenant le rural pour destination est désormais reconnue, mais son analyse reste encore rare (Pruvost, 2013, 2015, 2017 ; Mesini, 2011 ; Bonini et Clavairolle, 2004 ; Cognard, 2010 ; Niels, 2012 ; Tommasi, 2014). Un des enjeux de cette thèse est de pallier ces insuffisances en proposant d'amplifier la description d'un public spécifique. Elle doit pour cela dépasser des écueils qui touchent à la fois aux repères utilisés pour servir de curseur, et au vocabulaire qui accompagne une interprétation des phénomènes sociaux.

Les trajectoires appréhendées ici demandent en effet de revoir les critères pour les identifier. Si dans d'autres situations la comparaison des revenus aux revenus moyens de la population peut être pertinente, la question des revenus révèle rapidement ici ses insuffisances. Le recours aux aides sociales ne peut servir de critère de catégorisation, car son usage est particulier. Cette nuance explique pourquoi si des chômeurs font partie des enquêtés, cela ne signifie pas qu'ils soient équivalents aux « chômeurs néo-ruraux », pour qui « le milieu rural a parfois été idéalisé, sans prise en compte suffisante des problèmes de mobilité (coût du transport, ou accès à des transports collectifs), d'organisation de garde d'enfants, de rareté de l'emploi, d'accès à divers services et notamment au logement très social » (Berthod-Wurmser et *al.*, 2009, p. 4, cité par Gilbert, 2010). Car ce à quoi l'on assiste, est une reconfiguration du cadre d'analyse traditionnel.

La description faite du public d'habitats légers par la sociologue G. Pruvost revient sur ce paradoxe. Elle décrit :

> Il ne s'agit pas d'une population majoritairement déclassée qui fait de la vie alternative une issue politiquement et socialement viable, afin de compenser une faible rétribution professionnelle des diplômes obtenus. La démarche est inverse : il s'agit d'une population diplômée ayant joué le jeu de l'insertion professionnelle et qui ne trouve pas de satisfaction à briguer des métiers qui participent au maintien d'un système jugé capitaliste et pollueur. (Pruvost, 2013)

Plus tard dans ses analyses (2015), elle poursuit en précisant la démarche des habitants en yourte auprès de qui elle enquête :

> Si la majorité des gens de Valondes occupe une position sociale « inférieure » à celle de ses parents (suivant la hiérarchie conventionnelle des métiers), ce « déclassement » n'est donc pas le résultat d'une difficile intégration professionnelle, mais bien au contraire l'effet du refus volontaire d'intégrer le système professionnel existant.

La sociologue, par ces deux remarques, vient soulever un point de nuance important pour aborder le public des habitats non-ordinaires. Elle montre en effet la limite des cadres d'analyse existants lorsqu'ils pensent uniquement en termes de déclassement social.

L'idée de « déclassement » ou d' « exclusion » suppose en effet que l'ascension et l'insertion sociale sont désirables. À la place de quoi on observe des personnes qui prennent une distance volontaire à l'égard de ces impératifs sociétaux, en ne recherchant pas la promotion sociale, et en posant leurs valeurs sur d'autres plans. La difficulté rencontrée par les habitants des habitats non-ordinaires tient ainsi au décalage de l'analyse qu'ils demandent, pour les aborder dans leur logique propre. Ils appellent à quitter la « chape normative de la marginalité puis de l' « insertion » » qui empêche de voir la « multiactivité rurale » (Mesini, 2007, p. 642), afin de sortir de la représentation par l'exclusion qui les enveloppe. Ils demandent à dépasser les analyses qui les enferment trop souvent dans « une marginalité originelle » (Debroux, 2003), qui voient des personnes « victimes d'une ascension sociale contrariée, trouvant, en milieu rural, une scène leur permettant de se reconstruire une identité positive » (Gilbert, 2010). On assiste ici au contraire « davantage à un phénomène de (re)conversion graduelle, plus qu'à une série de revirements incertains » (Pruvost, 2013), car ce que l'on observe est une réaffirmation d'idéaux et de pratiques à chaque embranchement de l'existence (*Ibid.*) plus que des choix maladroits et fragiles.

L'isolement sociale, ou le peu de revenus relevé, ne peuvent donc pas servir à situer une population qui décale les normes en vigueur. Dans ces conditions, comment parvenir à décrire la population, et sur quels éléments s'appuyer pour en tracer les caractéristiques ? Entre l'ambiguïté du phénomène, l'inadéquation des catégories et l'inadaptation du cadre d'analyse habituel, il faut répondre à de nouveaux enjeux, qui posent la question de comment nommer, avec quel vocabulaire, dans quelle perspective, au moyen de quels critères, pour parvenir à donner des éléments qui éclairent mais n'enferment pas. La description n'est donc pas un exercice simple, en particulier pour un public mal identifié, envers qui « les modes de différenciation sont [donc] variés et demeurent largement intuitifs » (Cognard, 2010, p. 181). Enfermé derrière la question du libre arbitre – avoir « choisi » son habitat, l'enjeu ici n'est pas d'éviter le misérabilisme qui touche l'analyse des classes populaires, mais l'excès inverse, qui verrait un rapport romantique dans les choix initiés, et tairait les aspérités. Un regard relativiste n'est pas davantage souhaitable. Il s'agit d'adopter le bon angle pour décrire ce qui permet une meilleure compréhension des éléments en présence. L'enjeu n'est donc pas tant de parvenir à isoler une portion identifiable de nouveaux habitants, que de travailler à une compréhension plus large du phénomène des habitats non-ordinaires.

Des profils très variés rendant difficile toute unification

Si l'on doit à présent tenter de proposer une description qui unifie les personnes rencontrées dans les habitats non-ordinaires, elle ne se fera pas sans peine. L'hétérogénéité des provenances sociales ainsi que la déclinaison des profils compliquent la synthèse attendue. Ce qui caractérise les habitants concernés ici est peut-être d'abord la pluralité de leurs âges, de leurs origines sociales, de leurs niveaux d'études, de leurs provenances géographiques, prolongeant en cela le constat de la diversité du public néo-rural lorsqu'il est étudié (Simard, 2011).

Bien que ces habitants soient considérés comme des néo-ruraux, certains ont grandi à la campagne. D'autres arrivent de la ville, mais ont pu connaître la ruralité dans leur

enfance ou par la fréquentation d'amis. Nous ne sommes pas en présence d'un public manifestement étranger à une culture rurale, cette dernière étant l'objet de convocation, notamment dans la présence d'expériences rurales antérieures, qui ont décidé la migration vers le lieu d'habitat.
Certains enfin sont nés à la campagne et y sont restés. La variété des rapports au milieu rural est donc importante, et comprend tout à la fois une connaissance antérieure du cadre de vie, ou constitue une découverte plus récente.

L'âge ne rassemble pas davantage les habitants : si une majorité peut être isolée entre vingt-cinq et quarante ans, on rencontre aussi de jeunes adultes et des personnes mûres, ainsi que des enfants. Contrairement à la représentation qui touche ce genre d'habitat, les habitats non-ordinaires peuvent héberger des familles, des enfants, ou des personnes âgées. Cette diversité est amplifiée par la succession de générations que connaît un habitat qui a déjà une histoire. Les premiers installés arrivés dans les années soixante-dix ont aujourd'hui plus de soixante ans, et côtoient les nouveaux arrivants provenant d'un autre socle socio-culturel et portés par d'autres représentations et valeurs, dans une coexistence non sans questionnement ou désaccords malgré les points partagés.

Du fait de cette hétérogénéité de générations, mais aussi de la diffusion et de l'ouverture d'un phénomène social, les niveaux d'étude sont variés, allant de l'absence de bac aux études supérieures, en passant par des expériences professionnelles antérieures intégrées, parfois dans des postes « élevés », à une formation agricole initiale ou l'absence de tout diplôme. Globalement cependant le public semble relever en majorité de la classe moyenne, les classes populaires et supérieures étant discrètement représentées, mais présentes aussi.

Le niveau d'étude est peu visible du fait d'avoir rarement débouché sur un emploi correspondant. Les reconversions sont nombreuses, ou la voie choisie prend dès le départ la direction de l'agriculture ou de l'artisanat. Les domaines préférés par les habitants relèvent de ce qui contribue à leur autonomie ou de ce qui rend service ; on rencontre ainsi un grand panel de rapports à l'agriculture, de la petite paysannerie à l'agriculture vivrière, une présence importante de savoir-faire artisanaux (charpente, construction écologique), traduits ou non comme métier, ainsi qu'un intérêt pour les pratiques de soin, exercées ou non sur des patients. L'intérêt pour l'artistique relève plutôt de pratiques personnelles, et prend place au sein de quotidiens qui donnent de l'espace à une pluralité de pratiques. Le métier n'est donc pas au cœur de vies qui sont plutôt à aborder sous l'angle de la complémentarité et de la circulation qu'elles permettent entre les domaines domestiques, créatifs, pratiques et spirituels, au sein desquels la part d'un emploi extérieur rémunérateur est secondaire. La hiérarchie est inversée avec la présence d'un emploi ponctuel, saisonnier ou indépendant, la plupart du temps largement moins investi que le domaine domestique, pour lequel une grande place est donnée à la réalisation de ses besoins, de l'autoproduction partielle ou conséquente de son alimentation, à l'auto-construction de son habitat, à son entretien et son bon fonctionnement (faire son bois de chauffage). La présence de ces pratiques a une incidence directe sur les revenus, peu importants pour tous les foyers. Les ressources varient cependant des minima sociaux à des rentrées plus importantes, par des emplois saisonniers ou un métier artisanal. La population peut être caractérisée ainsi par des moyens financiers peu importants, contrebalancés en général par une culture de la

« débrouille » qui assure une qualité de vie que la modestie des moyens n'endommage pas. Elle se distingue à ce titre de populations plus précaires ou plus aisées.

Ces premiers critères permettent de donner un aperçu des habitants. Ils sont d'abord marqués par l'hétérogénéité de leurs provenances sociales, géographiques, culturelles, sans compter qu'ils rassemblent différentes générations, pour lesquelles chaque critère varie. Les profils des nouveaux arrivants des années soixante-dix ne sont pas les mêmes que ceux des nouveaux installés qui leur succèdent. Les habitats non-ordinaires rassemblent ainsi une grande diversité de profils. Des caractéristiques communes unissent pourtant les habitants, mais elles sont moins à chercher dans des critères sociologiques que dans des attitudes et des perspectives partagées.

b. La part du quotidien ordinaire

La question du sens est centrale auprès des habitants rencontrés et permet d'adopter une autre perspective pour décrire la population concernée. Plutôt que de chercher à définir la population type des habitats non-ordinaires, je propose ici de se pencher sur les dynamiques à l'œuvre dans l'adoption d'un habitat non-ordinaire. Les habitants se rassemblent autour d'une destination, d'une démarche et d'horizons animés de valeurs et de représentations partagées, qui donnent lieu à une attitude spécifique. C'est cette dernière qui va nous arrêter un instant : en donnant une place particulière aux activités domestiques, le quotidien trouve une nouvelle ampleur, qui en renouvelle le contenu et les représentations.

C'est cet ensemble formé de plusieurs champs qui me semble pertinent à reprendre et nommer, pour réfléchir à ce qui forme la spécificité du public des habitats non-ordinaires.

Une destination : le rural

Si l'on prend un point de départ, cela peut être la destination partagée par les habitants. Le rural prend un contour particulier dans le cas de ces migrations, tout à la fois support de projets et aide à les réaliser, par la possibilité de l'autoproduction qu'il permet, ses promesses d'autonomie, mais aussi l'environnement qu'il permet et qui est central, pour des installations qui cherchent le contact des éléments naturels. Il est à ce titre plus qu'un paysage ou qu'un simple cadre de vie, versants contemplatifs ou esthétiques d'un espace, en étant recherché pour les conditions qu'il donne, en particulier lorsqu'elles sont fortes dans le cas de la montagne. Un rapport particulier à l'espace peut s'observer alors : il est pratiqué, étrenné, modifié par des habitants qui y déploient un projet de vie aux prises avec l'environnement immédiat. Les habitants se distinguent à ce titre des retraités et de ceux pour qui la campagne constitue un cadre de vie agréable, par leur adhésion volontaire à la ruralité avec un projet d'activité locale (Bonini et Clavairolle, 2004).

Une démarche marquée par les rencontres

Le parcours menant à un habitat non-ordinaire montre un type de démarche particulier, qui se distingue de la recherche à proprement parler, pour épouser les rencontres. La différence entre recherche et rencontre est fine, elle est de l'ordre d'une nuance : entre une démarche qui cherche de manière volontaire un objet prédéfini, et s'arrête lorsqu'elle estime l'avoir trouvé, et une attitude pour qui l'objet est plus indéfini, et sera sensible aux rencontres pour initier ses choix. L'arrivée dans un habitat non-ordinaire se place ainsi dans un régime de recherche plus souple, moins défini, qu'une recherche immobilière en tant que telle. Les terrains trouvés sont souvent le fruit du hasard, où le relationnel a beaucoup de poids. Les personnes rencontrées sur sa route sont déterminantes, pour conduire jusqu'à un habitat qui n'est souvent pas même imaginé au départ.

La prédominance de valeurs : liberté, autonomie, bien-être

Ce qui caractérise les habitants des habitats non-ordinaires ne sont pas toujours des pratiques singulières, mais le fait qu'ils mettent de la pensée et du sens dans leurs pratiques. Ils montrent ainsi une dimension pensante de vies qui se positionnent, sur les éléments les plus anodins jusqu'aux valeurs les plus abstraites. Un ensemble de valeurs rassemble les habitants au-delà de leurs différences, qui agissent comme horizon, jalon, ou comme recherche active. Les habitants se trouvent de la sorte rassemblés sur la manière dont ils légitiment leurs choix de vie, en montrant un même rejet et une même quête, faits de motifs attractifs et répulsifs (Bonini et Clavairolle, 2004). L'autonomie, la liberté, le bien-être, forment le versant attractif, tandis que la ville, la modernité ou la contrainte constituent le versant répulsif. Les habitats sont à lire dans ce cadre de références, sans lequel ils ne peuvent rencontrer la compréhension nécessaire. Les conditions matérielles se trouvent en effet modifiées par le sens que leur donnent les habitants, et expliquent le paradoxe de rencontrer de « l'aisance dans le dénuement » (Pruvost, 2017a), ainsi que l'insuffisance de descriptions relevant une « logique de subsistance », qui relève des « conditions très difficiles » (Cognard, 2010), sans rentrer dans le contenu prêté à ces mêmes conditions. L'absence d'eau courante ou l'accessibilité difficile à son habitat ne sont pas synonymes de conditions difficiles lorsque la vie en pleine nature et la reconnexion à ses besoins élémentaires sont recherchés. Les habitants d'habitats non-ordinaires sont ainsi caractérisés par une attitude particulière, qui donne un autre éclairage aux conditions vécues. Ils se rassemblent sur la propriété de produire du sens, et de décaler le regard sur leur vie.

Une attention portée à l'ensemble des éléments du quotidien : globalité et mise en lien

Les habitants sont animés par le projet de « vivre autrement » (Cognard, 2010, p. 209), mais encore faut-il préciser de quelle manière. La spécificité des habitants en habitat non-ordinaire tient à l'ampleur du champ d'action passé au crible d'une démarche globale qui vient articuler les domaines économique, écologique, politique, social, et culturel entre eux. Une reconfiguration globale de leur vie se trouve au cœur du projet des habitants, et passe par une attention à relier des domaines qui ont été séparés, aboutissant

à une remise en question de valeurs dominantes et un réagencement d'éléments du quotidien. Tous les secteurs sont en effet traversés de cette vision circulaire qui essaie de prendre la source des maux à la racine : le travail, l'alimentation, la production, l'habitat, les relations sociales, le soin, l'éducation. Chaque champ est solidaire des autres, au sein d'une manière d'habiter attentive à tous les plans de la vie quotidienne. Le trait principal de ces remises en question touche le travail salarié, largement critiqué et évité, parfois aménagé, au profit d'un large temps consacré à la vie domestique. G. Pruvost remarque à ce niveau que la perspective de ces habitants est à l'inverse du projet féministe, cherchant non pas à diminuer mais à augmenter le temps de travail domestique. Un temps supplémentaire est en effet donné à la production et à l'entretien de leurs conditions de vie, porté par l'intérêt de répondre à leurs besoins élémentaires (se nourrir, se chauffer, se loger). La vie quotidienne prend naturellement plus de temps dès lors qu'il s'agit de répondre à ces besoins. Le souci de « se réapproprier ses moyens d'existence » conduit à un intérêt porté sur un grand champ de savoir-faire et de pratiques, conduisant à des expérimentations d'autonomie dans les champs de la construction, de la production agricole, et à des connaissances sur ce qui a un impact direct sur le bien-être comme la santé. Les habitants montrent ainsi un intérêt protéiforme et des savoir-faire étendus sur les différents domaines rencontrés par la vie quotidienne. L'attention à « faire avec » plutôt que contre les éléments peut être lu en creux des pratiques, mettant en lumière l'espace symbolique dans lequel ils s'inscrivent : « L'enjeu, pour les personnes rencontrées, est d'opposer à une conception instrumentale du monde celle d'un monde respectueux, coopératif, vivable. Dans un tel cadre, faire société, ce n'est pas placer l'être humain au centre d'un univers dont il serait le maître, mais c'est faire « avec » le monde incertain des humains et des non-humains, machines comprises » (Callon, Lascoumes & Barthe 2001, cité par Pruvost, 2013).

Cette attention à l'intégralité des éléments formant la vie quotidienne n'est pas sans écho à l'écologie politique qu'analyse G. Pruvost (2017b). Ses observations sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes relèvent le format d'une critique originale : il s'agit en effet sur la ZAD de « travailler à rebours les normes qui régissent le quotidien en vivant jour après jour radicalement autrement ». La critique passe donc par un travail quotidien, et procède à une remise en question de tous les plans. Elle s'exerce sur le terrain de la consommation, mais aussi sur celui de la production, par la réappropriation des moyens d'existence. La vie ordinaire prend alors un sens particulier, en devenant le point de départ et la base d'une remise en question de fond, se mettant en porte-à-faux de la société condamnée. Ainsi, « alors que, dans le monde marchand, ses fondements ne sont pas interrogés, s'opère au contraire à la ZAD une politisation du moindre geste ici et maintenant. » (*Ibid.*). Cette analyse est éclairante pour nommer une attention à un ordinaire regonflé d'importance, partagée par les habitants en habitats non-ordinaires. Dans leur cas cependant, le cadre du déploiement de cette critique en acte diffère d'un environnement porté par une lutte. La dimension politique est alors à interroger car non présentée sous cet angle.

Le public des habitats non-ordinaires se caractérise par une diversité d'âges, de provenances sociales et géographiques, mais il se rassemble sur la place donnée au quotidien ordinaire, mis au cœur des pratiques. Si le contenu des activités quotidiennes

diffère selon les personnes, les vallées, ou les groupes, le domaine domestique garde toujours une place importante, intégré à la vie générale, déployé, dans une dynamique qui lui redonne sens et saveur. Loin de constituer un espace de labeur et de contraintes, il devient le lieu de la vie, son arène principale, dans laquelle prennent place d'autres champs, fonctionnels, créatifs et relationnels.

Le rapport au quotidien est un premier élément fort qui peut éclairer les pratiques des habitants. Deux autres éléments nous semblent constituer des particularités sur lesquelles revenir : le mode de recherche qui mène jusqu'à un habitat non-ordinaire, ainsi que le champ de représentations dans lequel il prend place, et l'éclaire dans sa profondeur. L'analyse plus spécifique des motivations d'une part, des trajectoires d'arrivée d'autre part, propose d'approfondir la compréhension du fonctionnement des habitats, et chemin faisant, de rencontrer les habitants.

c. Des trajectoires sous forme de quête marquées par les rencontres.

Les trajectoires des habitants mettent en évidence le régime particulier de l'arrivée en habitat non-ordinaire, dans lequel les rencontres ont une place privilégiée. Il importe de souligner ici le processus spécifique menant à l'habitat non-ordinaire, marqué par l'ouverture des personnes à l'imprévu et par leur capacité à produire du sens au-delà des accidents et des difficultés qui peuvent jalonner le parcours. De la sorte, les trajectoires invitent à dépasser l'opposition entre rupture et continuité qui bordent facilement l'observation de ces habitats. Elles proposent au contraire de questionner une fois de plus, au travers d'un autre champ, la marge d'action des sujets. Or celle-ci prend une forme particulière dans un processus d'arrivée portée par ce qui est présenté sous le sceau de l'ouverture et de la découverte, opposé en cela à une démarche en vue d'un but précis. L'habitat, et au-delà, la manière d'habiter, apparaît moins comme l'issue d'une démarche que l'opportunité d'une rencontre. Ce point vient peut-être marquer une spécificité des habitats non-ordinaires, lorsqu'ils sont issus d'une trajectoire où le sujet agit avec les éléments et essaie de se laisser agir. La nuance entre le fait de démarcher et celui de rencontrer dessine un espace de représentation partagé par les enquêtés, qui s'inscrivent en cela dans ce qui ressemble à une culture commune, quoiqu'elle ne soit pas présentée sous cette forme. La part de l'enfance, des voyages et des rencontres y a une place significative, qui donne profondeur et légitimité aux trajectoires, en plus de dessiner un régime spécifique d'adoption de l'habitat. L'ouverture que les sujets racontent, alliée à la lecture qu'ils peuvent faire de leur arrivée, questionne alors la place de l'habitat, lorsqu'une lecture rétrospective transforme l'arrivée dans l'habitat en parcours initiatique et libère les trajectoires de leurs parts d'accidents ou d'inconfort. Cette digestion interpelle car elle suggère de relever une marge d'action des sujets y compris dans la perception des événements. L'investissement des personnes dans le récit de leurs arrivées m'intéresse ainsi pour continuer à mettre à jour les logiques qui guident à l'adoption d'un habitat non-ordinaire, afin de continuer à considérer l'habitat dans une dynamique, et les sujets comme des acteurs.

Les récits de vie : une lecture positive de l'arrivée dans un habitat non-ordinaire

Comment les personnes arrivent-elles à leur situation présente ? Les parcours menant à vivre en habitat non-ordinaire sont multiples, et relèvent de manière inégale de ruptures (relationnelles, professionnelles) ou de démarches apaisées, non dépourvues de détours. L'analyse des récits de vie montre la lecture que font les enquêtés de leur trajectoire d'arrivée dans l'habitat. Un schéma narratif peut être dégagé de récits qui mettent en scène une expérience positive qui suit une période de trouble, et conduit à une rupture et à un changement.

Le parallèle avec le schéma narratif romanesque nous intéresse notamment pour adopter le regard des enquêtés, pour qui la trajectoire prend la forme d'un parcours initiatique. Parfois, cet apprentissage est explicitement relevé par l'auteur, qui reconstruit son histoire autour d'une quête, qui aboutit en fin de récit.

La quête : une lecture positive de la trajectoire

(Ariège, vallée du Biros)

Vincent donne d'amples détails pour expliquer comment il est arrivé sur son terrain où il a construit sa cabane. Dans son récit peuvent être relevés des temps forts qu'il articule pour expliquer son arrivée progressive sur son lieu de vie.

Le récit qu'il entame fait remonter à l'adolescence le premier élément d'inconfort. Il vit alors en ville, et fait une formation qui ne lui plait pas. Cette situation initiale est marquée par un échec : il n'obtient pas son examen de BTS. Un élément perturbateur intervient alors : il est renvoyé de la maison par ses parents. Une résolution adaptée est proposée : il s'inscrit en fac de philosophie et trouve une chambre en cité universitaire. Mais un nouvel élément perturbateur intervient : la déception de la matière qu'il a choisie. Dans son récit sont modulés les strates de trouble et de résolution. L'accent est mis sur le trouble initial, qui se prolonge, profond et long, dans une quête qui va prendre plusieurs années de travail en intérim et de voyages à la frontière de l'errance, jusqu'à ce qu'un élément déclencheur intervienne. C'est un voyage avec des amis, dans les Pyrénées. Il ne donne pas d'explication à l'arrêt du schéma qu'il reconduit alors depuis des années, et le ramène de voyages en intérim. Ou plus exactement, l'absence d'explication en est une, car sa décision se passe de justification : la rencontre de la montagne le séduit au point de le garder, sans qu'il n'explique à proprement parler pourquoi. Ses amis le laissent alors à Ax-les-Thermes, station thermale où ils avaient commencé leur voyage, et où il reste un mois, à faire la manche, « pour l'expérience », explique-t-il. Il raconte qu'un couple le prend en affection et lui fournit régulièrement de la nourriture à lui et son chien. Au bout d'un mois il reprend son sac pour partir. Une affiche qui annonce un rassemblement de troupeaux de brebis l'interpelle. Il décide de s'y rendre en stop. En route, alors qu'une voiture vient de le laisser et qu'il sort un sandwich pour se restaurer, une voiture s'arrête à son niveau et propose de l'amener. Surpris, il accepte. Cette rencontre sera déterminante puisqu'il passera plusieurs mois dans la ferme du conducteur à faire du wwoofing, et que cette même personne lui cédera le terrain sur lequel il pose son tipi, avant de construire une première puis une deuxième cabane.

Dans son récit, l'élément de résolution prend ainsi la forme d'une rencontre, imprévisible et imprévue. Le fait qu'il n'ait pas tendu le pouce et que la voiture se soit arrêtée spontanément est un élément important aux yeux du protagoniste. La rencontre y prend la forme de la providence, en le menant à l'endroit qu'il espérait inconsciemment trouver, sans qu'il n'agisse pour cela. Le parcours épouse en effet une série d'événements, sans que le protagoniste ne montre des directions claires. Le récit qu'il fait, donne à l'expérience et aux ressentis seuls la clé des bifurcations. La rencontre d'un territoire, l'Ariège, la montagne, puis la rencontre d'une personne en particulier, sont des ressorts non rationalisés. Ils s'imposent en quelque sorte au protagoniste. A posteriori, il reconstruit ainsi son arrivée sous la forme d'un parcours à rebonds, marqué par une situation initiale bordée d'inconforts (l'échec, les déceptions, le renvoi de chez ses parents), une période de trouble où les voyages ne contrebalancent guère l'inconfort du travail en intérim en prenant la forme de l'errance, qui prend fin de manière inattendue lors d'un voyage du même ordre, qui est pourtant différent. La rencontre d'un territoire est déterminante, et initie un changement du protagoniste qui décide de rompre avec un fonctionnement répétitif, en restant sur place. La situation n'est pas pour autant encore résolue, une période incertaine continue, marquée d'expériences (faire la manche), de rencontres (le couple qui le prend en affection), et de tâtonnements. Mais la résolution est en marche, c'est elle qui le tire à se remettre en route pour rejoindre un rassemblement de brebis, un projet qu'il laisse en plan, et cela n'a guère d'importance. Ce geste est présenté comme dénué de raison, les brebis l'attirent, simplement. C'est un élément déclencheur qui le mène ailleurs, et la bifurcation qu'il rencontre en route en étant interpellé par la voiture qui le mène finalement vers une autre destination, prend plus de force par la surprise qu'elle génère, son invitation inattendue, qui débouche, sans qu'il l'ait prévu, à l'aboutissement de ce qui prend alors la forme d'une longue quête. La résolution donne en effet à l'errance les contours d'un parcours qui a du sens. Les échecs, les tâtonnements, les incertitudes, revêtent un contenu nouveau à la relecture de ce à quoi ils ont mené sans le savoir. La quête donne une lecture positive des accidents, intégrés qu'ils sont à une prise en compte plus large, où chaque élément a droit à une place dans un parcours qui se nourrit de tous les niveaux. Le goût du protagoniste à remonter loin en arrière, à une époque où la cabane n'a aucune résonance encore, signale le plaisir de la surprise par lequel la vie l'a mené jusqu'au lieu où il peut enfin trouver le repos.

La lecture rétrospective donne ainsi à la trajectoire les contours d'un parcours initiatique. Il nous intéresse ici de relever que l'aspect non linéaire de la trajectoire n'est pas considéré comme un point négatif, mais justifie au contraire sa pertinence. De déconvenues en surprises, l'aboutissement est rehaussé des découvertes auxquelles a été confronté le protagoniste. Le protagoniste interprète des signes dans un parcours qui apparaît guidé par la providence. Celle-ci prend les traits d'une rencontre, qu'elle soit d'un lieu ou d'une personne. L'évidence s'impose alors au protagoniste, qui s'incline.
Cette lecture schématisée, redoublée par la mise en abyme que j'en fais en l'analysant, permet de relever la manière dont les personnes se racontent, et comment la dimension de quête peut constituer une lecture positive de trajectoires marquées par un inconfort au départ. L'inconfort en vient à être accepté dans une lecture rétrospective : il alimente la justesse de la destination trouvée à l'aune de l'inconfort de départ, en servant de cadre

indicatif pour mesurer le parcours effectué. La quête permet aussi d'isoler certains éléments qui éclairent le parcours des enquêtés, en adoptant leur regard par la lecture qu'ils en font. Que cette présentation comporte forcément une part de démonstration et de mise en scène pour l'enquêtrice qui la reçoit est évident. Néanmoins, prendre en considération le récit fait par les enquêtés, c'est s'intéresser à la manière dont les sujets reconstruisent leur propre histoire, et c'est ainsi accéder à une lecture située par laquelle l'habitat non-ordinaire apparaît moins comme le résultat d'un échec, d'un accident, ou d'une recherche volontaire, que comme un élément parmi d'autres, qui a néanmoins des vertus spécifiques.

La place de l'habitat non-ordinaire dans la quête

Etablir ce parallèle avec le schéma narratif permet de faire apparaitre l'habitat comme une résolution finale ou temporaire, c'est-à-dire comme le lieu d'un ajustement, ou d'une vérité enfin trouvée. C'est par cette inscription dans un schéma large qu'on peut mesurer la valeur positive dont il est parfois accompagné. L'habitat ne signifie pas nécessairement aboutissement, il reste souvent une étape dans des parcours non linéaires ouverts aux rebondissements. Signe que la vision de l'arrivée de Vincent s'inscrit dans un schéma qu'il a reconstruit pour l'enquêtrice qui lui demande de raconter son histoire, l'aboutissement éclatant est contrebalancé le lendemain lorsqu'il confie être parti l'été d'avant avec l'intention de ne pas revenir. La résolution finale est toujours à renégocier, et n'est qu'un équilibre précaire.

En Ariège, la résolution prend beaucoup la forme de l'installation. Ceux qui sont mobiles se posent ; ils vendent leur camion pour s'installer dans un habitat fixe.

La résolution peut voir se succéder différentes formes d'habitats : la trajectoire de Nadia en témoigne : du sac à dos, au cheval, à la cabane, la maisonnette, la yourte et bientôt, la grange. Chaque habitat signe une étape de son occupante, qui teste sa proximité avec les éléments et y inscrit sa nouvelle vie familiale. L'habitat permet de suivre l'avancement de positions qui évoluent, lorsque Nadia passe de la yourte à la grange rénovée, en même temps qu'elle exprime que son insouciance a changé. A l'absence de besoin de la jeunesse a succédé le désir d'une assise financière plus forte, qui puisse notamment subvenir à des dépenses qu'elle aimerait ne pas avoir à compter, comme celle de prendre le train pour aller voir sa grand-mère malade avec ses deux filles.

L'habitat épouse donc des étapes de vie et évolue avec elles. Il semble essentiel de relever que l'habitat s'adapte ainsi aux éléments qui l'entourent : il n'est qu'un élément parmi d'autres, dans les conditions recherchées et rencontrées par le sujet. L'analyse des trajectoires montre combien l'habitat est rarement visé en tant que tel, mais qu'il constitue une forme adaptée à une situation rencontrée par le sujet. C'est pourquoi un habitat non-ordinaire peut être abandonné au profit d'un autre habitat plus ordinaire, sans pour cela interpréter ce changement comme un échec. C'est le cas par exemple de Manon, qui prend conscience des nouveaux besoins qu'elle a en tant que jeune mère, et préfère rester habiter dans le logement communal plutôt que de se projeter en cabane sur un terrain plus difficile d'accès.

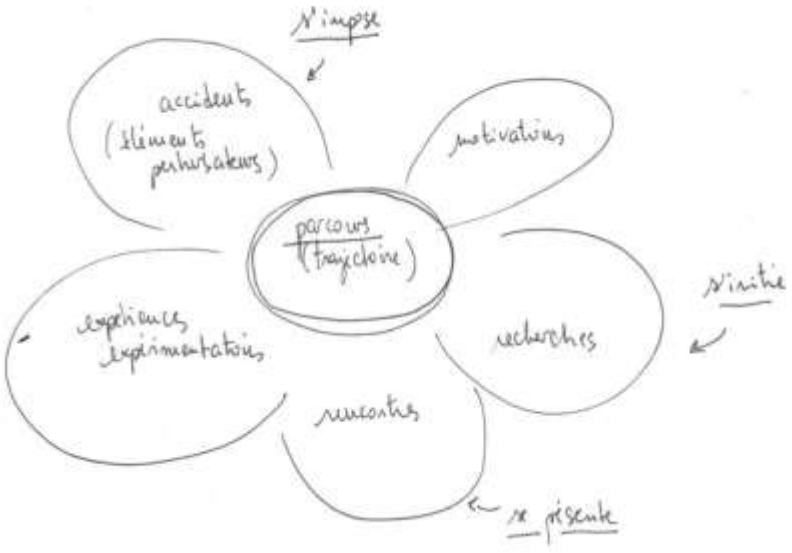
En relevant le récit des trajectoires, ce qui m'intéresse est de voir la lecture que la personne fait de sa propre histoire : elle isole des temps forts, distingue des moments de

qualités différentes, et des points de rupture qui viennent ébranler ou résoudre une situation problématique. Il s'agit de voir comment l'habitant déploie une activité sur sa propre histoire, comment l'arrivée dans un habitat non-ordinaire est argumentée, illustrée, mise en scène. La construction d'un récit de sa propre trajectoire montre un rapport actif, qui décale la notion d'accident, dans laquelle l'individu serait dépossédé de ses capacités d'action. L'accident crée une victime, là où la trajectoire rebondit sur un ensemble d'éléments, parmi lesquels peuvent figurer des épisodes douloureux, mais sans s'y arrêter. Ils se trouvent intégrés à une lecture plus large, dans laquelle la partie difficile trouve une résolution, voire une justification, ultérieurement. Le regard porté sur sa trajectoire d'arrivée révèle ainsi des fonctionnements psychiques de reconstruction du moi, qui changent la nature des accidents de parcours. Ceux-ci ne sont plus vécus négativement, ils sont intégrés à une lecture qui tire parti de tous les épisodes. Le temps n'y est pas un élément stigmatisant : une situation peut mettre plusieurs années à se résoudre, sans annuler l'intérêt des étapes qui y ont mené. Ces relectures suggèrent que les sujets ne sont donc pas dépossédés de leurs capacités d'action, mais qu'ils composent avec une série d'éléments, recherchés, rencontrés, ou qui leur sont imposés.

Des facteurs déterminants

L'analyse des trajectoires qui mènent à un habitat non-ordinaire révèlent l'intervention de différents facteurs présentés comme déterminants par les protagonistes. Dès lors nous pouvons tenter de relever la nature de ces facteurs et leur usage, pour voir le support de sens construit par les sujets, en poursuivant l'hypothèse qu'ils restent acteurs de leur histoire, même lorsqu'elle est traversée d'accidents.
Écouter les récits de vie, c'est en effet voir qu'à côté des éléments qui s'imposent au sujet, prennent place des rencontres et des expériences tout aussi déterminantes. Les acteurs interagissent donc avec des éléments qui se présentent, d'autres qu'ils initient, d'autres qui s'imposent à eux.

Figure 5.1. Fleur des facteurs rentrant en compte dans les trajectoires, M. Mialocq, 2019



L'arrivée dans un habitat non-ordinaire n'est pas la conséquence d'un seul plan, mais se situe à la croisée de dispositions internes du sujet et de forces externes. L'enfance, les voyages, et les rencontres forment entre autre la partie positive des éléments rencontrés par le sujet. Ce qui nous intéresse en les relevant est de voir l'usage qu'en font les enquêtés, pour soutenir ou justifier leurs démarches, ainsi que l'univers de sens qui porte les actes et les parcours menant à de l'habitat non-ordinaire. Il s'agit ainsi de relever les représentations et les croyances qui y mènent et le supportent, et donnent de la profondeur à l'habitat.

La part du voyage

Le voyage constitue un élément symbolique fort dans beaucoup des récits de trajectoires. Par l'éloignement qu'il suppose, il génère un décalage du regard qui s'en trouve changé durablement. Les destinations ne sont pas anodines : l'Afrique et l'Asie renvoient à des espaces d'opposition à la culture occidentale dont proviennent les sujets. Ils justifient alors un changement radical.

Plusieurs récits mentionnent les voyages comme déterminants : Marina, quarante ans, qui vit dans le Séronais en Ariège, raconte le rôle qu'a joué son voyage en Inde avec sa fille aînée dans la vie collective qu'elle a décidé de mener à son retour :

> Ya un truc qui m'a, qui a été un déclic pour le projet ici si tu veux, c'est que je suis partie en Inde avec Zoé là, qui avait 9 ans à l'époque, deux mois, et en fait, on est parti deux mois dans un camp de réfugiés tibétains, blabla, enfin bref, et on a un petit peu voyagé en Inde mais peu, et on a vu des conditions de vie qui sont désastreuses par rapport à ici, et pourtant des gens qui ont le sourire. Donc en revenant ça a été une grosse tartasse, de… de… de se dire mais qu'est-ce qu'on loupe quoi, en fait. Qu'est-ce qu'il n'y a pas dans nos vies pour qu'on soit à ce point aigris, à ce point renfermés sur nous-mêmes, qu'on n'ait plus de liens avec les autres, et… et donc, c'est vrai qu'à ce moment-là, j'ai eu le truc du projet ; ça s'est articulé à partir de là.

Le voyage agit comme expérience qui décale le regard, et fait prendre conscience d'une autre réalité. Il est le siège d'un bouleversement qui modifie profondément le sujet, en dessinant un avant et un après.

> Alors après, pourquoi *(ne veut-elle pas s'inscrire dans un fonctionnement individualiste)* ? Est-ce que c'est le décalage avec l'Inde qui m'a fait prendre je sais pas quoi dans ma tête ? Parce qu'effectivement c'est clair qu'il y a eu un avant et un après, plus rien ne sera jamais comme avant c'est sûr ; *(elle conclut en appuyant ses mots)* mais pour moi, *ça n'a pas de sens* la vie sans l'autre !

Il est cet épisode qui génère une prise de conscience dont la personne va revenir transformée. Une autre enquêtée raconte sa décision de changer de vie à la suite d'un séjour en Afrique où elle vit une « crise de conscience » :

> Je venais en vacances dans le coin, après ça j'ai décidé, sur une crise de conscience en revenant d'une tournée en Afrique centrale, d'arrêter de bosser, parce que ça avait plus aucun sens, et donc d'arrêter de jouer ce jeu-là du système et du coup je suis venue habiter avec Gros, parce que c'était mon amoureux déjà à l'époque, et que l'Ariège ça me plaisait bien. Et donc j'ai pris un an pour prendre ma retraite, très officiellement : terminer tout ce que j'avais à faire, revendre ma maison que j'avais, et tout ça… et je suis venue m'installer ici.

Le voyage agit ainsi comme inspiration, mais aussi comme déclencheur. Il est souvent cette expérience qui fait passer de la quête à la résolution. Non sans humour parfois.

Patrice, soixante-cinq ans, paysan, raconte avec malice un épisode du voyage qu'il a fait avec un ami en Inde lorsqu'ils avaient vingt ans. Alors qu'ils avaient investi les ruines d'un temple pour y dormir une nuit, un son sourd les tira du sommeil au petit matin. Il rit en racontant que, adeptes de spiritualité, ils crûrent d'abord à la manifestation d'une force divine. Ce voyage était en effet une quête initiatique à la recherche d'un maître. Quelques secondes suffirent à révéler leur méprise : le bruit provenait en réalité d'une nuée de moustiques qui s'élevait de la cavité où ils avaient trouvé refuge. Dans un éclat de rire, le narrateur conclut sur la naïveté de sa jeunesse : en cherchant un maître, il s'était retrouvé seul face à lui-même. La suite de son récit place l'Ariège comme l'aboutissement d'une quête qui ne cherche plus de réponse dans des éléments extérieurs.

La part de l'enfance

Un autre élément marquant est l'enracinement dans l'enfance de projections qui trouvent à se réaliser à l'âge adulte. De nombreux enquêtés font remonter à l'enfance le désir de la vie qu'ils mènent à présent. La filiation ainsi tissée justifie l'installation, qui trouve dans un désir ancien ses racines. L'inscription dans un temps long, mais aussi le rattachement à des ressentis et des expériences qui précèdent la formation de l'adulte, semblent donner une assurance de plus au choix.

Dans ces récits, la situation initiale de l'arrivée dans l'habitat remonte aux origines de la personne, qui a connu dans son enfance des conditions qu'elle cherche à retrouver. L'enfance à la campagne, dans les champs, la forêt ou à la ferme, est déterminante. L'enfant y fait une première expérience qui va guider ensuite ses recherches d'adulte.

Pour Peter, l'enfance en Picardie, au milieu de champs plats où il peut suivre les oiseaux, les courses nocturnes en quête de chouettes, ce premier contact à une nature vivante, vont diriger son goût pour la faune et la flore tandis qu'il devient dessinateur naturaliste. Plus tard, au terme de quelques années de recherche, la vie qu'il choisit en Ariège vient prolonger et amplifier la passion qu'il met à observer et participer au fonctionnement de son environnement[23].

L'enfance vient aussi justifier le goût trouvé dans la vie agricole et le contact de la nature que rencontre Nadia, en arrivant la première fois en Ariège. Elle y retrouve la saveur des vacances chez ses grands-parents agriculteurs en Charente. Elle décrit une quête consistant à « aller retrouver l'autre versant de cette vie-là, que j'avais dû capter petite, tu vois, ressentir, et j'avais pas compris pourquoi… ». La vie qu'elle adopte alors constitue « comme une réparation de ce qui *(lui)* avait manqué petite ». Ici aussi, la vie endossée adulte ne vient pas simplement prolonger mais amplifier une prime expérience.

Si l'enfance est un point d'ancrage dans les récits, il reste un point de départ à partir duquel les sujets marquent leur évolution en accentuant les éléments qui leur ont plu.

[23] Se reporter au cahier iconographique pour avoir un aperçu de ses cahiers dans lesquels il retransmet la vie quotidienne au moyen de dessins et de récits.

Rencontre et démarche

Les rencontres constituent peut-être le facteur principal des arrivées en habitat non-ordinaire. De nombreux enquêtés racontent être restés à cause d'une expérience positive en *wwoofing*, ou être arrivés par l'intermédiaire d'une connaissance, ou encore, comme Vincent, de manière inattendue par la rencontre d'une personne déterminante. La rencontre prend une place qui dépasse le plaisir de faire une nouvelle connaissance. Elle agit comme motivateur et déclencheur, par la force qu'elle génère, et l'espace qu'elle ouvre. En revanche, elle peut jouer un rôle inverse, lorsque des problèmes relationnels apparaissent[24]. Mais au-delà de ces limites, le rôle joué par les rencontres témoigne d'une disposition spécifique cultivée par un certain nombre d'habitants, pour qui l'habitat non-ordinaire correspond moins à une recherche spécifique qu'au fait de « tomber sur » une situation. Les habitats non-ordinaires révèlent un fonctionnement bien particulier, fait de rencontres progressives plutôt que de démarches volontaires, du fait d'une participation préalable à un réseau de pratiques qui constitue une des conditions de possibilité de l'habitat non-ordinaire. La voie d'accès à un habitat non-ordinaire se place de la sorte souvent sur un régime différent de celui de la recherche locative ou immobilière.

La trajectoire de Leonardo, vingt-cinq ans, capitaine de bateaux à voile, qui vit aujourd'hui en cabane à Copeaux Cabana, permet de revenir sur le rôle joué par les rencontres.

En 2017, il rencontre les charpentiers de Copeaux Cabana venus participer au chantier de réparation du bateau dont il s'occupe avec un collectif au Danemark. A ce moment, il partage son temps entre des navigations en Méditerranée avec des classes scolaires, et le projet collectif du vieux gréement de 32 mètres à Copenhague. Lors du chantier qui s'étale sur un mois, il s'entend en particulier avec un des charpentiers de Copeaux Cabana, dont il apprécie la manière de travailler. Une proposition d'apprentissage est lancée de manière informelle. Le groupe de charpentiers repart en Dordogne, et Leonardo poursuit ses activités sur les mers. Six mois passent, avec ses acolytes du voilier, il se rend aux Eyzies, sur le lieu de Copeaux Cabana, pour y passer quelques jours de fête. Il visite pour la première fois le lieu et imagine revenir au printemps. L'année continue entre la Méditerranée, l'Allemagne dont il est originaire, et le Danemark. Quelques mois plus tard que ce qu'il avait prévu, à l'automne suivant, il revient passer six mois en apprentissage. A la même période, une cabane se libère, dans laquelle on lui propose de s'installer. Après des années passées sur des bateaux, il raconte que c'est le premier habitat personnel qu'il connaît.

[24] Les difficultés relationnelles sont importantes sur des lieux régis par l'informalité : Sandra n'a pas encore trente ans, elle est descendue de Normandie vers l'Ariège, pour y expérimenter un mode de vie « plus radical » que le quotidien de la ferme de ses parents. C'est la rencontre d'un éleveur de chevaux auprès de qui elle fait du *wwoofing* qui lui fait découvrir l'Ariège et la conduit à rester. Elle va ensuite dans une autre ferme, où elle rencontre son compagnon. Les conditions de vie correspondent à ses attentes : la vie s'organise autour des chèvres et d'une grande production maraîchère qui rend le lieu autonome. Seuls des outils manuels sont employés, de la construction des édifices à l'entretien de la vie courante (bois de chauffage). La cuisine se fait au feu de bois, un panneau solaire permet de remplir les batteries de téléphone et éclaire une maigre ampoule. Pourtant, les tensions avec celui qui est à l'origine du lieu remettent en question le fait de rester. Son installation est ainsi remise en cause par des altercations régulières avec le propriétaire, dans lesquelles elle ne peut faire le poids.

Cette trajectoire est intéressante sur plusieurs points : elle montre une arrivée progressive, qui s'étale sur plusieurs années, de l'instant où a lieu une rencontre, à celui où elle mène à une installation. Celle-ci reste temporaire, inscrite dans une manière d'habiter qui se déploie sur plusieurs lieux de vie liés à des activités différentes (la Méditerranée, le Danemark, l'Allemagne et à présent la Dordogne). La trajectoire d'arrivée dans un habitat non-ordinaire peut donc être longue, rencontrer des détours, et rester une étape. Pendant six mois, la personne vit dans telle cabane, mais elle vivra ensuite dans un autre espace, reviendra peut-être dans la cabane, ou poursuivra ses activités ailleurs. En outre, la cabane apparaît comme un heureux hasard, mais non le lieu d'une démarche. Elle est secondaire par rapport à la décision de réaliser un apprentissage sur un lieu particulier. Le souci de l'hébergement vient en second, et dans ce cas, il se présente sous la forme d'une opportunité. C'est ici qu'agit ce que j'appelle la rencontre : à plusieurs niveaux, il n'est jamais question de démarche en vue de réaliser un objectif préformulé, comme celui de « devenir charpentier », ce qui mènerait à des recherches de lieux, de nos jours par internet, qui sont contactés sans connaissance préalable ; mais une série de rencontres dessine progressivement une démarche : celle d'aller se former en charpente pendant quelques mois sur un lieu qui a un intérêt pour la personne.
En outre, cette trajectoire souligne le rôle joué par un réseau informel de pratiques, où des personnes venant de lieux différents unies par des intérêts similaires se croisent et donnent lieu à de nouveaux échanges. La pratique de savoir-faire anciens et le goût pour les aventures collectives atypiques est le point de convergence entre l'équipage du vieux navire et les charpentiers des Eyzies. Enfin, la connaissance antérieure d'une culture commune permet à la rencontre de se faire de manière fluide et rapide ; ici, l'habitude de la vie de groupe, une certaine attention et implication, conduisent la personne à être adoptée immédiatement par l'ensemble du groupe comme faisant partie de la communauté de vie, alors même qu'elle vient d'arriver.

Les habitats non-ordinaires sont donc marqués par le rôle des rencontres. Un processus de sélection spécifique s'y rencontre, dans lequel la personne agit moins qu'elle ne semble *être agie*. Manon raconte ainsi la part d'indétermination qui a guidé ses recherches, qui trouvent finalement résolution dans un mouvement qu'elle ne maîtrise pas.

> J'ai pris une sorte d'année sabbatique, de… *je cherche pas, je fais ce qui vient à moi et on verra bien ce qui se passe*, et puis finalement, c'est la poterie qui est ressortie de tout ça.
> (Je souligne)

Le procédé qu'elle met en œuvre décrit un régime spécifique dans lequel la recherche passe paradoxalement par le fait de ne pas chercher. Il est question de « laisser venir à soi », dans une attitude ouverte à ce qui se présente.
Au cours d'un autre échange, elle revient sur les conditions par lesquelles elle est passée de sa vie toulousaine où elle étudiait en master, à la poterie, et qui mettent en œuvre le même procédé :

> Je me suis laissée vraiment le temps, parce qu'en fait j'étais perdue, je savais pas ce que je voulais dans la vie. Pendant super longtemps, jusqu'à mes 26 ans. J'étais très… je pensais seulement à ce que je devais faire, en fait. J'avais beaucoup de pression familiale, et du coup, j'avais du mal à

> savoir moi ce que je voulais vraiment, et du coup j'ai laissé tomber mon mémoire et *je me suis plutôt laissée porter par la vie, et ce qui venait à moi, ce qui s'offrait à moi*. Et du coup j'ai *découvert* le jardin, ça c'est un truc que je garde toujours, que j'aime beaucoup, et la poterie. Et donc voilà, jusqu'à ya pas trop longtemps, je savais pas dans quoi j'allais me lancer vraiment, et finalement c'est la poterie.
> (Je souligne)

Comme dans l'analyse précédente de la quête de Vincent, le récit met en scène une situation initiale marquée par un trouble : la jeune femme se sent perdue, ne sait pas quoi faire de sa vie. La recherche de résolution passe par ce qui pourrait être désigné sous la notion de « lâcher-prise » : elle se « laisse porter par la vie », ouverte à ce qui viendra à elle. Ce qui est intéressant est de relever les croyances sur lesquelles s'appuie ce procédé de prise de décision paradoxale : la vie y a une valeur éminemment positive, elle « porte », elle « offre » des éléments à la personne. Pour peu qu'on s'y abandonne, elle présente la résolution. A deux reprises, la conclusion prend la forme d'une évidence : « et finalement », la poterie apparaît comme le champ le plus fort. Il est donc question d'une disposition du sujet et d'une croyance.

Ce qui me semble intéressant à relever ici est combien les expériences non-ordinaires échappent à une projection préalable. Les rencontres sont toujours présentées sous le signe de l'imprévu, dans des démarches qui s'en remettent à un mouvement qu'elles disent ne pas vouloir maîtriser, s'en remettant à une confiance dans la vie. Le registre de la découverte borde ces expériences, qui gagnent peut-être en intensité de ne pas avoir été l'objet d'une démarche effrénée. La dimension même de projet peut en venir à être annulée, dans des expériences portées par la spontanéité. Un ancien habitant de Copeaux précise comment s'est monté le lieu :

> Ça a été hyper spontanée depuis le début, ya jamais eu de *projet* où du coup, de s'dire, on va vivre tous ensemble, dans les bois, faire de la charpente et… (rires) etc. enfin voilà, ce qui se passe aujourd'hui ; et ça s'est fait par nécessité, par besoin et par envie, et... parce que les gens avaient les mêmes idées. Les gens se retrouvent sur les idées. Et ça leur parle.

La notion de spontanéité évoquée ici vient souligner une caractéristique importante pour la compréhension de certains habitats non-ordinaires : ils peuvent échapper à la planification, ils sont à ce niveau l'écho des trajectoires qui mènent jusqu'à eux, marquées par le rôle des rencontres et une disposition particulière vis-à-vis des éléments qui se présentent.

L'analyse des trajectoires offre ainsi un double intérêt : elle permet de rentrer dans la connaissance des habitants, au travers de la spécificité de la démarche qui les mène dans l'habitat non-ordinaire. Un socle de croyances et de représentations apparaît comme guidant des pratiques souples dans l'adoption de manières d'habiter qui apparaissent comme le résultat d'une recherche soucieuse de rester ouverte à ce qu'elle rencontre. L'indétermination précède les habitats non-ordinaires, qui peuvent prendre place dans un parcours sous forme de résolution, ou constituer une étape intermédiaire dans un cheminement qui se poursuit. Les trajectoires des habitants soulignent la part de

mouvement d'une population souple et mobile, disponible au changement. Elles rappellent en cela la part de fluctuation présente dans tout parcours, mais sous une forme plus prononcée que pour des trajectoires soucieuses d'un objectif plus arrêté. L'ouverture que présentent les habitants dans leurs récits ne signifie pas pour autant que leur chemin ait la forme de l'errance. Si doutes et inconforts peuvent initier la mise en mouvement qui mènera à l'habitat non-ordinaire, la trajectoire est soutenue par des motivations qui prennent parfois le temps de la recherche pour être dévoilées au sujet, mais demeurent actives et servent de marqueurs venant valider ou rejeter les options rencontrées en route. Les trajectoires informent ainsi de représentations communes aux habitants, qui trouvent leur source dans la participation à un réseau de pensées, de représentations, et de pratiques. Si la volonté est affichée de laisser venir les éléments à soi, les récits des rencontres ne relèvent pas le socle de conditions qui leur a permis de surgir. Il faut voir que ce qui est présenté comme opportunité est soutenue par la connaissance et l'inscription dans certaines manières de faire qui la rendent possible. L'arrivée en habitat non-ordinaire apparaît au terme de ces remarques à l'inverse d'un accident de parcours, opposé tant à la vision négative de l'accident qu'à sa représentation d'événement soudain qui s'impose au sujet. Il en arrive à prendre les contours d'un heureux débouché, qui ne peut être activé que par une participation préalable à un univers dont il fait partie. Je ne parle une fois de plus que des trajectoires recueillies dans ce travail, où les expériences positives d'habitat l'emportent. Ce qui me semble important de relever est combien l'habitat peut revêtir des contours porteurs pour l'habitant, et constituer un débouché désirable pour les sujets. Or ce que les trajectoires montrent est combien l'accès à l'habitat non-ordinaire dans son format positif, est relatif à une série de conditions qui filtrent les candidatures. A l'inverse d'un accident de parcours, les cas les plus positifs donnent finalement à ce type d'habitat l'aspect paradoxal d'une opportunité rare et heureuse.

d. Les motifs de l'installation en habitat non-ordinaire : de nouvelles populations néo-rurales ?

L'examen des motivations des habitants à se trouver à l'endroit où ils vivent souligne la globalité d'une démarche. L'habitat n'apparaît que rarement comme un projet à lui seul. L'analyse des motivations permet de redonner à l'habitat la place qu'il a souvent : au service d'un projet qui le dépasse. Les motivations touchent davantage à une qualité de vie recherchée qu'à une forme d'habitat, même si l'habitat peut être un objet motivant, et constituer la forme la plus adaptée au projet dont il fait partie. Quelles sont ces motivations ? La filiation avec les migrations néo-rurales des années soixante-dix est un point sur lequel il convient de s'attarder quelques lignes. L'analyse comparée avec ces migrations montre la continuité mais aussi les divergences de pratiques entre des générations qui ne sont pas issues de la même époque. Le contexte ayant conduit aux « retours » les premiers « immigrés de l'utopie » (Hervieu, Léger, 1978) n'est plus le même. Aussi les analyses existantes sur la vague issue de mai 1968 sont-elles insuffisantes pour décrire la population rencontrée aujourd'hui, mais fournissent-elles néanmoins des

éléments éclairants sur lesquels s'appuyer pour nommer des dynamiques toujours à l'œuvre.

Ressorts de la néo-ruralité des années soixante-dix

Le phénomène dit néo-rural qui émerge dans les années soixante-dix, montre des ressorts et des motivations éloquentes pour comprendre le premier mouvement d'ampleur qui repeuple les espaces ruraux, alors même que l'exode rural se poursuit. Par leurs projets, ces « marginaux » d'hier lancent les germes de représentations associées au milieu rural encore vivaces aujourd'hui, tout en montrant des différences notoires du fait de l'évolution d'un contexte. Les analyses des sociologues B. Hervieu et D. Léger permettent de revenir sur les motifs des migrations néo-rurales des années soixante-dix, qu'ils étudient dès leur apparition. Leur ouvrage, *Le retour à la nature, au fond de la forêt : l'État*, (1979) précise l'élan dans lequel s'inscrivent ceux qu'ils nomment les « immigrés de l'utopie ».

Ils montrent notamment la présence de deux phases distinctes aux motifs très différents : au projet révolutionnaire des premières années d'opposer un contre-modèle radical au capitalisme, succède l'aspiration à la vie rurale traditionnelle, gage d'authenticité. Les trois « retours » qui ont l'habitude de résumer ces migrations néo-rurales, le retour à la nature, au désert, et au village, désignent les phases concomitantes et successives d'un phénomène qui évolue avec les expériences des néo-ruraux et les représentations auxquelles ils sont sensibles.

Du projet révolutionnaire...

La première phase des migrations est marquée par une dimension politique contestataire qui prend le capitalisme pour cible. Dans ce premier temps, c'est moins la « campagne » qui est l'objet des retours que le « désert », c'est-à-dire la « non-civilisation ». Les territoires les plus dépeuplés et délaissés par le capitalisme sont alors préférés, pour une population qui renverse le stigmate de l'exclusion en revendiquant sa marginalité. Les néo-ruraux investissent ces nouveaux territoires sur un double mode : celui du refus d'une société et celui de la volonté d'expérimenter une vie autre. Pour les auteurs, ces premiers retours constituent un « déplacement de la contestation politique », « de l'affrontement direct avec le système social à l'anticipation exemplaire d'une société « autre » » (Hervieu, Hervieu-Léger, 2005, p. 38). La « révolution totale » est cherchée sur le modèle de la tache d'huile, qui se répand par la multiplication de groupes marginaux et s'attaque à tous les aspects de la vie quotidienne. Il s'agit d'accéder à une vie libérée et authentique, en retournant au désert et à la terre. Cette première phase est qualifiée d'utopie progressive par les sociologues : elle vise la constitution d'une société de substitution tournée vers le futur. Le « refus du monde » n'est donc pas l'équivalent d'une « indifférence au politique » (*Op. Cit.* p. 43), pour des migrations qui ont élu les territoires désertifiés comme un « acte symbolique de refus » des effets d'un système condamné. Mais dès le début des années soixante-dix, les motivations des néo-ruraux évoluent.

… au rêve paysan

Le début des années soixante-dix voit évoluer les aspirations révolutionnaires des premiers « retours », en laissant la place à des nouveaux arrivants « moins intellectualisés et moins politisés » (Chevalier, 1981). Au projet de créer un contre-modèle à l'ordre institutionnel dominant succède le « rêve écologique » d'une vie verte, saine et authentique. Cette phase convoque un âge d'or du monde rural, gardien d'une vie paysanne authentique. Inventer une nouvelle société n'est plus le but affiché, mais il s'agit de retrouver les vertus d'une société qui a disparu. À l'utopie progressive succède ainsi une utopie régressive, qui s'inspire d'un modèle révolu. Il n'est plus question de « vivre autrement » mais de devenir de « vrais ruraux » : le retour à la terre est ce retour à des gestes, des pratiques, des savoir-faire parés des vertus de l'authenticité, du bon sens et de la réalisation de soi dans des tâches ennoblies par le nouveau regard porté dessus. Les contributions dans la revue A*vec nos sabots, la campagne rêvée et réinventée* en 1978, reviennent sur les valeurs activées par les néo-ruraux. Le paysan, l'artisan, y « prennent figure mythique » (*Op. Cit.* p. 11), en étant le symbole d'une autre relation au travail, aux hommes et à la nature. La campagne est moins un désert que le lieu d'une solidarité et d'une interconnaissance déployée. Le village notamment est paré des atours du support d'un vivre ensemble retrouvé. Le contenu critique se déplace donc avec cette deuxième phase. L'utopie n'en est pas moins active, mais elle désigne moins un « rêve impossible » qu'un « appel au passé, qu'on reconstitue souvent en un âge d'or magnifié contre un présent qu'on rejette, en vue d'un avenir radicalement autre » (Hervieu, Léger, 2005, p. 32). Les élans anticapitalistes du début peuvent être retrouvés dans la mise en valeur de la figure précapitaliste du paysan. Néanmoins, la critique des normes d'une société sclérosée évolue : par exemple, la remise en cause de la famille, « instance de contrôle du désir et lieu d'apprentissage de la soumission (…) support de l'ordre bourgeois » (*Op. Cit.* p. 65) se trouve supplantée par le « triomphe du couple ». La référence à un modèle révolu n'est pas sans comporter des dérives conservatrices que relèveront les analystes.

Si les deux phases correspondent à une évolution chronologique des motivations des néo-ruraux de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix, elles ne doivent pas masquer la persistance d'aspirations politiques y compris dans la seconde phase de retours, tournée vers la vie rurale traditionnelle. Distinguer deux phases est utile pour saisir les évolutions d'un mouvement social, dont les traits d'abord explicitement politiques, privilégient ensuite la pérennité d'une vie quotidienne en quête d'un sens retrouvé. Les expériences communautaires ont été amplement appréhendées par leurs « échecs », entre conflits de groupe, décomposition et abandon des projets. La seconde phase apparaît au regard de ces expériences comme une réponse sage donnée à un projet trop ambitieux, pour une population mal préparée du fait de ses origines urbaines et de sa méconnaissance du milieu rural. Mais l'expérience néo-rurale est loin de pouvoir se résumer à certaines expériences excentriques qu'ont vues fleurir les années soixante-dix. Les « retours » signent le départ d'une reconquête des territoires ruraux de la part d'une population qui investit d'un sens nouveau l'espace rural, ainsi que ses figures traditionnelles. Les néo-ruraux des années soixante-dix inaugurent la recherche d'un autre rapport au travail, au temps, au territoire, aspirations qui se prolongent jusqu'aux installés d'aujourd'hui. Les échos entre les aspirations relevées par les sociologues à l'époque et

celles rencontrées aujourd'hui témoignent de la filiation qui unit ces premières migrations à celles qui leur ont succédé. Les mots d'un néo-rural en 1977 pourraient être ceux d'un enquêté actuel : « J'aspire pour l'instant à un mode de vie qui me laisse plus de choix, avec un mode de production utile qui me permette de travailler la matière, d'avoir un rapport direct avec la nature, et en même temps une coopération concrète avec beaucoup de personnes » (*Op. Cit.* p. 18). Retrouver du lien, articuler les plans que sont le travail de la matière, la proximité de la nature et l'importance du lien humain, sont des motivations récurrentes pour les enquêtés rencontrés. Aujourd'hui encore, l'artisan est cette figure qui permet de « restituer l'unité de toutes les dimensions de la vie quotidienne » (*Op. Cit.* p. 112). Les habitants du non-ordinaire semblent ainsi s'inscrire à plusieurs égards dans les pas de leurs prédécesseurs néo-ruraux. Les considérer à leur tour sous le seul angle néo-rural serait pourtant insuffisant et inadéquate, le terme véhiculant un ensemble de représentations liées aux années soixante-dix. Le contexte a évolué, et avec lui les motivations des nouveaux arrivants.

Motivations actuelles

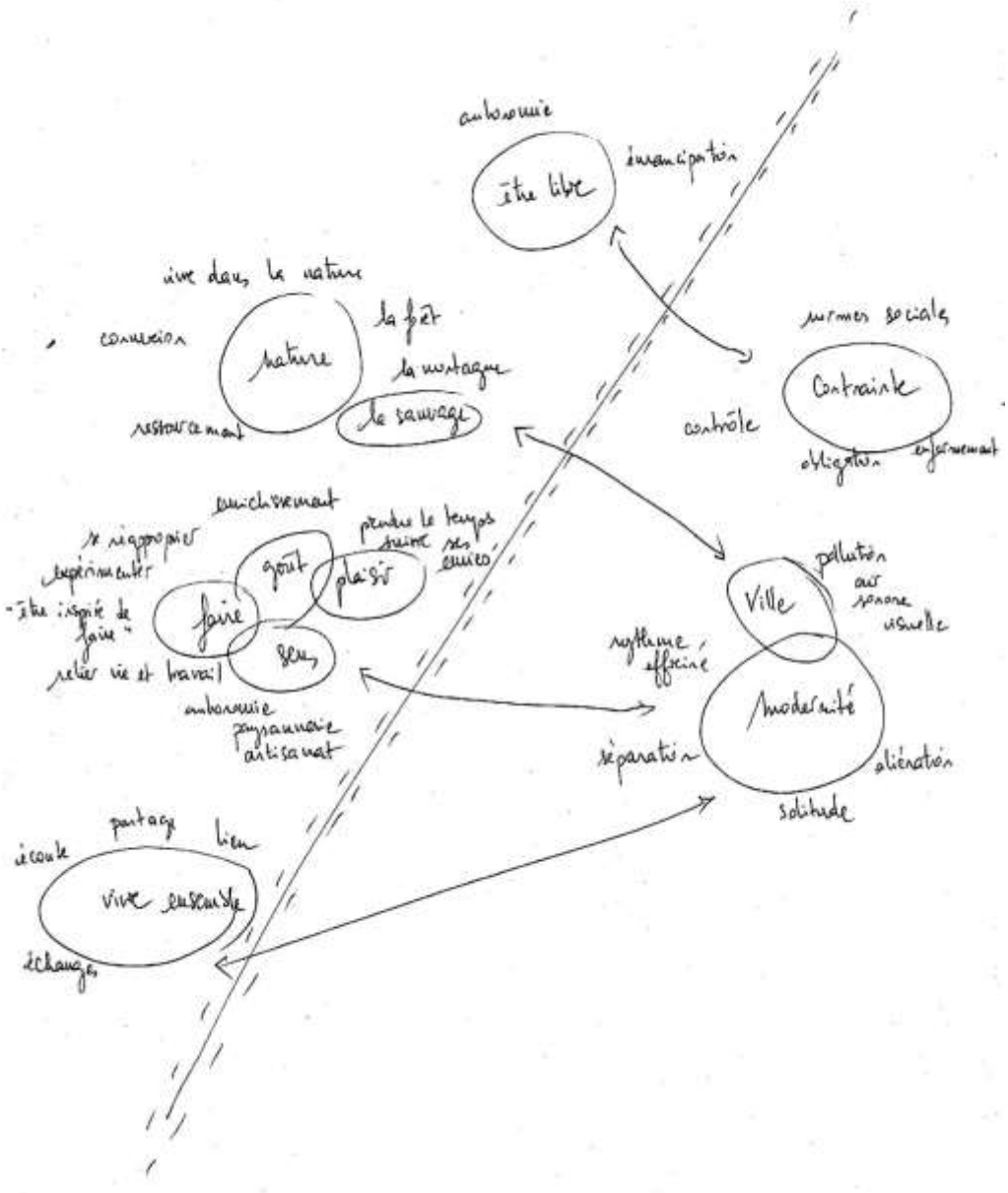
Prenons le temps maintenant de regarder les motivations des habitants qui sont en habitats non-ordinaires. Le travail de terrain s'est attardé sur les motivations des habitants, en les questionnant sur ce qui les a menés à leur mode de vie actuel. La rencontre des personnes a toujours été l'occasion de leur demander l'objet de leurs motivations à se trouver où ils sont. L'approche volontairement souple a rencontré un grand panel de réponses, les personnes parlant plus volontiers d'un motif ou d'un autre. Selon les personnes et les endroits, ce sont les motivations ayant trait à l'habitat, au territoire ou à l'organisation de vie qui rencontraient le plus d'échos. L'analyse des motivations revient donc sur une série de motivations, dans lesquelles l'habitat n'est qu'une partie. L'ampleur ou la profondeur des motivations parfois exprimées révèle en effet une armature des projets de vie qui dépasse amplement l'habitat, tout en l'intégrant. C'est cette globalité qui m'a interpellée et que je vais présenter maintenant. L'intérêt d'observer les motivations dépasse le simple collectage pour tenter de catégoriser les habitants. Elles constituent le cadre d'action des sujets, elles permettent d'essayer de nommer le cœur des projets qui les anime et des perspectives qui les guide. Rentrer dans l'analyse des motivations c'est ainsi donner aux habitats non-ordinaires l'épaisseur et le volume des motivations dont ils sont issus, dont ils font partis, et qu'ils accompagnent.

L'analyse des motivations poursuit ainsi plusieurs buts : elle vise à préciser les raisons des installations en habitats non-ordinaires, afin d'en saisir la logique de fond. Mais elle vise également à analyser les ressorts des motivations en elles-mêmes, comme étant à la croisée de plusieurs champs. Il s'agit ainsi de poursuivre la réflexion sur la marge d'action des sujets, pris dans cette tension constante entre forces externes et internes. En relevant les motivations, il s'agit enfin d'essayer de situer la population des habitats non-ordinaires par rapport à d'autres publics prenant le rural pour destination, afin de préciser sa spécificité éventuelle.

Les grands « pôles » de motivations

Mon terrain s'est étendu sur plusieurs zones, offrant des conditions de vie différentes. Les motivations épousent assez logiquement ces déclinaisons, en plus d'être réductibles à chaque sujet. La présentation qui suit unifie donc des motivations singulières, la sensibilité, l'histoire, la condition sociale des personnes jouant sur leur contenu et offrant un résultat chaque fois unique. Néanmoins, si les motivations ont trouvé des échos et des expressions différentes selon chaque individu, une « nébuleuse » de motivations peut être reconstituée, commune à l'ensemble des enquêtés. On y trouve un ensemble de thèmes qui couvrent un rapport à l'environnement, à la société, à soi et à ses pairs, qui trouvent leur sens et leur pertinence en regard de contre-champs qui agissent comme repoussoirs.

Figure 5.2. Les motivations : à la croisée de grands pôles positifs et négatifs, M. Mialocq, 2019



- être libre : une condition primordiale non négociable

La liberté est un des arguments les plus présentés pour justifier l'adoption du mode de vie. Le mot se passe souvent de justification, il recouvre pourtant des acceptions diverses sur des champs différents : il s'agit autant de l'émancipation vis-à-vis de normes dominantes, que de la liberté de faire ce que le sujet veut, au moment où il veut, en opposition à toute notion de contrainte et d'obligation.

Une enquêtée s'exprime ainsi sur les raisons l'ayant conduite à rester dans son village en Ariège. Alors qu'elle évoque le fait qu'elle s'y sente libre, je lui demande de préciser ce qu'elle entend par liberté. Elle me donne alors l'exemple de la gestion de l'eau par la commune qui constitue une « forme de liberté » :

> Pouvoir jouir d'un bien naturel et terrestre, et pouvoir le gérer, et pas dépendre d'une grosse entreprise qui va te saloper ton eau en y mettant du chlore, de la javel.

Et elle poursuit :

> La liberté c'est aussi pouvoir choisir là où tu habites, parce qu'habituellement on n'a pas vraiment le choix, même quand tu fais construire une maison, tu dois respecter vachement de normes… correspondre au truc architecte de France je sais pas quoi être près de la route… alors que je trouve que c'est un *droit* en fait de pouvoir habiter là où on en a envie et de pas avoir le choix, c'est être brimé en quelque sorte dans une forme de liberté individuelle.

Dans son discours, la liberté concerne autant la gestion de principes élémentaires de la vie courante (l'eau) qu'un droit plus fondamental d'habiter selon ses désirs. On pourra noter que l'acception de la liberté ainsi définie n'est pas sans contradictions : la méfiance de tout cadre qui restreint les comportements n'est pas sans rappeler des formes politiques libérales.

Par l'argument de la liberté, on retiendra qu'il est autant question de liberté de choix (d'horaires, d'activités, de forme d'habitat et de son implantation) que d'une liberté plus fondamentale, d'agir selon sa vérité, à la poursuite d'un libre-arbitre véritable. La liberté s'applique donc autant à des domaines très concrets qu'elle constitue une condition fondamentale d'exercice du droit des sujets.

- Vivre dans et avec la nature : un contre-champ actif de la ville et de la modernité

> Si tout le monde devient indépendant, et se fie plutôt près de la nature, au lieu de se fier près des supermarchés et tout le tralala, et bien il y a beaucoup plus d'espoir de vie. Non ? (…) Après moi aussi je fais des concessions, c'est clair. Je suis pas... si t'es vraiment une sauvage sauvage, je veux dire, à un moment on avait des lapins, je gardais toutes les peaux, je les ai tannées, et mon rêve c'était de se faire une veste, des couvertures pour les lits… Bon, si tu vis dans une grotte *(sourit)*, ce que j'adorerais, avec des peaux de bête et tout, pourquoi pas ! c'est… ouahou, ya des odeurs, ya quelque chose où tu vis vraiment *avec* la nature, dans la nature ; mais si tu faisais ça aujourd'hui on te mettrait en psychiatrie, on t'enlève les enfants, c'est clair. Donc alors… et puis d'ailleurs pour les enfants c'est important de les amener dans le monde, pour pas qu'ils soient complètement… *(n'achève pas)* Mais voilà. J'y crois pas –ma phrase, ça fait rire tout le monde mais j'y crois à fond : je crois pas dans l'éternité d'internet, du tout, ni dans l'éternité des supermarchés. Mais je crois dans

> l'éternité des éléments de la nature. Ils étaient là longtemps avant l'homme, ils seront là après. Et si tu vis avec ça, et bien, tu peux vivre. *Barbara, soixante-cinq ans, vallée de Massat*

Le champ lexical du retour aux sources marque un second grand domaine de motivations : se reconnecter, se ressourcer, répondre à ses besoins fondamentaux, sont autant de variations sur le thème de l'accès à une notion fondamentale que le contact de la nature permet. Plus précis que la nature, la thématique du sauvage vient qualifier la qualité d'un espace naturel épargné de l'empreinte de l'homme. La nature sauvage est surtout recherchée en Ariège, au travers de la montagne. Vivre à la montagne devient plus qu'un cadre de vie, en imposant des conditions auquel le sujet est confronté : l'accessibilité est plus longue, escarpée, l'éloignement plus fort, la neige y sévit plus que dans la plaine.

Nadia, déjà précédemment rencontrée, raconte ainsi l'impact de la vie en cabane isolée en pleine nature, qui a constitué « une très belle période pour moi d'immersion dans un monde animal, végétal, humain ; je me suis vraiment construite, ou déconstruite. » Elle remarque avec ironie « la joie des habitats précaires », qui lui a donné « le temps d'aller au bout de ce contact très très pur avec la nature, en lien avec ce monde-là qui était autour de moi ». Les ressources de la nature sont sous-pesées à l'aune de ce que ne permet pas le monde moderne. Vivre en pleine nature permet de « se reconnecter avec ce monde qui est très simple, très abordable. Qu'on comprend, tout simplement, alors que l'autre monde, on s 'y perd, c'est inaccessible finalement ».

La forêt est l'autre versant du sauvage, en offrant un contact à un environnement naturel non façonné (visiblement) par l'homme dans lequel l'individu peut s'aménager une place à sa mesure. En s'y installant, l'habitant déséquilibre inévitablement la qualité sauvage de l'espace, conscient par ailleurs de l'aspect partiellement sauvage d'un espace qui garde l'empreinte de l'homme… Mais ces motivations – vivre dans la nature, dans un environnement sauvage, ne sont pas à appréhender selon leur adéquation à une réalité objective. La nature ou le sauvage sont deux représentations construites par la modernité, dans laquelle s'inscrivent les sujets. Ce qu'il s'agit de voir est ce qui parle derrière des mots imagés, que les enquêtés utilisent d'ailleurs pour leurs propriétés signifiantes. Or ce qui s'exprime au travers de ces intérêts sont des motifs d'adhésion d'une part, et de rejet d'autre part. La quête de tranquillité et le désir de se reconnecter à des besoins primaires, répondent aux contre-champs que sont la ville et la modernité, qui renvoient tout à la fois au stress, à la pollution, au contrôle social, et à l'éloignement aux éléments élémentaires et essentiels de la vie derrière la frénésie consumériste. Il est donc question dans le souhait de vivre dans la nature d'accéder à un autre rapport aux éléments, mais aussi par ce biais, d'accéder à soi-même.

- « être inspiré de faire » : l'importance du faire, du plaisir et du sens retrouvé

« Se payer le luxe de faire, en étant inspiré de faire » : ces propos d'une enquêtée peuvent résumer une recherche récurrente des personnes rencontrées. Un grand champ de motivations concerne non seulement les domaines d'investissement (type de travail, d'activité) mais en premier lieu le fait de produire ou de réaliser des choses par soi-même, en passant par la manière de les accomplir. L'acte de faire apparaît ainsi comme central, en étant le lieu d'une réappropriation de connaissances endormies avec le monde moderne, laissant le sujet aliéné. Faire va de pair alors avec une émancipation du sujet,

mais il est aussi le support d'un enrichissement de l'être. Il n'est en effet pas question d'un rapport productif mais la réalisation est toujours accompagnée de sens. Le goût pour faire les choses, le plaisir, l'intérêt, sont ainsi les pendants des gestes accomplis.
Un large panel de verbes d'actions accompagne alors la référence au faire. Un des habitants de Copeaux Cabana raconte pourquoi il est resté sur le lieu en arrivant : la possibilité d'expérimenter sans limite y a une place centrale.

> Au début je devais rester juste le temps du chantier, j'avais d'autres trucs à faire, et en fait ici, je me suis vraiment épanoui dans tout ce que j'avais envie de faire depuis longtemps. La forge, expérimenter, inventer… enfin, je pouvais construire mes envies quoi. Et en plus les partager, et les transmettre.
> (…) Ce qu'on trouve pas dans une école : toujours encadré, et difficile de trouver un lieu pour créer, quand personne te connaît… Donc ici, c'était vraiment, ouais… la page blanche. Et là on n'a colorié qu'un petit bout de la feuille.

La référence au paysan et à l'artisan prend place dans ce cadre : ce sont les gardiens de pratiques connectées à un sens qui les dépasse et les guide, permettant un accomplissement du sujet au contact de la matière ou de la terre. Un autre charpentier de Copeaux Cabana exprime ainsi les avantages qu'il trouve à sa pratique :

> Ce qui est intéressant dans l'artisanat et le savoir-faire en général, c'est qu'avec le temps il y a des compétences qui se recoupent et qui intuitivement t'en amènent à une troisième, et du coup, ça c'est vachement bien. Ya une forme d'émancipation là-dedans qui me plaît vachement.

Sa pratique de la charpente traditionnelle lui permet en effet d'avoir une vision globale du travail accompli, à l'inverse d'une division des tâches qui aliène l'ouvrier. Le discours ainsi produit sur l'artisanat dépasse la vision d'un métier manuel dépourvu de réflexion. Au contraire, il est le lieu d'une réalisation véritable de la personne qui œuvre, qui fait preuve d'un savoir tant manuel qu'intellectuel, et est amené à élargir ses champs de compétence. L'autonomie progressivement dégagée de ces savoir-faire donne à l'artisanat ou à la culture de la terre une portée effective et symbolique dans la quête de sens accordée au quotidien par les protagonistes.

Le goût de faire va de pair également avec la recherche de l'autonomie. Celle-ci est moins le projet d'une réalisation complète qu'un horizon vers lequel tendre, qui reste par définition inatteignable. Marina tempère ainsi l'autonomie qu'elle poursuit :

> De toute façon tu le fais pas du jour au lendemain (*être autonome*), et puis, moi je veux dire, c'est une vie quoi, de cultiver. J'ai envie de faire pleins d'autres trucs. Ça me prend du temps de faire l'école aux gamins, donc je suis pas martel en tête de me dire : ah, coûte que coûte, je vais rien acheter, je vais manger que ce qu'il y a dans le jardin. C'est une aliénation aussi. L'idée du projet, c'est qu'on se paye le luxe de faire, en étant inspiré de faire. On fait notre pain, mais c'est une chose qui nous fait plaisir de le faire ; moi je fais le jardin, ça continue de me faire plaisir de le faire. Si je devais vendre des légumes pour devoir rentrer des sous, pour pouvoir acheter du riz et blablabla et blablabla, je sais pas si je serais encore dans le plaisir tu vois. Donc l'idée c'est quand même de garder une activité qui nous fait plaisir, donc construire ça nous fait plaisir… etc. Et ça c'est un luxe, c'est vraiment un luxe. Je pense que dans notre monde, les gens sont pressés par des crédits, pressés par des trucs…

Ses remarques précisent la place de l'autonomie telle que l'entendent la plupart des habitants : l'autonomie est une aspiration et une inspiration, qui vient aiguiller les réalisations quotidiennes. Mais elle reste subordonnée au plaisir de faire. Dès lors qu'elle devient trop contraignante elle est supplantée au profit de compromis. Dans certains cas elle peut néanmoins être plus poussée, informant de la diversité des implications et des buts poursuivis par les habitants.

- Vivre ensemble : l'importance du groupe

Les cas d'habitats collectifs ou groupés (Le Kaplouf, Copeaux Cabana entre autres) amènent en outre un dernier grand champ de motivations, tournées vers la qualité des liens humains et de l'organisation à plusieurs du quotidien. Vivre ensemble est une donnée de base pour les lieux collectifs, mais aussi un but vers lequel tendre, de par le travail constant qu'il demande pour aménager, résoudre, inventer, le format de la vie collective. Vivre à plusieurs dépasse dans ce cas l'aspect fonctionnel ou économique (se rendre service et diminuer le coût de la vie quotidienne), pour constituer une expérience humaine à part entière. Elle met au cœur du quotidien le partage, la différence, le lien, l'écoute et l'échange, en mettant au défi de réinventer un vivre ensemble absent des formes de vie contemporaines où sévit la solitude ou le repli de la famille nucléaire. Ces expériences constituent ainsi des laboratoires du vivre ensemble, qui se déclinent selon chaque lieu de vie sous des modalités et des teintes différentes. Les ciments des expériences collectives varient, de motifs idéologiques et politiques, à un projet commun, à l'amitié.

A Copeaux Cabana par exemple, c'est l'amitié et le travail de la charpente qui fédère les habitants. Le lieu se distingue à ce niveau d'autres expériences collectives par l'absence de doctrine politique ou idéologique.

Vivre en habitat non-ordinaire héberge ainsi une série de motivations où il est question du rapport de l'individu aux normes sociales, au monde qui l'entoure, à ses pairs, et à lui-même. Il est globalement question d'un rapport libéré à une série de normes vécues comme des carcans ou des limitations, en vue d'un sens retrouvé dans ses pratiques et ses rapports humains. Ces motivations varient d'un terrain à l'autre : en Ariège, la motivation principale va être d'habiter en montagne, tandis qu'en Dordogne, c'est le faire et le vivre ensemble qui rassemblent les habitants de Copeaux Cabana.

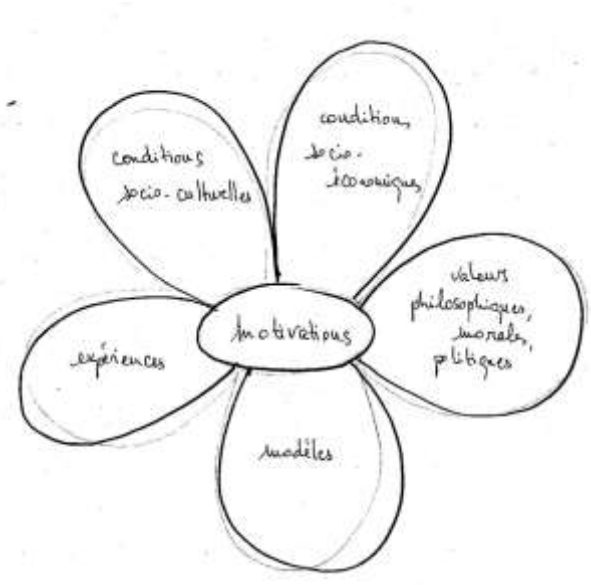
Ces motivations n'excluent pas des contradictions : la place du plaisir, de la jouissance, la méfiance du labeur, et le déclassement global dont pâtit le travail, ne sont pas sans rappeler des valeurs véhiculées par la société de loisir et de consommation. La frontière peut s'avérer bien fine entre certaines revendications à être laissé libre d'agir ou d'entreprendre et le libéralisme. Le bien-être recherché, le souci de tranquillité et de liberté effrénée questionnent aussi la part d'individualisme présent dans certains cas. Les motivations rencontrées auprès des habitants renvoient en définitive à un ensemble de valeurs véhiculées par la modernité, modernité par ailleurs rejetée dans les propos. La modernité est ainsi le lieu d'une contradiction : elle constitue une catégorie opérante pour les enquêtés, en étant un repoussoir de valeurs actives en contre-point ; mais au demeurant elle est aussi le cadre qui accueille les motivations de ceux-là même qui la rejettent. Ce qu'il faut voir, ce sont ainsi différentes strates qui constituent la modernité :

celle dont se méfient les enquêtés renvoie à ses versants négatifs, incarnés dans les excès technologiques, et un développement effréné. Mais la modernité est aussi constituée de grands champs idéologiques, dans lesquels s'inscrivent les habitants : l'importance de l'autonomie, de la liberté, du bien-être et de l'épanouissement personnel sont ces grands champs auxquels ils ne dérogent pas, et qu'ils viennent au contraire prolonger. Mais l'emploi des valeurs marque leur différence avec leur usage dominant. Les compromis y sont moins nombreux, plus ciblés, et les notions poursuivies sont endossées d'une manière plus forte : il n'est pas question d'aménager un petit espace de liberté, mais de devenir entièrement libre, ou encore, de se contenter d'une zone qui fasse sens mais que sa vie entière en acquière. Au-delà des mots employés, et de leur inscription dans le paysage idéel d'une époque, il faut donc regarder l'usage des valeurs exprimées. C'est à cet endroit qu'elles peuvent montrer un écart aux normes dominantes, ou au contraire s'y conformer.

La constitution des motivations : à la croisée de plusieurs champs

Les habitats non-ordinaires hébergent ainsi une large série de motivations. Rappelons ici que nos enquêtés présentent une frange particulière de ce public, du fait d'un processus de sélection des terrains qui s'est appuyé sur un réseau préexistant et a continué en remontant par ricochet. Les motivations présentées ici concernent donc une frange en particulier des habitants d'habitats non-ordinaires, caractérisés par la maîtrise de leurs conditions de vie, conduisant à préférer l'idée de choix à celle de contrainte. Pour autant, l'analyse des motivations permet de revenir sur la tension qui subsiste au sein de tout choix. Si les motifs d'adoption sont présentés sous un angle particulièrement positif par les enquêtés, le rejet des éléments néfastes s'accompagnant toujours d'un horizon meilleur, la constitution des motivations relève de la rencontre de plusieurs champs, parmi lesquels des conditions imposées au sujet, et d'autres dans lesquelles il peut exercer une liberté d'action et de pensée.

Figure 5.3. Fleur des motivations, M.Mialocq, 2019



Le schéma permet de revenir sur les ressorts des motivations : ceux-ci sont pluriels, et relèvent de champs très différents, qui restent tous traversés de la tension entre forces externes et internes au sujet. Le débat entre ce qui relève de la liberté du sujet ou de forces extérieures n'y trouve pas de résolution, partant que tout processus en est animé. Il s'agit plutôt de relever de quoi sont constituées les motivations, afin de voir la variété de pôles qui rentrent en compte.

Le champ intellectuel y occupe une place importante de par la présence de valeurs philosophiques, morales et/ou politiques, qui agissent comme repères au quotidien et constituent des jalons sur une visée plus longue. Les motivations à habiter du non-ordinaire dépassent ainsi largement un rapport fonctionnel ou économique, en étant le support de motivations idéologiques qui éclairent un regard porté sur le monde. Ce qu'il faut voir alors est l'usage de ces valeurs, lorsqu'elles conduisent à changer de vie. La recherche d'autonomie, de liberté, d'émancipation, prend place dans ce cadre, ces aspirations étant moins vouées à une réalisation immédiate qu'à un cheminement progressif dans lequel prennent place le temps et les expériences. Les habitats non-ordinaires apparaissent dans ce cadre comme une des réalisations posées en vue d'une aspiration de vie, actualisée sur certains plans, en recherche sur d'autres.

Les modèles prennent place à côté du plan intellectuel, ils procèdent aussi du domaine de la pensée, mais constituent la partie incarnée des idées. Des figures types comme le paysan ou l'artisan modèlent les représentations des sujets, qui vont s'en servir pour inspirer leurs pratiques. Le voyage rentre aussi dans ce cadre lorsqu'il est paré des vertus de l'expérience initiatique et de la découverte. Déclencheurs d'un changement de vie ou soubassements des choix lorsqu'ils sont convoqués, les modèles agissent de manières différentes dans les motivations.

A côté du plan idéel, coexiste le champ des expériences : les habitats non-ordinaires prennent place au sein de trajectoires nourries d'expériences qui mènent jusqu'à lui. Cela peut être l'expérience de la vie dans la nature ou dans un habitat non-ordinaire, d'une pratique particulière ; mais c'est aussi tout le champ des rencontres qui instruisent et guident le sujet. Le sujet rencontre autant les expériences qu'il peut se mettre en condition pour les trouver.

Le domaine de l'expérience est accolé à celui des ressentis. Nombreuses sont les interrogations des enquêtés, qui ne savent pas expliquer à proprement parler ce qui les gardé où ils sont.

Manon s'interroge ainsi sur les raisons de sa présence à Montagagne :

> Et moi, qu'est-ce que c'est qui m'a attirée ? Je sais pas, plus parce que j'ai rencontré Thibault, et qu'à l'époque je cherchais aussi comment j'allais vivre, concrètement quoi, et j'avais peut-être un projet collectif avec Rémi, Marieck, Menthé (*Nb. Des membres de Copeaux Cabana qui en sont partis*), mais qui n'a pas abouti ; et en fait j'ai réalisé que le collectif c'était pas forcément pour moi, parce que je savais pas du tout respecter mes limites et du coup ça m'embêtait vite quoi. Et en même temps ici je voyais qu'il y avait un fonctionnement des biens en commun, et ça m'intéressait. Et puis c'était beau. J'étais juste un peu une douce rêveuse, et je le suis toujours, mais je trouve vraiment la nature très très belle ici, le fait de vivre au milieu des animaux, des chants des oiseaux, de tous ces insectes, ça on le retrouve pas ne serait-ce qu'aux alentours de Foix, où c'est beaucoup plus cultivé en fait. Il n'y a pas cette biodiversité en fait. *C'est pas facile à expliquer mais je sais pas je le ressens*, et ça fait du bien d'être entourée de tout ça en fait. Ça me ressource, je me sens bien, à ma place… *(Je souligne)*

Une série de plans se croisent pour expliquer son choix : des considérations larges (« comment j'allais vivre »), prennent place à côté d'arguments rationnels (le fonctionnement commun), d'aménités (« c'était beau »), mais aussi et peut-être surtout de ressentis. En dernier ressort, les motivations s'appuient sur de l'irrationnel, ce qui semble donner une légitimité et une force supplémentaire au choix.

Enfin, les derniers pétales rentrant en compte dans la constitution des motivations concernent le large champ des conditions socio-économiques et socio-culturelles. Le sujet en est redevable, il peut les subir, s'en affranchir en partie, ou les prolonger. Ce qu'il importe de relever est le rapport qu'il tisse à son milieu d'origine, et la marge d'action qu'il essaie d'y trouver. Ces conditions peuvent jouer un rôle très important dans la différence de perception et de capacités concrètes d'action de la part de sujets qui connaissent des conditions matérielles similaires et les vivent pourtant de manière diamétralement opposée[25]. La part de déterminisme social n'est donc pas à sous-estimer, mais n'est pas non plus le seul facteur opérant dans l'explication des motivations des sujets. Les situations en habitats non-ordinaires illustrent la plupart du temps des trajectoires de personnes ayant fait un geste à l'encontre de ce qui pourrait les déterminer, en recherche d'une émancipation.

Ce qui pourrait apparaître comme le facteur central dans la constitution des motivations, dans le poids que font peser les conditions sociales sur le sujet, se trouve de la sorte contrebalancé par l'existence d'autres champs où le sujet s'emploie à exercer sa part de choix et de liberté. Les motivations collectées suggèrent l'existence d'un public soucieux d'exercer une marge d'action sur les éléments qui modèlent leur vie, au-delà des éléments qui les déterminent nécessairement. Cela explique la place que prennent les modèles et les références philosophiques, morales ou politiques, qui agissent non seulement comme motivateurs mais aussi comme soutiens dans des positionnements à l'encontre de cadres sociaux dominants. On est en effet en présence de motivations qui essaient de s'affranchir d'un paradigme dominant. Mais on pourrait se demander à la suite de G. Pruvost quelles sont les conditions qui permettent de manière plus fondamentale aux sujets de s'affranchir du paradigme hégémonique de la croissance (2013). Seule une analyse plus longue permettrait d'enquêter sur ces conditions de possibilité. A ce stade, ce qu'il nous importe de relever est le caractère poly-situé de motivations polymorphes dans le parcours du sujet.

De nouvelles populations néo-rurales ?

Le recueil des motivations permet d'enquêter sur un dernier plan : celui de l'élargissement de la notion de qualité de vie. Les différentes motivations tendent finalement à un but commun : celui de l'approfondissement du bien-être de la personne. Mais ce bien-être dépasse la quête d'une satisfaction personnelle ; il désigne une recherche plus large qui se déploie sur plusieurs plans, et vise non seulement le sujet mais comprend ce qui l'entoure. Il peut en outre chercher à s'accomplir selon des voies

[25] On pense ici au contraste, que l'on exposera plus loin, entre deux familles vivant chacune en cabane avec des revenus équivalents (aides sociales), l'une ayant aménagé les conditions de vie au point de vivre dans l'aisance, tandis que l'autre peine à sortir d'un tunnel de complications matérielles et financières.

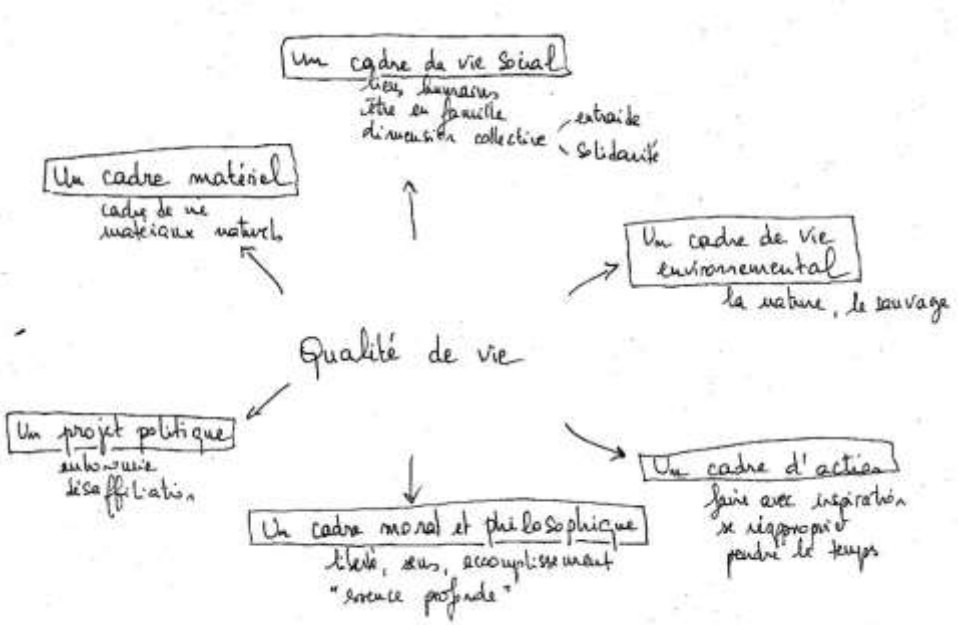
difficiles à reconnaître par une observation de surface. Une spécificité des habitats non-ordinaires réside ainsi dans la représentation renouvelée de la qualité de vie qu'ils accueillent.

Une acception de la « qualité de vie » amplifiée

La particularité de la qualité de vie recherchée dans les habitats non-ordinaires réside sans doute dans son étendue. Il n'est pas simplement question d'un bien-être relatif au confort matériel, mais il intègre des plans plus larges.

La qualité de vie concerne ainsi autant la question du cadre de vie social, environnemental, moral et philosophique, que celui dans lequel prennent place les actions du sujet, il n'oublie pas le plan matériel, et il peut intégrer un projet politique.

Figure 5.4. Une « qualité de vie » recherchée sur plusieurs plans, M. Mialocq, 2019



Il s'agit de relever ainsi l'ampleur des champs couverts par la recherche d'une qualité de vie qui prend des contours élargis. La qualité de vie recherchée en habitat non-ordinaire épouse le souci de relier les champs et les domaines de la vie ordinaire entre eux, afin d'en tirer une expérience harmonisée aux yeux du sujet. La vie sociale intégrée propose une division entre le travail, les loisirs, le lieu de vie, et véhicule un impératif implicite qui vient séparer les expériences les unes des autres, au sein d'une logique qui demande aux sujets de laisser la vie qu'ils ont construite à un endroit pour suivre une mutation professionnelle, ou présente la distinction entre le temps du travail et celui du loisir comme relevant d'une division normale du temps. La qualité de vie cherchée dans les habitats non-ordinaires vient répondre à cet état de fait et compléter une qualité de vie qui reste partielle si elle ne relie pas les différents domaines rentrant en compte dans la vie quotidienne. Le lieu de vie n'y est pas anecdotique, mais il n'est pas appréhendé pour lui seul non plus. L'intégration à un environnement naturel prend place au sein d'une

logique d'action qui cherche à faire avec plutôt que contre les éléments. La possibilité d'expérimenter, de construire, d'explorer, est la partie incarnée d'un cadre de pensée qui intègre des considérations politiques, écologiques et morales. Le bien-être recherché dépasse ainsi la jouissance individuelle en étant d'abord une recherche de sens à un niveau individuel mais qui peut aussi être élargi à l'échelle de la communauté de vie et de la société. Si les expériences se déploient à des niveaux individuels, le cadre de recherche laisse percer des préoccupations plus larges. Le niveau individuel rejoint ainsi le souci du général, avec des démarches attentives à proposer des réponses qui puissent avoir un impact plus large.

La qualité de vie ainsi visée peut s'accommoder de situations intermédiaires, où l'ensemble des conditions ne sont pas optimales. Une hiérarchie entre les éléments visés s'observe en effet, dans laquelle les conditions matérielles trouvent régulièrement à être contrebalancées au profit d'une qualité de vie augmentée sur d'autres plans.
Un enquêté s'exprime ainsi sur le motif qui l'a retenu à Copeaux cabana lorsqu'il a rencontré le lieu quelques années auparavant.

> Je me suis dit, si tu fais une formation, faut vraiment que t'aille faire un stage chez ces gars-là quoi, parce que ça a l'air… c'est une manière d'aborder et le travail, et la vie, d'une manière chouette quoi ! Où du coup t'entreprends, donc ça demande une certaine compétence et responsabilité, et en même temps t'as une liberté dans tes choix, dans ta manière de faire qui est singulière et que tu peux pas avoir à travers un emploi classique.

Ce qui retient l'enquêté dans ce cas est le rapport qu'il rencontre au travail, caractérisé par une ouverture plus que par une fermeture, en étant le lieu d'une liberté difficile à trouver dans une démarche classique. Mais ce qui le garde est aussi le lien qu'il identifie entre le travail et la vie : sur le lieu collectif, on travaille et on vit ensemble, dans un quotidien qui entremêle ces plans habituellement séparés. Cette articulation est amplifiée du fait de l'amitié qui unit les gens, et de la spontanéité qui initie la dynamique du lieu. Il rencontre ainsi un lieu où l'on fait plus que travailler, car la forme donnée au travail est à la fois plus large, plus noble, décalée, renouvelée, et se vit de manière collective. Le plan spécifique du travail rencontre ainsi le plan de l'organisation sociale du lieu, fondé autour du vivre ensemble. La qualité de vie intègre ainsi différents plans comme le cadre d'action, le cadre de vie, mais aussi le cadre social. Ces plans supplantent la question du confort matériel, lequel est contrebalancé. L'enquêté revient en effet sur le changement de conditions de confort qu'il rencontre à ce moment-là, et qui loin de venir nuancer le tableau, appuie la qualité de vie augmentée qu'il a rencontrée.

> Du coup c'était assez bien parce que je passais d'une habitude de confort à un habitat en caravane où j'ai pas l'eau courante, où ya pas l'eau courante non plus sur le terrain, où ya pas l'électricité non plus, mais ya un cadre, un cadre de vie et social qui est tout à fait exceptionnel. Et ça ça m'a vraiment beaucoup plus quoi.

La qualité de vie rencontrée dans les habitats non-ordinaires peut ainsi venir inverser des représentations attenantes à la qualité de vie telle qu'on l'entend habituellement. La logique présidant aux choix de vie peut parfois échapper à un regard qui s'en tient à des éléments extérieurs. La marginalité dont sont souvent affublées les installations les plus

éloignées des cadres de références partagés par le reste de la société, vient en réalité désigner la difficulté de reconnaître comme relevant d'une logique propre des démarches que l'on va alors stigmatiser sous l'angle de leurs différences. Les habitats non-ordinaires peuvent ainsi confronter le regard extérieur lorsqu'ils hébergent des qualités de vie sources d'incompréhension. Les conditions drastiques de certaines installations matérielles (cabanes non isolées, couchage à même le sol, espace exigu pour une famille qui vit en camion) rentrent dans ce cadre. L'enjeu de l'observation est alors de parvenir à dépasser les jugements accompagnant le contenu donné a priori à une qualité de vie normée, pour accéder à ses contours élargis, où agit une nouvelle hiérarchie des plans.

Ainsi appréhendée, la qualité de vie attendue distingue les habitats non-ordinaires d'autres formes de migrations qui pourraient pourtant avoisiner notre sujet, comme les migrations d'aménités. Mis à jour par L.A.G. Moss (1986), le terme désigne des migrations prenant le milieu rural pour destination en raison de ses aménités environnementales, sociales et culturelles. Le motif de la migration économique se trouve ainsi supplanté par des migrations motivées par la recherche d'une qualité de vie augmentée. Les points de rapprochement avec notre objet pourraient être nombreux, ils trouvent pourtant un écho très limité. Les migrations d'aménités prennent place en effet sur des bases inchangées : la synthèse des motivations des migrants montre la persistance du cadre économique de référence, que les migrants ne font que déployer sous une autre forme. Dans les schémas élaborés par L.A.G. Moss (2005 et 2007, cité par Cognard, 2010), apparaissent en effet comme « déclencheurs » (*motivators*) des migrations, des opportunités économiques, et dans les « facilitateurs » (*facilitators*) un accès facilité aux nouvelles technologies, deux notions absentes des enquêtés présents ici[26]. Le télé-travail constitue une forme répandue pour ces migrations qui tirent leur capital d'activités souvent extérieures au lieu de vie, et constituent ainsi une forme délocalisée, mais une forme active, du système dominant.

La qualité de vie visée dans les habitats non-ordinaires permet d'apporter une nuance importante à ce qui pourrait passer pour un cas de migration similaire. Le cadre de vie a également une importance significative pour les habitants, et trouve un intérêt dans ses « aménités », mais ces qualités constituent davantage qu'un cadre de vie agréable. A la différence de ce qui semble constituer les migrations d'aménités, un changement de comportement profond est visé, qui passe par une remise en question des normes organisant la société, et peut prendre la forme d'un projet politique. Ces différences notoires nous conduisent à distinguer clairement les habitats non-ordinaires de ces formes de migrations récentes. Le contenu des motivations tend plutôt à relier les installations actuelles aux formes qui les ont précédées dans les années soixante-dix.

Continuité et différences avec les néo-ruraux des années soixante-dix

La globalité dont fait preuve l'acception de la qualité de vie ainsi mise à jour n'est pas sans écho avec les démarches néo-rurales des années soixante-dix. Un même rapport à tous les domaines de la vie quotidienne est exploré en vue d'un but similaire.

[26] Pour une analyse plus ample des migrations d'aménité, se reporter au travail de Françoise Cognard, qui fournit des paragraphes profus sur le développement de ce concept par son inventeur. Cognard, 2010, en particulier pp. 146-149.

Il est question de changer de vie, par un travail en profondeur, qui revient sur les conditions de base, non remises en question par la société dominante. Une série de rapports sont alors explorés, aux premiers desquels ceux au travail et au temps. Le « droit à la lenteur » postulé par les néo-ruraux des années soixante-dix trouve un prolongement dans la remise en question du temps-horloge et des rythmes effrénés de la vie moderne. Le travail, lui, continue d'être le lieu d'un rapport contrasté, entre rejet et aménagement. Il n'est plus au centre de quotidiens qui préfèrent répondre aux besoins fondamentaux, dans une perspective d'émancipation d'un système qui a dépossédé les sujets de leur autonomie. Le cadre de vie social a une importance particulière dans ce quotidien qui dépasse l'aspect fonctionnel pour épouser une vie qui trouve du sens. La référence à la vie paysanne et aux savoir-faire ancestraux persévère, en constituant un repère pour des sujets qui préfèrent *œuvrer* que *travailler*. La quête de sens continue d'être au cœur de ces démarches, qui déploient les plans pour les accorder entre eux. La globalité ouverte par l'expérience néo-rurale, qui a postulé la nécessité de s'attaquer à tous les plans en changeant de lieu de vie, d'activités, et d'organisation sociale, trouve ainsi un prolongement dans les habitats non-ordinaires actuels. La filiation est pour certains cas plus évidente que pour d'autres. Les formes de vie paysannes rencontrées aujourd'hui prolongent clairement l'aspiration de la deuxième phase tournée vers la reconduction d'un mode de vie paysan traditionnel.

Aussi peut-on tisser un prolongement clair entre l'expérience néo-rurale qui suit mai 1968 et les habitats non-ordinaires actuels. Cela étant, de nombreuses différences distinguent aussi les formes contemporaines de leurs prédécesseurs. Ces différences touchent à l'évolution du contexte, qui modifie tant les conditions d'installations que le cadre de représentations dans lequel prennent place aujourd'hui les installations non-ordinaires. Le contexte d'installation a indéniablement évolué depuis les années soixante-dix. Les granges qui avaient peu de valeur il y a quarante ans sont à présent l'objet d'une pression foncière qui touche tous les territoires, y compris les territoires ruraux « délaissés » reconquis par les premiers « retours ». L'espace rural n'est plus un espace accessible comme il l'était, il subit la même pression que le reste du territoire français, et si le degré peut être moindre, il reste le support de déséquilibres que les habitants du non-ordinaire ne peuvent contrebalancer. L'ouverture du contexte d'installation est ainsi fortement nuancée par l'évolution de l'accessibilité foncière.

Mais des différences relèvent aussi de l'évolution des mœurs accueillant les nouvelles installations rurales. Il va sans dire que les installations actuelles ont appris à ce niveau des expériences de leurs aînées. L'inscription dans le temps conduit inévitablement à une évolution des modes d'installation, du fait des expériences faites par les premiers, desquels s'inspirent ceux qui leurs succèdent. Le rapport au collectif suit ces évolutions : les expériences communautaires des premiers temps ont amplement fait couler l'encre sur leurs excès et leurs limites. On parle plus volontiers de collectif à présent, le terme de communauté étant préféré pour les organisations de vie communes qui impliquent particulièrement leurs occupants. La perception de la vie à plusieurs a évolué en cela qu'elle se méfie désormais de l'avalement de l'individu par le groupe. L'espace intime est devenu une prérogative dans de nombreux cas, perçu comme l'équilibre nécessaire à poursuivre une vie collective. L'habitat traduit cette forme par la diffusion du modèle

d'un espace central collectif autour duquel de petits habitats, souvent légers ou mobiles, permettent aux individus d'avoir leur espace d'intimité.

En fait, une différence notable réside dans l'évolution du format d'engagement des individus. La différence est la plus frappante avec la première phase des retours, animée d'un idéal révolutionnaire pratiquement absent des nouvelles installations. La perspective des nouveaux retours est plus pragmatique, moins ambitieuse, plus lucide sur les difficultés de changement radical qu'ils continuent pourtant de porter. On exprime avec détachement le temps nécessaire à accéder à une autonomie plus souvent horizon d'aspiration que véritable but à atteindre. Le pas à pas semble excusé du fait d'être formulé, et a fini par perdre la désillusion qu'il peut contenir, en devenant une condition inévitable d'un changement radical impossible. Les habitats non-ordinaires n'échappent pas au recul des engagements et des idéaux qui touche les formes de mobilisation contemporaines. Plus fragmentées, chacune s'attaquant à un plan, sans cause unie par un discours politique dominant, les habitats non-ordinaires semblent s'inscrire à plein dans un régime de la post-modernité où la croyance dans de grandes causes portées par de grands mouvements n'a plus place. Ils prolongent plutôt le triomphe de l'idéologie du changement au niveau individuel, dont la manifestation la plus significative réside peut-être dans le succès de la fable du colibri portée par P. Rabhi. En cela ils ne font que prolonger un changement politique déjà amorcé dans la deuxième phase des retours à la nature, lorsque la vie paysanne authentique est préférée à l'idéal révolutionnaire.

Une des différences fondamentales entre les habitats non-ordinaires actuels et les installations néo-rurales qui les ont précédés réside peut-être dans ce déplacement de la perspective idéologique. Le pragmatisme l'emporte sur les idéaux révolutionnaires, et ouvre la voie à une série de compromis dans lesquels chaque habitant fait sa « cuisine » personnelle. Les installations non-ordinaires ne sont guidées par aucun idéal qui les unirait a priori. Elles ne suivent pas un mouvement identifié en tant que tel, mais se nourrissent de plusieurs sources, qui trouvent des déclinaisons selon chaque lieu. Elles mettent moins en jeu un modèle unique à suivre qu'elles ne montrent un assemblage relatif à chaque sujet. Les motivations actuelles sont ainsi caractérisées par leur souplesse : elles ne sont pas à la recherche d'une cohérence objective, mais d'une cohérence pour soi. Les contradictions ne sont donc pas absentes de formes hybrides, qui remettent en question certains plans de manière profonde, tout en ne touchant pas à d'autres domaines, conscientes de l'ampleur du champ à traiter.

Ces remarques trouvent pourtant à être nuancées selon les expériences, une dimension contestatrice étant parfois présente de manière manifeste ou suggérée[27]. Les habitats non-ordinaires questionnent en définitive l'évolution des perspectives idéologiques plus qu'ils ne signent leur lente agonie. Ce qui a changé par rapport aux premiers retours est le cadre de démonstration du changement individuel ; celui-ci est plus discret, et les modalités seraient à étudier de manière plus précise pour questionner l'éventuel « déplacement de la

[27] En Ariège, l'expérience de Baluet est un contre-exemple à la méfiance de la lutte et du militantisme exprimée par de nombreux enquêtés. Le lieu a été soustrait à la spéculation immobilière par un travail de montage juridique qui a pris plusieurs années et a requis de multiples compétences, portées notamment par un membre d'Halem. A titre d'anecdote informative, la cuisine est tapissée de prospectus et d'affiches invitant à différents combats (pour les ZAD, contre le TGV dans le Val Susa, contre des projets miniers, éoliens, contre le fascisme, le sexisme…), intégrant ce lieu au sein d'un ensemble de lieux en lutte portés par des objets communs.

contestation politique » (Hervieu-Léger, Hervieu, 2005, p. 38) prolongé par les habitats non-ordinaires.

A l'échelle de deux générations, les conditions et les perspectives d'installation ont dessiné un nouveau champ qui distingue les habitats non-ordinaires de leurs prédécesseurs. Les pratiques qui s'y épanouissent n'y trouvent pas exactement la même résonance, du fait du changement de perspective, où la montée du pragmatisme ou de la lucidité, ainsi que la part de l'individu, modifient les cartes en jeu. Des discours opposés peuvent ainsi être rencontrés selon les perspectives : laver le linge à la main est vécu comme une perte de temps par Jérémy qui estime qu'il n'a pas que ça à faire, tandis que cela s'inscrit dans une vie domestique au même titre que le reste des tâches pour Barbara, la contrainte étant dépassée dans le souci de remonter à une vie affranchie de la modernité.

Si la filiation avec les expériences néo-rurales des années soixante-dix trouve un écho significatif dans les installations non-ordinaires actuelles, les variations qui accompagnent ces formes contemporaines invitent pourtant à ne pas user du même terme de néo-ruralité. Le terme néo-rural demeure attaché à une époque qui a vu fleurir un phénomène social attaché à son contexte. Celui-ci a évolué, laissant la place à ce qui est un prolongement et une nouvelle branche d'un phénomène social large, touchant le changement social et les territoires ruraux. L'idée d'une « réinvention néo-rurale » (Raymond, 2007) peut servir à nommer cet héritage qui trouve une nouvelle forme :

> Tout comme pour leurs aînés, l'obtention d'une meilleure qualité de vie vient compenser des perspectives de sacrifices financiers et de faibles revenus. Ces nouveaux néo tentent de se réapproprier, de reformuler et d'appliquer, dans un contexte socio-économique nouveau, un certain nombre de normes et d'idées qui étaient celles de leurs prédécesseurs. On peut ainsi dire que les bases d'une réinvention néo-rurale sont désormais posées. (*Op. Cit.* pp. 630-631)

Le souci de s'inscrire dans une démarche globale reste la caractéristique principale des habitants en habitats non-ordinaires. L'ensemble des champs de la vie quotidienne cherche à être accordé au socle de représentations qui fait sens pour les personnes. L'analyse des motivations montre ainsi l'ampleur des champs qui cherchent à être traités, prolongeant en cela la dynamique initiée par les premiers tenanciers du titre de néo-ruraux dans les années soixante-dix.

Conclusion chapitre 5

La population des habitats non-ordinaires rassemble une grande diversité de personnes aux profils différents. Le panel des âges, la diversité des provenances sociales et géographiques, dessinent une population plurielle qui s'accorde à des habitats protéiformes. Plutôt que d'essayer de catégoriser un public, j'ai pris le parti de remonter à ce qui forme la singularité de leur démarche. Ce chapitre est revenu sur le contenu des motivations et le format des trajectoires des habitants. Ces dimensions m'apparaissent en

effet signifiantes pour comprendre dans quoi s'inscrivent les personnes. Elles mettent en lumière l'univers de représentations qui porte les habitants dans leur parcours.

Les habitats prennent un nouveau contour une fois inscrits dans l'épaisseur des motivations et des trajectoires. À la place du désordre ou de l'informalité, on découvre des habitats complexes qui accompagnent une quête de sens s'attachant à tous les domaines. L'analyse des motivations révèle en effet l'étendue du domaine à laquelle s'attèlent les habitants : l'ensemble de la vie ordinaire se trouve revisitée en vue de la réalisation de ce qui semble très ambitieux ou très modeste, et touche à l'élargissement de la qualité de vie. Celle-ci est révisée pour atteindre une nouvelle dimension, où les champs sociaux, économiques, écologiques, culturels et relationnels sont articulés les uns aux autres. Les motivations sont ainsi caractérisées par leur ampleur et leur capacité à produire du lien entre les champs qu'elles abordent. Le quotidien devient le lieu de l'investissement de ces projets. A l'inverse de la banalité qui semble le constituer, il incarne l'espace du changement le plus large, par l'horizon de l'autonomie qui l'anime et le contact aux éléments fondamentaux qui le constituent. Se réapproprier sa vie dans un contexte qui aliène les sujets est peut-être une des motivations qui peut éclairer les habitats non-ordinaires. Mais cette motivation s'exprime de manière détournée, discrète, et non sans paradoxe, empêchant de définir les habitats par un programme politique ou idéologique. La population des habitats non-ordinaires se distingue à ce niveau de leurs premiers précurseurs, et prolonge une méfiance des formes d'engagement politiques traditionnelles pour préférer une traduction individuelle des changements à porter à son niveau.

Mais l'analyse des trajectoires informe d'une autre manière encore les habitats, en venant relativiser leur caractère non-ordinaire, du fait de leur inscription dans un parcours qui y est accordé. Ils prennent place en effet dans une forme de vie qui rend possible la rencontre de l'habitat non-ordinaire, tout en demeurant un aboutissement inattendu.

Dans bien des cas, l'habitat apparaît ainsi moins comme un but en soi que comme une opportunité, pour des sujets portés par des motivations et inscrits dans des manières de faire qui dépassent l'habitat, et trouvent en lui un réceptacle adapté à leurs projets. On peut donc tisser un parallèle entre les motivations exprimées et les conditions que permettent les habitats non-ordinaires, en particulier pour le rapport à la nature qu'ils permettent davantage de trouver.

Conclusion partie 2

Cette deuxième partie a constitué une amorce pour rencontrer les formes d'habitats concernés par notre sujet et s'ouvrir ensuite à leurs habitants. Son enjeu a été de présenter les types d'installations présents dans cette thèse, étant donné que les habitats non-ordinaires ne constituent pas une catégorie préexistante aux contours établis. Je me suis d'abord attardée sur l'habitat, pour préciser les formes concernées par notre sujet, mais d'emblée j'ai dû aller au-delà des formes, partant que les différences architecturales ou les conditions matérielles ne suffisent pas à distinguer les habitats entre eux, et qu'il

est nécessaire de regarder les manières de les vivre. La présentation des habitats a ainsi déjà donné lieu à l'introduction de pratiques hébergées par les habitats. Sensibles à l'environnement géographique, à l'histoire d'un territoire, mais aussi à l'incidence du voisinage, la cartographie des habitats non-ordinaires dessine des formes variées relatives à une série de facteurs qui ont besoin d'être éclairés de l'intérieur. Dès la première approche, les habitats ont ainsi été abordés dans leur globalité, afin de dépasser les murs pour regarder les pratiques qu'ils hébergent. Le pas suivant pour relever les habitats dans leur dimension vécue a été naturellement de remonter à ceux qui les font vivre : les habitants.

Mon approche a moins visé à les catégoriser qu'à relever le rapport au monde qui s'exprime au travers des motivations et des arrivées dans l'habitat. Mon but a ainsi été de mettre à jour les logiques menant à de l'habitat non-ordinaires, afin d'éclairer les habitants depuis ce qu'ils peuvent dire de l'habitat, et de comment ils ont pu y arriver, en postulant l'intérêt du socle de croyance et de représentations qui s'exprime au travers des motivations, et le rôle de réinscrire dans une trajectoire l'arrivée en habitat non-ordinaire. De cette manière, l'habitat trouve deux composantes essentielles pour l'éclairer : la trajectoire rappelle sa dimension progressive, en rétablissant l'habitat dans un processus dans lequel il constitue une étape ou le point d'arrivée ; les motivations lui donnent la profondeur du rapport au monde duquel il fait partie et auquel il participe.
Relever les motivations et donner du crédit aux récits d'arrivée, poursuit le fait de postuler des logiques à l'œuvre dans l'adoption d'un habitat non-ordinaire.

Les motivations peuvent être rassemblées sous quatre grands champs complémentaires, et concernent : la recherche d'un environnement aux vertus spécifiques, trouvées en particulier dans les espaces naturels ; la sauvegarde d'un rapport où puisse s'exercer une liberté tant ontologique (rester souverain de ses choix) que sociale (de sa mobilité, de ses activités, de son mode de vie) ; la quête de sens trouvé dans une vie quotidienne qui transforme en particulier le rapport au temps et au travail ; assortie au souci d'une qualité de liens humains trouvée dans des organisations sociales où s'exercent partage, écoute, et échanges. La particularité de ces motivations est leur caractère à la fois ciblé et large ; elles mêlent aspirations concrètes et abstraites qui sont mises sur un terrain d'égalité dans leur traduction pratique au sein de la vie quotidienne.

La recherche spécifique mise à jour qui laisse une large place aux rencontres dégage une logique intermédiaire entre l'action volontaire et le fait d'être dépassé. Un régime de la mobilité et de l'installation souple et ouverte apparaît, qui tire ses conditions de possibilité de la participation à un réseau de pratiques et de croyances, qui le soutient et l'amplifie. L'habitat non-ordinaire ne peut ainsi être compris seul, isolé de ce qui l'entoure et le constitue. Il vient prendre place dans un faisceau de pratiques reliées les unes aux autres. Il faut ainsi voir que les habitats non-ordinaires s'inscrivent dans des parcours où ils peuvent prendre place. Ils sont soutenus par des visions du monde, des circonstances, des pratiques, des connaissances, des contacts, qui peuvent y mener. Les habitats non-ordinaires sont à aborder dans cette globalité à laquelle ils participent : faite d'un régime de mobilité, de la participation à un réseau de pratiques, de croyances, de représentations, qui le constituent et le soutiennent.

L'analyse des trajectoires permet de préciser un autre point : elle vient donner de nouveaux éléments pour enquêter sur la marge de manœuvre des sujets, au travers de la

lecture rétrospective des parcours d'arrivée, qui intègrent un ensemble d'éléments. Mon but n'est pas de chercher à démontrer une maîtrise, mais de relever l'imbrication de plans qui mettent en jeu le sujet dans son arrivée sur un lieu. Parler de trajectoire permet de postuler une logique d'acteur, tout en continuant de prendre en compte la tension permanente entre logiques d'acteurs et déterminants structurels : « Parler de "trajectoire", plutôt que de "parcours", d'"itinéraire" ou de "mobilité", revient à suggérer qu'une série donnée de positions successives n'est pas le simple fait du hasard, mais s'enchaîne au contraire selon un ordre intelligible [...] Parler de trajectoires ne préjuge donc pas du degré de maîtrise que les personnes exercent sur leur propre mobilité. C'est, plus largement, faire l'hypothèse que les mobilités ont néanmoins un sens. Autrement dit, qu'on peut non seulement les décrire, mais *en rendre raison*, à condition toutefois de situer l'explication au carrefour de logiques d'acteurs et de déterminants structurels » (Authier et Grafmeyer 2008, p. 64 et 66, cité par Lion, 2018, p 105).
La notion de trajectoire permet ainsi d'aborder les installations au-delà de la notion de rupture ou d'accident, pour voir qu'elles prennent place progressivement dans des parcours de vie aux prises d'éléments variés. Ainsi, il ne s'agit pas de gommer la part d'adaptation qui peut concerner l'arrivée en habitat non-ordinaire, mais de penser le choix résidentiel comme résultant de « l'ajustement du souhaitable au possible non pas comme le fruit d'une décision ponctuelle, mais comme un processus complexe, plus ou moins étalé dans le temps, au fil duquel des solutions alternatives sont explorées, des intentions s'explicitent, des hésitations et des tensions se font jour. » (Grafmeyer 2010, p. 50, cité par Lion, 2018, p. 140) Il s'agit donc d'un processus lent et complexe, auprès duquel il s'agit de repérer la marge d'action que le sujet conserve et sur quoi elle porte.

A l'issue de l'analyse des motivations et des trajectoires il s'agit enfin de voir combien les habitats non-ordinaires apparaissent adaptés, non seulement à une série de motivations mais au souci de relier ensemble une série d'éléments. Le rapport à la liberté, à la nature, au faire et au vivre ensemble trouvent dans ces habitats un terreau propice à s'épanouir, en se répondant les uns les autres. L'acte de relier et de créer du sens dans la globalité, qui apparaît au cœur des motivations des habitants, trouve ainsi un réceptacle adéquat. A l'inverse d'un habitat adopté par défaut, les habitats non-ordinaires sont ainsi revêtus des contours du meilleur habitat pour le but recherché : ils deviennent l'habitat désiré.

En dernier lieu, rentrer dans les logiques des habitants fait ainsi bouger le contenu de ce qui rend un habitat digne et désirable. Par la réorganisation des motivations on voit en effet apparaître une nouvelle hiérarchie de valeurs qui forment un autre horizon pour les actions des sujets, dans lequel l'habitat a une place adaptée. Les habitats non-ordinaires invitent ainsi à comprendre de nouveaux besoins dans les manières d'habiter. L'enjeu de cette partie a été de commencer à relever les logiques des habitants au travers de leurs récits et motivations. Il faut à présent aller au-delà des discours, et de leur part de présentation ou de représentation. Après avoir présenté les habitats et s'être penché sur les motifs ayant conduit à eux, il est à présent temps de regarder les pratiques et les gestes, ce qui se passe de mots. La partie suivante propose ainsi de rentrer dans les quotidiens, c'est-à-dire dans l'espace où les motivations trouvent à s'appliquer.

TROISIEME PARTIE : MANIERES D'HABITER attenantes aux habitats non-ordinaires

Introduction partie 3

La troisième partie de la thèse vise maintenant à rentrer dans le contenu des manières d'habiter des personnes en habitats non-ordinaires. A présent que l'on sait de quels habitats traite le sujet, et pourquoi ils ont été retenus, et qu'on a également une idée de la population rencontrée dans ces habitats, on peut passer à ce qui constitue le « cœur » de cette recherche : leur organisation interne. Il est question dans cette partie de documenter les pratiques des habitants, en regardant de quoi sont constitués les quotidiens en habitats non-ordinaires. L'enjeu de la thèse est en effet d'accéder à une compréhension globale des habitats non-ordinaires. Cet enjeu ne peut se réaliser qu'en dépassant le regard technique ou juridique sur les habitats. Mon but est depuis le départ de rentrer dans les murs et de regarder la vie qu'accueillent les habitats non-ordinaires. Au-delà de l'habitat, mon sujet regarde ainsi les manières d'habiter, qui constituent la forme élargie de l'habitat, ce dont il est le socle, et dont il n'est qu'une partie à la fois. Cette troisième partie s'attarde ainsi sur l'habiter dans sa dimension générale, qui peut être résumée sous quatre verbes : demeurer, circuler, travailler, vivre ensemble. Elle met en forme les résultats du travail de terrain, qui s'est concentré sur l'ensemble de ces thèmes, en regardant tant le rapport à l'habitat, que la mobilité des personnes, leur inscription sur le territoire, et l'organisation sociale des modes de vie. Une attention particulière est à présent portée sur les pratiques, après avoir relevé les trajectoires et les motivations dans la partie précédente. Il s'agit de voir comment les personnes vivent en habitat non-ordinaire. Ce travail passe par le fait d'avoir été attentive au quotidien des personnes. La notion de quotidien est importante, car elle a été un choix méthodologique pour aborder *l'ensemble* des plans touchés par la manière d'habiter en habitat non-ordinaire. Le champ est donc vaste, et traite tant du rapport au travail, qu'au temps, qu'à l'alimentation, l'école, l'argent, l'habitat, la santé… Mais en abordant les quotidiens, est apparu aussi la dimension ordinaire que contient le terme : l'observation principale réside dans le fait que leurs vies n'ont rien d' « extraordinaires », mais qu'elles sont ordinaires pour leurs initiateurs.

Aussi cette recherche peut-elle être résumée à une enquête du quotidien, dans sa partie la plus ordinaire, et la plus ample. Volontairement, j'ai été attentive à tout ce qui peut « parler », depuis les éléments les plus insignifiants, jusqu'aux plus manifestes. Un élément anecdotique a pu mettre la lumière sur un sujet plus large. J'ai choisi de ne pas avoir de méthode fixe, pour laisser s'exprimer les thèmes relatifs à chaque situation et à chaque personne. Il en découle une variété d'entrées, qui s'éclairent dans leurs échos ou leurs écarts : la partie qui s'ouvre propose de reprendre tous ces thèmes, pour espérer, au terme de leur passage en revue, avoir réussi à éclairer un peu mieux ce qui occupe les

personnes en habitats non-ordinaires. Si le sujet s'éloigne de l'habitat à strictement parler, l'analyse des quotidiens doit au final permettre d'approfondir la compréhension des habitats en regardant ce qu'ils supportent.

La partie s'appuie pour cela sur les terrains. Elle constitue un aspect central de la thèse du fait de revenir sur ce qui l'a alimenté principalement et qui est le temps d'immersion sur les trois zones d'étude : l'Ariège, le collectif Copeaux Cabana en Dordogne et le village de Bussière-Boffy en Haute-Vienne. Ces trois terrains n'ont pas la même taille et n'ont pas eu le même temps d'exploration : l'Ariège est caractérisée par l'ampleur du territoire couvert par la recherche, sur des séjours plus ou moins longs sur les trois années de thèse. Copeaux Cabana est le terrain le plus ancien et le plus suivi sur la durée et l'implication interne. Bussière-Boffy a bénéficié en comparaison d'une exploration moins fouillée, contenue dans la première année de thèse. A eux tous ils permettent de rendre compte de la diversité des manières d'habiter en habitats non-ordinaires.

Cette partie poursuit un double enjeu : parvenir à donner à voir et sentir le contenu des vies rencontrées dans leur quotidien, tout en parvenant à extraire des pistes de réflexions sur les éléments mis en jeu. Son but est donc d'une part de documenter, et d'autre part d'analyser. Pour répondre à ce double objectif, chaque chapitre est organisé en deux temps : un temps de « portraits », un temps d'analyse. Les « portraits » sont des descriptions issues des séjours en immersion et du carnet de terrain, qui constituent une variation de style pour décrire les vies observées et partagées, avant de mettre de la réflexion sur les pratiques et les motivations. Ils soulèvent des sujets variés et larges car ils font suite à l'observation que tous les éléments des quotidiens s'interpénètrent. La singularité des vies abordées se situe dans le lien qu'elles créent entre les choses, et l'objet de cette étude est le quotidien dans sa dimension large et englobante. Les récits sont donc des traversées des pratiques, des activités, des repas, des fêtes. Ces moments de description laissent ensuite la place à leur analyse. L'organisation interne à ce deuxième temps est le même pour chaque chapitre, afin de permettre la comparaison entre chaque domaine. Le premier point revient sur l'organisation des quotidiens rencontrés, où peuvent notamment être observés le rapport au travail et au temps ; le deuxième propose de prolonger l'analyse des motivations en relevant les références et les valeurs dans lesquelles prennent place les pratiques, et qui constituent leur terreau. Ce point sera l'occasion de faire un retour sur les racines des pratiques, en regardant le rhizome des motivations, des valeurs, des références, des expériences, qui relient ces pratiques et les portent au grand jour. Il prolonge en cela l'idée qu'elles ont besoin d'être éclairées par les raisons qui les soutiennent, et qu'elles ne parlent pas toutes seules. Le troisième point concerne la mobilité des personnes pour voir les inscriptions spatiales qui apparaissent ; quant au dernier point, il propose de revenir sur le rôle joué par l'habitat dans les manières d'habiter, afin de voir comment il est articulé aux manières de faire et aux motivations, quelles formes il prend, dans ses matériaux, ses conditions de confort, ses usages, et comment il vient informer de la différence entre les pratiques habitantes, en montrant des « familles » d'habitats (montagnard, confort sommaire / auto-construit, confort plus abouti…).

Cette partie suit un déroulé simple en étant divisée en quatre chapitres, correspondant à chaque zone de terrain. L'Ariège terrain le plus vaste, est détaillé en

deux grandes « familles » de manières d'habiter : une marquée par l'activité paysanne, l'autre marquée par la polyvalence et l'absence « d'obligation ». Elle inaugure l'entrée en matière de thèmes qui seront ensuite soulevés sous des angles différents avec les deux autres terrains. Est apparu très tôt en effet la valeur comparative des différents terrains. Les motivations générales et les traductions ne sont pas les mêmes sur chaque lieu d'étude : l'Ariège est marquée par la présence de la montagne qui alimente un désir d'isolement et de reconnexion ; Copeaux Cabana est caractérisé par son organisation collective autour d'une pratique artisanale, la charpente ; tandis que Bussière Boffy présente plus d'habitats mobiles et de postures militantes que sur les autres terrains. Chaque terrain est ainsi abordé pour lui-même et en vertu de l'éclairage comparatif qu'il permet aux autres expériences. L'enjeu est, à eux tous, d'accéder à un regard circulaire sur les manières d'habiter en habitats non-ordinaires.

Au moment d'aborder cette partie centrale, on peut rappeler les principaux enjeux de ce travail, qui vont nous guider pour ce qui suit : il s'agit de décrire dans la nuance les différentes expériences, afin d'en avoir une compréhension fine et dense. En prenant le temps de dérouler les quotidiens impliqués, l'enjeu sera chemin faisant de continuer à chercher à mettre en lumière les logiques habitantes, surtout lorsqu'elles semblent absentes.

Chapitre 6. Vivre (dans) la montagne ; être paysan

Introduction chapitre 6

La montagne est un paysage ou un élément physique, éprouvant, à conquérir et formateur. L'exploration des habitats non-ordinaires en Ariège a rencontré des installations qui ont pris la montagne comme destination, plutôt que le milieu rural en tant que tel.

Les chapitres 6 et 7 s'attardent sur le terrain ariégeois. Cette partie de terrain est la plus grande, en termes d'ampleur du territoire exploré, et de l'étendue des visites sur les trois années de thèse. Plusieurs séquences, de quatre jours à trois semaines selon les périodes, ont permis d'explorer différentes zones, du nord de Saint-Girons à la frontière formée par les Pyrénées au Sud : les coteaux entre Daumazan, Montbrun-Bocage (« enclavé » en Haute-Garonne), le Mas-d'Azil ; la zone descendant de Castillon-en-Couserans qui va jusqu'à Irazein et Antras d'un côté, Nabos de l'autre ; le piémont du Séronais, autour de la Bastide-de-Sérou avec Montagagne et Alzen ; et enfin autour de Massat, la vallée du Bernède, Moureou et Biert. Le temps passé sur place et la circulation d'un point à un autre a montré la diversité de la géographie du département, et avec elle, la déclinaison des habitats non-ordinaires. Ainsi est-il apparu très vite qu'il n'y a pas qu'une Ariège mais plusieurs : des coteaux proches de la métropole toulousaine, aux piémonts peu vallonnés à ceux plus prononcés, au début de la montagne à la haute montagne : une diversité de reliefs accueille des manières d'habiter plurielles. Il en découle que faire la présentation du terrain ariégeois consistera à tenter de proposer une vision synthétique d'un panel de manières d'habiter, relatives aux territoires, mais aussi à des cultures en place.

Le temps passé sur chaque zone n'a pas été équivalent. Certaines ont servi de révélateur pour les autres, mais n'ont pas été autant explorées. De la comparaison des quatre zones d'étude j'ai extrait deux « familles » : l'une marquée par la présence de pratiques agricoles, qui a une incidence forte sur le quotidien, tourné vers le soin porté aux bêtes et l'autoproduction avancée de son alimentation ; l'autre marquée par l'absence d'activité unique et obligatoire, telle qu'elle existe dans la forme salariale ou même artisanale. Si des pratiques artisanales ou des savoir-faire spécifiques peuvent être présents dans cette famille, ils ne sont pas la pierre angulaire de quotidiens marqués par la variété des activités et la souplesse de l'organisation.

Cette distinction est nécessairement réductrice ; elle est issue du temps passé auprès des différentes personnes qui m'ont accueillies, pour lesquelles j'ai nommé au fil des analyses cette différence qui m'a semblé importante. Mais elle ne doit pas masquer la porosité et les ponts qui existent entre les deux groupes. Tous sont en effet marqués par le changement de rapport aux activités, refusé dans leur caractère de contrainte pour être librement consenties. Même dans l'obligation de s'occuper des bêtes et d'un potager, un

autre type de contrainte émerge, consentie et appréciée, car elle a une finalité qui la justifie. Tous disent également suivre au jour le jour le déploiement des journées selon leurs envies. Le plaisir à faire les choses caractérise ainsi les deux familles, trouvé dans l'accomplissement de tâches agricoles et domestiques qui organisent l'ensemble du quotidien, ou dans la liberté de composer sur l'instant ce qui constituera le contenu de sa journée.

La montagne peut être pratiquée, endurée, ou être avant tout un paysage : habiter la montagne donne lieu à une variété de pratiques. L'enjeu du chapitre est contenu dans une série de verbes : il souhaite présenter, rendre compte, s'attarder, nuancer, comparer, les expériences entre elles. Il ouvre la voie à cette troisième partie dont l'objectif est de rentrer dans le contenu des manières d'habiter, au-delà des discours, mais aussi avec eux.

Le premier chapitre de cette troisième partie se concentre sur les manières d'habiter marquées par la présence d'une activité paysanne qui a une incidence forte sur les organisations de vie. Il s'appuie sur des installations de moyenne montagne, dans deux vallées de Massat et un lieu collectif dans la vallée de Bellongue. La situation géographique est importante dans l'élection d'un cadre de vie qui impose des conditions de culture et d'élevage escarpées, donc difficiles sous un certain angle de vue. Il n'est pas question d'installations agricoles déclarées ici, mais d'activités vivrières à visée d'autonomie. Être paysan ne renvoie donc pas à un statut, mais à une condition de vie. Si j'ai choisi de caractériser cette première famille par la paysannerie, c'est pour le caractère globalisant que fait endosser l'activité paysanne, et pour le cadre symbolique auquel renvoie le terme « paysan ». Le paysan n'est pas un agriculteur, il s'en distingue non seulement par des pratiques mais par une attitude plus générale : « avant d'être un statut, être paysan est un mode de vie, un « être au monde » et si l'on peut dire qu'il vit au pays, le pays vit aussi en lui » (Mesini, 2004, p. 645). Être paysan est plus qu'une fonction, c'est une condition et une culture, « une culture du peu où le soin apporté aux choses l'emporte sur le bénéfice à en tirer » (*Ibid.*).

Le terme paysan connaît un succès certain avec le retour de « l'agriculture paysanne », la formation des AMAP (Associations pour le Maintien de l'Agriculture Paysanne), allant jusqu'à voir l'émergence de « néo-paysans » (d'Allens et Leclair, 2016), dans l'existence d'une population non-originaire du monde agricole et qui choisit d'endosser une condition paysanne renouvelée par un regard positif porté dessus. Terme déprécié au moment du remplacement de la paysannerie traditionnelle par l'arrivée de l'agriculture productiviste, les écueils de l'agriculture intensive, le souci d'une production qui agisse avec les éléments plutôt qu'à leur encontre et la quête d'un sens renouvelé pour des vies rapidement embarquées dans des circuits mal identifiés, donnent une nouvelle aura au paysan.

Les personnes rencontrées prennent place dans ce contexte où la paysannerie connaît un nouveau regain, tout en présentant une face spécifique. La montagne impose des conditions d'agriculture difficiles auxquelles s'adaptent les personnes en ayant recours aux savoir-faire de la paysannerie ancienne. Le terme paysan renvoie ainsi volontairement à une condition passée : comme dans la deuxième phase des « retours », la vie rurale traditionnelle est constituée en modèle. Au-delà des pratiques agricoles, il est donc question d'un mode de vie dans sa globalité. C'est du fait de cet ensemble de gestes qui se

trouvent transformés par la condition paysanne, que le terme paysan m'a semblé constituer un repère satisfaisant pour désigner la population abordée à présent, car il désigne un rapport au monde plus largement qu'un type d'agriculture.

L'objet de ce chapitre est de relever les grands traits de cette première « famille » de manières d'habiter. Elle est organisée en deux temps : le premier propose une série de « portraits », issus des travaux de terrain. Ils mettent en situation les personnes dans leurs quotidiens. L'enjeu est de proposer une plongée dans les quotidiens rencontrés, pour rendre compte de manières d'habiter en habitats non-ordinaires. Le second temps pourra alors proposer une analyse des manières d'habiter décrites auparavant. Se lancer d'emblée dans une analyse, même illustrée d'exemples, me semblait comporter un creux, celui d'oublier le passage par le récit à partir duquel peuvent naître les remarques. En l'absence d'un temps nécessaire à décrire les vies concernées, quelle analyse peut être éclairante ? C'est pour répondre à cet enjeu de documentation que prennent place les récits. Ils se nomment « portraits » du fait de leur tentative de peindre à la fois les personnes et leurs activités, à la manière d'un tableau qui existe par la multitude de touches qui créent couleur, profondeur et volume. Le caractère animé de descriptions écrites au lendemain des terrains en fait des documents hybrides entre notes de terrain et rédaction différée. Produits « à chaud » après les immersions de terrain, ils proposent aussi une variation d'écriture et de posture dans ce travail, pour répondre à ses différents enjeux.

A) Portraits[28]

Aux Figuets, vallée de Bernède, Massat

Cheveux rouges toujours longs, poitrine généreusement laissée libre sous un débardeur flottant, bracelets en pagaille sur ses poignets qui exécutent vivement la vaisselle, Barbara me donne des pommes à éplucher sitôt présentée.
Il y a quarante ans, elle a rejoint Patrice qui venait d'acheter un bout de terre et la ferme qu'ils ont retapés eux-mêmes, avec les conseils des paysans de la vallée. Fils de général, il se dirige dès la sortie de l'école vers une formation de berger. C'est ce qui lui permettra d'après lui de bien s'intégrer parmi les gens du coin, à la différence des autres « hippies », leurs voisins de vallée. Barbara, elle, se dit être une hippie. Elle raconte, effrontée, toutes les expériences qu'elle a traversée jeune, jusqu'à celle d'élever leurs 8 enfants à l'écart de la modernité. Une journée par mois entièrement dédiée à la lessive dans le lavoir au-dessus de la maison. Les filles s'occupent dès leur plus jeune âge des autres enfants, et des tâches ménagères. Les garçons tuent les animaux, font les travaux des champs.

La maison est restée dans un confort rudimentaire : ils cuisinent au bois, sur la cuisinière ou dans le foyer de la cheminée ouverte. Un panneau solaire alimente une ampoule dans

[28] Les portraits qui suivent sont inégaux dans leur longueur et les éléments qu'ils mettent en scène. Le travail de terrain s'est attardé de manière inégale auprès des différentes personnes, du fait d'une série de facteurs (voir à ce propos partie I, chapitre 3). Le temps passé auprès de chacun, et le quotidien partagé ne sont donc pas équivalents. Les descriptions portent la marque de ces différences. Elles ne doivent pourtant pas entailler la valeur descriptive de ce qui apparaît.

la pièce de vie et permet de recharger la batterie du téléphone portable. Il y a un téléphone fixe depuis peu, qui peut appeler les portables.
Sur les huit enfants, la dernière seulement est allée à l'école, arrivée bien après les autres, pour lui éviter de rester seule à la maison, par assouplissement des positions peut-être aussi, d'après Manou, la cinquième.

Manou vit à une grosse demi-heure de marche de la maison parentale. Son compagnon, Antoine, a construit leur cabane de montagne seul et entièrement à la main, il y a 17 ans, en haut des bois. Elle avait 14 ans lorsqu'ils se sont rencontrés, alors qu'il débarquait chez elle pour participer à la vie de la ferme. La « vie sauvage » qu'il désirait a été inévitablement perturbée par la vie de famille. A regret, il aide Manou à construire une maison plus bas dans la vallée, près de celle de ses parents, sur un terrain donné par le voisin, sur une ancienne ruine. Comme pour leur cabane, ils réalisent l'ensemble des travaux à la main : ils ont remonté les murs de pierre, construit la charpente, trié une à une les ardoises pour faire le toit, terrassé et posé la tommette du séjour. Ils n'ont pas déposé de permis de construire. La maison aura l'eau chaude et une machine à laver, une avancée notoire pour Manou qui n'a jamais connu ce confort, un regret pour Antoine qui voit la modernité avancer dans leur quotidien.
Manou espère s'installer dans leur nouvelle maison l'hiver prochain, après les cinq mois qu'ils passeront en estive. Leur vie est partagée par leur activité saisonnière de vachers. Au départ Antoine seul gardait les troupeaux de vaches en montagne, accompagné de Manou et de leurs deux filles en bas âge. Manou a progressivement bénéficié d'un second poste, ils travaillent maintenant en binôme. Manou est responsable de l'entretien de 25 kms de clôtures, et de tous les passages canadiens[29]. Antoine surveille les troupeaux, connaît le nom de chaque bête, et sait reconnaître la vache qui est malade au milieu de ces congénères. Ils s'entraident dans leurs tâches respectives, en plus de s'occuper de la vie domestique, entre préparation des repas, lessive dans la baignoire devant la cabane, et fabrication du fromage. Ils montent avec eux leurs chèvres, qu'ils traient deux fois par jour. Leurs filles (7 et 10 ans) vendent les fromages aux visiteurs, ravis de voir des enfants. Elles accompagnent leurs parents de juillet à octobre.
Pendant l'année scolaire, elles descendent à pied ou en poney jusqu'au parking, où elles font du covoiturage avec leurs cousins pour aller à l'école. Manou a un frère un peu plus bas dans la vallée, qui a deux enfants qui vont aussi à l'école primaire. Les parents s'organisent pour ne faire qu'un trajet par jour. Une autre sœur de Manou vit à Massat et accueille la plus jeune le jeudi soir pour qu'elle puisse aller à un atelier de cirque.
Antoine finit de raboter un trapèze qu'il a installé entre deux arbres de 10 mètres de haut, pour fêter son anniversaire. Les copeaux envahissent le séjour paisible et ordonné, où la cuisinière à bois maintient une atmosphère très confortable. Le bouquet de jonquilles a été déplacé sur le rebord de la fenêtre pour libérer la table où trône le biscuit de Savoie fourré à la confiture de myrtille cueillies l'été d'avant, fait par Mélina, déjà dégourdie en cuisine du haut de ses 10 ans.

[29] Le passage canadien est une installation permettant de confiner les animaux, sans barrière, à l'aide de grands tubes espacés disposés sur une fosse, permettant aux voitures et aux piétons de passer tout en dissuadant les animaux qui sont effrayés par le vide entre les tubes. La cavité est régulièrement encombrée de feuilles mortes et de terre, que Manou s'occupe de vider.

A l'étage, la chambre des parents précède la pièce où dorment les deux filles, l'une en bas, l'autre sous la pointe du toit. Manou ne fait pas revivre à ses enfants le dortoir collectif de son enfance, où ils dormaient tous ensemble, parents compris. Elle l'illustre par l'inspiration de la vie rurale à l'ancienne, mais pas européenne, plutôt africaine. D'ailleurs sa mère ne jure que par un voyage en Afrique dont elle vient de revenir. D'après Manou, elle ne voit pas ce qui l'entoure, se focalise sur ce qui a changé, la « tribu » qui a éclatée, au lieu de remarquer que trois de ses enfants vivent encore à moins de 500 mètres de là où ils ont grandi, et que sa fille vit aussi sans gaz, sans raccordement aux réseaux, et a poursuivi les valeurs reçues dans son enfance en continuant de s'occuper d'animaux, dans une vie simple, aux côtés d'un homme en refus de la modernité.
Ces choix ne se lisent pas sur eux : ce qui frappe est la simplicité banale de leur apparence. Cheveux courts anonymes d'Antoine, tee-shirt sans identité de Manou. Elle jure avec l'ostentation de sa mère.

(Deux mois plus tard, je repasse aux Figuets. J'ai appelé chez Barbara et Patrice l'avant-veille, leur demander si je peux repasser. Patrice ne se souvient pas de moi, mais la porte est ouverte. Barbara m'appelle mercredi matin, pour me demander d'amener du pain, car on va être nombreux à midi.)

J'ai peur d'arriver tard, il est déjà 13h. Mais chacun est encore à sa tâche : Manou et Antoine nettoient à la faux les abords de la maison qu'ils se construisent, un groupe travaille plus haut sur la grange qu'une ex-belle-sœur de Manou retape. Enfin, tous se rassemblent dans la pièce qui semble rétrécir sous le nombre des convives. Une dizaine d'enfants, presque autant d'adultes. On se tasse autour de la table basse. Les enfants sont servis en premiers, par la grand-mère et une de ses filles qui distribuent la salade et la part de fromage avec l'efficacité de l'habitude. La suite du repas, dans la cheminée, reste au chaud sur des flammes maîtrisées. Dès que le plat est posé sur la table, on lance l'eau à chauffer pour le café.
La pièce est remplie : deux filles de Barbara et Patrice, et un des compagnons, une belle fille qui s'installe au-dessus, une amie d'enfance de la plus jeune des filles et son copain, six petits enfants de deux à dix-neuf ans.
Le calme arrive en même temps que les enfants sortent. Après le plat de légumes en tagine et le riz, nous restons seuls avec une table remplie de dessert. Aujourd'hui c'est fête : il y a de la glace ! Qu'il faut finir sur le moment, faute de congélateur. Patrice se pointe du doigt : c'est lui le congélateur.
Manou prouve une nouvelle fois ses talents de pâtissière, avec un gâteau à la confiture de myrtille qu'elle a récolté en montagne, crème pâtissière et fond de génoise, glacé à la gelée du fruit violet. Le rendu est saisissant et fait penser à un gros gâteau d'anniversaire.
Chacun repart à ses occupations après le repas, tandis que les sexagénaires s'autorisent une sieste. Patrice se roule en boule près du foyer qui s'éteint. Les pourtours sont tapissés de tapis sur lesquels on s'assoit pour cuisiner, faire le café, discuter, ou s'allonger.
Dans l'après-midi, tout le monde est dehors : Barbara s'attaque aux « ponts et chaussée », vaste entreprise de désherbage manuel du parterre de pierre qui entoure la maison et le lavoir. C'est un pays humide, précise-t-elle, il faut créer du sec. Avec un couteau, elle racle l'angle des pierres pour en extirper les racines qu'elle jette au compost. Les jambes en équerre, la tâche avance patiemment les jours qui suivent. Patrice de son côté s'est mis à

l'ombre pour tailler un nouvel opinel, qu'une boutique de Massat et des particuliers lui commandent. Il décline des motifs montagnards ou symboliques adaptés à ses clients : isard, sanglier, licorne, bouddha…
Dans la grange tout en haut, Virginie et Léa finissent de découper une tôle centimètre par centimètre. Elles doivent replier la tôle qui vient d'être coupée pour permettre à la cisaille de s'introduire chaque fois un peu plus. C'est la partie qui manquait pour finir la rénovation du toit.

Patrice

La grande horloge a déjà sonné les onze coups qui rapprochent de minuit. Patrice fait le fromage, assis sur le rebord de la cheminée où il entretient le feu pour maintenir la température du lait qui se transforme. Barbara est couchée depuis longtemps, nous laissant manger à regret une soupe déshydratée achetée au supermarché et des œufs à la poêle. Elle ne comprend pas ce plaisir de son vieux mari, qui a appris à lui résister avec le temps. Qu'est-ce que cela lui importe, elle n'en mange pas ! Rétorque-t-il. Guerre silencieuse qui explose en de fréquents instants, ne menaçant visiblement pas l'équilibre de quarante ans de vie commune.

Le fromage est loupé, commente-t-il alors qu'il constate avoir trop attendu. Il se délite à l'étape où il devrait en extraire de petits cubes de deux centimètres, qu'il brasse ensuite en relevant sa manche au-dessus du coude, en plongeant son bras pendant quarante minutes dans le lait qui ne doit pas dépasser les quarante degrés. Sa main lui sert de thermomètre. Un procédé très artisanal ! relève-t-il en riant. Aucun fromage ne se ressemble, et s'il a trop attendu ce soir, il n'en sera que différent dans quatre mois, quand ils pourront le manger. Il ne dépasse pas le temps le lendemain, silencieux dans sa tâche solitaire, cette fois debout devant la cuisinière à bois qu'il a allumé. Sa grande main plonge de nouveau dans le lait qui a épaissi.

23h15, la main rattrape le fromage oublié, il continue le récit coupable de sa distraction et évoque son histoire familiale.
Un père militaire, une mère pied-noir, qui aimait la fête. Un grand-père pianiste banquier à la Banque de France. Une famille distinguée et désargentée, soumise aux perpétuels mouvements des affectations du père. Une enfance dans les casernes et l'impossible ancrage, qu'il peut enfin contrebalancer en arrivant cette année 1976 aux Figuets. Dans la broussaille qui l'accueille, il taille la racine d'une ronce pour s'en faire un pendentif. Il explique très clairement ce geste symbolique pour prendre racine.
Il arrivait du lycée français de Berlin puis d'une formation de berger. Plusieurs amis allemands étaient venus s'installer à Massat, ramenant avec eux des connaissances en chaine. Lui avait ce désir très net de devenir paysan. Après avoir suivi une formation de berger dans le Limousin, il finit par descendre en Ariège. Il s'installe dans la même vallée que des proches dont les communautés se délitent peu à peu, pour laisser la place aux couples. A la différence des « hippies », qui vivaient retranchés, dit-il, il se rapproche dès le début des paysans du coin, qui l'initient à la rénovation de la maison et aux taches agricoles. Un peu tard, pour la première poutre qu'il achète en ignorance de cause… Au grand dam de ses voisins ! Une erreur qu'il rattrape l'hiver suivant en allant avec un

paysan couper lui-même l'arbre qui fera la poutre dont il a besoin. Les huisseries et le mobilier sont le fruit de ces apprentissages. Poutre, plafond, solives ; des bois à présent noirs de suie d'années de chauffage et de cuisine au feu.

La journée s'achève sur ces mains calleuses qui malaxent le fromage réduit en vermisseaux qui n'adhérent plus. Mains puissantes et vieillies dans un corps estropié, le genou fatigué d'un travail inlassable. Mais le visage sourit sans réserve, et se souvient avec malice du mariage des hippies qu'ils étaient, où, avec malice, des confettis de feuilles mortes avaient jonché les marches de la mairie. Barbara, couronne de fleurs et bijoux déjà à foison, est éclatante sur la photo de l'événement qui rappelle leur jeunesse. Il n'aime pas trop la photo pourtant joyeuse ; il n'aime pas ce morceau de tissu rouge qui lui barre le front, et lui donne l'impression d'être « déguisé » en hippie. D'ailleurs, aucun signe extérieur ne renvoie à cette identité passée : la barbe est bien un peu longue, les cheveux désinvoltes, mais les habits sont sobres, et les bijoux ont disparus. Il ne reste qu'un visage, buriné par la pluie, le soleil et dle vent, où l'affermissement naturel des traits connait en plus l'empreinte d'une vie de labeur.

Le lendemain, je l'accompagne à la traite. On descend en voiture, à un kilomètre de là. Il roule, le chien suit. La traite l'occupe deux fois par jour, environ une heure-trente. En équilibre sur le petit tabouret unijambiste, ses mains sont fortes et sûres le long des pies. Un jet vif sort d'un coup alterné qui ne connait pas l'hésitation. Il dit que certains vieux paysans en ont gardées les mains crochues, comme condamnées à empoigner les mamelles glissantes.
Au retour, il met la cuve de lait tiède à refroidir sous le jet du lavoir, alimenté en continu par l'eau du ruisseau. C'est la même eau qui arrive dans le robinet de la maison et que l'on boit.

Peter, Moureou, vallée de Massat

Je suis passée à plusieurs reprises chez Peter. Une première fois en mars, de manière brève, où il me présente sa maison. Je reviens deux mois plus tard, en mai, et passe une nuit dans le gîte attenant à sa maison. Je repasse l'hiver suivant, et l'été d'après. Il n'a plus ses vaches, ce qui a changé son quotidien.

Le jour pénètre par la fenêtre unique dans la salle où il n'y a pas de table. La fin du repas est laissée à même le sol propre, à l'autre angle des fromages reposent, finissant de s'affiner en hauteur, ou continuant de perdre leur petit lait, à cheval sur la marche, dans les écuelles qui attendent sur des torchons à petits carreaux soigneusement disposés. Un autel fait face à la cheminée utilisée pour cuire les repas sur lequel sont disposés des objets. Vieil évier de faïence contre la fenêtre où, discrètes, des peintures murales recueillent les rayons du soleil.

Le soir tombe, Peter est déjà loin dans la forêt, à la recherche de nids de chouettes. Une pratique de l'enfance, en Picardie, lorsqu'il surprenait la chouette avec dans le bec un mulot, et retrouvait ensuite son nid pour y observer les petits qui venaient de naître. C'est

plus difficile ici en montagne, car la vue est obstruée par les reliefs. C'est un avantage qu'avait la Picardie : plate et de maigres touffes d'arbres où allait se réfugier l'animal.
Enfant déjà, son royaume prenait la forme d'une cabane dans une clairière entourée de bois. Il ne réalise que bien après son arrivée sur ce terrain la réalisation de sa projection. Mais il précise que ce n'est pas pour toujours. Il reste le temps que vivent ses deux vaches. Il n'en prendra pas d'autres après elles. Son rapport est très affectif aux deux animaux. Or s'il n'a plus de vache, il n'aura plus de fumier, donc plus de potager. L'arrêt des vaches signifiera donc changement de vie. Cet horizon ne l'angoisse pas. Il l'argumente en plaisantant : après le néolithique, il abordera le paléolithique, il deviendra chasseur-cueilleur. Ne plus avoir d'habitat et changer de terre. Plus on se rapproche de l'équateur, plus c'est facile : on évite les saisons, et de la nourriture est disponible à l'année. Lorsqu'il me présente cette éventualité, il en est encore loin. Le changement arrive pourtant plus tôt que prévu : quelques mois plus tard, une de ses vaches meurt. Secoué par cette perte, il se sépare de la seconde en la donnant à une connaissance. Après des années passées sur son lieu de vie dans un quotidien tourné autour de ses vaches, il aborde une autre étape. Il peut désormais s'absenter de chez lui, aller jouer de la musique chez des amis et y rester dormir, partir voyager. Il part à pied plusieurs mois au Portugal, mais il rencontre des problèmes avec ses genoux, qui l'amènent petit à petit à la décision d'adopter un cheval. A l'automne de l'année suivante, il part chercher un cheval de traite en région bordelaise, qu'il ramène à pied jusqu'en Ariège.

Mes passages voient donc l'évolution de son mode de vie. Lorsque je le rencontre, il accueille régulièrement des woofeurs, et partage son temps entre s'occuper de ses vaches, du potager, du verger, bricoler, peindre, jouer de la musique, transformer ses récoltes.
Il prend soin de ses mains et brasse le fromage avec un fouet en bois. Il en a besoin pour jouer de la clarinette et de la guitare. En ce début de printemps, nous cueillons de jeunes tiges de freine, longuement épluchées pour en garder le cœur tendre. Il tente une conservation à la manière des cornichons. Les jeunes fougères, elles, vont être passées à la poêle, après une nuit sous la cendre pour en enlever l'amertume.
Lorsque je passe en juin, l'année suivante, nous descendons près de la rivière faire des fagots de bois pour préparer la saison de crêpes qu'il veut faire à l'automne. Il propose des crêpes au marché de Massat, préparées sur feu de bois, en plus de l'artisanat qu'il vend. Son stand présente entre autres des savons, des bijoux en bois, des cartes postales qu'il a dessinées, des pâtés végétaux.
Nous mangeons à même le sol ce midi. S'assoir sur une chaise lui fait mal à présent. Il trouve le sol plus confortable, y compris pour dessiner. Son atelier s'étale entre l'étage où il dort, et la pièce en-dessous où ses activités cohabitent : paniers, savons, bouteilles, étiquettes, fromages, miel, ses réalisations en cours ou achevées occupent l'espace, laissant le centre disponible pour le repas ou reprendre une des activités. Des pétales d'iris sont posés le long de la caisse où le savon doit bientôt être découpé ; je lui en demande l'usage, il me fait remarquer leur simple beauté.

Il n'était jamais venu dans les Pyrénées avant de s'installer en Ariège. Il a acheté le lieu avec son amie à l'époque, il y a quinze ans. Il était allé deux fois en montagne plus jeune ; ce furent des expériences qui l'ont profondément marqué, au point de ne pas dormir la

veille d'y retourner. Il n'a pas d'autre mot qu'« instinctif » pour expliquer ses choix. Ce choix de trouver un lieu où s'installer pour devenir paysan, puis le trouver en montagne. Il est arrivé à 25 ans, après avoir fait des études trois ans et travaillé deux ans dans l'illustration naturaliste. A l'époque, il écumait les brocantes, entassant outils et objets qui lui seraient utiles lorsqu'il aurait trouvé où s'installer avec une ferme vivrière. Il a cherché deux ans avant de trouver.
Mais le débroussailleur du voisin le gène. Les montagnes ne sont pas si calmes. Ses choix de travail manuel ne concernent pas ses voisins. A la saison des foins, il se lève vers 4h30, et prend sa faucille jusqu'à ce que son voisin mette en marche sa machine. Il s'arrête de couper et rentre alors. Il utilisait la faux auparavant, mais il trouve la faucille plus maniable, son geste est plus facile à transmettre, moins fatigant en étant accroupi, et permet d'être attentif aux écarts de terrain et à la vie dans l'herbe. Faire les foins court sur les deux mois d'été en étant ainsi manuel. Il avance par petits bouts, attentif au temps, pour que le foin sèche sans brûler au soleil. Après qu'il ait plu il va retourner les mottes humides pour qu'elles sèchent.
L'été est une période intense, où il se lève très tôt, pour travailler avant les grosses chaleurs. Il sort ses vaches la nuit, leur évitant ainsi d'être dévorées par les mouches.

Daniel, vallée de Bernède, Massat
Extrait du carnet de terrain (15 janvier 2018)

Daniel est passé au retour de Massat à 10h. Nous sommes montés sur les chemins de terre encore gelés de la nuit fraîche. Ils fondront avec le soleil de la journée. Arrivés à la ferme, nous avons fait des fagots, allant chercher des branches droites de noisetier pour les tordre afin d'en faire une tresse épaisse qui enserre les rameaux de frêne que Daniel avait coupés et qui attendaient d'être sarclés et rassemblés en un tas émincé, serré à la base, d'où partent de frêles ramifications garnies de bourgeons que mangeront les chèvres.
Lorsque Daniel charge un fagot sur son épaule, je vois une gravure de Gustave Doré. Ses vêtements sont sans âge, pantalon de toile solide, veste en laine bouillie, élégamment taillée, avec de gros boutons argentés ; les rameaux tombent sur son dos qui disparaît sous la masse légère de leur confectionnement ordonné.
L'après-midi il charge sur la même épaule un demi-tronc que nous sommes allés couper plus haut dans la forêt. Son dos est droit et robuste sous la charge. Je commente la solidité que cela demande, sentant mon dos s'aligner sous le poids ; il acquiesce. Il aime cet effort. Comme celui de scier, qui ne lui demande pas de force. Il se concentre seulement sur la respiration, c'est une méditation. Il n'aime pas la tronçonneuse, qui fait du bruit, est dangereuse, et empêche de méditer. Avec la scie, il peut entendre la nature alentour, le ruisseau, les arbres.
Il a choisi un arbre mort sur pied qu'il fait tomber. Il débite trois bouts dans l'arbre, qu'il fait descendre en attachant les bois avec une corde, qu'il fait glisser dans les creux de la pente. Arrivé au chemin qui rejoint les habitations, nous chargeons chacun un tronc sur notre épaule. Il laisse le troisième morceau le long du chemin, il passera le chercher à un autre moment, ou quelqu'un comprendra qu'il est à amener jusqu'aux maisons.

Sur le lieu, il dort sous la pente du toit de la pièce commune où se rassemblent les *wwoofeurs* lorsqu'il fait froid. Les murs sont mal fermés et laissent passer le vent, mais il s'y sent bien. Il évoque la maison dont il rêve, et qui serait une ruine, avec un sol en terre battue et un foyer au sol.
Nous mangeons « à mon heure », remarque-t-il, (c'est-à-dire à 13h) des restes froids : salade de choux, radis noir, pomme ; de la soupe ; une potée choux-rouge, châtaignes ; du jambon de chèvre et du pain maison.

Sam et Claire, vallée de la Bellongue

Regard espiègle et fière carrure, Sam tourne en dérision son poids et lui trouve l'avantage de pouvoir s'intégrer facilement aux gens du pays. Cantonnier au village, il explique qu'il n'a pas rompu avec la vie d'en bas, tout en ayant le temps de s'occuper de ses bêtes. Sa compagne, Claire, ne descend pratiquement pas dans la vallée. Elle a fait le choix de se désaffilier intégralement du système administratif, en vendant la maison qu'elle avait, et en abandonnant compte en banque et sécurité sociale. Leur vie dans les hauteurs se passe autour de l'aménagement et de l'entretien du lieu et du soin à donner à leurs animaux : chèvres, poules, lapins, sont élevés pour leur consommation personnelle, refusant la paperasse que demande une installation agricole. Claire tanne les peaux des lapins qu'ils tuent. Leur potager ne leur permet pas d'être autosuffisants, mais il les nourrit pour partie. Ils plaisantent en se nommant les « rois de l'échec » : leur but est d'expérimenter plus que de vouloir à tout prix être autonomes.
L'acquisition du lieu s'est faite en douceur : Sam connaissait le précédent propriétaire, avec qui il avait fait des travaux. Avec des amis, ils ont monté une SCI, car chacun était « trop pauvre », mais l'aspect collectif du lieu se résume à ce montage juridique. Lorsqu'ils ont investi les lieux, ils ont fait le point de leurs visions des choses, et l'individu a gagné sur la dimension collective. Ce qui n'est pas sans décevoir certains. Récemment pourtant, un nouvel habitant a débarqué, qui souhaite prêter main forte au couple lorsqu'ils en ont besoin, et notamment leur permettre de partir en week-end de temps en temps. S'occuper des animaux oblige en effet toujours l'un ou l'autre à rester sur place, ce qui peut être pesant.
Accrochée à flanc de montagne, la ferme présente des aménagements à chaque terrasse. Le site est très pentu, les habitats s'égrènent sur le flanc de la montagne. Après une piste de quelques centaines de mètres, on accède à la maison en pierre où vit le couple. Il faut monter la pente raide pour accéder à une cabane occupée par un ami à eux, artiste, régulièrement absent. Un peu plus haut encore, une petite cabane demeurée libre a été proposée au nouvel arrivant, qui défriche lentement les alentours pour y cultiver des légumes. En montant toujours tout droit contre la pente, on finit enfin par accéder à la dernière cabane, construite au sommet du mont et qui surplombe toute la vallée.

B) Analyses

Ces portraits ne sont pas exhaustifs, ils visent à donner un aperçu des quotidiens rencontrés avec le travail de terrain. De multiples thèmes les traversent. L'enjeu à présent est de revenir sur ce qui m'est apparu signifiant pour documenter les manières d'habiter

concernées. Quatre points vont être analysés : l'organisation du quotidien, les références qui guident les pratiques, la mobilité et l'habitat.

a. Un quotidien soutenu et souple accordé aux saisons

Permanence, régularité et polyvalence des tâches

Le retour sur l'organisation du quotidien de Peter est utile pour relever une organisation spécifique du mode de vie paysan. Une multiplicité d'activités prend place côte à côte dans un quotidien qui les agence différemment, autour de tâches incontournables que sont les soins demandés par les bêtes. La particularité de ces emplois du temps réside dans la combinaison d'une exigence et d'une souplesse : l'exigence de rendez-vous la plupart du temps bi-journalier avec la traite du matin et du soir, va de pair avec une souplesse du reste des tâches, qui sont encastrées, combinées, selon une gestion mouvante et néanmoins suivie de la journée. Pas une journée ne ressemble exactement à la précédente, tout en se ressemblant toutes. La permanence des tâches impose en effet un rythme, mais celui-ci conserve une latitude. L'obligation jouxte ainsi la liberté de manœuvre. Il est à noter que l'obligation prend un jour différent de celui de la contrainte dans ce cadre, en étant le support d'activités recherchées et consenties. La contrainte que pourraient représenter les deux traites journalières des vaches n'est jamais présentée comme telle, car elles sont à comprendre dans un rapport de plaisir aux tâches exécutées, et elles sont à ramener au sujet qui les exécute pour lui seul, et non pour une personne extérieure, comme le serait un patron. Une fois consentie, la régularité de gestes nécessaires pour récolter le fruit de son travail, est un effort accepté et même plus, savouré.

Un autre trait caractéristique est la diversité et le nombre des tâches rencontrées. L'élevage n'est jamais une activité principale, les cheptels sont modestes (deux vaches, quelques chèvres), qui laissent de la place pour de multiples autres réalisations. Le mode de vie paysan présente la particularité de s'occuper d'un grand nombre de choses différentes. La polyvalence et la complémentarité des champs investis distingue ce mode de vie de la division observée dans le salariat entre le temps du travail et le temps libre, ou auprès de l'exploitant agricole qui rentre chez lui le soir venu après avoir accompli sa journée de travail. Ici la journée entière est confondue entre tâches agricoles et activités domestiques, en étant exécutées sur le lieu de vie. Cette interpénétration des domaines dessine ainsi des emplois du temps marqués par la pluralité de pratiques. Le tableau reprenant le relevé des activités accomplies pendant l'année par Peter permet de donner un aperçu de la diversité des tâches qui peut être rencontrée.

Figure 6.1 : Synthèse des activités au long de l'année selon les saisons, Peter, vallée de Massat. Source : enquêtes de terrain réalisées par M.Mialocq, 2018

	HIVER	PRINTEMPS	ETE	AUTOMNE
Vaches	Foin + eau Période la plus tranquille : vaches dans la grange	Foin + eau Reprise douce sortie vaches dans près : 1/2h. Les garde	Foin + eau Rentrer et sortir vaches en continu	Foin + eau Vaches dans les prés Les garde Epluche châtaignes à côté Récolte de fougères sèches pour litière
Fromage	Quand les vaches ont fait leur veau			
Jardin	*Au ralenti* Légumes en terre. Va en chercher au jour le jour. Nettoie les prairies Plantes fruitiers Tris graines préparation terre	Semis **Désherbage ++**	**Désherbage** +++ Repiquage Entretien Récoltes Fauciller bordures jardin **Foin** Récolte plantes médicinales	Récoltes ++ Conserves ++ Désherbage Semis Récolte graines **Châtaignes** Champignons, mûres, myrtilles : transformations
Bois	Abat arbres, les débite et les fends range bois	Va chercher bois mort dès que plusieurs jours de sec		
Dessin, peinture, sculpture	(à l'intérieur)	(à l'extérieur)		
Vannerie		(à l'extérieur)		
Savonnerie	(à l'intérieur)			
Boites écorce	Prépare les fonds	(à l'extérieur)		*(écorces ne se décollent plus)*
Bijoux				
Constructions				
Marchés		*Reprise*		
Musique	*Tous les lundis*			
Balades	Sur la piste des animaux			

Il m'apparaît important de relever ici que l'organisation du quotidien est marquée par la coexistence et la permanence d'une grande variété d'activités, présentes à chaque saison. Seules certaines sont laissées de côté durant une période (en blanc dans le tableau) mais la famille d'activité est toujours représentée (artisanat ou agriculture). Uniquement manuelles, ces activités peuvent s'étaler sur toute une saison : le foin occupe ainsi toute la période estivale, quelques heures chaque jour à l'aube, et requiert une surveillance constante (le retourner au soleil, le protéger de la pluie). Chaque activité est par ailleurs en lien avec les autres, soulignant leur interdépendance : les vaches donnent du fumier pour le jardin, qui génère du compost donné aux vaches. Le quotidien se trouve ainsi rassemblé dans une diversité de tâches complémentaires, issues de l'époque de l'année, et des goûts de son initiateur. Il faut articuler en effet au caractère déterminant des saisons le goût du sujet qui choisit les activités qui peuplent son quotidien. La présence d'activités artisanales est endossée volontairement et devient le support d'une activité artistique et poétique. En témoignent les carnets rendant compte du quotidien au long de l'année (éclosion des fleurs, type d'animal observé…), mêlant dessins, explications, commentaires sur la vie pratiquée[30]. La présence de l'artisanat et de l'artistique, au même degré que la vie agricole et domestique, révèle l'encastrement de plusieurs logiques, où les gestes débordent la nécessité.

30 Voir dans le cahier iconographique des extraits de ces carnets.

Il importe ainsi de relever combien parler de quotidien paysan ne signifie pas un asservissement à une pratique agricole. La paysannerie telle qu'elle est pratiquée par les personnes rencontrées est le support d'un rapport au monde, qui dépasse de la sorte le travail agricole. Une observation similaire est faite par G. Pruvost lorsqu'elle écrit sur les partisans d'un mode de vie « écologique radical » qui « vivent et travaillent autrement » :

> Le travail quotidien, l'ouvrage sans cesse recommencé relève de l'expérience créative, enracinant l'expérience artistique au cœur même du labeur quotidien. Un grand spectre d'activités est ainsi élevé au rang de travail, qui lui-même est érigé en art de vivre.
> (Pruvost, 2013)

Faire à la main

A regarder le point précédent, on notera qu'il caractérise un mode de vie partagé par la paysannerie en général. La polyvalence des tâches et la permanence d'activités plurielles, qui laissent pour autant toujours le temps d'accueillir le visiteur qui passe, constituent une des spécificités du quotidien paysan. Celui-ci est moins défini par un « travail » dirigé sur la réalisation d'une tâche isolée que par le fait de s'occuper, toute la journée, du lieu de vie riche de sollicitations différentes. Un affairement souple et exigeant à la fois, constitue ce qui est plus qu'une fonction, pour devenir une condition de vie.

S'ils partagent tout ce qui précède, la singularité des profils rencontrés dans les habitats non-ordinaires organisés autour de tâches agricoles, réside dans les procédés pour accomplir ces tâches. Elles sont en effet entièrement manuelles. La traite, la fabrication du fromage, la culture des potagers, mais aussi toutes les autres, ne sont aidées d'aucune machine thermique. Débroussailler, désherber la terrasse, cuisiner au feu de bois, couper le bois, construire une maison, faire le foin, la lessive, toutes ces tâches aujourd'hui assistées de machines sont réalisées sans leur aide. Ce point a des conséquences importantes, tant sur le contenu du quotidien que sur le rapport au travail et au temps. Toutes les tâches prennent en effet « plus de temps » : qu'il s'agisse de la construction des habitats, des activités agricoles ou domestiques. Faire la cuisine au feu de bois demande un temps d'anticipation sur la récolte du bois, sa confection en fagots, la chauffe du foyer, et la cuisson des aliments, bien éloignée de la facilité et de la rapidité d'une cuisinière à gaz. Faire la lessive à la main requiert aussi un temps et un effort qu'a fait oublier la machine à laver. Mais ce qu'il s'agit de voir c'est que ces tâches ne sont pas vécues comme fatigantes ou chronophages. Le fait que le temps et les efforts décuplés ne soient pas assimilés à une charge est un paradoxe qui mérite de s'arrêter sur les représentations qui sont actives au sein de ces pratiques. Les manières de faire hébergent un autre rapport au temps et aux activités.

La réalisation manuelle indique une posture où ce qui importe est le processus autant que le résultat. Le temps pris pour accomplir les tâches n'est pas perçu comme une perte de temps, mais comme un temps nécessaire et choisi. Le rapport au temps est ainsi transformé, il n'est pas un élément contre lequel lutter en essayant d'aller le plus vite et le plus efficacement possible, mais il est enduré, au sens où il est pris dans sa durée. Le temps est une donnée qui ne peut être modifiée, en revanche, il peut être aménagé en changeant de posture à son égard. Le rapport à l'activité se trouve de la sorte modifié, en étant investi de vertu et de sens dans toute sa réalisation. Le parti-pris de faire tomber un arbre à la hache, de le traîner avec des cordes pour le descendre de la forêt, avant de le

débiter à la scie, ne peut être compris que si le regard s'affranchit de la notion d'efficacité qui borde notre condition d'homme moderne. Il est en effet question de changement de paradigme pour aborder le quotidien, sa durée et ses activités. Plutôt que de chercher une réalisation dans un travail extérieur, c'est l'ensemble des tâches quotidiennes qui trouvent un sens renouvelé du fait d'une conscience mise dans les gestes qui accompagnent leur réalisation. Une attention à être au présent accompagne ainsi les gestes manuels : scier engage tout le corps dans sa rencontre avec l'élément physique. Daniel compare même son geste lent qui scie à une méditation. La même posture se dégage chez Peter quand il raconte pourquoi il fait le foin à la main. Accroupi au sol avec la faucille, il engage tout son corps mais aussi ses sens, attentif à la vie qu'il remue dans l'herbe. Nous sommes loin d'une perte de temps ou de la recherche d'une économie d'effort, puisque les tâches ainsi exécutées sont présentées comme étant plus riches. Il est moins question de perte que de gain : gain de sens, dans la réalisation d'un processus dont l'intégralité de ses étapes et de son accomplissement engage toute la personne.

La posture anti-machine rencontrée auprès des enquêtés renvoie ainsi à l'intégralité d'une posture. Il ne s'agit pas d'un parti-pris fantaisiste mais d'un rapport au monde. L'ampleur des réalisations manuelles indique en effet le sérieux de l'entreprise qui dépasse l'anecdotique.

Des quotidiens accordés aux saisons

Un point a déjà été esquissé en commentant le tableau de Peter relatif à la répartition annuelle des tâches : c'est l'adaptation des tâches quotidiennes selon les saisons. Les manières d'habiter marquées par la présence d'une activité agricole ont la particularité de s'accorder aux saisons tant sur la nature des tâches que sur les horaires. Ici encore, ce qu'il convient de relever est l'incidence particulièrement prononcée de cette acclimatation aux conditions extérieures, qui dépasse un rapport anecdotique. Si l'influence des saisons sur les rythmes et les activités se retrouvera aussi dans la deuxième famille d'habitants, elle est ici plus impérieuse et plus franche, du fait de travaux directement liés à l'extérieur. Sur ce point également, les enquêtés rejoignent une condition paysanne plus générale, où l'année comprend différentes périodes en lien aux saisons.

Le cas de Manou et Antoine peut servir de cas d'étude sur ce point. Les tâches, les plages horaires ainsi que le lieu de vie varient de manière très prononcée entre la saison froide et les beaux jours. L'année suit en effet deux périodes marquées par deux références différentes sur deux lieux de vie : de juin à octobre le couple monte en estive où ils gardent les vaches de plusieurs éleveurs (en tout 1600 bêtes, comprenant 650-700 vaches, veaux et chevaux), rejoint par leurs filles début juillet, qui restent en haut jusqu'en octobre. D'octobre à mai le quotidien reprend ses marques dans la vallée de Massat. La fin de l'automne, l'hiver et le début du printemps voient alors se succéder des activités relatives à chaque période : l'automne remet en route le quotidien et prépare l'hiver, l'hiver est employé à avancer les travaux sur la maison en cours de construction, tandis que le printemps réintroduit les travaux extérieurs dans le quotidien.

L'été, l'estive impose un autre rythme. Les plages horaires sont très étendues : du petit matin (levé vers 5h30-6h) à la nuit (le coucher est rarement avant 23h-24h, il y a toujours une visite avec qui on bavarde jusque tard, le fromage à faire, sa toilette...), la

journée observe un rythme régulier : traite des chèvres au lever, puis petit déjeuner. Antoine va alors s'occuper des vaches : il surveille qu'elles sont toutes en bonne santé, et soigne celles qui ne le sont pas. S'il fait beau, le tour est rapide. A 10h, il peut aller aider Manou : à faire la lessive à la main, à nettoyer les passages canadiens. Manou emploie le reste de la journée à l'entretien des clôtures : elle a 25 kms à nettoyer à la débroussailleuse.
Selon la température et le temps extérieur, le choix des activités alterne entre le matin et l'après-midi. Le repas n'est pas à heure fixe, dépendant du travail en cours. Une sieste peut le suivre.
La journée s'achève avec la traite des chèvres à la tombée de la nuit. Il faut parfois aller les chercher, mais elles rentrent généralement seules. Le repas s'en trouve décalé, et vient clôturer la journée. Antoine préfère traire puis se poser, pour avoir tout fini. Pourtant, il reste encore le lait à filtrer, pendant que Manou remplit les moules à faisselle du lait de la matinée qui a pris avec la présure.

L'estive est ainsi une période très intense, qui suit le rythme du soleil. On peut y observer la conjugaison déjà relevée de tâches souples et structurées à la fois : les activités sont régulières (traite, surveillance et soin, entretien des clôtures, de la maison, tâches domestiques), et agencées au jour le jour selon le temps. L'estive est en soi un travail saisonnier, l'incidence des saisons sur le quotidien n'en est que plus manifeste.
Un tableau peut aider à donner une représentation de cette variation du quotidien selon les périodes de l'année. Il vient faire la synthèse des observations de terrain et des explications de Manou.

Figure 6.2. Tableau de synthèse de la présentation du quotidien à l'année de Manou, Ariège, vallée de Massat. Source enquêtes de terrains réalisées par M.Mialocq 2018

<table>
<tr><td>Horaires</td><td>Cabane estive</td><td colspan="3">Cabane Bernère</td></tr>
<tr><td></td><td>Eté
(de juin à octobre)</td><td>Automne</td><td>Hiver</td><td>Printemps</td></tr>
<tr><td>6h</td><td rowspan="10">Traite des chèvres
Transformation fromage
Entretien des clôtures et passages canadiens
Garde et soin des vaches
Tâches domestiques : entretien cabane, lessive à la main, préparation des repas

Une fois par semaine : descente dans la vallée pour entretien du potager et de la cabane à Bernère</td><td colspan="3"></td></tr>
<tr><td>8h</td><td rowspan="9">École

Repos de l'estive
Remise en route cabane
Préparation bois pour l'hiver</td><td rowspan="8">École

Chantier construction maison</td><td rowspan="9">École

Préparation été

Remise en route potager</td></tr>
<tr><td>10</td></tr>
<tr><td>12</td></tr>
<tr><td>14</td></tr>
<tr><td>16</td></tr>
<tr><td>18</td></tr>
<tr><td>20</td></tr>
<tr><td>22</td><td></td></tr>
<tr><td>24</td><td colspan="3"></td></tr>
</table>

Le tableau présente deux entrées principales. On peut y relever l'incidence des saisons, représentée de manière manifeste par la présence d'une activité saisonnière qui occupe presque la moitié de l'année, et se retrouve dans le reste du temps passé à Bernère : le descriptif de chaque période correspond en effet aux attributs régulièrement retrouvés auprès des autres enquêtés. L'automne et le printemps apparaissent comme une période

de transition, qui prépare l'hiver et l'été, l'hiver est une période de repli consacrée à l'avancée de travaux intérieurs, tandis que l'été est le cœur de l'année, de par l'amplitude de ses plages d'activité et l'énergie qu'il procure et sollicite.
Mais à côté de ce marquage des saisons, ce cas précis montre l'existence d'une autre logique, sociale cette fois. La présence de l'école pour les deux filles organise en effet le rythme d'octobre à mai, et a une incidence sur une partie de l'estive. Les filles continuent d'aller à l'école en juin, donnant lieu à deux allers-retours par semaine pour aller les chercher pour le week-end ; en septembre, elles font la journée de rentrée scolaire puis remontent en estive, avant de revenir en octobre à l'école. Cohabitent ainsi deux logiques : une saisonnière, et une sociale. Si pour d'autres sujets l'année peut se calquer uniquement sur les impératifs dictés par les saisons, et suivre ainsi les horaires du soleil, la présence d'enfants scolarisés introduit un autre rythme. L'école détermine des horaires de lever, de trajets, à partir desquels les parents construisent leurs journées – les plages horaires du chantier de la maison sont calées sur la journée d'école. Cependant, si l'école est structurante, elle l'est d'une manière souple : les filles n'y sont pas présentes entre septembre et mi-octobre, afin de simplifier l'organisation au plus fort du travail de l'estive, et des absences occasionnelles sont régulièrement négociées avec le consentement des parents (le mercredi matin par exemple).

b. La motivation de la vie rurale ancienne

Être autonome, trouver ce dont la modernité éloigne, relier, faire avec, expérimenter, endurer.

La référence paysanne

Les motifs d'élection prolongent l'engouement pour la vie rurale traditionnelle observée dans la deuxième phase des « retours » dans les années 1970. Certains enquêtés sont eux-mêmes issus de cette vague, c'est donc sans surprise qu'on rencontre des motivations très proches de celles présentées dans la partie précédente, lorsqu'on a fait le lien entre les motivations actuelles et les néo-ruraux qui les ont précédés.

Le paysan est clairement présenté comme un modèle par Patrice lorsqu'il raconte son arrivée dans la vallée en 1977. L'anecdote de la première poutre qu'il achète et devient la risée de ses voisins paysans, ouvre la voie à son intégration et à sa transformation paysanne. L'année suivante il va couper l'arbre lui-même, et rénovera ensuite sa maison avec les conseils de ses mentors. Le souci qu'il porte à se distinguer des « hippies » qui sont ses autres voisins de vallée, renforce l'importance qu'il place dans la figure du paysan.

Le paysan est en effet un modèle de bon sens et d'intelligence du faire, issue d'une pratique et d'une observation des éléments qui l'entourent et dans lesquels il prend une place humble. Il n'intervient pas à leur encontre mais agit avec eux. Derrière la figure du paysan, c'est ainsi un rapport au monde qui s'exprime.

Ce rapport passe par l'intérêt pour les savoir-faire anciens et la reconduction de gestes ancestraux, à l'exemple de Daniel qui s'exerce avec art à faire des fagots, en tordant les branches de noisetier pour avoir des liens souples et solides.

Dans son cas l'habillement porte aussi les traces de ce modèle, en adoptant des couleurs aux teintes pastels et des matières naturelles, taillées dans des coupes démodées.

L'épouvantail de la modernité

Le paysan incarne aussi une figure précapitaliste. Il renvoie à une organisation sociale faite de simplicité et de bon sens qui précède le dérèglement initié par le système capitaliste. La méfiance de la modernité est au cœur des représentations des habitants rencontrés ici. La ville, son agitation, son stress, sa pollution, le consumérisme auquel elle appelle, sert de contre-champ à la vie endossée dans l'habitat non-ordinaire. Le rejet de la modernité renvoie à une organisation sociale et à ses conséquences : la facilité que permet la modernité, dans l'exécution des tâches, la rapidité des transports, est perçue comme un radar qui brouille les pistes d'un rapport vrai aux choses et aux gens. Derrière le rejet de la modernité s'exprime ainsi le souci de retrouver un sens et un contact vrai à ce dont elle a éloigné. Il est donc question d'éprouver les éléments

La distance prise à l'égard de la modernité donne lieu à des choix parfois très éloignés de certains « acquis », comme l'est le confort matériel de la vie moderne. Les notes de terrain consignent régulièrement la température des espaces de vie où il fait « froid », ce n'est pourtant jamais un sujet qui apparaisse comme tel auprès des enquêtés. Ce qui est remarquable est le renversement des représentations accompagnant ce que devrait être un habitat « confortable ». La température intérieure, l'isolation, la facilité d'exécution des gestes courants, sont supplantés au profit d'autres priorités. La distance prise à l'égard des acquis matériels conduit à ce paradoxe relevé par G. Pruvost (2017a) d'exprimer vivre dans l'« aisance » tout en étant dans le dénuement.

Si la visée antimoderniste est forte, elle laisse néanmoins parfois la place à des compromis, ou à des espaces ponctuels de « décompression ». Ainsi de Patrice qui a plaisir à boire de temps en temps une soupe déshydratée du supermarché. Il est à noter cependant que de tels moments qui rompent avec une ligne directrice cohérente sont rares. A ce niveau, Manou et Antoine n'ont pas dérogé à leur choix de construire leurs deux habitats entièrement à la main, tout comme Peter de continuer à faire son foin à la main ou Daniel de n'utiliser qu'une scie mécanique pour couper son bois.

Ce que l'on peut relever par ailleurs est l'incidence de ces choix sur les générations qui suivent. Le cas des enfants de Barbara et Patrice est intéressant. Certains ont prolongé leur éducation, d'autres ont fait des choix qui semblent le pendant de ce qu'ils n'ont pas connu enfants, notamment dans l'accès aux éléments de confort matériel de la modernité. Ils posent ainsi la question de l'héritage qu'ils ont conservé de leur éducation à l'écart d'un cadre social dominant. Par ailleurs, à l'inverse de l'idée reçue selon laquelle des positionnements antimodernistes auraient la vie courte, du fait des difficultés matérielles engendrées qui finissent par peser sur le long terme, on remarquera la durée de positionnements qui s'inscrivent dans le temps long : Barbara et Patrice poursuivent leur manière de vivre depuis maintenant plus de quarante ans, et leur fille Manou n'a encore jamais eu de machine à laver à bientôt trente-deux ans. Enfin, devant l'observation des personnes qui ont aujourd'hui soixante ans passés, on notera aussi que le rejet de la modernité est actif chez des jeunes comme Antoine ou Daniel, et qu'il ne s'agit pas seulement d'une question de génération issue de la vague post soixante-huit,

mais que la méfiance de la modernité est un positionnement réactivé auprès d'une frange de la population encore aujourd'hui.

La tradition

Le thème de la tradition est revenu à de nombreuses reprises, particulièrement dans le secteur de Massat. Directement – savoir-faire traditionnels comme la présure, que m'explique Patrice –, ou indirectement – savoir-faire des paysans qui subsistent encore quand il arrive –, la récurrence de la référence à ce qui était traditionnel, finit par constituer la tradition en valeur.

La tradition apparaît comme le lieu d'un bon sens, disparu avec l'économie du geste et son appauvrissement dans la machine. Elle est le lieu d'une intelligence et d'une inventivité, pour mesurer un rapport effort-résultat équitable. Elle renvoie à une intelligence de l'observation : sortir ses vaches la nuit, lorsque la chaleur est trop forte l'été. Elle est aussi une valeur dans le fait qu'on ne la remette pas en question : Patrice élève ses veaux au seul lait de la mère, comme cela se fait dans le pays. « C'est la tradition ici » suffit à justifier un procédé qui peut aussi être vu comme cruel pour le veau qui ne verra jamais l'extérieur, et se gave de lait deux fois par jour. La tradition opère comme une référence, un cadre dans lequel on s'inscrit, duquel on s'inspire, et qui crée des liens. On s'échange des astuces, on se transmet des méthodes, des savoir-faire.

L'autonomie comme réalisation effective

L'autonomie est une autre donnée sur laquelle il est possible de s'attarder pour documenter le cadre dans lequel prennent place les manières d'habiter marquées par une pratique paysanne. Plus qu'auprès des habitants qui seront présentés ensuite, l'autonomie est ici l'objet d'une recherche active qui donne lieu à des réalisations importantes. Les domaines énergétiques et alimentaires sont les plus travaillés. La pratique paysanne donne un terrain de réalisation concrète pour auto-produire sa nourriture, entre la présence d'animaux, transformés en viande ou en fromage, et des pratiques maraîchères importantes. Le cas de la ferme de Ramounat dans la vallée de Bernède l'illustre, en montrant l'abondance possible malgré l'altitude ou les terrains accidentés de moyenne montagne. Le modèle de la ferme paysanne ancienne, conduit assez spontanément à une autosuffisance en matière de production, du fait de la polyvalence et de la complémentarité des domaines qu'elle relie : le fumier des bêtes servant au potager, le compost allant aux animaux etc. L'autonomie ainsi pratiquée est moins le sujet d'une revendication qu'une conséquence d'un mode de vie qui y conduit de manière logique. La force de travail déployée et le temps dégagé pour la vie domestique permettent une autonomie particulièrement ample, même si elle n'est pas forcément le lieu d'une réalisation totale. Dans le domaine de la production alimentaire, Peter a vécu quelques années en autonomie complète, il produisait ses légumes, ses pommes de terre, ses céréales, son huile, son fromage. Une réalisation qu'il a pu atteindre au prix de plusieurs années de mise en place et d'une réduction de ses besoins, tant en variété qu'en quantité. Cet exemple est remarquable de par l'ampleur du champ couvert de manière effective sur une durée assez longue (deux ans). Mais il convient de préciser que la plupart du temps, l'autonomie rencontrée couvre quelques domaines, de manière plus ou moins complète :

la production de la viande est un domaine où l'autosuffisance est vite atteinte, la production de légumes demande plus de maîtrise pour passer l'hiver mais donne lieu à des potagers largement garnis, y compris en montagne, tandis que les panneaux solaires et la cuisine au bois constituent la réponse à l'autonomie énergétique la plus facile.

c. Un quotidien dicté par des travaux constants qui initie une inscription forte sur le lieu de vie.

La structuration du quotidien autour des activités agricoles a des conséquences sur l'inscription spatiale des personnes engagées dans un quotidien paysan. Les habitants restent en effet beaucoup à demeure. Peu de déplacements ponctuent un quotidien employé en majorité à la réalisation des tâches domestiques et agricoles, qui impliquent de rester sur place. Pour autant il serait réducteur d'envisager le quotidien paysan sous l'angle du retrait et de l'immobilisme. Des échanges traversent les quotidiens, et l'ancrage observé a des modalités à étudier. La mobilité spatiale est ainsi un sujet sur lequel s'attarder quelques instants.

Des espaces vécus à tailles variables

Analyse des cartes mentales

Figure 6.3. Carte mentale de Patrice, vallée du Bernède, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017

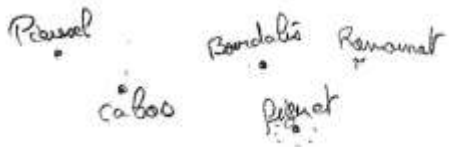
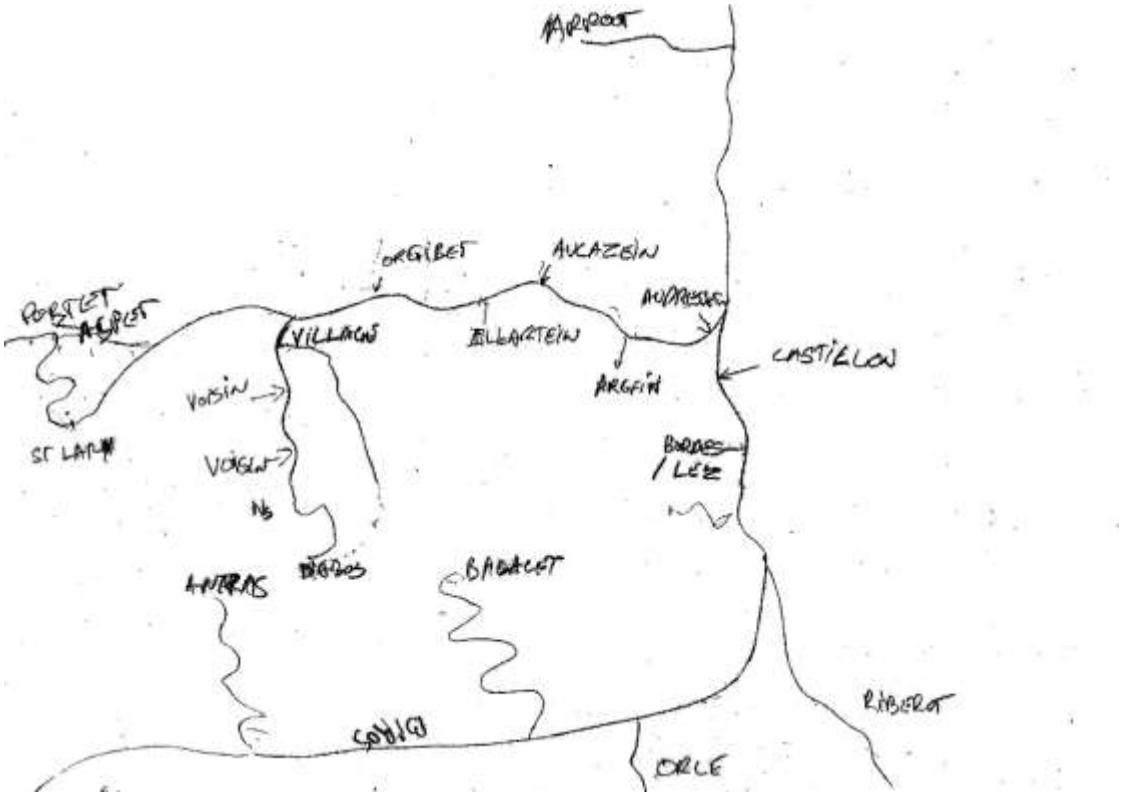


Figure 6.4 : Carte mentale de Sam, vallée de la Bellongue, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017



Les deux cartes mentales ont été réalisées à ma demande avec comme consigne de représenter les lieux importants et/ou fréquentés au quotidien. Chacune de ces deux cartes appelle à commenter l'échelle de représentation, qui se concentre sur un périmètre réduit autour de l'habitat. Patrice, en commentant sa carte, précise qu'il a représenté dans le coin de la feuille son lieu de vie, Les Figuets, le reste de la feuille représentant « le reste du monde ». Noter aux limites de la page n'est pas sans symbolique pour illustrer comment il se perçoit dans le monde, lui-même en marge. La feuille est par ailleurs presque vide, les lieux importants étant concentrés les uns à côté des autres et étant réduits à l'échelle de la vallée de Bernède. La carte illustre le peu de déplacements de son auteur, pour qui l'espace de référence est contenu dans un rayon de quelques centaines de mètres. Cette représentation est confirmée par la connaissance de l'histoire du couple qui a vécu longtemps sans voiture et se déplaçait à pied au village, et n'effectue qu'un trajet hebdomadaire pour aller au marché de Saint-Girons le samedi.
La seconde carte élargit un peu l'échelle de représentation mais demeure très localisée également. Les lieux importants et fréquentés correspondent aux différents villages situés dans les vallées adjacentes. Le périmètre est cette fois de quelques dizaines de kilomètres, restant de la sorte relativement réduit.

Une inscription spatiale entre retrait et ouvertures

Le quotidien paysan révèle des manières d'habiter caractérisées par la réduction de l'espace vécu sur un périmètre restreint, qui prend souvent les contours du lieu de vie.

L'agriculture remplit ici un rôle évident dans la structuration du quotidien sur le périmètre resserré des activités agricoles. Alliée à l'observation des pratiques détachées des acquis de la modernité, cette inscription spatiale très localisée peut amplifier l'analyse par la marginalité de ces installations, tant spatiale que temporelle, en renvoyant à des organisations de vie traditionnelles qui ne sont plus actuelles. Si l'inscription spatiale que connaissent les enquêtés vient en effet redoubler le rejet de la modernité, elle ne signifie pas pour autant un isolement total des sujets, non plus l'amputation de leurs capacités de circulation. Il est d'abord question de choix, qui révèlent plus d'échanges qu'il n'y paraît. Au moins deux manières de se rapporter à l'ancrage peuvent être relevées : la première utilise l'autosuffisance de l'agriculture pour le retrait qu'elle permet, la deuxième place le quotidien paysan comme vecteur de liens, en dépit d'un ancrage très fort.

L'agriculture comme autosuffisance et retrait

Les commentaires de Peter, Sam ou Claire informent que leur recherche de lieu de vie où ils déploient des pratiques agricoles correspond à un désir de mise à l'écart du reste de la société. Le récit de la décision de Claire de rejoindre son compagnon ne tait pas l'aversion qu'elle ressent pour la société à laquelle elle était intégrée jusqu'à son retour de voyage où elle décide de « prendre sa retraite officiellement » (voir la partie précédente). L'isolement de leur lieu de vie et sa situation escarpée vient donner un contour très concret au souhait de mise à l'écart et de tranquillité. La réduction des déplacements observée vient s'inscrire ici dans une démarche générale de prise de recul où le quotidien sur le lieu de vie est préféré à des échanges avec la société dans sa forme intégrée et à une mobilité spatiale régulière. Un recul semblable caractérise d'autres enquêtés, qui justifient leur mobilité restreinte par le désintérêt de ce qu'offre ce qui dépasse leur terrain, présenté à l'inverse comme comprenant tout l'essentiel pour y déployer leur vie. L'inscription spatiale ici ultra localisée correspond ainsi à une démarche critique, où le retrait peut s'exprimer sous forme de dégoût (de la société) ou de goût (pour la vie trouvée).

Mais les échanges ponctuent aussi les installations les plus localisées, qui viennent nuancer la tentation d'une lecture sous le signe de la séparation. Si les pratiques agricoles conduisent à un ancrage très local lui-même recherché, elles peuvent aussi être vecteurs de liens.

L'exemple de Manou et Antoine est à ce titre éloquent : l'isolement spatial de l'estive est la période de l'année la plus ponctuée de visites et d'échanges avec des personnes de milieux sociaux très variés. Leur situation géographique place la cabane sur le sentier des randonneurs, où pas une journée ne passe sans une nouvelle rencontre. Les éleveurs montent aussi régulièrement prendre des nouvelles de leurs bêtes. Les descentes dans la vallée une fois par semaine pour s'occuper du jardin sont ponctuées d'arrêts où les nouvelles sont échangées avec les connaissances. Arrivés chez eux dans la vallée, ils continuent de croiser leurs voisins qu'ils voient davantage en ces périodes de beaux jours où tous circulent sur les chemins de terre, contents d'échanger avec ceux qui sont loin pour le restant de la saison. La vie sociale de la famille est ainsi paradoxalement davantage remplie et diversifiée durant les cinq mois d'estive que tout l'hiver durant passé à Massat.

Les échanges sont aussi nombreux pour ceux qui restent dans la vallée toute l'année. En étant situés à l'entrée de la vallée, Barbara et Patrice voient passer les personnes qui s'égrènent ensuite dans les habitats plus hauts. Si leurs déplacements se résument à un aller-retour au marché de Saint-Girons une fois par semaine, le reste du temps leurs enfants leur rendent visite, des inconnus débarquent, ou les voisins échangent quelques nouvelles en passant devant leur maison. Celle-ci, et le reste des habitats de la vallée, apparaissent ainsi à l'inverse de l'isolement. Ils s'avèrent connectés par une multitude de liens, de la part de personnes qui circulent sans arrêt à pied sur les chemins et par les forêts. La renommée de Ramounat conduit à un important renouvellement des habitants, avec le passage de nombreux *wwoofeurs*. Mais le nombre d'habitants (une dizaine) et l'ancienneté du propriétaire arrivé dans les années soixante-dix, explique aussi l'importance du passage que connaît la vallée.

L'inscription spatiale très locale qu'entraîne l'activité paysanne est ainsi d'abord un effet des conditions de pratiques agricoles exécutées de manière traditionnelle. Celle-ci est donc une suite logique, mais correspond aussi à un désir de mise à l'écart : l'activité agricole peut alors venir justifier l'éloignement spatial et social. Pour autant, de nombreuses circulations subsistent même dans ces inscriptions spatiales marquées par leur ultra localisme. L'isolement des cabanes et autres habitats est souvent une apparence trompeuse, d'autres habitats non-ordinaires pouvant être rencontrés un peu plus loin. A l'échelle de la vallée de Bernède, outre le nombre d'habitats qui garantit une activité et un passage social important, ce type de vallée démontre par ailleurs le caractère ouvert d'installations qui attirent en raison de leur caractère atypique des visiteurs curieux, qui y resteront parfois longtemps. Si l'isolement est recherché, et si la vie quotidienne contraint à un ancrage local important, on observe une mobilité qui a changé de moyen de transport pour privilégier la voie pédestre à celle routière, et dont l'immobilité apparente est contrebalancée par l'apport de l'extérieur qui vient sur le lieu où les paysans restent ancrés. « Le monde vient à nous », observe Patrice depuis son poste de concierge de la vallée. Une inversion de la mobilité peut ainsi s'observer pour ces cas d'inscription spatiale très localisées.

d. Des habitats au confort simple, adaptés aux activités paysannes

Les habitats de ce groupe sont marqués par les conditions de confort qu'ils hébergent, en présentant des habitats anciens peu rénovés. Parmi tous les habitats non-ordinaires rencontrés, ils sont ceux qui s'opposent le plus aux acquis du confort moderne, en montrant des conditions d'habitation éloignées des standards partagés par le reste de la société. Pourtant, ces choix sont moins à lire comme une anormalité ou un défaut, qu'en lien au cadre général qui motive les sujets. On a relevé la conséquence de l'activité paysanne sur la mobilité ainsi que sur l'organisation des journées ; les habitats sont aussi sous l'influence de la vie paysanne qu'ils hébergent. Ils en sont même des réceptacles qui s'avèrent particulièrement adaptés. Le caractère non-ordinaire des habitats de ce groupe est ainsi à relier à l'organisation générale de la vie qu'ils hébergent, marquée par la vie paysanne. Les caractéristiques de ces habitats prolongent ainsi les traits des habitats

paysans traditionnels[31] simples, évolutifs, adaptés, auto-construits, tout en s'en décalant sur certains traits, de fait de l'époque et de la population hybride

Des habitats simples

L'ensemble des habitats rencontrés dans ce groupe présentent des conditions de confort marquées par leur écart aux conditions de la vie moderne. Ce confort n'est pas présenté comme une insuffisance par les habitants, mais comme la forme qui leur convient. Aussi me semble-t-il que, plus qu'un confort rude, vétuste, ou précaire, ce que mettent en forme ces habitats sont des conditions d'habitation ramenées à leur simplicité. Les habitats ne sont pas encombrés d'éléments superflus, ils présentent l'ensemble des éléments nécessaires à une vie quotidienne elle-même ramenée à des tâches simples. Les intérieurs épousent ces choix, en présentant des espaces de taille modeste, un mobilier peu abondant et ancien, et en proposant un retour à des pratiques élémentaires : se laver au robinet, avoir une réserve d'eau chaude sur la cuisinière à bois, chauffer une pièce unique de vie qui chauffe à l'étage l'espace de couchage. A ce niveau, plus que de conditions « extra-ordinaires », les habitats font plutôt preuve d'un bon sens de l'habitation. Il s'agit toujours de remplir des fonctions élémentaires (se nourrir, dormir, se chauffer), par des moyens simples. Un détour par l'observation de l'habitat d'Antoine et Manou, déjà amplement évoqué dans les parties qui précédent, peut nous servir une nouvelle fois pour rentrer dans l'usage de l'habitat, et relever le rapport qui est tissé par ses occupants. Cet exemple est d'autant plus riche qu'il permet une comparaison entre les deux lieux de vie de la famille : l'estive présente en effet des conditions d'habitation très différentes de leur maison dans la vallée.

La cabane d'estive date des années 1970. Elle conserve de ses origines un meuble en formica, les murs brillants de la peinture lavable, et un sol en béton lissé gris. Le couple a fait un agrandissement en arrivant il y a onze ans, pour créer deux chambres, et pouvoir accueillir leurs filles. L'extension a été faite par le frère de Manou qui travaille dans le bâtiment. Ils en ont profité pour homogénéiser la façade extérieure en prolongeant le bardage de l'extension sur l'ancien crépis de la cabane.
La cabane est équipée d'un poêle, d'une gazinière, d'un frigo à gaz, elle a de l'eau chaude mais pas de sanitaires. L'installation d'une cabine de douche et d'un WC sont prévus pour l'été prochain.
L'intérieur est propre et bien tenu : après chaque repas la vaisselle est essuyée et rangée, la table lavée. Un garde-manger conserve les denrées à l'abri des mouches et des rongeurs, tandis qu'une petite pièce aux volets clos laisse mûrir les fromages de chèvre que le

[31] Les caractéristiques ainsi données d'un « habitat paysan » sont issues d'un travail précédent effectué avec Brunelle Dalbavie avec qui nous avons travaillé à l'élaboration d'un « guide de l'habitat paysan » à destination de Terre de Liens. Le but de cette brochure était de revenir sur les caractéristiques des habitats paysans traditionnels, entendus comme les habitats ruraux qui précèdent la modernité de l'industrialisation de l'agriculture et de la transformation du paysan en agriculteur, afin de réfléchir à des manières de faire adaptées pour la mise en œuvre d'un « habitat paysan sobre et écologique ». L'observation des fermes anciennes a permis d'isoler, outre la spécificité des savoir-faire constructifs liés au terroir, un certain nombre d'éléments transversaux aux différents territoires, qui distinguent une ferme d'une maison d'habitation sans destination agricole, comme la qualité d'espaces évolutifs, ou la présence d'un seuil comme espace tampon à l'entrée des maisons. Ce sont ces qualités qui ont trouvé un prolongement dans l'observation des habitats non-ordinaires de ce travail. Travail avec Brunelle Dalbavie, mission pour Terre de Liens, « Guide de l'habitat paysan », document de travail interne.

couple fait deux fois par jour avec le lait de leurs dix chèvres. Ils les vendent aux randonneurs et leurs proposent également des faisselles.
Une banquette recouverte d'un matelas léger rappelle la place de l'ancien lit du vacher, et diversifie l'offre de siège assis, autrement constituée des bancs et chaises de la table à toile cirée. Les dessins d'enfant rappellent l'investissement des lieux par une famille, tandis qu'une tenture aux couleurs chaleureuses répond au plaid disposé sur la banquette, faisant un peu oublier la peinture jaunâtre des murs.
Plantée au milieu des prairies, à cet étage de la montagne pelée, où n'existent plus d'arbres et ne sont pas encore les sommets, la cabane est entourée de pieux et de barbelés pour la préserver des bêtes en liberté tout autour. Une grosse barrière pour bétail en ferme l'accès et délimite une petite enceinte où le linge sèche, et où chiens, chats, lapins circulent et se prélassent, entouré des poules qui fouillent inlassablement le sol en quête de nourriture.
Une piste de 13 kms ou 45 minutes en 4x4 permet d'accéder à la cabane. L'approvisionnement en nourriture et gaz est donc facile, et les stocks abondants.

Le reste de l'année, dans leur lieu de vie principal nommé Bernère, la famille doit monter 30 minutes à pied pour accéder à la petite maison en bois qu'Antoine a construite dans la forêt située à 1000 mètres d'altitude. Il l'a réalisé entièrement à la main, il y a maintenant presque quinze ans, alors qu'il venait d'arriver dans la vallée et s'est établi avec Manou. Ils y cuisinent au bois, n'y ont pas de sanitaires, pas d'eau chaude. Ils boivent l'eau du torrent qu'ils ont ramené jusqu'au robinet de la salle à vivre, une petite pièce de vingt mètres carrés qui comprend outre l'évier, une table carrée desservie par deux banquettes, ainsi que par deux chaises d'osier, une cuisinière à bois, un garde-manger, quelques rangements contre le mur ainsi qu'un vaisselier. Une réserve de bûches courtes permet d'alimenter la cuisinière qui fonctionne toute l'année. A l'étage, les filles doivent passer par la chambre de leurs parents pour rejoindre leur chambre, où la première a un lit de plein pied, tandis que la seconde monte une échelle pour se glisser sous les combles. Les lieux sont propres et ordonnés, la fenêtre de la pièce à vivre laisse entrer largement le soleil derrière les branches de rosier et de plantes grimpantes qui dégoulinent sur la façade. Une orchidée a trouvé sa place sur le rebord de la fenêtre, et refleurit chaque année. Des carreaux de céramique écrus et rouges répondent aux enduits des murs, qui s'accordent au plancher et au mobilier en bois. Les teintes sont douces et chaleureuses, pour un intérieur paisible.
La maison a besoin d'un soin constant, pour entretenir ses matériaux qui marquent le temps. L'été, lorsque la famille est en estive, une journée hebdomadaire consacrée à la descente dans la vallée sert à entretenir le potager et la maison : une fine pellicule d'humidité investit rapidement le parquet de la maison, qu'un coup de serpillière sèche suffit à ôter. La journée d'entretien est très intense : après avoir soigné les bêtes en montagne, il faut une heure et demi pour rejoindre l'autre maison, s'affairer au potager, passer un coup dans la maison, avant de remonter le soir même sur l'estive.

La description des deux lieux d'habitation permet de voir les différences entre les deux habitats.

La cabane d'estive est paradoxalement mieux équipée (frigo à gaz, eau chaude, accès en 4x4), construite indépendamment de leurs prérogatives, et destinée à ceux qui prendront leur suite. Le confort qu'elle propose ne correspond pas aux choix de ses usagers, et la qualité des matériaux, pas à leurs goûts. Pour autant, peu d'enjeu est donné à ces critères matériels. La saison est marquée par la vie au grand air, la cabane n'a pas une grande importance dans l'expérience de l'estive. Le couple y a imprimé ce qu'il pouvait de ses marques, et s'accommode du reste.
La cabane qu'ils occupent le reste de l'année correspond, elle à une démarche et à des choix. Accrochée à flanc de pente au fond de la forêt, elle offre un confort sobre qui comprend tout le nécessaire, en accord avec une vie domestique qui donne de la place et de l'importance au temps que prend un quotidien non assisté de machines. Les matériaux choisis (le bois, la terre, la céramique), le site, la forme de l'habitat, le soin apporté aux détails, donne en outre une dimension esthétique à l'habitat, qui est davantage qu'un support fonctionnel. Il est avant tout un lieu où il fait bon vivre. L'habitat qu'ils ont construit matérialise ainsi les aspirations à une vie simple, que la beauté du lieu et de l'habitat souligne dans sa valeur positive.

La simplicité ainsi mise à jour éclaire sous un angle positif les conditions matérielles que d'autres trouveraient drastiques. Le reste des habitats rencontrés s'accommodent de la même manière de conditions matérielles non actualisées : robinet d'eau froide, peu ou pas d'électricité, simple vitrage, cuisine au feu de bois, absence d'électroménager. Seul le fait de prendre en compte le quotidien dans lequel s'inscrit l'habitat permet de dépasser le paradoxe de la satisfaction exprimée par les habitants vis-à-vis de leurs conditions d'habitation.

Des habitats adaptables, multifonctionnels et évolutifs

Le parallèle avec l'habitat paysan s'observe plus spécifiquement dans le caractère évolutif et multifonctionnel de l'habitat, qui en fait un habitat particulièrement adapté à l'activité paysanne.
Il convient de préciser que ce que j'appelle habitat paysan n'est pas une catégorie préexistante, il décrit un type d'habitat rural marqué par l'empreinte de l'activité paysanne, qui l'a façonné pour ses besoins. Ce qui m'intéresse est de voir la filiation et le prolongement d'une qualité d'un habitat, dans ceux rencontrés aujourd'hui, qui ne peuvent pourtant pas être appelés « actuels », précisément en raison de leur caractère non moderne. Les habitats rencontrés ici proposent des formes de vie calquées sur les besoins de la polyvalence et de la multifonctionnalité de la vie paysanne, sous des formes parfois inédites. Je propose de nous arrêter sur deux exemples en particulier, de la manière d'habiter déployée dans leurs habitats par Barbara et Patrice d'une part, et Peter d'autre part. Les premiers renvoient à un usage traditionnel de l'espace lorsqu'il accueille une vie paysanne, le deuxième montre un prolongement inédit où la multifonctionnalité des espaces efface les frontières entre la vie domestique et ses différentes activités. Ce cas n'est pas représentatif du reste des habitats, en présentant un habiter très « original », mais il a une portée significative qui permet d'alimenter la compréhension d'une spécificité à l'œuvre dans les habitats non-ordinaires paysans.

Un habiter paysan traditionnel

La maison de Barbara et Patrice comporte un porche et une entrée où sont déposées les chaussures l'hiver. A droite, la porte donne sur l'arrière-cuisine, une pièce non chauffée qui sert de frigo l'hiver, où sont stockés les légumes, les fromages dans le garde-manger, les bottes et les vestes de travail. Récemment, des WC y ont été installés derrière un rideau. L'évier unique de la maison est aussi dans cette pièce, sous une des deux fenêtres qui éclairent timidement une pièce assez sombre.

De l'autre côté, la pièce à vivre accueille une table basse entourée d'une banquette et de fauteuils bas. Le foyer de la cheminée permet de s'y asseoir, ou de s'y rouler en boule pour faire la sieste. L'hiver, la cuisinière à bois chauffe l'espace et permet de cuisiner, parfois assistée de la cheminée. L'été, le foyer ouvert est utilisé pour cuire les repas. Trois fenêtres bordent la pièce qui reste sombre. Chaque fenêtre a sa fonction, Patrice sculpte toujours sur la banquette de bois près de la fenêtre donnant sur le jardin, Barbara affectionne la banquette en mousse sous la fenêtre qui lui fait face, pour y téléphoner ou y écrire. La troisième fenêtre permet d'éclairer un petit plan de travail pour cuisiner.

Cette présentation succincte permet de relever quelques éléments spécifiques à un habitat en lien avec l'activité paysanne comme la présence d'un porche et d'un sas avant d'accéder aux espaces de vie domestique pour y laisser ses chaussures, mais aussi la distinction claire entre deux espaces, un où l'on peut rentrer « sale », en bottes et en habits de travail, pour y puiser de l'eau, mettre à affiner le fromage, rentrer des légumes, à la différence de l'autre où l'on se déchausse, consacré à la vie domestique. L'espace est ainsi conçu pour accueillir plusieurs fonctions : celles du travail de l'extérieur et la vie domestique. La distinction entre les espaces est claire, et les usages sont ordonnés. On semble bien en présence d'une reconduction de la vie rurale traditionnelle constituée en modèle à la fin des années soixante-dix, dont sont issus les protagonistes.

A l'inverse, la manière d'habiter de Peter propose une organisation et un usage des espaces qui vient s'adapter à une activité paysanne tout en laissant la place à d'autres fonctions.

Qui trouve à se déployer sous des formes inédites

La manière d'habiter de Peter a un caractère polymorphe qui suggère une manière d'habiter inédite. Elle plonge ses racines dans l'inspiration de la vie rurale traditionnelle, tout en étant soumise à d'autres influences, en premier desquelles le caractère hybride de la vie menée par son protagoniste.

Chez Peter, deux pièces composent la maison : l'espace principal est de plain-pied et comprend une cheminée à foyer ouvert dans laquelle il cuisine, un évier avec un robinet d'eau froide, quelques étagères. Le mobilier est disposé contre les murs : un ancien vaisselier qui sert de rangement, une table où sont déposés un ensemble de papiers, un fauteuil sur lequel repose un panier en cours de fabrication. Les meubles servent de dépôt mais ne sont pas utilisés pour leurs usages habituels : le fauteuil accueil un panier, la table est oubliée à l'entrée sous un amoncellement de papiers. Peter vit en effet au sol. Il mange, dessine, fabrique, transforme, au sol. Une pièce lui sert de chambre à l'étage. En haut comme en bas sont disséminés un ensemble d'objets, d'outils, d'ustensiles, pour des usages différents : faire du savon, dessiner, coller des étiquettes sur des bouteilles.

L'espace est ainsi multifonctionnel et évolutif : l'ordre n'obéit pas à une répartition reconnaissable et demande à être observé pour se repérer. Il ne semble pas utiliser la marchette pour s'asseoir, alors que je m'y dirige immédiatement. L'espace central est évolutif, tour à tour cuisine, table de dessin, atelier de savonnerie.

L'organisation de l'habitat de Peter est intéressante pour relever une porosité entre les activités, qui cohabitent dans un même espace : tout semble enlacé. Bricoler, dessiner, faire le fromage, cuisiner, manger, se font dans le même espace, qui est un espace ouvert à toute activité. Il se déchausse pour marcher sur le parquet, mais celui-ci n'a pas une seule fonction arrêtée.
A l'inverse, aux Figuets, la séparation entre espace de vie domestique et les activités est claire : on peut garder les bottes pour rentrer côté droit, où on s'habille et se dévêtit des travaux fermiers. Par contre on enlève ses chaussures à gauche, dans la partie qui fait office de salon, cuisine et salle à manger.
Les repères se trouvent ainsi brouillés par un habitat dont le caractère multifonctionnel et évolutif est poussé dans ses retranchements. Cette profusion d'éléments propose d'être attentive à la manière dont les espaces bougent au sein d'une journée, d'une semaine, des saisons. Le déjeuner reste en place l'après-midi, il est rangé le lendemain matin pour laisser la place au petit déjeuner. Au contraire chez Barbara et Patrice, la mise et la desserte de table sont rigoureusement observées : la table opulente au petit déjeuner est nettoyée le repas achevé. La vaisselle est entreposée dans une bassine qui attend qu'elle se remplisse, avant de recevoir de l'eau chauffée sur le feu pour la faire d'un seul tenant.

Le cas de Peter permet de revenir sur le caractère évolutif et multifonctionnel d'un espace, qui s'accorde à des activités plurielles. Sa manière d'habiter est exemplaire sur l'usage d'un espace en-dehors de la normalisation observée par Colette Pétonnet (1970) dans ses analyses du relogement des habitants des bidonvilles dans des appartements standardisés, et qui a envahi l'aménagement des espaces domestiques. Elle y relève l'inadéquation de la constitution des logements modernes, dont le salon ne permet que de lire ou regarder la TV, mais pas d'y faire des activités sales ou envahissantes. Chez Peter, l'absence de séparation entre espace de vie et d'activités, lui permet de tout faire à l'intérieur. Il en découle un rapport singulier, qui vient directement faire écho à la permanence et à la coexistence des activités qui constituent son quotidien. L'habitat prend alors une fonction d'hébergement et d'articulation de cette diversité.

L'influence de l'activité paysanne peut prendre ainsi deux voies : soit l'habitat propose une division des espaces qui permet de distinguer les usages, avec la présence d'un seuil ou d'une pièce intermédiaire, qui permet de préserver l'espace domestique du travail extérieur. L'habitat renvoie dans ce cas à une organisation traditionnelle. Soit l'espace intègre la complémentarité et la polyvalence des tâches de son habitant, en présentant une utilisation évolutive qui brouille les frontières habituelles qui marquent notre compréhension des habitats. Un autre habiter apparaît alors, qui mêle activités agricoles mais pas seulement, en intégrant des activités artisanales notamment. La manière d'habiter de Peter est éloquente à ce titre, en montrant un habitat adapté aux activités de son occupant, qui a un usage spécifique d'un habitat autrement ordinaire.

On notera que l'habitat dépasse alors sa seule utilité fonctionnelle : la présence d'autels, d'espaces de lecture, d'écriture, de convivialité, font aussi partis d'habitats paysans.

Conclusion chapitre 6

Le choix de rassembler une première famille d'habitants sous l'intitulé paysannerie correspond à l'observation du poids qu'occupent le travail de la terre et l'élevage sur l'ensemble de la vie quotidienne. Il m'est apparu très tôt que la présence de pratiques agricoles telles qu'elles se déployaient auprès des personnes rencontrées avait une influence déterminante sur le reste de leurs manières d'habiter : tant sur l'organisation du quotidien, la mobilité, que sur l'habitat. Cette incidence ne fait que prolonger les traits spécifiques de la paysannerie qui est plus une condition de vie qu'une simple activité. A ce niveau, les pratiques rencontrées n'auraient rien de « non-ordinaires », en comparaison aux autres paysans, dont ils partagent une même condition, caractérisée par le fait de s'occuper, en permanence, d'un ensemble d'éléments qui composent la vie du lieu. Même les conditions d'habitat perdent de leur caractère non-ordinaire en comparaison des conditions partagées par d'autres paysans et habitats ruraux anciens non modernisés. Si l'on doit chercher des différences pour les distinguer de ces autres pratiques paysannes, elles sont à trouver dans des nuances. Une différence de degré peut se rencontrer dans la nature des conditions endossées, en présentant parfois, dans les habitats de montagne rencontrés ici, des conditions particulièrement délestées de tout confort habituel. Le rapport à un monde passé, support d'enseignements et de vérité, est peut-être plus fort auprès des personnes côtoyées ici ; il est à articuler à la distance prise par rapport à la modernité, distance affichée de manière particulièrement explicite. La place donnée au travail manuel peut s'y épanouir, du fait du cadre qui accueille ces pratiques, qui ne se soucie pas de la rentabilité. Il faut en effet comprendre ces pratiques dans leurs finalités, où l'impératif d'extraire une ressource économique est délaissé au profit de l'autosuffisance et de la quête de sens. Ces conditions dessinent des pratiques qui frappent par leur caractère décidé. Peu de compromis éloignent les habitants de leurs aspirations d'une vie simple où le goût des gestes, de l'ouvrage et de la réalisation efface le poids de l'effort ou du temps passé à accomplir les différentes tâches de la vie quotidienne.

Les pratiques rencontrées ne renvoient donc pas à une altérité absolue, mais relative, par rapport à d'autres pratiques paysannes, elles-mêmes en porte-à-faux du reste de la société. L'incidence de l'implantation des habitats, et des conditions auxquelles ils confrontent, par l'altitude et le dénivelé par exemple, est importante pour la nature des pratiques rencontrées, qui sont plus exacerbées. L'incidence est mutuelle puisqu'elle a été recherchée par les personnes qui ont élu l'éloignement et la hauteur des pentes de montagne.

Le temps passé auprès de ces habitants rappelle l'incidence décisive des activités agricoles sur l'organisation générale du quotidien, au travers des contraintes qui leur sont inhérentes, mais qui sont ici endossées de manière positive et volontaire. Elles montrent un dépassement de la notion de contrainte où les obligations revêtent la vérité de ces

tâches nécessaires à accomplir pour pouvoir subsister, qui prennent une nouvelle valeur. Les vies sont ancrées, dans l'élément le plus primaire, la terre. Les conditions d'habitation ne sont pas rudimentaires pour leurs occupants, elles sont adaptées : à leurs conditions d'activité, où une large part de la journée s'effectue dehors, aux représentations qui les font agir, où il n'est pas besoin de s'encombrer d'un confort superflu. On semble être en présence d'un rapport qui essaie d'avoisiner un essentiel : dans les tâches, la manière de les accomplir, les conditions d'habitation.

Ces rencontres sont fortes, car elles mettent au défi de penser d'autres besoins dans les manières d'habiter, en montrant l'existence d'autres vérités, qui rappellent que la vérité est toujours « la vérité du sujet ».

Chapitre 7. Vivre « heure par heure »

Introduction chapitre 7

Le chapitre suivant aborde des quotidiens caractérisés par une organisation journalière changeante, du fait de l'absence de travail fixe, ou d'activités agricoles soutenues.
Elle regroupe des personnes rencontrées sur les trois autres territoires ariégeois, comprenant la vallée du Biros, du Séronais, et les coteaux qui se rapprochent de la Haute-Garonne. On recroisera aussi le lieu de la vallée de la Bellongue. Les cas rencontrés dans le Séronais et la vallée du Biros y sont cependant les plus développés, de par la situation de moyenne montagne qu'ils présentent, qui offre à la fois plus d'échos et de nuances avec le profil paysan précédemment évoqué.
La moyenne montagne m'interpelle pour son cadre qui a une incidence modérée. Le cadre peut être abordé d'abord pour sa beauté, avant d'impliquer des pratiques spécifiques comme l'agriculture sans machine. C'est cette souplesse assortie à des conditions déjà fortes qui me retient. Elle permet d'observer en effet une autre famille de manières d'habiter, moins déterminées par le territoire, plus accessibles, soumises à des conditions moins rudes, qui libèrent les perspectives et ouvrent la porte à la recherche d'un quotidien sous le signe du plaisir. Les quotidiens dont il est question se caractérisent en effet par la combinaison de la liberté et du plaisir. Il s'agit que le sujet fasse ce qui lui plaise, sans contrainte non consentie. Il en découle des quotidiens marqués par leur caractère souple et fluctuant. Les propos d'une enquêtée, alors qu'elle décrivait l'organisation de ses journées, m'ont fait garder ses mots pour désigner cette famille de pratique : il n'était même pas question d'avancer au jour-le-jour, mais « heure par heure », comme une stratification de plus d'une liberté qui veut couvrir un champ plus large.

Après avoir décrit les quotidiens paysans, le chapitre qui s'ouvre à présent vise à se pencher sur un autre pan de pratiques qui caractérisent les habitats non-ordinaires. Dans cette « famille », il est question de quotidiens sans structure préalable, et de l'importance qu'ils en soient libérés, mais ce souci n'empêche pas qu'ils connaissent une structuration décalée (sous une autre forme, non affichée, et à contre-temps). Plus que la précédente, cette famille rassemble une grande variété de déclinaisons, en présentant un panel de quotidiens dont certains sont portés par des activités formalisées, qui impliquent donc une forme d'obligation, mais qui prennent place dans une structure plurielle et variable. Il s'agit donc d'enquêter avec la conscience de cette dialectique. L'informalité qui préside à certaines présentations de quotidien héberge en réalité une autre structuration. Ces manières d'habiter montrent ainsi des organisations simples et complexes à la fois, sur lesquelles je propose de nous attarder.

L'enjeu de ce chapitre est important, car il vient brosser le second grand plan sur lequel prennent place beaucoup d'installations non-ordinaires. Elles viennent former

comme un pendant de l'autre famille, réglée par les soins requis par les bêtes et l'entretien des potagers, en montrant des vies délestées de la contrainte du travail salarié. Se repérer dans ces vies pour en donner des repères a pu être compliqué. L'absence de travail fixe ou d'horaires réguliers offrait peu de prise à relever une organisation réglée. L'enjeu est pourtant de les comprendre dans leur logique, au-delà de la difficulté à les rassembler dans un tout unifié.

Pour cela je propose, comme dans le chapitre précédent, de regarder de quoi sont constitués les quotidiens, de mettre à jour le support d'idées et de représentations qui soutiennent les choix des personnes, et de regarder leurs conséquences sur la mobilité et l'habitat. Munis des observations qui précèdent, nous pourrons comparer cette autre famille d'habitants à leurs acolytes paysans. Si les différences sont nombreuses, les ponts entre les pratiques et les perspectives sont aussi importants, et nous rappellent que nous travaillons à donner les nuances d'un même grand champ. Plus qu'une différence de nature, il s'agit de différences de degrés, qui doivent permettre d'éclairer davantage l'ensemble des pratiques en habitats non-ordinaires.

A) Portraits

Manon, Montagagne – 32 ans

Manon habite un gîte communal transformé en habitat à l'année. Je la connais depuis quelques années, de par la fréquentation d'amis communs. Elle a vécu en yourte et projette de vivre en cabane avec son compagnon. Mais au cours des deux années où je la suis, leur projet se transforme : le fait d'avoir une petite fille leur fait préférer le fait de rester dans un habitat confortable, sachant que leur cabane n'est pas finie et est éloignée de la route. Les aléas dans ses projets, qui font ressortir l'attrait et les écueils de la cabane, font que je continue de suivre ses positions, malgré le fait qu'elle ne vive pas dans un habitat non-ordinaire.

Manon est une jeune maman. Quand je l'ai rencontrée, elle ne vivait déjà plus à Toulouse, sa ville natale. C'était « aux cabanes », à Copeaux Cabana, chez les charpentiers des Eyzies[32]. Elle avait découvert le lieu quelques temps auparavant, rendant visite à ses occupants. La semaine qu'elle passe dans une cabane est un déclic : elle décide qu'elle ne reviendra pas vivre en ville. A ce moment, elle se décrit encore très citadine, n'ayant jamais mis les pieds hors de la ville. Cette rencontre, des lieux et des habitants, la fait cheminer. Elle fait une formation de poterie, s'installe en Corrèze, par un jeu de circonstances. On lui parle d'une maison pas chère à louer, elle s'y jette. Mais c'est un territoire très isolé, quoique très beau. Après avoir rencontré son compagnon, elle le suit en Ariège, où il avait déjà acheté un terrain. Ils y vivent d'abord en yourte, avant de trouver un de ces gîtes prévus pour le tourisme au départ, reconvertis en logements sociaux à l'année. Ils y accueillent Naïa, le temps de construire leur cabane. Manon va régulièrement dormir dans la caravane dans laquelle Thibault a vécu plusieurs années, quand il était en colocation. Elle dit avoir besoin de cet isolement de temps en temps.

32 Le chapitre suivant (chapitre 8) se concentrera sur Copeaux Cabana.

Depuis la naissance de Naïa, l'atelier de poterie dort. Elle réussit à faire du jardin, même si Naïa geint quand sa mère se penche pour désherber. Elle le fait pour le plaisir, pas pour l'autonomie. Nous descendons ensemble au marché de La Bastide-de-Sérou, à 7 kms et 12 minutes de voiture. Des réunions de parents ont lieu toutes les semaines là-bas. Elle aimerait aussi descendre aux cours de modèles vivant qui ont lieux toutes les deux semaines, à la maison jaune, une grande maison dont la propriétaire laisse le rez-de-chaussée pour des ateliers. Ce jour de marché, un troc de vêtements y est organisé.

Kaplouf, Montagagne

Je suis introduite au Kaplouf par Manon. Elle m'a parlé de son village où il y a « plein de cabanes ». Je rencontre Marina un jour de printemps, alors qu'elle est en train de confectionner des rideaux. Par la suite, je rencontre le reste des habitants. Je passe d'abord sur la journée, et reste quelques jours.

La « guinguette » est claire et lumineuse. La structure en métal est élancée, et mise en valeur par le bois de l'isolation de la toiture, les pierres des murs et la terre cuite du sol. Une estrade en bois crée un second espace au sein de la pièce, qui accueille une table basse et des fauteuils. Une banquette prend place sous une mezzanine, et forme une petite cabane dans la cabane ; l'ordinateur s'y cache à l'angle. Des restes de pierre ont été conservées de l'emplacement initial, et forment une grotte où certains aliments sont stockés au frais. Les éléments se mélangent ainsi dans une atmosphère chaleureuse. Les fenêtres sont nombreuses, deux vastes baies vitrées laissent le regard plonger sur les collines qui deviennent escarpées à cette hauteur. Le reste des fenêtres a été récupéré et forme un ensemble unifié malgré la provenance disparate des éléments. La majorité des matériaux est issu de récupération comme la structure qui provient d'un ancien hangar agricole. La terre cuite a été achetée, ainsi que le parquet. La cuisine est bien équipée, elle a l'eau courante mais pas l'eau chaude en continue, le chauffe-eau étant à bois, il est allumé au besoin dans la salle de bain. En cuivre, il ajoute à l'élégance de la baignoire en faïence sa touche chaleureuse.
Derrière la cuisine se trouve un grand garde-manger où sont stockés dans des casiers protégés de grillages, les nombreux légumes que ramène chaque semaine Nico du marché de Saint-Girons. Il travaille sur un stand de fruits et légumes dont il ramène les invendus, qui nourrissent l'ensemble du collectif.

Le lieu est bien entretenu, et offre une succession d'habitats : au-dessous de la guinguette, la cabayourte se dresse, à cheval entre la yourte et la cabane. Ronde, elle est construite en terre. La cabane de Quentin, 30 ans, et de son frère, se trouve un peu plus bas. Il y dort à même le sol. Une quatrième cabane héberge à présent la seconde fille de Marina, qui vit avec son copain. Elle a pris la place de sa sœur ainée, qui a 19 ans, et une petite fille de 3 ans. Elle est partie avec son compagnon sur les routes en camion. Une cabane destinée à être un « clôt-lieu » est en construction. Au sein d'un espace confiné (clôt), enfants et adultes sont invités à peindre librement sans soucis d'un regard extérieur : les œuvres ne sortent pas du lieu, elles ont vocation à ne pas être vues. Marina a ramené cette pratique d'expression artistique de sa formation avec le pédagogue André Stern, et voudrait l'ouvrir à d'autres. Elle projette de créer une école alternative avec une amie qui vient d'acheter une maison qui tombait en ruine un peu plus bas dans le village.

Le collectif comprend la famille de quatre enfants âgés de 7 à 19 ans et les deux adultes, ainsi que les deux frères. D'autres personnes sont passées et sont reparties. Nico est adjoint du maire, et travaille un jour par semaine au marché. Marina ne travaille pas de manière régulière, elle touche les allocations familiales et le RSA. Elle a fait les Arts Déco à Strasbourg, Nico a été informaticien à Londres avant de la rencontrer. Elle est arrivée en Ariège suite à la rupture avec le père de ses trois premiers enfants, une amie lui a conseillé de venir dans le coin, en particulier dans le secteur de La Bastide-de-Sérou, qui « bouge bien ». Elle a appelé la mairie, qui avait un logement communal de libre. Elle est arrivée dans le logement du lavoir à Montagagne, et a trouvé ensuite le terrain agricole sur lequel ils se sont installés avec Nico. A défaut d'obtenir un permis de construire, ils ont construit leurs habitats sans autorisation.

Jérémy, Serres-Sur-Arget - 31 ans

Jérémy ne mange pratiquement plus que de la salade et des pommes. Il me fait faire un tour de l'espace où il vit, qui dépasse amplement la caravane où il dort : nous passons par le jardin et les champs de François dont il partage la cuisine et la salle de bain, remontons à la caravane qu'il a posée plus haut dans une clairière. Sa pépinière d'arbres attend d'être transplantée. Nous visitons des fruitiers greffés plantés plus bas, qui ne prennent pas tous avec la même vigueur. Il commente la contrariété de celui-là, par rapport à la santé de cet autre. Nous fendons les pentes herbées du piémont, particulièrement ouvert dans cette vallée. Lui en sandales et short en ce mois de mars, regrettant le peu de marche qu'il fait, trop occupé par ses différentes activités. Il fait notamment quelques chantiers de construction, mais se consacre progressivement à la taille et l'entretien des fruitiers. L'été il bricole, puis monte voir sa famille. A l'automne il entame une saison de jus de pomme. Avant de reprendre ses chantiers de taille d'arbre l'hiver.

Nous remontons jusqu'à la cabane qu'il aimerait reprendre. Situé sur un pan de colline plein sud, il aimerait y planter des fruitiers. Mais le propriétaire n'est pas prêt à vendre. Il dit qu'il lui serait impossible de retourner vivre entre quatre murs, trop enfermant, il se sentirait étouffer. La caravane est une chambre qui lui convient. Il y fait ses méditations quotidiennes, mais n'y reste pas en journée. La maison de François complète sa base, il passe autrement ses journées dehors, bien occupé.

Thibault, Montbrun-Bocage – 40 ans

Dimanche après-midi, Thibault s'occupe avec sa fille Mayli, au soleil de son pan de colline éclairci par 7 années d'aménagement. Il a déplacé sa yourte depuis que je suis passée, il doit y avoir 6 ans. Elle est plus à l'écart du centre d'accueil de séjours de vacances qu'ils organisent avec sa compagne tout au long de l'année. Diplômés d'un brevet de grimpe d'arbre, ils se sont connus dans l'animation, dont ils essaient de vivre avec difficulté. Sérieuse remise en question de leur installation : comment s'en sortir financièrement ? Charpentier de formation, il n'a plus envie de faire des chantiers, mais « il n'y a pas de boulot ici ». Face à la chaîne resplendissante des Pyrénées encore enneigées, il relève qu'au moins il est heureux que leur fille d'un an et demi grandisse avec eux, les suive dans leur vie quotidienne et leurs animations. Ils accueillent depuis peu des

enfants non scolarisés. Une démarche qu'il soutient, en s'interrogeant sur la séparation que l'école opère avec la vie.
Une construction en terre-paille attend des finitions qui traînent faute de temps et d'argent. Il en a assez de la yourte, mal isolée, et trop étroite pour une famille de cinq quand ils sont au complet.

La Gerbotte, lieu semi-collectif, Clermont

Potager ordonné à flanc de colline, nombreuses voitures, vaste bâtisse ; tout indique un lieu où évolue du monde. Mathieu, le propriétaire des lieux, la quarantaine, lunettes et coupe passées de mode, prend le soleil d'une fin de repas, attablé avec Pierre, la trentaine, dreads attachées entre elles dégageant des yeux rieurs qui ont gardé le soleil dans leurs petites rides. Il est en short et s'exerce à ne plus porter de chaussettes. Même avec la neige le lendemain, il enfile ses bottes pieds nus.
Les uns et les autres apparaissent au rythme de leurs activités et de leurs pauses. Un jeune couple attend un enfant. Personne ne travaille à l'extérieur, chacun s'employant à ce qui lui plaît, sans jamais d'obligation envers les autres. Pierre assure une grande part du potager, par goût. Certains ont des petites parcelles sur lesquelles ils s'expérimentent à la culture. Le couple en a commencé un, près de la cabane qu'ils occupent, enthousiastes de la reconnexion aux besoins que leur donne cette nouvelle vie. L'autonomie est recherchée, mais le futur papa insiste : elle se fait pas à pas. Tous me font l'éloge de la lenteur, de la contemplation, du petit, du rien faire, de la semaine qui est un long dimanche. La recherche de la liberté explique leurs motivations. Le fait de se sentir vivant aussi.
Le fonctionnement est souple : mange ensemble ou séparé qui veut. La réunion des membres s'est faite autour d'une lecture : le Livre de vie, évangile du XXIe siècle, dans lequel se retrouvent presque tous les habitants. Certains ne l'ont pas lu, ce n'est pas excluant. Cette lecture donne lieu à certains débats d'idées, mais n'est pas l'objet d'un rite ou d'un culte. Leur rapport à la spiritualité semble parallèle à celui de la politique : un rejet de ce qui existe, de toute forme d'institution, et la culture d'un contre-ordre radical et d'idées non reconnues par le reste de la société.

Nadia, Antras – 40 ans

Je suis introduite à Antras par l'une de ses habitantes. Nadia, déjà rencontrée en mars, m'accueille une nouvelle fois le printemps arrivé. Le poêle est éteint, et les mouches nombreuses à l'intérieur de la yourte suffocante. Ils font preuve encore d'un peu de patience, avant de s'installer dans deux hivers dans la grange qu'ils rénovent plus bas. Ils y mettent du temps et des moyens financiers. Ce sera leur assise durable et solide, et l'héritage pour leurs enfants. Etape qui impressionne Nadia, qui est arrivée en Ariège légère, a connu la vie avec un cheval, la cabane sous la neige l'hiver et la chaleur écrasante de la yourte l'été depuis huit ans. Que reste-t-il de ses expériences nomades ? Le fait de savoir que le confort est superflu, que l'on peut, que l'on a su, vivre de peu, pense-t-elle.

Les chèvres, le potager et ses filles l'occupent à plein temps. Son compagnon travaille beaucoup, pour payer la restauration de la grange. Il est maréchal ferrant, et les demandes ne manquent pas. Ils se réservent deux jours par semaine pour travailler ensemble sur la

maison. Une solution qu'ils ont trouvée pour que Nadia puisse y passer du temps, et ne pas être frustrée de ne devoir s'occuper que des enfants. Même si elle est novice dans la construction, elle veut être active sur la rénovation de cette grange. Ils se sont fait aider par des professionnels, qui ont travaillé seuls, ou en auto-rénovation accompagnée. L'ainée va à l'école le lundi et le mardi, la plus petite est gardée, et passe la fin de la semaine à la maison. Le dimanche, c'est Gilles qui s'en occupe. Le jeudi, c'est le jour des « Robinsons », une garderie organisée entre mamans où à tour de rôle elles proposent des activités à leurs enfants. Toutes se déplacent, et assument leurs enfants. Ce jeudi-ci, l'une d'elle propose un atelier poterie. On mange ensemble dehors des salades colorées, beaucoup de fruits et de légumes, et des galettes de riz qui finissent en miette dans les jeux des petits.

Nadia s'interroge à mes côtés sur le sens du terme « habiter ». Que signifie-t-il, que renferme-t-il ? Elle se prend au jeu de ma recherche, et me fait un historique détaillé de son village, marqué par trois procès de cabanes il y a une dizaine d'années. Aucune des trois personnes concernées n'est encore sur place, l'une d'elle n'a jamais occupé sa cabane, découragée par le procès.
Pour le reste des cabanes, les constructeurs sont parfois partis, laissant leur place à des successeurs. Les cabanes sont prêtées, vendues, ou louées. Les granges achetées par les nouveaux arrivants des années soixante-dix, sont revendues avec la conjoncture actuelle, en montrant une différence de prix qui laisse à songer de l'évolution du contexte de l'accès aux terres et au bâti.
Nadia souligne les cabanes sur le schéma qu'elle réalise à ma demande : dans son discours se mélangent granges retapées sans autorisation d'y habiter à l'année, et cabanes. On dénombre quinze cabanes, dont six occupées à l'année, et vingt-et-une granges, dont neuf habitées à l'année. Je vais rencontrer cinq de leurs habitants, sur un temps assez court, récoltant seulement les récits de leur arrivée, et ne passant pas du temps comme j'ai pu le faire à Massat.

Vincent, Irazein – 35 ans

Je rencontre Vincent au marché de St Girons. Je suis assise sur un banc à l'ombre, il s'assoit pour manger une pizza. Assez rapidement on entame une conversation où j'apprends qu'il vit en cabane à Irazein. Les éléments se connectent dans ma tête : une connaissance commune m'avait parlé de lui en mars, mais je n'avais pas de numéro, et pas de temps pour explorer. Le hasard le met cette fois sur ma route, je prends rendez-vous pour le lundi suivant.

La cabane de Vincent n'a pas besoin d'éclairage malgré l'orage qui a laissé place à une brume épaisse. On est en pleine mer de nuages, mais le mur de fenêtres exposé plein sud compense largement le teint blanchâtre de l'extérieur. Il a fait un feu pour nous réchauffer après la saucée que l'on a prise. Ça n'aurait tenu qu'à lui, il serait resté avec plaisir sous la pluie. Le soir tombe, nous sommes au chaud de la cabane, il m'a offert le siège pour invités, préférant s'asseoir par terre, il est disposé à raconter son histoire. Il s'attarde sur de nombreux détails, mais refuse que j'enregistre. Je mets en marche ma mémoire.

Adolescent à Caen, il se fait mettre dehors pas ses parents, après l'échec de ne pas avoir terminé son BTS. N'importe, il veut s'inscrire en fac de philo à la rentrée, et trouve une chambre en cité U l'été. La désillusion ne se fait pas attendre : trois mois plus tard, il quitte la fac, dégoûté par l'enseignement et les professeurs. On n'apprend pas à philosopher en fac de philosophie.
Une période de travail en intérim s'ouvre alors, où il utilise l'argent gagné pour voyager. A chaque fois, il part en train avec son sac à dos, puis il marche. Il fuit les gens et cherche les zones à l'écart, les bois, les bosquets en ville. Un été, des amis l'accompagnent. Ils sillonnent les Pyrénées en voiture, la laissant pour randonner quatre jours ici, quatre jours-là. Ils traversent l'Ariège, s'arrêtant aux sources d'eau chaudes. Lorsque la rentrée arrive et que le petit groupe s'apprête à repartir, Vincent leur annonce qu'il reste là. Il leur demande de le déposer de nouveau à Ax-les-Thermes, où ils avaient passé du bon temps.
Il s'installe en face d'un restaurant avec son chien. Et « pour l'expérience », il fait la manche. Les restaurateurs donnent régulièrement des vivres au duo. Un couple de retraités en cure le prend en affection, même si c'est contre leur principe de donner des sous aux mendiants. Un jour cependant, la dame s'avance en trottinant d'un pas rapide, aux aguets vérifiant à droite et à gauche, et lui jette une poignée de pièces, lui défendant de le dire à son mari. Au bout d'un mois, il décide de continuer sa route. Deux énormes sacs de provision donné par le restaurant à chaque main, il pense aller vers Perpignan. Mais une affiche en route qui annonce une fête du mouton retient son attention. A cette époque, « les moutons, tout ça », ça l'attire.
Le pouce levé, il se dirige vers la fête. En route, il fait une pause à Bordes-sur-Lez, et commence à déballer son pique-nique. Une voiture l'apostrophe, lui proposant de l'emmener. Il remballe ses vivres et les suit. Le conducteur lui demande s'il fait du *wwoofing*, lui apprenant l'existence de cette pratique, et lui donne deux adresses : Daniel à Antras, Véronique à Irazein.
La suite s'enchaîne : quand il arrive dans la vallée, il sait qu'il y restera. C'est comme une évidence dit-il. Il doit encore choisir entre les deux villages voisins, et pour prendre la décision, il fait tourner deux papiers dans une poêle, où celui qui s'envolera sera la destination finale. Il souhaite que ce soit Irazein raconte-t-il, et c'est celui qui sort.

S'ouvrent deux mois de *wwoofing* chez Véronique. On lui prête ensuite une maison, avant que l'agricultrice ne lui propose d'acheter une parcelle qui lui est inutile. Marché conclu dès qu'il la visite : à cette époque, il a un tipi dans lequel il avait vécu quelques mois dans une ferme équestre alors qu'il était encore en Normandie. Or sur la parcelle, boisée et en pente, un espace rond est dégagé, du diamètre du tipi, autour duquel un arbre a poussé, serré contre une haute pierre. Autant d'éléments qui incitent Vincent à accepter.

L'installation sur le terrain est progressive : il vit d'abord dans le tipi, suivi d'une tente, le temps qu'il construise la première cabane, celle où il vit actuellement. Il en a fait une seconde depuis, qu'il prête à des gens de passage d'abord, avant de recevoir les affaires d'India, qui s'installe avec lui. Située quelques mètres plus bas dans la pente, c'est son repli où elle dessine, sculpte ; il y a aussi un autel. La cabane est un peu petite pour deux, elle trouve un équilibre avec ce second espace.

A l'intérieur : un poêle à bois à foyer ouvert qui laisse voir la flamme, une cuisinière à gaz, un évier. Une table basse sert à manger, assis en tailleur sur le tapis au sol. Le fauteuil n'est guère utilisé par Vincent qui le laisse aux invités. Le lit est séparé par une demi cloison, derrière laquelle des étagères accueillent livres et vêtements. Le panneau solaire permet d'avoir l'électricité qui alimente des laids et permet de charger la batterie du téléphone et de l'ordinateur.
Largement vitrée, le regard plonge sur les montagnes qui se dressent au-dessus de la forêt en contre-bas. L'ensemble du terrain a été défriché pour recueillir le soleil et dégager la vue. Un petit potager est entouré de grillage pour le protéger des chevreuils, aménagé dans la pente.
D'ici l'été, il aura posé un toit sur les piliers qui lui feront une cabane pour se faire une niche contre la terre, où il dormira à même le sol durant les beaux jours. Il a le projet de continuer en même temps, patiemment, de creuser une terrasse pour construire la cabane qui accueillera sa famille et ses vieux jours. Une petite cabane atelier garde ses outils à l'abri. Il aime avoir du bon matériel : une grosse débroussailleuse est accrochée à côté d'une plus légère. Deux tronçonneuses patientent dans une malle. Il a utilisé les bois de son terrain pour la structure de ses cabanes, mais il a acheté les planches pour barder. Tous les toits sont végétaux, on aperçoit à certains angles le plastique alvéolé pour retenir la terre.

Alors qu'on travaille à poser les pilotis pour le toit de la cabane d'été, je discerne enfin le tatouage qu'il a sur le bras : c'est un Indien d'Amérique. Son maître ? Son peuple, me répond-il. D'autres éléments y renvoient, il marche pieds nus, ne porte que des jupes, garde les cheveux longs, autant de moyens pour être connecté, m'explique-t-il lorsque je l'interroge.

Vient le soir, et la récompense. On a creusé 4 trous de 50 cms de profondeurs à la pioche et à la barre à mine, pour y enfoncer solidement les piquets de la base du toit. La promesse de bain arrive enfin. Face à la chaîne de sommets qui s'estompent dans la nuit tombante, la baignoire fume. D'abord de la fumée du foyer qui s'active au-dessous du bac de fonte, ensuite de l'eau devenue brûlante. Il faut jongler avec les planches de bois qui flottent pour les caler sur le fond où il est impossible d'y poser un pied sans protection. « C'est le luxe », m'avait prévenu son concepteur. Il l'a monté à dos de cheval, comme le poêle, en fonte aussi, mais en pièces détachées. Chacune pesant néanmoins une centaine de kilogrammes. Il porte par contre seul la bouteille de gaz qui alimente la cuisinière pour les beaux jours.

India, Irazein – 28 ans

India est arrivée en Ariège par le biais d'une publicité d'une petite entreprise qui faisait des plantes médicinales dans les Pyrénées. Elle arrivait d'Angleterre, son pays natal, où elle vivait avec son frère depuis trois mois à Londres. Elle avait déjà beaucoup voyagé, et vécu dans différents endroits. Un voyage en Inde après son bac, suivi de trois ans d'études d'art à Oxford. Après quoi elle a voyagé au Mexique, en Italie, et lorsqu'elle a cherché un endroit où s'installer, elle a trouvé un atelier à Berlin. Elle y reste trois ans, revient six mois s'occuper de son père malade en Angleterre, repart un an à Berlin. Elle

vend des gâteaux sur les marchés, est bénévole dans une association pour migrants où elle fait aussi la cuisine. Les plantes l'attirent et elle commence une formation en Irlande. C'est à ce moment-là qu'elle tombe sur la coupure de journal qui l'envoie dans les Pyrénées : une famille recherche des *wwoofeurs* pour les aider dans leur culture de plantes médicinales. Elle arrive en mars 2017 dans la Bellongue, où se trouve la famille de l'annonce. Elle y passe quelques mois, entrecoupés d'aller-retour avec l'Irlande. Lors d'un voyage en Ariège, elle rencontre Vincent. Elle est en stop, il est tard et elle est loin de sa destination. Vincent propose de l'héberger. Ils racontent dans leur récit la suite des circonstances qui place leur rencontre sous le signe de la providence. La voiture refuse de démarrer, India leur demande si elle peut rester avec eux, le voisin de Vincent l'amènera à sa destination deux jours plus tard…
Elle revient s'installer dans la cabane à la rentrée. Elle passe l'été en estive, d'abord bergère en suisse pendant un mois, puis à s'occuper de vaches dans une exploitation agricole. Avant de connaître la cabane d'estive, elle n'avait jamais vécu sans eau, isolée, avec pour seule électricité un panneau solaire.
Elle continue sa formation en vivant avec Vincent. Elle travaille quelques temps au fournil du village pour faire les livraisons de pain deux fois par semaine, et donne des cours d'anglais trois fois par semaine. Elle gagne 10 euros de l'heure. Elle attend le RSA, elle a vécu deux mois sans revenu. Or elle en a besoin, pour financer ses aller-retours avec l'Irlande, mais aussi pour assumer le coût de leur vie : ils disent « acheter de la nourriture de luxe », en se fournissant en biocoop et au marché, et ils doivent à présent payer les frais d'essence. Vincent n'avait pas de voiture avant qu'elle n'arrive, il m'explique l'avoir acheté pour elle, les trajets en stop s'avérant difficiles en logistique.

L'été qui suit son installation, je les recroise une nouvelle fois au marché de Saint Girons. Vincent me raconte qu'il ne sait pas combien de temps ils vont rester là-haut. C'était une période, il avait besoin de passer par un mode de vie rude, peut-être pour avoir la sensation de s'ancrer quelque part, vraiment. Cette période prend fin me dit-il. Il se demande s'il a encore besoin de ces conditions de vie rudes, peut-être l'expérience lui a-t-elle suffit. A présent qu'il partage sa vie avec India, ils envisagent de s'installer dans un endroit plus facile d'accès et moins isolé. India confirme ces propos en me confiant qu'elle ne sait pas si elle vivra un autre hiver là-haut. Trop isolé, trop solitaire, trop difficile de descendre danser une soirée.

Marcus, vallée de la Bellongue – 37 ans

Marcus est comparé par ses voisins à un chat : il passerait ses journées à rêver et contempler les oiseaux, depuis sa cabane perchée au sommet de la colline. Il doit marcher vingt minutes depuis le bas du terrain pour rejoindre sa cabane construite sur l'emplacement d'anciennes ruines. Le sol est en terre battue, il pense faire un plancher bientôt, pour isoler un peu mieux l'intérieur de l'extérieur. L'espace cuisine est rudimentaire, avec deux petits feux à gaz, qu'il monte lui-même à pied ou avec l'aide de son cheval. Il va puiser l'eau d'une source située un peu plus bas. Il fait peu de provisions de nourriture, mangeant peu, et grignotant en été les légumes qu'il fait pousser dans son potager. Il se décrit mauvais élève. Il a bifurqué assez tôt en faisant son lycée à l'école Fratellini à Paris. Il a un CAP Arts et Métier et travaille ensuite dans le cinéma. Il connaît

aussi l'usine pendant deux-trois ans, après quoi il change de vie en achetant un camion. Il enchaîne alors les saisons en France et au Portugal. Il a cherché à se poser dans le Vaucluse mais l'entourage social ne lui plaisait pas. Il pose son camion en Ariège, dans une coloc où il rencontre Sam, avec qui il achètera le lieu où ils s'installent à plusieurs.
Il touche le RSA et emploie son temps à s'occuper de sa cabane, de son cheval, et de sa colline. Il raconte qu'il avance « 10 % par 10 % », pour qu'à la fin il ait fait 100 %. Quand il fait son bois, il le fait pour en avoir pendant quatre-cinq jours. Il n'a plus de permis et se déplace en stop ou en vélo. Il met une heure vingt pour rejoindre Saint Girons en pédalant. Il préfère cette solution au stop, il trouve que les gens l'ignorent.
L'hiver il reste beaucoup à la cabane, où il passe ses journées à regarder par la fenêtre la nature. Il s'adapte au rythme du soleil. Il taille les fruitiers, tout doucement. Aux beaux jours, il s'occupe du potager, mais sa récolte n'est pas abondante. S'il devait faire son foin ou ses bocaux comme les ancêtres, il serait mal barré. Il « expérimente avant tout ». L'été ses envies sont laissées à leur libre court. Il bouge davantage : il va aider des copains, reste dormir chez eux. Il connaît bien les sentiers qui mènent aux cols attenants, les cabanes d'Antras et d'Irazein de l'autre côté de la vallée, proches par la montagne, alors qu'il faut faire un grand détour pour y accéder en voiture. Il aimerait proposer d'entretenir les sentiers de randonnée qui se perdent, mais il constate que ses projets n'intéressent pas ceux-là même qui disent lutter contre le chômage. Du travail, il y en a ! Mais ce qu'il propose ne leur convient pas.

B) Analyses

Cette famille présente une différence de nombre avec la précédente partie. Les sujets enquêtés sont plus nombreux ici, ils correspondent en cela à une réalité numérique, où davantage de personnes rencontrées sont rentrés dans cette famille de pratiques, mais le petit nombre de personnes représentées dans l'autre famille s'explique aussi par des terrains plus longs auprès des principaux protagonistes. Ici, si les personnes sont plus nombreuses, j'ai passé aussi moins de temps auprès de chacune. De manière logique, elles offrent plus de déclinaisons dans les manières de faire, étant donné leur nombre.

a. Un quotidien changeant adapté aux envies

Les quotidiens concernés présentent la particularité de ne pas contenir les repères habituels permettant de dire, en quelques mots, à quoi ils sont employés. L'absence d'un métier identifiable joue pour beaucoup dans le flou qui enveloppe la caractérisation attendue. On a croisé une multitude d'activités dans les lignes qui précèdent : à côté de petits emplois (entretien, chantiers, marché), ou d'emplois saisonniers (taille d'arbre, jus de pomme, animation), beaucoup de temps est passé sur le lieu de vie autour de son entretien, ou de son agrandissement (lieu collectif du Kaplouf) et des tâches domestiques. Le quotidien semble prendre toute la place, il est le lieu où l'on prend le temps de vivre, qui suit les envies des personnes. On peut se poser la question des conditions de possibilité du bien vivre décrit par les enquêtés, alors même que leurs

ressources sont limitées. On peut aussi revenir sur le contenu a priori mouvant et désordonné des quotidiens, pour voir leur orchestration et s'intéresser à leur logique.

Un quotidien variable difficile à raconter

Alors que je reviens le visiter, je questionne sur ses activités de la semaine qui précède. J'ai conscience que lui poser la question plus générale de ce qui occupe ses journées pourrait le mettre en difficulté. Mais le seul fait de se souvenir des jours qui précèdent ne l'aide pas davantage. Les activités varient chaque jour, car explique-t-il, c'est « une vie telle qu'il n'y a de rythme nulle part, tout est soumis au changement : la vie peut être bouleversée selon un événement qui arrive ».

L'effort qui suit pour se rappeler et détacher les éléments les uns des autres a été récurrent auprès des personnes rencontrées. Questionner la nature du quotidien a révélé sa variété, bien éloigné d'une vision synthétique d'où se distinguent quelques pôles clés. Chaque journée était différente de la précédente, concentrée sur une ou plusieurs tâches, dans des domaines eux-mêmes pluriels. Continuer une construction, entretenir le jardin, débroussailler, lire, regarder un film, s'occuper des enfants, se promener, aller voir le voisin, faire un rideau, descendre au marché… Les activités se mêlent, entre détente, entretien du lieu de vie, source de revenus… Les quotidiens offrent une invariante : dans la difficulté à les raconter du fait de leur caractère varié et évolutif.

D'une certaine manière, la même observation concerne la famille précédente, pour qui les journées répondent à une diversité semblable. Mais la présence d'obligations agricoles donne une autre « teinte » aux quotidiens, qui, bien que variés et changeants, répondent toujours, à un moment ou l'autre de la journée, à une contrainte. Les quotidiens dont il est question à présent viennent prolonger sous une autre forme la souplesse et la variété des tâches déjà relevée auprès des personnes impliquées avec des activités agricoles. La souplesse est encore plus grande, délestée des impératifs agricoles.

Comment enquêter dès lors sur leur constitution ? Alors qu'entrer par le quotidien pouvait paraître simple, car le plus « ordinaire », il s'est vite avéré être un champ très large, qui présentait des limites. Un extrait du carnet de terrain le relève :

> Sa vie *(de Marcus)* offre peu de prise au récit d'un quotidien type. Je réalise que ma question est d'autant plus limitée avec Jean, qui vient d'arriver, et avait un quotidien très « spéciale » lorsqu'il était en pèlerinage. « Quotidien » suppose une régularité. Or les vies peuvent être irrégulières, ou régulières dans leur polyvalence et leur irrégularité.
> C'est ce que me décrivent tous à leur façon les habitants du lieu, qui effectuent une série de tâches au jour le jour, heure après heure. Calés sur le soleil et le temps, les saisons sous-tendent leurs caractéristiques générales : renouveau du printemps, plein-temps de l'été, préparation qu'est l'automne, hibernation de l'hiver. Je peux décliner les activités, mais tout est ramené à ces grandes « lois », qui sont reconnues et suivies. (29 janvier 2018)

Ce passage m'intéresse car il vient nommer *in situ* la particularité des quotidiens rencontrés : ceux-ci ne supposent pas une régularité, ou plus encore, leur régularité réside dans leur caractère irrégulier. Ce qu'il importe dès lors n'est pas de relever tâche par tâche le déroulé de quotidiens mouvants pour en faire une description exhaustive, mais de voir les grandes caractéristiques d'une forme de quotidien hébergée dans les habitats non-ordinaires. Sa particularité réside dans sa souplesse, sa variété et sa polyvalence, qui donne

une place à différents champs : domestique, social, artistique, économique… tous mis sur un plan équivalent. Les champs ne sont en effet pas classés de manière hiérarchique au bénéfice de ce qui rapporte de l'argent ou au détriment des plus petites tâches quotidiennes. Tout a une importance, et une place qui varie selon les journées. Il s'agit de voir cette mise à égalité, alliée à une grande variété des domaines entretenus. Ainsi mis en valeur, le quotidien retrouve finalement sa valeur d'origine : il est cet espace qui héberge l'ensemble de la vie, dans un équilibre des tâches.

L'impression désordonnée issue du relevé d'activités mises bout à bout est ainsi dépassée si l'on adopte un regard circulaire. On voit en effet apparaître des quotidiens qui donnent de la place à tout ce qui constitue le fait de vivre. L'absence d'une activité principale dans ce cadre vient répondre au rejet de l'exclusivité et de la spécialisation que demande une tâche suivie, souvent synonyme de déséquilibre. Le rapport au travail se trouve dès lors modifié.

Un rapport au travail aménagé

Les habitants rencontrés peuvent tous être rassemblés autour de l'absence d'un travail fixe ou régulier. Si l'on croise des activités principales (taille d'arbre, construction), elles sont utilisées de manière ponctuelle, sous la forme de chantiers. La plupart n'ont pas de métier, et se prémunissent bien d'en trouver un. L'analyse des activités source de revenus montre ainsi une organisation spécifique à cette famille d'enquêtés. Le travail y est un élément contourné, aménagé, au bénéfice des protagonistes. A la différence du quotidien paysan où le travail se confond avec l'activité agricole et finit par perdre la représentation qui l'accompagne, de labeur et de peine, le travail ici est le lieu d'un calcul entre temps passé, effort dépensé et gain obtenu. Il est le lieu d'une stratégie, où sont mises en place des organisations, et où s'exercent des compétences.

L'exemple de Nicolaï, qui travaille au marché de St Girons une fois par semaine en est une illustration : les revenus qu'il tire de la matinée de travail sont peu importants (70 euros), mais il ramène les fruits et légumes pour la semaine pour l'ensemble des habitants du Kaplouf (une dizaine). Il bénéficie en plus de tarifs préférentiels pour les produits commercialisés sur le stand (amandes, purées d'oléagineux…). Le taux horaire a une moindre importance dans ce cadre-là, les bénéfices du temps travaillé dépassant l'argent gagné. Avec ce système, la famille parvient à se nourrir de manière quasi gratuite (seul le travail fourni par Nicolaï leur « coûte », et l'achat des produits du stand à tarifs préférentiels) et en abondance. Le reste des charges (électricité, eau), est couvert par les aides sociales (RSA, APL). On comprend dès lors le paradoxe, déjà relevé par G. Pruvost (2017a), et évoqué dans la première partie, qui consiste à vivre dans le confort, tout en ayant des revenus très bas. Marina l'explique elle-même : c'est une question d'organisation, mais on pourrait ajouter qu'agissent aussi des compétences, dans le fait d'avoir trouvé un emploi qui requiert peu de temps pour des gains bien supérieurs au temps travaillé.

Ainsi peut-on observer un déplacement de la problématique économique : il ne s'agit pas de gagner bien sa vie pour vivre confortablement, mais de bien s'organiser de manière à bien vivre. La présence d'un emploi et les revenus économiques ne peuvent dans ce cas suffire pour indiquer la qualité de vie des personnes engagées dans une autre

démarche. C'est ce que vient illustrer G. Pruvost (2013) lorsqu'elle précise les modalités par lesquelles agissent ceux qui sont dans ce qu'elle nomme une « alternative écologique » et dont elle pointe qu'ils « vivent et travaillent autrement » :

> L'idée du « choix » est récurrente. Les praticiens du mode de vie écologique ne raisonnent pas en termes de niveau de vie (pauvre par opposition à riche), mais de « cheminement » (vivre et travailler autrement relèvent de la conquête) et d'organisation de son temps et de son budget.

Dans ces conditions, la valeur de l'argent évolue également, et ne vaut qu'en concurrence du temps et du travail passé pour le gagner (*Ibid.*).

Aussi peut-on reconnaître dans le rapport au travail déployé par les enquêtés, les tactiques de discontinuité évoquées dans la première partie avec l'analyse de la précarité faite par Cingolani (2005). Le travail saisonnier (taille d'arbre, jus de pomme) ou ponctuel (chantiers), sont des moyens d'avoir les bénéfices du travail sans en subir ses inconvénients. Ils permettent par exemple à Jérémy de gagner des sous qui lui sont nécessaires, tout en lui laissant la possibilité de s'absenter deux mois par an (un mois l'hiver, un mois l'été), pour rejoindre sa famille. Ses compétences en taille d'arbre lui permettent en outre de retourner une fois par an en Provence où il taille les oliviers, tout en visitant ses connaissances. Dans son cas, le travail saisonnier permet une souplesse accordée à une division de l'année en différentes périodes[33].

Le rapport au travail trouve donc une modalité particulière ici. Il est aménagé à ce qui plaît, et durant le temps qui convient à la personne. En reprenant le vocabulaire de Cingolani, on peut y voir des pratiques de discontinuité qui tirent parti du caractère non permanent et fragmenté du travail. A l'inverse de la précarité, les usagers extraient des bénéfices de ces pratiques : le caractère ponctuel ou saisonnier permet une souplesse des emplois du temps que l'emploi régulier ou à temps plein ne permettent pas. De plus, le caractère discontinu du travail prend tout son sens lorsqu'il est articulé à un quotidien remplit de bien d'autres choses. Le travail n'y est qu'une partie, et pas la principale. On comprend mieux la place qui lui est donné dans ce cadre, et les avantages tirés de ses formes ponctuelles. Pourtant, les pratiques de discontinuité demeurent fragiles et ambiguës. Elles ne sont pas à l'abri de revers, qui peuvent questionner la précarité de certaines situations.

Des stratégies qui restent fragiles

Les pratiques de discontinuité peuvent connaître des revers. A côté des situations les mieux assumées et les mieux présentées, prennent place des situations plus discrètes et moins nombreuses qui expriment des ambiguïtés. Il ne s'agit pas de remettre en question la légitimité des pratiques recueillies au-dessus, mais de voir leur déclinaison selon les parcours, les personnes, et selon un élément qui a une incidence considérable : le temps. Si les situations sont la plupart du temps présentées sous un jour positif, elles hébergent parfois des éléments qui viennent apporter des nuances au portrait sans ombrage.

---

[33] Nous verrons plus bas plus précisément l'organisation cyclique de son année, scindée en différents pôles, relatifs aux saisons et au facteur relationnel (c. Des inscriptions spatiales variées, entre ancrage et mobilité).

Le cas de Thibault en témoigne. Arrivé il y a bientôt dix ans sur le terrain où il a monté sa yourte, il ne tait pas sa fatigue lorsque je le retrouve huit ans après ma première visite. Alors qu'il avait tourné le dos à son métier d'origine, la charpente, pour se consacrer à créer un lieu d'accueil là où il vit, le peu de ressources générées par les séjours qu'il organise avec sa compagne autour de la grimpe d'arbre, finit par lui peser. Ses deux filles aînées ne vivent désormais plus à plein temps à la yourte, toutes deux en internat, mais ils se retrouvent régulièrement à cinq dans une yourte désormais trop petite, et qui commence à perdre en qualité avec son âge. L'été la chaleur y est suffocante, l'hiver l'espace manque. Il a entamé une construction en terre-paille à côté, mais il traîne à la finir faute de temps et d'argent. Ils pensaient s'en sortir mieux avec le contrat aidé de sa compagne, mis en place pour leur activité de grimpe d'arbre, mais le maigre revenu a à peine suffi à couvrir les charges de leur activité. Lorsque je le retrouve plusieurs années après le début de son projet, le bilan est ainsi contrasté. Il souligne toujours le plaisir pris à leur activité, et le cadre de vie dans lequel ils ont la chance de vivre, notamment pour sa plus jeune fille qui a deux ans, et grandit face aux montagnes, avec ses parents, dans un environnement naturel magnifique. Mais l'argent, qui n'avait pas d'importance au début, devient un besoin plus pressant à mesure qu'ils ne trouvent pas de solution pour en générer. La perspective de renouer avec la charpente n'apparaît pas comme une solution, du fait de s'être éloigné depuis longtemps d'un monde professionnel auquel il n'a plus envie d'adhérer.

Cet exemple n'est pas représentatif du reste des installations, mais il compte pour les limites qu'il met à jour. L'argent, souvent relégué dans les discours comme étant de peu d'importance face au reste des avantages trouvés à sa situation de vie, est un besoin que la personne ne tait plus. Le temps apparaît à ce niveau comme un facteur de mise à l'épreuve. Avec le temps qui passe, les perspectives et les besoins peuvent évoluer, que le mode de vie en habitat non-ordinaire ne permet plus de combler. Nadia exprime un besoin similaire lorsqu'elle commente la fatigue que représente le fait de se soucier d'avoir les finances nécessaires pour assumer une chose aussi simple que de prendre le train pour aller visiter sa mère avec ses deux filles. A quarante ans (comme Thibault), elle est rentrée dans une autre étape de vie, où elle exprime un besoin supérieur de confort matériel et financier. La dimension d'étape, déjà évoquée dans la deuxième partie, fait rencontrer ici les limites des habitats non-ordinaires lorsqu'ils ne suivent pas les évolutions de leurs habitants. Prendre un nouveau virage peut rencontrer des difficultés : certaines évolutions apparaissent difficiles à faire, surtout si elles ressemblent à des demi-tours. Retrouver un métier abandonné à une période ne peut convenir à Thibault, qui estime avoir perdu des compétences, et n'a pas envie de renouer avec ce qu'il avait consciemment laissé de côté. C'est ici que l'on peut rencontrer des contradictions, lorsque la personne a le sentiment de s'être désaffilié d'un système qu'elle ne veut plus partager, mais dans lequel elle ne peut plus vraiment revenir. La dynamique du choix présente alors des paradoxes, où ce qui était assumé un temps peut se retourner contre la personne. Des éléments de précarité peuvent alors naître dans ces zones d'inconfort où la personne ne semble plus maîtriser les pions qu'elle avait mis en place. Dès lors que les pratiques de discontinuité ne donnent plus les résultats escomptés (pouvoir tirer des revenus d'une activité où la personne se fait plaisir, pratiquée sur son lieu de vie, dans un

équilibre vie/plaisir/liberté/activité), elles montrent des revers, où le sujet peut se sentir démuni.

D'autres signes questionnent parfois la nature des choix rencontrés, comme le rapport à la nourriture. Trois enquêtés racontent ne manger plus qu'un ou deux repas par jour. A chaque fois, cela m'est présenté comme un choix justifié par le fait que l'on mange trop dans notre société. Difficile pourtant de savoir dans quel ordre est intervenu le « choix », et dans quelle mesure il ne vient pas répondre à des ressources limitées. Auprès de l'un d'eux en tout cas, les commentaires récurrents sur le coût des choses (d'un voyage, des matériaux, du marché, de la Biocoop), ne peut évincer l'hypothèse que ce qu'il présente comme un choix d'auto-réduction de ses besoins, est aussi une manière de répondre à un manque de ressource. Chez les deux autres, l'argument financier joue aussi sans doute, mais il s'articule également à des attitudes contemplatives ou d'ascèse présentée comme telle (une vie de travail et de prière).

Ce qui m'importe ici n'est pas de valider ou d'invalider les postures des enquêtés, mais de relever, lorsqu'elles apparaissent, des situations d'ambiguïté qui réactualisent la question de la précarité à l'œuvre dans les habitats non-ordinaires. Ambiguïté ne signifie cependant pas précarité : la question alimentaire peut être véritablement bien vécue, même si elle apparaît comme une justification a posteriori d'un élément qui fait défaut au départ. Et à la période de questionnements et de difficultés peut succéder la mise en place de solutions qui l'améliorent. Il faut ainsi garder un regard large, qui prend en compte l'ensemble des éléments dans lequel s'inscrivent les choix, remonter aux ressentis des personnes pour jauger de leurs difficultés, et considérer les situations dans un processus, où elles restent dynamiques. Mais on voit par ces exemples que les installations non-ordinaires accueillent aussi (et il presque étonnant d'en être étonné)[34] des situations plus ambiguës.

Une organisation simple et complexe à la fois

L'absence de régularité dans les quotidiens demande de s'arrêter une dernière fois sur leur contenu. Un épisode du travail de terrain permet de revenir sur l'organisation du quotidien qui paraissait le plus « désorganisé ». Alors de passage au Kaplouf, ce lieu collectif agencé autour d'une famille, je me suis retrouvée en porte-à-faux avec la maîtresse des lieux. Ce n'était pas ma première visite, j'avais été invitée à revenir plus longuement lors de mon dernier passage l'hiver d'avant, Marina et Quentin soulignant que je ne pouvais pas dire grand-chose si je ne restais pas quelques jours au moins. C'est ce que je fis, mais je ne suis restée que deux jours, du fait de la difficulté à trouver ma place. L'épisode est instructif sur la compréhension du quotidien qui en découle, au-delà de l'apparente absence d'organisation.

[34] On a déjà évoqué dans la première partie l'incidence de la démarche de terrain sur la sélection d'habitats caractérisés par la maîtrise des éléments plus que par leurs difficultés. La dernière partie permettra d'approfondir le versant plus ambigu qui constitue aussi les habitats non-ordinaires, avec l'analyse de cas du village de Montagagne. Cette fois, le changement d'échelle (un village) et de méthode (un questionnaire à l'ensemble des habitants), a élargi le cadre des rencontres à des situations moins maîtrisées, permettant d'approfondir le regard sur les mondes des habitats non-ordinaires.

L'épisode pourrait être résumé comme il suit. En restant quelques jours, j'étais libre de mes gestes. Chacun vaquait à ses occupations, et je devais trouver la mienne. Mais je me suis retrouvée face à la contradiction de ne pas pouvoir demander quelle aide je pouvais apporter, car nulle obligation ne concernait aucune tâche. J'ai donc été plongée, de manière très concrète, dans la perplexité qui m'avait déjà frappée, de suivre l'agencement heure par heure de journées sans ligne directrice énoncée à l'avance. Devant la difficulté à m'y retrouver, j'ai mieux compris l'invitation à demeurer plusieurs jours, nécessaires pour construire son autonomie, à la suite des autres habitants. Seulement je n'étais pas dans cette optique, n'en ayant ni le temps ni l'objectif, mon intérêt étant de suivre la vie du lieu mais non de faire la mienne.
Cette situation a initié un inconfort qui a augmenté du fait d'avoir la sensation de gêner la maîtresse des lieux. J'ai vite compris qu'il fallait que je révise mes codes de bonne conduite, et que demander l'endroit où je pouvais rendre service ne trouvait pas prise ici, et conduisait à l'inverse à l'irriter.
J'ai fini par trouver un emploi qui m'a satisfaite, faire les nombreuses vitres (et petits carreaux) de « la guinguette », la cabane commune, tâche que déteste faire Marina, et que j'ai pu faire avec la satisfaction de me sentir utile, et de rendre malgré tout service.

Cet épisode est instructif à plusieurs égards. Il informe d'abord de la fragilité du terrain, qui a besoin de bonnes relations pour se faire.
Il informe également d'un rapport aux normes complexe.
L'inconfort que j'ai pu ressentir est égal à la révision des codes et des normes de vie en petite société qu'est l'échelle de leur famille-collectif. Le quotidien est présenté sous la bannière de la liberté individuelle : horaires de lever, de repas, activités : nulle obligation ne régit ses mouvements. Cette absence de contrainte concerne de la même manière les adultes et les enfants, ainsi que les personnes de passage.
Les codes de vie en collectivité ou en société, et les normes qui les accompagnent, semblent alors balayés. Premier élément de perplexité. Mais le second naît de la sensation de ne pas pouvoir prolonger les codes que j'ai incorporés. L'habitude d'avoir un horaire de repas, l'attention à le partager ensemble : ces codes n'avaient pas de place. Ce n'est donc pas seulement que les codes auraient été renversés pour laisser le champ libre à toute habitude, mais qu'à la place des normes conventionnelles, ont été instaurés d'autres codes. Au final, partager quelques jours de vie commune montre une régularité dans l'absence de cadre : l'été, les petits déjeuners s'échelonnent entre 9h et 12h, la préparation du repas commence à s'activer vers 13h-14h, pour un repas entre 14h30 et 16h, on mange à la tombée de la nuit le soir. Le repas est malgré ce qui est énoncé plutôt rassembleur, et donc l'objet d'un certain rite où on se retrouve ensemble autour de la table basse (dedans) ou du foyer (dehors). Le coucher est tardif, et le lever équivalent, sauf exception où le réveil est alors utilisé.
En dépit du discours sur l'absence d'obligation, la méfiance vis-à-vis de tout engagement, et l'incitation à faire ce que l'on veut, existe un code de conduite et d'usage. C'est cette tension que j'ai expérimentée par mon inconfort.

Je pense ainsi que le malaise qui m'a lié à Marina est né de l'affrontement non-dit de nos deux positions : sa volonté de me voir être d'emblée indépendante et déliée de ces codes extérieurs qui n'ont pas de prise chez eux, et ma persistance inconsciente à

poursuivre sur des codes hérités, pour me repérer, parce qu'ils me constituent, et que je les trouve pertinents : me soucier d'un horaire de repas commun, de sa préparation, d'une tâche pouvant être utile.
Au final, cette tension est source d'avancée dans la compréhension d'une organisation de vie simple et complexe à la fois.
Le fonctionnement est simple : la libre entreprise et l'absence d'obligation dirigent le lieu. Ce qui conduit Nicolaï à résumer : ce sont des vacances à l'année.
Mais le rapport aux normes et aux codes est plus complexe qu'il n'y paraît, puisque, comme relevé plus haut, les codes « habituels » sont balayés au bénéfice d'autres codes.

L'exemple de ce collectif permet de faire une autre observation. L'organisation générale de la vie quotidienne du lieu éloigne ses habitants de toute référence à la précarité : le fonctionnement est rôdé, ingénieux (récupérations de matériaux et de nourriture), les produits consommés sont exclusivement bio, et en abondance. La force des discours témoigne de la volonté de vivre selon un modèle qu'ils ont créé, sans qu'aucune contrainte n'intervienne dans leur choix. On serait ainsi tenté de remonter aux conditions sociales et individuelles qui permettent d'aménager les conditions matérielles de manière à les rendre confortables, y compris avec très peu de moyens. Avec cette famille de pratiques on commence en effet à entrevoir les différences de traitement qui peuvent toucher des installations similaires en habitats non-ordinaires. Alors que pour certaines le peu de revenus ou la simplicité matérielle n'auront pas d'incidence sur la satisfaction rencontrée dans l'habitat, elles pourront entailler chez d'autres la confiance dans leurs conditions de vie. Tous désirent s'affranchir de contraintes, mais tous n'y parviennent pas de la même manière.
Mais que la satisfaction soit maximale ou nuancée, cette famille de pratiques ne peut être comprise sans prendre en compte son socle de références et de valeurs. Ce qui caractérise les manières d'habiter lorsqu'elles sont maîtrisées, est la place que peut prendre le plaisir au quotidien, affranchi, semble-t-il, des impératifs économiques ou sociaux. Mais ce plaisir est à situer, il est à considérer en relation aux aspirations des sujets et au déplacement de leurs désirs de consommation ou de promotion sociale, qui seuls permettent de comprendre la nature de leur satisfaction.

b. Une culture du bien-être et de la liberté

Ce qui m'intéresse ici est, comme pour la famille précédente, de comprendre les pratiques en les insérant dans le champ de représentations et de références qui les héberge. Le fait d'avoir déjà procédé à une présentation d'une famille de pratique offre un terrain de comparaison. De la sorte, les éléments sur lesquels on va s'attarder à présent peuvent prendre plus de volume du fait de faire écho à ce qui a été présenté avant. Ces échos prolongent des observations, ou permettent de préciser davantage des champs qui sont partagés en commun, ou au contraire montrent des déclinaisons qui différencient les deux familles.
L'enjeu de cette sous-partie est ainsi d'amplifier la compréhension de la famille présente, et de celle qui précède.

L'élément principal qui distingue peut-être cette famille de sa cousine, est le socle de références qui font moins référence au passé (la tradition, le paysan) qu'elles ne s'intéressent au développement de l'individu. La place donnée en particulier au plaisir immédiat et à la liberté, se décline sur un ensemble de champs : le plus manifeste réside peut-être dans le rejet de toute obligation extérieure, qui conduit à peu de travail déclaré, pour préférer un travail (très) ponctuel, et indépendant ; mais elle se lit aussi en creux des choix de pratiques éducatives, au travers du rejet de l'autorité au bénéfice de l'écoute de l'enfant ; elle se lit enfin dans l'assujettissement de l'autonomie au plaisir de faire les choses, qui souligne la primauté de l'expérience sur la réalisation effective de l'autosuffisance.

Tout comme auprès de la première famille, on est en présence d'un public qui manie les éléments à sa portée, et qui dépasse ainsi la notion de contrainte. Mais ce public-ci va tirer des bénéfices plus francs. Les pratiques observées sont en effet plus attentives au calcul du rapport temps/effort/gain. Ce point les distingue du premier groupe, marqué par beaucoup moins d'aménagements et de calculs. La condition paysanne est endossée, alors qu'ici, l'important est avant tout de rester libre, c'est-à-dire d'être épargné par ce qui est du ressort de contraintes, et de rester dans un rapport de plaisance aux choses. Concrètement, des tâches « pénibles » apparaissent comme telles dans la représentation des enquêtés, et sont aménagées. Une vision négative de l'effort fait ainsi son apparition. Et ce point est peut-être ce qui distingue le plus les deux familles, en montrant d'un côté un dépassement de l'idée même de pénibilité dans les conditions de vie ou les tâches les plus répétitives, longues ou difficiles, tandis que de l'autre c'est justement le point qui cherche à être contourné.

La primauté du plaisir

Les propos recueillis auprès de Marina peuvent nous servir de point de départ pour regarder les éléments qui rentrent en jeu dans les choix des enquêtés.

Lors de l'échange que j'enregistre la deuxième fois que je la rencontre, elle développe sa vision de l'autonomie. Alors que j'ai commencé à la questionner sur le projet du collectif, et la place que prend l'autonomie alimentaire par exemple, elle précise :

> De toute façon tu le fais pas du jour au lendemain *(parvenir à être autonome sur la question alimentaire)*, et puis, moi je veux dire, c'est une vie quoi, de cultiver. J'ai envie de faire pleins d'autres trucs. Ça me prend du temps de faire l'école aux gamins, donc je suis pas martel en tête de me dire : ah, coûte que coûte, je vais rien acheter, je vais manger que ce qu'il y a dans le jardin. C'est une aliénation aussi. L'idée du projet, c'est qu'on se paye le luxe de faire, en étant inspiré de faire. On fait notre pain, mais c'est une chose qui nous fait plaisir de le faire ; moi je fais le jardin, ça continue de me faire plaisir de le faire. Si je devais vendre des légumes pour devoir rentrer des sous, pour pouvoir acheter du riz et blablabla et blablabla, je sais pas si je serais encore dans le plaisir tu vois. Donc l'idée c'est quand même de garder une activité qui nous fait plaisir, donc construire ça nous fait plaisir… etc. Et ça c'est un luxe, c'est vraiment un luxe.

Ce court extrait peut nous servir à rebondir sur un ensemble de thèmes qui se lisent dans la famille de pratiques qui avancent au jour le jour. On y croise en effet le thème du plaisir, qui reste le cœur des actions, et modère ainsi les objectifs de l'autonomie, qui

trouve dans les mots de l'enquêtée une dimension de contrainte qui n'apparaissait pas auprès du premier groupe. Réaliser un jardin qui permette d'être autosuffisant n'a jamais été présenté comme une charge pénible, mais était endossé avec satisfaction. La même chose apparaît avec la question des tâches quotidiennes : laver son linge à la main, débroussailler à la faux, couper son bois à la scie : ces pratiques évoquées avec l'autre famille ne sont pas suivies dans ce groupe-ci, assimilées à des charges que l'on peut éviter. Cette différence, quoiqu'elle paraisse être un détail, m'interpelle particulièrement. Car elle souligne des écarts de vue assez importants, qui situent les pratiques dans des perspectives très éloignées l'une de l'autre et donnent lieu à des pratiques opposées.

Plaisir et envie

Le plaisir a donc une place importante auprès des motivations des enquêtés, et constitue un des repères pour choisir les domaines où ils s'investissent. Plusieurs indices montrent la présence du plaisir dans le quotidien des personnes : par exemple, le temps que prend Vincent le matin pour boire le café, suivi d'une cigarette, avant de commencer une activité. Lorsque je l'ai suivi quelques jours pendant mon travail de terrain, j'ai pris note dans mon carnet de ce temps de mise en route qui me semblait long, alors qu'il avait annoncé se mettre en activité le matin. Il le fit, mais seulement avec plus de latence que je ne l'aurais fait. Prendre le temps est une constante auprès des personnes rencontrées, et n'est pas sans écho à l'éloignement du rythme de travail auquel les personnes ont le plus souvent tourné le dos. Un autre indice peut être relevé dans le soin apporté à des éléments qui auraient pu être seulement fonctionnels et deviennent une source de plaisir. Ainsi de la baignoire de Vincent, en fonte, montée avec l'aide du cheval, posée face à la chaîne de montagnes. Sa mise en route demande un brin d'anticipation, entre le fait de la remplir en amenant le tuyau d'eau (de source) et attendre que le feu en-dessous chauffe suffisamment le volume d'eau. Son utilisation n'est donc pas quotidienne : il se lave avec le jet d'eau froide ; se faire un bain est avant tout pour le plaisir. Un dernier indice peut être relevé dans la récurrence du fait d' « aimer » faire des choses, opposé au fait de « devoir » les faire.

Un autre échange auprès de Marina, non enregistré mais retransmis sous forme de note, montre l'importance de ne pas être soumise à de quelconques obligations. Je la questionne alors sur l'organisation de leur quotidien. Dans sa présentation, ce qui ressort est d'une part l'absence d'obligation, et d'autre part la place du goût et des envies. L'avantage qu'elle trouve au déroulé de leur quotidien est qu'il n'est pas soumis à des « obligations sociales » : le fait que les enfants n'aillent pas à l'école (à cette période, car l'année suivante un des fils ira au collège) les libère des « trajets obligatoires » pour les accompagner au bus ou les récupérer à l'internat. Aller au marché est la seule sortie hebdomadaire nécessaire, qui permet de rapatrier tous les besoins pour la semaine (les courses, le gaz, l'essence). Le reste de la semaine est ainsi libéré. Les individus ont alors tout loisir de remplir leurs journées comme bon leur semble, car la vertu de leur quotidien est avant tout que « rien n'est dicté ». Il est disponible à accueillir ce que chacun aime. La suite de son discours emploie beaucoup le verbe aimer : elle aime pouvoir laisser les gamins dormir, elle aime ne pas devoir sortir. C'est un endroit qu'ils ont choisi de faire vivre, elle n'a « pas besoin d'aller ailleurs », car il y a toujours quelque chose à faire.

Elle s'emploie ainsi à laisser venir ce qu'elle a « véritablement envie de faire ». Si elle dit ne pas connaître l'ennui, elle laisse aussi du « temps pour les vieux démons » qui est, conclut-elle, « un grand luxe dans notre monde ».

Cet exemple nomme avec les mots de l'enquêtée ce qu'il se joue dans les quotidiens rassemblés ici : il y est d'abord question de goût, opposé en cela à l'idée d'obligation. Ce point n'est pas sans poser de questions. Le désir de vivre bien, sans désagrément, semble en effet prolonger l'idéologie d'une société individualiste par ailleurs critiquée. Assisterait-on à une autre forme de culte de l'individu, au travers de l'incitation à la jouissance, qui se développerait paradoxalement dans les cercles qu'on aurait cru épargnés ? Peut-être une distinction est-elle à chercher du côté des moyens et des objectifs des enquêtés : si l'on regarde la destination des « envies », on peut relever qu'elles se portent sur les éléments qui sont à la portée du sujet. Ce sont des envies simples : faire du pain, cultiver des légumes, ne rien faire, lire ou rêver. On est loin du culte d'envies lointaines, coûteuses ou consuméristes. Les personnes rencontrées ont choisi un mode de vie, qu'elles s'emploient à faire fructifier. Il faut donc situer les discours des enquêtés. Ceux-ci, lorsqu'ils déclarent laisser le champ libre à faire ce qui leur plaît, renvoie à l'un des plans qui forment leur quotidien. La dimension hédoniste n'est cependant pas absente des motivations des enquêtés. Il s'agit bien de faire ce qui leur plait, d'abord pour une satisfaction immédiate. Mais lorsque l'on regarde les domaines concernés, on constate que le fait de se faire plaisir participe d'une construction d'un lieu, d'une autonomie alimentaire etc. Si l'on était tenté d'opposer, avec les mots de la psychanalyse, le « principe réalité » au « principe plaisir », et de mettre en doute le sérieux de l'entreprise des personnes qui ne jurent que par le goût qu'elles prennent à avancer au quotidien, on observe donc que la destination de ces envies n'est pas si éloignée d'un principe réalité. Seulement, la hiérarchie est inversée.

Un autre point mériterait de s'arrêter davantage, et concerne l'usage des valeurs. Quand les personnes ne retiennent *que* le loisir ou l'envie, en éliminant toute notion d'obligation ou de travail, peut-être assiste-t-on, non pas au prolongement d'une incitation au délassement de la société majoritaire, mais à une traduction à ce point poussée et entière qu'elle prend un tout autre contour. Le loisir ne tire pas sa justification du temps passé à travailler, ou l'envie, des contraintes remplies, mais ils sont abordés en eux-mêmes, déliés de leurs penchants inverses. Cette autonomisation des principes est troublante, et peut-être l'usage qui en est fait dessine-t-il une différence de nature avec les principes prônés par la société vis-à-vis de laquelle les sujets sont en porte-à-faux.

L'autonomie comme horizon

La place donnée au plaisir a une conséquence importante sur le thème de l'autonomie. A la différence du groupe précédent, les enjeux d'autonomie alimentaire ou énergétique sont moins poussés, du fait de privilégier le plaisir aux efforts et aux privations que nécessite le fait de parvenir à être autonome. Alors qu'on a vu que l'autonomie avait pu être une réalisation effective pour certains enquêtés, ou qu'en tout cas elle était bien avancée sur certains plans chez la plupart, elle est présente ici à l'état d'horizon : qui par définition n'est pas actualisée mais reste *devant* le sujet. L'autonomie est un but lointain, une inspiration, et considérée comme tel. Il faut dire qu'entre les deux groupes de

pratique est apparue la conscience d'une pénibilité des tâches, et une sélection des efforts à fournir.

Le rapport à l'autonomie, notamment alimentaire, répond à un bon sens chez les personnes : ils sont conscients qu'une autonomie véritable est longue à atteindre, et nécessite des efforts qu'ils ne sont souvent pas prêts à fournir. Comme le nuance Marina, « de toute façon tu le fais pas du jour au lendemain, et puis, moi je veux dire, c'est une vie quoi, de cultiver. J'ai envie de faire pleins d'autres trucs. » Les différentes personnes rencontrées ont ainsi justifié la distance qui les sépare d'une autonomie importante ou effective, par l'idée du « pas à pas » : elle ne peut pas se faire en un jour, elle a besoin de temps. Mais aussi par les privations qu'elle implique : elle empêche de « faire pleins d'autres trucs ». L'objectif affiché par Marina, dans le même échange que j'ai retransmis précédemment, précise ainsi ses objectifs.

> L'idée c'est pas du tout de rester à la merci d'un système social quoi. L'idée c'est de basculer à un moment donné, de faire notre propre production d'énergie, de se satisfaire à peu près en légumes, ou en tout cas de réduire au maximum les besoins d'achat, de céréales et compagnie

La nuance qu'elle apporte est importante : leur but n'est pas d'atteindre une autosuffisance totale, mais de s'en rapprocher.

La représentation qui accompagne l'autonomie nous intéresse ainsi par l'ambiguïté qui la constitue : elle est en effet présentée comme un des motifs principaux dans l'élection d'une manière d'habiter libérée de contraintes, et qui souhaite s'affranchir d'un système condamné, tout en n'étant jamais vraiment réalisée. Plus qu'y voir une lacune des enquêtés, qui serait le premier réflexe, ce rapport à l'autonomie nous semble renvoyer à une acception de l'autonomie qui reste à spécifier. Laure Dobigny précise ainsi dans son travail sur l'autonomie énergétique que l'autonomie recherchée par les personnes est une « *certaine* autonomie, qu'elle soit économique, idéologique, vis-à-vis des monopoles ou encore des promoteurs énergétiques ; une autonomie au sens de « faire soi-même », de se réapproprier une ressource, de la production à la consommation, c'est-à-dire aussi (d') avoir une emprise sur ce qui advient » (Dobigny, in Papy, 2012, p.140). Elle aide à faire la distinction entre autosuffisance et autonomie en relevant que ce n'est pas l'autosuffisance qui est recherchée, mais l'autonomie, qui dépasse le simple cadre de l'énergie « et qui est plutôt, au sens de Castoriadis (1975), un processus où ce qui se modifie, c'est le rapport de l'individu ou du groupe à ses institutions » (*Ibid.*, p.141).

Ce rapport à l'autonomie a des conséquences sur les pratiques : on peut le voir notamment autour de l'utilisation des machines, absentes de l'autre groupe, ou dans le recourt à l'« expérience », pour présenter des étapes de vie qui ne sont pas forcément vouées à durer.

Faire l'expérience de

Il est frappant de relever l'occurrence du terme auprès des différentes personnes. Vincent raconte faire la manche « pour l'expérience », Nadia partir nomade avec un cheval pour l'expérience aussi. C'est l'expérience qui justifie les tentatives parfois ratées, mais toujours instructives, dans le maraîchage, le tannage des peaux (Claire). A la Gerbotte, la motivation principale à se retrouver sur le lieu de vie commun est décrit par les habitants

autour du fait d' « expérimenter », d' « apprendre », de « savoir comment ça fonctionne », d'« être capable de ». L'expérience est l'occasion d'un apprentissage, contre la déconnexion que propose notre monde. Lorsque Marcus raconte qu'il a fait du foin à la main pour son cheval, il explique que c'était « pour le délire ».
A la différence de la famille rattachée à l'activité paysanne, l'expérience a ici le rôle de ce qui ouvre une fenêtre, mais comme simple découverte. Marcus ne va pas se tuer à la tâche pour produire réellement le foin dont son cheval a besoin. Peter prend pour sa part les trois mois d'été, quelques heures chaque matin, pour remplir de foin l'étage de la grange de ses vaches. Une différence notoire peut ainsi être relevée dans les perspectives présentées par les personnes, en plaçant d'un côté les gestes du côté de l'expérience, c'est-à-dire d'un processus qui a une existence limitée dans le temps à des fins principalement éducatives, tandis que de l'autre côté l'entreprise paysanne engage davantage ses acteurs. La notion d'étape apparaît ainsi avec plus de vigueur auprès de cette seconde famille.

Faire l'expérience prend un tel poids qu'habiter en habitat non-ordinaire relève aussi d'une expérience. La trajectoire de l'habitat de Nadia montre bien la dimension expérimentale de son passage dans différents habitats, abordés à chaque fois pour des qualités spécifiques : le contact avec la nature est d'abord recherché dans des cabanes isolées, il prend une forme plus forte avec l'épisode nomade à cheval, avant que ce ne soit la vie de famille qui soit privilégiée, en ayant recours à la commodité d'une petite maisonnette de village, près de laquelle ils posent une yourte, une étape qui va bientôt prendre fin en s'installant dans la grange qu'ils rénovent. De manière générale, les enquêtés partagent l'envie d'une reconnexion par l'habitat immergé dans l'environnement naturel, une expérience qui évolue vers la recherche de plus de confort une fois la « plongée » dans les éléments suffisamment endurée. La trajectoire est similaire pour Vincent, qui vit d'abord en tipi, avant de construire sa cabane, caractérisée par un degré de confort avancé, en comparaison de sa situation isolée et escarpée. Alors qu'il me présente lors de mon premier passage sous un jour largement positif son mode de vie, et parle de projets d'extension avec une cabane plus grande qui permette d'y fonder une famille, lorsque je le recroise l'été qui suit sa rencontre avec India, il envisage leur départ prochain. Il m'explique chercher à passer à quelque chose de « moins rude ». Et commente : peut-être avait-il besoin de passer par cette étape, de se confronter à quelque chose d'intense, mais il a envie de passer à autre chose à présent. Ce nouveau regard qu'il porte sur son lieu de vie montre combien les perceptions sont évolutives. Ce qui était présenté sous la bannière du plaisir est à présent vécu comme des conditions « rudes ».

La notion d'expérience marque une différence importante avec la condition paysanne, pour laquelle la dimension de pénibilité et de difficulté des tâches semble absente. On découvre des perspectives différentes auprès des deux groupes de pratiques. Pour les premiers, l'effort est intériorisé et dépassé, et paraît absent dans sa consonance négative ; tandis que pour les seconds, la pénibilité de certaines conditions va chercher à être résorbée. La conscience de l'efficacité fait ainsi son apparition au travers de la méfiance de l'effort.

Le sauvage : une perception relative

On a vu que Vincent apprécie avoir du bon matériel : il a deux débroussailleuses qu'il a achetée neuves, ainsi que deux tronçonneuses, bien rangées dans son cabanon de jardin. Ces machines ont fini par devenir ses outils de travail, lorsqu'il va débroussailler chez des gens qui l'appellent pour intervenir chez eux. Mais ce qui m'intéresse de relever ici est la représentation qu'accompagne la présence de ces outils.

Un épisode peut être instructif : à la demande de son voisin qui s'interroge sur comment avancer ses travaux, Vincent propose son aide. Il lui demande s'il a une perceuse, son voisin répond qu'il n'a qu'une chignole, l'outil manuel pour faire des trous, et que cela lui suffit. Vincent lui répond qu'il amènera plutôt sa perceuse. Derrière le choix de l'outil, s'exprime le souci d'être efficace. La débroussailleuse, la tronçonneuse, la perceuse, permettent d'aller plus vite, en fournissant un effort moindre. Des notions qui semblent banales, en étant devenues la norme pour notre époque.

C'est pourtant à cet endroit que se dessine une différence entre les pratiques. Certaines se placent en porte-à-faux de représentations dominantes, tandis que d'autres prolongent la manière de penser en vigueur. Ainsi assiste-t-on à une tension entre voir dans les tâches à accomplir une corvée ou un accomplissement. On a suivi David couper un arbre dans la forêt, pour qui scier le tronc à la main, le descendre avec des cordes, le hisser sur son épaule, n'est pas vécu comme un effort pénible ou une perte de temps, mais est une tâche prise dans sa durée et la qualité des gestes qu'elle demande. Un enquêté exprime cette tension lorsqu'il décrit le travail que fournissait son grand-père paysan, qui n'était pas « un travail ou une corvée » mais « un quotidien ». Deux mondes apparaissent : l'un qui voit la présence d'efforts à fournir, l'autre qui le dépasse, par le fait d'aimer exécuter les gestes à la main. La série de tâches manuelles, faire le foin, des fagots, traire, construire etc., décrites dans la partie précédente, prennent tout leur sens dans le goût trouvé à les accomplir, et constitue une clé de compréhension du dépassement de l'idée même d'effort, pourtant fourni.

Le relevé et l'analyse des procédés permettent ainsi de distinguer des groupes au sein de valeurs communément convoquées. Le « sauvage » est une de ces valeurs maîtresses, mais le sauvage peut avoir une scie, ou une tronçonneuse. Relever les usages d'outils m'intéresse lorsqu'ils éclairent les représentations des enquêtés : considérer comme une perte de temps le recours à des procédés manuels alors que des moyens plus rapides, mais assistés, existent en est un exemple fort. On assiste comme à un renversement de la doxa qui nous entoure lorsque scier le bois longuement à la scie ou tourner la manivelle de la baratte à beurre ne sont plus perçus comme une perte de temps que la tronçonneuse ou l'achat d'une plaquette de beurre permettraient de résorber.

Le cas de l'école

Le positionnement autour de l'école offre un terrain privilégié pour remonter au cadre de référence dans lequel prennent place les parents. Pour les adultes qui ont des enfants, l'école est en effet toujours un sujet qui est examiné. Le fait que mettre ses enfants à l'école ne soit jamais une évidence, et qu'au contraire ce soit un sujet passé au crible d'une réflexion intense, m'intéresse pour deux choses : d'une part c'est un endroit où « ça parle » : des valeurs qui guident les personnes, de leur cadre moral, politique,

philosophique, idéologique. L'école constitue un thème concret où la dimension réflexive apparaît alors qu'elle peut être plus discrète sur d'autres sujets – comme l'alimentation, qui se passe souvent d'argumentation. On peut y lire un refus parallèle à ce dont les parents se défient : l'autorité sèche, les contraintes, les obligations, l'enfermement que sont les règles et les normes de conduite. D'autre part, le sujet de l'école montre le rôle du réseau et de la circulation des idées et des pratiques : le choix de déscolariser ses enfants est appuyé par la connaissance d'autres familles qui l'ont fait, il répond à des expériences qui sont partagées, il est argumenté par des lectures. La communication bienveillante, les pédagogies nouvelles basées sur le respect du rythme de l'enfant et l'apprentissage de son autonomie, sont les références d'une éducation qui se partage en réseau. Il faut enfin noter que l'école est un sujet de discussion, de débat, qui n'est jamais résolu, et reste évolutif. C'est donc un sujet mouvant très instructif.

Les aménagements autour de l'école sont nombreux. Selon les personnes rencontrées, le choix a été fait d'une école de proximité dans une classe unique, de l'école à mi-temps, d'une école alternative (type Steiner), ou de déscolariser. L'enfant peut passer de l'école à la maison, à l'école républicaine, avant de retourner à l'école. Il peut aller à l'école mais en être régulièrement absent avec l'autorisation des parents. On a évoqué avec les filles de Manou la souplesse avec laquelle l'école est abordée : si l'emploi du temps scolaire organise une grande partie de l'année, il reste une obligation remplie d'exceptions : absences ponctuelles ou prolongées (tout le mois de septembre) le constituent.
Chez les parents rencontrés, la décision n'est pas prise pour l'enfant, mais ils souhaitent leur laisser le choix. Ce point marque une évolution avec la politique de Barbara et Patrice, qui n'ont pas demandé l'avis à leurs enfants pour ne pas les scolariser. Le choix concernait d'abord les parents, pour qui le refus de l'école était une posture idéologique. La question de l'école est un bon marqueur pour distinguer ainsi différentes postures et voir l'évolution des partis-pris. Les positions des parents peuvent être encore critiques, mais le souci de l'intégration et de la liberté de l'enfant priment désormais.

L'école est le premier sujet qui sort lorsque je rencontre Marina. L'importance du thème pour elle me fait revenir sur ses propos, enregistrés dans le même entretien dont des bouts ont déjà été retransmis. Elle développe dans ce passage sa vision du système scolaire actuel, des dégâts qu'il occasionne, et pourquoi elle a souhaité ne pas y inscrire ses fils. Elle raconte l'épisode de sa fille, éprouvée par l'école, et pourquoi elle a voulu épargner l'un de ses fils :

> Le principal me dit : « Zoé, votre fille m'a ouvert les yeux. » Je le regarde je lui dis : « ah bon, pourquoi ? » « Elle m'a fait comprendre ce que ça pouvait être la souffrance à l'école ». Parce que c'était une gamine, si tu veux, quand elle est arrivée dans ce bahut, elle était joviale, souriante, dynamique, machin, et il m'a dit : « je l'ai vue devenir *grise ». (J'approuve en silence)* Pour qu'un principal de bahut se rende compte du truc, c'est que vraiment ya un déclic. Et toutes, toutes au final. Donc c'est vrai que je me suis dit : celui-là *(son fils de 12 ans)*, je peux lui épargner de s'écœurer. Parce qu'au final, Zoé, quand elle a arrêté, elle a mis au moins six mois avant d'avoir envie. D'avoir envie d'autre chose, d'avoir envie de refaire quelque chose *par elle-même*. Mais putain, c'est une sacrée convalescence, parce qu'en fait à longueur d'année, à longueur de journée, on te dit ce que tu dois faire. Et c'est vrai qu'Esteban, du coup, comme il a été moins

> dans le… bien qu'il soit super discipliné, super scolaire, ça, au bout d'un an, il commence à comprendre qu'il fait les choses pour lui.

Ce passage est instructif car il précise ce à quoi la mère croit, et ce contre quoi elle se positionne. Il faut en effet voir que la déscolarisation comporte un pôle négatif ou répulsif et un pôle positif ou attractif. Derrière la critique de l'école, ce dont il est question, est d'abord l'épanouissement de l'enfant. Cet épanouissement passe par son autonomie : qu'il fasse les choses *pour lui*. Non pas par égoïsme, mais pour qu'il apprenne dès le départ à savoir ce qu'il aime, veut faire, qu'il devienne un sujet autonome, capable de désirer et d'agir avec responsabilité. Le thème de l'émancipation traverse ces lignes, et fait de l'école un sujet politique. Il s'agit en effet que l'enfant apprenne à agir par lui-même et non qu'on lui dicte sa conduite, comme le propose l'école.

Le rapport à l'école apparaît dans son discours sévère et dur. Mais il ne vient pas condamner l'éducation, il rejette le système éducatif conventionnel. La déscolarisation n'est pas un désintérêt de la question éducative, il en est souvent l'exact opposé, en montrant une volonté de réinvestir la question éducative autrement déléguée au système scolaire.

Or les lacunes de ce système sont nombreuses, que Marina illustre lorsqu'elle évoque la « perte de temps énorme, énorme, énorme, entre les transports, les histoires de discipline, les histoires de rabâchage, je crois que statistiquement ils disent que si sur une heure de cours, ya un quart d'heure d'efficace, c'est bien joli. » Mais la plus importante est la souffrance scolaire. Ainsi explique-t-elle que le choix de déscolariser ses enfants a-t-il été progressif : « Le fait de pas mettre les enfants à l'école, j'y suis venue progressivement, et j'y suis venue sur le constat de la souffrance à l'école. »

Inscrire le fait de déscolariser dans un processus est important, il permet de ne pas aborder ce choix comme un mouvement impulsif ou excessif, mais de l'inscrire dans une durée et un cadre. Le choix de ne pas mettre ses enfants à l'école est souvent le résultat de lectures et d'expériences. Dans le cas de Marina, la rencontre du pédagogue André Stern, a été déterminante.

> *(Cette formation à la pédagogie d'André Stern)* m'a vachement aidée parce que j'avais des enfants en souffrance à l'école, moi qui me sentais pas de faire école à la maison, parce qu'effectivement pour moi les enfants ont plus à m'apprendre que moi j'ai à leur apprendre, donc je me situe pas du tout dans un truc où, pour moi, faut remplir un réservoir tu vois ? L'enfant il sait ce qu'il a à faire, si tu le laisses évoluer dans un milieu, il va évoluer dans le milieu, sans que toi t'interviennes donc, pour moi, si tu veux, ma conviction elle a toujours était là, j'ai jamais été capable de faire de l'animation, pourtant, j'adorais les gamins, mais j'ai jamais été capable de mener une activité où je dis « ah ben tient, aujourd'hui, on va enfiler des peeerles » *(exagère)*, ou : on va faire un truc, tu vois ? Moi, j'adore regarder les mômes. J'adore les regarder, voir comment ils sont capables de trouver des solutions, dans leur quotidien, mais leur dire ce qu'ils doivent faire, c'est un truc arggg *(fait mine de s'étrangler)* : ça coince. Et l'école ne fait que ça. *(Léger temps qui pose son assertion)* Et l'animation ne fait que ça. *(Autre léger temps)* Donc c'est vrai que… et pour la première fois de ma vie, je rencontrais quelqu'un [Arnaud Stern] qui disait : laissez faire… Et qui mettait en mots ce que j'avais toujours intuité si tu veux, par rapport au fait que l'enfant apprend quoi qu'il arrive, si tu veux, par lui-même, en fonction de ses besoins quoi. Tu vois, il a expérimenté ça avec ses deux enfants je veux dire, et tu vois la *créativité* des gamins, et le, et le… parce que dans sa formation il donne en images pleins de trucs, je veux dire, tu te dis : mais qu'est-ce qu'on fait aux enfants quoi.

Le choix de déscolariser va de pair avec une confiance dans l'autonomie de l'enfant : s'il est laissé à sa liberté, il trouve de quoi s'occuper et apprendra à son rythme. Une posture partagée par les écoles dites à « pédagogie nouvelle », comme les écoles Steiner, Montessori, Freinet, démocratiques et autres. Et théorisé par des pédagogues, des éducateurs, des philosophes. On pense notamment à l'expérience racontée par Jacques Rancière dans *Le maître ignorant* (1987), qui narre la posture du pédagogue Jacotot à la fin du XVIIIe siècle, pour initier une réflexion sur l'émancipation qui est en jeu dans l'apprentissage, le maître étant celui qui guide seulement l'élève à cultiver sa volonté d'apprendre. Les cas des écoles mutuelles prolongent cet enseignement que le maître ne connaît rien de plus que ses élèves, en proposant un enseignement entre élèves, qui se transmettent chacun ce qu'ils savent. Les réflexions sur l'école sont nombreuses, et les propositions de procéder autrement abondantes.
La pratique de la déscolarisation est à mettre en lien avec l'isolement des installations : les parents se trouvent souvent éloignés de la première école disponible, et encore davantage d'une école à pédagogie nouvelle. Ils préfèrent donc extraire leurs enfants du système scolaire conventionnel, à défaut de les inscrire dans une école qui leur conviendrait. Sans compter que ces écoles sont rares et souvent onéreuses. Le rejet de l'école n'est donc pas bloqué, il s'adresse à une scolarité dominante et répond à un contexte. C'est pourquoi le choix de mettre ou d'enlever de l'école son enfant dépend-il de chaque situation : si l'école est proche et de qualité, elle pourra être préférée au fait de déscolariser l'enfant.

La déscolarisation héberge ainsi une série d'arguments : elle répond à une critique sévère du système scolaire dominant, et croit au contraire dans les ressources de l'enfant pour apprendre et s'autonomiser. La confiance dans ses ressources fait écho à des pédagogues qui ont développé des pratiques éducatives différentes du système conventionnel. Déscolariser est ici une posture réfléchie et argumentée, qui est appuyée par le souci d'une ouverture pour l'enfant : le fait que les enfants grandissent dans un collectif est présenté comme un argument pour leur déscolarisation, du fait que les parents ne sont pas les seuls référents pour eux. Le projet de fonder une « non-école » par Marina dans le village précise en outre combien le fait de ne pas mettre les enfants à l'école est l'inverse d'un désintérêt à la question éducative.

L'école est ce qui rassemble normalement tous les enfants, et le geste du parent qui l'y soustrait est significatif. La distance à l'idéologie dominante s'y exprime. La hiérarchie des valeurs choisie par le parent est rendue manifeste : rejet de l'autorité, importance du rythme propre de l'enfant, de l'environnement immédiat (des montagnes plutôt qu'une classe fermée, et les activités qui vont avec : courir, plutôt qu'être assis). Par le discours sur l'école, les parents disent en fait leur rapport au monde, et celui qu'ils voudraient éviter et transmettre à leur enfant.
En revanche, la déscolarisation crée des questionnements annexes : les enfants sont plus autonomes, ce qui peut les rendre inadaptés à la discipline requise par l'école, et que prolonge le monde du travail.

Ce qui m'intéresse est de voir que l'école reste un sujet qui fait débat entre adultes. Le rapport à l'école est à inscrire dans le vent d'une époque, dans lequel les écoles parallèles se développent, et où l'individu et l'enfant sont mis au cœur des réflexions.
Après avoir analysé l'organisation des quotidiens et les valeurs qui sous-tendent les pratiques, regardons à présent les manières de se rapporter à l'espace de cette famille d'habitants.

c. Des inscriptions spatiales variées, entre ancrage et mobilité

La mobilité des personnes de ce groupe est caractérisée par une diversité de rapports à l'espace. Des cas de fort ancrage spatial, autour d'un périmètre restreint, peuvent être parallèles à une mobilité organisée, qui nuance l'exiguïté de l'espace appréhendé au quotidien. Des migrations pendulaires, non sans écho avec des migrations répandues et encouragées, rapprochent aussi certaines organisations de vie de manières d'habiter qui sont devenues « ordinaires ». On ne rencontre donc pas un seul type d'inscription qui permettrait d'unifier une famille de pratiques communes, mais plusieurs.
Des traits partagés par l'ensemble des personnes peuvent cependant être trouvés : avec l'isolement des habitats, le souci de grouper les déplacements est récurrent, par souci du coût et d'économie d'énergie. Une conscience écologique peut s'exprimer comme telle, alors même qu'elle est absente la plupart du temps des discours. Elle est pourtant présente, notamment dans les pratiques alimentaires, mais elle se passe d'ordinaire d'argumentation, comme si elle était totalement intériorisée. Les pratiques de mobilité continuent ainsi d'informer sur les partis-pris des personnes et le rapport au monde dans lequel elles s'inscrivent.
Ce groupe est intéressant pour voir la diversité des rapports à l'espace, où des liens peuvent être tissés avec les quotidiens paysans dans les organisations de vie où sont présents des animaux et un petit potager, bien que la motivation à rester sur place apparaisse plus ici comme un choix volontaire que comme la conséquence d'activités à assumer. Mais il laisse aussi entrevoir un rapport souple à la mobilité avec des trajets réguliers ou ponctuels, de plus ou moins longue distance. Cette variété permet de relever la diversité des inscriptions spatiales à l'œuvre dans des installations proches et différentes à la fois.

Un quotidien sur un rayon restreint allié à une mobilité ciblée

La présentation que fait Jérémy de l'organisation de son année est intéressante pour relever un quotidien qui articule différents plans, et différentes échelles. Ce premier exemple donne un aperçu d'une organisation cyclique de l'année, où un ancrage très local est accompagné d'excursions ponctuelles qui agrandissent l'échelle des déplacements annuels. Relever l'organisation qu'il présente nous intéresse pour accéder à une logique qui combine plusieurs sources : économique, écologique et relationnelle.

Un quotidien réglé aux multiples activités : une organisation rodée, saisonnière, qui articule le relationnel et l'économique.

Lorsque Jérémy présente son quotidien, il relève que c'est « presque du papier à musique ». Il peut me décrire chaque période de l'année sans difficulté, chacune étant liée à des activités spécifiques, calées sur les saisons.
L'organisation de l'année peut être résumée autour de grands pôles :

. De la mi-novembre à fin mars : il fait des chantiers de taille d'arbres et de greffes
Une période au milieu de laquelle il prend un mois de vacances, de la mi-décembre à la mi-janvier, pour retrouver ses parents, son frère et sa sœur, dans le Saumurois.

. Au printemps, il passe un mois en Provence, où depuis cinq ans, il poursuit un chantier chez des amis. Il s'arrange pour passer à l'aller ou au retour à un festival de danse traditionnelle qui a lieu à Saint-Jean-du-Gard tous les ans, sur le week-end de Pâques.

. De la mi-mai à la mi-juillet : il partage son temps entre l'entretien de sa pépinière d'arbres fruitiers un petit peu tous les jours, du bricolage, des chantiers de taille d'arbre, et l'entretien des treilles de vignes.

. Juillet et août sont laissés libres : il bricole pour lui en général en juillet (mécanique, entretien des clôtures, de la pépinière…), avant de retourner voir sa famille en août. Il reste un mois.

. En septembre, lorsqu'il revient en Ariège, il continue de faire des choses pour lui et entame la préparation du jus de pomme pour le mois suivant.

. Il presse du jus de pomme de mi-octobre à mi-novembre

Cette organisation de l'année articule plusieurs logiques : la période d'octobre à mars lui permet d'avoir les rentrées financières dont il a besoin, avec les deux sources de revenus principaux que sont les chantiers de taille et le jus de pomme. La dimension économique n'est pas absente de son organisation de vie, la question de l'argent apparaît à plusieurs reprises dans les échanges. S'il est très actif, c'est qu'il a besoin d'argent. Il partage ainsi une logique que l'on pourrait appeler « conventionnelle » ou « intégrée », différente d'autres postures pour lesquelles le souci de gagner de l'argent est relégué au bénéfice d'une qualité de vie augmentée. Non, ici, Jérémy travaille, pour gagner de l'argent, dont il a besoin pour se déplacer, manger, et développer ses activités. Une logique en somme assez classique.
Mais ses activités saisonnières lui permettent à côté de laisser une place importante pour quatre moments forts de l'année : deux longs séjours auprès de sa famille à Noël et en août, ainsi qu'un passage en Provence au printemps et à l'automne.
La dimension économique s'enrichit ainsi d'une dimension humaine, que relève Jérémy en précisant que c'est ce qui constitue le fil rouge de son organisation annuelle. « Le lien, le truc qu'est là toute l'année, c'est… c'est les amis, les amis ou la famille, mais c'est l'humain quoi. »

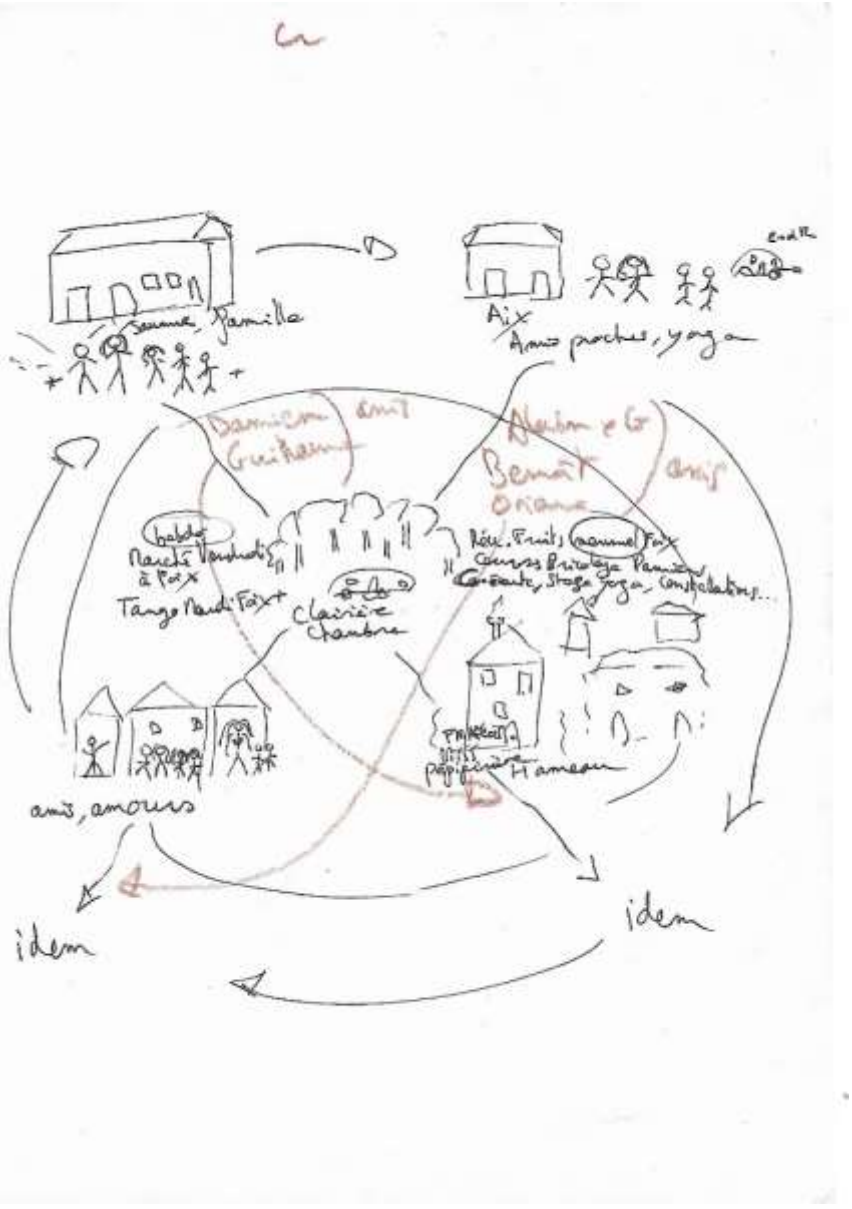
Si l'on compare le quotidien de Jérémy à celui de Marina ou Vincent présentés auparavant, un nouvel élément apparaît : le travail y a une place plus importante, assumé dans sa dimension économique, pour répondre à des besoins financiers qui ne sont pas tus. Il en découle un emploi du temps rempli d'activités. Mais dans ce plein, Jérémy garde une place pour « l'inactivité » des liens familiaux et amicaux. Un autre régime du travail et

du temps libre apparaît alors, caractérisé par un équilibre donné aux deux pôles, avec d'une part une place, réelle, donnée à des activités sources de revenus, qui laisse une place, réelle aussi, pour la famille et les amis. La vision qu'il a de l'organisation de son année intègre pleinement ces deux pôles : un temps pour travailler pour l'extérieur, et un temps pour soi, pour visiter et passer du temps avec ses proches. Nous ne sommes donc pas face à une logique qui exclut ou oppose, mais qui construit et agence.

Un quotidien basé sur un rayon de 15 kilomètres, avec des ouvertures

La carte mentale qu'il réalise à ma demande donne lieu chez lui à une représentation imagée où apparaissent des pôles. La forme circulaire du schéma et les éléments qu'il mentionne nous intéresse car ils informent d'une logique qui articule plusieurs échelles et plusieurs dimensions.

Figure 7.1. Carte mentale, Jérémy, Séronais, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2018



La lecture qu'il fait de sa carte revient sur la représentation d'un centre : sa caravane, « ma chambre, là où je sens que vraiment je respire ». Autour de la clairière dans laquelle elle se trouve, au plus proche, se trouvent d'abord la maison de François, chez qui il mange et se douche, peut téléphoner, sa base « en dur », et à équidistance d'autres maisons remplies d'amis, et celle de son amoureuse, à 10 kilomètres de chez lui.
Le centre est le lieu des activités et des déplacements quotidiens : le marché de Foix le vendredi, le cours de tango le mardi, d'autres loisirs et de l'utilitaire (courses à Pamiers).
Un deuxième cercle mentionne Saumur et Aix, les deux villes où il se rend plusieurs fois par ans. Calés sur des périodes arrêtées (Noël, Pâques, vacances d'été), elles chapeautent le reste de l'année avec leur retour régulier. Il rajoute ensuite avec le crayon sanguine les haltes qu'il fait lorsqu'il se rend dans le saumurois et en Provence. Ce sont des étapes obligatoires, ou quasiment, il choisit le jour où il part en fonction d'eux.
On remarquera que les activités source de revenus ne sont pas représentées : l'accent est mis sur le lien humain.

Cette organisation, ou plus exactement la représentation de l'organisation de l'année par le sujet, montre une organisation rodée et régulière, où coexistent deux dimensions : le quotidien prend place sur un rayon d'action qui ne dépasse pas 15 kilomètres, mais qui est enveloppé de destinations plus lointaines. La représentation circulaire permet de distinguer deux cercles, imbriqués l'un dans l'autre. Les pôles lointains alimentent dans ce sens le cœur, qui est le lieu de vie.
Cette double logique m'intéresse car elle nuance l'image d'une inscription spatiale resserrée, donc enfermée, sur un périmètre d'une dizaine de kilomètres. En réalité, elle est accompagnée d'une ouverture sur d'autres espaces. On peut ainsi relever que l'espace vécu est plus large que la clairière où se trouve la caravane. Il est même plus large que l'espace qui comprend la caravane et la maison de François, car il comprend les maisons des amis alentours. Il intègre enfin d'autres espaces où il a aussi des habitats, retrouvés de manière régulière : la maison familiale, la caravane qu'il a gardé en Provence. L'espace vécu apparaît dans ce cas à la rencontre d'une logique de proximité et de mobilité.
Mais ce qui m'intéresse également, est de voir l'organisation qui accompagne ces excursions régulières : la mobilité n'est pas prise à la légère, elle est aménagée par une série de mesures, où se lit un souci écologique. L'organisation de l'année qui apparaît est le résultat d'une double posture qui reconnaît le sens de vivre sur un territoire restreint en cultivant quelques liens forts, tout en s'autorisant des échappées plus lointaines. Cette organisation montre comment des compromis sont faits.

L'organisation rodée répond en effet à un souci en particulier, celui de l'utilisation de la voiture. Évoluer dans un rayon de 15 kilomètres répond à l'attention de réduire ses déplacements au quotidien. Lorsque Jérémy va loin, il calcule son trajet pour qu'il tombe en même temps que des événements qui se passent sur sa route (les allers en Provence et à Saumur sont calqués sur les dates de festivals de danse), et il reste longtemps sur place. Il argumente ses choix par l'ennui qu'il éprouve en voiture (la voiture « le gave »), et une réflexion écologique : « On aimerait bien que ça soit moins pollué tout ça, et on

commence quand ? Déjà je roule en bagnole ; bon. Je roule à l'huile, mais ta bagnole elle est faite avec quoi ? Que des merdes, du plastique, des caoutchoucs, de la ferraille, que des trucs hyper polluants. » A défaut de pouvoir réduire ses déplacements pour ses activités professionnelles, il essaie donc de les réduire pour les loisirs.
Le souci de la pollution justifie ainsi l'organisation de ses trajets, mais le choix de rester longtemps sur place répond aussi à une vision de l'ensemble du déplacement. Le précepte écologique n'est pas perçu comme une contrainte, car il s'articule à une autre raison fondamentale, qui est qualitative, de la qualité de présence qu'il veut avoir pour les liens amicaux et familiaux qu'il veut entretenir. L'organisation qu'il met en place montre ainsi un positionnement global, où le moyen de transport, le temps pris au voyage et le temps du séjour, a une importance, à l'inverse d'un rythme prôné dans la société dominante, qui incite à se déplacer vite pour peu de temps, en proposant des trajets éclairs dans un lieu dépaysant.

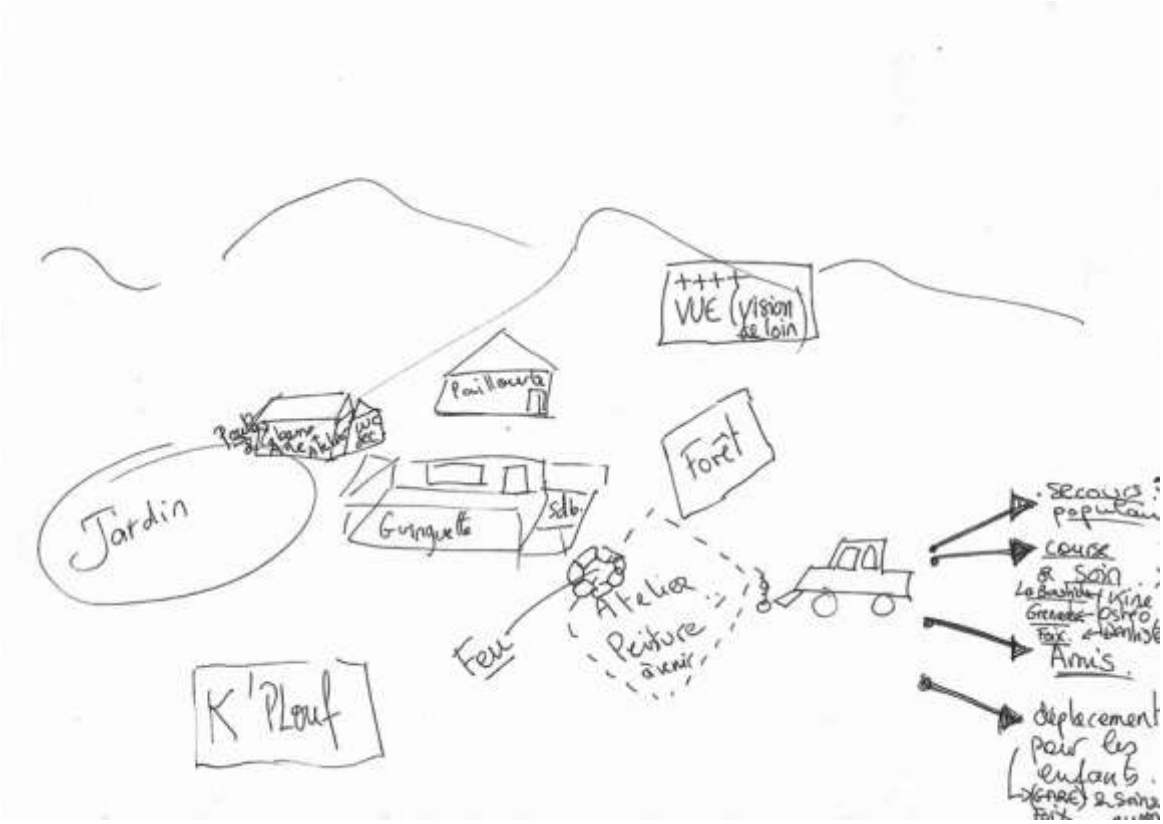
Rester sur place : la satisfaction du lieu de vie

D'autres inscriptions spatiales peuvent être relevées, davantage centrées sur les lieux de vie. Elles font écho à ce titre à l'ancrage relevé auprès de la première famille de pratiques, caractérisée par un périmètre d'action calqué sur le lieu de vie, et qui peut s'étendre à la vallée mais reste restreint. La présence d'animaux et de potagers peut expliquer ce fort ancrage, mais il correspond avant tout au plaisir de rester sur le lieu de vie, aménagé aux goûts des habitants, qui peuvent remplir leur quotidien de mille actions différentes.
Le fait de rester sur place est ainsi argumenté par l'équilibre rencontré. C'est ce qu'évoque Marina lorsqu'elle raconte ne pas avoir besoin de partir en vacances car tout est sur place.

> Oui, effectivement, on n'a pas de ronds, on va pas spécialement en vacances, mais en même temps *(petit rire)*, on est tellement bien là qu'on n'a pas spécialement envie d'aller en vacances, je veux dire globalement on vit avec pas grand-chose, et les gamins ils demandent pas des activités à droite à gauche, ils ont tout là. La grande elle a son cheval, ya des ânes, machin machin ; c'est une *toute autre* organisation qui nous permet de, sur place, pas avoir envie d'aller chercher ailleurs.

On pourrait bien sûr se demander dans quelle mesure les enfants s'adaptent et demandent ce qui est possible, mais ce constat s'articule aussi à la remarque déjà relevée de Nicolaï, le compagnon de Marina, qui explique qu'ils sont « en vacances toute l'année ». Le fait de sortir très peu n'est pas synonyme d'enfermement, il ne correspond pas non plus uniquement à des ressources insuffisantes qui enfreindraient la mobilité, il n'est pas davantage la conséquence de contraintes que demandent le lieu de vie, il est à articuler au type de quotidien hébergé. La diversité des activités présentes sur place rend le lieu pluriel et varié, et diminuent le besoin de variation et d'ouverture. Le lieu de vie prend les traits d'un lieu autosuffisant dans ce cas.
La représentation de la carte mentale témoigne de l'ampleur prise par l'espace vécu, concentré sur le lieu de vie.

Figure 7.2. Carte mentale de Marina, Kaplouf, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2018

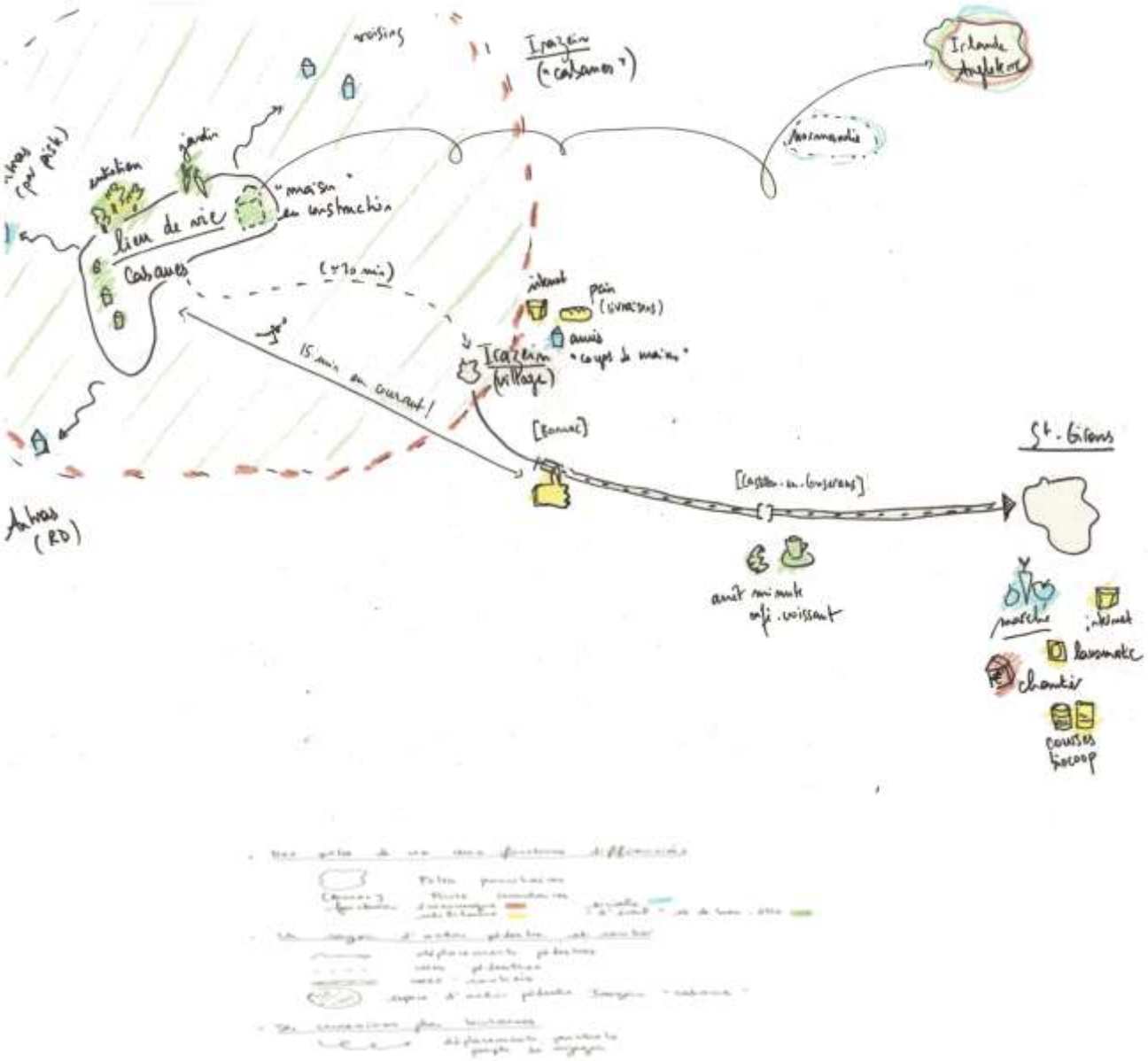


On peut noter la présence des différents habitats, supports de fonctions spécifiques, qui rappelle que le quotidien, pour se passer sur le même lieu, bénéficie de la variation de plusieurs espaces. On notera aussi la présence des éléments qui entoure les habitats : la forêt, la vue, le jardin. L'espace extérieur au lieu collectif est en marge de la feuille, listé sous forme de points et non représenté sous forme d'images comme le reste. Ils concernent essentiellement des points utilitaires : courses, soins, déplacements pour les enfants, secours populaire. Les amis sont soulignés, comme étant un élément important du quotidien hors-lieu collectif.

La carte de Marina est centrée sur le lieu de vie qui prend toute la feuille. Les déplacements sont en effet peu nombreux dans ses dires. Selon les situations, les échanges avec d'autres lieux sont cependant plus ou moins présents.
Le cas de Vincent montre une articulation plus prononcée du lieu de vie à d'autres espaces. Sa cabane prend une place certaine, mais elle est en lien avec les autres cabanes voisines dans lesquelles Vincent se rend régulièrement. Beaucoup de déplacements ponctuent son quotidien. L'espace vécu dépasse ainsi la clairière pour comprendre le pan de montagne, mais au-delà, il intègre le marché de Saint Girons qui est un élément important dans la semaine.
Si j'essaie de faire une synthèse de son inscription spatiale, apparaît ainsi un pôle central, avec la cabane au cœur. Mais elle est elle-même intégrée à un ensemble plus large, où se

situent d'autres cabanes. Le périmètre de vie est pédestre, il emprunte les sentiers de montagne pour rejoindre le village et se rendre chez ses voisins. C'est donc un périmètre restreint. Mais il s'accompagne d'une mobilité régulière qui va jusqu'à Saint-Girons. La ville remplit une fonction utilitaire (lavomatique, internet, courses Biocoop) et sociale (marché).

Figure 7.3. Représentation synthétique de l'inscription spatiale de Vincent, M. Mialocq, 2018



Une logique pendulaire

Un cas d'installation qui combine inscription locale et mobilité avec une grande ville a également été relevé. C'est le cas de Carole, qui partage son quotidien entre un lieu collectif dans la campagne du Mas d'Azil, et des allers-retours fréquents à Toulouse pour son activité de thérapeute.
Ce cas est intéressant pour le contraste qu'il donne avec les cas exposés qui précèdent. On peut y relever la différence de recours selon les territoires.

Mon sujet s'est intéressé en priorité au piémont et à la moyenne montagne, notamment pour leur éloignement à la métropole Toulousaine. On a vu qu'ils hébergent des inscriptions spatiales caractérisées par une mobilité limitée, l'espace vécu étant concentré autour du lieu de vie. Mais les coteaux Ariégeois peuvent accueillir d'autres logiques. En étant la zone de l'Ariège la plus proche de Toulouse, le recours à la ville peut être plus régulier. Les déplacements et les échanges peuvent être plus fréquents alors, et intégrer un élément absent des autres démarches : la métropole. Des inscriptions spatiales prennent forme alors dans une alternance entre lieu de vie en milieu rural et source de revenu en milieu urbain. Sans aller jusqu'à assimiler ces mobilités à de la périurbanisation, on peut noter qu'elles se rapprochent d'une logique pendulaire largement répandue dans d'autres cercles. Ce point est intéressant, car il montre que des habitats non-ordinaires dans leurs formes ou leur statut peuvent héberger des organisations de vie partagées par d'autres formes très ordinaires.

d. Confort et souplesse d'habitats légers sans permis

Les habitats de la partie précédente étaient principalement des bâtis en dur, adaptés aux conditions rigoureuses de la montagne. Cette autre famille de pratiques est hébergée dans d'autres formes d'habitats, légers (caravanes, yourtes), ou que l'on pourrait appeler intermédiaires, avec une bonne représentation de cabanes. La situation géographique des habitats est un facteur de cette déclinaison, en regroupant des cas rencontrés plus dans le Piémont ariégeois que sur les pentes de montagne. Le Séronais est un paysage aux vallons prononcés, pourtant davantage accessible que le début de la montagne rencontré autour de Massat par exemple. Les habitats sont par conséquents plus accessibles et moins isolés, tant des constructions voisines que d'une petite ville proche. On a pourtant aussi rencontré des habitats isolés et escarpés, notamment dans la vallée du Biros ou de la Bellongue. Le relief prononcé ici aurait pu conduire à rencontrer en majorité des bâtis anciens de montagne, réaménagés en habitats par de nouveaux arrivants, au lieu de quoi les communes d'Antras et d'Irazein dans la vallée du Biros sont réputées pour héberger de nombreuses « cabanes ». Les guillemets sont nécessaires car l'étude de terrain a néanmoins montré que la « cabane » est un terme générique pour désigner tant les granges de montagnes réaménagées, souvent sans être déclarées en tant qu'habitats, que des habitats auto-construits par les nouveaux arrivants, en bois (cabanes) comme en toile (tente ou yourtes). La vallée héberge ainsi des habitats légers, en dépit de la situation déjà escarpée et élevée.

Ce qui distingue les habitats de ce groupe du premier est ainsi d'abord leur forme, et par conséquent leur statut. Il est question ici d'habitats non-ordinaires d'un point de vue

du droit, avec des habitats construits sans permis. En revanche, leurs conditions d'habitations peuvent être beaucoup plus ordinaires que celles rencontrées dans les habitats des vallées de Massat. Les habitats ont plus de commodité (gazinière, eau chaude), et une importance particulière est donnée aux formes et aux matériaux, du fait de l'auto-construction et d'un soin donné à l'habitat. L'habitat prend une autre importance ici, il est le lieu qui accueille un quotidien à temps plein, tourné vers des tâches plaisantes. L'habitat ne fait alors que prolonger la logique présentée jusqu'ici, où le quotidien a une place significative. A noter, le souci de s'éloigner physiquement du monde « d'en bas », comme l'imagent les habitants, sera plus fort sur les pentes de montagne, mais il est décliné aussi dans le piémont, avec un habitat isolé dans une clairière (caravane de Jérémy) ou le choix d'un village isolé (Montagagne), difficile d'accès.

Des habitats sans permis

Les habitats rencontrés dans cette famille de pratiques permettent de revenir sur la diversité des habitats non-ordinaires présentée dans la première et la deuxième partie. On a vu que le terme pouvait rassembler autant des habitats aux conditions d'occupation non-ordinaires, qu'au statut irrégulier, qu'aux deux éléments réunis. Sans avoir cherché à isoler une forme de bâti spécifique, la famille de pratique qui a émergé de l'analyse des situations, aboutit à extraire des logements similaires. On pourra se questionner sur cette incidence, où l'habitat semble accordé à un mode de vie.

La première spécificité des habitats rencontrés est leur statut : ils sont tous irréguliers. Les habitats sont construits sur des terrains agricoles ou naturels, sans autorisation. Dans la famille qui précédait, la présence d'un bâti ancien évitait le problème de leur légalité. Leurs formes étaient « ordinaires » de l'extérieur, intégrées aux autres constructions de montagne. En revanche, j'ai développé leurs conditions d'occupation, pour comprendre le rapport à des conditions rudimentaires abordées sans difficulté. Les habitats ici montrent un autre pan des habitats non-ordinaire, peut-être plus connu, avec la présence d'habitats légers. Cette variation répond d'abord à la différence de sites d'implantation. Le Piémont Ariégeois est moins élevé en altitude, plus accessible que le début de la montagne. La montagne y est déjà un élément présent par le temps d'accès au terme de plusieurs lacets, mais elle est encore un élément du paysage qui reste au second plan. La présence de cabanes, de caravanes ou de yourte répond à un climat moins rigoureux, mais aussi à la présence d'un bâti plus important, et néanmoins insuffisant, pour accueillir les besoins des nouveaux arrivants. Le cas de Montagagne sera un exemple sur lequel je reviendrai dans la dernière partie. Il montre en effet un exemple de village saturé, dans lequel les habitats légers viennent apporter une réponse à l'absence d'une offre de bâti disponible, ou abordable. La question de l'accessibilité des terrains et du bâti est un aspect nouveau dans les territoires abordés à présent. En étant plus proche d'axes de circulation, ou mieux exposés, les personnes sont confrontées à une plus forte pression foncière, dans laquelle l'habitat léger se présente comme un aménagement d'une situation inaccessible, soit en termes d'espace vacant, soit en termes de coût. La vallée du Biros en est un exemple probant, en montrant une situation de l'habitat très différente de la vallée du Bernède, alors même qu'elle pourrait lui ressembler de par sa situation géographique.

Comme à Massat, la montagne qui naît immédiatement pourrait privilégier des habitats en dur au détriment d'habitats moins robustes, plus fragiles sous la neige et moins bien isolés. Au lieu de quoi rencontre-t-on un grand nombre d'habitats légers. Cette vallée montre en fait deux différences importantes de celle du Bernède : son exposition et son accessibilité. La vallée de Bernède est plein nord, et la route qui la rattache à Massat d'abord, à Saint-Girons ensuite est longue et sinueuse. Au contraire, la vallée du Biros est plein sud, et l'accès à Saint-Girons est plus facile et plus rapide. Ces caractéristiques ne sont sans doute pas sans incidence sur le développement d'habitats différents dans les deux vallées. Celle du Bernède n'est pas prisée, son développement se fait de bouche à oreille, par l'interconnaissance principalement, tandis que les villages d'Antras ou d'Irazein jouissent d'une certaine notoriété, et de conditions de vie plus clémentes, qui les rend plus attractifs, et donc font jouer leur accessibilité foncière. La présence d'habitats légers apparaît dans ce contexte comme la conséquence de la saturation des habitats anciens disponibles. Récupérés dès les années soixante-dix, ils sont aujourd'hui tous occupés, et si l'on veut s'installer sur place, il faut donc (auto)construire. L'habitat léger est une solution dans une zone naturelle non constructible, pour pouvoir s'implanter à moindre frais au cœur de la montagne. On a déjà évoqué le rôle du réseau et de l'essaimage par capillarité : le cas des villages d'Antras et d'Irazein en est un bon exemple, en montrant des pratiques similaires encouragées par la connaissance de celles du voisin, et par l'action des habitants qui s'aident les uns les autres. Vincent a déjà construit deux cabanes sur son terrain, et a construit des cabanes pour des connaissances : son « style » s'étend ainsi aux alentours.
Ainsi l'habitat léger correspond-t-il autant à des conditions géographiques dans le cas du Piémont, qu'à l'absence de logements disponibles ou accessibles, qu'à une culture partagée par les usagers.
Il apparaît à la croisée de « choix » et de « réponse » à un contexte. L'illégalité dans ce cadre n'est pas une volonté mais une conséquence d'une série de facteurs.

Un nouvel extrait de l'échange avec Marina permet de rentrer dans la logique accompagnant la construction d'un habitat sans permis. A l'origine du projet, elle a déposé un permis pour construire leur maison commune. Mais le terrain étant agricole, le permis est refusé. Ils entreprennent alors de construire sans autorisation. Dans l'échange, elle revient sur ce refus, qu'elle met en lien avec le besoin pourtant fondamental pour l'homme de pouvoir construire son habitat.

> Construire ta maison toi-même, ça fait sens, c'est quand même un besoin qui est inhérent depuis le début de l'humanité, que d'avoir un abri. Pour les intempéries. Je veux dire, depuis le début de l'humanité, l'homme se construit des abris, ou vit dans des grottes et puis progressivement s'est construit des choses pour se protéger du climat quoi. Non mais je veux dire, c'est *fondamental* (insiste). (Elle accentue) *Pourquoi*, aujourd'hui quand tu veux faire une maison, tu dois passer par : ce spécialiste, ce spécialiste, ce spécialiste, qui vont te ruiner pour 40 ans, donc pendant 40 ans tu vas devoir fermer ta gueule à ton taf, parce que t'as un emprunt, et juste pour un besoin fondamental que tu peux, *toi-même*, pour peu qu'on t'ait pas enlevé toute confiance en toi, que tu peux toi-même palier, quoi. (Et de conclure) Merde ! C'est un truc de barge, quoi ; enfin, ça marche sur la tête. Moi j'suis super contente finalement de pas avoir eu de permis de construire, parce que du coup, on n'a pas pu faire de prêt, puisqu'il n'y avait pas

> d'autorisation de construire, donc on a du tout faire avec des bouts de ficelles. T'imagines, avec un RSA, construire des baraques…

L'habitat sans permis vient remettre ici en question un ordre juridique qui apparaît injuste, alors que le choix, lui, est présenté comme étant juste. Il est en effet ramené au bon sens de répondre à un « besoin fondamental » de l'homme, que le fait de ramener aux origines de l'humanité justifie davantage encore. Ce discours opère ainsi un renversement : en remettant en question l'ordre logique pour accéder à un toit, elle met en tension la légitimité du droit par rapport à la justesse des choix. Avec la complexité à laquelle est soumis l'habitat, entre autorisations et coûts de construction, l'habitat sans permis vient remettre en question l'ordre juridique et ses protocoles, pour proposer un autre ordre des choses.

L'avantage principal des habitats sans permis réside dans leur coût, qui reste modique du fait de la nature des terrains (agricoles ou naturels), et des procédés de construction. L'auto-construction constitue une économie financière non négligeable, du fait de ne pas avoir besoin de professionnels, et du fait d'avoir souvent recours à des éléments de récupération (portes, châssis, fenêtres ; toute la structure de la guinguette est issue d'un ancien hangar récupéré par Marina) ou à des matériaux présents sur place (bois, terre). Marina estime le coût total de la guinguette à moins de 5000 euros.
Mais le coût des habitats varie selon les espaces, les compétences des auto-constructeurs, et leurs perspectives. Certains habitats croisés à Antras montrent ainsi la présence d'autres logiques, avec des « cabanes » construites avec l'aide de professionnels, dont le coût est plus important (15 000 euros).

Des habitats confortables[35]

Une autre différence importante avec les habitats des quotidiens paysans réside dans leur confort. Tout en présentant des conditions matérielles différentes d'un habitat conventionnel normé, ce sont des habitats qui offrent un confort certain, et des conditions matérielles éloignées des habitats dits paysans. Seuls quelques éléments du confort moderne manquent, mais correspondent alors à des choix. La guinguette par exemple est pourvue de tout le confort moderne, avec l'accès à l'eau, l'électricité, internet, le téléphone, une gazinière, des appareils électroménagers (mixer, extracteur à jus), mais elle n'a pas de réfrigérateur ni de chauffe-eau électrique ou à gaz. Ces deux « absences » de la panoplie du confort moderne, correspondent à des choix et ont leurs suppléants : le frigo n'étant utile que les deux mois dans l'année où il fait chaud, ils préfèrent s'en passer le reste du temps, sachant qu'ils ont un congélateur ; ils ont par ailleurs un chauffe-eau à bois, qu'ils allument au besoin. Ils apprécient « mériter » l'eau chaude ainsi produite.

Ce sont aussi des habitats beaux. Le souci esthétique se lit au travers du choix des matériaux et des formes. Le fait d'être des habitats auto-construits rend plus visible les

35 Pour se représenter l'intérieur des habitats, se référer aux photos présentées dans le cahier iconographique de la thèse.

goûts des acteurs, et le soin qu'ils vont accorder à sa réalisation. Les habitats parlent davantage des goûts et des cultures de leurs habitants, allant jusqu'à faire apparaître une symbolique de l'habitat.
L'habitat est un sujet qui parle : Pierre explique qu'il ne voulait pas de structure auto-portée[36] pour sa cabane, car les voliges qui s'enroulent au centre donnent un effet tourbillon qui le mettent mal à l'aise. Il a pensé un toit en forme de feuille, qui se dépose délicatement sur un poteau qui a gardé sa forme d'arbre. Sa couche est ainsi comme abritée, par la feuille qui la protège.

D'autres procédés constructifs que ceux observés à Massat peuvent être relevés, dans lesquels le « tout-manuel » et le « tout-sur-place » ne l'emportent plus : Vincent a fait ses cabanes avec les bois qu'il a coupé sur son terrain, mais il a acheté les planches pour barder ses murs. Des éléments comme le plastique des toits végétaux font leur apparition dans les matériaux jusque-là entièrement naturels. Les constructions renvoient moins à une démarche intégrale, elles utilisent les outils qui facilitent leur exécution (scie circulaire, tronçonneuse, perceuse…).

Les habitats permettent ainsi d'observer la déclinaison des cultures entre habitants du non-ordinaire. Ils sont le reflet des partis-pris repris dans cette partie, où le quotidien a une place décisive, en remplaçant le rôle que pourrait prendre le travail. Les habitats sont soignés car ils sont importants pour leurs occupants, qui y passent beaucoup de temps ou tout du moins qui l'appréhendent comme une ressource (pour se reposer, pour se retrouver). L'importance donnée à l'habitat explique la présence d'un confort plus grand, et l'intérêt porté à l'améliorer. Les habitats de cette partie sont plus transitoires que ceux du premier groupe. Bien que déjà plus confortables, ils montrent des limites que leurs habitants vont chercher à résoudre, parfois en changeant d'habitat. Ces derniers sont sensibles à la « rigueur » déjà relevé dans les paragraphes qui précèdent, absent de la logique paysanne. Les habitats légers montrent ainsi leur dimension ponctuelle, adaptés à une étape de vie qui prend fin avec la formulation d'autres besoins. Ainsi de Vincent qui pense descendre pour trouver des conditions moins rudes, ou de Nadia qui attend impatiemment que leur grange soit rénovée pour pouvoir vivre dans un habitat « plus dur, plus confortable » que ne l'est leur yourte. Le temps et les moyens mis en œuvre pour la rénovation de cette grange sont d'ailleurs éloquents pour relever la déclinaison des manières d'aborder l'habitat, et au-delà, pour voir la diversité des cultures et des démarches des habitants. L'auto-rénovation accompagnée à laquelle ils ont recours, ou le soin apporté à des matériaux de qualité écologiques onéreux, distinguent cette entreprise des démarches paysannes, comme celles de Peter ou de Manou et Antoine qui procèdent sans aide extérieur, avec peu de moyens, entièrement à la main.

36 Une charpente autoportée n'a pas besoin de ferme, elle est constituée d'un assemblage de bois ronds qui s'enroulent autour d'un centre, et se soutiennent les uns les autres du fait d'un calcul de leur agencement. Le toit est donc plat et ressemble à une spirale de l'intérieur de la cabane. Voir à ce propos dans le cahier iconographique une cabane à Copeaux Cabana.

Conclusion chapitre 7

A côté des quotidiens paysans, les habitats non-ordinaires en Ariège hébergent des manières d'habiter caractérisées par la souplesse, la variation et la diversité de ce qui forme le quotidien. Le rapport à l'obligation extérieure est central pour comprendre ce dont ces organisations s'écartent, et enquêter sur leurs conditions d'exercice. Les différences avec l'autre famille de pratiques sont importantes, que ce soit dans l'organisation des journées, qui n'ont pas de tâche contraignante comme peut l'être le soin à donner à des bêtes, mais aussi dans les perspectives et les valeurs qui guident les personnes. La référence centrale n'est pas une condition paysanne passée, porteuse de valeurs à réactualiser au présent, mais elle est plus empreinte de valeurs qui font partie de la modernité : le souci de rester libre de ses moindres gestes et actions, d'être un sujet autonome, d'être dans un rapport de plaisir qui se défie de toute contrainte, peuvent être troublantes de proximité à l'idéologie néo-libérale qui présente l'individu comme étant au centre de ses décisions et de ses actions. Les conditions de mise en œuvre de ces valeurs distinguent cependant ces installations des formes de vie par ailleurs en activité dans la société, et les éloigne de la récupération dont elles pourraient faire l'objet. L'ensemble des champs parcourus, le quotidien, la mobilité, l'habitat, montre assez la singularité déployée par ces pratiques. Si elles sont sensibles au vent d'une époque, elles proposent des réponses inédites. L'enjeu aura été de restituer la logique sous-jacente au mouvement et à la diversité du quotidien, pour comprendre l'attitude globale dans laquelle se positionnent les personnes. Une fois de plus, c'est la vie dans son ensemble qui est passée au crible d'une réflexion qui reprend les éléments un à un pour les agencer, les accorder, les contourner, en vue d'une cohérence générale. L'intérêt est alors de relever les compromis que les personnes doivent faire, confrontées en permanence à des contradictions et à des paradoxes, que n'importe quelle expérience comporte.

Au terme du temps passé à analyser les pratiques, on peut choisir de valoriser les différences ou les continuités entre les deux familles. Car si le plaisir nous semble caractériser davantage cette famille-ci, des optiques de sobriété ont aussi été rencontrées. Si les habitats sont généralement plus confortables, certains montrent des conditions d'habitation aussi simples que leurs acolytes paysans, et on se souvient que les habitats paysans comportaient un soin et un souci esthétique qui les éloignaient d'un rapport purement fonctionnel. La distinction des deux familles est ainsi une construction analytique, proposée pour distinguer des temps forts selon chaque expérience. Mais les circulations entre chacune sont nombreuses.

Pour conclure sur les quotidiens inventés « heure par heure », on peut préciser encore sur quoi porte le refus ou l'absence de planification. La méfiance est en effet dirigée sur la forme salariée conventionnelle, où l'individu n'est pas libre de ses horaires et n'a pas un regard sur l'ensemble du processus. Mais les contraintes biologiques et naturelles sont, elles, acceptées, et prennent, comme auprès des paysans, une nouvelle saveur du fait de leur donner de la place. La liberté savourée s'attache concrètement aux horaires (pouvoir fluctuer ses heures de lever), et à la nature des activités. Mais elle ne signifie pas une absence de structure totale. Ce qu'il importe, c'est le fait de pouvoir choisir et la possibilité de varier.

On notera aussi pour finir que cette culture de la liberté et du plaisir peut rencontrer des difficultés. Une visée qui paraît simple peut s'avérer complexe. Jouir d'un quotidien délesté de contraintes, et parvenir à bien vivre quand même n'est pas à la portée de tous sous n'importe quelle condition. Des regrets et des changements de projet existent, qui montrent que vivre en habitat non-ordinaire ne convient pas à toutes les situations. Ce type d'habitat demande d'être disponible pour les conditions qu'il impose, souvent assez délicates au départ, que certains ne se sentent pas d'endosser – on pense à Manon qui revient sur son intention de vivre en cabane, du fait de la taille, des conditions d'occupation et d'accès limitées qu'elle implique – ou qui deviennent pesantes à la longue. Le tableau démonstrativement positif qui accompagne la plupart des récits trouve ainsi des zones d'ombrage selon les parcours et les vécus.

Le plaisir et la satisfaction des installations rencontrées montre cependant combien l'habitat non-ordinaire peut être une ressource pour ses occupants. Il libère du poids du coût de l'habitat, tant dans son élaboration que dans sa maintenance. Il permet de ne pas avoir besoin de revenus très importants. Sa gratuité attire, l'espace de liberté qu'il semble dégager également. Mais paradoxalement, il nécessite des ressources pour bien y vivre : désinvolture d'être illégal, bons plans pour le travail et la « récup' », accepter d'être souple sur les conditions de vie au départ, souvent un peu « sports » ... De l'accès à un terrain à l'idée d'y construire une cabane au fait d'y vivre comme un roi avec des revenus insignifiants, une série de conditions doivent être remplies. Vivre bien en habitat non-ordinaire n'est donc pas une évidence, mais apparaît à la rencontre de plusieurs facteurs, parmi lesquels les dispositions de l'individu, sa provenance sociale, son parcours antérieur, ses expériences, jouent pour beaucoup. L'inscription dans un réseau de pratiques aide aussi, pour avoir de nouvelles idées ou consolider les choix mis en œuvre. L'Ariège peut constituer une ressource, par l'ampleur des installations non-ordinaires, qui offrent un vivier d'exemples et de modèles qui inspirent et montrent qu'il est possible de vivre « autrement ».

Conclusion sur le terrain ariégeois

Les habitats non-ordinaires rencontrés en Ariège témoignent d'une variété de manières d'habiter. Nous avons choisi de simplifier le panel d'expériences rencontrées en proposant de les ramener à deux grandes « familles » de pratiques. L'une peut être caractérisée par la présence d'activités agricoles, l'autre au contraire par l'absence de contrainte qui donne l'impression d'un quotidien particulièrement ouvert à tous les possibles. Passer de l'un à l'autre a permis de les soumettre à une comparaison, non pas pour les distinguer d'un point de vue moral, mais pour mettre en valeur ce qui pourrait passer inaperçu. Les expériences prennent de la consistance à être lues au regard les unes des autres.

Au terme de ce long passage par les récits et les analyses des manières d'habiter rencontrées sur le terrain Ariégeois, on peut essayer d'en faire une synthèse globale. Une motivation commune semble traverser l'ensemble des expériences parcourues : il est toujours question de réempoigner sa vie, de mettre de la pensée sur ce qui la constitue, et de se positionner dans une cohérence et une vérité. Le souci d'apporter une réponse

globale en reliant les différents champs de la vie demeure une constante. Le territoire a été élu dans ce cheminement, pour ses qualités reculées, et la présence de la montagne. Selon les zones, la montagne sera un élément dont la force de l'incidence est recherchée, ou bien un élément de plaisance par la beauté qu'elle initie. Deux postures se dessinent, non sans écho à la variation du paysage : l'une *endosse une condition*, celle paysanne, en expérimentant la transformation que fait vivre un quotidien délesté de superflu et, dans une certaine manière, de commodités ; l'autre cultive davantage la dimension de plaisir qu'elle peut trouver dans un quotidien simple. On peut voir qu'une même grande motivation, et qu'un recours à un même territoire, peuvent donc donner lieu à des traductions différentes. Mais on notera aussi combien les pratiques sont poreuses entre elles, et qu'elles sont plus à aborder comme un continuum de pratiques en quête de sens, que dans leurs oppositions.

Le goût à faire les choses, et à faire ce qu'on a envie est en ce sens un invariant. Il est également présent dans la famille « être paysan ». La différence réside dans le contenu donné au plaisir : auprès d'eux, il consiste à faire ce qu'ils ont envie dans la somme des choses qu'il y a à faire, et à trouver une satisfaction dans l'ensemble des tâches requises. Une différence notable peut cependant être relevée entre les deux groupes, dans la vision de l'effort, du confort et de la fatigue. De nombreux commentaires de personnes de la famille « heure par heure », trouvent ainsi inutiles les efforts fournis pour faire soi-même la lessive, le foin ou des conserves. « J'ai autre chose à faire que de laver mes draps à la main », résume les postures qui vont chercher à se faciliter le travail quotidien. Un ordre des priorités diffère ainsi de manière démonstrative, et avec elles, un autre rapport au monde s'exprime. La somme des différences ou des prolongements sont donc importants, on pourrait poursuivre longtemps pour les lister ; la lecture des deux parties doit remplir ce rôle pour avoir une vision plus riche et plus nuancée de ce qui occupe les habitants au quotidien et de comment se déroulent leurs vies. La tentation de généraliser est toujours proche, alors même qu'elle est vaine. Ce travail essaie de soulever ce qui semble convenir à chaque expérience.

Le rôle du territoire apparaît important dans la nature des expériences rencontrées. L'Ariège présente des qualités qui ont une incidence décisive sur les installations : territoire reculé, isolé, abrupt quand on arrive aux montagnes, il peut également offrir un entre-deux dans les zones les plus proches de Toulouse. L'Ariège bénéficie aussi d'une histoire et de représentations qui l'accompagnent, qui permettent d'y être différent. La culture de la marginalité qu'elle accueille continue de rallier de nouvelles arrivées. C'est en effet un territoire où il paraît presque normal d'être anormal. Outre ses conditions géographiques qui participent de son attractivité, ses conditions sociales achèvent de donner à ce territoire un contour particulièrement porteur pour des installations non-ordinaires.

La grandeur et la variété du territoire donnent ainsi lieu à une déclinaison de pratiques. Les installations ne sont pas les mêmes sur les coteaux, dans le piémont ou en montagne. Les recours varient selon les espaces, en même temps que les pratiques façonnent les espaces : la présence d'habitats en montagne et les pratiques attenantes réintroduisent l'agriculture de montagne avec des installations à visée vivrière qui ne se soucient pas de la rentabilité économique ; les prairies sont entretenues avec les pâtures ; quantité de chemins et sentiers de montagne sont maintenus. La densification du réseau d'habitats

avec des constructions non-ordinaires pourrait conduire à s'inquiéter de leur développement non maîtrisé. Il me semble pourtant difficile de parler de « mitage », quand on observe leur intégration dans le paysage et le fait qu'elles ne font que réactualiser l'occupation de montagnes qui étaient beaucoup plus *habitées* qu'elles ne le sont aujourd'hui. Les expériences recueillies montrent ainsi un nouvel usage de la montagne et de territoires ruraux de faible densité. Elles invitent à revoir le devenir des zones condamnées à ne tirer leurs ressources que du tourisme ou de revenus extérieurs. Elles suggèrent en effet d'autres recours et un autre avenir possible pour ces territoires.

La partie de terrain Ariégeoise a rencontré des manières d'habiter fortes, au sens des changements d'habitude qu'elles mettent en œuvre, et de l'engagement montré par les personnes. L'Ariège joue un rôle incontournable, dans la recherche de cette mise en condition intense. C'est un territoire qui ne fait pas dans la demi-mesure, tout en permettant une variété de rapports, du fait de la diversité de ses situations. Passer à présent au second grand pan de terrain va permettre de donner un nouveau relief aux expériences en habitats non-ordinaires. Cette fois, ce n'est plus la montagne qui est au cœur des motivations, mais la dimension collective de vivre ensemble autour d'une activité, la charpente. Les cabanes qui hébergent alors les habitants se trouvent en forêt, dans un territoire aux conditions géographiques éloignées de l'Ariège. La nouveauté des points rencontrés dans l'expérience du collectif Copeaux Cabana en Dordogne, propose ainsi de poursuivre l'exploration des mondes en habitats non-ordinaires.

Chapitre 8. Le collectif Copeaux Cabana. Vivre dans la forêt

Introduction chapitre 8

Après s'être arrêté en Ariège, ce nouveau chapitre s'attarde à présent sur l'autre terrain important effectué dans cette thèse. Copeaux Cabana est un lieu de vie et de travail collectif construit autour d'un atelier commun de charpente entouré de cabanes. Le travail de terrain cette fois s'est focalisé sur un seul lieu, quand bien même d'autres habitats non-ordinaires peuvent être rencontrés dans la région. La raison en est simple, elle tient à la profusion des éléments soulevés sur ce lieu. Le nombre de gens qu'il draine, et la diversité de chacun, rassemblés sur un lieu lui-même complexe dans son fonctionnement, aurait même pu occuper la thèse entière. Je me suis donc contentée de n'observer que Copeaux[37], afin de tirer quelques fils d'analyse sur ce qui fait sa singularité.

Cette partie est importante du fait de la nature du terrain. Je connais en effet Copeaux depuis cinq ans, et y ait d'abord une place de visiteuse amie. J'avais déjà effectué un travail auprès d'eux lors de mon passage à la revue *Pour* ; les habitants connaissaient donc aussi mon travail. En entamant la thèse, j'ai demandé à poursuivre mes observations sans changer de place : j'ai continué à passer du temps lors de fêtes et de chantiers, y restant pour aider, cuisiner, ou travailler sur mon étude. Ce terrain est différent de tous les autres du fait d'y avoir une place indépendamment de cette recherche. Sans l'avoir tue, je n'ai jamais été là-bas que pour elle. Au cours de la thèse, j'y suis de plus en plus passée et ai fini par m'y installer. J'ai pu expérimenter à mon tour le quotidien dans sa durée, ses changements, ses questionnements, ainsi que la singularité des statuts d'habitant. Mes analyses, déjà issues d'expériences personnelles, ont donc continué de s'affiner de l'intérieur. Copeaux constitue ainsi le terrain le plus large compte tenu du nombre d'années passées à le fréquenter, c'est aussi le plus long du fait du temps passé sur place, et le plus approfondi dans les relations. Le regard que je porte dessus est porteur de cette proximité, mais il n'exclut pas la distance analytique nécessaire à pointer des éléments et à les mettre en questionnement. Dans mon cas, vivre au quotidien ces éléments aura même plutôt été une aide.

Regarder l'expérience de Copeaux Cabana m'intéresse pour toutes les questions qu'elle pose. Depuis le nombre d'années que j'y passe, le groupe a changé, les constructions ont évolué, le nombre d'amis a augmenté, le statut des artisans s'est amélioré. S'intéresser à Copeaux, c'est pouvoir proposer un regard circulaire qui bénéficie d'une connaissance sur le temps long, et d'une approche intime des habitants qui permet d'échapper en partie aux limites de la distance ethnographique. L'intérêt de Copeaux réside également dans le contre-point qu'il constitue par rapport à l'Ariège : le territoire

[37] Pour la commodité de l'écriture, je raccourcis dans la suite de la présentation le nom Copeaux Cabana à son premier terme : Copeaux. Je ne fais que prolonger en cela l'appellation courante du lieu, aussi appelé « les Cabanes » par ceux qui le connaissent. Cependant, compte-tenu du sujet de la thèse, l'appeler par la seule forme des habitats qu'il héberge risquerait de prêter à confusion avec d'autres cabanes croisées au fil des pages. Je garde donc le seul nom « Copeaux ».

n'est pas le même, les motivations et les provenances diffèrent, sur un lieu qui n'est pas porté par les mêmes enjeux que près de la montagne. On y découvre ainsi une nouvelle déclinaison de manières d'habiter dans le non-ordinaire.

L'objet de ce chapitre est de proposer une lecture des manières d'habiter présentes chez les membres de Copeaux Cabana, actuels ou anciens habitants. En tant que collectif, le lieu a une existence autonome, et agit comme entité unificatrice, avec un fonctionnement propre qui peut être décrit ; mais cette structure laisse de la place aux existences individuelles, elles-mêmes très variées les unes par rapport aux autres. Cette double entrée, par le lieu, et par ses habitants, ne vient qu'appuyer la particularité de fonctionnement des lieux collectifs, par rapport à l'habitat individuel ou familial. Dans ce cadre, parler des manières d'habiter des habitants de Copeaux, conduit nécessairement à porter le regard sur les aspects collectifs. Si l'habitat collectif n'était pas au départ mon entrée principale de recherche, j'ai été conduite par la force des choses à regarder l'habiter décliné ici dans sa dimension partagée.

Le point de départ de l'analyse propose ainsi de se pencher sur ce qui se joue à Copeaux. Il est question de comprendre le fonctionnement du lieu collectif et de soulever ses principaux enjeux. Qu'est-ce qui se joue ? Beaucoup de jeu, de fête, et d'amusement, précisément. Mais pas seulement : le travail y est le lien principal, impossible à tenir sans l'amitié. Lieu d'activité constante, les motivations se rencontrent autour du faire et du vivre ensemble. Pour rentrer dans l'étoffe des manières d'habiter, je vais passer en revue des grands thèmes, qui peuvent donner des pistes de lecture du lieu.

Comme pour les chapitres qui précèdent, le quotidien, les motivations, la mobilité et l'habitat constituent des points d'entrée pour recueillir les manières d'habiter. A cette différence que je propose ici un déroulé qui s'attarde d'abord sur les deux points qui me semblent centraux pour décrire le lieu, qui sont le rapport à l'activité et le vivre ensemble. Les deux premiers points se penchent ainsi sur la spécificité d'un quotidien qui se déroule sur un lieu de travail lui-même spécifique et qui a une forme collective. Puis, comme dans les chapitres sur l'Ariège, je regardai ensuite le rapport au territoire des habitants et reviendrai sur la singularité de la vie en cabane qui se déroule sur le lieu.

A) Tableau du lieu

Présentation du collectif

Copeaux Cabana est à l'origine le nom d'un collectif de charpentiers, installé depuis 2011 aux Eyzies-de-Tayac, dans le sud de la Dordogne. Un grand atelier de charpente y a été auto-construit par les membres du groupe, à l'initiative de Yogan, le propriétaire du terrain. Il permet de mutualiser machines et outils dans un espace couvert. Autour de cet atelier construit avec permis, sont apparues dans les bois plusieurs cabanes individuelles ainsi qu'une cuisine collective. Ces constructions sont non déclarées. De formes oniriques et libres, sans référence à la tradition du pays, elles sont construites en bois, terre, paille, ont des toits de bardeaux, ou des toits végétaux, et sont disséminées dans la forêt. Depuis le passage de la DDT forestière en 2017 qui a dénoncé les constructions illégales, elles font l'objet d'une procédure judiciaire en cours. Une demande de révision

du PLU de la commune a été demandé, pour régulariser leur présence. La commune soutient leur démarche, et propose de changer le statut du terrain : 4000 m² de forêt passeraient en zone constructible, ce qui concernerait trois cabanes. Les autres cabanes ne sont donc pas couvertes par la régularisation. 6000 autres m² dégagés (clairière, vignes) sont également susceptibles de passer en statut constructible. Si cette démarche témoigne du soutien de la mairie et constitue un point positif pour sauver quelques constructions et permettre au lieu de subsister, elle montre aussi l'inadaptation des statuts existants pour couvrir ce type de cas. La transformation en terrain constructible signifie en effet aux yeux de la loi l'autorisation de défricher les 4 hectares de forêt, donnant lieu à une amende pour les habitants, alors même qu'ils ne défricheront pas les bois[38].

La constitution du collectif est progressive : au départ, Yogan s'y installe avec un ami et leurs deux camions. Ils sont tous deux charpentiers et bâtissent une petite cabane d'appoint. Ils sont rapidement rejoints par des amis qui sont tentés par le fait de rester. Un noyau de départ se constitue autour de six garçons et une fille : trois sont déjà charpentiers, deux autres vont le devenir à leur contact. En avançant dans le temps, le groupe évolue, avec le départ et l'arrivée de certains membres. Une famille se construit, un couple déménage. Les deux dernières années ont laissé place à un nouveau groupe, dans lequel seules deux personnes sont présentes depuis le départ.

On trouve parmi les habitants présents, ce qui comprend une dizaine de personnes, une majorité de charpentiers et une charpentière, une potière, une musicienne, qui est la sœur du propriétaire du terrain. Parmi les habitants qui sont passés : un maçon, d'autres charpentiers, des personnes sans poste fixe qui bricolent sur le lieu, s'adonnent à des pratiques artistiques, éducatives, ou en lien avec les animaux. Beaucoup sont arrivés sans être charpentiers et le deviennent après leur séjour à Copeaux. Les habitants ont la trentaine, ils sont célibataires ou en couple. Le dernier couple présent à temps complet sur le lieu, a déménagé à côté du collectif après la naissance de leur premier enfant. Un couple précédent avait déménagé à la naissance de leur fils. Un troisième couple déménage au printemps 2018 : la vie en couple semble rencontrer des limites sur un lieu marqué par de nombreuses visites, et la présence quasi permanente de personnes extérieures, gonflant les effectifs à table et les occasions de fêtes. Cette donnée évolue cependant avec la constitution l'année suivante d'un nouveau groupe d'habitants formé pour le coup presque exclusivement de couples.
Le propriétaire du terrain est né aux Eyzies, ses parents sont arrivés dans le coin dans les années quatre-vingt en raison de la présence d'un important centre bouddhiste situé à quelques kilomètres. Les autres viennent de Caen, banlieue de Lyon, région parisienne, Corrèze, Italie, Allemagne, Toulouse. Certains ont grandi en ville, d'autres en milieu rural. Quatre ont suivi une formation des beaux-arts (arts déco, Strasbourg ; Bruxelles ; Toulouse) avant de devenir charpentiers, ou potière. Yogan n'a pas fait d'études, il est électricien de formation, avant de reprendre ce qu'il a toujours aimé faire : des cabanes.

[38] L'inadaptation de la solution proposée renvoie plus fondamentalement à l'absence d'un statut intermédiaire entre terrain constructible et terrain non constructible, soulevé notamment par l'association Halem qui réfléchit et milite à l'élaboration d'un statut de terrain réversible, constituant de la sorte un adapté aux constructions légères.

Motivations générales

Ce qui est recherché à Copeaux n'est pas l'isolement, ou la mise à l'écart de la modernité ou du « système », comme on le retrouve en Ariège. Les motivations ne sont pas idéologiques et s'expriment peu. Vivre en milieu rural peut en être une, pour le support qu'il donne pour l'activité artisanale. Il permet l'espace de l'expérimentation, et fournit les demandes de chantiers. Il offre aussi l'espace de la forêt, qui est un élément convoqué de manière récurrente, pour sa faune et sa flore, et le désir de vivre en son sein. La Dordogne est comparée à un espace accueillant par certains habitants. Mais au-delà de l'espace, Copeaux attire pour son alchimie. Il héberge avant tout des histoires d'amitié et d'accroches avec des manières de faire, dans le travail, mais aussi dans les envies de vivre ensemble. Aussi il me semble que les personnes ne sont pas arrivées à Copeaux parce qu'elles cherchaient à s'installer d'une manière différente, en milieu rural en particulier, mais que l'installation s'est à chaque fois faite de fil en aiguille, du fait d'avoir rencontré les gens du lieu et le lieu en tant que tel. Les motivations premières résident ainsi dans l'humain et le goût du faire.

L'organisation du quotidien à Copeaux

La vie quotidienne à Copeaux suit un rythme journalier et hebdomadaire. Les semaines sont consacrées aux chantiers, qui sont préparés sur place, et montés une fois finis. Le temps de travail est plus long à l'atelier qu'en déplacement. La journée de travail n'a pas d'heure fixe de début, mais commence en général vers 9h. Le rythme est plus matinal selon les habitants, mais l'activité se met vraiment en branle à ce moment-là. Entre 12h30 et 13h, la cloche sonne pour le repas. Toutes les personnes présentes sur le lieu se rassemblent pour manger. Les habitants, les visiteurs, les usagers de l'atelier. La tablée est en général nombreuse, et varie de 8 à 15 personnes ; elle peut atteindre la vingtaine aux beaux jours. L'activité reprend l'après-midi après le café. Les machines peuvent tourner jusqu'à 19h, après quoi c'est l'extinction des feux pour ménager la voisine qui se trouve à quelques mètres en contre-bas et pâtit du bruit de l'atelier. L'horaire du dîner n'est pas fixe, il dépend de la personne qui le prépare, et peut s'échelonner de 19h l'hiver à 21h30 l'été. Les beaux jours retardent spontanément le fait de préparer à manger et de se mettre à table. Les habitants mangent ensemble aussi le soir.

Tous les jours de la semaine suivent ce rythme, à l'exception du mardi, où une équipe (souvent nombreuse) va au marché du Bugue prendre le café chez Venan avant midi. On y récupère le pain livré par un paysan boulanger qui livre aussi la farine. Une fournée complémentaire est faite depuis quelques mois par un nouvel habitant de Copeaux, dans le four à pain devant la cuisine.

Au retour, l'après-midi collective prend le relais : on fait les poubelles, que l'on amène à la déchetterie. On en profite pour débarrasser des objets qui traînent et ranger à nouveau le lieu qui, occupé par un grand nombre de personnes, est sans arrêt dérangé. Le but de l'après-midi est de servir un intérêt collectif : des projets sont lancés (faire une cabane pour enfant, un pont sur la mare), au milieu de l'entretien d'éléments courants (changer le filtre de la phytoépuration, nettoyer les toilettes, faire le grand ménage dans la cuisine…).

Le week-end est libre. Les machines tournent moins, et s'arrêtent le dimanche. Les gens vont au marché de Saint Cyprien ou à Rouffignac. Personne ne s'inscrit sur le tableau pour le repas dominical, tous étant en dehors du lieu. Le dimanche est une journée souple, volontairement décentrée du collectif. Il n'est pas rare cependant qu'on se retrouve tous le soir venu, autour d'un bon repas avant d'entamer la nouvelle semaine.

La vie collective est organisée autour d'espaces communs et d'espaces individuels. Les cabanes sont l'espace d'intimité et de replis des habitants, qui s'articulent aux lieux collectifs que sont l'atelier et la cuisine.
La cuisine comporte un piano pour cuisiner, un poêle, un bar et une table à rallonge, qui peut accueillir jusqu'à 13 personnes. Si l'on est plus nombreux, une deuxième tablée s'installe autour du bar. L'été, la paroi vitrée est enlevée et la cuisine communique directement avec l'extérieur. Elle est à l'abri du soleil en étant dans la forêt. Une large esplanade permet de disposer des tables devant. Lors de certains banquets, plus de cent personnes peuvent y manger.
La salle de bain est accolée à la cuisine, elle a l'eau chaude avec un chauffe-eau à gaz. On y puise l'eau pour la vaisselle, pour éviter de consommer trop de gaz en faisant chauffer l'eau sur toute la longueur du tuyau pour atteindre l'évier de la cuisine.

L'atelier est l'espace le plus grand, il abrite d'importantes machines pour la charpente, et un sol en béton lisse qui sert de piste de danse pour le bal annuel au printemps. L'étage de l'atelier sert de salle de danse, salle de projection, dortoir ponctuel, c'est là que sont stockés les draps, que se trouve un ordinateur commun, et de gros canapés. En cours d'isolation, il est moins utilisé l'hiver que l'été. Une tour est en construction et accueillera une bibliothèque.

Dehors, la forge et l'atelier de menuiserie complètent les espaces de travail.
Le potager s'anime depuis quelques mois, il a été enrichi d'une mare, et d'un bain chaud fixe. Une équipe (plutôt féminine) investie la culture des légumes et des plantes aromatiques. Une habitante du lieu a suivi une formation en plantes aromatiques pendant six mois et le met ainsi à profit pour le collectif. Un soin particulier est donné à la beauté du potager, qui accueille aussi des fleurs. Une cuisine d'été projette d'y être construite, pour nettoyer directement les légumes prélevés dans le jardin, et profiter des couchers de soleil qui se jettent derrière les falaises au fond de la clairière. Un nouvel espace de vie prend ainsi forme.

Autour prennent place huit cabanes dont trois roulottes. Chaque cabane a été construite par son habitant d'origine, et a été transmise dans le cas de son départ. Elles sont plus ou moins éloignées des espaces communs : deux donnent sur le « centre du village » en plongeant sur la cuisine collective, tandis que les autres se sont mises à l'écart dans les bois. Elles présentent des formes différentes, jouant sur les techniques de charpente, le site d'implantation, les goûts de leur constructeur. Très soignées d'un point de vue architecturales, elles offrent au visiteur une vision poétique de la vie dans la forêt. Les toits végétaux prolongent la flore présente autour et arborent à la saison des iris vigoureux, les toits en bardeaux se fondent parmi les arbres qui les environnent.

Chaque cabane dispose d'un poêle et d'un accès à l'eau. Elles ont également toutes l'électricité.
La visite de la DDT a diminué les ardeurs constructives des habitants, qui se montrent plus prudents quant à ce qu'ils entreprennent. Les constructions sur roue sont préférées dans ce contexte, les habitats mobiles échappant à la législation des habitats sur terre, et laissant espérer une tolérance plus souple. Un habitant a construit pour sa part sa cabane suspendue entre des arbres, jouant avec l'identification de l'habitat, ni mobile, ni sur terre, dans les airs ? Un habitant enfin vit dans son camion, en attendant de construire sa roulotte.

B) Analyses

La partie d'analyse qui s'ouvre maintenant revient sur le contenu du quotidien rencontré à Copeaux Cabana. L'enjeu est de proposer une lecture réflexive des manières d'habiter accueillies sur place.

a. Un quotidien de travail artisanal ponctué de fêtes

Le premier point s'arrête sur la conception du travail déployée à Copeaux Cabana. La raison première du lieu est la réunion autour d'une pratique particulière de la charpente : celle-ci est ludique, passionnée, tout en étant le support d'une activité professionnelle formalisée. Plusieurs points peuvent être soulevés dans l'exercice de cette pratique : il permet de relever un rapport au faire particulier où la conception du travail est revisitée ; il montre l'inscription du lieu dans un réseau de pratique ainsi qu'une ouverture qui l'éloigne d'y voir un espace de replis ; il permet également de soulever la coexistence de pratiques formelles et informelles.

Faire : un rapport au travail réinventé

Permanence du faire

Un des traits les plus marquants est peut-être la permanence de l'activité, confondue avec la notion de travail, et qui la dépasse.
Les visiteurs qui s'aventurent à Copeaux sans volonté d'action s'ennuient vite et ne restent pas longtemps. Il est assez difficile de trouver une place en l'absence de ce partage d'une condition active, dirigée sur une production matérielle. S'isoler pour jouer de la musique, ou réfléchir à une rédaction, jurent avec l'ébullition des travailleurs manuels. Ils construisent, inventent, rangent, déplacent, installent, réparent, sans qu'un espace de vide ne semble exister.
La raison d'être première du lieu prend forme en effet autour de la construction et de l'expérimentation. Les deux premiers charpentiers se sont réunis autour de la passion de la construction. L'un d'eux arrivait de Bruxelles où il faisait des études de beaux-arts, il explique qu'il cherchait un lieu où il pourrait expérimenter sans contrainte.

L'activité dans l'atelier est ainsi constante : les rôles se suivent, lorsque les uns sont sur un chantier, l'atelier est occupé par d'autres. Cette omniprésence de l'activité manuelle, concentrée au centre du lieu de vie qu'est l'atelier, invite à être soi-même actif de la même manière, ce qui peut conduire à un malaise lorsqu'une personne ne s'est pas mise au diapason, telle Isao, musicienne professionnelle, longtemps tiraillée par la nécessité et l'impossibilité de travailler son instrument sur le lieu, ou déboucher sur un ras le bol de la part des constructeurs, qui « travaillent sans arrêt ». Yogan raconte ainsi qu'il ne parvient pas à se poser chez lui, et attend avec impatience de « partir en vacances », seule solution pour arrêter l'activité. Il « kiffe » pourtant toutes les constructions qu'il a pu inventer, en dernier desquelles le module qu'il peut poser sur son camion benne, et qui s'ouvre tel un insecte volant. Mais vivre sur le lieu signifie s'affairer sans interruption, ce qui peut devenir pesant. Il utilise toujours par exemple le fait d'aller d'un point à un autre pour déplacer un objet, ranger quelque chose… Sans compter le lieu qui a besoin d'être entretenu en permanence et le nombre de chantiers en cours, qui demandent toujours à être poursuivis.

L'intérêt ou la passion pour la construction suit ainsi plusieurs régimes, parallèles, complémentaires et contradictoires : le point de départ répond à un intérêt très fort, à une rencontre passionnante avec le bois ; devenir charpentier ouvre la porte des chantiers et du monde professionnel : la passion devient métier. Mêlés ensemble, le quotidien alterne entre temps de chantiers sources de revenus, et poursuite de projets personnels, où s'exprime une créativité ludique et inventive. La coexistence des deux pratiques devient pesante au moment où l'on ne s'autorise pas l'arrêt. Ainsi, bien loin d'être le lieu d'un refus du travail comme on a pu le rencontrer dans certains lieux en Ariège, la singularité de Copeaux tient au fait que les personnes y sont rassemblées autour d'une production constante. Mais le rapport au travail y est aménagé, imbriquant passion et commandes, dans un emploi du temps qui brouille la référence principale : on ne sait pas très bien si ce sont les chantiers qui priment pour organiser son temps libre, ou les vacances autour desquelles on pose des chantiers. L'ensemble dessine une manière spécifique de travailler, assidue, sérieuse et ludique à la fois, organisée et souple.

La rencontre d'une logique ludique et économique

La singularité du lieu tient également aux types de réalisations exécutées, avec des forces en présence qui visent des objectifs toujours plus fous. Chaque fête est l'occasion de déployer un arsenal d'installations rendant plus attractif le lieu : éclairages, filets suspendus pour les enfants, bain chaud ; aucun projet n'est entravé par le souci de sa réalisation. La construction du lieu suit ces impulsions, où une idée est lancée, mûrie par ses initiateurs et le reste du groupe, et réalisée en suivant. C'est ainsi qu'est née l'extension en hauteur de la cuisine, dont le toit surélevé accueille une cabane pour les enfants. Une cuisine d'été est dans l'air, une petite cabane d'enfants verra bientôt le jour dans le jardin. « Quand l'habiter est privé de toute fonction ludique pour n'être plus réservé qu'au gîte et au couvert il ressemble étrangement à une prison » remarquait C. Pétonnet dans ses *Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous* (1970). Copeaux montre la coexistence de la fantaisie et de l'amusement avec le projet sérieux d'habiter. Le projet de la maison commune est à ce niveau éloquent, car il mêle réflexions pragmatiques

(organisation et taille de la cuisine) à des projets plus « fous » (bain chaud sur le toit, barre de pompier pour descendre des étages…). L'amusement côtoie les besoins fonctionnels. Il n'y a pas de frontières entre les idées.

Le point de rencontre des habitants et sympathisants de Copeaux réside sans doute dans les moyens et la destination du faire : le plaisir y est à la base, et à l'arrivée. Le goût de l'invention, de la découverte et de l'expérimentation, dirige les projets. Un intérêt pour les savoir-faire anciens sous-tend l'ensemble, auprès desquels les constructeurs puisent une qualité d'outils, de gestes, de traditions, qu'ils testent et prolongent[39]. Mais ce rapport à des connaissances passées n'est pas contraignante ni idéologique. La pratique de la charpente à Copeaux peut être caractérisée par la rencontre de deux logiques, où se mêlent approche ludique et approche pragmatique. Les réalisations se trouvent à la rencontre de ces deux approches, qui prennent en compte le plaisir de la découverte et le pragmatisme de l'efficacité. Il n'est pas question d'être dans une approche intégrale ou intégriste, qui rejetterait les machines modernes. L'argument en faveur des outils anciens est celui de leur pertinence et de leur efficacité, mais l'efficacité des machines modernes n'est pas rejetée, et amplement utilisée. Le rapport aux outils anciens est de l'ordre de l'instruction et de l'inspiration : ils permettent d'affiner des techniques et son travail, ils donnent une profondeur aux gestes et aux constructions, ils documentent un métier qui relève autant de la pensée que du faire.[40]

L'action dont il est question ici, n'est pas aveugle, elle est éclairée par des connaissances exhumées, une imagination en cascade, portée par l'auto-émulation de copains qui « trippent » ensemble.
Cette inspiration peut venir de loin. La sortie du livre de Yogan sur des cabanes du monde entier qu'il a visitées, révèle le réseau de connaissances relationnelles et techniques, qui sous-tendent le lieu. Il illustre en outre la permanence de l'intérêt pour la construction dans l'esprit de son protagoniste, qui, lorsqu'il voyage, part à la découverte d'autres « cabanophiles », néologisme qu'il a inventé. La cabane devient un marqueur d'identité, de communauté, un prétexte d'échange et de rencontre, portée par un intérêt qui ne décroît pas. Faire un certain type de constructions, d'une certaine manière, relève ainsi d'une manière d'être au monde, qui rassemble des individus entre eux portés par une passion commune. Ce qui explique l'intérêt des charpentiers de Copeaux à mon sujet de recherche porté sur l'habitat : c'est un lieu de constructeurs, qui développent par leur pratique une sorte de philosophie du faire. Cette philosophie n'est pas illustrée, ou portée par un discours, mais par un ensemble de gestes, de pratiques, d'idées, présents sur le lieu. C'est un discours en creux, endossé sans autre explication que le goût et le plaisir, porté par un élan qui semble inaltérable.

---

39 Voir à ce propos l'article paru dans la revue *Pour*, MIALOCQ M., 2015. « Ces savoir-faire anciens qui perdurent. Le collectif de charpentiers CopeauXcabana (Dordogne) », *Pour*, 226, 75-83.

40 On se souviens du passage de deux jeunes architectes venues faire leur mémoire de fin d'étude à Copeaux en mai 2018, qui ont organisé une exposition au syndicat d'initiative des Eyzies, et qui mentionnaient dans un de leurs schémas la séparation du Faire et de la Pensée, par deux cercles qui se rencontrent… Où ce qui apparaissait, à l'inverse de ce qu'elles avaient voulu illustrer, est que la charpente n'est pas uniquement du domaine du « faire », mais est également constituée de « pensée » : une vision globale, où s'appliquent des connaissances techniques qui savent traiter et des questions de conception, et des questions de réalisation.

Une philosophie du faire

La charpente est un savoir-faire qui marie en soi deux logiques que la division des tâches a pris l'habitude de séparer. Le charpentier a une connaissance technique au service de la réalisation d'une conception intellectuelle. C'est un métier qui actionne ainsi le domaine du « faire » et de la « pensée », dans une vision globale. Ou plutôt serait-il plus juste de dire que sa forme traditionnelle manie les deux pans, que le devenir de la charpente « industrielle » a progressivement séparés[41]. La plupart des charpentiers employés dans des entreprises de charpente exécutent aujourd'hui des chantiers comme de simples ouvriers du bâtiment, sans vision globale de leur réalisation. Les charpentiers de Copeaux proposent de renouer avec la charpente dans sa forme pleine. Le rapport à la charpente ainsi tissé nous intéresse car il héberge un rapport au monde plus général.

Il s'agit en effet de repenser le rapport au geste et à la réalisation d'œuvres dans le sens plein du terme. La charpente est l'armature d'une bâtisse, son squelette duquel peut émaner toute la grandeur de l'édifice. Il n'est pas innocent que ce soit dans la charpente que les habitants de Copeaux se soient reconvertis après des études dans d'autres secteurs. La charpente bénéficie d'une noblesse du fait de travailler le bois et de s'attaquer à la structure essentielle du bâti, qui n'échappe pas à ceux qui choisissent ce métier. Ils ne vont pas hésiter à développer une pratique de la charpente qui permette de cultiver la profondeur de ses réalisations. Une sensibilité similaire à celle rencontrée auprès des praticiens manuels en Ariège peut ainsi être retrouvée ici. L'équarrissage compose par exemple un aspect de la charpente qui continue d'être cultivée à Copeaux et permet de comprendre le type de pratique qui est en jeu.

Équarrir le bois consiste à lui donner sa forme à l'aide de plusieurs étapes exécutées à la hache. C'est un travail long et physique, apprécié par les charpentiers aguerris et les novices. D'abord postée debout sur la grume qui a été fixée à deux traverses de bois par des clameaux, la personne qui équarrit fait des entailles à la hache espacées d'une vingtaine de centimètres. Elle fait sauter ensuite l'épaisseur du bois en exécutant un mouvement latéral avec la hache. Toujours debout sur la poutre, elle est alors de biais au morceau de bois. Elle descend de la grume à l'étape suivante, pour empoigner une doloire, une hache au manche court, dont la tête est légèrement déviée pour pouvoir entailler le bois.

Le plaisir décrit à l'équarrissage permet de revenir sur un certain exercice de la charpente lorsqu'elle est traditionnelle. Le geste de l'artisan reprend tout son sens, il demande une pratique, il s'exerce, il s'affine. Le corps entier est engagé dans le geste pour soulager l'effort. Ainsi, dans l'équarrissage, il n'est pas question de force mais de posture. La hache tire son élan du corps qui l'accompagne. Le geste est alors comparable à une méditation, dans laquelle tout l'être est concentré vers la réalisation du geste. Un rapport spécifique à la matière se trouve également convoqué, du fait d'y avoir accès par des outils manuels. La personne qui équarrit travaille avec le bois, elle suit le fil ou rectifie un coup à contre-fil, mais elle ne lutte pas avec la matière.

Les avantages de l'équarrissage sont nombreux : l'équarrissage permet d'utiliser des bois courbes, qui ne peuvent pas être préparés en scierie. Les poutres de l'atelier collectif

41 Dans le milieu de la charpente, on distingue la pratique « conventionnelle » (construction de toits de pavillons en fermette par exemple), de celle « traditionnelle » (l'enseignement usuel) de celle « à l'ancienne » (qui rassemble des partisans du travail manuel).

de Copeaux sont issues directement des bois du terrain. L'équarrissage permet une utilisation de bois locaux, qui ne rentrent pas dans les standards de la construction. Savoir équarrir permet donc de s'inscrire dans une logique écologique et économique, qui propose d'utiliser les bois présents à proximité, plutôt que d'avoir recours à la monoculture intensive de bois qui proviennent de loin.
En outre, la poutre équarrie contient des courbes, elle est variée, non monotone, à la différence des bois uniformisés issus des scieries. Les charpentes qu'elles dessinent ont un mouvement et une profondeur que n'ont pas les charpentes aux bois sciés. L'œil n'est pas arrêté par des angles, il suit des courbes qui varient. Renouer avec la pratique de l'équarrissage c'est renouer avec des charpentes qui ont de la hauteur, de la grandeur, qui ont une âme. Le vivant s'exprime dans le bois imparfait qui a gardé sa spécificité et a été travaillé dans ses lignes. Ce que je propose d'appeler philosophie du faire concerne ce goût porté au bel ouvrage, tant dans sa réalisation que dans son résultat. Une philosophie du faire s'exprime dans le fait de relier ce que la division du travail a séparé, le charpentier étant garant de la pensée, de l'invention et de la réalisation de son ouvrage. Elle emploie des moyens accordés à une fin, en donnant du temps pour le geste qui n'est pas épaulé de machines. Les moyens humains ne sont pas économisés, et des chantiers collectifs sont organisés lorsqu'il y a besoin de main d'œuvre. Le plaisir est autant un plaisir technique des défis, que celui de la réalisation d'une « belle œuvre ». Pour autant, ce goût pour le bel ouvrage s'accompagne aussi d'un pragmatisme de l'effort, qui va s'autoriser à employer des machines pour avancer certains pans du travail.

Les charpentiers de Copeaux ne sont pas les seuls à pratiquer ce style de charpente. Les rencontres de charpente prolongent cette philosophie du faire, en rassemblant tous les ans, pendant une semaine, des charpentiers autour de la réalisation d'une construction dans laquelle ils expérimentent des savoir-faire anciens et des techniques où ils expriment tout le goût porté à leur métier. La dimension passionnée du rapport à la charpente est la pierre d'angle du goût trouvé dans les différentes tâches et du temps qui leur est accordé. Ainsi peut-on observer un rapport au faire spécifique avec l'exemple de Copeaux, partagé par d'autres charpentiers aux pratiques proches, qui renouvelle le rapport au travail. Ce rapport au travail prolonge la distinction entre travail et œuvre ouverte par H. Arendt (1958), qui montre le caractère éphémère et dépossédant du travail, alors que l'homme peut se réaliser dans l'œuvre qui dure. On assiste ici à un travail qui devient œuvre. Le rapport à l'ouvrage est d'abord marqué par un intérêt qui est passion pour un savoir-faire, et qui donne lieu à la réalisation d'œuvres. En outre, le rapport au lieu de vie est marqué par l'omniprésence du faire, qui accueille une activité constante qui est une manière d'être présent sur le lieu de vie, et constitue le mode de se rapporter aux autres, par le fait de faire ensemble. Le travail prend dès lors une nouvelle consistance, à cheval entre réalisations économiques et plaisir ludique. La distinction entre travail, expérimentations et découvertes, se fait alors poreuse. Le lieu héberge en effet des chantiers tournés vers l'extérieur, et des projets pour aménager l'espace de vie, avec notamment le perfectionnement de l'atelier collectif qui s'étale sur plusieurs années. Cette diversité de chantiers en fait un lieu adapté à la transmission.

Transmettre

La force du faire peut se lire dans l'engouement qu'il suscite : si tous les habitants ne sont pas charpentiers (un maçon, une potière, une musicienne, une ancienne skypeur), il n'y a pas de barrière érigée entre les personnes et les domaines. Les nombreux chantiers collectifs organisés pour construire l'atelier ont rendu accessible la charpente à toute personne de bonne volonté. Les conversions sont nombreuses après un séjour à Copeaux, notamment chez les femmes, qui entrevoient la possibilité de devenir charpentière, dans un métier encore majoritairement masculin. La présence d'une pensée ouverte met à la portée de tous l'apprentissage du savoir-faire. La transmission est présentée par les personnes du lieu comme étant une valeur forte, et résonne avec le désir d'ouverture. Les stagiaires se succèdent ainsi au fil des mois, passant plusieurs semaines sur place. D'autres charpentiers passent aussi compléter leur formation auprès des charpentiers du lieu. Différents compagnons allemands sont également passés ces dernières années, répétant toujours un schéma similaire : ils arrivent en stop, sans avoir prévenu, et ils sont immédiatement intégrés aux chantiers en cours qui se déroulent sur place. L'un d'eux est arrivé la veille du départ de deux charpentiers pour la Bretagne, où ils allaient réparer le bateau d'une amie charpentière marine. Le soir même, on lui proposait de se joindre aux deux autres, et il est monté avec eux. On lui a aussi proposé de rester d'emblée un mois. Deux semaines après, deux autres compagnons allemands sont arrivés, avec leur uniforme et leurs outils. Ils ont été intégrés aussi facilement, et sont restés pendant une semaine.

L'accueil inconditionnel réservé à ces situations informe du type de priorité qui constitue le lieu. Copeaux est d'abord un lieu de partage et de transmission de la charpente. La transmission peut prendre plusieurs formes : des stages peuvent avoir lieu dans le cadre de formation professionnelle (type Greta), mais des apprentissages peuvent aussi s'élaborer dans un cadre informel, comme lorsque les compagnons allemands sont intégrés aux chantiers en cours. Un accord oral entre deux personnes peut suffire à désigner comme apprenti une personne qui vient apprendre au contact d'un des charpentiers du lieu. L'apprentissage reprend dans ce cas sa forme traditionnelle, où un maître forme son apprenti en le prenant sous son aile. Le contrat n'est pas formel mais il engage chaque personne d'un point de vue moral. On retrouve dans ce genre de situation l'incidence du réseau, car le fait de devenir un apprenti à Copeaux tire souvent son origine d'une rencontre préalable sur un chantier commun, ou de la connaissance antérieure de pratiques similaires. C'est le cas par exemple de l'arrivée de Leonardo, croisé dans la partie 2, dont nous avons retracé la trajectoire pour voir le rôle du réseau dans l'arrivée à Copeaux. Les charpentiers se sont déplacés sur le bateau dont il est membre de l'équipage à Copenhague, il y rencontre Yogan qui lui propose de devenir son apprenti, et c'est à son tour de venir sur le lieu de ceux qui sont venus les aider. La transmission s'effectue alors dans un certain réseau, de personnes déjà sensibilisées à une pratique particulière des savoir-faire anciens et manuels.

La notion de réseau m'intéresse car elle permet d'enquêter sur une forme de connexion à la croisée de cadres repérables et d'éléments invisibles. Le réseau présent ici n'a pas toujours une consistance formelle, mais il peut aussi prendre des contours formalisés. La

fréquentation du lieu depuis plusieurs années, et la participation à un certain nombre d'événements à Copeaux et en dehors, ont permis de faire émerger la conscience d'un réseau. Un réseau s'éprouve, dans le fait de croiser sans arrêt les mêmes personnes, sans l'avoir cherché, dans des lieux éloignés et pourtant connectés. Les personnes se retrouvent autour de manières de faire, de manières d'habiter, et de visées communes. C'est ici que l'on peut sentir l'ampleur du rôle de la charpente. Au-delà de prendre les contours d'un corps de métier, le réseau dans lequel prend place Copeaux est un réseau de pratiques au sens large, non seulement de construction, mais aussi dans les styles de vie. On pourrait le désigner comme étant un réseau de personnes impliquées dans des savoir-faire manuels (charpente, menuiserie, maçonnerie, couverture, zinguerie), mais qui rassemble aussi des personnes qui n'ont aucune connaissance de ce type. Il s'inscrit aussi dans le réseau de lieux qui hébergent d'autres manières d'habiter, que ce soit de manière individuelle (d'autres habitants de cabanes) ou collective (communauté de Longo Maï à Treynas, et dans une certaine mesure certains lieux de Notre-Dame-des-Landes[42]).

En juin 2018, le collectif a accueilli les rencontres du RAF (Réseau pour les Alternatives Forestières). Cette association nationale, basée en Ardèche, œuvre à la sensibilisation et la gestion collective des forêts. La venue de l'AG à Copeaux a constitué un événement important pour la dynamique de réseau. On a pu y voir la rencontre de plusieurs réseaux, qui dessine un réseau plus large, et permet de relever différentes échelles d'inscriptions des pratiques et des connaissances, qui trouvent un jour à se rencontrer. Un réseau est la mise en lien de pratiques proches dans leur manière de procéder, mais qui peuvent être éloignées spatialement, qui vont ensuite garder des liens entre elles. On peut repérer différents réseaux en ce sens dont fait partie, de près ou de loin Copeaux : le réseau des charpentiers et charpentières « trad » qui organise les rencontres de charpente une fois par an ; ce réseau va de pair avec le réseau porté par le RAF, qui se penche sur la gestion du bois de la forêt à la poutre, un réseau qui emprunte lui-même le canal des réseaux militants en soutenant la ZAD de Notre-Dame-des-Landes avec la participation active des membres de Treynas, impliqués dans une vie collective dans le réseau des communautés de Longo Maï, et qui connaissent plus personnellement certains habitants de Copeaux et des amis à eux, qui habitent près de leur lieu en Ardèche… Tous ces réseaux étaient présents au RAF, avec notamment des membres du collectif Abracadabois de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, et des habitants de Longo Maï de Treynas et de Fortcalquier. Remonter les ramifications d'un réseau peut donner le tournis, du fait de voir le nombre de connexions qui relient les personnes les unes aux autres. Un réseau est cet ensemble de liens, qui peuvent être prolongés très longtemps pour retrouver un point de départ. La propriété d'un réseau est d'exister sans savoir parfois véritablement comment il est né. Il se nourrit de liens humains et sociaux, mais aussi de

[42] La proximité avec l'expérience de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est relative, du fait de la méfiance à toute implication dite « politique » ou militante sur Copeaux. En revanche, je propose de tisser un lien de réseau, du fait de la circulation de personnes d'un lieu à l'autre, et de la proximité de manières d'habiter qu'expérimentent Copeaux avec des lieux sur la ZAD. Les pratiques montrent en outre de nombreuses similarités, en premier desquelles le goût pour l'autonomie et la charpente traditionnelle, animée par la venue de charpentiers sur la ZAD, lors des rencontres de charpente en août 2016. La circulation des personnes lors de ces rencontres, qui viennent à la ZAD, sont passées par Copeaux, voir la venue de membres de Copeaux, montre l'effet de réseau. La timidité entourant les liens entre les deux lieux a achevé de reculer avec la montée de deux convois de charpentiers et d'habitants de Copeaux aux expulsions en avril 2018 pour construire deux charpentes en 48h.

pratiques partagées : les chantiers le constituent en bonne partie et le font vivre, quand ce n'est pas une lutte commune (ZAD), ou des fêtes. L'AG du RAF est un de ces points de rencontre qui consolide le réseau, et permet d'intégrer de nouveaux membres. Le voyage au Danemark pour aller travailler sur le bateau d'un groupe d'amis, a tissé un autre lien qui lance un nouveau réseau. Ces réseaux se font et s'entretiennent, parfois s'abandonnent. Ils tissent un maillage qui couvre la France entière, l'Europe et parfois le monde.

La participation à des réseaux peut donner lieu à une interprétation ambiguë : le réseau montre une porosité de pratiques, mais au sein d'un même réseau. Ce qui n'en fait pas parti semble dès lors exclu. Le réseau signifierait ouverture à ce qui lui ressemble et fermeture à l'extérieur. En réalité, voir le rôle joué par le réseau ne doit pas faire conclure à une fermeture du lieu à ce qui ne ferait pas parti d'un certain réseau de pratiques. Si Copeaux s'inscrit en effet dans un certain nombre de réseaux, l'ouverture dont fait preuve le lieu dépasse sa participation à des réseaux. Le fait que les différents charpentiers prennent régulièrement des stagiaires issus de différentes formations maintient un brassage sur le lieu de travail et de vie. L'inscription dans le tissu local amène aussi beaucoup de voisins à passer, de tous âges, et de toutes provenances. L'activité économique de la charpente intègre en outre les travailleurs sur le marché local, et diversifie encore l'ouverture à d'autres milieux sociaux. Ce n'est donc pas un lieu replié.

Enfin, on a vu que la transmission constitue un point important de Copeaux, mais on notera que la transmission ne se borne pas à la charpente. Elle est active sur plusieurs plans, tant par le cadre formel des stages de formations professionnelles, que dans l'envie suscité chez les personnes de passage d'endosser à leur tour une vie dans la forêt, nourrie par une activité manuelle[43].

En vivre : dimension économique de l'activité

J'ai beaucoup insisté sur le caractère ludique et plaisant de l'activité développée sur place, ainsi que sur la beauté des charpentes produites, plus semblables à des « œuvres » qu'au résultat d'un « travail ». Ces éléments ne doivent pourtant pas masquer la réalité économique dans laquelle s'inscrivent les charpentiers du lieu. Copeaux est aussi un atelier de charpente pour des professionnels du bâtiment. Coexistent ainsi deux logiques : économique et ludique, formelle et informelle. La spécificité du lieu réside dans cette articulation de deux dimensions, qui ne s'excluent pas l'une l'autre.

Trois des charpentiers présents à Copeaux sont membres d'une coopérative d'activité. Au départ ils étaient autoentrepreneurs, et sont passés à une structure qui pérennise leur statut.

---

43 On se rappelle du récit de Manon à Montagagne, dont le séjour à Copeaux est présenté comme un déclencheur pour changer de vie. Alors qu'elle était en train de finir un master à Toulouse, elle passe quelques jours à Copeaux. Elle décide là-bas d'abandonner son master pour aller s'installer en Corrèze, et commence quelques temps après une formation de poterie. L'expérience qu'elle fait en vivant dans une cabane lui ouvre ainsi la porte du travail manuel et d'un habiter non-ordinaire : la maison en Corrèze n'a pas d'eau chaude, elle dort dans un petit cabanon, elle vivra ensuite en yourte avec son compagnon, tout en entamant un projet de cabane.

Leur clientèle est vaste, et s'appuie sur le réseau local et relationnel. La Dordogne est un atout pour l'exercice d'une charpente de qualité, avec la présence d'un patrimoine ancien à restaurer, et de personnes qui ont des moyens financiers importants. Ils réalisent des ouvrages pour des particuliers (cabane de jardin, appentis, maisons, escalier...) et interviennent aussi auprès de lieux importants comme le château de Castelnaud pour qui ils ont réparé les trébuchets (catapulte du moyen-âge), ou le parc du Bournat au Bugue (extension de la façade en colombage traditionnel).

Leur activité est ainsi bien insérée localement et est source de revenus. Les commandes vont bon train, et le calendrier des chantiers se remplit sans préoccupation. Pour autant, cette activité structurée laisse de la place à d'autres chantiers ou à du temps libre. On a vu que l'activité règne de manière constante sur le lieu, mais elle n'est pas toujours dirigée pour des chantiers sources de revenus. Le rythme de travail suit un rythme distinct du travail en entreprise de charpente : le rythme y est plus souple, et pour autant, il est tourné vers la réalisation de chantiers. Le lieu offre ainsi le paradoxe de paraître destiné à des activités plaisantes, tout en poursuivant l'avancée de chantiers qui font vivre. Les horaires (de 9h à 19h environ) ne sont pas ceux auxquels sont habitués les travailleurs du bâtiment, mais ne semblent pas entailler la productivité des travailleurs. Il faut noter que différents types de chantiers coexistent sur place : Yogan réalise des *tiny house*, qu'il avance à son rythme, et qu'il intercale à des chantiers qui doivent être réalisés en un temps défini. Certaines semaines sont ainsi plus activement consacrées à la réalisation d'un chantier spécifique et peuvent faire varier les horaires avec des départs plus matinaux (autour de 8h). Le rapport au travail du lieu est celui de l'auto-entreprenariat, avec une gestion autonome de ses horaires et de ses chantiers. La souplesse du statut donne lieu à des traductions différentes selon les personnes : certains vont faire le choix de vivre avec des moyens modestes mais de ne pas travailler à plein temps, d'autres vont chercher plus de chantiers. Le format des chantiers permet d'alterner entre temps de travail et temps libre.

Ainsi, assiste-t-on à un aménagement des conditions de travail. Les horaires sont revisités, au maximum seuls les chantiers intéressants sont retenus, du temps libre est ménagé pour des déplacements et la réalisation d'autres projets. Le rapport au travail apparaît dans ces conditions souple et tenu à la fois. Il y a des horaires, un emploi du temps bien rempli, mais autant de chantiers que d'excursions.

Les conséquences sur le rapport à l'argent sont qu'il est généré mais pas débordant. Un équilibre est cherché entre combler les besoins financiers, et garder du temps libre, entre le temps donné aux chantiers et le temps laissé aux sorties et aux voyages. Un équilibre qui peut parfois être rompu et impliquer des concessions : il faut alors prendre sur soi, et accepter de faire un chantier pour changer de voiture par exemple. L'argent n'est pas au centre, mais il n'est pas non plus relégué. Il est présent au quotidien et lors des événements ponctuels, sous forme de tractations importantes, dans l'activité professionnelle (achat et entretien de machines, de matériaux) et avec l'association (organisation du Bal des bois). Sa présence relativise la vision d'une marge, en montrant un espace intégré à des logiques économiques, qui n'y est pas pour autant asservi.

Le rapport d'un des charpentiers avec son inscription dans la coopérative d'activité est intéressante pour saisir le compromis qui est fait, pour autant qu'il reste dans un cadre

consenti. L'adhésion à la coopérative d'activité est présentée comme une aide pour couvrir des frais trop coûteux à prendre en charge à son compte en tant qu'autoentrepreneur comme la garantie décennale. La coopérative représente une certaine sécurisation, du fait de la redistribution sous forme de salaire régulier, et comprend des avantages indéniables, en lui donnant droit à une assurance. Mais il relève également que faire partie de la coopérative lui coûte plus de charges (57 % contre 23 % lorsqu'il était autoentrepreneur). Il raconte également ne pas s'intéresser au fonctionnement même de la coopérative, qui est de taille importante en rassemblant 200 coopérateurs. Or au bout de trois ans il est supposé devenir associé, et s'investir dans les réunions et le fonctionnement général de la structure. Il n'en a pourtant ni l'envie ni l'intention. La participation à un secteur de l'économie sociale et solidaire héberge de la sorte un rapport ambigu. La démarche n'est pas militante, elle est plutôt fonctionnelle. La critique des charges auxquelles doivent répondre les artisans perce dans le discours. La coopérative est grosse et emploie 20 salariés pour la faire tourner. Ce sont autant de charges annexes que l'ensemble des coopérateurs doivent couvrir. Les charges perçues par l'État sont elles aussi soumises à un regard critique, qui ne reconnaît pas la redistribution générale qu'il est censé en faire. Une des solutions envisagées par la personne serait de monter leur propre coopérative d'activité, pour avoir au moins un regard sur les frais de fonctionnement et les diminuer. Mais ils manquent de compétences pour se lancer dans une telle construction. La situation de l'avenir est donc incertaine.
Le rapport à la coopérative d'activité est intéressant pour saisir une nouvelle fois le point de rencontre entre formel et informel : si l'inscription dans un secteur de l'économie sociale et solidaire pourrait apparaître comme un point significatif témoignant de l'engagement des charpentiers en faveur d'un secteur reconnu par la société, elle correspond en fait plutôt au choix le moins mal pour combiner légalité et facilités administratives. La participation à une coopérative d'activité s'accompagne en effet d'une distance sur le fonctionnement du travail déclaré, notamment sur les charges qu'il doit couvrir, et la course aux chantiers et aux revenus qu'il signifie. Yogan exprime ainsi que si les charges fixes qu'il devait débourser chaque mois dépassaient un jour 300 ou 400 euros (il en paye 100 aujourd'hui), il devrait changer sa manière de vivre.

La spécificité du rapport au travail rencontré à Copeaux réside donc dans l'articulation de plusieurs logiques, ludique et professionnelle, où se croisent des pratiques informelles et formalisées (coopérative d'activité et chantiers participatifs, stagiaires officiels et informels...). L'importance de l'activité constitue la première grande entrée pour comprendre le fonctionnement du lieu. Le deuxième point se penche sur l'autre grand axe qui structure le lieu, et qui réside dans sa dimension collective.

b. Vivre en collectif

Le fait de vivre ensemble constitue le deuxième ciment du lieu avec la charpente, et donne lieu à une organisation spécifique. Cette sous-partie vise à en préciser le contenu. Elle s'attardera aussi sur les questionnements et les ajustements inévitables auxquels confronte une organisation sociale à la forme inédite. L'ouverture et l'accueil, qui

constituent la force du lieu depuis le départ, rencontrent des besoins d'intimité pour se sentir « chez soi », non exempt de tensions.
Cette partie revient sur les enjeux de la vie collective, au travers d'un regard circulaire qui bénéficie d'avoir suivi le lieu depuis plusieurs années, et d'y avoir une position à la fois extérieure et intérieure.

Vivre ensemble

L'autre grand élément qui rassemble les habitants est leur amitié. Copeaux n'est pas un collectif qui a voulu se constituer, et serait passé par des petites annonces ou de longues recherches, pour décider de son statut, sélectionner les personnes prêtes à s'investir, et qui seraient le plus adéquate à un projet défini dès le départ. Sa construction s'est faite au fur et à mesure. Au départ, il y a l'amitié entre deux charpentiers, qui se posent sur le terrain de l'un des deux ; la suite intègre les personnes qui seront séduites par l'énergie du lieu et de ses habitants, et resteront. La forme actuelle du lieu est le résultat du mélange entre initiatives individuelles, avec concertation collective, et des projections à long terme du propriétaire des lieux, qui s'en tient à être un régisseur général discret. Il est à l'origine du projet de l'atelier collectif, et assume le financement des matériaux. Les cabanes sont en revanche le fait de leurs habitants.
Cette vie collective dirigée par l'amitié, s'est longtemps déroulée dans l'informalité. La place de l'action (*cf.* chapitre précédent), constante, ludique et sans frein, encadrée par les liens amicaux, a permis de se passer de la formalisation de règles de vie communes pendant les premières années. S'il y avait réunion, c'était pour décider d'éléments techniques, concernant l'atelier en construction. Depuis quelques temps, un certain nombre d'éléments montrent un changement dans le fonctionnement du lieu. L'informalité connaît progressivement une structuration.

En réalité, si un fonctionnement commun n'était pas exprimé, il existait, mais de manière souple, et peut-être trop lâche pour avancer dans les années. Depuis le début, une caisse commune collecte les contributions des visiteurs, à hauteur de 5 euros par jours pour le gaz, l'électricité et la nourriture. Les habitants, eux, versent 50 euros par semaine, pour les mêmes charges. Les repas sont sonnés avec une cloche progressivement mieux installée, pour qu'elle avertisse les travailleurs dans l'atelier, la clairière ou les cabanes, que le repas est prêt. Accrochée à la cuisine d'abord, elle n'était pas assez forte ; sonnée ensuite à l'atelier, elle demandait au cuisinier de se déplacer ; la corde qui la rattache court à présent de la cuisine à l'atelier, faisant retentir son appel depuis les fourneaux, jusqu'aux machines. Le moment du repas rassemble tous les gens présents sur le site, et ceux qui rentrent de leur chantier à l'extérieur. Les cuisiniers tournants apprennent rapidement à préparer systématiquement pour une dizaine de bouches, même si seulement la moitié sont visibles avant le repas. A l'heure dite, les absents apparaissent pour s'asseoir autour de la table. La vie du collectif est ainsi structurée par un fonctionnement commun qui peut se lire au travers des repas : ils ont lieu dans une tranche horaire fixe, divisant la journée entre matinée et après-midi de travail, et venant clôturer les efforts accomplis le soir. Ils sont pris en commun, et la préparation pour son seul usage personnel n'est pas recommandée. En revanche, il est possible de venir grignoter entre les repas, et le goûter

est un temps fort de l'après-midi. L'espace cuisine, fermé en hiver, ouvert en été, est le lieu des pauses, autour de la nourriture, d'un café ou d'un thé. On s'y attarde pour discuter, et pour jouer de la musique. Chacun repart à son rythme à ses activités, ou se replie dans sa cabane le soir. La semaine est bercée de ce rythme, en revanche, le dimanche est formellement laissé libre. La vie collective est ainsi dense, soutenue par des horaires et des rythmes communs. Le fait de manger systématiquement ensemble donne une convivialité et une force à la vie de groupe. Le collectif de vie est souvent comparé à une famille, et il a en effet un rythme et une forme « familiale », dans le fait de partager la vie quotidienne en commun, attentifs à chacun.
La prise en charge de certains membres par l'ensemble du groupe témoigne du soin accordé à chacun et de l'ouverture du groupe à d'autres choix : une personne a vécu trois ans sans argent sur le lieu, prise en charge par le groupe pour les repas, en échange de quoi elle était active sur le lieu de vie, faisant tout ce que les autres « ne veulent pas faire ». Elle a laissé sa place à une autre personne qui n'avait pas de ressources, venue en apprentissage ; le groupe était d'accord de la prendre en charge. Cette vie « au crochet » du groupe n'est pas vécue comme un poids, mais intégré au fonctionnement général de la vie collective.

A cet état des choses est venue se greffer une structuration plus poussée : pour renforcer une organisation parfois flottante, depuis quelques mois, la porte de la salle de bain est devenue un tableau noir sur lequel sont inscrites les personnes de passage et un référent du lieu qui en est en charge. En-dessous, un tableau pour les préparations des repas de la semaine. Une autre bande permet de mentionner tout message à communiquer à l'ensemble des habitants. Dans l'atelier, un tableau répertorie qui a ou n'a pas payé sa cotisation mensuelle pour l'usage de l'atelier, et dresse la liste du matériel à acheter. La cotisation s'élève à 20 euros par mois, auquel ajouter 20 euros si c'est du travail personnel, et 5 euros par jour de travail effectif.
Un temps, un carnet a recensé les dépenses faites avec la caisse commune : marché, magasin de bricolage…, pour avoir un suivi des sous communs. Les réunions se sont un peu multipliées, à l'initiative de la nouvelle équipe. La constitution d'une collégiale, il y a deux ans, est aussi une avancée dans la structuration du collectif jusque-là informel. Le collectif CopeauXcabana est à présent une association, en plus de rester le nom commun donné au lieu de vie.

La gestion s'est ainsi formalisée, et demeure néanmoins souple. Elle est en fait sujette à l'appréciation de chacun, qui va regretter la structuration de ce qui s'en passait, ou désirer cadrer davantage ce qui est encore flottant. Elle peut être le déclencheur de départs, lorsque la vie collective devient pesante. L'ajustement du vivre-ensemble peut déclencher des tensions, et entraîne des reconfigurations menant au renouvellement de l'équipe. Des personnes partent, remplacées par de nouvelles qui arrivent. Chacun cherche une manière de se rapporter au lieu qui lui convienne[44].

[44] Je reviendrai sur ce point dans la sous-partie suivante : « c. Une inscription spatiale entre ancrage local et échanges internationaux ».

On pourrait se questionner sur les causes de cette évolution ; sans doute est-elle due au temps qui passe et au changement des habitants. Le groupe de base, constitué d'amis, s'est transformé, avec des personnes qui sont parties, et d'autres qui les ont remplacées. Deux couples notamment, sont partis après la venue de leur premier enfant. Les raisons de leur départ touchent pour les premiers à l'animation qui constitue le lieu de vie, et qui s'accordait mal avec leur besoin de calme ou d'intimité de famille, pour les seconds au manque de possibilité d'extension de leur habitat. Le premier s'est installé en Corrèze, le second s'est déplacé simplement à côté du collectif.
La constitution du groupe actuelle est plus composite et plus nombreuse que la première équipe. Elle est le résultat d'arrivées progressives, issues de différentes trajectoires. La manière d'arriver à Copeaux et d'être intégré au groupe d'habitants relève plus d'un concours de circonstances que d'une démarche. Je reviendrai sur les processus d'adoption plus loin. La conséquence de ces arrivées échelonnées a pour résultat la constitution d'un groupe qui doit trouver son unité et ses repères. Les discussions de structuration du lieu de vie trouvent certainement leurs racines dans cette évolution du groupe. Il faut en effet composer avec des regards différents, qui s'autorisent à remettre en question ce qui constituait la première phase de Copeaux, et essaient de poser de nouvelles bases pour penser le lieu de vie. La thématique du lieu de vie devient plus forte également avec le temps qui passe, qui révèle les limites d'une ouverture inconditionnelle. Le passage constant, qui constitue au départ le lieu, peut endommager la sensation d'être « chez soi ». Le collectif se trouve ainsi tiraillé entre le désir de rester ouvert et celui de privilégier la constitution d'un espace de vie.

La dimension du vivre-ensemble constitue un point central pour comprendre la raison d'être du lieu et ses conditions de possibilités : il tient car il est soudé par des liens amicaux, et la volonté d'avancer ensemble sur ce qui le constitue. La vie collective est très dense, avec un rythme commun et un souci du bien-être de chacun. Les réunions montrent l'écoute réservée à chaque habitant, et le souci que ceux qui rencontrent des difficultés dans leurs projets parviennent à avancer. La place que prennent les repas, en étant à des horaires réguliers auxquels l'ensemble des habitants répondent présents s'ils le peuvent, montre le plaisir et l'importance du vivre-ensemble. Le système de vie est ainsi proche d'un modèle familial, et n'a rien à voir avec une adjonction de personnes liées par de seuls intérêts pratiques.
Depuis quelques mois cependant, de nouveaux tourments nuancent la confiance dans les ressources et la pérennité du lieu : l'ouverture et l'accueil, qui constituaient des piliers du lieu collectif, sont remis en question par la volonté de se sentir davantage « chez soi ». La définition du niveau de collectivité se trouve ainsi mise en jeu : s'agit-il d'un niveau extra-local, entre le lieu et l'extérieur, en faisant un lieu sans possesseurs, ouvert à tous, ou préfère-t-on un niveau local, où la dimension collective s'exerce entre un noyau d'habitants permanents ? La question est loin d'être tranchée ; elle questionne de manière plus large ce qui permet de vivre en groupe soudé, et la place que peut avoir l'accueil sur un lieu d'habitation.

Accueillir

Le collectif brasse beaucoup de monde, en temps de fêtes, comme en temps ordinaire. L'attractivité du lieu est un élément que les habitants se retrouvent devoir gérer. Lieu accueillant à bien des égards, son ouverture est cependant variable et relative.

Habitant ou visiteur ?

Sur place, une distinction claire distingue les habitants des autres visiteurs. Ces derniers peuvent être stagiaires, amis de longue date, présents depuis quelques jours ou quelques mois. Le fonctionnement du lieu à l'égard de l'intégration et de l'accueil est marqué par la souplesse, l'ouverture, mais aussi la présence d'un cadre, qui peut échapper à l'attention de ceux qui n'y verraient qu'un espace ouvert. Cet aspect évolue avec les années, et le renouvellement des habitants présents sur place. Tout comme le vivre ensemble se structure, l'accueil dévoile peu à peu des rouages jusque-là tus, par nécessité de l'organiser, là où il a pu se contenter d'une approche informelle au début de l'aventure.

A peu près tout le monde et n'importe qui est bienvenu sur le site, mais pas de n'importe quelle manière et n'importe quand. Le lieu est d'abord un espace de vie et de travail, m'explique une des habitantes, intégrée comme telle depuis quelques mois, après avoir été personne de passage prolongé les mois d'avant. Le fait de souligner que c'est un espace de vie, avec des codes, sinon certaines règles, témoigne de ce même élan de structuration qui concerne le vivre-ensemble, et souligne la part que prend chacun dans l'élan qui dessine un lieu qui évolue. L'accueil est ouvert, mais soumis à des codes tacites (Pruvost, 2017b). Une permanence de visiteurs a conduit progressivement à gérer les passages, qui se fait de manière souple et adaptée à chaque personne. C'est du cas par cas. Dans de rares situations, l'accueil peut être froid, et est auquel cas du aux antécédents de la personne qui n'est pas la bienvenue sur place. Mais autrement, l'accueil reste largement ouvert, comme en témoigne l'intégration immédiate des charpentiers allemands.

Si l'accueil se passe de manière si positive en règle générale, c'est que les visiteurs sont issus d'un même réseau. Les personnes connaissent le lieu par relations, elles en ont entendu parler, elles ont vu passer le livre *Cabanophiles*, qui à ce titre, joue un rôle matériellement repérable très important, pour voir l'effet du réseau. Diffusé uniquement par son auteur dans une série de lieux où il a laissé en dépôt ses ouvrages, le livre s'est égrainé dans toute la France, signe de l'ampleur du réseau de son auteur, qui connaissait directement ou a fait lui-même jouer le réseau, pour sa diffusion. Internet joue un rôle peu important en comparaison de l'usage des réseaux sociaux, même s'il n'est pas absent. La plupart des visiteurs arrivent par l'intermédiaire d'un ami à eux, qui connaît déjà les gens présents sur place. L'intégration est alors facile[45].

Depuis quelques mois cependant, l'ouverture du lieu a bougé. La structuration observée dans le fonctionnement du lieu concerne aussi la question de l'accueil, tant des visiteurs de passage que des potentiels candidats à habiter sur le lieu de vie. La présence de

[45] Se reporter sur ce sujet au rôle de l'interconnaissance dans l'accès aux habitats non-ordinaires, développé dans la deuxième partie de cette thèse.

passages nombreux et réguliers a donné lieu à de nouvelles mesures pour les encadrer : il a été décidé collectivement d'ouvrir un jour de la semaine aux visites, pour préserver le reste de la semaine. Ceux qui souhaitent venir manger sont ainsi invités à le faire le vendredi en prévenant de leur venue. Il est également annoncé qu'il est apprécié que les personnes qui souhaitent rester manger le midi ou le soir l'annoncent, et apportent leur nourriture ou un plat à partager. L'accueil souple et ouvert prend ainsi une forme plus cadrée.

Cette structuration n'est pas sans susciter des tensions auprès des différents membres du collectif, qu'ils soient habitants actuels ou qu'ils aient habités sur place, donnant lieu à des interprétations amères. Certains vont regretter en effet que le lieu devienne « moins collectif », sous l'effet de positionnements individuels qui prendraient désormais le dessus sur l'ouverture inconditionnelle du lieu qui formait son identité au départ. Les mesures visant à encadrer les passages sont regrettées comme étant le signe d'une fermeture du lieu et d'un repli sur des élans individuels à défaut de rester un lieu ouvert sur l'extérieur où il était possible de passer n'importe quand, qui était d'après ce positionnement le seul vrai gage de sa dimension collective. Les tensions que déclenchent ces mesures sont en fait le signe de questionnements qui agitent le lieu depuis la formation d'une nouvelle équipe, qui ne trouvent pas encore de réponse. Le nouveau groupe en place questionne en effet comment parvenir à créer un lieu de vie qui donne envie de s'installer durablement, une question qui passe nécessairement par le fait de s'attaquer à l'accueil, et ne sait pas comment répondre à la tension qui se dessine. L'intention de consolider le lieu comme étant un lieu de vie signifie en effet restreindre les nombreux passages qui peuvent être vécus de manière invasive, pour cultiver davantage une vie collective entre habitants permanents du lieu, mais elle signifie alors une fermeture relative qui s'accorde mal avec les habitudes du lieu, et ne convient pas à tous. Le lieu vit aussi de ces passages nombreux, qui apportent nouveauté, rencontres, échanges. Les habitants se retrouvent ainsi à une charnière, dont la tension peut être observée y compris sur les processus « d'adoption » des nouveaux habitants.

Devenir habitant

Devenir habitant de Copeaux est aujourd'hui l'aboutissement d'un parcours qui peut prendre plusieurs mois ou années. Le processus d'intégration est intéressant pour saisir un mode d'adoption particulier. On y retrouve la coexistence de l'informalité et l'existence de codes tacites, dissimulés au premier regard. Quoiqu'en fasse penser un premier coup d'œil, ce n'est pas évident de devenir un habitant de Copeaux. Plusieurs niveaux se superposent pour accéder au statut d'habitant permanent : le temps de passage, la place disponible, son activité sur le lieu, sans compter sur l'élément principal qui est la bonne-entente avec l'ensemble des habitants en place. Ici encore, l'informel croise le formel.

Les dernières arrivées témoignent de la dimension mouvante de l'intégration : à l'automne 2018, le groupe de base est en baisse, avec le départ de trois membres permanents pour l'hiver. Une cabane et une roulotte se libèrent, et avec eux, des couverts à table. Dans ce contexte, Leonardo arrive pour être l'apprenti de Yogan. Il est

immédiatement accepté par l'ensemble du groupe, pour rester au moins les six prochains mois, son « contrat » (moral avec Yogan) spécifiant deux ans d'apprentissage. Quelques semaines après son arrivée, Brunelle, une amie du lieu fait une demande pour poser sa roulotte afin de la finir pendant l'hiver. Sa demande est acceptée, mais à une condition, celle de pouvoir rester un mois, de la mi-décembre à mi-janvier. Après quoi les absents de l'hiver doivent revenir. Il n'est pas question qu'il y ait une nouvelle habitante.
En janvier, les absents ne rentrent pas encore, et l'un des habitants annonce qu'il ne reviendra pas habiter à Copeaux. La récente habitante fait une nouvelle demande pour prolonger son séjour, jusqu'à l'été. Elle n'a pas fini sa roulotte, et s'entend bien avec l'ensemble des habitants. Sa demande est étudiée et acceptée. Entre temps, depuis le mois de décembre, je passe moi-même davantage sur le lieu, et y habite à mi-temps. Le copain d'une habitante passe également régulièrement. Lorsque nous sommes tous présents, nous sommes 11 personnes à table. C'est beaucoup pour la cuisine, sachant qu'il y a toujours une ou deux personnes de passage supplémentaires.
En mars, Alix, une autre amie du lieu, voisine jusque-là et qui doit déménager de la cabane où elle habite, fait à son tour une demande pour rejoindre le collectif. Sa demande n'est pas acceptée. Le refus qu'elle essuie permet de voir par contraste les éléments qui rentrent en compte pour l'acceptation d'une demande. Premier élément : la date de la demande : elle arrive en troisième position, après l'arrivée de deux nouveaux habitants, à multiplier par deux en cas de couple. C'est l'arrivée du printemps, et avec lui, l'habitant absent pour l'hiver est revenu : Copeaux est donc au plein de ses effectifs. Le refus de sa demande est donc à inscrire d'une part en lien avec le contexte. Mais il s'articule aussi à des questions relationnelles, étant l'ex-copine d'un membre du lieu lui-même en couple, il est préféré qu'elle n'intègre pas le groupe. Enfin, l'argument de l'activité entre également en jeu, avec le souci énoncé par le propriétaire des lieux que le lieu demeure un espace dédié à la charpente. Or l'équipe de base constituée de charpentiers a laissé la place à un groupe beaucoup plus bigarré en termes d'activités. Cette nouvelle personne n'est pas artisan, à la différence des deux autres nouveaux habitants, tous deux charpentiers ou apprentis.

On voit par l'exemple des dernières arrivées sur le lieu la complexité et la simplicité de l'adoption des nouveaux habitants. Cela peut s'avérer extrêmement simple, comme en témoigne l'accueil réservé à Leonardo, ou plus complexe, comme le montre le refus qu'essuie Alix, ou la période d'essai à prolongations que connaît Brunelle. Une sélection a lieu pour intégrer le collectif, qui n'est pas sans initier de l'amertume. Devenir habitant semble en effet à la fois accessible, et reste soumis en réalité à une série d'éléments, qui ne sont pas des conditions écrites, mais qui relèvent du contexte (une cabane de libre, le départ d'un habitant) et d'une accroche personnelle avec la personne candidate. Même en cas d'acceptation d'une demande, le processus prend du temps : une « période d'essai » est toujours proposée pour garder la possibilité de faire demi-tour. Les demandes sont acceptées pour quelques mois, réexaminées pour les mois qui suivent, installant les nouveaux habitants dans une posture intermédiaire pendant plusieurs mois. Être habitant permanent correspond au temps passé sur place, et à une décision finale qui reconnaît ce statut. La question de l'adoption est donc soumise à un fonctionnement long, formel et informel, qui passe essentiellement par la discussion entre membres permanents, qui

échangent ensemble sur leur accord ou désaccord à ce que la personne puisse rester davantage.

Une diversité de statuts compose ainsi les habitants : à côté des habitants permanents prennent place des habitants temporaires, qui ont plus ou moins de dégagement devant eux (six mois, un an, deux ans…). Mais les habitants permanents connaissent aussi une stratification interne qui distingue les plus anciens des plus récents. L'ancienneté joue un rôle de légitimité non négligeable dans le poids des avis et des prises de décision. (Lorsqu'il s'agit d'examiner une « candidature » pour habiter sur le lieu, c'est le petit groupe d'habitants permanents qui se réunit.) En outre, les habitants comprennent aussi ceux qui n'habitent plus sur le lieu, mais sont considérés comme des membres du collectif à part entière, rajoutant une distinction dans les statuts. Ils passent, restent manger, au quotidien, sans l'annoncer. Certains habitants sont par ailleurs encore considérés comme tel alors même qu'ils ne vivent pratiquement plus sur place. Le statut d'habitant comprend donc au moins deux éléments comme le temps de séjour, qui peut être actuel ou révolu (avoir été habitant à temps plein ou l'être actuellement), et une qualité de présence (être proche du lieu), qui ne signifie pas nécessairement y vivre à plein temps, deux niveaux qui doivent être validés par le groupe : sont habitants ceux qui sont nommés comme tels par les habitants en place. J'avais été surprise ainsi de relever qu'une stagiaire de passage pendant six mois soit considérée comme une habitante du lieu, alors même que son arrivée était récente, contenue dans le cadre d'un apprentissage. Il est possible de devenir rapidement habitant, et de le rester longtemps, même sans habiter à plein temps, montrant combien le statut d'habitant est relatif à une série d'éléments parmi lesquels la connivence de la personne avec le lieu de vie.

Mettre à jour cette profusion de statuts explique la confusion qui peut exister quant à la question des places. Une hiérarchie subsiste malgré l'apparente mise à égalité que contiendrait l'idée de collectif. Tous les habitants n'ont pas le droit de participation à toutes les réunions, seuls les habitants permanents en activité tranchent sur les « candidatures » pour rester, et tous n'ont pas la même voix. Le propriétaire des lieux conserve un statut distinct des autres ; en dernier lieu, c'est sa décision qui compte. S'il n'utilise pas son droit de veto régulièrement, chacun est conscient qu'il n'a pas la même place que les autres.
Le fait d'être habitant ou non peut en outre être une question sensible, lorsqu'il met en jeu une sensation d'inclusion ou d'exclusion. Une nouvelle arrivée peut bouleverser l'équilibre des présences, car elle doit trouver sa place, sans prendre celle des autres. La question de la légitimité à être sur place peut ainsi se poser, du fait d'un système d'acceptation à cheval entre un niveau tacite et un niveau formel : devenir habitant de Copeaux passe d'abord par le fait de s'y sentir bien, mais doit ensuite passer par des pourparlers pour confirmer le ressenti.
La force du lieu demeure malgré tout dans son ouverture à ce que chacun y fasse sa place. Les places sont différentes, mais il y a de la place pour tous. Le nombre d'amis du lieu qui passent régulièrement passer un séjour montre comment chacun expérimente le fait de trouver la sienne.

Un espace à fort rayonnement

La singularité de Copeaux réside dans son attraction. Outre les visites régulières dans l'année ordinaire, lors des fêtes, le lieu connaît des arrivées massives de visiteurs comparables à des crues, qui laissent place à des décrues aussi marquées. Les fêtes ramènent l'ensemble des amis et sympathisants, qui à eux seuls doivent comprendre 200 personnes qui sont déjà passées et repassent plus ou moins régulièrement. La plupart des copains aiment venir passer quelques jours en amont pour aider à organiser, et s'attardent après l'événement. La crue est ainsi progressive, pour culminer avec la manifestation.

Le succès du Bal des bois

Bal annuel de CopeauXcabana, le Bal des bois connaît un succès croissant. Lors de sa deuxième édition, les parkings ont débordé, laissant les habitants-organisateurs dans la perplexité, et la panique de comment gérer une arrivée massive de festivaliers. A l'édition suivante, afin de limiter un succès ingérable, ils ont avancé la date de l'événement à début mai, moins attractif que la mi-juin retenue jusque-là, et n'ont fait pratiquement aucune communication. Mieux organisés dans l'ensemble, ils ont su gérer l'affluence pourtant très importante, malgré ces deux stratégies (environ 600 personnes). Mais la question se pose pour la suite de cet événement, qui circule de bouche à oreille, et démontre l'efficacité du réseau pour ramener un public toujours plus nombreux.

Vivre cette fluctuation de présences, fait passer le lieu par des états très contrastés. Un jour plein, il peut devenir désert le lendemain.

Les événements organisés touchent au festif, ou à la charpente. Ils mélangent souvent les deux, du fait de la porosité entre travail, passion et fête. Les événements réguliers sont l'anniversaire de la création du lieu en novembre de chaque année, le Bal des Bois au printemps et le « Spoon Fest » l'été, festival dédié à la création de cuillères en bois, et aux enfants. Le lieu accueille aussi des événements en rapport avec le travail du bois : les deuxièmes rencontres de charpente ont été accueillies en 2015, l'AG du RAF (Réseau pour les Alternatives Forestières) s'y est déroulé en juin 2018. Pour cette raison, le lieu est constitué *d'espaces plurifonctionnels et évolutifs.*

- Les espaces sont plurifonctionnels : l'atelier de charpente accueille le bal des bois une fois par an, donnant lieu à un gros rangement pour sortir toutes les machines et faire place rase. L'étage de l'atelier sert alternativement de dortoir, bureau, salle de réunion, salle de danse, de projection. Pendant le bal des bois, la forge est vidée de ses outils pour devenir bar.

- Les espaces sont aussi évolutifs : au besoin, l'espace de vie devant la cuisine, habituellement constitué d'une grande table pour 15 personnes et d'un espace salon autour du feu, est aménagé de manière à pouvoir recevoir une centaine de personnes autour de tables montées pour l'occasion.

La polyvalence des espaces met en lumière, dans une traduction matérielle et spatiale, l'interaction entre détente, amusement et travail. Non qu'ils soient le lieu d'une confusion, mais ils coexistent, au sein d'un même espace, dans des temporalités différentes. Cette superposition de fonctions peut expliquer l'attractivité du lieu, tout comme son revers, qui est la fatigue engendrée par l'aspect globalisant, ou totalisant, de son autonomie. On peut tout y faire : habiter, s'amuser, délirer, construire, réparer sa voiture… Les lieux se retrouvent ainsi affiliés à des sentiments (comme en témoigne l'analyse de la carte mentale d'un des habitants, dans le point suivant), ce qui donne à un lieu comme Copeaux une charge émotionnelle, traduite par l'emphase ou l'agacement de ceux qui le découvrent, ou y sont depuis longtemps. Si l'on représentait la charge sensible du lieu, la cuisine apparaîtrait comme le cœur de ce qui réunit et nourrit (musique, feu, repas), mais aussi comme ce qui fatigue, et l'espace duquel on préfère s'éloigner pour se replier chez soi. L'atelier aurait la même aura, en étant le cœur des activités. La cabane personnelle serait synonyme de calme, de replis, d'intimité. Elles sont en effet le plus possible cachées dans les bois et éloignées du « centre-ville » que constituent la cuisine et l'atelier. Celles qui sont trop proches sont le lieu de tensions : pour le bruit qu'elles doivent endurer, et ne permet pas de trouver l'espace de replis nécessaire pour vivre sereinement le collectif. Une telle carte permettrait de représenter comment Copeaux est un lieu dont le pouls bat. Elle permettrait de voir le rapport au lieu des habitants, qui est très affectif.

Analyser la manière d'habiter à Copeaux ne peut se faire sans revenir sur la dimension collective de l'organisation du quotidien. Celle-ci a une place centrale, pour saisir la raison d'être du lieu et son fonctionnement. L'amitié y est à la base et donne lieu à une organisation familiale autour de rythmes communs.

Le plaisir de vivre et de faire ensemble constituent le cœur du lieu, mais n'est pas sans connaître des difficultés d'ajustement. La spontanéité des débuts connaît une structuration qui pose différentes questions sur les conditions de possibilité du vivre-ensemble. On voit apparaître la question de ce qui permet l'unité du groupe, de ce qui en constitue le ciment, lorsque les provenances se diversifient et que l'expérience s'inscrit dans le temps : à quelle échelle et combien de temps la spontanéité peut-elle suffire pour réunir des personnes et leur permettre de vivre ensemble ? Peut-on rester longtemps sans formuler des codes, des préceptes, des projets partagés ? Ou arrive un moment où il devient important de poser des mots collectivement ? Le cas de Copeaux montre que l'expérience collective peut prendre plusieurs formes, et qu'il peut être nécessaire à un moment donné de se mettre d'accord sur la forme d'engagement collectif que l'on est prêt à prendre ensemble.

Ces évolutions révèlent combien l'aventure collective est une expérience sensible, semblable à une alchimie qui est à réinventer en permanence. Elle est soumise à un mouvement constant, du fait de la variation d'humeurs, de présences, de personnalités. Ce qui rend difficile de parler d'une seule face de Copeaux, car elle a beaucoup changé depuis le début, et continue d'évoluer.

c. Une inscription spatiale entre ancrage local et échanges internationaux

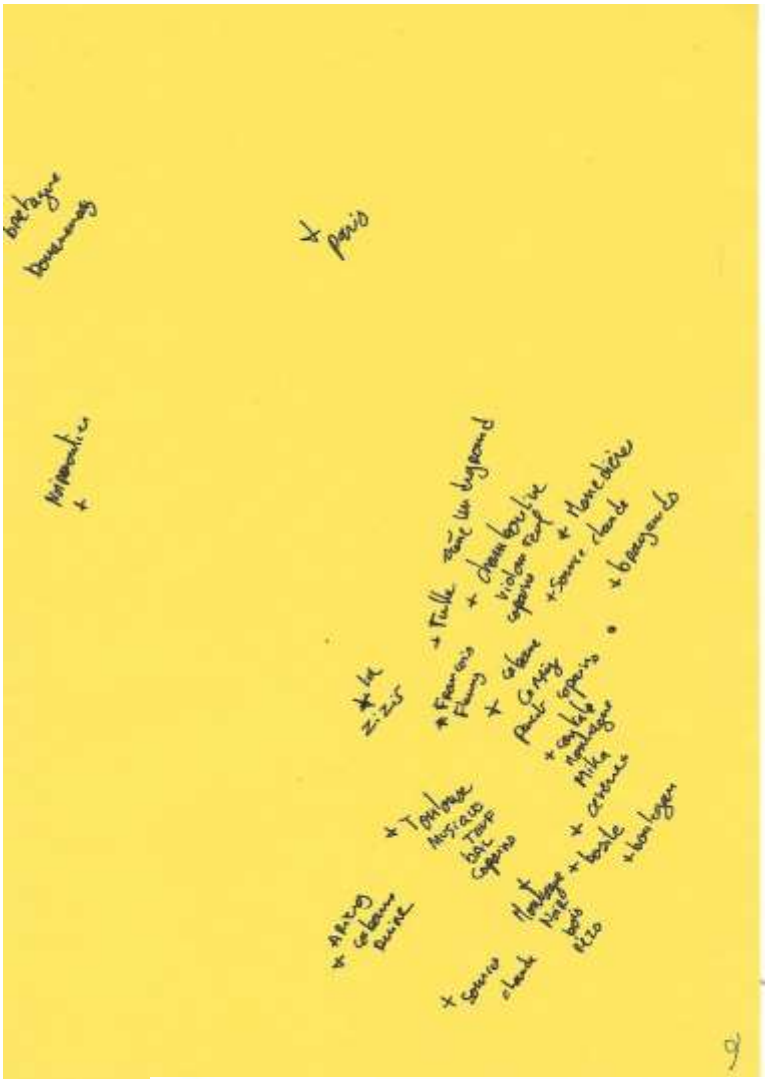
La manière d'habiter à Copeaux peut être caractérisée par deux types d'inscription spatiale : les deux s'organisent sur le périmètre restreint du lieu collectif et des activités quotidiennes, mais le premier sait s'en extraire régulièrement pour trouver d'autres sources d'alimentation, tandis que le second fait le parti-pris d'une intégration locale intégrale. Cette double inscription est intéressante pour voir les rapports à la ruralité qui peuvent être aménagés, et qui dans un cas articule le niveau local à des déplacements lointains, en France et à l'international. Plusieurs échelles se rencontrent ainsi sur place, celle du proche et du lointain, et contribue à préciser un type d'installation en milieu rural isolé, qui est contrebalancé de temps en temps par une rupture spatiale. A côté de ces alternances prend place aussi une inscription spatiale qui a fait le choix du local et montre une vaste connaissance du territoire de vie.

Habiter ici et partir en voyage

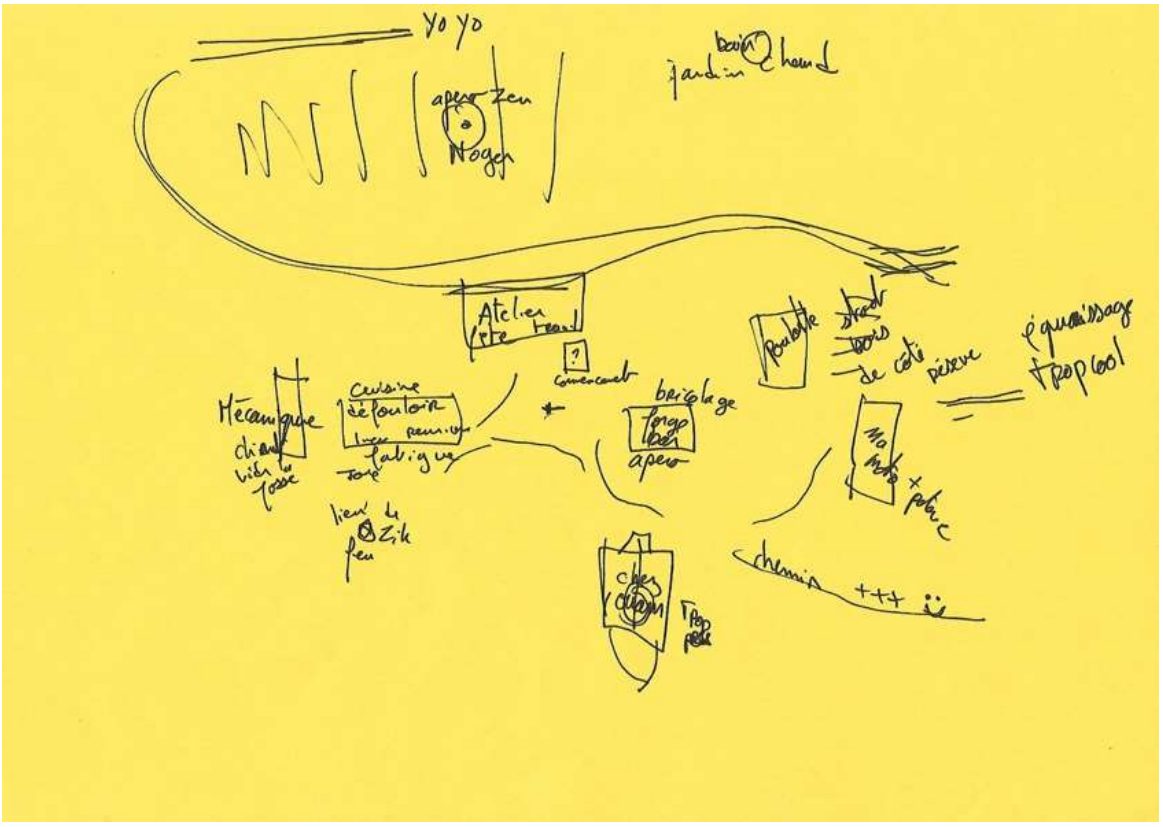
La première manière d'habiter à Copeaux s'organise autour d'un espace de vie central, concentré dans un espace réduit, qui s'autosuffit et nourrit des relations aux alentours, mais qui connaît surtout un rayonnement qui dépasse les frontières du territoire local, et étend par conséquent l'espace vécu de la personne. Copeaux constitue en effet une entité forte, largement connue dans son réseau, nourrie du passage de nombreux curieux et copains faits lors des différents voyages. La présence de l'atelier en fait une base pour les charpentiers et autres habitants, mais c'est une base dont la plupart s'extraient régulièrement. Pour partiellement isolé (car en milieu rural) et spatialement réduit que soit le lieu de vie, il ne signifie pas repli et limitation. Il est au contraire le support d'une manière d'habiter qui combine ancrage et mobilité.

Les cartes mentales produites par un des habitants permettent de préciser plusieurs échelles d'action qui se rencontrent dans le fait d'habiter à Copeaux. A ma demande, il représente les lieux importants et fréquentés au quotidien. La réponse à ma « consigne » m'intéresse car elle a donné lieu à plusieurs cartes, montant différents angles soulevés par le fait de vivre à Copeaux. Trois cartes ont été produites, qui présentent trois échelles.

Figure 8.1. De haut en bas : cartes mentales 1, 2 et 3 de Menthé, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017


paris
Tulle
Chambourlive
Monebière
Source claude
Toulouse
Musiaco
Toup
Bois
Rezo
Montagne
Noire
Bosle
Bourgeois
Source claude

Vancouver
OUEST COAST
QUEBEC
DK
Berlin
Brighton
Bruxelles
Toulouse
Roumanie



- La première carte répond à la question des lieux importants et fréquentés en prenant la France pour échelle : une majorité de points se concentrent dans le Sud (de la Corrèze à l'Ariège en passant par les Cévennes), mais il mentionne aussi la Bretagne (qu'il connaît peu mais qui l'attire). Les villes (Paris, Toulouse, Tulle) côtoient des éléments naturels (sources, montagnes), et les explications soulignent la diversité des objets de déplacement (copains, fêtes, bals, musiques, bois, sources chaudes, scène underground, parents, cabane).

- La deuxième carte est une représentation plus large qui mentionne des pays étrangers : Roumanie, Allemagne, Danemark, Royaume-Unis, États-Unis, Canada, Costa Rica. Destinations régulières ou ponctuelles qui ont marquées l'auteur, et reviennent sur les nombreux voyages qu'il a fait et constituent son quotidien annuel. Elles témoignent de sa mobilité internationale, soit effective, soit projetée, dans un espace de possibles (et non comme rêve). Cette carte montre l'ampleur des ramifications qu'il a au bout des doigts, opposé à l'idée que vivre à Copeaux constitue une limitation.

- A ma demande de resserrer sa description et de représenter les lieux importants au quotidien quand il est aux Eyzies, il enchaîne sur un schéma du lieu collectif. La suite de ses commentaires explique pourquoi il ne représente pas les déplacements en-dehors de Copeaux : le lieu de vie prend en effet une place totalisante, qui ne laisse pas entrer l'extérieur. Il est à noter que ces trois représentations ont lieu alors qu'il s'apprête à partir pour s'installer en Corrèze,

décision motivée par une fatigue du lieu qu'il a hâte de quitter. Le dernier plan qu'il exécute correspond à l'organisation spatiale du lieu de vie, accompagné de commentaires des espaces. Ceux-ci sont le support de sentiments (« ennui, fatigue, joie ») et d'attitudes (« défouloir, fête, travail, détente »). L'ambivalence qui le lie à son espace de vie est palpable dans le contraste entre les espaces (« mécanique : chiant, vider la fosse » ; « cuisine : défouloir, réunions, fatigue, joie » ; « équarrissage : trop cool »).
Il est certain que sa représentation limitée à Copeaux correspond à ce qu'il a compris que je lui demandais. Cependant, compte-tenu de l'ensemble de nos échanges, je trouve éloquent qu'il rétrécisse la focale sur le collectif sans évoquer ce qui l'entoure, et qu'il l'accompagne de perceptions subjectives. J'y vois la fatigue et la place (autant positive que déroutante) que prend le lieu dans sa perception de son espace vécu.

Les trois échelles de représentations me semblent éloquentes pour voir l'articulation faite entre une inscription spatialement réduite au lieu collectif, et les déplacements à moyenne ou longues distances, régulièrement effectués. Coexistent ainsi un ancrage très localisé et une mobilité à l'échelle internationale.

Ce schéma d'inscription spatiale se retrouve, modulé, décliné, auprès d'autres habitants du lieu, et constitue un point commun de rapport au lieu, qui leur permet de bien vivre ensemble, car portés par un rythme de vie similaire. Lorsqu'on est sur place, c'est de manière active, entrecoupé de pauses plus ou moins longues et aux destinations lointaines, où on retrouve une autonomie absente dans la vie collective. Il faut sans doute lire ces alternances comme un équilibre trouvé pour supporter l'intensité de la vie collective et la spécificité de l'isolement dans un milieu rural reculé. Yogan exprime « étouffer » au bout de deux mois sur place.
Il y aurait là un type de rapport à l'espace, qui aménage des données à double tranchant : espace et liberté de l'expérimentation, qualité de vie dans un environnement choisi (la forêt), mais qui signifie un isolement spatial. L'équilibre est trouvé dans la fréquentation de pôles différents comme les villes, mais aussi dans tout déplacement qui permet de se dégager du lieu de vie. La place du mouvement et de l'altérité sont essentiels dans le rapport à l'espace de base, qui se nourrit et peut perdurer, du fait de tout ce qui l'alimente par dehors et par ailleurs.

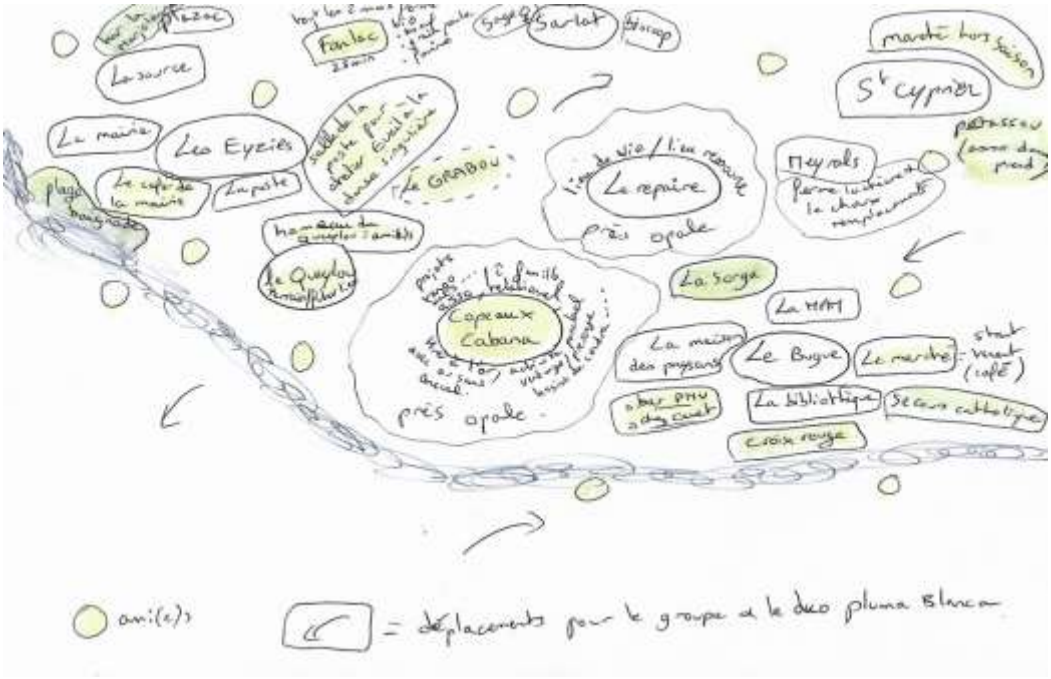
Habiter à côté et rester sur place

Posture assumée par certains, la mobilité fréquente et lointaine peut en revanche être objet de regret pour d'autres. Martin aimerait se poser davantage, mais il a encore des chantiers à remplir en Bretagne, chantiers qu'il ne peut pas refuser, demandés par sa famille et des amis. La construction de sa cabane, après des années en caravane, répond au projet de s'implanter. Lucile regrette de s'absenter dix jours en mai, alors qu'elle aimerait rester sur place. Comme les autres membres du lieu, elle fait de nombreux kilomètres pour aller danser dans les bals, mais ses déplacements se limitent à ces loisirs, son souhait étant de développer son activité de potière sur le lieu. Effet de l'âge, des

étapes de vie, tous ne sont donc pas dans les mêmes dispositions à l'égard de leur présence sur le lieu, ou en Dordogne.

Rémi et Charline énoncent clairement le choix du local. Couple qui a à présent deux enfants, ils ont accueilli le premier alors qu'ils vivaient encore à Copeaux en roulotte. Ils ont progressivement fait le choix de déménager à côté du lieu collectif, décision articulée à la vie de couple et de famille délicate à vivre dans l'espace commun. Pour autant, ils gardent des liens réguliers et positifs, et conservent un statut d'ancien habitant permanent qui leur garde les portes ouvertes. Rémi utilise toujours l'atelier de charpente, Charline passe souvent s'occuper sur place ou dire bonjour. A la différence de ceux qui bougent régulièrement et loin, le couple valorise les relations proches avec les locaux. Leurs vies s'organisent autour d'activités ayant un rayon d'action d'une dizaine de kilomètres, et un grand souci de cultiver les relations sociales des personnes présentes dans leur entourage. Par rapport à la manière d'habiter qui combine ancrage et mobilité, la leur prône un rétrécissement à une échelle locale peu étendue, et pour autant, valorisée comme source de richesse. Et de fait, les activités mentionnées dans la carte mentale de Charline sont très nombreuses et diverses : elles concernent la vie courante : poste, marchés, mairie ; les activités associatives : mairie, Pétassou ; les activités professionnelles : salle de la poste pour l'atelier « Éveil à la danse singulière », remplacement à la ferme ; les lieux de « récup' », chinage : secours catholique, croix rouge, marchés ; la santé : MAM, sage-femme ; l'alimentation : marchés, ferme de Farlac ; et tous les lieux d'amitié : le Queylou, le Grabou, La Sorga, sans oublier Copeaux Cabana, qui reste au centre de la feuille, et est le siège de l'association, le support d'activités spécifiques comme le tir à l'arc, à cheval ou non, et d'activités ponctuelles comme les vendanges, le pressage du raisin ou des pommes, la fabrication de la lessive de cendre... Les amitiés qu'il héberge sont comparées à la famille.

Figure 8.2. Carte mentale de Charline, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017



Cette manière d'habiter rappelle certaines inscriptions spatiales rencontrées en Ariège, qui déploient l'ancrage, en se nourrissant d'une multiplicité de lieux, relations, activités et déplacements, dans un rayon proche. Le rapport au local peut devenir un cheval de bataille dans ce cas : la destination du bal des bois est sujet de questionnements et de désaccords au sein de l'équipe de l'association, entre s'adresser aux danseurs qui viennent de partout, quitte à en faire un événement « élitiste » ou viser un public local, quitte à ce qu'il ne sache pas danser. On voit avec cet exemple que la question de l'ancrage territorial peut revêtir un enjeu particulier, et qu'il touche certaines personnes plus que d'autres. L'étape de vie et sa condition (être célibataire, en couple sans enfants ou avec enfants), conditionne pour beaucoup le rapport à la localité. Yogan explique ainsi l'importance de ses déplacements du fait qu'il n'a pas de famille. Il envisage de rester davantage à demeure une fois qu'il aura des enfants. Mais il remarque aussi que Rémi et Charline « ont toujours été un peu casaniers ». Au-delà d'une question d'âge ou d'étape de vie, se jouent aussi des caractères et des préférences dans le fait de rester dans un périmètre réduit, ou de cultiver les voyages.

On peut enfin se demander dans quelle mesure l'inscription très locale décrite par Charline ne répond pas à la mobilité récurrente de ses anciens co-habitants. Face aux kilomètres qui s'enfilent sur le compteur des plus mobiles, « vivre ici » peut ressembler à une démonstration du bon-vivre que comprend la région élue pour y déployer sa vie et celle de sa famille.

Mais si ses déplacements s'exercent sur un périmètre réduit, elle continue de bénéficier du mouvement généré par Copeaux, de ses fêtes, de ses visiteurs. Vivre à côté vient donner

une autonomie, mais n'efface pas des liens qui restent forts. Ce léger déplacement permet de s'extraire du collectif qui « suffit mais ne rassasie pas forcément ». C'est un lieu qui aspire, mais qui fait rencontrer des limites, dès lors qu'il « prend trop de place ». L'extérieur vient à manquer, pour nourrir son quotidien. Même constat chez Menthé, et qui demande à chacun de trouver sa place, tant spatiale que dans le collectif, pour bien le vivre. Vivre à côté apparaît comme une solution pour trouver un équilibre.

Martin : vivre à côté dans une petite cabane

Après l'échec d'un projet collectif à 3 kilomètres de Copeaux, Martin a demandé à Rémi et Charline de se construire une cabane sur leur terrain. Toute petite, la cabane vient compléter sa caravane, et comprend de quoi cuisiner, lire, dormir ainsi que des rangements. L'idée est d'être autonome, pour pouvoir prendre du temps pour autre chose que de l'utile. Situé à un km de Copeaux, il peut y accéder par la forêt, mais il prend finalement toujours sa voiture, car il transporte du matériel pour bricoler à l'atelier. Dans un premier temps, il prend la plupart des repas à Copeaux, et se dit habitant du lieu, tout en dormant en dehors du site. Sa cabane située à l'écart du lieu collectif lui permet de combiner présence et retrait. Son choix est argumenté comme l'équilibre d'avoir une poche de replis réelle, en dehors de copeaux mais non loin : vivre à côté lui permet ces allers-retours entre dedans et dehors.

Deux formes d'inscription spatiale peuvent ainsi être observées à Copeaux, dont les contrastes informent de logiques complémentaires et opposées.
Tout comme en Ariège, l'inscription dans le lieu de vie ou à côté révèle le choix du local au quotidien, avec des déplacements sur un périmètre circonscrit. Ce périmètre peut être réduit ou plus important, selon les personnes et les activités. Globalement, Copeaux est un lieu où les personnes se déplacent au quotidien, pour des activités professionnelles, de loisir ou d'utilité courante. La Dordogne semble dessiner un territoire accessible, qui est largement connu et emprunté par les habitants. Le territoire local est source de connaissances sociales et de rendez-vous réguliers (marchés) qui rendent l'usage de la voiture au quotidien important. Une réalité qui n'est pas sans initier une réflexion collective sur comment parvenir à réduire ses déplacements et la consommation de pétrole qui en découle.
En revanche, à côté de cette mobilité quotidienne, le lieu est caractérisé par une présence journalière importante : les chantiers sont préparés sur place, conduisant à une présence régulière des charpentiers dans l'atelier ; la potière travaille dans sa cabane. Les repas du midi rassemblent l'ensemble des habitants, montrant combien le quotidien se passe sur le lieu de vie ou non loin. Le fait de travailler à l'extérieur est occasionnel, lorsqu'une charpente est levée, ou pour cette habitante qui travaille ponctuellement dans une fromagerie à 10 kms.
Le milieu local apparaît fortement valorisé dans cette optique, comme hébergeant des liens sociaux, des possibilités culturelles, des ouvertures économiques, le tout allié à un lieu de vie qui accueille un quotidien important.

A côté de cette inscription locale qui dessine une manière de « vivre ici » positive, prend place une manière de nourrir l'ici par la fréquentation de l'ailleurs. La résidence à Copeaux est alimentée pour un pan d'habitants par des déplacements occasionnels plus lointains, où d'autres connaissances, d'autres activités et d'autres environnements sont retrouvés. Cela peut être une ville (Toulouse), un autre territoire rural (l'Ardèche), un autre pays (le Danemark), où d'autres activités vont être trouvées (la danse, un bateau…), qui participent à l'équilibre du mode de vie que propose Copeaux. Le fait de vivre à plusieurs, et de rester au même endroit tous les jours, trouve dans ces échappées un équilibre nécessaire à l'intensité que représente un quotidien nourrissant mais qui comporte ses zones de fatigue.

Chaque habitant aménage ainsi ses besoins avec ces différents éléments. Vivre à côté ou se déplacer ponctuellement constituent des manières de se rapporter à un lieu et au territoire qui informent des pratiques et des stratégies qui peuvent être déployées. Ce qu'on observe avec Copeaux est un rapport positif à l'espace rural, soutenu par une dextérité à aménager les conditions qu'il implique : le fait de pouvoir se déplacer rentre évidemment en jeu pour soutenir ce rapport positif, mais il trouve aussi sa raison d'être dans le choix d'inventer sur un lieu un quotidien assez riche pour nourrir la vie dans son ensemble.

d. Des habitats d'auto-constructeurs

La question de l'habitat trouve une résonance particulière à Copeaux ; c'est un lieu de constructeurs, qui expérimentent sur leurs cabanes leurs attentes d'habitat. Elles sont ainsi construites selon les goûts des bâtisseurs, et évoluent au grès de leurs besoins et fantaisies. Les cabanes présentes sur le terrain ont toutes une singularité propre, une architecture inédite. Elles sont le lieu d'expérimentations, et deviennent le support d'une démonstration du savoir-faire et du goût des habitants du lieu. Mais au-delà de leur intérêt architectural, elles initient un mode de vie, qui fait partie de l'identité du lieu. En témoigne le raccourci employé par les proches pour désigner Copeaux et qui se contentent de l'appeler « les cabanes ». « Aller aux cabanes » suffit à informer qu'on se rend à Copeaux. Le fait de vivre en cabane est ainsi un point essentiel pour comprendre la naissance de Copeaux et sa pérennité, en imposant une manière d'habiter hissée en art de vivre.

Description générale des cabanes

Les cabanes de Copeaux présentent des formes oniriques et incongrues, issues de l'imagination des constructeurs. Elles font entre 15 et 20 m² au sol, parfois avec un étage. Les matériaux utilisés sont le bois, la terre, la paille ; la plupart ont des toits végétaux, certaines sont bardées de bois. Elles s'étalent sur l'ensemble du site, certaines sont proches de la cuisine, mais la plupart ont pris garde de s'éloigner des espaces communs. Chaque cabane a un point d'eau et un poêle. Elles sont isolées avec des murs en terre-paille recouverts d'enduits. Les fenêtres sont issues de la récupération. Plusieurs types de charpente ont été utilisées selon les cabanes, toit autoporté, charpente de Philibert Delorme, charpente qui évoque la coque d'un navire, ou toit à quatre pans.

L'intérieur des cabanes est confortable car isolé et bien chauffé par le poêle. La ressource en bois ne manque pas sur le lieu, du fait des chutes des chantiers. Les décorations sont cosy, un canapé, des instruments de musique, une bibliothèque, des plantes pendent d'un plafond… Les nombreuses fenêtres font plonger le regard dans les arbres qui entourent les cabanes et font rentrer la lumière de la forêt.

Un goût de l'habitat

L'importance accordé aux cabanes se lit dans le soin accordé à leur construction : l'habitat est issu de choix de construction, qui lui donnent une qualité supplémentaire. Le choix de travailler les bois courbes, et d'utiliser la terre, la paille ou les pierres, insufflent un autre esprit à l'habitat. Le soin apporté à la situation où est implantée la cabane, à ses matériaux, aux couleurs, aux formes, à l'inscription de l'architecture dans l'espace qui l'accueille, témoignent du goût porté à l'habitat.

L'importance de l'habitat peut se lire aussi dans la curiosité insatiable de Yogan et Menthé, lorsqu'ils vont à la rencontre d'autres « cabanophiles ». La parution du livre de Yogan, qui présente les plus belles cabanes qu'il a pu visiter tout autour du monde, témoigne de l'ampleur de ses rencontres, qu'il a souhaité rassembler sous la forme d'un ouvrage, pour inspirer les constructeurs présents et futurs. La cabane devient dans ces pages le support d'un art de construire, et on y décèle un art de vivre selon les expériences. La passation entre ces deux arts n'est pas exprimée ainsi par les habitants de Copeaux : habiter une cabane est d'abord la seule possibilité matérielle de s'installer sur ce terrain non constructible. C'est une solution plus confortable que le module déjà construit d'un camion ou d'une caravane. Quand il est présent, le camion est une étape transitoire, avant de récupérer ou de construire une cabane. Mais les cabanes présentes à Copeaux dépassent vite leur caractère fonctionnel, lorsqu'elles présentent leurs qualités esthétiques, ludiques et oniriques, à la forêt qui les héberge. L'art de construire est évident à l'œil qui les aborde, et lorsqu'on reste au contact de ses habitants, un art d'habiter se dévoile. Cet art n'est pourtant pas forcément argumenté car les cabanes sont d'abord les habitats ordinaires de leurs usagers. Elles ont pourtant une incidence au quotidien, que les habitants relèvent.

Vivre en cabane : un habiter spécifique

Vivre en cabane correspond d'abord à un goût. Ce n'est pas un choix par défaut, mais un choix à part entière. Si la possibilité d'habiter dans une maison en dur se présentait, les habitants de Copeaux ne feraient pas le choix d'y aller. Habiter en cabane est vécu comme une commodité et un avantage. Elle correspond à une manière d'habiter spécifique, qui ne trouve pas à s'épanouir dans une maison « en dur » conventionnelle.
Les propos de B. Picon (2001) qui voit dans la cabane un espace de « l'entre-deux » souligne me semble-t-il ses avantages. Ni habitat léger ni habitat en dur, la cabane est poreuse, tout en étant solide. Elle offre un contact et une proximité avec les éléments extérieurs : elle permet de vivre entre les arbres, dans la forêt, d'entendre les sons, de voir les couleurs et les matières, de suivre les saisons, le temps. La cabane constitue une cellule à taille humaine, où peuvent être concentrées l'ensemble des besoins d'intimité et de ressourcement, qui peuvent constituer une aide pour vivre en collectif : un canapé, un lit,

un bureau… Les éléments fonctionnels (cuisine, salle de bain) n'ont pas besoin d'être dans la cabane. La cabane peut être réduite à être un espace de repos, de création, semblable à une chambre agrandie. Plutôt que de concentrer tous les espaces nécessaires à la vie quotidienne dans une même construction, l'organisation de vie autour de plusieurs espaces propose un éclatement des repères : la cuisine et la salle de bain constituent un module, les toilettes en sont un autre, l'atelier encore un autre, que la cabane vient compléter.

Les qualités des cabanes sont nombreuses, et expliquent leur essaimage. Copeaux joue le rôle d'inspiration pour beaucoup de personnes qui sont passées là-bas. La cabane y revêt le symbole de la vie libre, proche des éléments, plongée en forêt, accessible dans sa mise en œuvre, habitat libre et innocent, car faite de matériaux naturels, et intégrée à son environnement, souvent en étant discrète ou cachée. Les discours des habitants interrogés soulignent l'un ou l'autre aspect de la cabane : on peut choisir ses matériaux, les formes, la taille ; elle permet de vivre dans la forêt, en gardant une porosité avec l'environnement immédiat, que ce soit par l'écoute de l'extérieur, ou la vue sur les arbres que donnent les fenêtres souvent grandes et nombreuses. Vivre dans la forêt peut se matérialiser de manière plus franche encore, à l'exemple de la plateforme qui surmonte la cabane de Yogan, où son lit est seulement abrité d'un toit, pour dormir entre les arbres attenants, de mai à octobre. A noter, comme les cabanes sont dispersées dans la forêt, elles sont éloignées de l'atelier et des espaces de vie quotidienne (cuisine, salle de bain, toilettes). Il faut donc forcément sortir dehors pour se rendre à l'un ou l'autre endroit, et ce par tous les temps. Le contact à l'extérieur est de fait incontournable.

Construire une cabane à sa mesure

La cabane de Martin est très petite (7,5 m² au sol, auxquels ajouter les 8 m² de la caravane), mais comprendra tout le nécessaire pour être autonome par rapport à Copeaux : une petite cuisinière à bois servant aussi de poêle, un coin cuisine, un fauteuil, un lit, des espaces de rangement. Sa taille correspond au bois qu'il avait, au moment où il était « empressé » d'accéder à un certain confort. Il décline ce confort comme étant « visuel, pratique, esthétique et de vie ». La cabane est plus isolée que la caravane dans laquelle il a vécu plusieurs années, et est plus à son goût. Il pourra notamment y mettre en valeur des objets qu'il aime, et espère dépasser l'aspect fonctionnel qui accompagnait son habitat jusque-là, seule chambre, de laquelle il se levait pour aller travailler dehors. La cabane doit permettre de soutenir et dépasser le fonctionnel. « Une fois que je serai bien chez moi, je prendrai le temps de faire ces choses-là » [des activités annexes]. La mise en œuvre de l'habitat est ainsi une réponse rapide et immédiate (hâte de finir sa cabane), en vue de perspectives : celles de dépasser la mainmise du faire, qui organise sa vie, pour prendre aussi le temps d'autres activités. La cabane combine cette double temporalité, celle d'une rapidité d'exécution, qui répond à un besoin présent, mais elle projette aussi vers le futur, en étant une construction pérenne. La dimension de projet y trouve une actualité spécifique, assouplie, car non tributaire d'une inscription de longue durée. On est sur des articulations temps

présent/horizon plus souple, plus immédiatement réalisé, plus facilement remodelé.

Une pensée de l'habitat

Vivre en cabane fait apparaître une pensée de l'habitat qui a comme particularité d'être issue de la pratique. C'est une des spécificités du métier de charpentier, et de la fonction d'auto-constructeur : il n'y a pas de séparation entre le concepteur et le constructeur. L'habitat est pensé par celui qui le construit, et va y habiter : les besoins et les envies sont intégrés à une construction qui pourra évoluer avec l'apparition de nouveaux besoins ou le changement d'envies.

L'exemple de la cuisine témoigne de la dimension évolutive de l'habitat.

> La cuisine collective de Copeaux s'est déjà vue agrandir d'une rotonde pour déployer une table pour les jours froids. Des étagères ont été ajoutées pour organiser mieux l'intendance. L'hiver, les bancs suspendus sont fixés au sol, et sont enlevés avec la cloison vitrée l'été. Les bacs à poubelles ont été progressivement aménagés. La cuisine a déjà beaucoup évolué, et continue selon les besoins. Ses écueils font apparaître les manques à combler dans la future cuisine de la maison commune, qui est en projet. Yogan se réjouit ainsi d'avoir d'abord expérimenté cette première cuisine, pour penser la prochaine, en fonction des besoins issus de la pratique.

Les cabanes évoluent, elles, au grès des besoins de leurs occupants. Un nouvel arrivant a tendance à apposer sa touche personnelle sur l'habitat qu'il intègre : dans la décoration, l'agencement de l'espace, ou dans la modification de la forme de la cabane. Les causes de la transformation des cabanes correspondent en général à une évolution de la situation personnelle, comme le fait de se mettre en couple et de vivre à deux dans un espace prévu pour une personne seule, ou le fait d'avoir un enfant. Les changements d'habitat de Rémi et Charline montrent les modifications faites aux habitats pour s'adapter aux besoins du couple : ils vivent d'abord dans une petite roulotte, ils en construisent une plus grande pour bénéficier de deux espaces en conservant la première, qu'ils agrandissent avec l'arrivée de leur premier enfant. Une extension est rapidement mise en œuvre sur une structure en bois et en terre : la cabane permet une souplesse du fait des matériaux sur lesquels il est facile d'intervenir.
Elle est souple également d'un point de vue du droit : les cabanes de Copeaux passent de main en main selon les habitants présents dans le collectif et les besoins. La souplesse observée dans le point précédent, qui combine le fait de vivre sur place avec de nombreux voyages, trouve à s'épanouir plus facilement dans un habitat qui ne coûte rien, dont on peut s'absenter sans qu'il soit une charge. La seule chose que requiert une cabane est d'être habitée : elle a besoin d'être chauffée l'hiver, entretenue au long des saisons. C'est d'ailleurs un argument en faveur d'accepter des demandes d'habitat temporaire sur le lieu, car la personne accueillie sur une période va entretenir une cabane autrement laissée sans occupant durant une longue période.

La forme de vie qu'accueille Copeaux est issue en grande partie de la présence des cabanes. Le passage de la DDT en 2017 a cependant pointé la fragilité de la situation. Menacés de démonter les cabanes, des pourparlers sont en cours avec la mairie pour requalifier le statut du terrain et légaliser une partie des cabanes. La souplesse des installations n'est pas compatible avec l'irruption du droit. La projection sur le lieu de vie s'en trouve naturellement nuancée, du fait de devoir envisager l'éventualité de déconstruire certaines cabanes, et de l'impossibilité d'étendre celles présentes. La manière d'habiter à Copeaux reste néanmoins fondamentalement marquée par la présence des cabanes et le mode de vie qu'elles impliquent. Cette incidence est importante car elle va jusqu'à former l'identité du lieu, et par ricochet celle des habitants.

Conclusion chapitre 8

L'expérience de Copeaux est intéressante pour donner un volet de plus aux habitats non-ordinaires. Des enjeux différents se posent en effet par rapport au terrain ariégeois. Ce que l'on a rencontré ici est un lieu porté par la motivation de vivre ensemble et d'expérimenter dans la construction. Avant tout constitué d'amis réunis autour d'une passion commune, le lieu montre une constitution progressive issue de la spontanéité. La manière d'arriver à Copeaux suggère un geste moins volontaire qu'auprès d'autres installations, il a été question d'une rencontre plus que d'une recherche, et c'est la bonne entente qui va valider le fait d'y rester. La formation progressive d'une vie commune autour de la charpente explique peut-être le fait que ce ne soit pas un lieu de grands discours, mais d'abord un lieu de réalisation. Le faire est plus présent que le dire. La manière de fonctionner sur place, que ce soit dans le travail ou le fait de vivre ensemble, se passe d'argumentation ou de justification. Ce n'est pas un lieu de démonstration qui défendrait un modèle plus qu'un autre. L'ouverture des idées le distingue à ce titre d'autres lieux mobilisés autour de la défense d'idées communes. La défense d'une autre manière d'habiter passe ici par le rapport au travail, dans les types d'habitat mis en œuvre, dans le rapport à la forêt, dans la poursuite du but de vivre ensemble.
Pour compléter ce regard synthétique, deux différences notables peuvent être posées avec les installations rencontrées en Ariège : le travail a une vraie place, avec la présence d'une activité passion qui est source de revenus et d'insertions, mais qui est combinée à une pratique ludique et à une transmission souple ; il est plus question d'aménager le travail que de poursuivre la quête d'une autonomie, même si la thématique traverse, de fait, les pratiques. Le rapport à l'éloignement et à l'isolement marque une deuxième différence, où ce qui est en jeu à Copeaux est moins le fait de se mettre à l'écart ou de se confronter aux éléments, que d'expérimenter ensemble, sur un lieu choisi pour sa dynamique, ses liens humains et leur jovialité. Copeaux est une aventure humaine, et à ce titre, s'intéresser aux manières d'habiter en jeu c'est revenir nécessairement sur une organisation de vie collective. Tous les niveaux sont traversés par cette réalité, en recherche d'un équilibre : dans les rythmes quotidiens, entre travail et vie collective, dans la mobilité, entre rester sur place et partir, dans les habitats, entre cellule de replis et

espaces communs. L'expérience de Copeaux est une histoire d'équilibre, qui est sans cesse à remanier. Les tensions et les doutes traversés dans les pages qui précèdent sont la part inévitable d'une organisation de vie qui doit s'inventer constamment et composer avec le mouvement des personnes et l'évolution des besoins.

Quatre points en particulier me semblent importants concernant cette expérience :

- l'expérience de Copeaux montre l'incidence de l'organisation collective sur les manières d'habiter : tous les éléments rencontrés dans la pratique du quotidien tournent autour du vivre ensemble : l'organisation des habitats, assez éloignés les uns des autres et proches des lieux de vie communs ; le rapport à la mobilité qui cultive un équilibre nécessaire pour s'extraire au besoin ; le déroulement des journées organisées autour des temps forts que sont les repas en groupe. Si mon entrée n'était pas les habitats collectifs (ce qui aurait pu être), passer du temps à Copeaux a inévitablement ouvert ce point pour avoir accès à une vision globale de ce qui forme sa spécificité.

- L'observation du lieu a permis également de revenir sur le rôle et la dimension des réseaux : Copeaux participe de plusieurs réseaux, réseaux de pratiques autour de la charpente, de la forêt et du bois, mais aussi réseaux des danses trad. Surtout, il est lui-même le cœur d'un réseau, celui de tous les amis du lieu. Connaître Copeaux c'est faire partie d'un réseau où ce qui se joue est une certaine vision du partage, de la fête, de la construction, et de l'habitat. La notion de réseau permet de comprendre le paradoxe de l'inscription spatiale relativement isolée dans un petit village périgourdin et son rayonnement national et international. Seule la participation à des réseaux et leur entretien peut expliquer l'aura que conserve le lieu. Le réseau permet un renouvellement des forces en place par l'arrivée de nouvelles personnes, il permet aussi une diffusion des pratiques. La situation de Copeaux est l'inverse du repli, il héberge des habitants qui se déplacent, et accueille sans arrêt de nouveaux visiteurs. La dimension de toile contenue dans l'idée de réseau ouvre ainsi les dimensions du lieu d'une manière considérable, qui s'étend sous l'influence de ces multiples circulations.

- La présence d'une activité professionnelle sur un lieu occupé en partie de manière illégale montre en outre un point de rencontre entre les dimensions formelle et informelle, qui relativise la vision d'une marge et invite à nuancer une pensée qui séparerait ces deux dimensions. Le lieu montre autant d'éléments formels : travail professionnel, ouverture et insertion locale avec des activités déclarées et formalisées (statut associatif, coopérative d'activité), que d'éléments informels : habitats non déclarés, participation à des réseaux informels, transmission en dehors de cadres officiels. Cette coexistence relativise l'interprétation qui voudrait nommer « marginal » le fait de vivre en cabane dans une forêt. Les habitats apparaissent dès lors dans leur cohérence vis-à-vis du lieu, en étant les habitats les plus appropriés au mode de vie déployé. Ce point invite à penser la circulation et les points de rencontre entre les pratiques plutôt que leur séparation. Plusieurs régimes de travail peuvent être présents sur un même lieu (travailler pour soi, pour l'extérieur, pour le lieu), et ce lieu peut mélanger le niveau de la légalité (l'atelier) avec celui de l'illégalité (les cabanes). L'expérience de Copeaux montre que nous ne sommes pas obligés d'analyser dans l'opposition les pratiques, mais qu'il existe des ponts entre elles. Il invite à dépasser la vision d'un « hors » norme ou d'un caractère « non » ordinaire, pour voir qu'il s'agit d'expériences justes, ordinaires et normales, pour leurs habitants. La formalisation de l'activité professionnelle marque en outre une nuance

importante avec le terrain ariégeois où l'insertion économique est une exception. Ce point marque à mon sens une différence notable entre les recours faits aux différents territoires.

- L'expérience de Copeaux permet de revenir en dernier lieu sur l'impact des territoires sur les manières d'habiter. La Dordogne joue un rôle dans la forme qu'a Copeaux. Comme pour l'Ariège, on peut tisser un lieu entre les propriétés prêtées au territoire et la forme de vie qu'il accueille. La Dordogne apparaît en ce sens plus insérée, plus accessible que l'Ariège, c'est un territoire de circulation, notamment par le tourisme, mais aussi du fait de sa situation plus centrale. La motivation de l'isolement et de l'éloignement s'en trouve naturellement mise de côté, à la place de quoi observe-t-on dans les rapports au territoire local de la circulation et une connaissance intense des zones qui entourent le lieu de vie. La Dordogne apparaît dans la représentation des habitants comme étant un lieu d'accueil, qui trouve sa source dans des origines très anciennes avec les traces des hommes préhistoriques, et dont le prolongement aujourd'hui sous la forme du tourisme est accueillie avec bienveillance. La vie sociale sur le lieu et les sorties des habitants autour soulignent un rapport vivant au territoire, source de plusieurs liens : sociaux, économiques, de culture et de loisir… Le territoire rural apparaît dans ce cas comme une ressource, tant pour l'espace d'expérimentation et de construction qu'il permet sur le lieu de vie, que pour les conditions de vie qu'il offre en permettant de vivre dans la forêt. Il est aussi une ressource pour la vie locale qu'il héberge, en concentrant de nombreuses connaissances, activités et possibilités de chantiers. Le fait de vivre aux Eyzies pour un groupe de jeunes apparaît ainsi à l'inverse d'une limitation, d'un repli ou d'un isolement. Le milieu rural est au contraire un atout pour la manière d'habiter déployée, et la source de nombreuses sollicitations, pour lesquelles le temps vient souvent à manquer.

Chapitre 9. Bussière-Boffy : le choc des normes

Introduction chapitre 9

Les trois premiers chapitres de cette troisième partie sont revenus sur les terrains les plus fouillés de cette étude, l'Ariège d'une part, Copeaux Cabana d'autre part. Ils ont permis de mettre à jour des logiques communes et leurs déclinaisons, en fonction des territoires des installations, des parcours des personnes, et de leurs aspirations. Les motifs d'élections et les pratiques présentent des différences entre le territoire ariégeois et l'expérience collective du Périgord, sans compter les déclinaisons inhérentes au sein de chaque espace. L'Ariège héberge plus fréquemment un désir de retrait, d'isolement et de reconnexion aux éléments naturels, tandis que Copeaux Cabana, sans exclure ces dimensions, est davantage caractérisé par le désir de faire, d'expérimenter, qui va de pair avec un désir de rencontre, d'échange et de lien, dans le fait de partager un quotidien commun et dans la passion d'une pratique artisanale. Mais ces différences étant nommées, les deux terrains présentent un point commun non négligeable, dans le caractère décidé, assumé et dépourvu dans une grande mesure d'ambiguïtés, des expériences rencontrées. Ce dernier chapitre vient nuancer précisément ce point. Il revient sur le premier terrain effectué, entre novembre 2016 et mars 2017, dans le village de Bussière-Boffy en Haute-Vienne.

Accueillie par Jean[46], militant à l'association Halem (Habitants de logements éphémères et mobiles), que je connais déjà d'un travail antérieur avec Terres de Lien, j'accède au hameau par son entremise avant de m'autonomiser. A chaque fois, je descends chez lui et sa compagne, dans leur maison que je découvre être un repère du hameau, où passent tout au long du jour et des soirées les voisins qui vivent en camion, en cabane, en caravane, en yourte. Ils y trouvent l'eau, une douche, l'électricité, internet, de la compagnie, des repas. Je passe trois fois entre deux et quatre jours, pour une durée sur place de dix jours. Échelonnées sur l'hiver 2016-2017, je cesse mes visites en entamant la partie de terrain ariégeoise et en choisissant de me concentrer sur ce territoire et sur le collectif Copeaux Cabana, que je connais déjà bien. Ce terrain est donc le plus court dans sa fréquentation, en plus d'être le plus ancien. Mais il offre un nouveau terrain de comparaison avec les deux autres terrains, qui justifient sa présentation dans cette dernière partie. Il présente en effet des trajectoires différentes, mobiles et plus ambiguës. Même si sous certains angles il est moins creusé que les autres terrains, le passer sous silence terrait tout un pan de manières d'habiter hébergées par les habitats non-ordinaires. Un enjeu apparaît ainsi dans le fait de reprendre les pistes que ce premier terrain a esquissé, même si le contenu de la partie ne pourra pas être aussi approfondi que souhaité.

[46] Les prénoms de ce chapitre ont été changés : compte-tenu du caractère déjà médiatisé du hameau suite au procès, l'anonymisation a été préférée pour préserver une certaine discrétion vis-à-vis des habitants rencontrés.

Le terrain à Bussière-Boffy permet d'aborder d'autres types d'habitats, avec la présence plus importante d'habitats mobiles, dans un hameau qui joue le rôle d'étape dans des trajectoires mobiles, mais aussi en montrant des conditions d'habitations plus vétustes. Les habitants rencontrés ouvrent un autre pan de l'habitat non-ordinaire, en présentant des postures plus ambiguës, moins assumées, aux formes plus difficilement intelligibles. Ce terrain vient ainsi nuancer le constat sous-jacent d'une absence de précarités dans la maîtrise montrée par les autres parcours en Ariège ou en Dordogne, en présentant une autre face des recours à l'habitat non-ordinaire. L'influence du réseau Halem et la présence de ses militants n'est pas sans conséquence sur le type de trajectoires rencontrées. Ce terrain décale le regard vers les « sans » (Pichon, 2007), ceux qui n'ont pas tout, à qui il manque l'argent, des papiers, un toit, une place dans la société, et qui usent de débrouille pour en trouver. La marginalité et la précarité trouvent ainsi dans ce terrain de nouveaux échos sur lesquels il me semble important de revenir pour étayer la complexité des situations hébergées dans les habitats non-ordinaires.

Ce terrain est ainsi instructif à plus d'un égard. C'est d'abord un terrain difficile, dont le déroulé est assez typique d'une rencontre qui confronte d'abord, avant d'accéder progressivement à une compréhension des situations rencontrées. En tant que premier terrain, et aux vues des conditions qu'il héberge, sa principale difficulté a été de reconnaître les logiques de vie déployées par les personnes. L'impression de désordre et de désœuvrement l'ont d'abord emporté, liquidant toute possibilité de trouver une forme intelligible et sous un certain angle, légitime, aux quotidiens abordés. Pourtant, demeurer auprès des personnes, prendre le temps que la garde se baisse de chaque côté, a progressivement fait voir les logiques à l'œuvre. Au-delà de l'impression de non-organisation, et du désordre réel, on est face aussi à des manières d'habiter qui ont leurs raisons et leur cohésion, en somme, qui ont leur logique. Et si ce terrain n'exclue pas des situations de fragilité, la précarité semble moins forte une fois que des mots sont mis sur les parcours, les tentatives, les cheminements.

Ce dernier temps d'analyse des manières d'habiter rencontrées en habitats non-ordinaires revient ainsi sur un terrain qui a pu dérouter et confronter, et qui à ce titre me semble utile à retracer. Sous un autre angle que les terrains précédents, il vient questionner l'exclusion, la marge, la précarité, et le rapport aux normes, en montrant des aspects plus saillants peut-être, qui trouvent pourtant à être nuancés dès lors que l'on accède à la dimension vécue des situations. Plus qu'ailleurs, l'enjeu de reconnaître des logiques habitantes est ici de mise, lorsque l'incompréhension parasite le premier regard. Ce dernier chapitre poursuit ainsi le but de continuer à présenter des manières d'habiter en habitats non-ordinaires, en leur donnant toute l'étoffe, la complexité et la profondeur qui constitue toute situation sociale.

A) Portraits de terrain

Présentation de la situation du hameau

Le hameau du Grand Pic à Bussière-Boffy héberge un ensemble d'habitats légers et mobiles. Les premières roulottes et les premiers tipis sont arrivés dans les années quatre-vingt-dix. Certains habitants actuels sont arrivés à ce moment-là. Ils ont laissé les habitats

légers pour de vieilles bâtisses qu'ils ont retapés. C'est le cas de Jean et Sylvie, arrivés en roulotte, qui ont vécu en tipi, et ont ensuite acheté une maison dans le hameau. A côté d'eux arrivent encore des personnes qui s'installent en yourte, ou récupèrent une cabane de libre, une caravane sans usager.

Le hameau a fait grand bruit dans les années 2000 avec le procès mené par le maire à l'encontre de deux familles vivant en yourte. L'affaire a pris de l'ampleur en devenant une bataille juridique en faveur des habitats légers. La présence sur place d'un militant d'Halem n'est pas sans incidence dans l'ampleur et la médiatisation du conflit : ce qui aurait pu être un procès parmi tant d'autres, vécu dans le sentiment d'injustice et l'invisibilité, a trouvé ici un terreau de démonstration du droit d'habiter autrement. Aujourd'hui, l'affaire s'est calmée. Les familles ont déménagé, fatiguées de la pression endurée sur elles et sur leurs enfants notamment à l'école. Le tribunal n'a cependant pas rendu sa sentence finale. Mais la vie du hameau ne tourne plus autour de ce combat.

Lorsque je m'y rends à l'hiver 2016, j'y rencontre les habitants du moment. Des habitants anciens côtoient des arrivées récentes, des habitats en dur, des habitats légers et mobiles. J'accède à la diversité des personnes présentes au hameau au sein d'un espace principalement : la maison de Jean et Sylvie, tous deux la cinquantaine, dont les quatre enfants volent à présent de leurs propres ailes, et dont la maison constitue une base et un centre pour les habitants voisins en habitats légers et mobiles. Partie au départ pour m'intéresser aux habitants en habitats « manifestement » non-ordinaires, que sont les habitats légers et mobiles, je ne peux m'empêcher d'intégrer à mes observations le fonctionnement de cette maison qui joue un rôle particulier, dans son ouverture, sa situation géographique, et les ressources qu'elle héberge. Après l'Ariège et le format éclaté d'habitats isolés, l'organisation spécifiquement collective de Copeaux Cabana, le hameau du Grand Pic présente une nouvelle déclinaison d'habitats, en mélangeant les formes, les conditions matérielles, les provenances, qui trouvent un point de rassemblement dans une maison-relais. Plus qu'une étude des habitats en tant que tel, le travail de terrain s'est ainsi intéressé à la forme de vie globale qui trouve à s'exprimer dans cette configuration spécifique. Les descriptions qui suivent visent à présenter l'ambiance générale d'un lieu, pour essayer de donner une idée des conditions rencontrées au Grand Pic.

Arrivée à Bussière-Boffy

(Extraits du carnet de terrain)

21 novembre 2016

Je trouve sans embûche la maison de Jean.

Je pénètre dans une cuisine où cinq têtes jeunes me confirment que je suis à la bonne adresse. Surprise, j'avance et salue les gens. Ils sont prévenus de mon arrivée, mais Jean est absent. Je retrouve Jacques, croisé à Jumilhac en son temps[47].

Ils ont entre vingt et trente-cinq ans. Sylvie sort de la porte du fond, la cinquantaine, la tempe droite rasée qui apparaît sous le reste de ses cheveux ramassés en un chignon

47 Jumilhac-le-Grand, commune du nord de la Dordogne où j'ai vécu en 2013.

sauvage. Son pantalon sarouel lui donne une silhouette d'adolescente lorsqu'elle est de dos.
Deux autres personnes sortent de la même porte quelques instants après.
Je remarque le nombre de gens présents et combien je ne m'y attendais pas. Je questionne si c'est toujours le cas ? Depuis dix-sept ans qu'ils sont là, principalement oui. C'est l'exception que d'être tous les deux seuls, me raconte Jean lorsqu'il rentre.
Nous partons après le repas faire un tour des environs. Première étape chez Simone, la « concierge du hameau » m'introduit Jean, soixante-quinze ans, qui nous voit arriver derrière sa fenêtre et nous prépare le café dans de grands bols avec du lait de vache et des biscuits sortis d'un tupperware. Elle donne à Jean les journaux qu'elle a gardé pour lui.
Visiblement, une bonne entente les lie, et elle se fiche du « qu'en dira-t-on » et autres avis négatifs des autres habitants du hameau.
Jean me fait voir ensuite les lieux où il y a, ou bien il y a eu, des habitats légers. Certains font dépotoirs et ont l'allure de petites décharges, mais il m'explique que le maire s'en fiche tant qu'ils n'hébergent pas des habitats. Visiblement, un régime différent s'adresse aux différentes constructions : des Belges ont construit une petite cabane dans un arbre et ont une petite roulotte bucolique sur leur terrain mais ils n'ont jamais eu de démêlé avec la mairie. Ils sont résidents secondaires, et lui est artiste, m'indique Jean, cela suffit, sous-entend-il, pour expliquer la différence de traitement. Nous passons par le terrain où est stockée la première roulotte de Jean et Sylvie, qu'ils habitaient lorsqu'ils sont arrivés dans le hameau il y a vingt ans. Elle attend d'être rénovée pour être de nouveau habitée. Jacques vit en caravane à côté. Il veille sur son cheval qui est dans l'enclot devant. Victor occupe la cabane d'un habitant qui est parti, il va bientôt récupérer un HLM dans le village voisin. Émilie et Ben se sont installés en yourte un peu plus bas, ils construisent des buttes pour faire leur potager. Les habitats n'ont pas d'eau et pas d'électricité. Ils trouvent l'un et l'autre chez Jean et Sylvie qui semble jouer le rôle de maison-relais.
En rentrant le soir, tout le monde est réuni autour de la table. Il manque des chaises, mais c'est normal, c'est toujours les « chaises musicales ». Jean et Sylvie sont comme avec dix enfants de l'âge des leurs, et visiblement sans aucune fatigue ou lassitude de ce monde permanent, déroutant pour la visiteuse que je suis, et me demande comment ils ont tenu et tiennent encore, dans ce moulin bordélique et accueillant malgré le temps qui passe, qui souvent use.

Visite de la yourte d'Émilie et Ben
22 novembre 2016

Des souches de bois pointues dessinent un chemin pour mener à la yourte. Deux chiens aboient en me voyant arriver. Émilie sort, bottes roses, sweat jaune avec un slogan pour reprendre la rue, ses dreads roulées en chignon laissent ses temps courtes découvertes et lui donnent une allure garçonne. Ben arrive sur ses pas, casquette vissée sur ses dreads, les lunettes rafistolées par un bout de scotch à l'angle.
Leur yourte est dressée en bas d'un chemin sur un terrain plein Sud. Ils l'ont montée avec l'autorisation du propriétaire du terrain, qui n'en faisait rien. Ils entretiennent le lieu, ont enlevé les ronces, et implantent un potager en buttes de permaculture. Ils n'ont pas d'eau courante et vont à la source. Ils ne sont pas raccordés au réseau d'électricité et fonctionnent avec deux batteries.

L'intérieur de la yourte sent fort les animaux. Ils ont deux chiens et un chat. Une cuisinière à bois est postée à un angle ; leur chambre est séparée par des voiles. Le chat grimpe jusqu'à une petite plate-forme posée là à son effet. Il vient se lover ensuite dans la nuque d'Émilie. Le gros chien les rejoint, dans un tableau unissant hommes et bêtes à une même hauteur. Le sol recueille la boue du dehors et les poils du chien.
Émilie et Ben sont arrivés de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes un peu plus d'un an auparavant. Ils vivaient en cabane sans eau ni électricité près des Cent noms. Ils en avaient assez de la désorganisation et des problèmes qu'ils y rencontraient, ont entendu parler du coin et sont venus. On leur a parlé du propriétaire du terrain, ils ont sympathisé avec lui et se sont installés. Ils ont un projet de culture de plantes aromatiques, mais ont envie de pouvoir continuer de bouger aussi. Ils ne se lancent donc pas sur du maraîchage, trop lourd en termes de temps et trop dépendant du climat.

Je les rencontre en novembre. En mars, ils m'apprennent qu'ils partent. Un conflit a éclaté avec le propriétaire du terrain, et ils décident de reprendre la route.

Un soir, au repas
Mardi 22 novembre, soir
J'assume la préparation du repas que personne ne semble pressé de faire. Alors qu'on se met à table, une tête, puis deux, puis trois, puis quatre, arrivent et se servent une assiette. Ils remercient, se régalent, chacun fait sa vaisselle dans l'évier, un simple bac en faïence sans doute d'origine de la maison, où tiennent par un équilibre sans cesse menaçant quelques assiettes, plats et verres.
Laure est arrivée, quarante ans et qui en paraît vingt-cinq. Ses petites lunettes carrées sur son visage rond encadré par une capuche noire d'où s'échappent des mèches inégales de cheveux courts, accompagnent une gouaille qui s'en fiche de ce qu'on pensera d'elle, de son look, et de son mode de vie. Elle vit en camion depuis six ans, et va promener ses deux gamins de dix et douze ans quelques mois chaque année. Qu'ils ratent l'école, elle s'en fout, si on devait s'en tenir à ce qu'on a le droit de faire, on ferait rien. Ce que font ses deux aînés ? Elle s'en fiche aussi, l'important c'est qu'ils soient heureux (elle souligne). Et ils le sont ? Elle le croit. Son fils de dix-neuf ans est un peu « Charlie », elle m'explique : « normal », à son goût, mais il semble prendre du caractère, ce dont elle n'est pas mécontente. Il se dépense avec son groupe de métal, ça a l'air de lui plaire (au jeune, et à sa mère). Sa fille a passé cinq concours différents de Beaux-Arts et n'en a raté qu'un, mais elle préfère faire la fac de musicologie avant car elle a un souci au poignet. Elle a vingt-et-un ans et a été élevée par son père, qui, c'est souvent comme ça m'explique-t-elle, a pris les enfants de force lorsqu'elle est partie. Pour se venger, en quelque sorte : tu me quittes, je prends les gosses.
Elle grignote des galettes de riz parce qu'elle n'a plus assez de dents, sur lesquelles elle étale une bonne couche de rillettes. Elle les mange seulement parce que c'est de la récup'. Autrement, elle est *vegan*. Ou plutôt, elle est « freegan » : elle mange ce qui est gratuit. Le gluten, le lait de vache : des poisons. Même si elle en mange encore si elle en trouve dans les poubelles.

Elle rattrapera le repas en route, scotchée devant l'ordinateur alors qu'on s'est mis à table. Ses pieds nus reviennent sur le béton ciré de la cuisine, où le groupe s'est éclaté autour de la table et du feu.

Bœuf au village
3 février 2017
La place devant l'église, déserte ce matin, s'est remplie de voitures. Des voitures pour la plupart vieilles qui donnent le ton de la population présente.
Ça va bon train au comptoir. Des verres de punch sont servis dans des gobelets en plastique. De la pizza semi-industrielle est servie au bar. Je paye un verre à un habitant, il a glissé que c'est la fin du mois. A côté, les musiciens enchaînent des classiques. Certains chantent, et quand l'accordéon résonne, les plus intrépides se lancent sur la piste de danse. Un couple d'abord, puis l'homme seul ensuite, se lancent dans une danse très libre.
Du tiramisu est servi, amené par une des habitantes du village. Puis vient le moment des « lectures » : une annonce sur un roman qui vient de paraître, des textes sont déclamés par leurs auteurs.
On fête un anniversaire avec un énorme gâteau à la crème. Petit cérémonial de soufflage de la bougie dans la salle devenue noire, sur un air joyeux de tous les convives. S'élève alors dans l'air la chanson des anarchistes, par le danseur à rayures bleues, bientôt rejoint par Sylvie. Ils enchaînent sur « mieux que ça » et chantent contre le travail et le « caca, pipi, capitalisme, caca-cacahouette, pipi-pirouette, capitalisme ! ». Sa partenaire de danse chante la fille de joie de Barbara, au micro, sans accompagnement, d'une voix grave et mélodieuse. Ça chante les marges, la liberté et la joie, ça chante pour ceux qui sont là.

B) Analyses

Les analyses qui suivent tendent toutes au même but : dans chaque entrée, le quotidien, les motivations, la mobilité et l'habitat, il sera toujours question d'accéder aux logiques habitantes, y compris et surtout lorsqu'elles semblent a priori absentes, reléguées derrière le désordre, des conditions matérielles précaires, ou des postures désœuvrées. Il faut insister à nouveau sur la durée du terrain, qui rend mes observations nécessairement insuffisantes pour prétendre donner une vision approfondie de ce qui est en jeu. L'effort ici consiste à donner des pistes pour lancer la réflexion.

a. Des logiques mal appréhendées de l'extérieur

L'analyse du quotidien suit la progression du travail de terrain : la surprise du départ laisse progressivement émerger des motivations et des logiques à l'œuvre dans l'organisation du quotidien. Révéler ces logiques est d'abord malaisé, du fait de l'impression de désordre et de non-organisation dans le quotidien abordé.

La difficulté de reconnaître une logique de vie à l'œuvre

Le récit de l'arrivée chez Jean et Sylvie, lors de ma première visite, contient les prémisses de ce qui va rendre ce terrain délicat. Le monde y est nombreux et flottant, les gens passent, apparaissent et disparaissent sans un mot, sont là au moment du repas, traînent l'après-midi ou sont absents, reviennent, sans qu'une direction ne se dégage, car aucune activité énoncée ou visible ne guide les déplacements. Comme sur une partie du terrain ariégeois, le quotidien rencontré à Bussière-Boffy confronte lorsqu'il ne semble dirigé par aucun cadre. Mais à cette différence que, si en Ariège l'absence d'activité contraignante est présentée comme une émancipation propice à l'épanouissement de l'individu, et laisse place à une multitude d'activités qui empruntent à des registres variés, la souplesse du quotidien rencontré ici ressemble davantage à une errance. C'est du moins le ressenti que j'en ai lors de mon premier passage, et qui se poursuit lors de mon retour quelques mois après.

Le quotidien ne semble en effet animé d'aucun but ou d'aucun projet. Personne n'a de travail à l'extérieur, le quotidien se déroule sur place. Les personnes qui passent échangent quelques mots, elles restent un court instant ou un long moment auprès du feu, elles profitent du repas ou s'en vont lorsqu'il est servi. Les repas n'ont pas d'horaire, et ne suivent pas un fonctionnement défini. Je fais plusieurs fois à manger car personne n'a lancé le processus et je suis la première à m'en soucier. J'ai conscience de perturber le déroulement de la journée par mon intervention, mais c'est ma façon de rendre service et d'intervenir sur une organisation que je sens flottante. Je me retrouve ainsi dans une ambiguïté, confrontée à d'autres repères, et qui en pose quelques-uns car je participe aussi à la vie du lieu. Une attitude que je retrouve plus tard en Ariège, et qui témoigne de cette « aporie classique » de l'observateur, qui voudrait observer sans gêner le fonctionnement de la scène qui est en train de se jouer, et la transforme inévitablement par sa présence (Schwartz, 1990).

La maison est marquée par un bazar ancien où s'accumulent des papiers, des brochures, des objets, dans lequel se retrouvent les propriétaires. La nourriture mélange provenances bio et aliments récupérés dans les poubelles ; une brique de lait de riz prend place à côté d'un sandwich sous vide. Le mélange, les contrastes, et la désorganisation semblent d'abord l'emporter.

Dans un premier temps, l'absence de fonctionnement clair et l'impression de désordre et d'errance ont une incidence importante dans la perception qui accompagne mes observations. Nulle régularité ne semble régir la vie du lieu, et ce point a pour incidence de priver les habitants d'une certaine légitimité. Il rend en effet difficile le fait de reconnaître une cohérence à leurs attitudes, et donc de leur donner une valeur. L'attaque prononcée par le maire du village, que je rencontre lors de mon deuxième séjour, ne fait que prolonger, sous une forme plus prononcée et qui ne s'embarrasse pas de gommer son jugement, l'incompréhension qui accompagne ces pratiques. « Ce sont des marginaux », des « gens qui ne font rien de leur journée », suffit dans son discours à discréditer un mode de vie ramené à l'improductivité et à l'errance. Sans atteindre le stade de son intolérance, l'enjeu que fait rencontrer ce terrain réside dans le fait de dépasser des traits extérieurs pour accéder à ce qui fait sens pour les habitants.

Une logique de vie mal intégrée au milieu local : conflit avec la mairie

La difficulté à reconnaître une légitimité dans les modes de vie peut se lire sur un autre plan, dans l'existence et la persistance du conflit qui oppose la mairie aux habitants du hameau. A la différence des autres situations étudiées dans ce travail, ce terrain accueille un conflit à ciel ouvert qui s'étale sur plusieurs années et montre l'affrontement entre deux logiques, qui ne parviennent pas à se comprendre. Il vient souligner deux visions de la vie en milieu rural qui s'opposent, mais il vient souligner plus largement des visions politiques antagonistes. La rencontre avec le maire est éloquente pour relever qu'au-delà des arguments du droit des sols pouvant justifier la condamnation de yourtes sans permis de construire, le procès qu'il a lancé s'adresse plus à un mode de vie qu'à un habitat. Les propos qu'il tient contiennent un mépris non caché à l'encontre de la population qui passe dans les habitats non-ordinaires du hameau. Dans sa bouche, le terme « marginal » est une insulte, qui vient désigner une population parasite qui ne fait rien de ses journées. L'attaque est étonnamment non lissée dans un entretien pourtant enregistré, qui me fait dresser l'hypothèse que le procès constitue un cheval de bataille pour un maire convaincu de son bon droit dans l'attaque de l'illégalité et de l'illégitimité.

De l'autre côté, une véhémence semblable ne se cache pas davantage. Le maire est comparé à un « fasciste », qui comprend aussi peu les intérêts des habitants qu'ils ne comprennent ses raisons d'agir.

La ruralité traditionnelle rencontre ainsi une néo-ruralité alternative, appréhendée dans ses apparences qui font un large contraste : l'absence d'emploi extérieur pour une population qui semble n'avoir aucune activité suivie, le passage de nombreux camions qui stationnent longuement dans le hameau, les styles vestimentaires. L'incompréhension n'est pas près d'être levée sous cet angle.

Un mode de vie qui laisse des traces

Plus qu'auprès des autres terrains, on peut revenir ici sur l'apparence des habitants, pour voir l'usage de signes physiques dans la constitution d'une altérité, tant de leur part que par les parties inverses.

Les habitants sont en effet « marqués », tant par une culture que par un mode de vie. Il est délicat de soulever la question de l'apparence sans enfermer ni tomber dans la caricature. Elle joue pourtant un rôle dans la présentation qu'ont les personnes d'elles-mêmes à leurs paires et par distinction, à ceux qui leur sont éloignés. L'apparence renvoie ainsi bien au-delà d'une dimension superficielle de l'individu. Quelques traits physiques peuvent être relevés sur ce terrain : l'usage de vêtements amples, sarouels, sweat à capuches ; le soin apporté aux coupes de cheveux ; ainsi qu'un rapport assumé aux traces du temps et des incidents sur le corps. Il n'est pas rare qu'une dent manque et qu'elle ne soit pas remplacée. Ce détail n'est pas anodin. Il informe d'abord du rapport au soin, de la part d'une population qui se place à distance de la médecine conventionnelle et du rapport au soin en général, et peut indiquer dans certains cas l'absence d'une couverture sociale suffisante pour prendre en charge des soins dentaires (souvent très onéreux).

Mais au-delà de ce qui serait un manque à palier et serait la marque de problèmes de santé, il informe aussi d'une culture qui se démarque d'une conception préconçue de la beauté, en assumant ce qui choquerait dans un autre milieu : avoir des dents manquantes.

Il informe ainsi du partage de visions partagées, qui dessine une culture du milieu concerné.

L'apparence des habitants peut donner une indication de la culture qui agit dans le mode de vie en question. Les coupes de cheveux empruntent plus à la culture punk qu'à celle d'un retour aux sources rencontré en Ariège. La mode est au contraste entre tempes courtes et cheveux longs sur le dessus de la tête. La coupe de cheveux n'est pas anecdotique lorsqu'elle devient un marqueur social. Elle l'est toujours dans une certaine mesure, mais on peut relever les plans sur lesquels elle agit ici auprès des personnes rencontrées : elle permet de se repérer comme pairs, en arborant des pratiques partagées (dissymétrie, contraste du court et du long, coupes travaillées avec crêtes, *dread locks*…), elle permet donc de se distinguer des autres, opérant ainsi d'un même mouvement adhésion et séparation. En outre, elle vient désigner un rapport au monde. La culture est plus à l'offensif qu'au contemplatif ici. Certaines coupes ont une allure délibérément marquée, qui ne cherchent pas à inspirer de la douceur. Toutes partagent en outre le fait qu'aucune ne soit banale. Une corrélation semble pouvoir être tissée de manière quasi littérale entre l'apparence physique et un positionnement vis-à-vis de la société. Les coupes ne sont pas droites, les cheveux sont gardés sauvages, emmêlés ou fous, et semblent signer par leur orchestration un rejet parallèle de tout ordre social. Il faudrait approfondir le rapport à l'apparence, mais il me semble qu'une culture de la distinction peut être relevée comme marqueur social d'un mode de vie. Cette culture de la distinction m'intéresse dans la mesure où elle rassemble des pairs face à ceux qui n'en font pas partie. Elle m'interpelle aussi car elle n'est pas pratiquée de la même manière par tous les milieux et par tous les individus. Tous n'ont pas le même souci de montrer à l'extérieur leur originalité et leur distinction[48].

Et soudain, « ça parle » : l'apparition d'une logique derrière le désordre

Le temps passé sur place, pourtant relativement court, va cependant rencontrer un tournant.

Le regard interrogateur et, je ne peux le nier, sceptique, va laisser la place à des pistes de compréhensions d'une logique jusque-là invisible à mes yeux.

Le tournant se passe lors du deuxième séjour. Je reste alors quatre jours et demi chez Jean et Sylvie, où deux familles qui vivent en camion sont de passage. Nous avons une commune prudence les uns vis-à-vis des autres, qui peut être appelée méfiance au départ. Une des familles est constituée de parents qui ont moins de quarante ans et ont deux petites filles d'un an et demi et quatre ans. Elles vont pied nu malgré le mois de février. Elles portent des robes de laine amples, sous laquelle la plus jeune fait régulièrement pipi, car elle ne porte pas de couche. La mère essuie alors derrière elle la petite flaque sur le béton de la cuisine. La mère parle un mauvais français, allemande d'origine, ses cheveux blonds font émerger des *dread locks* solitaires au milieu de cheveux courts. Le père est silencieux, nous n'échangeons pas ensemble, aussi bien qu'avec sa compagne. Je privilégie

48 On se rappelle qu'à l'inverse, je mentionne dans la description de Manou et Antoine à Massat, que ce qui « frappe » est l'absence de signe distinctif dans leur apparence. A la différence des personnes rencontrées à Bussière-Boffy, leur style affiche une sobriété qui se fond dans l'espace social et ne permet pas d'indiquer une classe sociale ou une culture spécifique.

le dialogue avec ceux qui me connaissent déjà, et passe du temps au dehors de la maison centrale.
Nous évoluons dans le voisinage les uns des autres, sans rentrer en interaction. Je sens que j'ai beaucoup de difficulté à comprendre leur présence, jugeante à l'encontre de ce que je nomme inactivité, et impactée par l'aspect bourru de certains gestes, comme lorsque la mère plaque la petite sur son sein pour la nourrir, et lorsqu'elle répond par des monosyllabes. J'ai aussi recueilli des regards extérieurs sur leur style de vie, qui accentuent l'impression d'errance et de désordre que je porte dessus. Je patiente donc.
A la fin du séjour, un renversement s'opère pourtant. Dans l'après-midi, je trouve la mère dans la cuisine près du feu, et j'entame un échange. Je la questionne si sa fille n'a pas froid en étant pied nu, et sur l'absence de couche. Elle retire ses chaussettes, ne semble pas avoir froid est la première réponse. Comment font les bébés en Afrique ? Est la seconde. Elle poursuit en argumentant que les bébés savent se retenir et exprimer leurs besoins. Le parent attentif sait détecter les envies de l'enfant. Sylvie, qui n'est pas loin, intervient en précisant qu'elle laissait aussi ses enfants tout nus petits.
Le lendemain nous parlons de l'accouchement à domicile des deux femmes qui vivent en camion. Elles expliquent s'être documentées, et que l'hôpital n'était pas loin. L'une d'elle intervient pour préciser qu'elle a même arrêté de lire sur le sujet au bout d'un moment car cela la rendait anxieuse, et que sur ce sujet, rien ne sert d'en savoir trop, que cela reste un événement naturel. Sylvie les a accompagnées, elle a elle-même accouché à la maison pour ses quatre enfants.

Je retransmets ces sujets de conversation car ils indiquent plusieurs éléments : ils montrent d'abord le rôle du dialogue dans le fait d'accéder à la compréhension de l'autre. C'est un point banal, mais qui était néanmoins absent durant plusieurs jours, où la méfiance l'emportait sur la rencontre. Une fois que des mots peuvent être posés, un voile se lève sur l'étrangeté de l'autre.
D'autre part, les pratiques que je questionne ne sont pas anodines : l'hygiène naturelle d'une part, l'accouchement à domicile d'autre part, renvoient à des cultures partagées qui trouve un terreau favorable en particulier dans certains réseaux, intéressés par l'automédication et l'autonomie plus largement. Les pratiques, une fois qu'elles sont expliquées, perdent leur caractère « anormal », pour révéler le réseau de valeurs, de références dont elles font partie, qui sont partagées par d'autres pairs, et se trouvent de la sorte validées. A la place de la saleté ou du désordre (un bébé qui fait pipi partout et se promène pied nu), se dessine une autre logique, partagée par des pairs, et donc reconnue, qui contrebalance son anomalie.
La difficulté d'accéder à cette logique tient au renversement de certaines normes qui est opéré. Les normes de l'hygiène et de la santé en vigueur à notre époque rendent difficile de ne pas interpréter comme maltraitance l'enfant laissé pied nu en plein hiver. La réponse du parent donne pourtant accès à une autre vision des choses. Cela ne doit pas exclure de questionner le bien-être de l'enfant, mais mon travail n'est pas du côté de la prévention, il est pour cet épisode de relever une logique à l'œuvre derrière l'apparence de laisser-aller. Le non-sens trouve ainsi à être contrebalancé par le dialogue.

Un autre épisode révèle l'armature d'un fonctionnement derrière l'absence apparente de règles. Alors que c'est la chandeleur, je prends l'initiative de faire des crêpes. Je prends note de l'épisode dans le carnet de terrain :

> J'ai fait une bonne dose de crêpes. 3x3 œufs, avec lait de vache et lait végétal. Ici c'est un mix de malbouffe et d'aliments bio. On trouve du lait de riz à côté d'un sandwich sous vide. Anniversaire de Tilh qui tombe le jour de la chandeleur. Je ne sais pas si quelqu'un aurait fait des crêpes, j'ai pris les rênes avant. Ma participation. J'ai pourtant imposé un style : s'attendre pour les manger. Ça a choqué. J'aurais pu faire autrement, accepter l'absence de cadre en vigueur, laisser grignoter. Mais ça m'irrite et, cuisinière de cette initiative-là, j'ai usé de mon pouvoir de décision. De quoi voir que ça remuait le fonctionnement habituel. *2 février 2017*

Cet épisode m'intéresse car il fait voir le fonctionnement habituel au travers du changement d'habitudes. Sans l'avoir cherché sur le moment, être un élément perturbateur a permis d'accéder à une armature invisible (Schwartz, 1990). L'absence de cadre pour les repas, préparés en dehors d'heures fixes, n'est pas un non cadre, mais un autre cadre. Un ordre apparaît au sein de l'impression de désordre : celui de faire à son rythme, de pouvoir manger une crêpe dès qu'elle est faite, sans attendre qu'elles soient finies ou qu'on se réunisse.

b. Quand le désordre informe

La logique qui commence à être mise à jour dans les lignes qui précèdent ne fait qu'esquisser les traits d'une culture sur laquelle je vais m'arrêter à présent. Cette culture est sociale, mais elle est aussi politique. Le terrain du Grand Pic permet de revenir sur un point peu soulevé avec les autres terrains, en montrant un terrain militant sur le droit au logement différent. Un autre public y est hébergé, qui use d'autres pratiques. La dimension politique prend ici un tour absent des terrains précédents, et constitue un des points sur lesquels il m'a semblé incontournable de s'arrêter, car elle rend compte de l'axe militant des habitats non-ordinaires, porté en particulier par l'association Halem. Un autre rapport aux normes s'y rencontre, où elles sont à la fois plus présentes et davantage contournées. Ce premier terrain permet en comparaison de voir les contrastes entre les différentes installations non-ordinaires, selon leur rapport aux normes, à l'offensive ou leur propension à la discrétion et au repli.

Des pratiques militantes

A la différence du terrain ariégeois ou de Copeaux Cabana, le terrain de Bussière-Boffy héberge des positionnements tournés vers l'argumentation et la lutte. Une culture militante peut être dégagée des conversations, des attitudes, des discours. Plusieurs fois lors de mes passages, la conversation à table prend un tour politique. Les participants passent le maire au crible d'une critique féroce, ils alimentent le récit du combat des deux familles en yourtes. Des échanges en aparté précisent les positions des interlocuteurs : méfiance de l'école et du contrôle social, vertu de la singularité et de l'indiscipline. Les valeurs actives valorisent la liberté face au contrôle, l'émancipation face à la soumission.

Dans ce cadre, le conflit des yourtes structure et fédère les habitants, autour d'une défense commune, celle d'avoir le droit d'habiter autrement.
Le grand Pic semble ainsi caractérisé par une dimension politique dans le fait d'argumenter des choix de vie différents. Je retiens cette définition du politique qu'est l'activité de mettre en mot et en démonstration un agir (Cingolani, 2005). Il n'est pas question seulement de faire le bon choix pour soi, mais que ce choix soit reconnu par la société et puisse s'étendre. La dimension militante réside dans cet effort d'éclairage, d'argumentation, et d'ouverture. La présence de militants d'Halem dans les habitants, dont l'un des porte-paroles les plus actifs, n'est évidemment pas innocente dans la place que prend le discours porté sur les habitats différents. La ligne de mire de l'association, davantage tournée vers les « sans » que vers ceux qui maîtrisent tous les éléments à leur portée, contribue également pour beaucoup à la posture militante et au public concerné. Les personnes rencontrées à Bussière-Boffy sont en effet dans des situations nettement moins claires que leurs acolytes rencontrés en Ariège. Les provenances et les parcours mentionnent plus de détours et de recherches, qui ont connu parfois la rue, souvent le squat urbain, et continuent de chercher leur place[49].
Dans ce contexte, l'enjeu ne peut être de se replier dans un espace de confort, mais de permettre qu'un tel espace soit trouvé par ceux qui peinent à y accéder, et qu'il soit autorisé par une législation qui ne fait que contraindre les tentatives d'aménagement d'un public précaire et précarisé.
Ce que l'on voit apparaître avec le terrain de Bussière-Boffy sont ainsi des enjeux très différents de ceux croisés sur les deux autres zones de terrains. Les habitats non-ordinaires prennent des contours plus contrastés, en étant des espaces choisis, mais qui accueillent des situations moins maîtrisées. Le fait de vivre dans de tels habitats n'est dès lors pas renvoyé à la seule souveraineté du sujet mais prend place au sein d'un combat collectif. Celui pour avoir le droit de vivre autrement, et celui pour consolider les conditions de vie précarisées par leur illégalité juridique. L'habitat non-ordinaire est donc présenté à la fois comme étant un choix, mais aussi comme étant un droit. L'aspect juridique est donc au cœur de l'habitat non-ordinaire, il est ouvertement débattu, supporté par Halem, suivi par les habitants. L'habitat est un sujet actif, et un sujet public.

Cette situation rencontrée à Bussière-Boffy, mais aussi auprès d'autres habitats en lien avec Halem, est très différente des partis pris rencontrés en Ariège. Elle nous intéresse pour voir le contraste qui existe entre différentes manières de se rapporter à l'habitat non-ordinaire, qui montre combien différentes couches de la société sont concernées, et ne portent pas les mêmes combats.

Le combat est précisément absent de la plupart des situations rencontrées jusqu'ici. Sur la plupart des terrains en Ariège, la méfiance de la lutte est même explicitement

[49] Victor est arrivé à Bussière-Boffy via un squat à Limoges où il a trouvé une brochure pour une ZAD alors en activité dans le hameau pour défendre une zone naturelle. Il arrive alors d'un parcours qui a connu plusieurs fois la rue. Jacques circule depuis plusieurs années dans le département entre des squats à Limoges, des squats en milieu rural (dont un dans lequel je le rencontre quatre ans auparavant à la frontière entre la Haute-Vienne et la Dordogne), et ne se projette pas à rester au hameau. Nous avons déjà précisé qu'Émilie et Ben vivaient à la ZAD de NDDL.

formulée[50]. L'explication revient à plusieurs reprises : en luttant, on continue de faire exister ce contre quoi on est ; les personnes préfèrent le retrait, car ainsi elles évitent d'entretenir l'objet qu'elles veulent voir disparaître. Un enquêté en Ariège précise ainsi sa méfiance de la lutte : « lutter contre le système c'est jouer le jeu du système ». Il indique la posture qu'il a choisi d'endosser plutôt : « Nous on n'a aucune revendication (…) le système va se casser la gueule tout seul. » Plusieurs ordres de croyances et d'actions se croisent donc : une méfiance partagée des résultats de la lutte donne lieu à une commune défiance d'y participer. Ce retrait est justifié par la représentation que lutter contre quelque chose, c'est continuer à l'entretenir. Mais le retrait et le désinvestissement de la marche de la société est également justifié par la croyance dans sa propre érosion, qui prolonge de la sorte la théorie de l'effondrement[51]. Le propos porté par les différents enquêtés est de manière résumée : ne faisons rien, mettons-nous de côté, la société va s'effondrer d'elle-même.

Cette posture, rencontrée sur différentes zones auprès de plusieurs personnes, dessine une contre-culture à la posture traditionnelle militante. Elle spécifie le retrait plutôt que l'action, elle se concentre sur l'individu plutôt que sur le nombre. Le but escompté est pourtant le même, mais il passe par des canaux antagonistes : il s'agit dans les deux cas de pouvoir vivre de manière libre et autonome, sans être régis par des normes contraignantes. Mais le terrain ariégeois héberge plus massivement une posture que l'on peut résumer par la formule « agir sur soi pour agir sur le monde ». La démarche part de l'individu et pourra toucher le reste du monde par l'effet de diffusion d'individus en individus, où chacun prend conscience et change ses pratiques. Cette posture peut être nommée « politique » par les intéressés, qui vont souligner la globalité du changement effectué, faisant que « tout devient politique » : la manière de se déplacer, de manger, d'habiter. La croyance dans le modèle de la diffusion par l'exemplarité constitue un autre argument en faveur d'un caractère politique, c'est-à-dire large qui peut avoir un impact. On voit pourtant au travers de ces deux attitudes des différences de taille quant à ce que recouvre le terme politique.

Débattre du contenu du politique est un sujet à part entière, qui m'a déjà arrêté auparavant dans mes travaux précédents[52]. Il n'en sera pas question ici faute de place et de temps. Mais sans développer trop en avant les enjeux des conceptions qui sont rencontrées ici, on peut relever quelques pistes de réflexion auxquelles renvoient les deux types de pratiques. Le recours au terme de politique de la part de personnes qui prônent le retrait questionne en effet la définition qui est donnée au terme. On peut se demander à leur suite ce qui constitue la dimension politique : est-ce la diffusion de pratiques, et donc une question d'ampleur et d'efficacité ; ou est-ce la tentative de faire reconnaître des pratiques, le fait de porter en mots et en revendications pour sortir de l'invisibilité des

50 Cette méfiance n'est pourtant pas la règle, comme le montre la culture militante portée par Halem, dont le siège social et plusieurs membres sont en Ariège. Un lieu comme Baluet, à la sortie du Mas d'Azil, indique également la présence d'une culture militante, qui s'inscrit dans une série de luttes (contre la propriété privée, contre les Grands Projets Inutiles, pour les différentes ZAD…).

51 La pensée de l'inaction car la société va « s'effondrer » d'elle-même, trouve sans doute une assise dans l'essai de Jared Diamond, *Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie* (2005), si ce n'est dans la lecture effective de l'ouvrage, dans l'évocation qu'inspire son titre et dans la circulation informelle de son contenu dans les milieux réceptifs aux propos développés. Le titre ne m'est pas cité en tant que tel.

52 Mon mémoire de Master 1 s'est penché sur la « dimension politique de la vie quotidienne », rencontrée dans les grottes occupées de Grenade (Espagne). Inscrite alors en philosophie, il s'agissait de questionner l'ouverture du politique à des domaines où il est traditionnellement absent, mais où une contestation sociale latente s'exerce.

situations ambiguës ? Au-delà de l'aspect définitionnel, les deux attitudes questionnent en outre la quête d'un résultat : l'efficacité passe-t-elle par le fait de changer à son niveau et que cela se diffuse, ou de porter la démonstration au niveau des normes ?

On peut voir au travers de ces deux types de posture, l'une militante dans sa forme traditionnelle, l'autre portée sur l'action au niveau de l'individu, la coexistence de postures antagonistes au sein des habitats non-ordinaires. La première s'attaque au niveau du droit, et héberge des situations socialement ambiguës ; la deuxième se concentre sur l'individu, qui est en posture de souveraineté. Chaque attitude renseigne sur des cultures de milieux mais aussi sur des cultures de classes sociales. Les exemples ariégeois s'inscrivent dans le contexte de la modernité qui voit reculer les grandes luttes collectives au profit d'un changement personnel au niveau de l'individu (Illouz, 2012). Ces exemples ne sont pas isolés, ils trouvent une illustration dans le succès de la fable du colibri portée par Pierre Rabhi, quoique la référence soit régulièrement mise de côté par les personnes qui ne s'identifient pas à ce qui est devenu une fable pour grand public.
Le militantisme rencontré à Bussière-Boffy s'inscrit par contraste dans une culture du squat et de la revendication. Il fait écho à d'autres lieux portés par des luttes communes et la défense d'enjeux communs, comme l'est Notre-Dame-des-Landes. C'est d'ailleurs une provenance dont certains habitants sont arrivés, et c'est une destination qui reste courante pour les voyageurs en camion qui s'arrêtent au hameau.
Ces différentes postures sont loin d'être anecdotiques, elles distinguent des mondes entre les acteurs des habitats non-ordinaires, qui vont endosser la cause des « sans » ou rejeter au contraire l'ardeur au combat jugé inutile, de ceux qui s'obstinent à vouloir agir à un niveau plus haut. Elles n'hébergent pas les mêmes réalités sociales : la posture de replis et la méfiance de la lutte concerne des situations non menacées. La conscience d'arguments à déployer intervient au moment d'une menace : le procès des yourtes à Bussière-Boffy, le passage de la DDT à Copeaux Cabana. Lors d'un de mes séjours au grand Pic, un hélicoptère survole les camions en stationnement devant chez Jean et Sylvie. Les gens sortent, se cachent derrière leur capuche et un foulard, vocifèrent contre l'engin le point levé, les enfants pleurent. Un habitant m'explique que la police est sans doute à la recherche d'un membre mêlé à l'affaire Tarnac, qui a un pied à terre dans le hameau. Je ne peux m'empêcher de penser alors que la présence policière et la sentence d'un procès en cours ne peuvent pas ne pas avoir d'effet sur l'attitude des personnes concernées. Si la dimension conflictuelle et illégale est paradoxalement amplement gommée sur la plupart des terrains ariégeois, et même dans le quotidien rencontré à Copeaux Cabana, qui est pourtant en cours de négociation avec la DDT, la précarité juridique des installations non-ordinaires reste un point partagé par tous les habitats. L'investissement militant rencontré à Bussière-Boffy permet de souligner des rapports différents à cette question du droit, et combien les habitats non-ordinaires peuvent accueillir des situations sociales éloignées.

Au-delà du « hors » norme

Relever différentes cultures politiques à l'œuvre dans les habitats non-ordinaires a permis de relever différentes populations en jeu dans ces habitats. La présence de la culture squat

contraste avec la culture du développement personnel rencontrée en Ariège. Cette culture est intéressante car elle montre un autre rapport aux normes que leur aménagement par des installations sans histoire ; les normes y sont à la fois davantage combattues et contournées, voire digérées et dépassées. Des détails montrent en effet un dépassement des normes sociales. On peut le voir au moins sur deux exemples : dans l'inclusion de ceux qui sont exclus par le reste de la société, et dans le contournement de pratiques de relégations.

L'accueil de personnes qui ont connu ou connaissent l'exclusion sociale (ancien sans-abris, jeunes en errance) est particulier sur place, car leur exclusion semble oubliée, gommée. Une mise à égalité semble opérer sans effort ou parti-pris moral, et suggère l'existence d'autres catégories d'analyse. Un épisode, alors en Ariège avec un autre membre d'Halem, m'invite à questionner la distinction entre folie et raison. Un jeune en souffrance hébergé depuis quelques nuits chez le fils de l'amie de mon entremetteur, s'emballe soudain devant ceux qui lui rendent service. Le sujet de la discussion est bénin, il n'est même pas question de faire le point avec lui sur sa situation. Mais la colère qui l'emporte est virulente. En tant que témoin de la scène, je suis gênée et ne comprend pas l'objet de sa fureur. Je mets sur le compte d'une faiblesse émotive, et peut-être psychique, ce qui ressemble à une crise maladive. Je suis très surprise de voir que mes interlocuteurs n'ont pas du tout le même regard que le mien. Ils ne sont pas choqués par la scène, et regrettent seulement que le jeune se soit emporté. A aucun moment ils n'évoquent une détresse psychique ou ne relèvent le caractère peut-être excessif ou décalé de la scène. La catégorie de « folie » ne semble pas avoir de prise dans leur regard. Tout au plus la détresse observée est-elle une question de degrés, mais pas de nature entre malade et sain. Cet épisode me semble instructif sur un point : il semble indiquer le dépassement même de la distinction entre personne saine et malade, pour regarder chaque personne sur un pied d'égalité. Il questionne alors de manière fondamentale le rapport à la norme (Canguilhem, 1966). D'autres indices vont dans ce sens à Bussière-Boffy : les jeunes qui y passent sont accueillis comme des jeunes qui se cherchent, et non qui errent. Cela ne signifie pas que Sylvie ou Jean ne soient pas lucides sur les difficultés que peuvent rencontrer certaines personnes qu'ils accueillent dans leur cuisine. Mais dans la bouche de Sylvie, le mot « paumé » n'a pas de consonance négative, il vient seulement décrire l'étape de quelqu'un qui se cherche et ne s'est pas encore trouvé. Leur porte est ainsi ouverte à une série de personnes qui seraient considérées comme étant reléguées par le reste de la société, ancien SDF, jeunes en errance, sans-papiers, et qui sont accueillis sans jugement normatif à leur encontre. Ce premier point me semble marquant pour relever un dépassement de certaines normes sociales.

Un autre épisode prolonge ces observations en proposant de dépasser la lecture par la vulnérabilité de personnes précaires.

Alors de passage au hameau, je me rends à la session de redistribution de la récupération faite dans les supermarchés alentours. Depuis le nombre d'années que plusieurs personnes font de la récup', une association s'est progressivement montée pour organiser la collecte et la distribution de la nourriture récupérée. Un extrait de carnet de terrain décrit la scène :

> L'association cultivons l'avenir a été fondée pour défendre les yourtes. Puis elle a monté une collecte de récup'. La redistribution se déroule les mercredis à 17h. Devant chez Aude, des cagettes sont disposées au sol. Une quinzaine de personnes attendent, sac de supermarché à la main, qu'on ouvre la distribution. Une femme s'exprime avant de commencer. Elle voudrait signaler que tout le monde ne paie pas sa cotisation de 1 euro. Son ton est véhément. Elle argumente sans baisser d'intensité, alors que sa fille se tortille en lui tirant la main et les jambes, et gémit pour aller aux toilettes. Une femme à ses côtés a le teint mat, collants léopard, cheveux longs et noirs dressés en chignon serré. Celle qui prend la parole a ses longs cheveux raides retenus par une barrette de plastique, des lunettes ovales tombent sur son nez, quelques dents lui manquent. On sent à sa véhémence qui dénonce l'euro de cotisation manquant, que c'est un sujet sensible. Je suis à l'écart et observe un milieu social que je n'imaginais pas rencontrer ici. Outre le look « baba cool » ou punk, la récup' attire aussi d'autres types de gens dans le besoin. Croisement des mondes. La bouffe est un sujet délicat. On me raconte que c'est arrivé que les gens se jettent dessus. Cette fois c'est régulé par le temps d'échange qui précède la distribution. Ça parle, ça demande « qui veut », on maîtrise sa hâte. *(Mercredi 1er février 2017)*

Le moment raconté ici me semble instructif à plusieurs égards. Il montre d'abord une structuration de pratiques informelles au départ, dans le but de gagner en efficacité et de servir un plus grand nombre de personnes. Un jour et un lieu sont dédiés à la récup', elle-même organisée en amont par le contact des magasins qui donnent directement leurs invendus à l'association ; les produits sont triés, une participation financière est demandée, et la distribution tente d'être cadrée au maximum. L'intervention de la femme qui s'exprime sur l'euro manquant pourrait sembler dérisoire au regard extérieur et alimenter la vision d'un public précarisé. L'épisode me semble au contraire permettre de dépasser une lecture de la vulnérabilité. Ce qu'il montre en effet est la présence de gens qui s'organisent, dans l'ensemble des éléments mis en place pour que la récup' se passe bien, mais aussi dans la prise de parole pour réguler le temps d'échange. Des places apparaissent : celle qui rappelle la cotisation manquante, il y a aussi un médiateur. Sur une petite scène sociale, des rôles sont distribués et redonnent une légitimité à ceux qui n'ont pas de place ailleurs. Tout au long de l'interpellation de la femme, Victor fait le médiateur. Le rôle qu'il prend n'est pas anodin vis-à-vis du passé que je saisis. Il a vécu à la rue, a multiplié les petits boulots notamment dans la prise de sondage, et se décrit performant dans cette activité. Il reprend facilement une place qui manie la parole dans cette situation. De la sorte, il retrouve aussi une place qu'il n'avait plus. On assiste à une inversion des places : la prise d'une position de médiateur par un « déclassé ».

Ces deux exemples questionnent l'actualité de la relégation, en montrant des pratiques d'inclusion. Il révèle la nature relative de l'exclusion, qui existe pour ceux qui la désignent, mais qui semble contrebalancée par les pratiques d'inclusion de ceux qui la vivent : accueil de sans-papiers, intégration d'un jeune en souffrance, organisation des « exclus » entre eux qui donne un nouveau visage aux pratiques dans la précarité. On assiste au renversement de manières de voir et d'analyser, où sont intégrés ceux-là qui sont décrits comme des exclus, des fous, des malades, ou des pauvres. La présence de la mort au quotidien est un autre indicateur de ce décalage du regard : elle revient à plusieurs reprises, dans l'évocation de personnes qui se sont suicidées, dans l'annonce du décès d'une connaissance la veille, donnée comme une nouvelle banale. L'intégration de la mort comme faisant partie de la vie marque un écart par rapport à la séparation qu'elle connaît dans le reste de la société, en étant un sujet tabou tenu à distance des vivants.

Un certain nombre d'attitudes, de pratiques, et de représentations, semblent ainsi esquisser un rapport inédit à la question des normes sociales, où se joue comme un dépassement de la vision de la folie ou de l'exclusion sociale, de celui qui serait « hors » norme, et héberge un accueil plus large d'une certaine frange de la population.

c. Mobilité

Des quotidiens à l'échelle du hameau

Le terrain de Bussière-Boffy montre un quotidien qui se déploie pour l'essentiel sur le périmètre du hameau, autour de la base centrale que constitue la maison de Jean et Sylvie. Si je schématise le déroulement des journées que j'ai pu observer sur mes différents passages, la maison serait au centre, en étant le lieu où l'on vient manger, se chauffer, se laver, consulter internet, de laquelle on s'extrait régulièrement pour vaquer à une activité sur son propre terrain ou dans son habitat, situé à quelques centaines de mètres de là, avant de repasser par la maison. Les déplacements se font à pied, et concordent avec le peu de voitures en état de fonctionnement. Une fois au moins, j'assiste à un départ rocambolesque où une série de voitures sont épluchées pour choisir celle qui fera le voyage, et où toutes ont un problème qui l'en empêche. La voiture demeure un indicateur de la mobilité potentielle des habitants, et dans ce cas la succession de voitures avec problèmes questionne la nature de la mobilité rencontrée : est-on face à une mobilité précaire, qui n'a pas toute l'amplitude possible ? La brièveté de mes séjours m'empêche de répondre, et sur ce sujet, il est à noter que si toutes les voitures sont globalement anciennes et rencontrent des soucis, renvoyant sous un certain angle à une précarité matérielle, elles vont certainement aussi avec des connaissances de réparateurs, qui vont les remettre sur roues. Sur ce sujet, l'autonomie et la débrouille contrebalanceront très certainement l'interprétation d'une précarité motrice. Cela étant, la voiture reste un sujet à soulever lorsqu'on se questionne sur la marge de déplacement des acteurs, et sera un élément à prendre en compte quand on abordera les conditions matérielles des habitats.

Trajectoires mobiles

A côté du quotidien qui se déroule pour l'essentiel sur le hameau, prend place un type de mobilité particulier, en étant le support d'une manière d'habiter. Le terrain du Grand Pic a été l'occasion de rencontrer des trajectoires mobiles, absentes des autres terrains. En Ariège, l'arrivée en camion est la plupart du temps suivie d'une installation dans un habitat non mobile. A Copeaux, ceux qui sont arrivés en camion finissent rapidement dans une cabane qui se libère. Le camion est la fin d'une étape qui en ouvre une autre. A Bussière-Boffy, je croise des familles qui vivent en camion depuis plusieurs années. La brièveté de ces rencontres ne permet pas une analyse approfondie. Il est seulement question ici de brosser quelques traits d'un type d'habitat non-ordinaire répandu, non développé jusqu'ici dans ce travail.

Deux cas peuvent être présentés pour aborder cet habitat mobile : une des deux familles présentes lors de mon passage à Bussière-Boffy, ainsi qu'un jeune couple de saisonniers,

rencontrés dans la campagne de Poitiers à peu près dans la même période. Je commence avec la famille.

> Je demande à Natacha si elle veut bien me montrer leur camion, elle m'y invite dans l'instant. Un de ses fils est sur son lit avec l'ordinateur. Les deux garçons ont des lits superposés, qui sont tout à la fois leur couche, leur bibliothèque, leur ludothèque. Ils dorment avec la tête opposée l'un l'autre. Une ancienne salle de bain sert de rangement derrière une petite porte. Une couverture isole la porte de l'extérieur, un tapis tamponne l'entrée dans le camion. Un chat se balade, grignote des croquettes posées au pied de la cuisinière. Natacha a rencontré Élie au LAP (Lycée Autogéré de Paris) quand ils étaient jeunes. Elle a 41 ans, en avait 28 quand elle tombe enceinte de leur premier fils. Ils ont d'abord vécu dans la maison de famille d'un copain de Paris, avant de commencer à vivre en camion alors qu'elle était enceinte. Depuis, ils ont continué. Ils auraient envie et besoin de se poser quelque part, mais un plan est tombé à l'eau en Bretagne. Elle anticipe qu'ils auront sans doute besoin de plus d'argent s'ils se posent. Jusque-là, ils vivent avec la succession de son père prématurément décédé dans un accident, et avec l'aide de sa mère qui les soutient.
> Leur vie en camion s'organise autour de différents lieux collectifs dans lesquels ils passent régulièrement. Troglobale[53] notamment, et Bussière-Boffy depuis plusieurs années. *(3 février 2017)*

Jérôme et Mathilde vivent en camion depuis deux ans, ils ont la trentaine et sont saisonniers. Ils ont acquis un terrain pour 3000 euros à Vivonne, où ils ont installé leur camion. Lorsque je les rencontre, ils m'expliquent les raisons de leur choix de vivre en camion et leurs projets. Ils sont saisonniers et font suivre leur camion avec eux. Quand ils ne travaillent pas, il est stationné sur un terrain qu'ils ont acheté avec l'économie des loyers épargnés par le fait de vivre en camion.

Lors de ces deux échanges, le camion est présenté comme une ressource, malgré les limites claires auxquelles il confronte, aux premières desquelles la question de l'espace. Ce qu'il m'intéresse ici est de relever les arguments positifs en faveur de la vie en camion, alors même qu'il ne constitue dans aucun des cas un projet de vie pérenne. Comme auprès d'autres habitats non-ordinaires, la dimension d'étape apparaît centrale pour comprendre le recours fait au camion. Le camion est un habitat adapté à une période de vie. Il apparaît lorsque Jérôme et Mathilde, après une vie « lambda » entre petits boulots en intérim et vies en appartement, ont envie de pouvoir voyager. Le camion permet de déplacer leur maison avec eux et de diminuer les frais. A part l'assurance du véhicule, ils n'en ont plus aucun. En étant saisonniers, le camion leur permet d'être une base mobile pour leur vie en mouvement. Au final, ils remarquent eux-mêmes qu'ils ont très peu voyagé depuis qu'ils vivent en camion. En deux ans ils ne sont allés qu'en Espagne et au Portugal. Se déplacer coûte cher, et le souci de la pollution a restreint leurs envies de découvertes. Ce qui apparaît est en fait la différence entre voyager et vivre en camion. Si le camion est souvent adopté pour la mobilité qu'il permet, la souplesse est en réalité relative : entre le coût, la logistique, la vie quotidienne, les déplacements pour loisirs sont rares. C'est aussi ce que rapporte Natacha lorsqu'elle rapporte qu'ils voyagent finalement très peu. Le voyage est synonyme de découvertes, tandis que leur vie en camion est organisée autour de pôles réguliers.

53 Lieu collectif et artistique situé dans la région d'Angers, aménagé dans des habitats troglodytiques.

Il est ainsi intéressant de noter la régularité dans laquelle s'inscrit rapidement la vie en camion : Jérôme et Mathilde le posent sur un terrain qu'ils achètent, Natacha et Elie circulent de lieux en lieux connus le long d'un parcours régulier. La vie mobile est l'inverse d'une errance, elle emprunte des parcours aux repères connus (Claudot-Hawad, 2011). Troglobale, Bussière-Boffy constituent des pôles de référence où le quotidien peut se répartir dans plusieurs espaces. De la sorte, l'étroitesse des murs est contrebalancée par l'espace abordé. La maison de Jean et Sylvie est une extension du camion, qui constitue le lieu de replis des membres de la famille. La place n'est ainsi pas présentée comme un problème, même l'hiver. Un discours d'auto-réduction de ses besoins agit également auprès de Jérôme et Mathilde, pour justifier le peu de confort. Lorsque je les visite, nous sommes en décembre ; ils me reçoivent dehors, il fait un peu frais mais beau, et lorsque nous abordons la question du confort matériel ils mettent en garde contre le fait de se surprotéger, de surchauffer, et pour preuve, depuis le début de l'hiver, ils n'ont pas été malades. A l'inverse, lorsqu'ils vivaient en maison, l'alternance chaud/froid les faisait tomber malade. Ils interpellent ainsi le confort dont ils ont besoin : ils ont besoin de se chauffer (ils ont un poêle), mais la question est : « dans quelle mesure, quoi ».
Ce discours est récurrent auprès des habitants en camion, en cabane, en yourte, qui rapportent vivre autant dedans que dehors, et valorisent la « chaîne du froid » de l'hiver, en restant au contact de la saison. Dans le cas de Jérôme et Mathilde, la durée de leur installation peut néanmoins conduire à penser que leurs ressentis seront de courte durée. Ils ne vivent en camion que depuis deux ans, et ont un projet d'habitat plus « pérenne ». La dimension d'étape est une fois de plus nécessaire pour aborder les conditions de confort, qui sont sans doute mieux supportées du fait d'être ponctuelles, ou d'être combinées à un espace d'accueil en dur comme à Bussière-Boffy. Le camion est rarement une solution isolée ou de longue durée, mais il est à aborder dans sa durée et ses articulations à d'autres espaces.
L'ensemble de ces remarques qui relèvent les vertus de l'habitat mobile sont enfin à articuler avec la provenance des habitants. D'un côté comme de l'autre, les personnes proviennent de milieux sociaux sinon aisés au moins confortables, et conservent un soutient par derrière. Jérôme et Mathilde qualifient ainsi leur milieu d'origine en relevant qu'ils sont « de bonne famille », ils ont des projets d'installation avec la sœur de Jérôme, envisagent d'acheter un terrain, d'auto-construire. Ils semblent avoir des ressources tant financières, que sociales, que culturelles. Sans me l'avoir développé, le fait que Natacha ait rencontré Élie au LAP peut donner un indice de leur provenance sociale, fréquenter le lycée autogéré de Paris n'étant pas du ressort des classes sociales les plus modestes. Elie a fait des études supérieures à Paris 8 en philosophie puis en théâtre, il mentionne un oncle philosophe. Natacha pour sa part précise que sa mère les soutient. Les qualités prêtées à la vie en camion peuvent trouver un ressort explicatif dans ces provenances et la persistance d'une assise, sans laquelle le choix pourrait devenir enfermant. Cela ne signifie pas que le choix ne soit pas engageant, et qu'au bout d'un certain temps la possibilité de bifurquer ne devienne plus compliquée. Mais inscrire dans son contexte l'habitat mobile lui donne un autre contenu.

Ce point a permis de s'attarder quelques instants sur l'habitat mobile en camion. Bussière-Boffy a en effet la particularité d'être une plate-forme pour de nombreux

camions qui viennent s'y poser régulièrement, pour une durée de quelques mois parfois. Cependant, à côté de ces habitats mobiles, prennent place des habitats fixes, illégaux ou légaux, qui présentent des conditions de confort sur lesquelles je propose de s'arrêter maintenant.

d. Des habitats vétustes ?

Nouveau terrain, nouveaux habitats : la comparaison avec l'Ariège et la Dordogne est ici éloquente pour aborder un autre champ d'habitats non-ordinaires. Si les formes sont proches, avec la présence de cabanes, d'une yourte, d'une caravane, l'aspect des habitats diffère fortement entre ce terrain et les précédents. La différence principale réside peut-être dans le soin accordé aux habitats et dans leurs conditions d'habitation, avec le recul d'une dimension esthétique, d'une qualité des matériaux et des espaces, pour présenter des conditions sommaires. Le terrain de Bussière-Boffy soulève avec les habitats rencontrés une nouvelle fois la question de la précarité des conditions de vie. Ce point vient prolonger les observations quant aux parcours plus contrastés des habitants rencontrés. Mais plus largement il montre un autre pan des habitats non-ordinaires, moins abordés pour la qualité de vie qu'ils permettent dans sa dimension de plaisir, que comme supports de vie qui se (re)construisent, ou qui sont simplement tournés sur d'autres fronts que celui du bien-être tel qu'on l'a rencontré sur les autres terrains. La culture punk et la dimension militante trouve une illustration directe dans l'organisation des habitats, leurs conditions matérielles, leur décoration, et leur entretien, en présentant des habitats moins « soignés », plus en désordre, avec des installations parfois vétustes. Cette partie vise à donner quelques lignes de cette autre culture des habitats non-ordinaires, et permet de nuancer la vision bucolique et champêtre rencontrée au contact des habitats particulièrement recherchés de Copeaux Cabana ou de certaines cabanes en Ariège.

Des habitats aux allures précaires

Paradoxalement, la manière que j'ai eu d'aborder mon sujet de recherche rend difficile le fait d'admettre la précarité matérielle. A force de s'exercer à être attentive à la réalité vécue des habitants qui dépasse les conditions matérielles, j'ai pu en arriver à minimiser les conditions rencontrées. Il est vrai à ce titre que je n'ai pas recueilli de plaintes dans mes observations à Bussière-Boffy. Mais la durée de mes passages ne m'a pas permis une analyse approfondie de la complexité de la situation sociale rencontrée. Ce que je livre ici est donc, comme le reste de cette étude, soumis à des conditions d'observation relatives, à un premier regard d'abord, qui a cependant pu revenir sur place et s'inscrire dans une certaine durée. Celle du retour, et du temps qui est passé entre chaque visite.
Je dois préciser encore que je m'étais concentrée, en cette première année de recherche dans laquelle prend place ce premier terrain, sur les mouvements généraux des personnes. Je n'avais pas développé une analyse détaillée des quotidiens comme je l'ai fait par la suite en Ariège et en Dordogne, et j'ai eu une approche rapide de l'intérieur des habitats. Les difficultés auxquelles j'ai été confrontées dans le fait de comprendre l'organisation (qui me paraissait absente) des journées au Grand Pic a requis tous mes

efforts, dans le fait de parvenir, déjà, dans un premier temps, à me rapporter aux personnes que j'y ai rencontré. Tisser un premier contact pourrait résumer le but de ce terrain inaugural, en dépassant les réticences que j'ai pu y rencontrer. Les observations sur les habitats apparaissent dans ce cadre périphérique à mon attention. Les habitats individuels n'ont pas été un sujet de développement spécifique en tant que tel, rencontrant les différentes personnes à l'extérieur de chez elles, chez Sylvie et Jean. J'ai visité Émilie et Ben dans leur yourte, ai passé un œil dans la caravane de Jacques, et me suis assise à la table de Victor. L'essentiel de ma démarche a consisté à comprendre les arrivées et les motivations plus qu'à relever le rapport à l'habitat. Ces précautions étant posées, regardons maintenant les conditions rencontrées malgré tout.

Revenons sur la maison de Jean et Sylvie. C'est une maison ancienne traditionnelle du pays, elle date sans doute du XIXe ou du début du XXe siècle. En pierre, elle est antérieure à l'arrivée du béton. L'extérieur annonce déjà le désordre qu'on trouve dedans. Des vélos en attente d'être réparés stationnent devant, la verdure prend ses droits en étant canalisée juste le nécessaire. Une grange attenante est remplie de meubles et d'objets accumulés au fil des ans.
La porte principale donne sur la cuisine. Elle est toujours ouverte même en hiver. Un poêle à foyer ouvert réchauffe les personnes qui prennent place sur de petits tabourets et des chaises basses en cercle autour. Les chaises viennent souvent à manquer lors des repas, les premiers à avoir fini laissent leur place à ceux qui arrivent en cours de route. Chacun fait sa vaisselle dans l'évier à côté de la porte, un bac en faïence avec un robinet à double sortie : eau de ville et eau filtrée pour boire. Le compteur électrique, entre l'évier et la porte, affiche des fils non protégés. Une cuisinière à gaz jouxte une cuisinière à bois. Elle est parfois allumée, et chauffe alors l'ensemble de la maison par un système de chauffage central. La plupart du temps cependant la maison n'est pas chauffée, seule la cuisine l'est avec le foyer ouvert. Le sol est en béton ciré gris. Le vaisselier au fond de la pièce est encombré de papiers et d'objets divers. Un coffre tient à l'abri des rongeurs des réserves d'aliments secs : sucre, farine, riz, pâtes, achetés en gros en bio. Je peine à chercher les différents ustensiles dont j'ai besoin pour cuisiner, la vaisselle étant éparpillée entre un buffet, une étagère, le séchoir à vaisselle. Le désordre général n'affole personne, il se poursuit dans le salon où des livres se font face sur les murs, sur la table basse, sur le bureau où émerge un ordinateur, à côté de notes du téléphone où s'entretient longuement Jean sur les dernières avancées en matière juridique des habitats légers. Au fond de la cuisine on accède à l'étage par une porte qui donne sur la salle de bain à gauche, l'escalier à droite. Des toilettes sèches prennent place à côté d'une baignoire décorée d'une fresque de mosaïques. Les chambres se succèdent à l'étage, anciennes chambres des enfants qui reviennent de temps en temps, chambre des parents. Ils hébergent dans une des chambres un jeune sans papier lorsque j'y passe. Partout règne un désordre certain mais chaleureux, ne semblant embarrasser personne, les habitants y trouvant leurs marques.

Au départ mon travail de terrain ne pensait pas m'attarder sur l'habitat de Jean et Sylvie. La maison constituait une base pour mon étude, mais pas le sujet de ma recherche. Ses conditions matérielles et son organisation de vie m'ont pourtant interpellée. Comme

je le rencontrerai ensuite davantage en Ariège, la question des conditions d'occupation constitue ici une entrée d'un habitat non-ordinaire. Les vitres à simple vitrage, l'absence de chauffage constant, la non modernisation des équipements qui garde la maison dans un confort datant des années cinquante lorsqu'elle a été probablement rénovée la dernière fois (sol en béton ciré, simple vitrage, simple évier), en font un habitat peu ordinaire par rapport à un habitat moderne. A ce titre il m'intéresse. Il est à noter que ces conditions sont vécues de manière ordinaire, sans être subies. L'ambiance est en effet joviale dans cette maison ouverte au voisinage, et ne semble pas entaillée par la précarité de conditions matérielles. La question du désordre, à laquelle je suis sensible, et qui va avec celle de la propreté, ne trouve pas d'autre relais que mon seul regard. Lorsqu'un soir une odeur de fils qui chauffent interpelle sur un problème dans l'installation électrique, personne n'est affolé, et le problème est résolu par les habitants. L'écart entre les conditions matérielles relevées et la ressource que constitue cette maison me semble illustrer une nouvelle fois combien des conditions matérielles isolées ne peuvent informer de la manière dont elles sont vécues. La maison de Jean et Sylvie offre un exemple d'habitat que l'on pourrait qualifier d'intermédiaire : entre l'habitat ordinaire et non-ordinaire, entre légalité et illégalité, confort et précarité. La propriété même trouve un régime particulier en étant une maison avec un propriétaire très clair (Sylvie), tout en connaissant un régime d'ouverture assez marquant pour une maison ordinaire. Cette ouverture, cependant, est soumise à des codes et des éléments tacites. Sylvie n'hésite pas à se présenter comme étant la « reine » de sa demeure, dont elle se garde le droit de refuser l'entrée à qui bon lui semble. On a pourtant vu auparavant l'accueil qu'elle réserve à des gens de tous horizons, et sa bienveillance à l'égard de ceux qu'elle appelle avec détachement des « paumés ».

L'organisation (paradoxale) de la maison trouve par ailleurs un autre éclairage lorsqu'on la compare à la culture squat dont sont issus Sylvie et Jean. Son ouverture permanente renvoie à l'absence de régime de propriété qui caractérise le squat, et le fait que cette ouverture soit relative en réalité, loin de nuancer cette comparaison, ne fait que prolonger la situation des squats, dont l'accès est subordonné à des conditions invisibles. On retrouve comme à Copeaux, et comme dans d'autres lieux qui brouillent les frontières entre la propriété privée et l'ouverture, des régimes d'ouverture spécifiques, relevés notamment par Geneviève Pruvost dans son analyse de Notre-Dame-des-Landes (2017b). Ce qu'il importe de voir auquel cas est un ordre au sein de l'apparence de désordre, parallèle à l'organisation qui apparaît lorsque les habitudes changent (on se rappelle de l'épisode de la chandeleur). De la même façon, les conditions matérielles vétustes sous un angle, perdent leur caractère négatif lorsqu'elles sont abordées dans la qualité générale que permet la maison, qui constitue un toit, un relais, un espace ressource pour une famille et une bonne partie du hameau, sans que personne n'ait de revenus importants, et sans impliquer de charges trop onéreuses.

Les habitats mobiles et légers disposés autour dans le hameau prolongent ces remarques en présentant des conditions matérielles que l'on pourrait qualifier de vétustes ou de précaires. La yourte d'Émilie et de Ben n'est pas raccordée au réseau d'eau ou d'électricité, ils n'ont pour cuisiner qu'une cuisinière à bois. Victor occupe une cabane sans électricité, qu'il semble chauffer peu ou pas. Lorsque je viens un après-midi pour échanger avec lui, il fait froid mais le poêle n'est pas allumé, la porte est laissée ouverte, il

ne la ferme qu'à la nuit tombée. Le confort et l'aménagement ne caractérisent pas les habitats rencontrés ici, les éloignant des habitats croisés sur la plupart des terrains en Ariège ou à Copeaux Cabana. Là-bas, la beauté des formes, des matériaux, le soin apporté aux intérieurs, indique un souci du confort absent des réalités de vie rencontrées ici. Un habitant continue de dormir dans un tipi en hiver. Le rapport au froid, à l'absence de commodités (eau chaude, gaz, électricité) a été rencontrée ailleurs, et s'appuie à nouveau sur l'argument de la réduction des besoins et du retour à ceux qui sont essentiels, mais il questionne aussi la satisfaction rencontrée par les habitants. Deux départs ont lieu à la fin de l'hiver, Émilie et Ben suite à un différend avec le propriétaire du terrain où ils sont installés, Victor qui a obtenu un HLM dans le village voisin. Les habitats n'ont pas le même gage de projection et de pérennité que ceux croisés au fil des visites en Ariège ou à Copeaux.

La question de la précarité se pose ainsi sous un jour nouveau sur ce terrain. En étant le plus ancien, il n'a malheureusement pas bénéficié d'un retour pour observer les évolutions des habitants et des conditions de vie. Je n'ai été présente que pendant l'hiver, lorsque les conditions d'habitation sont les plus difficiles. Très certainement les habitats légers trouvent-ils une autre organisation aux beaux jours, et sans doute aussi la maison de Jean et Sylvie joue-t-elle un autre rôle alors. Ce qu'il me semble intéressant de soulever ici est de voir l'existence d'autres types d'habitats non-ordinaires, moins francs sur les qualités qu'ils hébergent, en montrant des conditions parfois ambiguës, soumis au froid, à l'humidité, à l'absence de commodités, et qui pourtant, lorsqu'ils sont pris dans l'ensemble plus large duquel ils font partie, voient leurs limites s'estomper. La présence d'une base qui offre les conditions manquantes à l'habitat non-ordinaire (chaleur, connexion internet, téléphone, douche) joue pour beaucoup dans l'aménagement de ces conditions. Le temps passé sur place est cependant trop court pour conclure à une absence de frottements dans les trajectoires croisées. De petites tensions ont éclatées et des gênes existaient le peu de temps que j'ai pu les observer. Si la maison de Jean et Sylvie constitue une ressource, elle demeure un espace privé qui a ses codes et ses frontières. Les personnes les plus en difficulté y trouvent une aide, mais elles y rencontrent aussi une limite, celle de ne pas être chez soi ; il faudrait revenir et prolonger les observations pour identifier mieux la nature des liens entre les habitats légers ou mobiles et cette base fixe, et pouvoir apporter ainsi un regard plus précis sur les conditions vécues des personnes qui gravitent autour.

D'autres choix en matière d'habitat

Un dernier point servira à conclure cette partie sur l'habitat. Nous faisons maintenant un saut géographique, en proposant de revenir sur un cas rencontré sur une extension du terrain limousin, à la frontière avec la Dordogne. Les observations formées sur l'habitat ici poursuivent le but de nuancer la vision jusque-là dominante, où les habitats non-ordinaires rencontrés sont des habitats ressources, pris pour leurs qualités, et où l'habitat a tout simplement une importance en tant que telle. La trajectoire majoritaire suit le modèle de l'ancrage : le camion est dans la plupart des cas une étape avant de trouver un

espace où se poser ; la cabane envisage des solutions pérennes ; la maison en dur est l'aboutissement de l'ancrage recherché.
Ce chapitre, qui vient clôturer la série des terrains, peut être l'occasion de relever une trajectoire minoritaire, incarnée dans l'exemple d'un maraîcher installé dans le nord de la Dordogne. Cette trajectoire forme un contraste intéressant avec le reste des aspirations, c'est pourquoi il m'intéresse de la retransmettre. Elle fait écho aussi à l'aspiration de Peter, croisé dans les pages précédentes en Ariège. Le fait qu'elle soit minoritaire mais non isolée, justifie sa place ici.

L'aspiration rencontrée ici n'est pas celle de l'ancrage mais de son opposé : le fait de s'alléger. A la différence du mouvement habituel qui veut chercher dans l'habitat un confort qui s'affine, la trajectoire d'Éric, soixante-cinq ans, lance un mouvement précisément inverse : plus il avance en âge, plus il souhaite se séparer d'une base matérielle confortable. Le fait de vivre en mobile home correspond à cette volonté. Maraîcher, il a acheté la ferme où il vit avec sa nouvelle compagne cinq ans auparavant. Ils vivent dans deux lieux séparés, elle dans la maison qui était présente sur place, lui dans un mobile home qu'il a posé sans soin particulier devant une des granges. Leur vie s'organise autour de leur travail, très intense. Ils sont tous deux très actifs et parviennent à se tirer deux salaires de leur activité de maraîchage bio. Leur rencontre m'interpelle sur le rapport à l'habitat, qui apparaît secondaire par rapport à l'intensité et l'importance de l'activité principale. L'accumulation de matériel, le désordre qui peut régner, sont tournés dans leur cas en dérision, comme étant du ressort du monde d'Éric, et constituant par ailleurs des ressources souterraines, pour le réemploi et la réparation des outils de travail. L'habitat dans ce cadre a peu d'enjeu. Le mobile home d'Éric est simplement meublé, un poêle qui chauffe très rapidement le petit volume lui donne un confort rapidement mobilisable, l'espace est principalement rempli de livres rangés dans des étagères, une petite cuisine, une chambre, une petite salle de bain le complètent. Après avoir construit plusieurs fois ses habitats, Éric raconte à présent qu'il en a assez de donner du temps et de l'énergie pour habiter. Le mobile home lui convient particulièrement parce qu'il n'y a rien eu à faire pour s'y installer. Il l'a posé, et s'est glissé entre ses murs. Ses matériaux (le plastique), son site (devant une grange), son confort sommaire ne l'importent guère, il y trouve sa seule fonction utile, celle d'avoir un espace pour lire et dormir. L'espace n'est pas pour autant négligé, mais il accueille son indifférence. Le rapport libre et ironique à ses conditions de vie peut se lire sur le mur, avec l'inscription écrite au marqueur : « 22 novembre 2022 : penser à débrancher le frigo et éteindre le gaz ». D'un commun accord avec Nathalie, ils ont pensé leur installation à l'aune de leur séparation. Une différence d'âge importante les sépare, environ trente ans, qu'ils préviennent dès le départ en envisageant de se séparer quand Éric sera trop vieux. L'ensemble de la ferme est organisé avec cette possibilité : les serres et les cultures sont séparées, ainsi que leurs espaces de vie. Vivre dans deux espaces distincts correspond au choix de préserver chacun leur espace, mais par ailleurs, ils travaillent concrètement sur le même lieu, sont en couple, et sont en constante interaction.
Au-delà de leurs prises de position sur leur vie de couple qui révèle un décalage et une distance vis-à-vis des normes dominantes, l'installation sommaire d'Éric fait le lien entre les installations paysannes rencontrées en Ariège, et l'importance périphérique de l'habitat rencontrée à Bussière-Boffy. Le quotidien paysan place l'habitat sur un second

plan, mais là où il est recherché dans sa forme brute qui révèle une certaine beauté dans les habitats rencontrés en montagne, il n'est le support d'aucune recherche particulière ici. L'importance se joue ailleurs, dans le travail, le bricolage, les inventions, la production de la ferme. On accède ainsi à un nouvel exemple d'usage d'un habitat non-ordinaire, où les conditions de confort et la forme de l'habitat n'a guère d'importance aux yeux de l'occupant.

Conclusion chapitre 9

Ce dernier temps de présentation qui revient sur le premier terrain effectué est utile pour les contrastes qu'il fait apparaître sur l'ensemble des terrains. Au terme du temps passé auprès de chaque zone étudiée, les différentes observations ont trouvé un nouvel éclairage dans la présence d'un terrain qui se distingue nettement des deux premiers.

La principale différence rencontrée à Bussière-Boffy réside dans le public concerné et la culture déployée. L'expérience néo-rurale qui se tourne vers le travail de la terre ou la réalisation artisanale n'est pas l'entrée principale d'habitants rassemblés autour d'une attitude contestataire. La plupart se sont retrouvés autour d'une lutte : celle pour la défense des yourtes, mais aussi lutte pour la sauvegarde d'une zone naturelle sur le hameau qui avait donné lieu à une zone à défendre qui a fédéré un réseau jusqu'à Limoges. Aussi ce terrain a-t-il donné accès à un autre type de population concerné par les habitats non-ordinaires, caractérisé par une contestation sociale affichée. Plus que sur les autres terrains, la fragilité et les circonvolutions des parcours d'arrivée dans l'habitat, assortis à des conditions d'habitation sommaires, questionnent la place sociale des habitants rencontrés. Sont-ils ces exclus que décrit la littérature scientifique, lorsqu'elle met en garde contre le mirage poursuivi par les exclus des villes, qui cherchent une vie meilleure à la campagne (Gilbert, 2010)[54] ? Les antécédents urbains dans des squats ou sans logement peuvent participer de cette hypothèse d'un territoire rural qui soit une relégation des espaces urbains. L'exclusion telle qu'elle est envisagée dans sa forme courante, comme isolant un individu d'un corps social dans lequel il n'a plus de place, me semble constituer pourtant une entrée insuffisante pour rendre compte des dynamiques à l'œuvre dans lesdites franges de relégation. C'est précisément pour enquêter sur ce terrain que s'est lancée cette recherche. Bussière-Boffy a été une voie pour avancer sur ce questionnement, notamment par la difficulté auquel il a été confronté, pour dépasser les résistances à aborder un autre ordre des choses. Pour conclure, revenons ainsi sur les avancées qu'a permis ce terrain.

Sur l'exclusion et la précarité sociale :

[54] Yves Gilbert (2010) emploie la catégorie de « chômeurs néo-ruraux » pour désigner une population attirée par un mirage de la campagne. Il cite : « Pour les publics concernés, le milieu rural a parfois été idéalisé, sans prise en compte suffisante des problèmes de mobilité (coût du transport, ou accès à des transports collectifs), d'organisation de garde d'enfants, de rareté de l'emploi, d'accès à divers services et notamment au logement très social. » Berthod-Wurmser et *al.*, 2009, p. 4). Il cite plus loin une autre catégorie de migrants, « porteurs d'une « marginalité originelle », dont Josette Debroux analyse les déterminants *(Op. Cit.)*, et qu'elle identifie comme les victimes d'une ascension sociale contrariée, trouvant, en milieu rural, une scène leur permettant de se reconstruire une identité positive » (Gilbert, 2010, cite Debroux, 2003).

Bussière-Boffy a permis de rencontrer un autre public, moins sûr de lui, qui questionne la frontière entre le choix et la contrainte. La distinction habituelle entre subi et choisi trouve ici ses limites, en montrant des cas d'installation qui rebondissent, c'est-à-dire qui agissent avec les éléments qu'elles rencontrent, issues à la fois de contraintes, tout en exerçant une marge de liberté. L'ambiguïté est lisible dans la maîtrise affichée, moins manifeste qu'auprès des habitats exposés dans la partie ariégeoise ou à Copeaux. L'absence d'activité professionnelle est présentée comme un choix ici aussi, mais n'est pas accompagnée de la même propension à agir sur d'autres plans, où le travail est simplement supplanté par une multitude d'activités dans lesquelles la personne se réalise. L'impression d'errance vient pointer l'ambiguïté des postures qui dégagent un rejet, sans embrasser un autre champ. La difficulté de la description réside ainsi dans le tableau à dresser d'une situation ambiguë, attentive à reconnaître et nuancer la précarité qui se joue peut-être. Ce terrain suggère l'équilibre à trouver entre le fait de reconnaître des situations de difficulté, tout en relevant des marges d'action, des stratégies d'extraction, des démarches de réappropriation, qui donnent un autre regard à l'analyse de la précarité et de la marge.

Au-delà des avancées sur la considération de la précarité, ce terrain révèle en outre l'existence d'autres traductions, d'autres cultures, dans les habitats non-ordinaires.

Reconnaître des logiques habitantes :

Bussière-Boffy accueille une culture empruntée au terrain militant de la contestation sociale et de sa traduction dans les squats urbains. Elle offre une traduction étonnante en déplaçant des habitudes et des manières de faire rencontrées dans le milieu urbain, en milieu rural. L'ouverture de la maison de Sylvie et Jean, les coupes de cheveux, le vocabulaire, le désœuvrement en journée qui n'est pas employé à des activités rurales : la culture du hameau offre un contraste important avec la vision incarnée par le maire d'une ruralité traditionnelle.

Le désordre des espaces, des horaires, la liberté de circulation dans la maison, s'inscrivent ainsi dans une culture spécifique, et peuvent être rattachées à un autre ordre. Une logique sous-jacente aux choix de vie peut ainsi être relevée. La liberté y est une nouvelle fois primordiale, faisant écho aux installations ariégeoises. L'émancipation sociale est accompagnée cette fois d'un recul critique argumenté, qui emprunte les canaux de la contestation ou de la lutte lors des conflits qui apparaissent. Le hameau s'inscrit dans ce cadre à la suite d'autres lieux en lutte (NDDL, Tarnac, Bure, ZAD diverses, squats), avec qui il partage une culture militante et une culture de la lutte. Ce point est important car il prolonge les observations sur l'inscription des lieux rencontrés dans des réseaux. Le réseau agit aussi ici, dans la participation des habitants et des visiteurs à une série de luttes et leur fréquentation de lieux, desquels ils arrivent ou dans lesquels ils se rendent, échangeant des pratiques, des nouvelles, des visions du monde. Pour poursuivre sur le thème de l'exclusion sociale, cette participation à des réseaux qui hébergent la circulation de personnes, d'idées, et de pratiques, montre la présence de circuits d'appartenance qui contrebalancent l'analyse par l'errance ou l'exclusion.

Enfin, on peut finir en relevant la présence d'une solidarité active dans le fait d'accueillir les déshérités et les exclus qui ne sont pas abordés comme tels. La culture militante est accompagnée d'une solidarité avec ceux qui sont en difficulté, et donne lieu à une

ouverture concrète des espaces. Le dépassement d'une approche stigmatisante est un des points les plus marquants du milieu rencontré, lorsqu'il semble dépasser la vision normative posée par la société sur ses exclus. La thématique de l'exclusion trouve ainsi un terrain propice pour être débattue.

Conclusion partie 3

Cette longue partie a essayé de remplir le double rôle de décrire et d'analyser les situations rencontrées sur le terrain, afin d'éclairer de l'intérieur les habitats non-ordinaires. J'ai été attentive pour cela aux manières d'habiter déployées dans les habitats, c'est-à-dire à l'ensemble formé par le quotidien dans sa dimension large et englobante, pour avoir une vision circulaire des vies concernées. Le but de la partie aura ainsi consisté à accéder aux logiques qui sous-tendent les vies en habitats non-ordinaires. Des « portraits » - descriptions des terrains sur le vif ou repris à leur retour, ont donc été articulés à des analyses reprenant les points qui m'ont semblé permettre d'explorer le plus amplement possible, tout en se cantonnant à des thèmes, les manières d'habiter étudiées.
Le temps passé à décrire et revenir sur les expériences a cherché à donner une épaisseur aux situations en habitats non-ordinaires, amplifiées d'une dimension trop souvent absente, qui est l'usage fait des habitats. Au-delà de la forme des murs et de la situation géographique des habitats, mais aussi au-delà des pratiques seulement aperçues et mal comprises, l'enjeu de cette partie, qui est plus largement celui de la thèse, aura consisté à restituer volume, profondeur et vie aux habitats en question.

Les trois terrains d'étude ont permis de traverser les mondes des habitats non-ordinaires, en s'arrêtant sur les singularités de chacun, tout en bénéficiant de la comparaison aux autres. Chaque chapitre a essayé de restituer les grands points des terrains.

On a vu avec l'Ariège que les motivations se rejoignent autour d'une destination, la montagne, appréciée pour son éloignement et l'isolement tant physique que social qu'elle permet. La volonté de « changer de vie » traverse les parcours, et donne lieu à des traductions fortes dans des quotidiens dédiés à la poursuite d'une autosuffisance relative, et d'une réalisation personnelle. La déclinaison au sein d'un quotidien paysan ou de la libération des contraintes extérieures forme néanmoins une variation importante des formes de vie endossées, conduisant à l'existence de plusieurs mondes au sein d'un territoire lui-même varié.

Le collectif Copeaux Cabana pour sa part nous a conduit à aborder une autre forme d'organisation de vie et de rapport au travail, avec la coexistence de la dimension collective sur un lieu d'artisans. La construction du lieu et son fonctionnement montre des ressorts différents de ceux rencontrés en Ariège, notamment en voyant la place donnée à l'activité professionnelle, pourtant hébergée dans des formes d'habitats illégaux, mélangeant de la sorte une dimension formelle et informelle. L'isolement est cantonné au fait de dormir dans la forêt dans ce cas, l'ouverture caractérisant par ailleurs le lieu, du fait du réseau professionnel déployé sur le territoire local, et de sa situation géographique plus large, en Dordogne.

Bussière-Boffy constitue de son côté un terrain plus conflictuel, où l'on assiste à une mise en débat des normes, tant juridiques que sociales. Lieu habitué aux contrôles, la posture rencontrée est davantage militante et emprunte à la culture squat dont sont issus certains protagonistes. L'incidence sur la forme des habitats ne se fait pas attendre : de confort plus sommaire, ils sont accompagnés d'une indifférence plus prononcée. La difficulté aura été avec ce terrain de ne pas tomber sous l'influence d'un regard de surface qui se serait contenté de nommer marginales les personnes rencontrées, ne disant par là rien sur l'organisation de vie rencontrée. L'enjeu aura été d'accéder au contraire aux logiques habitantes qui résident aussi dans les choix qui en semblent dépourvus.

Les conclusions de chaque chapitre sont revenues sur une série de thèmes qu'ils ont permis de prolonger. Ces points peuvent être repris au moment de conclure la partie dans son ensemble. Les thèmes de la précarité, de la marge, et du rapport aux territoires ruraux, bénéficient en effet d'un nouvel éclairage au terme de ces traversées.

- le local : une nouvelle donne.

Les inscriptions spatiales des personnes montrent un nouveau rapport aux territoires ruraux, en particulier lorsqu'ils sont les plus éloignés des grands axes de circulation et des grandes villes. Au-delà de l'intérêt porté aux circuits courts ou aux aménités trouvées dans de nouveaux recours à la ruralité (Moss, 1999, Cognard, 2012), les manières d'habiter rencontrées montrent une autonomisation des territoires, pris et endurés dans leur forme la plus réduite : la maison, la vallée. On assiste à un épanouissement de la proximité, du sur-place, qui n'est pas synonyme d'immobilité ou de stagnation, mais contient variation et richesse. Le rapport aux lieux des personnes remet ainsi en cause la circulation et la mobilité spatiale qui sont présentées comme étant la nouvelle donne de nos sociétés dites « mobiles ». L'équilibre proposé dans l'alternance entre lieu de vie et lieu de travail, ou entre temps du quotidien et temps des vacances, ne trouve pas d'écho ici, avec un temps ordinaire qui se passe au même endroit, sans ennui. Il n'exclut pas le changement (estive, déplacements), mais il présente un régime de la mobilité éloigné de la vitesse et de la consommation de la mobilité contemporaine, où l'avion est le moyen de transport principal pour combiner rapidité et éloignement. On a au contraire affaire ici à des personnes qui marchent beaucoup ; la voiture peut être présente, mais elle peut aussi être absente, remplacée par le vélo, et justifie alors le fait de se déplacer moins. De nombreux enquêtés sont passés par une période sans voiture, présentée comme le fléau des temps modernes, dont le coût écologique n'est pas assez remis en question. Mais les postures peuvent évoluer vers plus de compromis. Tout l'intérêt alors, est de relever à quel endroit ils se font, et sur quels sujets : alimentaire, déplacements, habitat… Si le souci d'avoir une posture globale traverse l'ensemble des expériences, la posture finale n'est pas non plus d'une cohérence totale.

- sur l'altérité et la marge :

Au terme de ces présentations, on peut relever le paradoxe suivant : peu de choses « extraordinaires » ont été mises à jour, alors qu'on s'attendait peut-être à rencontrer plus d'altérité ou d'exotisme. A la place de quoi a-t-on vu des vies vécues de manière ordinaire pour leurs initiateurs, qui cherchent, simplement, une vie juste. A l'inverse de l'écart et de l'altérité contenue dans la notion de marge, rentrer dans la compréhension des manières

d'habiter des personnes révèle leur logique. La vision de l'informalité des quotidiens vécus « heure par heure » ou du quotidien à Bussière-Boffy se trouve nuancée par la mise à jour de codes sous-jacents et de rythmes, même dans l'apparente désorganisation du quotidien. Toute expérience peut ainsi bénéficier d'un regard qui lui restitue du sens. Ce travail consiste à avoir pris le temps de pouvoir trouver le sens lorsqu'il manque dans un premier temps.

Les pratiques récoltées ici montrent en outre leur inscription dans des réseaux de valeur, qui les prémunit de les voir comme des cas isolés. Plusieurs réseaux traversent les différentes expériences, relatifs aux territoires d'installations et à une diffusion des pratiques sensibles à la proximité du voisinage qui inspire des pratiques communes (*cf.* partie II). L'analyse des pratiques révèle ainsi qu'elles ne sont presque jamais isolées, mais s'inscrivent dans d'*autres* réseaux de valeurs. Les rares exemples d'isolement social d'une personne, soulignent *a contrario* la fragilité de sa situation. La grande majorité des cas rencontrés, s'ils font signe vers des pratiques de l'écart, le font au sein d'un ensemble plus vaste, constitué de pairs, de références, d'outils, d'usages, de discours. On peut notamment distinguer comme réseaux de valeur :

- le réseau de ceux qui travaillent la terre, reliés par un rythme assidu requis par les animaux et les plantes, la connaissance des procédés de culture, d'élevage et de transformation, exécutées à la main
- le réseau parallèle dans le domaine de l'artisanat, porté sur la connaissance de savoir-faire anciens et leur réalisation manuelle (charpente, gestion des forêts)
- le réseau du bien-être et de l'harmonie, où des lectures, des notions se croisent (énergies, chakras…)
- le réseau des contestataires et distants du « système »
- le réseau des « descos », enfants déscolarisés
- et bien entendu le réseau constitué autour des habitats non-ordinaires, « cabanophiles » qui se rejoignent autour d'un habitat similaire et montre la dimension identitaire que peut contenir le fait de vivre dans un habitat inhabituel.

Ces réseaux se recoupent parfois au sein d'une même vallée en Ariège, ou entre les différents territoires (pratiques manuelles rencontrées en Ariège et à Copeaux Cabana), et dessinent des types de fréquentation. Certains raflent nombre d'adeptes au passage, comme celui du bien-être, qui a ses entrées y compris chez les plus « rustiques ». Ils permettent d'éclairer la force des pratiques lorsqu'elles paraissent marginales, alors qu'elles font en réalité partie d'un *autre* réseau.

Le rapport au travail et au temps souligne aussi la relativité des différences rencontrées. Ils montrent que nous ne sommes pas en présence d'un « hors-temps » ou d'un « hors-travail », mais en présence de pratiques qui aménagent ces données.

Sur le rapport au temps : la tentation est grande de voir disparaître le temps horloge auprès de ceux qui disent vivre au rythme du soleil, alors qu'il reste présent. Le soin accordé aux bêtes ou la tenue d'un potager vivrier n'est pas anecdotique mais constitue le cœur des quotidiens, organisés autour de tâches qui ne peuvent pas attendre, et imposent un rythme. La question du rythme traverse toujours les différentes installations : qu'il s'agisse de rythmes soutenus, accordés à l'évolution du soleil, pour des travaux agricoles ; ou de rythmes plus souples, mais qui peuvent être réguliers (dans les quotidiens heures par heures ou dans le travail journalier à Copeaux). Auprès de ceux qui n'ont pas

d'activité principale, et ils sont nombreux, la méfiance de toute obligation brouille les pistes, avec l'impression d'un temps libéré de tout impératif qui le quadrille. Une sensation qui est amplifiée quand aucune référence extérieure ne vient organiser le quotidien : comme le travail, ou comme l'école, qui n'impose pas son temps social dans le cas de la déscolarisation. Mais on peut relever des percées du temps social, avec la scolarisation partielle ou permanente, même si un point caractéristique demeure la liberté prise à l'égard de l'école, qui reste toujours dans un rapport souple. Si le temps scolaire est présent, il n'est pas omnipotent.

Sur le rapport au travail : le travail n'apparaît jamais comme une valeur prioritaire, mais une large palette de manières de s'y rapporter existe : de ceux qui refusent sa forme salariée, à sa transformation au sein de l'activité paysanne ou artisanale, à ceux qui l'acceptent à des doses propres à chaque parcours et caractère. Chez ceux-là, le travail n'est pas le lieu d'un refus net, mais d'une combinaison, où sont pesés le rapport entre effort, temps, et gain. On accepte de travailler deux mois par an, un mois sur trois, ou une matinée sur la journée. La distinction est également faite entre travail pour soi et pour l'extérieur. Le travail est ainsi l'objet de rapports multiples : entre refus, combinaison, ou réinjection de sens, au travers de l'activité paysanne ou artisanale. Le travail est le lieu d'un investissement sémantique, pour changer son contenu, et se réconcilier avec. Les formes qui le permettent sont les activités de soin - s'occuper de la terre, d'animaux, d'un lieu ; ou de création - artisanat et art. Endosser la condition paysanne permet de comprendre ce glissement du contenu prêté au travail, par le fait que l'activité devient un rapport au monde.

- sur le rôle des territoires : distinction des installations selon les implantations.

Le passage en revue des trois terrains a montré combien chaque territoire appelle à des types d'installation différentes. L'influence des conditions géographiques est manifeste, mais le rôle joué par l'histoire et la situation sociale d'un territoire rentrent aussi en compte. La Dordogne présente à ce titre des conditions très différentes de l'Ariège, en étant un territoire plus central, traversant, qui bénéficie d'une attractivité ancienne avec la présence d'une population de l'Europe du Nord depuis plusieurs décennies, sans compter l'attraction touristique dont elle bénéficie, notamment au sud du département, à l'endroit où est installé Copeaux Cabana. A l'inverse de l'Ariège, le lieu est situé au cœur d'un pôle touristique qui modifie profondément la géographie locale, du fait de la circulation intense qui touche la région de mai à septembre, et de la pression foncière qui accompagne inévitablement ce type d'attraction. C'est pourtant au milieu de cette toile que se situe un lieu qui présente le paradoxe de relever autant d'une originalité marginale que d'avoir recours à l'intégration que permet l'attractivité du territoire de base. Une équivalence peut de la sorte être régulièrement tissée entre la nature des installations et le contexte territorial qui les accueille. Le caractère isolé ou intégré d'un territoire joue un rôle non négligeable dans les vertus qu'on va lui prêter et que les sujets vont augmenter. Les habitats non-ordinaires rencontrés épousent ces variations, en recevant les caractéristiques du territoire d'élection : l'Ariège va accueillir essentiellement des désirs d'isolement, de tranquillité, et de liberté dans ce retrait, là où la situation géographique de Copeaux permet au contraire une intégration à une économie locale au travers de la charpente, étendue sur le plan de la sociabilité et de la culture avec le rôle de l'association.

Bussière-Boffy présente encore un autre exemple, en étant situé sur un axe de circulation est-ouest, qui le constitue comme arrêt sur des trajectoires mobiles. Il en découle une variété de démarches et d'applications selon les territoires d'élection, où tour à tour la montagne, la forêt ou la campagne constituent des éléments constitués en ressources par les occupants.

La partie qui s'achève a de la sorte poursuivi le but d'alimenter la compréhension d'un phénomène qui touche les territoires ruraux, présenté habituellement comme un problème. La partie suivante propose sous forme d'épilogue de prolonger ces analyses en changeant légèrement de cadre d'observation. Cette fois, c'est à l'échelle d'un village que l'évolution des territoires ruraux va trouver questionné.

ÉPILOGUE : MONTAGAGNE

Introduction épilogue

Montagagne est une commune ariégeoise, située entre Foix et Saint-Girons sur la partie escarpée des piémonts Pyrénéens. Elle comprend 63 habitants au dernier recensement de la mairie (2016), constitués pour l'intégralité de néo-ruraux. J'y arrive dans ma première année de thèse, invitée par une connaissance à aller visiter un lieu collectif présent sur la commune. Alors que je me rends à Montagagne pour la seconde fois, le maire profite de ma venue pour m'entretenir de questionnements concernant l'évolution de sa commune. Soucieux de voir le village perdre une dynamique qu'il a connu auparavant, il s'interroge sur les causes de son endormissement et voudrait réenclencher une démarche de réflexion collective. Concrètement, il me propose de prendre la place d'une médiatrice extérieure dont le village aurait besoin, pour animer une réflexion collective sur l'avenir du village. Arrivée sur place pour enquêter sur des habitats non-ordinaires, mon sujet d'étude et mon rôle se trouvent de la sorte considérablement élargis au-delà de la thématique de l'habiter, en étant soudain étendu à l'analyse des enjeux rencontrés par une commune dans la faible densité. J'accepte pourtant avec intérêt la proposition d'engager une réflexion collective sur l'avenir du village, voyant l'occasion d'articuler au regard analytique une dimension pratique appliquée à des besoins concrets, et permettant de regarder l'évolution des territoires ruraux depuis une situation qui intègre et dépasse les habitats non-ordinaires. La méthodologie de mon travail trouve de plus à s'enrichir en changeant d'angle d'observation, en passant d'un regard de l'intérieur des habitats à celui d'une observatrice extérieure.

Plutôt que d'ouvrir une nouvelle partie, et avant de clore cette thèse avec la conclusion générale, je propose donc de finir sur les territoires de faible densité par un épilogue prenant pour cadre un village, traversé des enjeux de sa dynamique. Ce qui m'a interpellé dans l'appel du maire de Montagagne est de recueillir une vision soucieuse d'un village en perte de vitesse, alors que j'en avais l'image inverse, en ayant eu accès aux initiatives mises en œuvre dans les habitats enquêtés. Montagagne synthétise les craintes et les espoirs donnés à la ruralité de demain. Voué au déclin sous un angle, il est un eldorado sous un autre. La présence d'habitats non-ordinaires n'est pas étranger à alimenter les deux interprétations. Cet épilogue n'est pas une conclusion des données qui précèdent, c'est un élargissement du regard porté sur les territoires ruraux, où sont concentrés les enjeux auxquels sont confrontés les territoires de faible densité.

Se questionner sur l'avenir des territoires ruraux véhicule un enjeu de méthode. Il requiert de modifier le prisme d'analyse de la situation des territoires ruraux de faible

densité, afin de les aborder dans leur autonomie, indépendamment de ce dont ils seraient défectueux. Trop souvent en effet ils sont regardés à l'aune de manques : absence de services de proximité, de sources de revenus locaux, de secteurs économiques, éloignement des axes de circulation et des grandes villes… Le cas de Montagagne m'intéresse précisément car il semble déshérité sur tous les plans pouvant lui assurer un avenir porteur, tout en étant le siège inverse d'une attractivité qui continue de croître. Quel paradoxe se situe derrière cette opposition entre déclin de la commune et son renouveau ? Ce cas d'étude permet alors d'aborder un *autre* usage des territoires reculés, et ainsi de le relier à l'usage paradoxal relevé avec les habitats non-ordinaires, élargi à l'échelle d'une commune.

En prenant Montagagne comme cas d'étude, on peut en effet revenir sur les écueils habituellement présentés au développement des territoires de faible densité. Les questions démographique, économique, de l'habitat et de la gouvernance peuvent y être débattues, pour voir ce à quoi elles laissent la place. Leur passage en revue montre en effet un tableau nuancé. On y rencontre une situation démographique positive, un vivier de projets et de manières de faire qui s'accommodent de l'isolement géographique, de nouveaux habitats qui répondent à la saturation de l'offre disponible, ainsi qu'un intérêt pour un engagement participatif dans la commune. La situation de Montagagne permet en fait de s'interroger sur la manière d'analyser un territoire de faible densité, sous le prisme de l'isolement et du déclin ou sous celui de la modernité et de la dynamique (Pilleboue, 2007). A l'échelle d'un village, se joue ainsi la question du contenu donné aux dynamiques, pour en envisager des formes qui soient distinctes de la notion d'extension contenue dans l'idée de développement. Montagagne est ainsi l'occasion de tester les analyses qui relèvent un « mouvement de fond » réussi et vont jusqu'à parler de « reconquête spatiale revalorisante » (*Ibid.*) dans les territoires de faible densité. Pour modeste que soit cette étude de cas qui s'ajoute au contenu de la thèse, elle propose de tester le regard qui relève dans la faible densité des systèmes ruraux spécifiques et des atouts pour les territoires (Mathieu, 2007 ; Mesini, 2007).

1. Présentation du travail avec la commune

Présentation de la commune

Montagagne est situé dans la vallée du Séronais.
Les derniers recensements montrent une courbe caractéristique de la reprise démographique de certaines petites communes, avec un déclin progressif tout au long du XIXe siècle qui trouve son point le plus bas dans les années soixante-dix avant de connaître un renouveau. En 1975, la population se limite à 9 habitants, mais elle augmente ensuite à 16 en 1982, 57 en 1999, pour atteindre 73 habitants en 2016. Elle est légèrement en baisse actuellement avec 62 habitants décomptés par la mairie, dont 48 résidents principaux et 14 résidents secondaires.

Figure 9. Tableau de l'évolution démographique de Montagagne, sources : Wikipedia, Ldh/EHESS/Cassini jusqu'en 1999 puis Insee à partir de 2006.

1793	1800	1806	1821	1831	1836	1841	1846	1851
291	255	434	370	318	328	335	322	311

1856	1861	1866	1872	1876	1881	1886	1891	1896
262	247	314	306	317	272	224	205	191

1901	1906	1911	1921	1926	1931	1936	1946	1954
205	204	206	139	113	89	78	64	42

1962	1968	1975	1982	1990	1999	2005	2010	2015
24	13	9	16	19	57	45	49	70

2016	-	-	-	-	-	-	-	-
73	-	-	-	-	-	-	-	-

Le village présente une situation à la fois originale et commune, de par son histoire et sa composition sociale. On y trouve principalement des nouveaux habitants portés par des valeurs proches, pour qui vivre dans un cadre comme Montagagne est une chance.
Le maire est un ancien néo-rural arrivé au début des années quatre-vingt-dix, qui a succédé à un édile qui a marqué la commune par ses prises de positions militantes (faucheur volontaire, c'est sous son mandat que la commune a refusé d'intégrer le PNR et gardé la gestion de son eau). La commune s'est construite sur un terreau de militantisme et de participation, avec la tenue d'assemblées villageoises : c'est lors d'assemblées de ce type qu'ont été prises les décisions de ne pas intégrer le PNR et de garder la gestion de l'eau, en 2005 et 2008. Ce contexte permet de comprendre que la municipalité soit favorable aux habitats non-ordinaires présents sur la commune.
A côté du passif de Montagagne, et de ce renouveau néo-rural, la commune héberge par ailleurs des personnes de provenances sociales autres, qui mélangent l'homogénéité apparente. Parmi l'ensemble des habitants rencontrés, on trouve des cadres ou anciens cadres, des artisans, des agriculteurs, des musiciens, des personnes en recherche d'emploi, ou des personnes sans emploi qui n'en cherchent pas. Prennent place au sein du même village différentes manières d'habiter, qui s'appuient plus ou moins sur cette base qu'est le village, en y demeurant à plein temps ou à temps partiel. Si un « esprit-village » continue de flotter sur la commune et le rend connu dans une certaine sphère, Montagagne est aussi un territoire commun qui héberge une diversité d'habitants rassemblés là par la force de trajectoires différentes, et qui sont amenés à vivre ensemble.
C'est dans ce cadre qu'a pris place le travail de réflexion commune initié avec les villageois.

Présentation du travail

L'accompagnement de la commune de Montagagne a pour point de départ le travail de terrain pour ma thèse, qui s'est ensuite élargi à la demande du maire d'initier une réflexion collective sur l'avenir du village. Ainsi donc, l'entrée par les habitats non-ordinaires, s'est agrandit à l'échelle du village. Le maire a saisi l'opportunité de mon enquête pour me demander de l'aider dans les questionnements qui le préoccupaient : quel avenir possible pour la commune, face au déclin de l'engagement dans la mairie, la saturation de l'offre de logements, l'absence d'installations économiques sur le village, la difficulté d'imaginer installer un agriculteur ? Ses craintes brassent aussi la vision d'un « avant » face au présent : arrivé dans les années quatre-vingt-dix, il m'oppose une vision d'un village vivant qui est maintenant sur la pente du déclin. Se croisent ainsi plusieurs niveaux de craintes où se logent aussi des regrets.

L'enjeu principal dans l'accompagnement de la commune a été de faire un travail de méthode, pour distinguer les interprétations des faits, et alléger ainsi la série de craintes qui alimentaient l'horizon supposé bouché de la commune. La question du devenir des territoires de faible densité comprend des enjeux scientifiques et des enjeux de terrain. A l'échelle du village, le travail avec la commune a interrogé les deux. Un travail d'analyse et d'interprétation a été suivi de la mise en place d'outils concrets pour faire évoluer la commune. Il est apparu qu'il y avait besoin d'éclaircir la situation du village – faire un état des lieux, « de quoi s'agit-il ? », pour pouvoir proposer des pistes d'action – élaboration des « problèmes » en vue de « solutions »[55]. Un temps de relevé par du travail de terrain a servi à poser les bases des questionnements et des analyses, qui ont ensuite été présentées et débattues avec les villageois réunis lors de la réunion commune. La démarche s'est inspirée du modèle de la recherche-action, en développant deux plans : l'analyse pour identifier les « problèmes », dirigée vers la formulation de pistes d'actions concrètes – les « solutions ». La demande du maire a au final révélé que l'essentiel du besoin consistait en un besoin d'éclaircissement, de dialogue et de mise en commun. La réunion publique a servi à cela.

Déroulé de l'étude

Ce travail s'est étalé sur l'année 2018-2019 avec différentes étapes. Il a débuté par une première réunion d'un petit groupe d'habitants avec qui ont été posées les bases et les objectifs du travail. Ce groupe a servi de référent pour la suite des interactions, avant que je ne revienne à l'automne rencontrer l'ensemble des habitants. Durant cinq jour j'ai récolté 23 questionnaires sur 26 habitants, de personnes âgées entre 31 et 71 ans, correspondant aux villageois présents et disponibles lors de mon passage, et en fonction du temps dont je disposais. Un questionnaire prenait en moyenne une heure pour être rempli. Si la personne l'avait prérempli, nous le reprenions ensemble, de manière à

[55] Cette distinction d'étapes est issue de la pratique de l'Entraînement Mental, discipline d'éducation populaire née pendant la Résistance. La discipline propose de « penser ensemble pour agir dans la complexité » (titre des sessions proposées par le réseau des Crefad avec qui j'ai suivi les deux modules de formation en 2014 et 2015), en développant un certain nombre de méthodes pour aborder des situations sociales complexes. Une des méthodes consiste à distinguer les « faits » (« de quoi s'agit-il ? ») des « problèmes », des « solutions ». Elle permet de la sorte d'éviter de tomber dans une confusion courante qui assimile comme un « problème » ce qui est déjà une construction de l'esprit, et de préférer partir à la recherche des « faits ». C'est ce que j'ai essayé de faire à Montagagne face aux appréhensions recueillies, qui mélangeaient faits et interprétations.

pouvoir rebondir sur différents thèmes. Dans la plupart des cas, ils en avaient pris connaissance mais nous le remplissions ensemble. De cette manière, le questionnaire a été une base commune à tous, tout en étant le support d'interactions singulières. Il m'importait en effet de ne pas perdre la qualité humaine des rencontres en ayant recours à une série de questions, et d'avoir accès à des réflexions qui prolongeaient ce support en sollicitant les échanges avec les habitants. De telle sorte que le questionnaire soit à comprendre comme un outil mais non une fin en soi.

C'est sous cette forme que j'ai présenté les résultats de l'enquête à la réunion villageoise. La plupart de ceux que j'avais pu rencontrer étaient présents, à côté de têtes nouvelles. Cette réunion a comporté différents temps construits comme une progression. Un temps de présentation du travail et de ses objectifs a laissé place à un temps de retour sur les résultats des questionnaires, sous la forme d'une « radiographie » du village. L'idée était de faire un résumé de la situation que connaît Montagagne, pour interroger d'où la commune partait pour se questionner sur son avenir : repérer qui y habite, de quels atouts elle est affublée, avec leurs pendants d'écueils, les difficultés collectées sur la question de la gouvernance, mais aussi la panoplie des désirs de participer. L'enjeu était de soulever autant les forces que les fragilités de la commune, sur lesquelles nous proposions ensuite de travailler en petits groupes. J'avais demandé à une collègue avec qui j'avais déjà travaillé pour une mission de Terre de Liens en 2016 de m'accompagner pour animer ce temps. Deux sujets ont été traités : la question de la gouvernance, et la question plus large des dynamiques en germe dans la commune.
Il était entendu dès le départ que ce temps de travail n'apporterait pas de « solutions » au sens d'un impact fulgurant et radical sur la série de points à soulever ; mais que notre but était de mettre en marche un questionnement au moyen de la réunion des villageois et du dialogue.
Au terme des temps de travail en groupe, un temps de restitution a mis en commun les réflexions et les pistes d'action soulevées, avant d'en faire une synthèse sous forme d'actions concrètes. Il s'agissait de faire émerger des propositions réalisables directement applicables, afin d'enclencher la partie action. Il a été retenu de s'exercer à une gestion participative sur un sujet simple : la gestion de la salle communale, et de relancer le panneau d'affichage présent à l'entrée de la mairie pour collecter les idées et les projets sur lesquels constituer des groupes de travail. Quelques groupes de la sorte ont déjà été constitués lors de la réunion, et se sont lancés la semaine suivante.

Cette réunion publique a été particulièrement bien reçue par l'ensemble des habitants, et par le maire en particulier. Si ses résultats peuvent être considérés comme modestes, ils portent l'intérêt non négligeable d'avoir réuni l'ensemble des habitants autour d'une démarche commune, sur laquelle ils se sont penchés ensemble pour trouver des accords et des pistes d'intervention. Notre rôle pendant la réunion pouvait être assimilé à celui d'éclaireuses et de guides pour accompagner des « solutions » déjà en germe.

A présent que les éléments contextuels du travail ont été posés, regardons la situation du village telle que je l'ai rencontrée dans l'enquête de terrain. La problématique qui sous-tend l'attention portée à la commune a consisté à questionner son devenir en regardant de quoi elle est constituée au présent. J'ai tâché de réaliser un état des lieux de la situation

du village, qui brasse ses problématiques significatives pour comprendre les enjeux auxquels il est confronté.

2. Vivre à Montagagne : les enjeux auxquels est confrontée une très petite commune au cœur de la faible densité aujourd'hui

Il s'agit ici de faire l'état des lieux du village, en soulevant des questions qui m'ont paru éclairer sa vitalité et ses tensions. L'enjeu de l'étude de terrain est de relever cette tension constante entre difficultés et atouts trouvés à Montagagne. La question de la gouvernance trouve une arène spéciale dans une très petite commune. La taille porte à espérer une gestion participative qui doit pourtant composer avec une grande mixité sociale et de nombreuses difficultés internes. Le cadre du village véhicule ainsi de nombreux espoirs qui ne sont pas toujours actualisables. Pour autant, il est vrai que sa forme contient aussi des possibles exploitables. Interroger la situation de Montagagne, c'est donc se pencher sur les envies qu'elle héberge, les écueils qu'elle rencontre, les défis auxquelles elle est confrontée, mais aussi les pistes qui suggèrent que des dynamiques sont déjà en place. Les points suivants correspondent aux retours des travaux de terrain et visent à dresser un état des lieux de la situation du village afin d'enquêter sur la direction que peut prendre la commune, en regardant de quel présent elle est déjà constituée.

Les thèmes soulevés vont recroiser ceux rencontrés avec les habitats non-ordinaires, mais d'une manière plus large, car étendue à l'échelle d'un village et de sa mixité sociale. Les questions des provenances, des motivations, de la précarité, trouveront un nouvel éclairage, qui vont appuyer les observations qui précèdent ou les élargir. C'est dans cette mise en mouvement thématique que réside l'intérêt de prendre une étude de cas. Elle permet d'ouvrir également à des questions absentes de l'analyse des habitats non-ordinaires, avec le sujet de la gouvernance et le fait de prendre comme entrée d'analyse, un village. L'observation de Montagagne permet de revenir sur un des grands pôles des « retours » (Hervieu, Léger, 1979), le village, afin de voir l'actualité que lui donnent les villageois. La question des dynamiques des territoires ruraux se trouve de la sorte appliquée à l'échelle d'une commune, pour laquelle l'on peut s'interroger sur les dynamiques qu'elle héberge.

a. Une grande diversité sociale concentrée sur un périmètre restreint

Faire l'état des lieux du village commence par regarder sa composition sociale. Qui habite Montagagne et pour quelles raisons ? En relevant les provenances des habitants, une première observation est apparue sur la diversité sociale que connaît la commune. Cette mixité s'explique notamment par un parc locatif de logements sociaux particulièrement important pour la taille du village (5 logements), allié à la présence de résidences secondaires (au nombre de 5 sur les 34 foyers recensés) et d'habitats non-ordinaires. Ce

point vient de la sorte illustrer la recomposition démographique que connaissent les territoires de faible densité, qui accueillent une diversité sociale importante. Cette diversité héberge pourtant des motivations similaires. Relever les motivations et les atouts au fait de vivre à Montagagne permet d'agrandir à l'échelle d'un village les motivations recueillies auprès des habitats non-ordinaires. Cet espace rural de faible densité révèle ainsi les atouts qui y sont spécialement recherchés. Ceux-ci ne sont pourtant pas dépourvus d'écueils. Montagagne est présenté comme un espace-ressource, qui menace parfois de devenir un espace-refuge. La question de l'exclusion en milieu rural se trouve de la sorte réactualisée.

Des provenances variées pour une commune de petite taille

Le recueil des provenances géographiques des villageois apporte un élément nouveau par rapport à la focale des habitats non-ordinaires en montrant une mixité sociale plus importante. Comme fait marquant, on peut relever trois personnes d'origine étrangères (russe, grec, belge), qui peut être interprété plus comme effet du hasard que comme une représentativité particulière (pas de britannique ou de résident secondaire d'Europe du nord). Paris est peu représenté (2 personnes originaires, qui ont aujourd'hui 60 ans, et s'inscrivent dans la continuité des vagues néo-rurales des années 1980), tandis que l'on compte un seul ariégeois d'origine, lui-même issu de parents néo-ruraux. La commune présente en effet la particularité d'être composée entièrement de nouveaux arrivants, la dernière « autochtone » étant décédée en 2017. Toulouse est assez peu représentée malgré sa proximité géographique : 3 foyers sont concernés, dont 2 foyers de résidence secondaire, et correspond dans ce cas à la proximité géographique du lieu de résidence principal. La ville rose a néanmoins souvent constitué l'étape précédent la venue à Montagagne : la personne vivait à Toulouse et cherchait à se rapprocher des montagnes.
Le fait de venir d'une région montagneuse (Haute-Savoie, Auvergne), peut expliquer le choix des montagnes, connues dans son enfance. A l'inverse, les enquêtés originaires de régions plates (Vendée, Belgique), ont préféré élire par contraste une région montagneuse.

Les origines témoignent de la diversité des profils qui font le choix de se rapprocher des montagnes. Ce point permet d'éclairer la composition sociale des campagnes en montrant la diversité de migrants qu'elles accueillent, où se mêlent provenances étrangères, exodes urbains, mais aussi migrations intra-rurales. A l'inverse de ce que le regain démographique de la commune pourrait faire croire, les migrations qui touchent Montagagne concernent aussi bien des personnes originaires de la ville que d'une autre campagne, nuançant la réduction opérée entre nouvelles arrivées et provenance urbaine, en voyant au contraire que le fait de choisir la montagne et l'Ariège peuvent aussi bien être en réaction à des conditions antérieures (origines urbaines) que comme continuité d'une situation déjà connue (origines montagnardes ou rurales).

Une présence très importante de logements sociaux pour la taille de la commune

Sur les trente foyers du village, cinq ménages habitent des logements sociaux communaux : quatre familles monoparentales, dont l'une en colocation avec un autre couple, et un couple avec enfant. Agés entre 30 et 42 ans, c'est un public de jeunes actifs

ou en recherche d'emploi, qui maîtrisent leurs conditions de vie pour les uns ou rencontrent des difficultés pour les autres.
On peut interroger l'incidence de cette présence inhabituelle de logements sociaux sur un village de cette taille : ils contribuent en effet au renouvellement de la population par des arrivées de jeunes adultes et d'enfants, qui participent au maintien de l'école voisine. Ils hébergent en outre un public aux revenus modestes (une majorité est au RSA), qui élargit le fossé avec les résidents secondaires. Ces derniers vont en effet pouvoir se montrer critiques du voisinage d'une population jugée marginale. Les attentes en terme de beauté et de charme du village se heurtent à d'autres codes et pratiques : des encombrants sur la voirie ainsi que le manque d'entretien des atours des maisons, s'opposent par exemple à l'« authenticité » recherchée dans l'environnement villageois.

Le logement locatif peut ainsi être considéré comme un tremplin pour la commune, qui dispose de logements abordables, mais il peut également conduire à des situations d'enlisement, dans le cas de situations qui se précarisent. Le renouveau signifie aussi *turn over*, qui peut être perçu avec inquiétude par les villageois soucieux d'une stabilité du village. Le logement locatif est ainsi à double tranchant, à la fois ressource et limite, dans le cas par exemple d'une gestion insuffisante des bâtiments par le bailleur, la mairie. Les plaintes sont nombreuses quant aux mauvaises conditions de logements qui manquent d'entretien et de rénovation.

Un éventail de motivations

Au travers des motivations relatées dans le questionnaire, il s'agit de revenir sur le paradoxe apparent d'élire un cadre de vie reculé et isolé. Je faisais l'hypothèse dès le départ que venir à Montagagne correspondait à un choix, dont il s'agissait de retracer les raisons afin de voir les atouts donnés au cadre de vie. Parler de motivations sous-entendait une action positive dans l'élection d'un lieu de vie, opposé en cela à la notion d'accident. Pour autant relever les motivations n'a pas fait oublier le décalage parfois entre la représentation et la réalité, pouvant montrer certaines situations de fragilité.

Le questionnaire posait la question des motivations ayant conduites à choisir Montagagne sous formes de réponses fermées, mais pouvant être développées à l'oral. Les motivations sont nombreuses et montrent la coexistence de plusieurs thèmes : l'Ariège, la montagne, la valeur-village, la ruralité, un projet de vie – tous les thèmes ont trouvé écho. Relever les occurrences de chaque mot a permis de faire un classement dans lequel la montagne apparaît en première position, suivie de près par l'Ariège, le village, puis la ruralité. On notera que Montagagne n'a pas été forcément choisi en particulier, mais ce village apparaît comme à la croisée de tous ces facteurs : il permet la proximité avec la nature, les animaux (recherchés dans la montagne ou la ruralité), il constitue un cadre de vie préservé (entrées : montagne, ruralité, Ariège), tout en étant intégré dans une culture spécifique (entrée : Ariège).
Sa situation en Ariège n'est pas pour rien dans son attractivité : l'Ariège évoque le Sud, la proximité de la montagne, ainsi qu'une culture spécifique, qui résonne comme une « alternative », en termes de décroissance, d'autonomie, et de convivialité, particulièrement appréciée pour son originalité ; plusieurs ont exprimé le fait qu'ils ne sont pas les seuls à être « hors-clous » en Ariège.

Mais l'Ariège est aussi un des départements proches de Toulouse, et explique la présence de résidences secondaires qui renforcent la mixité sociale.

Les atouts formulés au fait de vivre à Montagagne épousent spontanément ces motivations et peuvent être rangés en deux branches complémentaires, l'une relevant de la qualité de vie en termes d'environnement géographique, l'autre en termes d'environnement social.

Les atouts ont d'abord trait au cadre de vie, perçu dans sa beauté et ses qualités (absence de pollution de l'air, de l'eau, présence de la nature, calme et sécurité), et trouvent leur consistance dans l'opposition qu'ils offrent à l'agitation et au stress des villes. En deuxième position mais très proche, on trouve la qualité d'un environnement social, avec l'importance des relations sociales et amicales, qui s'épanouissent dans un voisinage de qualité. La présence d'autres enfants apparaît comme un argument important pour les familles, alliée à la présence du ramassage scolaire.

Ces motivations et ces atouts permettent de nommer la qualité principale de Montagagne qui réside dans le fait que le village constitue un *cadre de vie* dans le sens large. Les motivations recueillies soulignent un changement de l'époque où la qualité de vie l'emporte sur la réussite professionnelle. Faire le choix de Montagagne c'est préférer la globalité d'une manière d'habiter, comme en témoigne le succès du terme « projet de vie » sur celui de « projet professionnel », proposés dans le questionnaire. Montagagne apparaît comme un cadre adéquat pour construire une autre hiérarchie entre les plans qui constituent une vie : dans cette nouvelle perspective, la qualité du cadre de vie l'emporte sur le débouché professionnel, la qualité de la vie sociale et familiale sur la connexion aux grands axes, aux loisirs et à la consommation. A ce titre, les atouts de Montagagne ne sont pas des atouts relatifs, mais des atouts pleins, entiers, que ne permettent pas d'autres cadres de vie, comme ceux urbains. Il importait ainsi de revenir sur ces différents éléments pour comprendre le paradoxe apparent de faire le choix d'une situation isolée comme Montagagne. Pour autant, ces atouts ne sont pas dénués d'écueils ; le questionnaire visait également à les soulever.

Espace ressource ou espace refuge ?

Si le village est présenté comme un espace ressource, il tend pourtant à devenir un espace refuge dans le cas des situations les plus fragiles. Montagagne permet ainsi de revenir sur les thèmes de l'exclusion et de la précarité dans une situation isolée.

Plusieurs profils renvoient en effet à une précarité financière et matérielle : aides sociales pour des familles monoparentales, conditions matérielles pesantes (absence de véhicule, habitat aux conditions précaires). L'exemple du village est intéressant car à son échelle, on observe une stratification des ressources culturelles et sociales, de ceux qui maîtrisent le mieux les conditions imposées par la situation géographique de Montagagne, par rapport à ceux qui finissent par pâtir de ce qui les a pourtant attirés, à savoir l'isolement géographique, gage de calme, mais qui peut devenir emprisonnant en l'absence de possibilité de mobilité. Une différence notoire a pu se repérer sur la question automobile, entre le fait de ne plus avoir de voiture en état de marche et de subir une immobilité forcée, opposée au fait d'avoir une voiture adaptée à la situation escarpée du

village, permettant d'affronter la route verglacée en hiver en faisant le choix d'une voiture récente équipée de pneus neiges.
Ce point a fait apparaître que pouvoir bénéficier des avantages de Montagagne ne dépend pas seulement des ressources financières mais de la capacité de gérer les contraintes : des situations équivalentes vécues de manière opposées ont permis de suggérer qu'on n'est pas précaire sur des critères strictement monétaires ou matériels, mais dans la marge de manœuvre qui se réduit lorsque le quotidien devient contraignant. La précarité prend forme dans l'accumulation de situations de crise, et une gestion de cette situation qui ne parvient pas à s'en défaire. Elle commence lorsque la pente n'arrive plus à être inversée (déboires de voitures, descente dans la crise post-séparation). A revenus et type d'habitat équivalents (RSA en cabane), il peut en être autrement. Cette précision explique comment une situation de vie peut être soutenue et soutenante, tandis que l'autre finit par accabler[56].

Ce terrain redonne ainsi une actualité à la question de l'exclusion en milieu rural. Alors qu'elle s'est trouvée décalée sur les autres terrains rencontrés, du fait de la maîtrise des conditions matérielles déployée par les acteurs (ressource, habitat, alimentation), étendre la recherche à l'échelle du village a présenté des situations qui actualisent ce souci des pouvoirs publics : l'espace rural est-il un espace de relégation des situations sociales les plus fragiles, qui sont attirées par le mirage d'une vie plus facile ? Montagagne permet de soulever une ambiguïté caractéristique. La solidarité défendue à l'échelle du village, la qualité de l'environnement, notamment pour les enfants, sont hissées au-dessus de l'adversité des conditions qui ne masquent pourtant pas leurs difficultés. La précarité rencontrée dans ces cas-là a pour singularité d'être toujours ambiguë : aux plans négatifs répondent des versants aussi éclatants, qui espèrent toujours voir s'effacer les désagréments qui persistent. Face à la difficulté de « s'en sortir », les personnes semblent exprimer qu'elles « s'en sortent quand même », du fait d'un changement dans l'ordre des priorités habituelles : privilégier la qualité de l'espace de vie (la vue, l'environnement) aux conditions matérielles (l'habitat), la liberté (de l'emploi du temps) à l'asservissement (du travail). Mais on reste face à des constructions qui n'épongent pas un certain déficit, et qui essaient de résister à la persistance du mal-être.

A l'inverse de la contre observation qui a fini par supplanter l'entrée par la précarité dans ce travail – se méfiant de l'enfermement qu'entraîne cette qualification, qui ne permet pas une compréhension nuancée – des situations d'inconfort important concernent bien des personnes venues pourtant par « choix » à Montagagne. Le RSA a été souvent présenté comme insuffisant, à l'exception de la famille déjà rencontrée dans la partie précédente, qui vit en collectif. La récurrence du souci de l'argent (prix des terrains, prix des voitures,

[56] Pour exemple, on se souvient du lieu collectif présenté dans les parties précédentes, dans lequel évolue une famille et deux autres habitants dans un quotidien souple et mouvant sans impératif extérieur, dans des conditions matérielles particulièrement bien aménagées en dépit du peu de revenus financiers, du caractère illégal et de la grande majorité d'objets de récupération utilisés. Sur la même commune, une autre famille vit en cabane, elle aussi issue d'éléments de récupérations, les adultes n'ont pas d'emploi à l'extérieur et affichent la motivation de vivre sur leur lieu de vie en y développant une activité agricole peu contraignante. Ces conditions matérielles (RSA, vie en cabane, issue de débrouille) donnent pourtant lieu à des ressentis opposés, les premiers se sentant loin de toute précarité, les seconds ayant recours au terme à plusieurs reprises en ma présence.

souci de gagner de l'argent, de monter une entreprise) est à l'inverse de l'indifférence exprimée à l'argent rencontrée dans d'autres situations, comme dans la vallée de Massat par exemple. Les solutions envisagées pour améliorer sa situation empruntent à la fois à la culture d'un monde « alternatif », qui a su inverser l'ordre des priorités pour vivre mieux sans une série de contraintes (salariat, charges fixes d'un habitat conventionnel), tout en reprenant des schémas très classiques de l'économie capitaliste, en premier lieu la volonté affichée de faire de l'argent (création d'entreprise, recours à l'informatique...). Ce paradoxe distingue les situations précaires de situations voisines qui assument au contraire une pauvreté monétaire sans tomber dans la précarité[57]. Il est tout à fait frappant de constater que dans des conditions matérielles similaires, la réalité vécue puisse être antagoniste. Ce point justifie une nouvelle fois la nécessité d'aller à l'intérieur des murs, et de questionner le rapport à la vie quotidienne, pour éviter de s'en remettre aux éléments matériels comme des faits. Cette observation paradoxalement étonnante (car on a fini par croire que le RSA n'était jamais vécu comme une limitation), montre ainsi que des publics très différents composent les habitats non-ordinaires et les logements communaux, pouvant aller des uns aux autres, sans pouvoir porter de conclusion sur la nature des installations en l'absence d'une prise en compte des situations vécues. Des situations précaires ont été rencontrées dans des habitats non-ordinaires et des logements communaux, des situations de maîtrise dans chacun des deux également, ne permettant pas de former des conclusions sur la nature des installations.
On notera en outre que la présence de cabanes vécues comme précaires, n'est pas à analyser comme un fait (paradoxalement) étonnant, mais qu'il renvoie plutôt à la singularité de mon corpus d'habitats, pour le coup singulièrement dépourvu de situations précaires, du fait d'avoir été constitué par réseau et de fil en aiguille, retenant au final un même type de profils. Le questionnaire à l'échelle d'une commune a réintroduit une diversité à l'endroit où mon corpus s'était peu à peu « spécialisé ».

b. L'ambiguïté de la communauté

Les atouts trouvés au fait de vivre à Montagagne plongent majoritairement leurs racines dans la représentation d'un cadre de vie à taille humaine. Le village trouve ici une réactualisation de l'intérêt porté dans les années soixante-dix au moment des « retours » (Hervieu, Léger, 1979). Il incarne la proximité de l'interconnaissance, et la possibilité de l'autonomie tant sociale que politique. Pour autant, la mixité sociale qui le compose rend difficile de faire aboutir certaines envies de communs. Le village n'est pas une communauté. Il renferme une ambiguïté, en épousant la taille et la forme que pourrait prendre une communauté, tout en demeurant d'abord une conjonction d'individus aux horizons séparés arrivés par des voies différentes.

Le village retrouvé : représentations et imaginaire du village

Montagagne s'inscrit particulièrement bien dans les représentations qui entourent le village lorsqu'il est valorisé de nouveau au moment des « retours » dans les années

[57] Comme l'a montré le corpus principal de cette étude qui s'est appuyé sur des situations maitrisées, renvoyant en cela aux enquêtés présentés par G. Pruvost, déjà évoqué dans les parties précédentes (Pruvost, 2013, 2015, 2017a).

soixante-dix, et qui se prolongent jusqu'à l'attrait que rencontre la forme villageoise aujourd'hui. Il incarne l'interconnaissance, la proximité du pouvoir, la promesse de l'autonomie, et la possibilité du compromis par une entente partagée. Son histoire en fait par ailleurs une entité spécifique, comparé à un village d' « irréductibles », du fait du refus de faire partie du PNR Pyrénées-Ariégeoises, d'avoir géré longtemps son eau, et d'avoir eu un maire faucheur volontaire. Cette histoire joue un rôle dans l'attirance que continue d'exercer la commune. Les habitants décrivent un sentiment d'appartenance à un lieu hors du commun. Pourtant, cette fierté s'appuie en partie sur des éléments révolus : la gestion de l'eau a été en partie transmise à une entreprise privée, et le maire militant a laissé la place à un autre. La représentation du village est facilement comparée à un âge d'or révolu, auquel a succédé une période de déclin. Les désirs de communs sont en outre confrontés à une diversité sociale qui voit se superposer des visées différentes. L'exemple de Montagagne permet ainsi de voir l'actualisation des vertus prêtées à la forme villageoise, dans un contexte qui a évolué. L'échelle et le passif de Montagagne empruntent en effet à l'imaginaire de la communauté, sans en être pourtant une.

Le village est en effet une communauté spécifique : ce n'est pas une communauté choisie ou fondée, mais un ensemble de personnes ayant une diversité de parcours, sans lien préalable entre elles. La particularité de Montagagne réside dans la proximité des vertus trouvées au village, qui laisseraient présager des attentes communes. Pourtant, le seul point commun est leur goût trouvé au fait de rester à Montagagne, mais leurs visées sont très différentes. Certains attendent du village l'isolement et la tranquillité, d'autres souhaiteraient développer plus de liens et de solidarité, chacun faisant porter au village ses propres attentes et représentations. Les différentes attentes renvoient à la coexistence de différents milieux sociaux et culturels, visibles notamment dans les différences de vision entre les résidents secondaires et les habitants permanents. Mais des variations s'observent également parmi les habitants permanents, notamment selon les générations et les manières d'habiter.

Le village a ainsi la particularité de réunir sur un espace resserré une grande diversité sociale. Des cadres supérieurs sont les voisins de personnes qui vivent avec le RSA, en logement social ou en cabane, des néo-ruraux arrivés dans les années quatre-vingt partagent l'espace de jeunes nouveaux arrivants. Des idées de matériel mis en commun ont été collectés dans les questionnaires (une machine à laver, une tronçonneuse), qui s'accordent à la taille du village mais pas à sa structure sociale. Le village héberge bien des motivations similaires, mais il rassemble surtout des provenances et des réalités quotidiennes différentes. C'est ici qu'une ambiguïté doit être levée : une vision implicite partagée par les habitants prête à Montagagne le souhait de réalisations collectives, qui nécessitent une communauté d'appartenance que ne permet pas de remplir à lui seul le fait de vivre à Montagagne. La question que pose en fait le village est de savoir quelles conditions de possibilité mettre en place pour permettre la mise en commun d'actions et de matériel dans la structure spécifique du village.

Les difficultés d'agir ensemble : une question de place

Les questionnaires ont fait apparaître que tous désirent s'impliquer sur le fonctionnement de la commune, sans que ce désir trouve à se concrétiser. Malgré la taille

du village, l'interconnaissance, la proximité des organes de décision, de nombreuses inerties persistent. Je me suis alors interrogée sur l'endroit où se logeait un « nœud ». Il est apparu que le manque d'implication ne renferme pas une indifférence aux questions communales, mais renvoie à des modalités de participation. Il s'agit d'une question de place, où l'enjeu est à la fois de savoir la prendre mais aussi de savoir la laisser. Cette question met à jour un ensemble de facteurs qui rendent difficile le fait que chacun trouve sa place : elle révèle notamment les tensions entre générations (de la facilité d'installation de ceux arrivés dans les années 80, aux difficultés rencontrées par la génération actuelle, qui peut concevoir des aigreurs envers leurs aînés), mais encore la présence de rapports de pouvoir au sens large, bien qu'ils ne soient pas nommés : ceux qui sont en place se plaignent de la charge de travail et de l'absence de relève, tandis que de l'autre côté on leur reproche une absence d'écoute et un flou sur le fonctionnement en place. Cette question de places révèle aussi l'écart des aptitudes à intégrer la vie politique locale selon la situation socio-culturelle. Une analyse plus approfondie serait utile pour voir l'incidence des classes sociales sur le rapport au pouvoir et à la gouvernance : entre l'indifférence et la distance des plus aisés (résidents secondaires, éloignés des problématiques du village et critiques de leurs voisins en logements sociaux), point de vue paisible et non belliqueux (tel ce menuisier marié avec deux enfants, venu à la campagne pour bénéficier d'un cadre de vie familial et avoir des animaux), tension extrême (tel ce jeune homme passé par la philosophie en L1, suffisamment longtemps pour se rendre compte que ça lui plaisait pas, et qui s'est dédié au commerce pour acquérir son lopin de terre et y vivre en sécurité, et suite à la séparation de la mère de ses trois enfants, peine à voir le bout d'une crise interminable), désarroi (telles ces jeunes femmes monoparentales, au budget trop limité malgré les aides sociales, mécontentes mais pas révoltées, par l'indifférence de la mairie aux problèmes de leurs logements communaux), indifférence tranquille (telle cette jeune mère séparée, musicienne, qui regarde avec distance les conflits de la commune et se sent écoutée), bonne volonté (tel ce jeune couple qui a décidé de rester encore quelques années à Montagagne et compte s'investir dans le conseil municipal) : il est frappant de relever combien chaque attitude parle de la situation sociale de la personne. Les plus démunis expriment colère ou désarroi, ceux qui ont une situation stable montrent une bienveillance, et modulent leur engagement ; ceux qui se hissent au-dessus de la mêlée montrent une distance empreinte d'indifférence.

Enfin, le recul regretté des instances démocratiques est affaire de génération : s'investir nécessite un temps qu'ont du mal à dégager de jeunes couples avec enfants, qui mettent en place leur vie. Les membres actifs actuellement ont leurs enfants adultes, sont propriétaires, un travail qui fonctionne ; en face, des couples pris par leurs enfants, ou engoncés par des situations de crise. « Avoir du temps » renvoie à une fausse objectivité. Le fait de pouvoir dégager du temps dépend de multiples facteurs où se mêlent situation familiale et de travail, mais aussi plus profondément, d'une capacité à avoir construit sa vie dans la tension entre un temps plein et un temps libre, assorti d'un revenu suffisant. C'est ce que cherchent la plupart des habitants de Montagagne : pouvoir vivre suffisamment bien avec un investissement minimal dans une activité source de revenus. Mais la réussite de cette entreprise dépend d'un contexte et de ressorts sociaux. La part du contexte est notamment visible dans l'écart entre les générations qui se creuse : la

génération des soixantenaires est issue de ce modèle (achat d'une grange avec un travail saisonnier, retapée et confortable à l'heure actuelle, revenus suffisants assorti à une activité qui laisse du temps libre), tandis que la jeune génération peine à pouvoir déjà s'installer quelque part.
La question de la disponibilité dépasse ainsi les causes matérielles (avoir du temps) et le cadre de son exercice (la taille du village). Elle prend place au sein d'une évolution des priorités d'une époque, incarnées dans des valeurs : l'importance du bien-être personnel (« se reconstruire »), de l'individu, de la liberté face aux contraintes, expliquent le recul de l'engagement attendu dans la vie politique telle qu'elle existe. Ces remarques mériteraient d'être prolongées (cela élargit en effet beaucoup mon sujet, je ne peux le présenter que sous forme d'ouverture) dans le questionnement d'un point de vue sociologique des conditions de possibilité d'un engagement politique dans le cadre traditionnel d'une mairie. Elles visent en outre à montrer combien, même à l'échelle d'un village, la question de la participation n'est pas plus « facile » mais a besoin d'être soutenue.

Habiter au village et circuler : réseaux et mobilité

Le village pose une dernière question qui est celle de l'échelle d'action des individus. A l'origine du travail avec la commune de Montagagne résidait ce questionnement sur les dynamiques que le village peut rencontrer, lorsqu'il n'héberge aucune activité économique et que les habitants semblent indifférents à participer à la vie politique locale. Le village était ainsi la proie d'une tension, entre attrait de sa forme en tant que communauté humaine, mais qui se réduisait à un bon voisinage en l'absence de projets communs. Les conditions spatiales qu'il met en place (proximité, concentration d'habitants sur un périmètre réduit) ne semblent pas donner lieu à l'unité d'intérêts espéré. Le village n'est plus cette communauté d'appartenance de membres reliés par une condition commune, celle de petits propriétaires reliés par la question agricole (Hervieu, 1978). Dans ces conditions, on peut se demander ce que signifie habiter un village aujourd'hui d'un point de vue social et spatial. Le village a-t-il encore une consistance économique et sociale, ou n'a-t-il plus qu'une signification symbolique, contenue dans la notion de « caractère » et dans la présence d'un patrimoine ? Peut-on espérer la production d'un commun qui dépasse le simple voisinage ? A-t-il en outre une consistance spatiale ; le village est-il une entité autonome ? Le village pose la question de l'actualité d'une échelle d'action locale, qui réintroduise une proximité dans la concertation et les prises de décision. Or le cas de Montagagne montre la rencontre d'une envie de la sorte avec des pratiques qui ont des modalités et des échelles d'action différentes.

Avoir regardé les habitats non-ordinaires et leur fonctionnement en réseau m'a fait énoncer l'hypothèse d'un éclatement des échelles qui touchent les territoires ruraux. Cet élargissement des échelles d'action se retrouve à Montagagne. Plusieurs rapports au village s'y déploient, qui ont pour particularité d'avoir recours au territoire de base, toute en cultivant des liens avec des territoires séparés parfois lointains. Le village est ainsi le témoin d'un nouveau format de l'habiter, qui combine plusieurs échelles d'actions. Habiter à Montagagne ne signifie pas tout faire sur place. On peut travailler ailleurs, régulièrement, ou ponctuellement. Mais encore, habiter sur place ne signifie pas que

l'ensemble de ses pratiques, de sa culture, de ses idées, viennent du village et le touchent. Les manières d'habiter peuvent brasser des échelles autres, être en lien avec des lieux éloignés, pour des visites, des voyages, des chantiers… Il apparaît ainsi que les arguments de la localité et de la proximité vont de pair avec un élargissement des échelles d'intervention. Le village n'est pas à appréhender comme une entité fermée, suffisante, mais comme une des échelles d'action des individus. Habiter un village aujourd'hui ne signifie plus l'isolement et l'unité de sa forme passée. Pour autant il me semble qu'il garde une actualité : face à la thèse qui voudrait voir disparaître le village avec l'organisation paysanne qui le constituait (Hervieu, 1978), les manières d'habiter Montagagne montrent la reconduction de certaines propriétés données au village (sa proximité humaine, des prises de décision), tout en intégrant des déplacements qui se nourrissent de l'ailleurs du village.

Ces observations permettent d'envisager la coexistence de dynamiques qui ne sont pas nécessairement repérables à l'échelle du village. Le recul d'investissement pour le fonctionnement communal dans ce cadre n'est pas forcément la marque d'un désintérêt, mais peut correspondre à un investissement sur d'autres plans, et peut-être à d'autres échelles. Il importe ainsi de situer le recul de l'investissement dans le format traditionnel de la politique avec la participation à d'autres secteurs et l'engagement sur d'autres plans. Les choix de vie en habitats non-ordinaires peuvent à ce titre être interprétés comme des engagements à un niveau individuel, qui donnent moins de place à l'implication dans la vie politique locale. Il s'agit ainsi de relever les décalages dans les priorités et les échelles d'intervention des individus, qui peuvent expliquer les difficultés rencontrées dans la gouvernance.

c. Les enjeux de la gouvernance pour une très petite commune

Un des aspects majeurs soulevé par l'étude de cas de Montagagne concerne la gouvernance de la commune. Etant donné sa taille, deux horizons sont présentés : la fin de son autonomie au travers du rattachement à une grande commune, ou la persistance de son autonomie, qui nécessite auquel cas un nouveau regain dans l'intérêt et la participation au fonctionnement municipal. L'exemple de Montagagne permet de se pencher sur le devenir d'une très petite commune rurale, pour qui on pourrait tout autant prédire une fin précoce, que l'opportunité d'un exercice local de la participation inédit. Les questionnaires ont permis de faire émerger combien vivre dans un si petit village est perçu comme une chance par les habitants, avec l'opportunité d'une démocratie réellement directe qui permette de garder le contrôle sur les éléments les plus proches comme la gestion de l'eau, de la forêt ou de la production de l'énergie. Or ces espoirs se heurtent à des désillusions et des difficultés. Celles-ci sont de deux sortes : elles touchent aux conditions d'exercice du pouvoir à cette échelle, mais elles viennent aussi questionner la forme du modèle traditionnel de la politique.

L'entrelacement des conflits personnels et de pouvoir

Les difficultés rencontrées au travers des échanges avec les villageois renvoient principalement à deux types de conflits : des conflits générationnels et des conflits

interpersonnels où se mêlent des rapports de pouvoir. Si l'on regarde l'âge des membres du conseil municipal, on peut entrevoir une question de génération qui se joue. Les personnes investies dans le fonctionnement de la commune ont entre cinquante et soixante-dix ans, avec une exception, d'un membre de 45 ans. Mais la tranche des habitants entre 25 et 45 ans n'est pas présente. Cette absence peut s'expliquer par la charge que demande la participation à la gestion municipale, pour des jeunes parents qui ont des enfants en bas âges. Le travail de terrain avec le questionnaire a aussi fait soulever de nombreux conflits ou tensions intestines, envers le fonctionnement de la commune et ses acteurs. Les conflits interpersonnels se superposent à ceux générationnels, à une échelle où l'humain est au cœur des difficultés, tout en étant par ailleurs la principale force du village. Ce qu'a fait apparaître le travail de terrain est combien à cette échelle, le rôle des personnalités et des individus compte. Le pouvoir est rapidement référé à celui qui le détient, le maire, accusé de tous les maux. Les dérèglements de la commune semblent épouser les traits de son caractère, lorsque l'inertie et la lenteur sont critiquées. Le maire n'est pas le maillon d'un pouvoir sans chair. Il peut facilement être tenu coupable, invitant à se questionner sur le pouvoir qu'il détient réellement. A cette échelle en effet, les conflits relationnels prennent toute la place, et peuvent masquer la structure de l'exercice du pouvoir. La proximité de l'échelle des prises de décision fait grandir l'impression d'un maire-despote, pourtant pris au sein de contradictions et de difficultés portées par le système dans lequel il n'est qu'un maillon. Ce qu'on observe est ainsi l'interpénétration des rapports affectifs et de pouvoir, où l'on peine à discerner l'inertie qui relève d'un système ou de l'action des individus.

L'espoir des très petites communes rurales

Le recul de l'investissement dans le conseil municipal héberge par ailleurs un autre questionnement, qui est celui de l'actualité qu'a pour les villageois le format traditionnel du fonctionnement politique. Le reste du travail de terrain nous a montré le recul de la croyance dans les niveaux d'action rattachés à un fonctionnement politique traditionnel. Le cas de Montagagne offre un point de vue différent, en montrant l'intérêt porté par les habitants à l'échelle communale. La taille de la commune semble épargner la politique d'une critique plus large lorsqu'elle est éloignée des citoyens. Contre l'hypothèse que je formulais au départ, peu de villageois remettent donc en question la structure même de la politique communale, mais c'est son fonctionnement qui est montré comme étant défectueux. L'échelle du pouvoir de la commune est au contraire vécue comme un atout par les habitants, et fait de la sorte écho à l'analyse de J-B Grison (2012) sur les très petites communes en France. Il relève en effet dans la taille de ces communes l'occasion d'exercer une autre échelle du politique, le portant à s'interroger si la très petite commune ne constitue pas « un modèle original de gouvernance locale » (*Op. Cit.* p. 281). L'avantage des très petites communes réside en effet dans leur échelle d'action, qui permet que les territoires soient « appropriés par des populations plus solidaires et mieux impliquées dans l'entretien du bien public » (*Op. Cit.* p. 282). Et il ajoute : « la gouvernance prend alors une dimension plus collective, dépassant des enjeux simplement électoraux au profit d'un investissement citoyen et d'une prise de conscience généralisée

quant à l'évolution de l'espace local » (*Ibid.*). La très petite commune prend dans ce cadre une nouvelle valeur, en étant le cadre d'un investissement qui peut redoubler.

d. Vivre à Montagagne : tirer parti de la faible densité

« Résister à la faible densité ou en tirer parti ? » (Pilleboue, 2007) : ce titre, extrait d'une intervention dans le colloque « Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité » (2004), invite à modifier le regard qui verrait dans la faible densité un écueil. Le cas de Montagagne permet de s'attarder sur les manières d'habiter qu'accueille le village pour voir comment elles s'adaptent à la situation et en tirent parti. Au départ du travail avec les villageois, devant les craintes sur le devenir de la commune, prenait place l'hypothèse que le village est le siège de pratiques qui s'accommodent des éléments présentés comme des écueils. Face au regret d'un fonctionnement révolu, il est apparu qu'il était nécessaire de relever des manières d'habiter qui ont recours aux territoires de faible densité et savent en tirer parti.

Qu'y faire ? La question du travail

Montagagne héberge autant des formes de travail « classiques » que des manières de faire non habituelles. Ce mélange est intéressant à relever pour voir les différents recours qui peuvent être faits de la situation géographique du village. Son isolement n'est pas synonyme de frein pour la plupart des situations rencontrées. Certains habitants se déplacent tous les jours pour se rendre à leur travail (une infirmière, deux menuisiers) ; d'autres essaient de coupler les déplacements pour sortir du village seulement deux à trois fois par semaine (potière, musicien, aide à domicile). Certains enfin préfèrent rester la majeure partie du temps au village, et évitent de descendre dans la vallée (culture de simples, activités sur le lieu de vie). Plusieurs registres d'activités se mêlent ainsi, en présentant des métiers reconnaissables exercés à plein temps ou mi-temps et des activités informelles (entretien de son lieu de vie, d'un potager individuel). Ce qu'il s'agit de voir est que tous s'adaptent à l'isolement du village, soit en acceptant les déplacements qu'il implique pour aller travailler, soit en développant des activités sur place. A l'échelle du village, la fourchette des manières de faire est très large, allant de ceux qui ont un poste à la ville et ne viennent que le week-end, à ceux qui ont un emploi à plein temps et ne rentrent que le soir, à ceux qui se déplacent quelques jours par semaine, à ceux qui restent sur place la majeure partie du temps. Aux deux extrémités, on rencontre les deux ingrédients nécessaires pour bien vivre l'isolement du village : la mobilité, ou à l'inverse l'ancrage.

Parmi ceux qui restent au village la majeure partie du temps, on rencontre ceux qui ont une activité agricole, des musiciens, des personnes sans emploi, ou que l'on pourrait appeler sans activités fixes. Certains vont en effet avoir recours à l'éloignement du village pour y vivre sans impératifs extérieurs. Ils prolongent les logiques déployées dans les habitats non-ordinaires, parfois en vivant dans un habitat de la sorte. Plutôt que de faire une installation agricole traditionnelle, ils vont avoir quelques bêtes et cultiver un potager à leur seul usage. Le modèle qu'ils déploient invite à penser une ruralité inventive, qui ne passe pas par les biais attendus d'une installation formelle (artisanale ou agricole),

et ne génère pas de revenus, mais qui entretient et revitalise les territoires locaux par leur présence et leurs activités informelles.
A l'inverse, d'autres logiques articulent différents lieux et activités pour pouvoir vivre à Montagagne : elles s'inscrivent dans une mobilité moderne, en habitant ici et en travaillant autre part. Cet ailleurs peut être tout proche (le village d'à côté) ou plus éloigné (Toulouse). L'isolement du lieu de l'habitation est équilibré de ces déplacements réguliers.

L'intérêt d'élargir la question du devenir des territoires ruraux de faible densité à l'échelle d'un village, réside dans le fait de voir la coexistence de ces deux logiques, elles-mêmes déclinées sous des modalités spécifiques à chaque foyer. Elle permet de retrouver la logique rencontrée avec certains habitats non-ordinaires, qui privilégient l'inscription locale resserrée sur un périmètre restreint, tout en rencontrant une mobilité plus soutenue, qui intègre notamment l'élément urbain (Foix, Toulouse). Vivre au village est ainsi décliné de différentes façons. A l'inverse d'un déclin, ce qu'on observe est un village bien vivant avec des personnes qui ont un travail à l'extérieur, ou qui composent sur place avec différentes activités. On peut ajouter que le relevé des activités en cours et des projets sur la commune montre un vivier de possibles. La commune compte une potière qui réfléchit à installer son atelier sur place, une maraîchère qui projette d'intégrer à son activité agricole transmission et formation, un projet d'école à pédagogie libre ou différente, assorti au projet d'un « Closlieu »[58]. La question qui se pose pour Montagagne n'est pas tant ce qu'on peut y faire, que comment faciliter la réalisation de ces projets qui généreront des dynamiques. La commune héberge déjà des dynamiques en germe. L'enjeu est de suivre ces impulsions, quitte à se délester des modèles d'installations pérennes habituels comme l'est une installation agricole traditionnelle ou une activité économique productive. La situation sociale de la commune montre des exemples d'installations qui s'affranchissent de ces modèles, en proposant de pouvoir vivre au village sans emprunter les voies classiques. Ces exemples peuvent être difficiles à suivre, reconnaître ou comprendre ; l'enjeu de cette recherche aura été d'aider à les prendre en compte comme des horizons pertinents, et viables, pour l'avenir des territoires ruraux.

Comment y habiter ?

Dans le prolongement de ces réflexions, la présence d'habitats non-ordinaires sur la commune permet d'appliquer le problème de l'habitat en milieu rural à l'échelle d'un village.

Montagagne offre une situation assez classique de mélange d'habitats principaux et secondaires, avec une augmentation des prix due à la pression foncière qui touche l'ensemble du territoire français. Comme dans les autres campagnes, les prix sont accessibles pour les investisseurs extérieurs, et trop élevés pour la population locale. Le village est de la sorte composé de manière éclectique, par une population qui a pu acquérir du bâti à moindre coût jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, une population plus récente qui arrive avec un patrimoine économique plus important pour

[58] Pratique initiée par le pédagogue A. Stern visant à s'exprimer artistiquement au sein d'un espace clos, délesté de tout regard extérieur.

accéder aujourd'hui à la propriété privée, et des habitants sans ressources suffisantes qui se divisent entre les logements sociaux et les habitats non-ordinaires.
La présence d'habitats non-ordinaires m'intéresse car ils viennent soulever en ensemble de problèmes auxquels sont confrontés les territoires de faible densité.

Les habitats non-ordinaires viennent répondre en effet au contexte d'un milieu rural sous pression. Entre saturation de l'offre disponible, et pression foncière due à la gentrification et à présence de résidences secondaires, ils constituent des réponses habitantes à la difficulté d'habiter en milieu rural.
La commune compte quatre lieux de vie avec des habitats légers. Les raisons de ces habitats sont d'abord économiques : les terrains sur lesquels ils sont implantés sont agricoles, ils sont donc accessibles par rapport à des terrains constructibles. Ils correspondent aussi à des choix de vie qui privilégient le temps passé à la vie quotidienne sur le temps donné à un travail extérieur. Ils hébergent des projets agricoles, sociaux ou culturels, pour faire vivre le lieu et vivre avec. Comme auprès des autres habitats non-ordinaires présentés dans cette étude, le rapport à l'environnement naturel est essentiel. De par leurs formes, leurs matières (de toile, de bois, de terre), et leur situation, ces habitats sont particulièrement intégrés aux éléments naturels, lorsqu'ils ne sont pas fondus dedans (en forêt). Pour autant, au-delà de toutes les qualités rencontrées et énoncées, les habitats non-ordinaires à Montagagne sont d'abord des habitats sans permis, qui correspondent à la réalité de la saturation des terrains disponibles pour habiter ou construire sur le village. Malgré cinq logements communaux, qui est déjà un chiffre important pour une commune de cette taille, la place pour les nouveaux arrivants est très limitée. Montagagne se retrouve ainsi dans une situation paradoxale, où la commune ne peut pas répondre à toutes les demandes d'installation qu'elle reçoit. Sa faiblesse démographique n'est pas le signe d'un déclin mais d'une saturation dans l'offre de logements et de terrains disponibles. Les habitats sans permis prennent place dans ce contexte, mais ne peuvent constituer des solutions pérennes. S'ils bénéficient de l'accord tacite du maire, celui-ci n'a pas le pouvoir de les pérenniser. Ils restent soumis à la possibilité de leur destruction si la préfecture entend intervenir. Entre l'offre de logement saturée et la présence d'habitats illégaux, la commune doit ainsi répondre au problème de l'habitat sous ses différents aspects.

Ouverture et réflexions sur la question des dynamiques

La présentation de Montagagne apparaît nécessairement courte à la fin de cette recherche sur les habitats non-ordinaires. Je n'ai pas eu le temps d'en faire une étude plus approfondie, celle-ci élargissant trop le sujet de départ. Il m'est cependant apparu opportun de rendre compte des problématiques qui prolongent le questionnement général de la thèse. La question du devenir des campagnes de faible densité y trouve en effet un terrain d'application qui m'intéresse en particulier, car elle met en jeu la tension qui constitue ces territoires entre conscience de leurs atouts et persistance de leurs écueils. Montagagne exprime cette tension en montrant un rapport positif des habitants à leur espace de vie, désireux de développer ses atouts, car conscients de leur richesse, mais qui se heurtent néanmoins à une série de difficultés (dans les possibilités d'installation et

leur pérennité, ou dans les modalités de participation à la vie politique). De la sorte, Montagagne indique un horizon possible, et déjà enclenché sur certains plans, qui n'est cependant pas exempt de contradictions ou d'écueils. L'avenir des territoires ruraux se loge me semble-t-il dans ce creux, entre pistes d'innovations, et inerties de fonctionnement.

La présence d'habitats non-ordinaires en est une illustration flagrante, en présentant d'une part des solutions portées par les habitants, qui entendent habiter des territoires perçus comme des ressources, en contournant le contexte qui restreint leur installation, mais ces initiatives peinent à trouver un écho favorable, se heurtant à un système qui légifère, encadre, statue, sans s'adapter à ces formes. Il en découle un rapport d'opposition qui pourrait pourtant être pensé dans la coopération pour servir les intérêts de tous.

Montagagne m'a intéressé précisément dans ce cadre. A l'inverse du conflit évoqué entre la mairie de Bussière-Boffy et des yourtes, nous sommes ici en présence d'une situation favorable aux habitats non-ordinaires. Le village est entièrement investi par une population de « néo-ruraux », parmi lesquels le maire. Cette composition sociale explique les prises de position militantes. Elle peut expliquer également le développement sans entrave des habitats non-ordinaires qui sont sur la commune, du fait d'un terreau favorable d'un village porté par une histoire de résistance et d'alternatives sociétales. Le maire actuel a lui-même vécu d'abord en roulotte le temps de construire sa maison qui n'avait pas de permis à l'époque. Montagagne offre ainsi la particularité d'être un village « marqué » par une certaine culture, tout en accueillant une mixité sociale témoin du renouveau généralisé qui marque les campagnes. Si au premier regard le village peut apparaître comme une enclave dans le paysage rural local, il brasse toutes les problématiques de n'importe quel autre village. C'est pour son originalité, ramenée à une condition commune, que cette étude de cas m'a semblé un tremplin pertinent pour questionner le devenir des territoires de faible densité. On peut y relever des innovations assorties à leurs difficultés, sur un terrain à la fois riche et commun.

Je dressais en introduction les principaux écueils rencontrés par les territoires ruraux, qui touchent aux domaines démographique, économique, de l'habitat et de la gouvernance. La situation de Montagagne permet de revenir sur tous ces points en considérant les réponses positives qui leur sont données : on peut relever un regain démographique, tel que des demandes d'installation se heurtent à l'absence de logement disponible ; le village offre des exemples d'insertion économique sur le marché local (artisanat, services et soin), ou d'alternatives dans le rapport au travail ; d'autres types d'habitats viennent répondre aux difficultés d'en trouver ; un autre fonctionnement politique souhaite se mettre en place sous forme plus participative en tirant partie de la taille réduite du village. Il serait bien entendu possible de ne s'attarder que sur les écueils auxquelles la commune est par ailleurs confrontée. Mais je préfère appuyer la dynamique habitante qu'elle accueille, qui semble indiquer qu'une autre ruralité est en germe. Je n'ai fait que suivre par ailleurs les ressentis des villageois, pour qui les écueils étaient toujours inférieurs aux atouts de leur cadre de vie.

Montagagne permet ainsi de revenir sur le questionnement de départ qui s'interroge sur la consistance à donner à la notion de dynamique. Il est entendu que les campagnes de faible densité ne peuvent prétendre à un développement équivalent aux campagnes

mieux intégrées, proches des villes, ou portées par des activités productives. Les espaces de faible densité montrent pourtant qu'ils savent tirer parti d'une situation géographique et démographique forte. Mais pour le relever, il est nécessaire de s'affranchir des attentes d'un développement au sens d'une extension, et de mettre à l'épreuve la référence à un centre. La notion de dynamique permet d'opérer ce décalage. Elle invite à se rendre attentifs à l'ensemble des inventions qui sont déployées dans les espaces ruraux, et qui invitent B. Mesini à postuler l'existence de « nouvelles ruralités comme modes et moyens d'appropriation des moyens d'existence » (2007, p. 642). Le regard porté sur la faible densité peut accentuer ses atouts, en voyant que les campagnes s'offrent aujourd'hui « comme un microcosme assurant la pérennité de la vie humaine et comme un vivier d'expériences collectives qui nourrit les pratiques et entretient le désir de ruralité » (*Ibid.*). Ce qu'il importe donc est de déployer un regard juste sur les situations de faible densité.

L'enjeu pour Montagagne, comme pour le reste des communes dans la faible densité et de leurs territoires, est ainsi de les analyser sous le prisme de l'isolement et du déclin, ou de la modernité et de la dynamique (Pilleboue, 2007). Les campagnes de faible densité sont à la croisée d'analyses qui y relèvent un « héritage sans avenir » ou un « modèle original » (Grison, 2012). La conclusion de l'auteur me semble porter la mesure d'un regard confiant, conscient des fragilités auxquelles restent confrontés les territoires de faible densité :

> « Plutôt que d'héritage sans avenir, on pourrait parler d'un héritage fragile, pour lequel la nécessité de cohésion territoriale demande une attention particulière et que l'on gagnerait à préserver, en tant que laboratoires de vie politique et sociale où, dans certaines conditions, peuvent naître des expériences originales. » (Grison, *Op. Cit.* pp. 292-293)

Le regard porté sur les expériences dépend des analystes, et pour ce sujet, ils sont peu nombreux à s'intéresser à la faible densité. Ceux qui l'ont fait aboutissent tous à relever l'intérêt dont recèlent des territoires marqués, et qui deviennent marquants. Les territoires de faible densité ne peuvent laisser indifférents, c'est ce que montrent les installations non-ordinaires qui viennent chercher la différence de ces territoires pour y expérimenter une marge d'action qu'elles y trouvent encore. Il importe ainsi de reconnaître non seulement l'existence d'expériences originales, mais de permettre qu'elles puissent subsister.

Conclusion épilogue : quel avenir pour un village dans la faible densité ?

La conclusion de cet épilogue ne prétend pas donner de réponse à une question si vaste. Elle vise à ramasser les remarques qui précèdent pour avancer dans la manière de prendre en compte les territoires de faible densité. Deux enjeux principaux se détachent de leur analyse : le premier réside dans le fait de détecter les dynamiques à l'œuvre, le deuxième dans les réponses à donner aux phénomènes rencontrés. Deux enjeux sur lesquels je propose de nous attarder pour terminer.

Détecter : enjeu de regard et de méthode

Les mutations des territoires de faible densité sont d'abord affaire de regard qui relève les phénomènes et les interprète. L'enjeu est de les délier d'un rapport de subordination à un centre, ramené à l'idée de développement économique et démographique. Le cas d'étude de Montagagne permet à ce niveau de relever l'autonomie d'une commune de laquelle les habitants tirent des atouts. Le territoire rural isolé y devient un cadre de vie dans le sens large et fort, qui dépasse les fonctions paysagères, économiques ou résidentielles, en les mêlant toutes sous des manières d'habiter qui s'inventent dans le cadre particulier de la faible densité. Ce type de territoire est le siège d'un regain de l'échelle du local et de la proximité, qui trouvent à s'incarner dans la forme du village, où est vue la possibilité d'une participation inédite. On assiste ainsi à une réactualisation des vertus prêtées au village, conduisant à se questionner si le village peut constituer un pôle paradoxal pour l'avenir. Il permet en effet d'agir sur un plan local en gardant une proximité dans les prises de décision, et de cultiver une autonomie que peuvent investir les citoyens. On a vu pourtant aussi que l'organisation villageoise reste confrontée à des défis parmi lesquels la mixité sociale qu'elle rassemble et qui demande d'accorder des visions parfois antagonistes. La gestion participative à laquelle tend la commune n'est pas plus facile à cette échelle, et demande de mettre en place un cadre et des outils pour pouvoir aboutir.
Mais au-delà de ces ajustements, Montagagne souligne que la ruralité est le support d'envies et d'espoirs qui trouvent dans les territoires de faible densité le cadre adéquate pour se matérialiser. Ce point me fait poser l'hypothèse que ces territoires sont moins à envisager comme territoires de relégation que comme des territoires porteurs d'atouts. Tout l'enjeu consiste à leur reconnaître une autonomie, et à relever les dynamiques qu'ils accueillent.

La dynamique démographique des territoires ruraux n'est plus à justifier, elle a été prouvée par de nombreuses analyses (Kayser, 1989 ; Pistre, 2012). Ce qui est spécifique ici c'est qu'on peut observer qu'elle touche aussi les territoires les moins densément peuplés, sous des formes parfois singulières. En étant le support de nouvelles manières d'habiter, les territoires de faible densité accueillent ainsi des dynamiques sociales. Ces dernières inventent des manières de travailler, de vivre dans les territoires locaux, de combiner ancrage et mobilité, qui permettent de vivre sur des territoires isolés, en en tirant des qualités propres. Les dynamiques générées ne sont donc pas tant à relever dans le domaine de l'extension économique, que dans la présence de nouvelles installations, qui sont le support d'expérimentations sociales. On peut en effet percevoir une série d'initiatives comme étant des laboratoires d'invention où sont mis à l'essai d'autres manières de s'organiser individuellement et en groupe. C'est dans ce cadre que le politique peut trouver un espace d'expression privilégié pour expérimenter une gestion participative dans la proximité. Le fait de vivre ensemble s'expérimente aussi dans ces espaces, sous la forme de vies collectives ou dans le rapport au village, qui trouve une nouvelle actualité dans le retour des vertus prêtées à l'autonomie et au local.
Les territoires ruraux de faible densité renferment des dynamiques humaines, en étant des laboratoires d'invention de nouvelles formes de vivre ensemble. On peut encore relever les dynamiques présentes dans les nombreux échanges qui quadrillent les territoires de faible densité, de manière invisible parfois. La circulation d'idées, de

pratiques, d'individus, révèle le rôle des réseaux formels ou informels, qui ouvrent les frontières des espaces les plus isolés et les intègrent à d'autres espaces. Les territoires ruraux sont à déchiffrer dans l'articulation de ces réseaux de pratiques et de lieux qui se connaissent entre eux, entre lesquels les personnes circulent, s'échangeant des pratiques et des perspectives. Aussi, loin de défavoriser des territoires déshérités, la faible densité constitue-t-elle le support d'organisations sociales où s'inventent d'autres manières d'habiter.

Un renversement peut alors être opéré, où l'on aboutit à considérer les territoires de faible densité comme les espaces de la ruralité de demain. Tout y semble déjà en germe : d'autres manières de se loger, de travailler, de vivre ensemble, qui trouvent dans l'espace disponible, tant physique que moral, la place pour s'exprimer. Les dynamiques sont là, la difficulté est de savoir les relever, de les comprendre, pour les reconnaître.

Regarder les habitats non-ordinaires s'inscrit dans ce cadre, comme étant des habitats qui témoignent de l'évolution de manières d'habiter, et qui peuvent être appréhendés comme des espaces d'innovation sociale. Ils peuvent en effet être considérés comme des laboratoires d'expérimentation du vivre ensemble, du travailler sur place, du vivre à demeure, sans exclure la circulation et les échanges d'idées, de biens, de personnes, de pratiques. Les habitats non-ordinaires apparaissent à l'opposé de la marginalité si elle signifie mise à l'écart et repli. Ils montrent le déploiement de manières d'habiter dont les pratiques sont poreuses avec les territoires et qui se nourrissent des différences avec les espaces « intégrés », en mobilisant ce qu'ils ne permettent pas : une souplesse, une accessibilité, et de l'espace pour les expérimentation politiques, économiques, et sociales.

La présence d'habitats non-ordinaires peut ainsi être interprétée comme une chance et une preuve de vitalité pour les territoires de faible densité. Ils sont pourtant encore interprétés à l'inverse. Le phénomène demeure en effet ambigu, et contenu la plupart du temps sous des formes irrégulières. L'enjeu pour les territoires ruraux réside ainsi dans la réponse à donner aux mutations dont ils sont les supports.

Accompagner : les réponses à apporter

Ces réflexions disent une chose : l'avenir des territoires ruraux de faible densité pourra être positif s'ils laissent de la place pour une ruralité singulière : la ruralité des habitats non-ordinaires et de Montagagne. Cela signifie que les enjeux pour les territoires ruraux ne consistent pas à introduire de nouvelles dynamiques ou à impulser de nouvelles directions, mais ils résident dans la capacité à reconnaître et soutenir les élans qu'ils contiennent déjà. L'enjeu consiste à détecter et relever les logiques qu'ils hébergent avec la présence d'habitats non-ordinaires ou dans le cas d'un village comme Montagagne. Il s'agit de mettre du sens sur ces expériences et de les intégrer à l'évolution générale des territoires ruraux. L'enjeu est en effet de ne pas les considérer à l'écart, mais de questionner les ouvertures qu'elles permettent. On peut se demander si ces expériences peuvent constituer une voie de développement souhaitable pour ces territoires. Il n'est pourtant pas question de les constituer en modèle, car la modélisation contient toujours le risque d'aplatir les expériences en les systématisant. L'important est de laisser de la place aux expérimentations habitantes.

L'effort demandé aux territoires ruraux réside ainsi dans un changement de posture : la présence d'habitats non-ordinaires et les germes de la ruralité inventive qu'ils contiennent demandent en définitive de considérer les individus comme des acteurs de la ruralité. Le questionnement sur le devenir de la ruralité n'est pas du seul ressort des politiques publiques, mais il demande de prendre en compte la ruralité désirée et mise en place par les habitants. Un enjeu réside ainsi dans le fait de faire communiquer différentes échelles, celles du pouvoir et des décideurs avec les acteurs de la société civile, situés à toutes les places possibles, y compris celles interprétées comme les plus marginales. La difficulté principale réside peut-être à ce niveau, dans la possibilité offerte aux individus d'être perçus comme des acteurs de la ruralité. C'est pourtant la seule voie pour espérer donner des réponses adaptées à leurs besoins : non en les percevant sous le signe de la dépossession, mais en se mettant à leur écoute. Si les habitants ont un besoin, c'est celui de les écouter, leur donner du crédit et trouver des solutions à leurs problèmes et non à ceux qui leur sont accolés de l'extérieur. Les difficultés rencontrées par les habitats illégaux prennent appuie en majorité sur des différences de perspectives. Les sortir de leur précarité statutaire ne peut passer que par le fait de reconnaître les expériences qu'elles mettent en place, et de trouver des solutions adaptées avec les acteurs en jeu.

Les territoires ruraux de faible densité se trouvent ainsi aux premiers rangs de défis importants, en voyant se multiplier des phénomènes d'habitats sans permis qui confrontent les droits des sols et les cultures locales. Les craintes du devenir de ces territoires peuvent pourtant être résorbées en adoptant un nouveau regard, qui s'intéresse aux expériences originales qu'ils accueillent, et qui plutôt que de chercher à les contraindre en les ramenant sous les lois existantes, peuvent tenter d'appuyer des expériences porteuses pour leur devenir. L'enjeu pour les territoires de faible densité est donc affaire de regard pour relever les initiatives qu'ils accueillent, mais il est aussi, et peut-être surtout, de modifier leurs actions afin de soutenir des expériences qui en ont besoin. Le sujet des habitats non-ordinaires, pour porteur et inspirant qu'il soit pour la ruralité, demeure un sujet fragile lorsque les habitats sont illégaux. L'enjeu principal reste dans le travail à mener sur le terrain pour asseoir leur inscription dans les territoires ruraux.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Sur l'évolution des territoires ruraux de faible densité au prisme des habitats non-ordinaires

La progression de ce travail touche à sa fin. Partie d'un questionnement large touchant à l'avenir des territoires ruraux de faible densité face aux mutations qu'ils connaissent, je l'ai abordé sous un angle précis : la présence d'habitats non-ordinaires sur ces territoires. L'enjeu des trois premières parties a été d'aborder l'existence de ces habitats munie d'un regard qui soit à la fois nuancé, global, et ciblé. La première partie a posé les bases des questionnements que la présence de ces habitats soulève, qui ont été traités en détail de leur contenu dans les parties suivantes. La deuxième partie a commencé à rentrer dans la matière vécue des habitats en présentant les habitats concernés ainsi que leurs habitants, ouvrant la voie dans la troisième partie à la prise en compte de leur fonctionnement interne appréhendé au prisme des manières d'habiter. L'épilogue a élargi les questions soulevées par les habitats non-ordinaires à l'échelle d'une petite commune rurale. Ainsi le questionnement de départ visant à interroger les mutations des territoires de faible densité a-t-il été réintroduit, par l'étude de cas d'un village. La conclusion générale vise à présent à prolonger ce questionnement en relevant les enjeux que dessinent les habitats non-ordinaires pour l'évolution des territoires ruraux. Elle va procéder en deux temps : un temps de synthèse, suivi d'une ouverture.

Le premier temps vise tout d'abord à faire la synthèse des éléments soulevés avec l'analyse des habitats non-ordinaires, une fois abordés les types d'habitats touchés, les habitants concernés, et les pratiques en jeu, en les articulant à la question de départ de l'avenir des territoires ruraux de faible densité. Après m'être attardée sur les habitats non-ordinaires en particulier, je me suis attachée à relier l'analyse ciblée – les habitats non-ordinaires – à son cadre général – l'évolution des territoires ruraux de faible densité. Il est à présent question de remobiliser la situation soulevée en introduction, qui présente a priori une double marginalité, en prenant d'une part les territoires ruraux les moins dotés et les moins promis à se développer, qui connaissent en plus des formes d'installations problématiques. Marginalité sociale et spatiale, tant des territoires que des habitats en question, sur laquelle revenir, munie désormais des éléments qui précèdent. La thématique de la marginalité bénéficie désormais d'éléments d'analyses permettant de situer les habitats concernés. Le premier objet de la conclusion est donc d'articuler la synthèse des éléments mis en jeu avec les habitats non-ordinaires, avec l'évolution des territoires ruraux. Il s'agit d'utiliser les habitats non-ordinaires, ce cas « limite », dans les questionnements qu'il pose et les difficultés auxquelles il peut renvoyer, pour questionner un autre cas « limite », l'avenir des territoires ruraux les moins richement dotés *a priori*.

Car toute l'analyse qui précède a montré les recours faits, tant à une forme d'habitat qu'à un type de territoire. Il s'agit donc de continuer sur la lancée qui a changé de focale pour aborder les habitats, en regardant cette fois les territoires ruraux.

Le deuxième temps de la conclusion va revenir sur les apports de cette thèse et ouvrir à l'importance de penser des pistes d'action pour les habitats non-ordinaires. Le sujet présenté ici est d'abord une réalité traversée par de nombreux habitants, pour qui l'avenir est ambigu ou mal engagé du fait d'habiter dans des formes non reconnues. L'existence d'habitats « non-ordinaires » est un défi pour penser de nouveaux cadres pouvant intégrer des habitats qui ne rentrent pas dans les normes en vigueur. Après avoir enquêté sur les formes de vie contenues dans des habitats non-ordinaires, il s'agira de réfléchir à la mise en œuvre d'une pensée opérationnelle pour répondre aux besoins de ces habitats. Cette thèse a adopté le parti pris d'alimenter une compréhension interne des processus agissant dans les habitats non-ordinaires. Son objet a principalement été composé de la matière vivante des organisations de vie rencontrées sur le terrain. Le dernier temps de ce travail vise à tirer parti de cette lecture, afin de réfléchir à des réponses adaptées pour les habitats concernés.

A) Habitats non-ordinaires et évolution des territoires ruraux : synthèse

Les habitats non-ordinaires posent un certain nombre de questions et de défis aux territoires : ils invitent à s'interroger sur le sens donné aux notions de dynamique et de développement, en suggérant que d'autres plans sont engagés dans les recours faits aux territoires ruraux, porteurs de dynamiques spécifiques ; ils montrent par ailleurs des manières d'habiter qui combinent ancrage et mobilité, inscriptions sur des périmètres restreints et circulations, qui nuancent la vision de marges opaques ; ils trouvent enfin des qualités à des espaces paradoxaux, qui indique d'autres recours faits à la ruralité.

1. Synthèse des inscriptions spatiales en habitats non-ordinaires

Les résultats du travail de terrain ont révélé une grande variété d'inscriptions spatiales, qui montrent la présence de nombreux échanges et circulations, au sein d'installations pourtant caractérisées par une forme de retrait spatial. Ces inscriptions spatiales peuvent être reprises sous forme de schémas afin d'en proposer une lecture synthétique. La représentation schématique comporte des avantages au moment de marquer un recul supplémentaire, en proposant de concentrer la profusion des éléments sous une forme simple et sous une représentation commune afin de permettre la comparaison. En représentant les inscriptions spatiales, il s'agit de comparer les différentes manières d'habiter observées dans les habitats non-ordinaires, et de les réarticuler à la question de la marge. Faire apparaître les nombreux échanges et circulations peuvent en effet nuancer la mise à l'écart prêtée habituellement aux habitats non-ordinaires.
Il faut pourtant mettre en garde sur le regard qui relève ici des circulations, là où un autre pourrait accentuer les séparations. Les analyses dépendent toujours des préférences

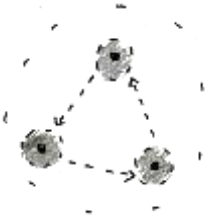
idéologiques des chercheurs (Mathieu, 1998), et il est autant possible de valoriser les écarts que de mettre en lumière les circulations qui existent. Il ne s'agit donc pas de gommer des formes de retrait, mais pas d'avantage de passer sous silence une mobilité active, y compris dans des installations qu'une observation de surface ne verrait pas. Pour schématiques que soient ces représentations, elles visent donc à apporter des nuances supplémentaires. De plus, en arrivant au terme de la présentation des manières d'habiter, elles sont remplies des récits qui précèdent. Elles peuvent donc être considérées non comme des formes vides mais comme des schémas pleins des manières d'habiter qu'elles viennent illustrer. Cinq catégories d'inscription spatiale peuvent être relevées.

Figure 10. Schémas des inscriptions spatiales en habitats non-ordinaires, M. Mialocq, 2019

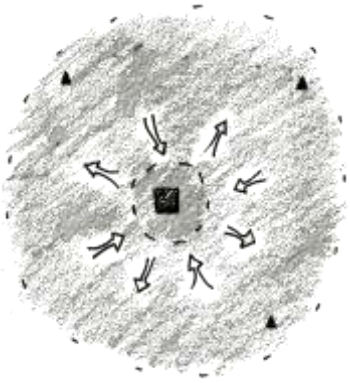
1. Inscription spatiale très localisée avec peu d'échanges

2. Lieu de vie non central dans un espace vécu plus large

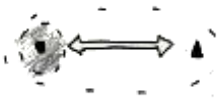
3. Lieu de vie pluriel, avec déplacements réguliers



4. Lieu de vie central, avec une forte inscription locale, et un fort rayonnement ultra-local



5. Lieu de vie fortement influencé par une métropole



Légende

Lieu de vie
Espace comprenant l'habitation principale et ses alentours

Espace vécu principal
Il comprend les déplacements réguliers

Espace vécu étendu
Il comprend les déplacements ponctuels

Echanges importants et/ou fréquents
Echanges entre le lieu de vie et son espace vécu étendu. Les échanges comprennent la circulation quotidienne des habitants, ainsi que le passage de personnes extérieures sur leurs lieux de vie. Ces échanges sont ici nombreux ou récurrents.

Echanges secondaires et/ou occasionnels
Présence d'échanges moins importants en nombre et moins réguliers.

Echanges virtuels
Présence d'internet ou du téléphone

Déplacement physique des personnes

Métropole
Ville de plus de 400 000 habitants dans une aire urbaine de plus de 650 000 habitants, à rayonnement national ou international

1. Inscription spatiale très localisée avec peu d'échanges. Le lieu de vie est central dans l'espace vécu, qui est calqué sur le terrain du lieu de vie (cabane, maison), et ne le dépasse pas. Les sorties sont peu fréquentes, ou peu citées. Les visites (gens de passage, woofing, amis) sont occasionnelles, ouvrant les frontières physiques de l'espace vécu, nourri ainsi des passages, des nouvelles, et de l'imaginaire. L'importance du dégagement visuel, dans la vue ou l'horizon, est un élément récurrent qui peut constituer une ouverture de l'espace vécu. Cette inscription spatiale s'est rencontrée en Ariège (Kaplouf, Moureou) et à Bussière-Boffy, montrant deux formes de rapport à la mobilité peu fréquente. Dans le premier elle correspond au choix de se concentrer sur le lieu de vie présenté comme une fin en soi, dans le second elle questionne la marge de mobilité des habitants cantonnés au périmètre du hameau.

2. Lieu de vie non central dans un espace vécu plus large, étendu à la vallée. Le lieu de vie a un rayonnement local ou plus lointain, et connaît de nombreuses visites. Comme dans le premier schéma, l'espace vécu est limité spatialement, et comprend peu de sorties

quotidiennes. Les personnes vivent sur place, mais ce sur place est légèrement agrandi, tout en restant à une échelle pédestre. Des formes d'échanges ouvrent en plus les frontières de l'espace vécu principal, par la venue de nombreux visiteurs de provenances parfois lointaines. Cette forme d'inscription spatiale vient illustrer les manières d'habiter rencontrées dans la vallée du Bernède, où la vallée affiche une importance particulière, du fait de la circulation à pied des nombreux habitants, de leurs liens de voisinage, et du rayonnement qu'elle connaît par la présence de lieux ou de personnes connues en dehors (Ramounat, Barbara). « Le monde vient à moi » explique Patrice, qui habite à l'entrée de la vallée et réceptionne régulièrement les nouveaux visiteurs. L'isolement spatial est articulé ici à une forte incision du monde extérieur.

3. Lieu de vie pluriel, avec déplacements réguliers. Un certain schéma de déplacement peut se retrouver, avec une fréquentation régulière de différents lieux. Le nombre de pôles peut varier, de deux références à plusieurs. L'alternance d'habitat entre hiver et été, qui renvoie à une migration pendulaire, est une déclinaison de ce schéma. L'organisation cyclique de l'année qui connaît plusieurs pôles de référence stables comme l'a montré l'exemple de Jérémy, en est une autre. Les lieux de vie sont pluriels, ou il s'agit du même, dans le cas des habitats mobiles (caravane déplacée, camion). Cette inscription spatiale peut prendre place au sein de trajectoires en recherche, ou dans des situations très rodées. L'espace vécu principal est ainsi à mettre au pluriel, et étend par conséquent l'espace vécu élargi.

4. Lieu de vie central, avec une forte inscription locale, et un fort rayonnement ultra-local. Les échanges sont importants et fréquents avec le reste du monde, et intègrent des métropoles nationales et internationales à une base de vie isolée. Ce schéma vient illustrer les manières d'habiter rencontrées à Copeaux Cabana. Les échanges sont ici à double sens, et correspondent autant à de nombreux visiteurs qu'aux nombreux déplacements des habitants. Les métropoles font leur apparition dans ce schéma, en étant ponctuellement fréquentées (sociabilité, culture, loisirs). L'espace vécu principal est ample, du fait de l'emprise du lieu de vie collectif qui concentre le quotidien des habitants, mais il est aussi articulé à des déplacements réguliers dans un périmètre de 20 kms. Il est en outre particulièrement élargi par l'existence des échanges réciproques et d'une fréquentation régulière d'autres pôles lointains (pour voir sa famille, travailler sur un chantier, aller danser). L'inscription dans des réseaux (de danse, de charpente) explique aussi la taille de l'espace vécu étendu.

5. Lieu de vie fortement influencé par une métropole, avec laquelle il est en interaction régulière et importante. L'espace vécu est présenté comme relevant du lieu de vie élu, mais comprend de fait les déplacements réguliers vers la métropole. Ce type d'inscription spatial a été très peu développé dans la thèse et vient illustrer une forme rencontrée sur les coteaux ariégeois. La proximité à Toulouse peut accueillir des formes d'inscription spatiales qui conservent des liens avec la métropole, tout en présentant l'Ariège comme étant l'habitat principal. La régularité des recours à la ville propose néanmoins de représenter l'espace vécu étendu qui l'intègre.

Ces différentes inscriptions spatiales permettent de revenir sur un certain nombre de points.
Plusieurs éléments sont à prendre en compte et à croiser entre eux :

- la taille du lieu de vie d'abord, qui est plus ou moins important, et correspond à des rapports différents à l'habitat en tant que tel. Certains liens sont présentés comme étant très forts, et sont vécus de manière positive (Kaplouf, Moureou), d'autres sont le siège d'émotions contrastées (Copeaux Cabana), d'autres encore questionnent sur le poids potentiel que peut revêtir un lieu de vie dont on ne s'extrait pas facilement (Bussière-Boffy). Le lieu de vie n'est pas l'habitat seul, mais l'espace où prend place l'habitat, qui peut comprendre d'autres espaces : la maison commune à Bussière-Boffy, le terrain de Peter à Moureou où sont présents plusieurs habitats, le potager, le verger, les près de ses vaches ; l'ensemble des cabanes du Kaplouf, le terrain, le jardin et la forêt attenante. Le lieu de vie est déjà plus large que l'habitat.

- Le lieu de vie connaît en plus une extension par le premier cercle de fréquentation, qui peut comprendre le village (Montagagne, Massat, Bussière-Boffy), ou qui est étendu au périmètre des déplacements quotidiens à Copeaux Cabana (Le Bugue, Sarlat, Saint-Cyprien). C'est l'espace vécu principal, régulièrement fréquenté, qui a pour point commun d'être concentré sur un périmètre restreint. Sa taille varie selon le point de référence, qui peut être le lieu de vie (schéma 1) la vallée (schéma 2) ou inclure un rayon de déplacements de 20 à 30 kms (schéma 4). Les manières d'habiter montrent dans tous les cas une inscription spatiale très localisée, qu'elle soit concentrée sur le lieu de vie ou qu'elles intègrent des déplacements légèrement plus élargis.

- Pour autant, ces inscriptions spatiales connaissent aussi de nombreuses ouvertures : la représentation d'un espace vécu étendu correspond au décalage entre les discours et les faits. Si la plupart des enquêtés ont présenté leur quotidien comme étant concentré sur un périmètre restreint, parfois pédestre, ils connaissent aussi des déplacements ponctuels. L'espace vécu étendu correspond à la zone fréquentée de manière moins régulière, mais néanmoins faisant partie de l'inscription spatiale des personnes. Cette zone comprend les sorties chez l'ostéopathe près de Toulouse (schéma 1), l'aller-retour hebdomadaire à Saint-Girons quand on habite à Massat (schéma 2), la zone couverte par les déplacements en voiture ou en camion aménagé entre plusieurs endroits (schéma 3), les migrations pendulaires avec Toulouse (schéma 5). Il est intéressant de noter que ces déplacements sont passés sous silence ou évoqués du bout des lèvres par les enquêtés. Seule l'observation du quotidien et le fait de recouper les informations les a fait apparaître. La discrétion accompagnant leur existence correspond sans doute à l'emprise de la vie quotidienne passée sur le lieu de vie par rapport à des déplacements épisodiques. Elle appuie auquel cas la thèse d'une inscription spatiale au périmètre restreint, alliée à peu de déplacements (schémas 1 et 2). Elle vient nommer également une hiérarchie entre les domaines priorisés au quotidien, où le domaine domestique (allant de l'entretien d'une maison, au lieu, au soin porté aux bêtes, et à un potager) apparaît plus important que le domaine fonctionnel (faire les courses, aller chez le médecin). Les sorties de l'ordre du loisir ou de la culture apparaissent particulièrement peu représentés dans ces schémas, ce

qui appuie la thèse de vies qui se déroulent sur place. On notera aussi que la discrétion quant à des tâches et des déplacements qui se déroulent en dehors du lieu de vie principal, correspond aussi à l'intention d'appuyer sa décision de vivre sur un lieu de vie choisi, appréhendé comme porteur de valeurs particulièrement positives (la nature, l'isolement, l'autonomie… schéma 5). Aussi peut-on souligner une différence entre espace vécu ressenti (ou principal) et espace vécu réel (étendu).

- L'espace vécu étendu héberge en majorité un espace fréquenté, mais non valorisé par les enquêtés. C'est l'espace du fonctionnel, des déplacements réduits au maximum, pour se concentrer sur l'espace vécu principal, qui lui, est reconnu. Seul un schéma échappe à cette opposition, en présentant un espace vécu étendu aussi important que l'espace vécu principal : c'est le cas de Copeaux Cabana (schéma 4). Dans cette représentation, l'importance des échanges à double sens élargissent considérablement la taille de l'espace vécu principal, dépassant largement les frontières d'un périmètre local. Des métropoles prennent place dans cet espace vécu, en France ou à l'étranger (Toulouse, Bruxelles, Londres, Copenhague). Les échanges peuvent ainsi être réguliers et de provenances lointaines, contrebalançant radicalement la perception d'une marge. Si l'espace vécu principal est concentré sur un périmètre réduit comme dans les autres schémas, il est alimenté par une forte mobilité. On a affaire à un espace local augmenté ou combiné, du fait d'une inscription locale alliée à un rayonnement international. Cette coexistence entre ancrage local et mobilité lointaine complexifie la représentation d'inscriptions spatiales caractérisées par une forme de retrait.

- La présence constante d'échanges sur les autres schémas, nuance également ce retrait. Même dans les cas où les périmètres d'action sont les plus réduits (schéma 1, 2), des échanges occasionnels ouvrent l'espace de vie. L'ouverture peut être générée par la mobilité des habitants (schémas 4 et 5) mais elle peut aussi provenir de visites de l'extérieur (schéma 2).
Plusieurs échanges peuvent ainsi être relevés, qui montrent la persistance d'une mobilité quotidienne, même lorsqu'elle est rare. La constance des échanges nuance de la sorte la représentation d'un repli, ou d'une mise à l'écart. Cependant, lorsque la mobilité est concentrée sur un périmètre local (Saint-Girons par rapport à Massat, Foix par rapport à Montagagne, Bussière-Boffy par rapport au Grand Pic), elle appuie la thèse d'une inscription spatiale réduite, mais qui ne signifie pas nécessairement limitation dans la mobilité.

- On a vu en effet que les déplacements peuvent être le lieu d'une prise de conscience et d'un positionnement spécifique, qui va chercher à les réduire dans un souci d'économie et d'écologie. Différentes postures se côtoient, qui apparaissent dans les schémas : les déplacements peuvent être l'objet d'une remise en question accompagnée d'une volonté de vivre sur un périmètre restreint (schémas 1 et 2), ils peuvent être critiqués mais la personne y a néanmoins recours (schéma 3), auquel cas elle va les aménager, en les articulant à des visites et des événements sur la route vers l'autre lieu de vie ; le déplacement est alors peu fréquent et sous-pesé, combiné, rentabilisé ; mais sur le même modèle, tout en étant l'objet d'un questionnement et d'une prise de position qui souhaite

les limiter, ils peuvent rester quotidiens, et connaître des destinations lointaines ponctuelles (schéma 4). Une prise de recul est observée dans chaque cas sur les déplacements, mais les traductions au quotidien ne sont pas les mêmes. La taille des schémas vient illustrer sur ce plan les différences entre les manières d'habiter en Ariège (schémas 1, 2, 3, 5) et celles déployées à Copeaux Cabana (schéma 4). Les premiers schémas sont caractérisés principalement par un périmètre de vie concentré sur l'espace local, là où Copeaux est articulé à une ouverture plus large. L'intérêt de ramener à une même échelle et aux même symboles les expériences de vie très différentes réside dans cette lecture comparée qu'on peut en faire.

- La métropole est un dernier élément sur lequel s'arrêter, en relevant qu'elle est absente de la majorité des schémas. Dans ce cas elle correspond à une autonomisation de l'inscription en milieu rural, qui n'est pas articulée à des grandes villes. Les villes référentes en Ariège sont Saint-Girons, Foix et sont dans la plupart des cas l'objet d'un déplacement hebdomadaire. Pour les habitants dans les vallées autour de Massat, le village peut suffire sur de nombreux plans : école, station service, épicerie bio, café, pâtisserie, il a aussi un petit marché hebdomadaire. Le nombre d'associations rassemblées sur la commune explique l'attractivité de l'endroit et l'autosuffisance qu'elle permet. La structure associative du « Jardin des Sept Vallées », la boutique bio, permet par ailleurs que les prix soient accessibles et peut remplacer la Biocoop de Saint-Girons. On assiste dans ce cas à une concentration de la vie quotidienne sur un périmètre particulièrement réduit, qui s'affranchit même d'une ville de plus grande importance comme Saint-Girons. La différence entre vallées fait cependant rencontrer à cet endroit des déclinaisons importantes. Saint-Girons va être davantage fréquentée pour les habitants de la vallée du Biros, du fait d'être mieux connectée par une route moins sinueuse et moins longue. Les habitants dans le Séronais ont un recours à Foix plus régulier également, expliqué là aussi par la facilité de l'axe qui relie la Bastide-de-Sérou à la ville moyenne.
L'Ariège montre ainsi des inscriptions spatiales autonomes des grandes villes. Sur ce point, la migration pendulaire relevée dans le schéma 5 ou les déplacements ponctuels qui prennent pour destination des métropoles internationales (schéma 4), viennent nuancer le constat d'une séparation avec les grandes villes. Le schéma 5 peut s'approcher d'une forme de migration d'aménité (Cognard, 2010), où l'on voit la persistance d'un recours à une ville, génératrice de revenus, le territoire rural étant adopté pour son cadre de vie. Le cas de Copeaux Cabana est différent dans le fait que le recours aux métropoles est ponctuel, et n'est jamais l'objet de revenus économiques. La ville est davantage le lieu de la sociabilité et des loisirs.

Une fois ces schémas de synthèse explicités, nous pouvons à présent voir ce que les habitats non-ordinaires disent de l'évolution des territoires ruraux : à la fois ce dont ils informent, et les pistes qu'ils dessinent.

2. De nouveaux enjeux pour les territoires ruraux de faible densité

La présence d'habitats non-ordinaires confronte les territoires ruraux à deux types d'enjeux. Ils posent d'abord un enjeu scientifique, pour gagner une autonomie relative afin de les considérer indépendamment d'un modèle de la croissance, qu'elle soit économique ou démographique ; en effet, les territoires de faible densité demandent de modifier nos cadres de représentation pour envisager une dynamique qui ne soit pas nécessairement une progression quantitative. Le second niveau d'enjeux concerne les réponses à apporter au phénomène des habitats non-ordinaires. Leur présence pose concrètement une série de questions qui demandent de trouver des réponses ajustées. L'arrivée de nouvelles populations aux motifs spécifiques pose des questions d'accueil et d'intégration, la présence d'habitats irréguliers confronte à l'enjeu de prendre en compte des formes inédites, tandis que la nature des installations demande de donner des réponses adéquates d'un point de vue du droit. L'enjeu premier reste la réponse à donner à la présence de ces habitats, tant sociale que juridique.

Entre espaces de relégation et d'innovation, des territoires supports d'enjeux ambigus

Les habitats non-ordinaires confrontent d'abord les territoires ruraux à l'enjeu de leur interprétation : les territoires ruraux de faible densité qui les accueillent doivent-ils être considérés comme des espaces de relégation d'une population précaire, ou constituent-ils au contraire des espaces d'innovation sociale ? La précarité et la marginalité demeurent des questionnements pour les habitats non-ordinaires, mais ils ne sont jamais suffisants pour aborder le phénomène. Les habitats non-ordinaires font en effet appel pour certains à une marginalité spatiale en s'éloignant des centres que sont les pôles urbains et les grands axes de communication, et peut être redoublée d'une marginalité sociale en cultivant une distinction avec le fonctionnement conventionnel de la société dominante. Pour autant, ces prises de position, spatiales ou sociales, ne signifient pas séparation ou repli. Les schémas qui précèdent soulignent la permanence d'échanges et de mobilité, même dans les situations les plus isolées spatialement, ou les plus marquées socialement, dans la distance prise vis-à-vis des acquis de la modernité par exemple. A la place d'une mise à l'écart qui soit opaque, les manières d'habiter font preuve au contraire d'une porosité avec le reste du monde social. Le dedans qu'est le lieu de vie est articulé au dehors qu'est le village, la ville la plus proche, le reste du territoire où se trouvent relations sociales et commodités de la vie courante (magasins, marché...).
La singularité des manières d'habiter relevées dans les habitats non-ordinaires relève ainsi de l'articulation entre deux notions qui pourraient passer pour opposées : elles mettent en effet en jeu un modèle de l'habiter-ancrage articulé au modèle d'un habiter-mobile. Ces deux modalités sont déclinées selon les situations, certaines accentuant davantage la dimension d'ancrage, d'autres ayant un recours plus régulier à la mobilité, mais à l'inverse de considérer ces manières d'habiter comme étant opposées à un développement de l'habiter contemporain, elles semblent bien plutôt répondre au double élan qui l'agite, entre valorisation de l'ancrage et recours à la mobilité. Autrement dit, nous sommes

appelés à dépasser une vision statique contenue dans l'idée de l'ancrage, pour l'envisager dans sa dynamique.

La question de la marge bénéficie dès lors d'un éclairage enrichissant, puisqu'on est les témoins d'installations qui ont recours à une certaine mise à distance, tout en continuant de cultiver des liens. Elle perd de sa pertinence une fois les échanges et les circulations relevés, qui nuancent la mise à l'écart des exemples rencontrés. Les pratiques et les valeurs en jeu montrent de plus l'inscription des habitats non-ordinaires dans une série de réseaux, qui font qu'ils ne sont pas seuls. L'alimentation des pratiques et des idées au sein de réseaux, dessine au bout du compte un phénomène social qui a son autonomie, et qui remet en cause l'idée même de centralité (Barbe, in Gresillon *et al.*, 2016)[59]. La marge apparaît ainsi comme un modèle limité pour saisir les habitats non-ordinaires, du fait qu'elle continue d'être articulée à la notion de centre. Les habitats en jeu ici demandent pour être abordés de laisser la comparaison à un centre pour relever leurs propres logiques. Ce point ne signifie pas pour autant qu'il faille éliminer les problématiques posées par la marginalité sociale, en termes d'exclusion et d'entraves notamment, mais ces questions doivent être attentives aux situations vécues par les habitants.

De la même façon, la thématique de la précarité trouve un nouvel éclairage. Elle demeure un enjeu pour les territoires ruraux, en étant la destination d'installations qui restent ambiguës. Si les habitats présents dans cette étude témoignent de situations de maîtrises qui les éloignent d'une précarité matérielle, les habitats illégaux demeurent de fait précaires dans leur droit à rester. L'enjeu de la précarité pour les exemples développés ici ne concerne pas des réponses à apporter en termes d'améliorations des conditions de vie matérielles, ces conditions étant choisies et réfléchies, et formant le support de manières d'habiter pour qui elles sont adaptées, mais touche à l'ouverture que peuvent espérer les habitats irréguliers, en matière de pérennité des installations et de reconnaissance de leurs modes de vie. L'enjeu est celui de l'instabilité sociale que connaissent des habitats mal identifiés et mal interprétés, qui ne permet pas aux projets de vie qu'ils accueillent de pouvoir s'inscrire dans la durée.

De manière générale, les formes relevées dans ce travail éloignent donc une vision des territoires ruraux de faible densité comme des espaces de relégation. La maîtrise des installations en jeu distingue les habitats non-ordinaires qui forment le corpus de cette recherche de formes de mal logement. Le spectre des habitats non-ordinaires n'est pourtant pas complet, et on a pu rencontrer aussi des cas où la qualité de vie déployée est plus ambiguë. L'enjeu à l'endroit de la marge et de la précarité n'est ainsi pas de les évacuer du champ des habitats non-ordinaires, mais de donner des interprétations et des réponses adaptées. Parler de territoires de relégations brasse des peurs : de recevoir des populations instables, qui se trompent en élisant le milieu rural et qui vont enfoncer des territoires déjà fragilisés. Les habitats que j'ai traités dans cette recherche décalent l'analyse qui oppose formes de relégations et précarité à des formes soutenables et désirables, en montrant des installations intermédiaires. Par conséquent, l'enjeu pour les

[59] F. Barbe, dans sa contribution à l'ouvrage *La France des marges*, fait une analyse de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes et montre la constitution d'une centralité paradoxale, qui en conteste même le principe : la ZAD constitue une « centralité paradoxale à la périphérie du centre urbain, une centralité expérientielle qui ne se réclame d'aucune centralité et au contraire en conteste le principe. » (2016, p. 423)

réponses à apporter n'est pas d'agir sur les installations en place, mais d'abord de comprendre et de reconnaître des habitats différents, qui ont leur logique, et ont un impact sur les territoires ruraux. Ce point est peut-être un des plus importants concernant les habitats non-ordinaires : loin de former des habitats séparés, qui ne participent pas des territoires où ils sont implantés, ils constituent des habitats qui agissent sur ces territoires et les font (re)vivre. Que ce soit dans l'agriculture vivrière, dans l'entretien des sentiers, des forêts, de la montagne, ou dans une participation plus formelle au moyen d'une activité artisanale comme la charpente, les habitats non-ordinaires hébergent des manières d'habiter qui vivent avec et font vivre les territoires.

Les habitats non ordinaires en milieu rural : laboratoires de nouvelles manières d'habiter. Un enjeu de reconnaissance

Ce qui précède a déjà esquissé un des enjeux majeurs pour les habitats non-ordinaires, qui réside dans le fait de les reconnaître. Deux types de reconnaissance interviennent : une reconnaissance juridique, afin de garantir une pérennité à des formes pour le moment hors-cadres ; mais pour y accéder, les habitats non-ordinaires ont besoin d'une reconnaissance plus fondamentale : des logiques qu'ils accueillent. C'est la raison pour laquelle cette thèse a choisi, pour aborder les habitats non-ordinaires, de regarder les manières d'habiter qu'ils hébergent. Si l'enjeu est d'abord celui de leur reconnaissance juridique afin de bénéficier d'une inscription pérenne, il me semble que cette reconnaissance ne peut avancer que si elle est alimentée par la compréhension des logiques qui traversent les habitats. Le fil rouge de ce travail aura pour cela consisté à révéler les raisons d'habiter en habitats non-ordinaires. Les raisons sont plurielles, et montrent que ces habitats ne sont non pas des habitats étranges, mais qu'ils sont adaptés à une évolution des besoins en matière d'habiter. Aussi peut-on, au moment de conclure, proposer d'aborder ces habitats comme des laboratoires de nouvelles manières d'habiter. La notion de laboratoire permet de garder la dimension d'expérimentation qui constitue les habitats non-ordinaires ; elle véhicule aussi une dimension positive, qui correspond à l'interprétation subjective que ce travail a fait poser sur le monde social qu'il a abordé. Il postule en effet que les qualités déployées par ces habitats sont réelles, et que l'enjeu à leur encontre est de les comprendre afin de les reconnaître.

La reconnaissance des habitats non-ordinaires peut passer par plusieurs biais. Dans le fait d'abord de relever combien les habitats non-ordinaires peuvent être des habitats adaptés à des besoins spécifiques (Mesini, 2011). Leurs principales qualités résident dans leur souplesse d'installation, souplesse économique du fait d'être des habitats de moindre coût, mais aussi souplesse de l'élaboration, en ayant recours à l'auto-construction et à la « débrouille ». Rapidement montés, sans implication trop importante, ils forment des habitats particulièrement adaptés à des étapes de recherche, de mise en place de projet, de phase test. Ils donnent en outre accès à des conditions d'habitation absentes d'habitats conventionnels, qu'il s'agisse du site d'implantation (la montagne, la forêt) ou des qualités propres d'habitats de toile (tipi, yourte), de terre ou de bois (cabanes). Le caractère irrégulier d'habitats sans permis leur donne paradoxalement des qualités, en les rendant plus poreux aux éléments qui les entoure et en leur permettant de déployer une certaine

poésie, car étrangers aux impératifs de rentrer dans des normes ou de s'inscrire dans la durée.

La qualité de vie qu'ils mettent en place est un second enjeu de reconnaissance. Le décalage qu'ils peuvent initier requiert en effet de modifier les références qui accompagnent l'appréciation du confort nécessaire pour bien vivre. Lorsqu'elles sont choisies, les conditions d'habitation les plus sommaires accueillent des désirs de sobriété qui ne peuvent être compris s'ils ne sont pas ramenés à la logique qui les soutiennent. A un autre niveau, le fait d'être en contact permanent avec l'extérieur, pour aller aux toilettes situées dehors, se rendre dans la cuisine commune, ne pas avoir de sanitaire individuel, peut apparaître comme une gêne, alors que cela va être complètement intériorisé et reconnu par les acteurs. Les habitats non-ordinaires demandent ainsi d'envisager d'autres organisations quotidiennes, la recherche d'une qualité de vie spécifique, qui passe par des conditions matérielles particulières.

Le fait de reconnaître ces habitats passe enfin par le fait d'articuler leur émergence avec le contexte qui les accueille, afin de les considérer comme faisant partie du paysage social des habitats de notre époque, et de dépasser le regard qui les assimile à une « verrue » dans les territoires ruraux. On peut rappeler combien ces habitats viennent répondre à un contexte, et qu'en tant que tel ils sont à mettre en lien avec une série de facteurs qui ont conduit à leur émergence. La « mise en désir des campagnes » d'une part (Hervieu et Viard, 1996), accompagnée de l'augmentation de la pression foncière d'autre part, expliquent l'apparition d'installations qui ne forment qu'une déclinaison des réponses données à la nouvelle attraction générée par les territoires ruraux. A ce titre, les habitats non-ordinaires ne sont donc pas étonnants dans l'évolution des habitats ruraux, mais doivent être intégrés à l'analyse des mutations de ces territoires au même titre que d'autres formes. L'enjeu à leur encontre réside dans le fait de dépasser le caractère d'étrangeté et d'anormalité dont ils sont affublés, pour voir combien ils participent d'un phénomène social plus large. Aussi bien peut-on en plus relever combien ils constituent des habitats contemporains, dans la marge d'action qu'ils permettent de conserver, par des installations rapides qui peuvent être courtes, qui font ainsi écho à une durée contemporaine de l'habiter, qui ne se projette plus sur la durée d'une vie, mais procède par étapes.

Sur ce point comme sur d'autres, on peut ainsi valoriser les lignes qui inscrivent les habitats non-ordinaires dans leur époque, à l'inverse de les appréhender derrière une altérité insurmontable.

L'enjeu de reconnaissance réside dans ce regard qui fait bouger les points de vue et donne du sens à un phénomène. Avec ce regard, les habitats non-ordinaires apparaissent comme des habitats particulièrement adaptés à un habiter contemporain.

Des territoires lieux de vie : les enjeux patrimoniaux et résidentiels bousculés

Les habitats non-ordinaires font appel aux territoires ruraux pour un usage très simple, mais qui peut néanmoins les bouleverser : celui de les habiter au quotidien. Par le fait de chercher à vivre sur place, ils remettent en effet en question les fonctions patrimoniale et résidentielle. Pour la première, la campagne est d'abord un paysage à préserver, pour la seconde, un cadre de vie articulé à des ressources extérieures. Les

habitats non-ordinaires dessinent une troisième voie : ils ne sont ni dans une logique de conservation, ni dans celle de résider sur place pour travailler à un autre endroit. Ils veulent habiter ici, c'est-à-dire déployer l'ensemble de la vie.

Leurs installations hors-cadre véhiculent des craintes compréhensibles vis-à-vis des projets de préservation des espaces ruraux, ayant conduit à parler de risque de « mitages » et de « cabanisation ». On peut pourtant proposer une autre analyse à l'existence des habitats non-ordinaires, en les regardant plutôt comme des formes qui hébergent des manières d'habiter qui suggèrent que bien vivre dans des territoires ruraux isolés est possible. L'enjeu qu'ils véhiculent est celui de reconnaître des ressources propres à ces territoires, qui dépassent les fonctions patrimoniales ou résidentielles.

Les motivations ayant conduit aux installations non-ordinaires ont montré les différents atouts recherchés, qui trouvent un terreau bénéfique dans les territoires de faible densité. Ces territoires présentent d'abord des ressources naturelles, approchées au plus près en vivant dedans ; vivre dans la montagne, dans la forêt, ne peut être possible sur des territoires davantage peuplés et développés. Ils constituent des territoires épargnés, qui sont une richesse qui croît à mesure que le reste de l'espace est aménagé par l'extension urbaine ou l'agriculture intensive. Une ressource proche est celle de l'espace qu'ils permettent de trouver, un espace physique pour expérimenter des constructions, des organisations de vies, des manières de faire ; mais c'est aussi un espace symbolique pour faire autrement. Ils possèdent ainsi l'atout de constituer des espaces pour l'altérité. Une altérité qui est cependant partagée, du fait d'un maillage de relations sur des territoires qui accueillent des installations en chaîne. Ce sont donc des territoires ressources en termes de sociabilité, en accueillant une série de nouveaux arrivants qui initient de nouvelles pratiques ou prennent place dans des cultures déjà en place.

Les ressources mises à jour suggèrent que les territoires de faible densité peuvent être le support d'une dynamique propre. Mais pour y accéder, il est nécessaire de penser une forme de développement qui soit sur un autre modèle que l'extension (Grison, 2012). Il convient en effet pour envisager les qualités des territoires de faible densité de penser une sorte de développement qui ne soit pas économique ou démographique. Dans son étude sur les très petites communes en France, J-B. Grison affine le sens donné à l'idée de développement ou de dynamique, et propose de penser une forme de dynamique qui réside dans la participation des habitants. Il formule ainsi l'idée d'une « inertie dynamique », dont la formule paradoxale vise à remettre en question le consensus qui entoure l'idée selon laquelle développement signifie développement économique. Si les très petites communes en France ne peuvent s'appuyer en effet sur la perspective de créer des activités économiques, elles peuvent faire valoir une autre forme de dynamisme :

> La capacité des individus à manifester une cohésion communautaire ou identitaire, ou à faire valoir leur qualité de vie, n'est-elle pas déjà un indicateur de dynamisme ? En ce sens, l'institution municipale a toute sa place, y compris dans des localités très peu peuplées, dès lors qu'elle met en avant un intérêt collectif. Ainsi le dynamisme ne suppose pas nécessairement un développement, mais peut être assimilé à une simple participation d'une population locale à l'organisation des politiques publiques la concernant. (Grison, 2012, p. 280)

De la sorte, le but à rechercher pour les très petites communes n'est pas une croissance mais une « inertie dynamique », entendue comme une « attente de continuité » des éléments mis en place.

Cette analyse permet de renverser le regard : les très petites communes revêtent soudain un potentiel de participation et d'organisation absente des plus grosses. De la même manière peut-on proposer d'aborder les habitats non-ordinaires comme supports d'une dynamique spécifique, de telle façon qu'en fin de compte, ils suggèrent qu'une ruralité vivante et soutenable est possible, en dehors d'un développement pensé sous la forme d'une extension économique ou démographique.

Synthèse des enjeux

La présence d'habitats non-ordinaires place les territoires ruraux de faible densité face à de nouveaux enjeux : de développement, d'accueil de nouvelles populations et de pratiques spécifiques, qui vont de pair avec le fait de reconnaître de nouveaux besoins dans les manières d'habiter. Si les nouveautés qu'apportent les habitats non-ordinaires peuvent être sources d'incompréhension et de craintes, leur présence peut pourtant être perçue comme une chance pour les territoires ruraux les plus isolés de se réinventer. Les habitats non-ordinaires peuvent en effet être utilisés comme indicateurs des changements des territoires de faible densité. Ils indiquent des modifications sur plusieurs niveaux :

- dans l'évolution des besoins en matière d'habiter,
- dans l'accueil de nouvelles populations à cheval entre précaires et gentrifieurs, qui ne peuvent pas être abordées avec les références habituelles (seuil de pauvreté, conditions matérielles), car elles mettent en place un autre système de références, à la recherche d'une autre qualité de vie ;
- dans l'émergence de nouveaux usages des espaces ruraux, utilisés pour leur caractère naturel et préservé au quotidien et non comme simples paysages ni comme seul espace résidentiel ;
- des ressources tirées des territoires leur donnant une certaine autonomie vis-à-vis des villes, tout en gardant des liens ;
- des territoires accueillant avec ces habitats de nouveaux échanges et de nouvelles inscriptions spatiales, qui ont recours au territoire le plus local sans exclure des connexions plus lointaines ;
- de nouvelles échelles d'action apparaissent dès lors, qui combinent ultra localité à des toiles qui peuvent comprendre la France entière voire au-delà, par la présence de réseaux formels et informels ;
- des territoires de faible densité devenant alors les supports de dynamiques nouvelles et paradoxales, qui se nourrissent de l'altérité des territoires ; le modèle d'extension économique et démographique n'est plus le seul valable pour juger du développement d'un territoire.

Les défis posés aux milieux concernés relèvent ainsi de deux plans : ils demandent de reconnaître tout d'abord une forme d'habitat spécifique qui accueille de nouveaux besoins dans les manières d'habiter, de manière à donner des réponses adaptées aux situations rencontrées. Le défi majeur consiste de la sorte à renverser les craintes liées au développement des habitats non-ordinaires pour leur apporter des réponses adaptées.

B) Apports et ouvertures de la thèse

Cette thèse est partie du constat que le problème principal auxquels sont confrontés les habitats non-ordinaires est celui de la compréhension des logiques qu'ils hébergent. L'argumentaire normatif qui relève leur irrégularité juridique ou la différence de leurs conditions d'habitation, n'est qu'une défense face à la présence d'une altérité plus grande, celle d'autres choix en matière non seulement d'habitat, mais surtout de modes de vie. Devant les difficultés à porter un regard juste sur les habitats non-ordinaires, confondus dans le grand sac de la thématique du mal logement, j'ai souhaité porter un regard circonstancié attentif à la singularité de chaque situation. Il en est ressorti un panel de manières d'habiter, reliées par-delà leurs déclinaisons par une recherche commune, celle de se réapproprier les éléments de sa vie. Abordés sous cet angle, les habitats non-ordinaires ont révélé les logiques qui les animent. Mais cet effort doit être considéré comme la première étape d'une démarche plus longue, qui puisse répondre au besoin de reconnaissance d'habitats encore non reconnus. Au moment de conclure, il apparaît nécessaire d'ouvrir à la question du traitement des habitats non-ordinaires. Après avoir relevé les apports de la thèse, il me semble important de finir sur les besoins auxquels sont confrontés ces habitats.

1. Les apports de la thèse

Contribution sur l'évolution des territoires ruraux

En prenant comme entrée les habitats non-ordinaires dans les territoires de faible densité, cette thèse a entendu relever des dynamiques à l'œuvre dans des territoires ambigus, entre prédiction de leur déclin et attraction qui persiste. Les logiques déployées par les habitants qui élisent ces territoires longtemps considérés comme déshérités, montrent que les espaces ruraux de second plan, qu'ils soient appelés « vieillis », de « faible densité », « reculés » ou « isolés », sont des espaces de premiers plans pour des populations qui ont précisément recours à leurs caractéristiques présentées comme des écueils. L'éloignement, l'escarpement, l'isolement, d'une part sont investis de manière positive et d'autre part montrent leur caractère relatif une fois les organisations de vie relevées. Les espaces de faible densité prennent dans ce cadre des contours porteurs, qui viennent s'accoler à la vague de retours relevée dans les années soixante-dix, mais aussi à un nouvel élan plus général qui prend le rural pour destination d'une qualité de vie augmentée.

Observer les habitats non-ordinaires révèle ainsi le retour d'une logique qui peut être observée à d'autres époques, par ce retour cyclique des « solutions » données au développement jugé excessif dans les formes dominantes (Eizner, 1978), aujourd'hui contenu dans la pollution et la rapidité des modes de vie qu'engendre le milieu urbain. Les espaces ruraux de faible densité bénéficient dès lors d'un nouvel éclairage en devenant les espaces adaptés à une recherche de sens véhiculée par ailleurs dans le reste de la société, tout en générant des dynamiques spécifiques. Celles-ci sont moins à chercher du côté d'un développement économique que dans la qualité des liens et des

pratiques expérimentées sur le territoire local, donnant lieu à des dynamiques humaines et sociales.

On voit ainsi apparaître des formes de vie qui ont un usage spécifique des territoires ruraux, en cherchant à habiter sur place, sans avoir recours aux « centres » que sont les métropoles ou à une mobilité régulière. Les espaces de faible densité prennent dans ce cadre une consistance de plus par rapport aux analyses ayant déjà relevé leur attractivité au travers de migrations dites d'agrément, en montrant que leur vitalité n'est pas à articuler nécessairement à des pratiques qui se nourrissent de liens extérieurs au territoires (par le télé-travail, ou le fait d'y résider par intermittence), mais qu'ils possèdent des ressources propres. Au travers des habitats non-ordinaires, on a donc accès à un nouveau rapport à la ruralité, prise pour elle-même et non en supplément de ressources générées ailleurs. La notion de « marge » s'en trouve nuancée, en prenant des contours positifs, comme espace de liberté, d'expérimentation, pouvant bénéficier d'une autonomie relative par rapport aux « cœurs » que seraient les espaces urbains. Aborder les habitats non-ordinaires dans la faible densité conduit ainsi à relever la valeur et l'autonomie de territoires jusque-là délaissés.

Contribution à la compréhension d'habitats abordés par leur altérité

Ce qu'a révélé cette recherche est que le caractère « non-ordinaire » des habitats en jeu est relatif, dès lors que l'on accède à la logique qui les anime. Cette thèse espère de la sorte avoir contribué à alimenter l'étude d'habitats considérés sous leurs différences, pour dépasser l'altérité qui leur est accolée spontanément, et les inscrire dans un mouvement plus large. A l'issue du temps passé auprès de ces habitats, ils montrent en effet une série de points qui les inscrivent dans la société dont ils font partie, plus qu'ils ne les en éloigneraient. Les conditions matérielles qu'ils mettent en œuvre ne sont qu'une des réponses pour s'adapter à un nouveau format de l'habiter, qui prend aujourd'hui davantage quelques années comme horizon que l'échelle d'une vie. L'intermittence et les pratiques de discontinuité qu'ils mettent en œuvre sont en outre à mettre en lien avec une précarisation, entendue comme une absence de continuité, à l'œuvre dans le travail et le logement, actif sur tous les espaces, y compris l'espace urbain. Les habitats non-ordinaires apparaissent ainsi plus comme des habitats contemporains que comme des habitats étranges. Ce qu'a donc permis cette thèse, est de travailler sur l'altérité en général : là où elle est présentée comme telle au départ, on découvre en fait qu'elle est relative. Le dépassement des stigmates avec le travail de terrain suggère combien l'altérité est une étiquette accolée aux situations que l'on ne connaît pas. Toute situation auprès de laquelle on s'attarde révèle ses logiques internes et sa participation d'un contexte qui la détermine. Aucune situation sociale n'est isolée, et ne peut être comprise séparée du reste du corps social ou du reste des pratiques. Cette recherche nous invite en outre à comprendre les rapports d'opposition relevés dans le cours de ce travail – au travers des prises de distance vis-à-vis de la modernité, du choix de l'isolement plutôt que de la ville, de l'assise plutôt que de la mobilité – tant dans la distance qu'ils souhaitent acter que dans la persistance des liens qu'ils dessinent en s'opposant à des éléments qui perdurent en contre-champ.

Enfin, cette recherche espère avoir contribué à relever la filiation qui attache les expériences contemporaines en habitats non-ordinaires à leurs prédécesseurs. Les situations rencontrées ne constituent pas tant une nouveauté qu'elles prennent la suite d'un élan désireux de « changer de vie » qui s'est incarné de manière démonstrative dans les années soixante-dix. Certains enquêtés sont issus de cette vague et ont été rejoints depuis par de nouvelles arrivées qui n'ont pas cessé de perdurer. On peut ainsi relever un mouvement constant de « retour à la terre », animé de motivations similaires, déclinées cependant selon chaque période avec l'évolution des attentes et des conditions sociales. Les jeunes qui s'installent aujourd'hui doivent recourir à plus de combines que leurs aînés, ne serait-ce que pour accéder à une terre désormais prisée, dans une société de plus en plus normative. Les habitats non-ordinaires prennent place dans ce contexte, héritiers qui doivent inventer de nouvelles formes, pour continuer à vivre l'expérience de l'invention d'une nouvelle ruralité.

Contribution à l'évolution non seulement du rapport à l'habitat mais du rapport au monde

Adopter le terme d'habitat « non-ordinaire » a constitué un parti pris pour se rattacher d'une part à la thématique du mal logement en montrant un cas d'habitat qui échappe aux stigmates qui lui sont accolés, mais c'était également un choix stratégique pour, en pointant l'écart prêté a priori à des habitats, enquêter sur l'évolution des besoins dans l'habitat et plus largement, dans les formes de vie contemporaines.

Ce qu'a souligné cette recherche est que le caractère non-ordinaire s'adresse tout autant à des formes d'habitats, qu'à leur statut juridique, qu'à leurs conditions d'occupation, l'ensemble participant d'un positionnement général par rapport au monde. Au travers des motivations, des manières d'arriver dans un habitat non-ordinaires, des activités et des rythmes cultivés, c'est une manière d'être au monde qui s'est dessinée. Les changements dans les besoins en matière d'habitat renvoient ainsi à des changements dans des besoins plus larges, où ce que l'on voit apparaître avec les habitats non-ordinaires est une réarticulation d'une série de points séparés par les vies segmentées proposées dans la modernité. Le rapport au temps y prend une consistance particulière, en combinant un souci du présent qui s'écoule au rythme d'activités choisies, sans perdre la capacité de se projeter dans la suite d'activités qui se dérouleront sur le même lieu de vie ou suivront l'évolution des changements. La souplesse qui constitue les habitats non-ordinaires fait écho à la souplesse avec laquelle les habitants abordent l'organisation de chaque jour et du lendemain, dans une assise tranquille qui construit pour rester, tout en restant ouverts au fait de partir quand il sera temps. Les habitats non-ordinaires sont ainsi les témoins de manières d'être qui font bouger les représentations de ce qui doit constituer une vie pour être pleine ou réussie, en échappant au diktat de la productivité ou de la réussite sociale. On rencontre auprès d'eux le régime de l'éphémère et de l'intermittence, dans lequel la discontinuité n'apparaît pas comme une contrainte, mais constitue une aide pour déployer des manières d'habiter sur plusieurs espaces, dans différentes activités, sur plusieurs plans, dans différents réseaux. On peut voir dans ce cas certaines manières d'habiter en habitats non-ordinaires comme une déclinaison de la mobilité qui constitue l'habiter contemporain (Stock, 2004), associée à une démarche d'ancrage. Elles peuvent

être lues comme des tentatives de relier ce qui est présenté sous le signe de l'opposition, et c'est peut-être à cet endroit que les habitats non-ordinaires parlent de notre époque, dans l'ambition de tout embrasser : dans le fait de vivre ici, tout en pouvant être ailleurs, mais sous des modalités différentes de la mobilité effrénée et consumériste. Ils mettent en jeu des pratiques plus douces, plus lentes, qui cherchent une cohérence, et sont sensibles aux discours écologiques de réduction de ses besoins et de son empreinte, tout en étant traversés d'une quête d'autonomie et de liberté, entendue comme affranchissement de contraintes extérieures sociales, pour préférer les contraintes physiques et biologiques.

Contribution à la question de la précarité par l'entrée de l'habitat

Cette recherche a essayé de combler un double manque : celui de l'étude de formes d'habitats dits précaires, dans des espaces peu étudiés en général : les territoires ruraux. L'étude des formes de mal logement est encore mal documentée à l'exception de quelques travaux de recherche (Pétonnet, 1970 ; Bouillon, 2009 ; Le Marchand, 2011 ; Lion, 2015 ; Cousin et Loiseau, 2016), et concentre surtout des analyses en milieu urbain ou périurbain. Cette thèse a choisi de regarder les milieux ruraux les plus marqués, et en leur sein des habitats nouveaux et problématiques. En montrant la maîtrise à l'œuvre derrière des formes habituellement comprises sous la bannière du manque, elle contribue à élargir l'étude des formes ailleurs concentrées sous le terme vaste et imprécis du « mal logement ». Ce que montre ce sujet d'étude est l'existence de formes intermédiaires, pour lesquelles la précarité est insuffisante à les aborder. Cette étude offre ainsi l'intérêt de contribuer à donner une strate supplémentaire dans les panels des habitats non-ordinaires, en montrant ici un exemple de situations qui savent jouer de maîtrise *et* connaître des zones de fragilité. Elle prolonge en ce sens les analyses ayant relevé ce double élan à l'œuvre dans les situations les plus fragilisées (Bouillon, 2009 ; Lion, 2015, 2018). L'intérêt de ce nouveau tableau réside dans le fait de stratifier les formes d'habitats non-ordinaires, non dans le but de les séparer entre elles, mais afin de voir la diversité et la richesse des recours et des situations hébergées dans le grand ensemble des habitats non-ordinaires.

Cette recherche espère de la sorte avoir contribué à documenter la précarité dans l'habitat, en appelant à faire une distinction importante entre la précarité matérielle et la précarité statutaire. Les pratiques relevées ont permis de voir que ce qui est en jeu pour la frange de ces habitats non-ordinaires n'est pas la précarité matérielle, pour lesquels les conditions sommaires sont, lorsqu'elles sont présentes, régulièrement le lieu d'une démarche de sobriété, où s'énoncent d'autres besoins en matière d'habitat. La précarité est par contre présente dans l'instabilité de formes non reconnues vouées à un avenir incertain. Elle est à comprendre dans l'insécurité statutaire des habitats qui lorsqu'ils sont illégaux, restent soumis à l'impossibilité de se projeter. L'insécurité de perdurer est le lot de tous les habitats sans permis ; c'est un risque endormi selon les espaces et la tolérance des élus, temporisé par le pari de se faire oublier, mais c'est une réalité qui demeure en ligne de fond. Or légitimer ces habitats se heurte à l'inadaptation du cadre juridique pour répondre à des formes qui échappent aux catégories en vigueur. Jusqu'à présent les réponses apportées consistent dans le fait de détruire les habitats, ou de les faire rentrer

dans les normes. Les habitats non-ordinaires demandent à trouver une autre solution que le rejet (destruction) ou la récupération (normalisation). Leur combat pour la légitimité est difficile car ils appellent précisément à faire évoluer les normes.

2. Élargir le constat, amplifier le combat – pistes d'actions

Élargir le constat : légitimer tous les habitats non-ordinaires

Après avoir travaillé sur les *raisons* de vivre en habitats non-ordinaires, l'ouverture à laquelle appelle cette thèse est de travailler sur le *droit* à vivre en habitats non-ordinaires.
Plusieurs points doivent être soulevés pour aborder le passage de la description des réalités vécues à leur traitement social. En premier lieu, un enjeu de méthode réside dans les habitats concernés. Ma recherche a regardé des cas d'habitats non-ordinaires que j'ai appelés intermédiaires, du fait qu'ils mettent en jeu des éléments de maîtrise plus nombreux que des situations de difficulté. Je n'ai traité qu'une partie de la grande famille des habitats non-ordinaires, et ce choix peut s'expliquer tout à la fois par la méthode de terrain, et mes propres antécédents, qui m'ont rendu l'accès plus facile à des habitats proches d'une réalité connue. La conséquence du choix de ce terrain est d'avoir facilité l'accès aux logiques internes des habitats, en rentrant par des formes accessibles, pour mes propres repères, dans les raisons qui les animent. D'une certaine manière, cette recherche consiste en une légitimation des manières d'habiter en habitats non-ordinaires, en relevant leurs logiques internes, et leurs raisons d'être sous cette forme. Les habitants rencontrés sur le terrain ont pour la plupart des ressources familiales, culturelles, financières, qui leur permettent de pouvoir user du terme de « démarche » et de « choix », au sens de maîtrise des éléments mis en jeu. On peut ainsi résumer le mouvement de cette thèse comme la rencontre de logiques marquées par la distance de l'altérité, qui en étant approchées ont vu se lever le voile de l'étrangeté, pour révéler leurs raisons d'agir. L'enjeu de fond est celui de la compréhension de formes rejetées, en vue de leur reconnaître le droit d'exister.

Cet effort doit pourtant bénéficier d'un nouvel élan. Si je me suis attelée à des formes qui m'étaient accessibles pour en détecter les logiques internes, ce travail aura une utilité s'il permet d'élargir la reconnaissance qu'il espère avoir opéré, auprès de tous les autres habitats marqués du sceau du « non-ordinaire ». L'enjeu à la fin de cette étude est d'élargir le décalage du regard qui traverse l'ensemble des pages qui précèdent, auprès de situations plus difficiles à appréhender comme porteuses de logiques propres, et qui restent tributaires d'analyses par le manque et la vulnérabilité. Ce travail accomplira son rôle si le regard qu'il déploie et la méthode qu'il a adoptée, sont lancés auprès de toutes les autres formes d'habitats non-ordinaires. Son rôle sera incomplet s'il ne sert qu'à accorder la légitimité aux formes dont il a traité. Au contraire, il doit servir de relais pour aborder toutes formes d'habitats, jusqu'aux plus « difficiles à comprendre ». Si la lecture de cette thèse doit se prémunir d'une chose, c'est de séparer les habitats entre eux : en distinguant des habitats « dignes » de reconnaissance, d'habitats « indignes ». En prenant un panel déjà important d'habitats non-ordinaires, elle espère avoir contribué à montrer plusieurs logiques à l'œuvre, qui peuvent être élargies à d'autres formes. Ce qu'elle

montre, c'est qu'en écoutant les habitants, on accède aux raisons de la forme, et que ces raisons, pour ambiguës qu'elles puissent être, visent toujours à construire un repère pour habiter ce monde. Il faut lire cette thèse comme un appel à donner tout le crédit et la nuance qui accompagnent la prise en compte d'un habitat dans le sens fort du terme, celui d'un espace habité, c'est-à-dire investi par son habitat, qui est à la fois base et ressource, dans un double mouvement d'intériorité et d'ouverture vers l'extérieur (Morvan, in Paquot, 2007, Segaud, 1998, 2002). Il s'agit à la suite des autres travaux ayant pris les habitats non-ordinaires pour sujet, d'accorder à toutes les situations de logement le crédit de constituer un habitat pour son occupant, et de les inscrire dans un contexte sociétal large afin d'en saisir les enjeux. Aussi cette thèse milite-t-elle pour le fait d'étendre le fait d'habiter aux situations de logements inconnues ou paradoxales.

Pour la reconnaissance juridique des habitats non-ordinaires

La reconnaissance morale des habitats non-ordinaires peut être considérée comme la première étape pour leur reconnaissance juridique. Ce travail est parti de l'observation que le frein principal qui ralentit la prise en compte des habitats non-ordinaires, réside dans l'écart qu'ils présentent aux normes dominantes. C'est pourquoi cette étude a consisté à enquêter sur les motivations et les organisations en place, pour saisir les ressorts, et nuancer les oppositions, prêtées à des habitats qui déploient non seulement une logique viable, mais également qui peut être considérée comme une déclinaison des autres manières d'habiter et non comme des conditions « anormales ». Les logiques mises à jour invitent à adopter une vision graduelle des différents types de logement, plus qu'à dresser des séparations entre eux.

La reconnaissance juridique apparaît accessible une fois cette mise à égalité opérée. Elle reste pourtant une réalité difficile à atteindre, sur laquelle il me semble important de terminer ce travail. La difficulté de donner des réponses adaptées à l'existence des habitats non-ordinaires est en effet révélateur de la distance qui sépare plusieurs logiques, et de la difficulté à les faire se rencontrer.

Elle réside aussi dans la superposition de situations différentes, qui demandent chacune des traitements différents ; les besoins ne sont pas les mêmes entre des situations où est en jeu de l'inconfort, et des habitats où l'ensemble des éléments sont maîtrisés.

La reconnaissance juridique se heurte en outre aux freins de la gestion des territoires ruraux qui ont tendance à être « spécialisés » entre deux tendances : la muséification (conserver) et la production. Les habitats non-ordinaires confrontent les territoires ruraux car ils demandent à vivre sur place, en dehors des plans d'occupation des sols. Le cas de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes est exemplaire à ce sujet, en montrant un exemple d'occupation d'une ampleur inédite de terrains gelés à l'activité humaine, où est déployée une alternative sociétale intégrale. En habitant les terres destinées au futur aéroport, les occupants de la zone ont constitué une fourmilière d'activités et de projets sur des terrains non prévus à cet effet. Après l'abandon du projet d'aéroport, ils se sont retrouvés face à la révision du PLUI de la communauté de commune d'Erdre et Gesvres. Sur le plan de révision, les terrains de la ZAD sont présentés comme des terrains naturels, ce qui signifie qu'ils sont non habitables. Le silence opéré à l'endroit de la présence de plusieurs dizaines d'habitations non-ordinaires est significatif de la difficulté

rencontrée par les pouvoirs publics de statuer sur la présence d'habitats qui échappent à la destination prévue des sols. Les habitants de la ZAD font appel à une chose simple et pourtant inexistante dans les statuts des terrains : celle d'avoir le droit de vivre sur le lieu de leurs activités. Ils proposent d'habiter des zones agricoles ou naturelles, non en séparant les terrains agricoles des terrains constructibles qui leur seraient plus ou moins proches, mais en vivant sur les zones fichées sous la fonction agricole ou naturelle. Les habitats mis en jeu permettent en effet de combiner une double fonction, celle d'habiter et de cultiver ou d'élever. Ce sont des cabanes sans fondations, en bois, en terre, dans un arbre, en lisière de forêt, dans un bois, sur un terrain laissé nu. Habitats discrets, petits, démontables ou « compostables », les habitats de la ZAD permettent de voir sur un terrain conséquent les changements auxquels appellent les habitats non-ordinaires. Ils viennent battre en brèche la séparation opérée avec l'intensification de l'agriculture, qui a séparé le lieu de la production agricole du lieu de vie, en demandant à pouvoir habiter et travailler sur place. Ils proposent ainsi d'habiter ces zones interdites à l'habitation. Mais pas n'importe comment, pas en y coulant une chape de béton et en creusant des tranchées pour raccorder l'habitat aux réseaux ; par des formes d'habitats qui peuvent précisément être adaptés à ces zones, et renouvellent l'usage des territoires. Le combat mené par les habitants de la ZAD est suivi par d'autres ailleurs : devant la difficulté croissante pour de nombreux agriculteurs de vivre sur leur lieu de travail, la confédération paysanne milite pour le droit d'habiter sur le lieu de production. L'existence de tous les habitats non-ordinaires, dont cette thèse a donné un aperçu, demande d'appuyer ce combat, mais aussi de l'étendre à l'ensemble des habitats qui font vivre les territoires ruraux.

Ce travail a contribué à voir que les territoires ruraux, notamment de faible densité, sont le siège d'installations qui veulent vivre sur place, sur tous les plans. Le cas de la ZAD est particulièrement intéressant car il ne traite pas uniquement du droit à habiter sur place en cas d'activité agricole. Il milite pour le droit d'habiter les territoires ruraux à ceux qui les font vivre. Les habitats non-ordinaires contribuent à faire vivre ou revivre les territoires ruraux en aménageant des lieux de vie, en tirant des ressources sur place, en alimentant une vie locale. Ce que demandent ces habitats est de déspécialiser les campagnes, et d'ouvrir les séparations entre fonctions résidentielles, productives, et patrimoniales, pour penser des territoires polyfonctionnels et évolutifs.

Vers l'élaboration d'un statut de terrain réversible

Ce que demandent en dernier lieu les habitats non-ordinaires est l'élaboration d'un nouveau statut. Leur forme intermédiaire, entre habitats légers et solides, éphémères et pérennes, appelle à trouver un statut intermédiaire, entre les terrains agricoles ou naturels et les terrains constructibles. Si le fait d'être implantés sur des terrains naturels ou agricoles correspond souvent à une réalité économique d'accès à la terre, la nature des constructions engagées n'a pas besoin des conditions prêtées aux terrains constructibles. On a vu la sobriété endossée par certains habitats non-ordinaires, ou les solutions déployées, pour les connecter à une source d'énergie, au moyen de panneaux solaires, du rattachement à une source, un ruisseau de montagne, jusqu'au fait de cuisiner au feu de

bois à l'année. A l'aune des habitats non-ordinaires, ce que révèle le statut de terrain constructible est son inadaptation à des formes légères, dans leur assise et leur durée.

L'exemple de Copeaux Cabana est éloquent à ce niveau, car il montre l'ambigüité de la situation à laquelle se retrouvent confrontés les habitants en cours de régularisation. Les cabanes, construites sans autorisation sur un terrain agricole couvert de forêt, font l'objet d'une procédure de révision du PLU, et donnera normalement lieu à la transformation de 6000 m² de terrain agricole en terrain constructible. Cette solution, proposée par la mairie qui accepte de soutenir les habitants, est positive dans le fait de reconnaître a posteriori les habitats et de leur offrir la sécurité d'un statut pérenne. Néanmoins, elle constitue une solution partielle, la zone viabilisée ne comprenant pas toutes les cabanes, en plus de s'avérer inadaptée à la réalité vécue sur place. Le fait de faire passer le terrain agricole en terrain constructible signifie l'autorisation de déboiser les 3000 m² encore boisés dans lesquels se sont intégrées les cabanes. Sur le papier, la transformation du terrain signifie donc un déboisement que les habitants doivent compenser en replantant l'équivalent de ce qu'ils ont le droit de couper, même s'ils ne déboisent pas en réalité – car ce n'est pas leur intention. Le passage à un terrain constructible signifie en outre bien sûr l'augmentation de taxes et de charges, que les habitants acceptent de payer, mais qui, posées après coup, viennent donner une valeur déplacée à ce qui n'était qu'un terrain agricole au départ, et que n'a pas cherché le propriétaire des lieux. La régularisation du lieu pointe l'ambiguïté qui est le lot des habitats non-ordinaires : soit ils sont hors-cadre, soit ils sont récupérés par un cadre qui leur est inadapté. Ils ne peuvent pas bénéficier d'un statut intermédiaire dont ils auraient besoin. C'est pourquoi il apparaît essentiel de réfléchir à l'accompagnement des situations d'habitats irréguliers, qui n'ont pas besoin des conditions d'un statut constructible, tout en demandant de vivre sur les terrains défendus à l'habitation.

C'est dans ce cadre que l'association Halem (Habitants de logements éphémères et mobiles), avec l'aide d'autres acteurs associatifs et de terrain, travaille à l'élaboration d'un nouveau type de terrain qui soit réversible. Un tel statut de terrain constituerait le cadre intermédiaire dont ont besoin des habitats qui mettent en jeu d'autres besoins et conditions d'habitations à l'habitat conventionnel. Il permettrait en outre de dessiner une autre perspective pour les habitats non-ordinaires, pour lesquels la sécurité de pouvoir perdurer ne signifierait pas gommer toutes leurs différences, en leur demandant de rentrer dans les normes.

Inventer un nouveau statut pour le droit foncier est un combat vaste qui demande une endurance et des compétences juridiques qu'Halem continue de développer. Si la tâche apparaît ample, elle a la vertu de constituer une solution qui prenne en compte les spécificités des habitats non-ordinaires, et qui propose une réponse à l'endroit de leur irrégularité, en partant de la réalité qu'ils traversent. Elle ne cherche pas à réduire leur altérité, mais à faire exister leur différence dans un cadre légal qui évolue. Elle ne propose pas comme porte de sortie la récupération ou l'édulcoration, mais de conserver les propriétés de ces habitats – leur souplesse, la porosité avec les éléments extérieurs.

Les habitats non-ordinaires n'invitent pas à un petit combat. Ils demandent de faire évoluer les représentations de ce qui constitue un habitat digne et désirable, sécurisant et confortable, mais aussi de questionner ce qui autorise à habiter tel espace, et à user de discernement pour reconnaître l'apparition de formes innovantes. Le sujet porté par ces

habitats est un sujet à s'emparer à toutes les strates : habitants, acteurs associatifs, décideurs politiques. L'enjeu pour tous est de créer des espaces de concertation plutôt que d'affrontement. Un effort qui demande de baisser la garde sur ce que contiennent ces expériences. Changer le regard porté sur les habitats non-ordinaires peut passer par le fait de reconnaître leurs logiques, il peut aussi passer dans le fait de relever qu'ils ne sont pas des habitats qui cherchent à aller contre, mais à faire autrement. Leur combat est celui d'accompagner la formulation d'autres formes de vie.

Le regard porté sur les situations contenues dans ce travail ne peut pas nier qu'il y détecte des formes d'innovations sociales. La résistance rencontrée par les habitats non-ordinaires n'est pas étonnante dans le cadre d'une réflexion sur le changement social. L'innovation sociale ne passe-t-elle pas toujours pas des périodes de conflit et l'impossibilité de reconnaître ce qui deviendra ensuite une nouvelle référence ? Le temps de latence peut être long entre le fait de refuser la légitimité à une expérience et de la présenter comme modèle. Mon propos n'est pourtant pas de prêter aux habitats non-ordinaires le modèle de l'habitat de demain. L'effort de ce travail aura consisté à porter à réfléchir sur l'existence d'autres formes, qui font évoluer les représentations de ce qu'habiter veut dire, non seulement un lieu de vie, mais plus largement le monde. Constituer les habitats non-ordinaires en modèle est un risque à éviter, ces habitats ayant besoin de la souplesse de leur liberté, et de l'espace de l'expérimentation de ce qui n'a pas encore de forme déterminée. Au fond, ces habitats sont problématiques pour porter une réflexion à leur encontre, car leur définition est leur imprécision, habitats de l'entre-deux, du domaine du flou (Picon, 2001). Les regarder et les suivre est pourtant une tâche lancée à l'ensemble des acteurs qui rentrent en jeu dans la prise en compte de ces habitats, afin de leur donner des réponses adaptées. Cette thèse espère avoir montré que les habitats non-ordinaires constituent en effet un sujet appliqué pour penser le devenir de la ruralité qui se joue aujourd'hui.

Annexes

Annexe 1 : Synthèse de quelques parcours résidentiels

Nadia, Antras, Vallée du Biros : grandit à Lyon. Souhaite retrouver l'atmosphère de la ferme et de la campagne qu'elle a connu chez ses grands-parents en Charente, trouve un emploi aidé en Ariège dans une ferme qui fait du fromage de chèvre. Y passe deux ans, en partageant la vie communautaire. Souhaite partir et trouve une grange qu'on lui prête à 10 minutes de marche d'un village. Y reste trois mois. Se fait alors prêter une cabane en bois à 20 minutes de marche du village. Elle y reste quelques mois jusqu'à la fin de l'hiver. Pose ensuite une tente sur un terrain à côté. Elle vit dedans quelques années, en alternance avec des locations l'hiver au village. Elle fait un épisode de voyage à cheval, avant de louer une petite maison à Antras, sur le terrain de laquelle elle installe une yourte. C'est le moment où avec son compagnon ils achètent une grange en contrebas du village et commencent à la rénover. Lorsque je la rencontre, elle vit depuis 3 ans dans la yourte, et espère s'installer dans les deux prochaines années dans la grange.

Vincent, Irazein, Vallée du Biros : grandit en Normandie. Après une période de travail en intérim et de voyages, il visite l'Ariège. Il décide de rester à Ax-Les-Termes. Il part pour rejoindre un rassemblement de bergers, et s'arrête en route dans la vallée du Biros, où une personne qui le prend en stop lui parle du *wwoofing*. Il fait du wwoofing à Irazein, auprès d'une personne qui lui parle du terrain qu'il achète pour y installer un tipi. Il pose ensuite une tente sur l'emplacement, le temps qu'il construise sa première cabane. Il construit ensuite une seconde cabane dans laquelle il vit lorsque je le rencontre, et qu'il partage avec India, sa compagne, l'année suivante.

India, Irazein, Vallée du Biros : née en Angleterre, vit dans le Yorkshire, va s'installer à Berlin. Y fait de l'art et travaille comme bénévole dans une association de migrants. Elle rentre en Angleterre s'occuper de son père malade. Elle vit ensuite à Londres avec son frère. Lorsqu'elle entame une formation de plantes médicinales en Irlande, elle voit une annonce de *wwoofing* dans une ferme dans les Pyrénées. Elle arrive en Ariège dans la vallée de la Bellongue, et lors d'une virée en stop elle rencontre Vincent. Elle revient s'installer avec lui au retour d'une saison d'estive dans les Alpes où elle fait pour la première fois l'expérience de la vie en cabane.

Jérémy, Serre-Sur-Arget, Séronais : grandit dans le Saumurois. Il passe trois ans en Provence, où il vit en caravane. Il cherche une région plus pluvieuse, et se rend en Ariège. Il rencontre François chez qui il pose une caravane. Il y vit lorsque je le rencontre depuis 4 ans.

Marina, Montagagne, Séronais : fait ses études à Strasbourg. Elle vit d'abord en Aveyron avec le père de ses trois premiers enfants, avec qui elle rénove une grande et vieille bâtisse. Après leur séparation, elle se rend en Ariège sur les conseils d'une amie qui vit au Mas d'Azil et lui parle de la Bastide-de-Sérou. Elle arrive à Montagagne par l'entremise de la mairie qui lui indique qu'un logement communal est libre. Elle habite dans le logement « du lavoir », avant d'acheter le terrain

où se monte le Kaplouf. Elle est alors rejointe par Nico, qui vivait auparavant en Angleterre où il était informaticien.

Manon, Montagagne, Séronais : vit à Toulouse jusqu'à ses 26 ans, moment où elle rencontre les habitants de Copeaux Cabana. Menthé lui parle de la maison à louer près de chez ses parents en Corrèze, une maison au fond des bois, sans eau chaude et aux simples vitrages, dans laquelle elle s'installe quelques mois plus tard. Elle vit deux ans là-bas, avant de faire une formation de poterie dans la Nièvre. Elle a rencontré son compagnon entre temps et le rejoint sur son terrain en Ariège une fois sa formation finie. Ils vivent en yourte six mois, déménagent dans une petite maison puis accèdent au gîte communal. Thibault poursuit la construction de sa cabane, mais ils pensent rester dans le gîte à présent qu'ils sont parents.

Martin, Copeaux Cabana, Dordogne : grandit en Bretagne. Après une période d'alternance de petits boulots en intérim et de voyages, il commence une formation d'éducateur technique spécialisé qu'il abandonne six mois avant de passer le diplôme. Il vit chez ses parents durant toute cette période. Lorsqu'il revient d'un voyage au Népal qui dure 3 mois, il se rend en Ardèche visiter des amis chevriers, dont la femme est en congé maternité. Il les aide, se met à faire du pain, et découvre la charpente. Il commence une formation de charpente en Ardèche et pose une caravane chez ses amis chevriers. Il n'a ni l'eau ni l'électricité. Il rencontre Gilles à ce moment, et par son entremise Copeaux Cabana. Attiré par l'énergie du collectif de charpentiers, et invité par Gilles à poser sa caravane sur le terrain qu'il vient d'acquérir avec deux autres personnes, il déménage d'Ardèche. Il bouge assez vite sa caravane de la ferme de Gilles, dont la situation entre les propriétaires se révèle instable. Il demande alors à Rémi et Charline de construire une petite cabane sur leur terrain. Il conserve et améliore la caravane, qu'il ouvre sur un pan pour y coller une cabane.

Manou, Bernère, Vallée du Bernède, Massat : naît aux Figuets, dans la vallée du Bernède. Elle a quatorze ans lorsqu'elle rencontre Antoine, avec qui elle s'installe quelques centaines de mètres plus haut, dans la cabane qu'il construit. Lorsque je les rencontre, ils sont en train de construire une maison plus grande à 10 mètres des Figuets où vivent les parents de Manou. Ils commencent à y vivre à l'hiver 2019-2020.
L'été, ils vivent dans la cabane de vacher en haute montagne. La période s'étend de la fin mai pour Antoine, début juin pour Manou, à la mi-octobre. Leurs filles sont avec eux de juillet à octobre.

Barbara et Patrice, Les Figuets, Vallée du Bernède, Massat : Barbara est allemande, Patrice est français. Patrice achète les Figuets en 1977, où il s'installe avec Barbara. Ils ont ensemble 8 enfants qui grandissent sur place. Trois d'entre eux vivent encore dans la vallée à quelques centaines de mètres, deux autres sont à Massat.

Annexe 2 : Cartes mentales

Figure A.1 : carte mentale de Claire, Vallée de la Bellongue, donnée de terrain de M. Mialocq, 2017

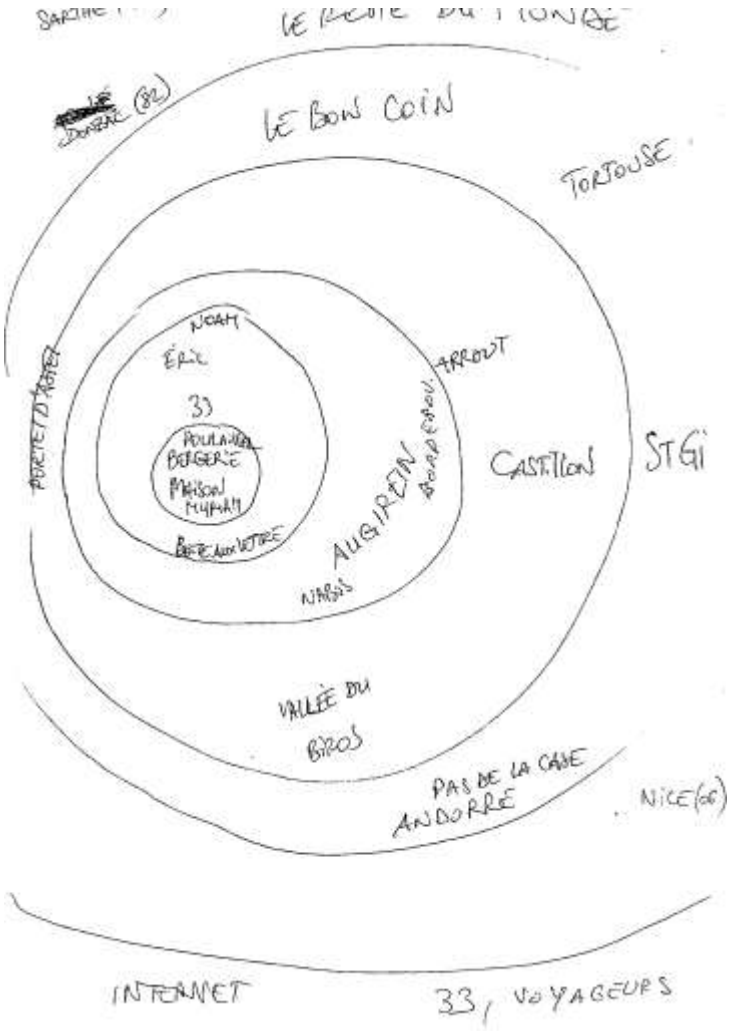


Figure A. 2 : carte mentale de Daniel, vallée de Bernède, données de terrain de M. Mialocq, 2017

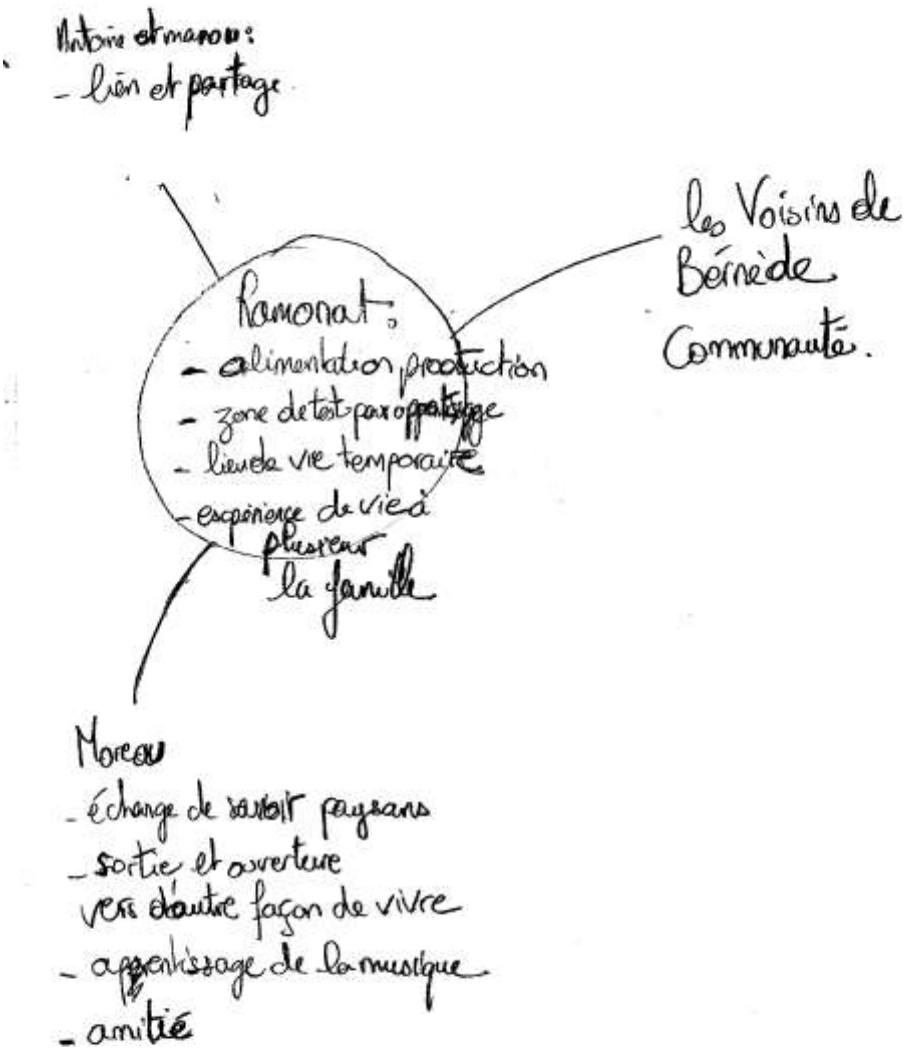


Figure A. 3 : Cartes mentales de Peter, Moureou, vallée de Massat, envoyées par courrier à M. Mialocq, 2018

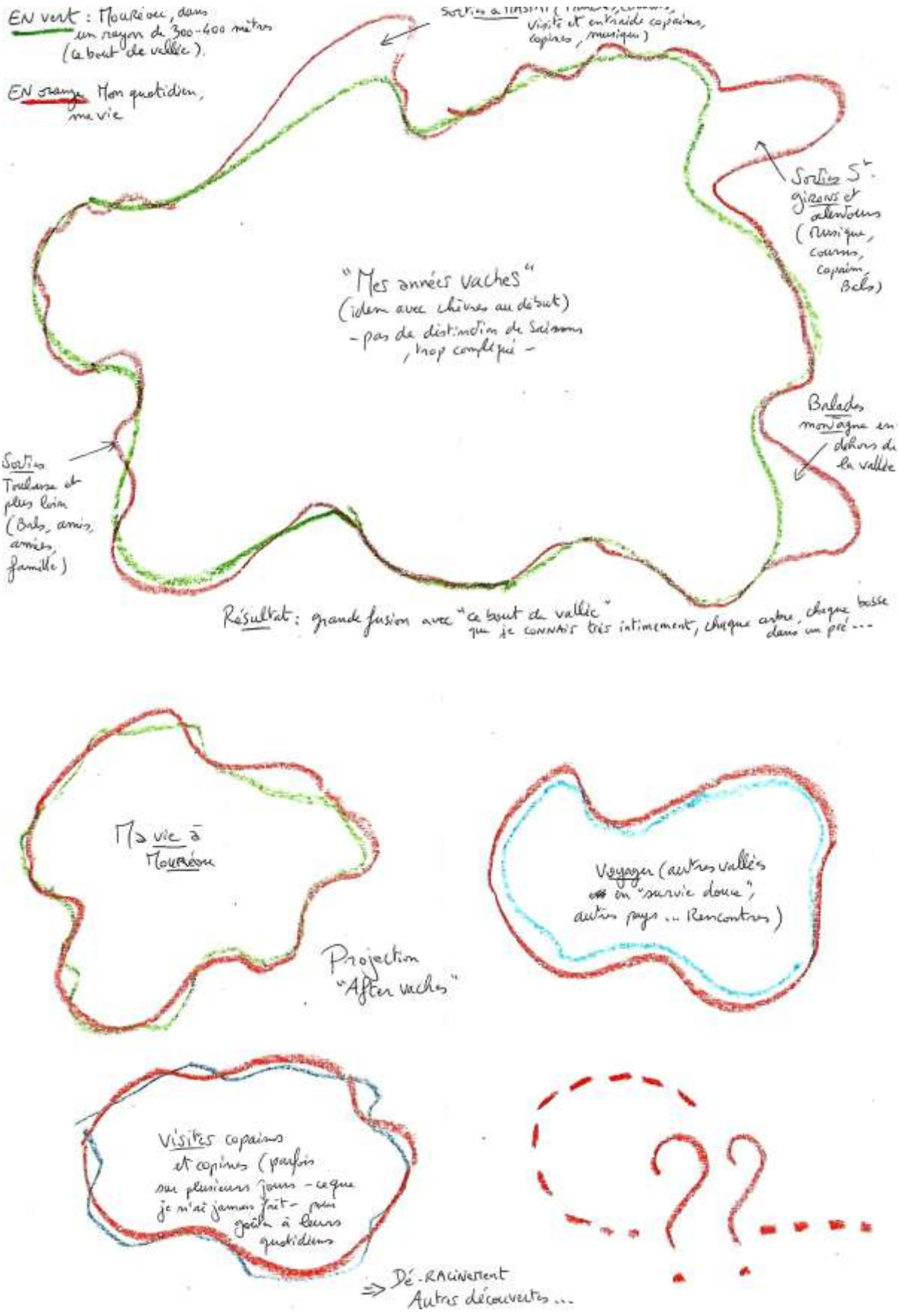
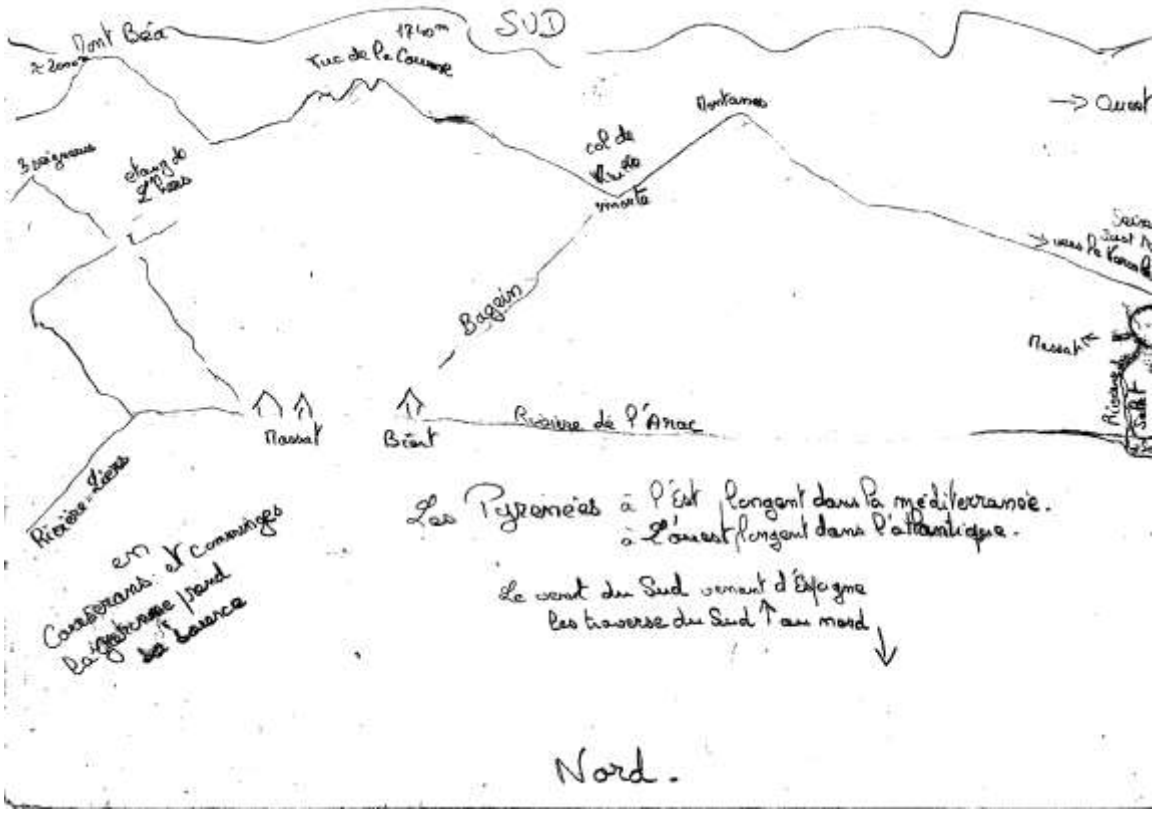
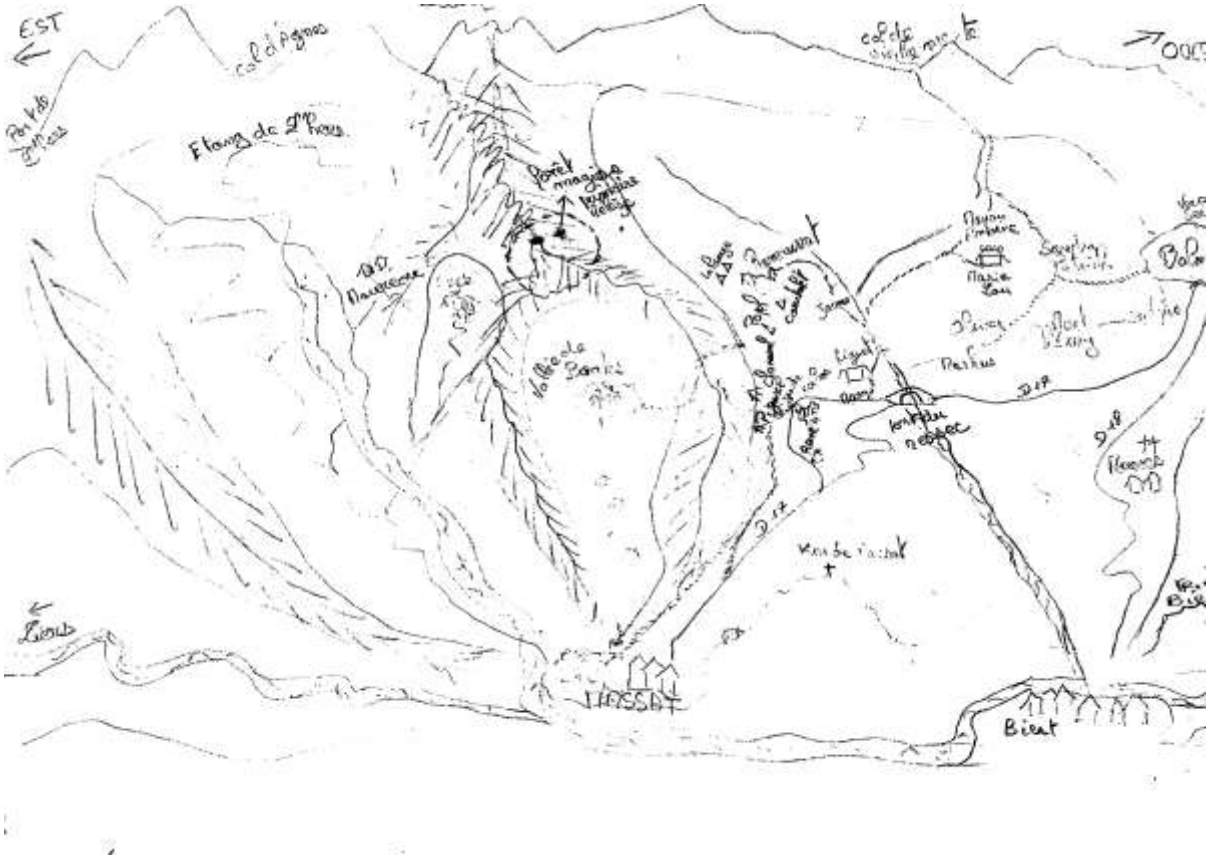


Figure A. 4 : cartes mentales de Patrice, vallée de Bernède, données de terrain de M. Mialocq, 2018





Annexe 3 : Courrier de Charline, Copeaux Cabana, 23 avril 2017

Avant Pagenal, il y a eu les bois, les cabanes perchées, les maisons cachées, le plus possible, enfouies dans mère nature, fondues et confondues. Les matériaux les plus nobles, la pierre, le bois, la terre, la chaux pour me sentir dehors/dedans, toujours... Et quand petite je devais rentrer dans ma chambre qui n'était pas aussi noble que ma cabane alors c'est mère nature qui venait dormir avec moi. Des poissons morts dans mes placards, des phasmes, des fleurs, des coccinelles, des chatons, du lierre partout… Mon herbier Plus j'ai grandi, plus mes habitats on rétrécis. Permettant de faire le vide, de garder l'essentiel et d'être au maximum dehors. Ce que j'aime le plus en termes d'habitat c'est être dehors/dedans. Grace aux vitres et aux appentis. Et ce que j'apprécie aussi beaucoup c'est un espace tout ouvert à l'intérieur avec seulement des différences de niveau pour limiter les espaces. Je ne me suis jamais senti chez moi avant d'arriver à Pagenal, là où "officiellement" je ne suis pas chez moi.

Avant il y a eu Chez mes parents, Chez mes colloques, Chez mon copain... A priori j'étais chez moi mais je me suis toujours sentie Chez eux. Quand tu partages ton espace tu n'es pas vraiment chez toi en tout cas pas seulement donc il te manque un bout pour être ou te sentir chez toi réellement. Et puis là à Pagenal, un type te dit que puisqu'il t'apprécie et que le collectif aussi et bien tu es chez toi. Et là bizarrement ça marche. Pourquoi? Peut-être parce qu'il n'a aucun comportement de possession ni de propriétaire. Qu'il demande toujours notre avis, notre point de vue, nos envies. Et aussi parce que nous avons tous ou presque un habitat qui nous est propre. Dans lequel nous nous invitons que très rarement les uns les autres. Comme un jardin secret réservé à la solitude et à la vie privée. Venant faire souffler et respirer un peu d'air quant à la vie en collectif. Ces habitats son choisis, agencés, réorganisés, agrandis, orientés et situés avec soin dans l'espace de Pagenal... Ici, j'aime l'esprit de la "tribu". D'une grande famille choisie, mais choisie plus ou moins. Parce que dans une tribu c'est quand même le collectif, l'ensemble qui l'emporte. Si tu te dis tiens cette personne bof je n'ai pas très envie de la voir ici, mais que tu sens que pour le reste du collectif c'est une évidence, alors tu dis rien parque tu fais confiance. Tu sais au fond de toi que tu vas changer d'avis et que les autres savent déjà pourquoi cette personne a sa place ici. J'aime bien nos différences aussi. Mais le fait que pour nous tous, dans le fond ça n'est pas du tout du tout hors norme de vivre ici. Bien au contraire. Ici nous ne devons nous venter de rien... ce que nous vivons est juste "normal" selon moi. Pas dans le sens d'une norme établi mais d'une norme interne et propre qui semble instinctive puis tout à fait logique quand on prend le temps de regarder au fond de quoi nous sommes faits. Mais j'aime le fait qu'il n'y ait pas ou peu de revendications ici. Chacun fait bien comme il veut mais nous c'est assumé, c'est comme ça! Il y a beaucoup d'influence ici. C'est dingue comme on peut s'inspirer mutuellement et se donner envie de faire les choses bien quand on voit quelqu'un qui est généreux, rêveur, foufou...

Difficile par contre de ne pas se laisser déborder par la vie de groupe. Ici je ne lis presque plus, je ne suis plus assez seule, je n'entretiens pas assez mes relations familiales et extérieures, je me sens toujours débordée...et je ne réfléchis plus autant qu'avant parce qu'en groupe, souvent les discutions ne volent pas très haut. Avec Rémi on se comprend bien puisqu'on vit la même chose et notre équilibre sera de vivre tout près du collectif mais plus dedans. Pour faire un réel choix d'y pénétrer à chaque fois.

Ce que j'aime en Dordogne c'est le côté vallonné mais pas trop, vert mais varié. Les falaises qui nous rappellent qu'avant nous il y a eu et qu'après nous il y aura... Que ce petit lapse de temps où nous sommes là pour admirer le vivant et bien c'est un tout mais aussi un presque rien. De quoi donner le goût de foncer, de prendre des risques, d'oser puisqu'après tout, ce que nous avons à perdre est à la fois beaucoup mais surtout presque rien. J'aime me dire que chaque touriste pourrait être mon frère ou ma mère et que j'aimerais qu'ils soient bien. Que s'ils choisissent la Dordogne plutôt que la côte c'est déjà pas

si mal... Que je ne suis pas plus chez moi qu'eux... J'aime pouvoir me baigner plusieurs fois par jours ici... Sentir qu'on est sur la terre des chevaux…

Annexe 4. Grille de travail de terrain

HABITAT

- **situation** géographique habitat
Plaine, piémont, montagne ?
Interroger l'incidence sur la manière d'habiter

- **type** d'habitat
Léger, solide
Statut juridique
Certains habitats sont régularisés : a priori intérêt moindre pour mon étude. Mais c'est le profil de l'habitant qui va me garder ou pas. Ex bergère qui a vécu en caravane, vient d'acheter un zome cadastré, mais des antécédents d'habitat hors-norme, et se décrit « marginale », ce qui va m'interpeller.

- **discours** sur l'habitat ou absence de discours
Comment on parle (ou pas) de son habitat.
Ce que le fait d'en parler, ou le soin accordé, signale.
Quelle valeur de l'habitat, quelles fonctions (utilitaire, esthétique, symbolique, énergétique…)

- **Organisation** habitat
Collective, familiale, individuelle
Quelles organisations « hors-normes » ?
Déclinaison des organisations (ex : organisation collective où individu prime, quels endroits où il y a du collectif/de l'individuel/du privé ?)

- **Occupation** de l'habitat
Saisonnière, permanente
Un héliotropisme de l'HHN ?
Quand on n'y est pas, rupture ou continuité dans un autre habitat ?

HABITANTS

- **profil**
Âge, études, provenance géographique et sociale, revenus économiques
Antériorité en Ariège ?
Ce qu'ils faisaient avant d'arriver en Ariège

- **motivations**

De l'habitat
Du milieu rural
… Où percent des aspirations *de vie*. L'habitat permet de remonter à des motivations plus larges.

- la question du **choix**
Dans quelle mesure est pertinente pour distinguer les situations d'habitats « hors-normes » ? Car un choix toujours sous contrainte d'un contexte, et tous ne partent pas du même contexte.

- (attentive aux) **codes**
Vestimentaires, alimentaires, de langage, de présentation de soi

RAPPORTS au :

- **travail**
Un statut ou pas, salarié ou pas, saisonnier...
Déclinaison de rapports au travail : refus de travailler/aménager le travail (paysannerie, travail indépendant, saisonnalité)

- **argent**
Rejeté/recherché/critiqué/manquant/collectivisé…
Compte en banque ?

- **mobilité**
Quotidienne/ponctuelle
Utilitaire (courses) / de loisir / de sociabilité
Distances parcourues
Moyen de transport (véhicule/pieds/vélo)
Perception mobilité : se sentir enfermé / éviter de sortir

- **ville**
Quelle ville, taille
Distance de la ville la plus proche
Recours régulier/ponctuel/très rare
Nature du recours (utilitaire, loisir, sociabilité)

- **alimentation**
Nature des produits : auto-produits (quantité ?), bio, de grande distribution
Coût/récup'/pratiques de contournement (troc, vol)
Importance des produits ou pas
Régime particulier (manger beaucoup de cru)

- **soins**

Connaissances médecine parallèle, douce, naturelle
(Dés)affiliation sécurité sociale et mutuelle
Usage médecine conventionnelle

- voisinage / **insertion locale**
Être entouré ou isolé
Se poser la question de son insertion dans le milieu local, en souffrir, ou y être indifférent.
Être élu municipal et conséquences

- **culture** et **loisirs**
Des loisirs ? Ou une absence particulière. (car plus de distinction travail/loisir)
Quel rapport à la culture « dominante » ? Une contre-culture ?

- **école**
Une préoccupation ?
École à la maison, école alternative, école publique
Ce qu'on met en priorité : un certain enseignement, ou la proximité.
Critique de la société en filigrane.

- **rythme**
Absence de rythme, ou son propre rythme ?
Quelle organisation de la journée / de la vie seul ou à plusieurs, quand elle n'est plus rythmée par le travail pour l'extérieur ?

- **réseau**
Inscription dans un réseau ?
Quels réseaux : relationnel, de pratiques, de consommation (achats groupés) ?
Informalité et consistance du réseau. Par quoi il passe. Incidences du réseau dans l'installation.

- « **système** »
(Dés)affiliation assurances, déclaration travail ou au noir

Annexe 5. Grille questionnaire Montagagne

a. Données démographiques :

Age : Sexe : M □ F □
Situation : célibataire, en couple, enfants.....
Origine géographique : ….....
Activité et statut : ….....

En emploi □ Sans emploi □ En reconversion □ Père/Mère au foyer □ A la retraite □
Autres □

Si vous êtes originaire de Montagagne aller à la question c)

b. Arrivée à Montagagne :

Date d'arrivée : .....
D'où arriviez-vous ? Votre trajectoire d'arrivée *(ville, situation logement, situation professionnelle)*

Comment avez-vous connu Montagagne ?

Pourquoi êtes-vous venu vous installer à Montagagne ? *[raisons d'installations, atouts]*
□ La montagne
□ La ruralité
□ L'Ariège
□ Le village : intervient dans les critères de sélection du lieu de vie ? Sa situation géo? Sa taille ? Les services disponibles ? *(école, logement, mairie....)* Son environnement ? La relation humaine ?
□ Le travail ou votre projet pro ? Si oui lequel ?
□ Un projet de vie ? Si oui lequel ?
□ Autre chose, préciser

c. Présence à Montagagne :

Vous habitez Montagagne en tant que résident :
Permanent □ Secondaire □ Autre □ *(de passage, temporairement logé chez quelqu'un…)*

Comment y êtes-vous présent ?
□ Dans l'année :
□ Dans la semaine :
□ Dans la journée :
Quelles sont vos activités ?

Nature et Fréquence de vos déplacements :

d. Rapport à l'habitat :

Vous êtes : Locataire □ Propriétaire □ Hébergé(e) □ Autre □

Dans quel type d'habitat vivez-vous ?
Quels avantages lui trouvez-vous ?
Quels inconvénients ?
Etes-vous satisfait(e) de votre habitat ?
Très satisfait □ Satisfait □ Moyennement satisfait □ peu satisfait □

Correspond-t-il à vos attentes ? A ce que vous vouliez trouver en arrivant ici ?
Avez-vous changé d'habitat depuis que vous êtes arrivé à Montagagne ?
Avez-vous des besoins/attentes /projets en matière d'habitat ?

Lesquels ?

e. vivre à Montagagne

Quelle qualité de vie trouvez-vous au fait de vivre à Montagagne ?
Quels écueils ?

Etes-vous satisfait de cette qualité de vie ?
Très satisfait □ Satisfait □ Moyennement satisfait □ peu satisfait □
Pourquoi ?
Est-ce que vos revenus vous suffisent pour votre style de vie ?
Que pourriez-vous faire pour contribuer à l'amélioration de votre qualité de vie ?
(Développer sur les moyens d'y accéder)
Avez-vous des projets ? Nature des projets et où (au village, à l'extérieur)

f. Lien à Montagagne

Pour vous un village c'est quoi ?

Vivre dans un village, est-ce important pour vous ?
Oui □ Non □
Pourquoi ?

Vous diriez de Montagagne que c'est un village :
Quels sentiments vous lient à Montagagne ?
Avez-vous le sentiment aujourd'hui de contribuer à la vie du village ? Oui□ Non □
Pourquoi ? comment ? À quelles occasions ?
Pensez-vous que c'est important pour la vie d'un village que les habitants puissent s'impliquer ?
Oui□ Non □
Comment ?

g. Fonctionnement de la commune

Portez-vous un intérêt à l'échelle communale ?
Oui □ Non □

Vous sentez-vous concerné/êtes-vous intéressé, par le fonctionnement de la commune ?
Oui □ Non □

Si oui à quels niveaux :
□ Les questions techniques ? *(Entretien voirie, logements, réseau de l'eau.....)*
□ La gestion ? *(Fonctionnement, budget, conseil municipal…)*
□ Les enjeux politiques de la commune ? (*Représentativité extérieure, développement...)*
□ Autres niveaux :

Pensez-vous que vous pourriez participer à la vie de la commune autrement qu'aujourd'hui ?
Si oui comment ?

h. L'avenir de/à Montagagne :

L'avenir de Montagagne, comment vous y voyiez-vous ?
Pensez-vous rester à Montagagne ?
Oui □ Non □ Ne sait pas □
Pourquoi ?

Evolution de la commune :
Pensez-vous important que Montagagne reste une commune ?
Pourquoi ?
Quel développement souhaiteriez-vous pour elle ?

Fonctionnement :
Avez-vous des propositions de fonctionnement ?
Avez-vous des endroits d'engagement (associatif, politique, culturel) ?
A quelle échelle ?

Bibliographie

.

AGIER, Michel, 2007, *L'invention de la ville : banlieues, townships, invasions et favelas*, Amsterdam, Ed. des archives contemporaines.

ALLENS (d'), Gaspard, LECLAIR, Lucile, 2016, *Les Néo-paysans*, Le Seuil.

ALRIQ, Etienne, 2012, « Habiter, la forme et le fond », *in* RELIER, *Regards croisés sur l'habitat léger et mobile*.

Avec nos sabots : la campagne rêvée et convoitée. Paris, Diffusion Le Seuil, 1978.

BEAUD, Stéphane et WEBER, Florence, 2010, *Guide de l'enquête de terrain produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.

BERARD, Isabelle, BIGOT, Régis, HATCHUEL, Georges, 2001, Les français et l'espace rural, CREDOC.

BERTHOD-WURMSER, Marianne, OLLIVIER, Roland, RAYMOND, Michel, VILLERS, Sophie, FABRE, Dominique, 2009, *Pauvreté, précarité, solidarité en milieu rural, Rapport de l'Inspection Générale des Affaires Sociales (IGAS)*, Conseil général de l'agriculture, de l'alimentation et des espaces ruraux.

BETEILLE, Roger, 1981, *La France Du Vide,* Paris, Librairies techniques.

BONINI, Nathalie, CLAVAIROLLE, Françoise, 2004, « La « néo-ruralité » comme recherche de nouvelles formes de bien-être », *Informations sociales,* n°114.

BOUILLON, Florence et AGIER, Michel, 2009, *Les mondes du squat : anthropologie d'un habitat précaire,* Paris, Presses Universitaires de France.

BRUN, Bernard, 2000, *Cabanes, Cabanons et Campements : Formes Sociales et Rapports à La Nature En Habitat Temporaire,* Châteauneuf de Grasse, Bergier.

BRUNETEAUX, Patrick, et LANZARINI, Corinne, 1998, "Les entretiens informels." *Sociétés contemporaines* 30, no. 1, pp. 157-80.

CANGUILHEM, Georges, 1966, *Le normal et le pathologique,* Paris, PUF.

CEFAI, Daniel, ed, 2003, *L'enquête de terrain*, Recherches, Paris, La Découverte.

CHEVALIER, Michel, 1981, "Les Phénomènes Néo-Ruraux." *L'espace Géographique*, no. 1, pp. 33-47.

CINGOLANI, Patrick, 2005, *La précarité,* Paris, PUF.

CLAUDOT-HAWAD, Hélène, 2011, « Avoir de la cendre », *Techniques & Culture*, 56, pp. 78-97.

COGNARD, Françoise, 2010, " « Migrations d'agrément » et nouveaux habitants dans les moyennes montagnes françaises : de la recomposition sociale au développement territorial, l'exemple du Diois, du Morvan et du Séronais », thèse de Doctorat.

Colloque Franco-Espagnol de Géographie Rurale, ed. *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité : actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix, 15-16 septembre 2004*, Ceramac 23, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2007.

COUSIN, Grégoire et LOISEAU, Gaëlla, 2016, *Actualité de l'habitat Temporaire ; de l'habitat Rêvé à l'habitat Contraint*, TERRA-HN-éditions.

DAVID, Clément, 2012, « Gentrification et immigration choisie dans nos campagnes : la place de l'habitat léger », in RELIER, *Regards croisés sur l'habitat léger et mobile*.

DEPRAZ, Samuel, 2017, *La France des marges : géographie des espaces "autres",* Malakoff, Armand Colin.

DOBIGNY, Laurence, 2012, « Produire et échanger localement son énergie. Dynamiques et solidarités à l'œuvre dans les communes rurales. », in PAPY, François, MATHIEU, Nicole, FERAULT, Christian et HERVIEU, Bertrand, *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*, Versailles, Quae éd.

EIZNER, Nicole, 1978, « Le rétro : un certain goût de lenteur », *in Avec nos sabots : la campagne rêvée et convoitée.* Paris, Diffusion Le Seuil.

FAVRET-SAADA, Jeanne, 1977, *Les mots, la mort, les sorts*. Collection Folio Essais 3, Paris, Gallimard.

FOUCAULT, Michel, 2004, « Des espaces autres », *Empan* 54, n°2.

GILBERT, Yves, 2010, "Migrations urbaines en milieu rural : diversification sociale et recomposition du politique." *Espaces et sociétés* 143, no. 3.

GIROUD, Matthieu, 2007, "Résister en habitant ? Renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne)," Thèse de Doctorat.

GRESILLON, Etienne, ALEXANDRE, Frédéric et SAJALOLI, Bertrand, 2016, *La France des marges,* Malakoff, Armand Colin.

GRISON, Jean-Baptiste, 2012, *Les très petites communes en France : héritage sans avenir ou modèle original ?* Clermont-Ferrand, Presses Universitaires, Blaise Pascal.

HERVIEU, Bertrand, 1978, « Le village mort-vivant », in *Avec nos sabots : la campagne rêvée et convoitée.* Paris, Diffusion Le Seuil.

HERVIEU, Bertrand et LEGER, Danièle, 1978, « Les immigrés de l'utopie », in *Avec nos sabots : la campagne rêvée et convoitée.* Paris, Diffusion Le Seuil.

HERVIEU-LEGER, Danièle et HERVIEU, Bertrand, 2005 (1ere édition 1978), *Le retour à la nature : au fond de la forêt, l'Etat ; (précédé de) Les néoruraux, trente ans après*. La Tour-d'Aigues (Vaucluse): Ed. de l'Aube.

HERVIEU, Bertrand et VIARD, Jean, 1996, *Au Bonheur Des Campagnes (et Des Provinces),* La Tour d'Aigues, L'Aube.

HERVIEU, Bertrand et VIARD, Jean, 2001, *L'archipel Paysan : La Fin de La République Agricole,* La Tour d'Aigues, L'Aube.

HOCHEDEZ, Camille et MIALOCQ, Madeleine, 2015, "Précarités et marginalités en milieu rural : Introduction", *Pour* 225.

HUSSON, Jean-Pierre, 2008, *Envies de campagne : les territoires ruraux français,* Paris, Ellipses.

ILLOUZ, Eva, 2012, *Pourquoi l'amour fait mal : l'expérience amoureuse dans la modernité*, La couleur des idées, Paris : Éd. du Seuil.

JEAN, Yves et RIEUTORT, Laurent, 2018, *Les espaces ruraux en France,* A. Colin.

JEANJEAN, Agnès, SENEPART, Ingrid, 2011, *Habiter le temporaire : habitations de fortune, mobiles et éphémères,* Paris, La Maison des Sciences de l'Homme.

KAYSER, Bernard, 1989, *La Renaissance Rurale : Sociologie des campagnes du monde occidental,* Paris, A. Colin.

LE MARCHAND, Arnaud, 2009, "L'habitat « non-ordinaire » et la ville post-fordiste." *Multitudes* 37–38, no. 2.

LE MARCHAND, Arnaud, 2011, *Enclaves Nomades : habitat et travail mobiles,* Bellecombe-en-Bauges, Croquant.

LION, Gaspard, 2015, *Incertaines demeures : enquête sur l'habitat précaire,* Montrouge, Bayard.

LION, Gaspard, 2018, « Habiter en camping. Trajectoires de membres des classes populaires dans le logement non ordinaire », Thèse de Doctorat.

LUSSAULT, Michel, 2007, « Habiter, du lieu au monde. Réflexions géographiques sur l'habitat humain », in PAQUOT, Thierry, LUSSAULT, Michel, YOUNES, Christiane, 2007, *Habiter, le propre de l'humain : Villes, Territoires et Philosophie,* Paris, La Découverte.

LUZE (de), Hubert, et HESS, Rémi, 1997, *L'Ethnométhodologie*, Paris, Anthropos.

MACLOUF, Pierre, et Association des ruralistes français, 1986, *La pauvreté dans le monde rural*, Paris, A.R.F. Éditions.

MARPSAT Maryse, 2009b, *Les formes marginales de logement. Etude bibliographique et méthodologique de la prise en compte du logement non ordinaire*, Paris, Ined.

MARTIN, Niels, et BOURDEAU, Philippe, 2012, *Les Migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, Tourismes et Sociétés, Paris, L'Harmattan.

MATHIEU, Nicole, 1997, "Les enjeux de l'approche géographique de l'exclusion sociale." *Économie rurale* 242, no. 1, pp. 21-27.

MATHIEU, Nicole, 1998, "La notion de rural et les rapports ville-campagne en France Les années quatre-vingt-dix." *Économie rurale* 247, no. 1, pp. 11-20.

MATHIEU, Nicole, 2004, "Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'éden rêvé et recréé." *Strates* 11.

MATHIEU, Nicole, 2007, « Trente ans de réflexions et de travaux sur les campagnes de faible densité », *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité : actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix, 15-16 septembre 2004*, Ceramac 23, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

MENDRAS, Henri, 1967, *La Fin Des Paysans,* Paris*,* SEDEIS.

MESINI, Béatrice, 2004, "Résistances et Alternatives Rurales à La Mondialisation." *Etudes Rurales* n° 169-170, pp. 43-59.

MESINI, Béatrice, 2007, « Habiter dans les campagnes de faible densité « Une terre, un toit : lutte planétaire », *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité : actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix, 15-16 septembre 2004*, Ceramac 23, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

MESINI, Béatrice, 2011, « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère ? », *Techniques & Culture*, 56, pp. 148-165.

MIALOCQ, Madeleine, 2015, "Habiter un logement dit précaire : Retour sur des expériences vécues dans les grottes occupées de Grenade." *Pour* 225.

MIALOCQ, Madeleine, 2015, "Ces savoir-faire anciens qui perdurent : Le collectif de charpentiers CopeauXcabana (Dordogne)." *Pour* 226.

MOREL-BROCHET, Annabelle, ORTAR, Nathalie et BERGER, Martine, 2012, *La fabrique des modes d'habiter : homme, lieux et milieux de vie*. Paris, L'Harmattan.

MORVAN, Yoann, 2007, « L'habiter et l'économie domestique à l'ère de l'urbain généralisé. En lisant Levinas », in PAQUOT, Thierry, LUSSAULT, Michel, YOUNES, Christiane, 2007, *Habiter, le propre de l'humain : Villes, Territoires et Philosophie,* Paris, La Découverte.

PAGES, Alexandre, 2011, *La pauvreté en milieu rural,* Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

PAGES, Alexandre, 2015, "Pauvreté et précarités en milieu rural : Retour sur expérience et essai de mise en perspective." *Pour* 225.

PAPY, François, MATHIEU, Nicole, FERAULT, Christian et HERVIEU, Bertrand, 2012, *Nouveaux rapports à la nature dans les campagnes*. Versailles, Quae.

PAQUOT, Thierry, LUSSAULT, Michel, YOUNES, Christiane, 2007, *Habiter, le propre de l'humain : Villes, Territoires et Philosophie,* Paris, La Découverte.

PAUGAM, Serge, 2011, *La disqualification sociale : essai sur la nouvelle pauvreté,* Paris, PUF.

PAUGAM, Serge, 2013, *Les formes élémentaires de la pauvreté,* Paris, PUF.

PERRIER-CORNET, Philippe, 2002, *Repenser Les Campagnes,* La Tour-d'Aigues, Aube.

PETONNET, Colette, 1970, "Réflexions au sujet de la ville vue par en dessous." *L'année Sociologique*

PETONNET, Colette, 1982, "L'Observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien." *L'Homme* 22, no. 4, pp. 37-47.

PICHON, Pascale, 2007, « De l'habitat précaire à l'habitat indigne : les politiques publiques en question », in LAFLAMME, Valérie, LEVY-VROELANT, Claire, ROBERTSON, Douglas et SMYTH, Jim (dir.), *Le logement précaire en Europe. Aux marges du palais*, l'Harmattan, pp. 417-427

PICON, Bernard, 2001, "Les cabanes de l'entre-deux mondes, conclusion." *in Cabanes, Cabanons et Campements*, Travaux de la Société d'Ecologie Humaine, Ed. de Bergier.

PILLEBOUE, Jean, 2007, « Les « Journées rurales », prélude au colloque Ariège 2004 ou la modernité au cœur des campagnes de faible densité », *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité : actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix, 15-16 septembre 2004*, Ceramac 23, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

PISTRE, Pierre, 2012, "Renouveaux Des Campagnes Françaises : Évolutions Démographiques, Dynamiques Spatiales et Recompositions Sociales", thèse de Doctorat.

PRUVOST, Geneviève, 2013, "L'alternative écologique : Vivre et travailler autrement." *Terrain*, n°60.

PRUVOST, Geneviève, 2015, "Faire village autrement : Des communautés introuvables aux réseaux d'habitats légers." *Socio-anthropologie*, no. 32, pp. 21–39.

PRUVOST, Geneviève, 2017a "Dépenser moins pour vivre mieux. Le cas de boulangers paysans vivant en yourte." *Revue des politiques sociales et familiales* 123, no. 1, pp. 105–19.

PRUVOST, Geneviève, 2017b, "Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014)." *Politix* n° 117, no. 1.

RADKOWSKI (de), Georges Hubert, 2002, *Anthropologie de l'habiter : vers le nomadisme,* Paris, Presses universitaires de France.

RAYMOND, Stéphanie, 2007, « « Retour à la campagne » et gentrification rurale : réflexion sur l'accès au foncier rural », *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité : actes du colloque franco-*

espagnol de géographie rurale, Foix, 15-16 septembre 2004, Ceramac 23, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

RELIER, 2012, *Regards croisés sur l'habitat léger et mobile*.

RICHARD, Frédéric, DELLIER, Julien, 2004, "Environnements, migrations et recompositions sociales des campagnes limousines : l'exemple du PNR de Millevaches," hal-00928602.

RICHARD, Frédéric, TOMMASI, Greta, et DELLIER, Julien, 2014, " « Migration, Environnement et Gentrification Rurale En Montagne Limousine » " *Revue de Géographie Alpine*.

RIEUTORT, Laurent, 2017, "La ruralité en France : des potentiels oubliés ?" *Population & Avenir* 731, no. 1.

SCHWARTZ, Olivier, 2012, *Le monde privé des ouvriers,* Paris, PUF.

SEGAUD, Marion, BONLAVET, Catherine et BRUN, Jacques, 1998, *Logement et habitat : l'état des savoirs,* Paris, La Découverte.

SEGAUD, Marion, BRUN, Jacques et DRIANT, J.C., 2002, *Dictionnaire critique de l'habitat et du logement,* Paris: Colin.

SIMARD, Myriam, 2011, *Transformation des campagnes et nouvelles populations rurales au Québec et en France : une introduction,* Revue Canadienne des sciences régionales.

STOCK, Mathis, 2004, "L'habiter comme pratique des lieux géographiques", *EspacesTemps.net* http://www.espacestemps.net/articles/habiter-comme-pratique-des-lieux-geographiques/.

STOCK, Mathis, 2007, « Théorie de l'habiter. Questionnements », in PAQUOT, Thierry, LUSSAULT, Michel, YOUNES, Christiane, 2007, *Habiter, le propre de l'humain : Villes, Territoires et Philosophie,* Paris, La Découverte.

TOMMASI, Greta, 2014, "Habiter Des Campagnes Plurielles : Mobilités et Territoires Dans Les Espaces Ruraux (Sierra de Albarracín et Limousin)," Thèse de Doctorat.

VIDAL, Aude, et NARDO, 2017, *Égologie : écologie, individualisme et course au bonheur*, Grenoble, le Monde à l'envers.

Liste des figures

Figure 1.1 : « Typologie des campagnes (Datar, 2011) », source : Pierre Pistre et Frédéric Richard pour Géoconfluences, 2018. 25

Figure 3.1 : Carte des six sites de terrains, source : Google Earth, M. Lee et M. Mialocq, 2019 79

Figure 3.2 : Carte des sites en Ariège, source : Google Earth, M. Lee et M. Mialocq, 2019 ... 79

Figure 3.3 : Tableau de synthèse des lieux concernés par l'étude et du nombre de personnes enquêtées, M. Mialocq, 2019 80

Figure 3.4 : Tableau de synthèse des principales personnes rencontrées, M. Mialocq, 2019 .. 84

Figure 4.1. Tableau de synthèse des types d'habitats selon les milieux de vie, M. Lee et M. Mialocq, 2019 99

Figure 5.1. Fleur des facteurs rentrant en compte dans les trajectoires, M. Mialocq, 2019 ... 128

Figure 5.2. Les motivations : à la croisée de grands pôles positifs et négatifs, M. Mialocq, 2019 138

Figure 5.3. Fleur des motivations, M.Mialocq, 2019 143

Figure 5.4. Une « qualité de vie » recherchée sur plusieurs plans, M. Mialocq, 2019 146

Figure 6.1 : Synthèse des activités au long de l'année selon les saisons, Peter, vallée de Massat. Source : enquêtes de terrain réalisées par M.Mialocq, 2018 169

Figure 6.2. Tableau de synthèse de la présentation du quotidien à l'année de Manou, Ariège, vallée de Massat. Source enquêtes de terrains réalisées par M.Mialocq 2018 172

Figure 6.3. Carte mentale de Patrice, vallée du Bernède, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017 176

Figure 6.4 : Carte mentale de Sam, vallée de la Bellongue, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017 177

Figure 7.1. Carte mentale, Jérémy, Séronais, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2018 215

Figure 7.2. Carte mentale de Marina, Kaplouf, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2018 218

Figure 7.3. Représentation synthétique de l'inscription spatiale de Vincent, M. Mialocq, 2018 219

Figure 8.1. De gauche à droite et de haut en bas : cartes mentales 1, 2 et 3 de Menthé, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017 254

Figure 8.2. Carte mentale de Charline, source : enquêtes de terrain réalisées par M. Mialocq, 2017 258

Figure 9. Tableau de l'évolution démographique de Montagagne, sources : Wikipedia, Ldh/EHESS/Cassini jusqu'en 1999 puis Insee à partir de 2006. 299

Figure 10. Schémas des inscriptions spatiales en habitats non-ordinaires, M. Mialocq, 2019 325

Table des matières

Remerciements 5

Sommaire 7

Entame *11*
Objet de la thèse *11*
Contexte et objectifs *12*
Déroulé de la thèse *14*

Introduction partie 1 17

Chapitre 1. La ruralité : un terrain trop peu appréhendé par les sciences sociales, support d'un nouveau regain 21

Introduction chapitre 1 ..... *21*

a. De la difficulté de définir le rural. Une comparaison systématique au modèle urbain qui ne permet pas de prendre en compte les singularités des espaces ruraux 22
Comment définir le rural ? *23*

b. Le rural, un espace porteur d'une dynamique propre 24
La renaissance rurale *24*
Une reprise démographique qui touche les territoires de faible densité *25*
Un sentiment du rural *28*

c. Qui explique cette « envie » et ce « puissant désir de campagne » 28
La mise en désir des campagnes *28*
Le paysage : un nouvel enjeu *30*
Une spécificité des campagnes ? *31*

d. Et donne un nouvel élan paradoxal vers les territoires les plus reculés 32
Territoires les plus reculés : une attraction ancienne *32*
Des installations antérieures *32*
Un terreau fertile pour investir les espaces ruraux isolés *32*
Les habitats non-ordinaires en milieu rural de faible densité : nouvel élan, ou plaie ? *34*
Une présence variée et imprécise *34*
Patrimonialisation et habitats non-ordinaires : deux logiques antagonistes ? *35*
Conclusion chapitre 1 ..... *37*

Chapitre 2. Les habitats non-ordinaires en milieu rural : enjeux d'une présence mal identifiée 39

Introduction chapitre 2 ..... *39*

a. Les HNO : une diversité d'appellations pour un habitat protéiforme. 40
Pluralité des formes : description des habitats rangés sous l'appellation non-ordinaire *40*
Limites des appellations *41*
Norme et ordinaire : des notions incomplètes car relatives *41*
Parti-pris du sujet : remonter de l'habitat aux manières d'habiter *42*
Vers du « plus qu'ordinaire » ? *44*

b. Des habitats témoins d'une évolution des besoins de l'habiter contemporain 44
L'habiter contemporain : entre mobilité extrême et nostalgie de l'ancrage *44*
Une importance accrue portée à l'habiter *46*
Une traduction déconcertante dans les habitats non-ordinaires *48*
Qui témoigne de l'exercice de nouvelles manières d'habiter *49*

c. Des habitats qui renouvellent les enjeux de la précarité et de l'exclusion en milieu rural 50
La précarité, une ambivalence constitutive *51*
Le renouveau du regard porté sur les habitats précaires *52*

Habitats non-ordinaires en milieu rural et précarité : une ambiguïté à la base ... *56*
Des habitats précaires ? ... *56*
Des habitats choisis… au sein d'un contexte. De l'insuffisance de distinguer les habitats précaires par la distinction subi/ choisi ... *57*
Les paradoxes de la précarité : vivre heureux avec peu ... *58*

d. Habitats non-ordinaires dans les espaces de faible densité : une double marginalité en question ... 60
Espaces ruraux de faible densité : une marge en évolution ... *61*
Une époque pour la marge : évolution des représentations ... *62*
Habitats non-ordinaires en milieu rural : une altérité relative ... *65*

e. Conclusion chapitre 2 : synthèse des enjeux ... 67

Chapitre 3 – Une démarche souple adaptée à un terrain de l'informel ... 71
Introduction chapitre 3 ... *71*

a. A l'origine du sujet : une connaissance préalable ... 73
Une connaissance personnelle préalable ... *73*
Un terrain du proche ... *75*

b. Une démarche marquée par l'informalité : adaptation ... 77
Étudier le quotidien : le choix d'une démarche informelle ... *77*
L'inconfort de la relation d'enquête ... *78*
Les limites de l'enquête ethnographique : la production d'un savoir inévitablement fragile ... *79*
Vers la recherche de la place juste ... *80*

c. Conséquence : terrains retenus et outils ... 83
Des terrains évolutifs et vastes ... *84*
La sélection des terrains ... *86*
Chiffres et données ... *87*
Les outils utilisés et les matériaux récoltés ... *89*
Conclusion du chapitre 3 : enjeux et grandes lignes du terrain retenu ... *90*

Conclusion partie 3 ... 92

Introduction partie 2 ... 95

Chapitre 4. Des habitats protéiformes ... 97
Introduction chapitre 4 ... *97*

a. Des statuts et des conditions d'occupation pluriels ... 98

b. Les facteurs de cette diversité ... 100
Des habitats qui répondent à l'évolution des conditions d'installation, défavorable aux nouvelles implantations en milieu rural ... *100*
Des formes relatives aux situations géographiques… ... *103*
… Mais qui en restent libres aussi : le facteur humain ... *108*

c. Caractéristiques des habitats non-ordinaires ... 109
Des habitats peu coûteux ... *109*
Des habitats souples ... *111*
Des matériaux et des procédés de construction particuliers ... *116*
L'accès ... *118*
Conclusion chapitre 4 ... *119*

Chapitre 5. Une population plurielle ... 121
Introduction chapitre 5 ... *121*

a. Un public d'habitants difficilement pris en compte et mal décrit ... 122
Un public mal identifié, à la croisée des précaires et des gentrifieurs ... *122*
Des profils très variés rendant difficile toute unification ... *124*

b. La part du quotidien ordinaire ... 126

Une destination : le rural ... *126*
Une démarche marquée par les rencontres ... *127*
La prédominance de valeurs : liberté, autonomie, bien-être ... *127*
Une attention portée à l'ensemble des éléments du quotidien : globalité et mise en lien ... *127*

c. Des trajectoires sous forme de quête marquées par les rencontres. ... 129
Les récits de vie : une lecture positive de l'arrivée dans un habitat non-ordinaire ... *130*
La quête : une lecture positive de la trajectoire ... *130*
La place de l'habitat non-ordinaire dans la quête ... *132*
Des facteurs déterminants ... *133*
La part du voyage ... *134*
La part de l'enfance ... *135*
Rencontre et démarche ... *136*

d. Les motifs de l'installation en habitat non-ordinaire : de nouvelles populations néo-rurales ? ... 139
Ressorts de la néo-ruralité des années soixante-dix ... *140*
Du projet révolutionnaire ... *140*
… au rêve paysan ... *141*
Motivations actuelles ... *142*
Les grands « pôles » de motivations ... *143*
La constitution des motivations : à la croisée de plusieurs champs ... *148*
De nouvelles populations néo-rurales ? ... *150*
Une acception de la « qualité de vie » amplifiée ... *151*
Continuité et différences avec les néo-ruraux des années soixante-dix ... *153*
Conclusion chapitre 5 ... *156*

Conclusion partie 2 ... 157

Introduction partie 3 ... 161

Chapitre 6. Vivre (dans) la montagne ; être paysan ... 165

Introduction chapitre 6 ... *165*

A) Portraits ... 167
Aux Figuets, vallée de Bernède, Massat ... *167*
Patrice ... *170*
Peter, Moureou, vallée de Massat ... *171*
Daniel, vallée de Bernède, Massat ... *173*
Sam et Claire, vallée de la Bellongue ... *174*

B) Analyses ... 174

a. Un quotidien soutenu et souple accordé aux saisons ... 175
Permanence, régularité et polyvalence des tâches ... *175*
Faire à la main ... *177*
Des quotidiens accordés aux saisons ... *178*

b. La motivation de la vie rurale ancienne ... 180
La référence paysanne ... *180*
L'épouvantail de la modernité ... *181*
La tradition ... *182*
L'autonomie comme réalisation effective ... *182*

c. Un quotidien dicté par des travaux constants qui initie une inscription forte sur le lieu de vie. ... 183
Des espaces vécus à tailles variables ... *183*
Analyse des cartes mentales ... *183*
Une inscription spatiale entre retrait et ouvertures ... *185*
L'agriculture comme autosuffisance et retrait ... *185*

d. Des habitats au confort simple, adaptés aux activités paysannes ... 186
Des habitats simples ... *187*
Des habitats adaptables, multifonctionnels et évolutifs ... *189*
Un habiter paysan traditionnel ... *190*

Qui trouve à se déployer sous des formes inédites *190*
Conclusion chapitre 6 ..... *192*

Chapitre 7. Vivre « heure par heure » 195

Introduction chapitre 7 ..... *195*

A) Portraits 196
Manon, Montagagne – 32 ans *196*
Kaplouf, Montagagne *197*
Jérémy, Serres-Sur-Arget - 31 ans *198*
Thibault, Montbrun-Bocage – 40 ans *198*
La Gerbotte, lieu semi-collectif, Clermont *199*
Nadia, Antras – 40 ans *199*
Vincent, Irazein – 35 ans *200*
India, Irazein – 28 ans *202*
Marcus, vallée de la Bellongue – 37 ans *203*

B) Analyses 204

a. Un quotidien changeant adapté aux envies 204
Un quotidien variable difficile à raconter *205*
Un rapport au travail aménagé *206*
Des stratégies qui restent fragiles *207*
Une organisation simple et complexe à la fois *209*

b. Une culture du bien-être et de la liberté 211
La primauté du plaisir *212*
Plaisir et envie *213*
L'autonomie comme horizon *214*
Faire l'expérience de *215*
Le sauvage : une perception relative *217*
Le cas de l'école *217*

c. Des inscriptions spatiales variées, entre ancrage et mobilité 221
Un quotidien sur un rayon restreint allié à une mobilité ciblée *221*
Un quotidien réglé aux multiples activités : une organisation rodée, saisonnière, qui articule le relationnel et l'économique. *222*
Un quotidien basé sur un rayon de 15 kilomètres, avec des ouvertures *223*
Rester sur place : la satisfaction du lieu de vie *225*
Une logique pendulaire *228*

d. Confort et souplesse d'habitats légers sans permis 229
Des habitats sans permis *229*
Des habitats confortables *232*
Conclusion chapitre 7 ..... *233*

Conclusion sur le terrain ariégeois 235

Chapitre 8. Le collectif Copeaux Cabana. Vivre dans la forêt 237

Introduction chapitre 8 ..... *237*

A) Tableau du lieu 238

B) Analyses 242

a. Un quotidien de travail artisanal ponctué de fêtes 242
Faire : un rapport au travail réinventé *242*
Permanence du faire *242*
La rencontre d'une logique ludique et économique *243*
Une philosophie du faire *245*
Transmettre *247*
En vivre : dimension économique de l'activité *249*

b. Vivre en collectif 251
Vivre ensemble *252*
Accueillir *255*
Habitant ou visiteur ? *255*
Devenir habitant *256*
Un espace à fort rayonnement *259*

c. Une inscription spatiale entre ancrage local et échanges internationaux 261
Habiter ici et partir en voyage *261*
Habiter à côté et rester sur place *264*

d. Des habitats d'auto-constructeurs 268
Description générale des cabanes *268*
Un goût de l'habitat *269*
Vivre en cabane : un habiter spécifique *269*
Une pensée de l'habitat *271*
Conclusion chapitre 8 ..... *272*

Chapitre 9. Bussière-Boffy : le choc des normes 275

Introduction chapitre 9 ..... *275*

A) Portraits de terrain 276
Présentation de la situation du hameau *276*
Arrivée à Bussière-Boffy *277*
Visite de la yourte d'Émilie et Ben *278*
Un soir, au repas *279*
Bœuf au village *280*

B) Analyses 280

a. Des logiques mal appréhendées de l'extérieur 280
La difficulté de reconnaître une logique de vie à l'œuvre *280*
Une logique de vie mal intégrée au milieu local : conflit avec la mairie *281*
Un mode de vie qui laisse des traces *282*
Et soudain, « ça parle » : l'apparition d'une logique derrière le désordre *283*

b. Quand le désordre informe 285
Des pratiques militantes *285*
Au-delà du « hors » norme *288*

c. Mobilité 290
Des quotidiens à l'échelle du hameau *290*
Trajectoires mobiles *291*

d. Des habitats vétustes ? 293
Des habitats aux allures précaires *294*
D'autres choix en matière d'habitat *297*
Conclusion chapitre 9 ..... *299*

Sur l'exclusion et la précarité sociale : *299*
Reconnaître des logiques habitantes : *300*

Conclusion partie 3 301
- le local : une nouvelle donne. *302*
- sur l'altérité et la marge : *302*
- sur le rôle des territoires : distinction des installations selon les implantations. *304*

Introduction épilogue 307

1. Présentation du travail avec la commune 308

Présentation de la commune *308*
Présentation du travail *310*
Déroulé de l'étude *310*

2. Vivre à Montagagne : les enjeux auxquels est confrontée une très petite commune au cœur de la faible densité aujourd'hui....312

a. Une grande diversité sociale concentrée sur un périmètre restreint....312

Des provenances variées pour une commune de petite taille....313
Une présence très importante de logements sociaux pour la taille de la commune....313
Un éventail de motivations....314
Espace ressource ou espace refuge ?....315

b. L'ambiguïté de la communauté....317

Le village retrouvé : représentations et imaginaire du village....317
Les difficultés d'agir ensemble : une question de place....318
Habiter au village et circuler : réseaux et mobilité....320

c. Les enjeux de la gouvernance pour une très petite commune....321

L'entrelacement des conflits personnels et de pouvoir....321
L'espoir des très petites communes rurales....322

d. Vivre à Montagagne : tirer parti de la faible densité....323

Qu'y faire ? La question du travail....323
Comment y habiter ?....324

Ouverture et réflexions sur la question des dynamiques....325

Conclusion épilogue : quel avenir pour un village dans la faible densité ?....327

Détecter : enjeu de regard et de méthode....328
Accompagner : les réponses à apporter....329

A) Habitats non-ordinaires et évolution des territoires ruraux : synthèse....332

1. Synthèse des inscriptions spatiales en habitats non-ordinaires....332

2. De nouveaux enjeux pour les territoires ruraux de faible densité....340

Entre espaces de relégation et d'innovation, des territoires supports d'enjeux ambigus....340
Les habitats non ordinaires en milieu rural : laboratoires de nouvelles manières d'habiter. Un enjeu de reconnaissance....342
Des territoires lieux de vie : les enjeux patrimoniaux et résidentiels bousculés....343
Synthèse des enjeux....345

B) Apports et ouvertures de la thèse....346

1. Les apports de la thèse....346

Contribution sur l'évolution des territoires ruraux....346
Contribution à la compréhension d'habitats abordés par leur altérité....347
Contribution à l'évolution non seulement du rapport à l'habitat mais du rapport au monde....348
Contribution à la question de la précarité par l'entrée de l'habitat....349

2. Élargir le constat, amplifier le combat – pistes d'actions....350

Élargir le constat : légitimer tous les habitats non-ordinaires....350
Pour la reconnaissance juridique des habitats non-ordinaires....351
Vers l'élaboration d'un statut de terrain réversible....352

Annexes....355

Annexe 1 : Synthèse de quelques parcours résidentiels....355

Annexe 2 : Cartes mentales....357

Annexe 3 : Courrier de Charline, Copeaux Cabana, 23 avril 2017....361

Annexe 4. Grille de travail de terrain....362

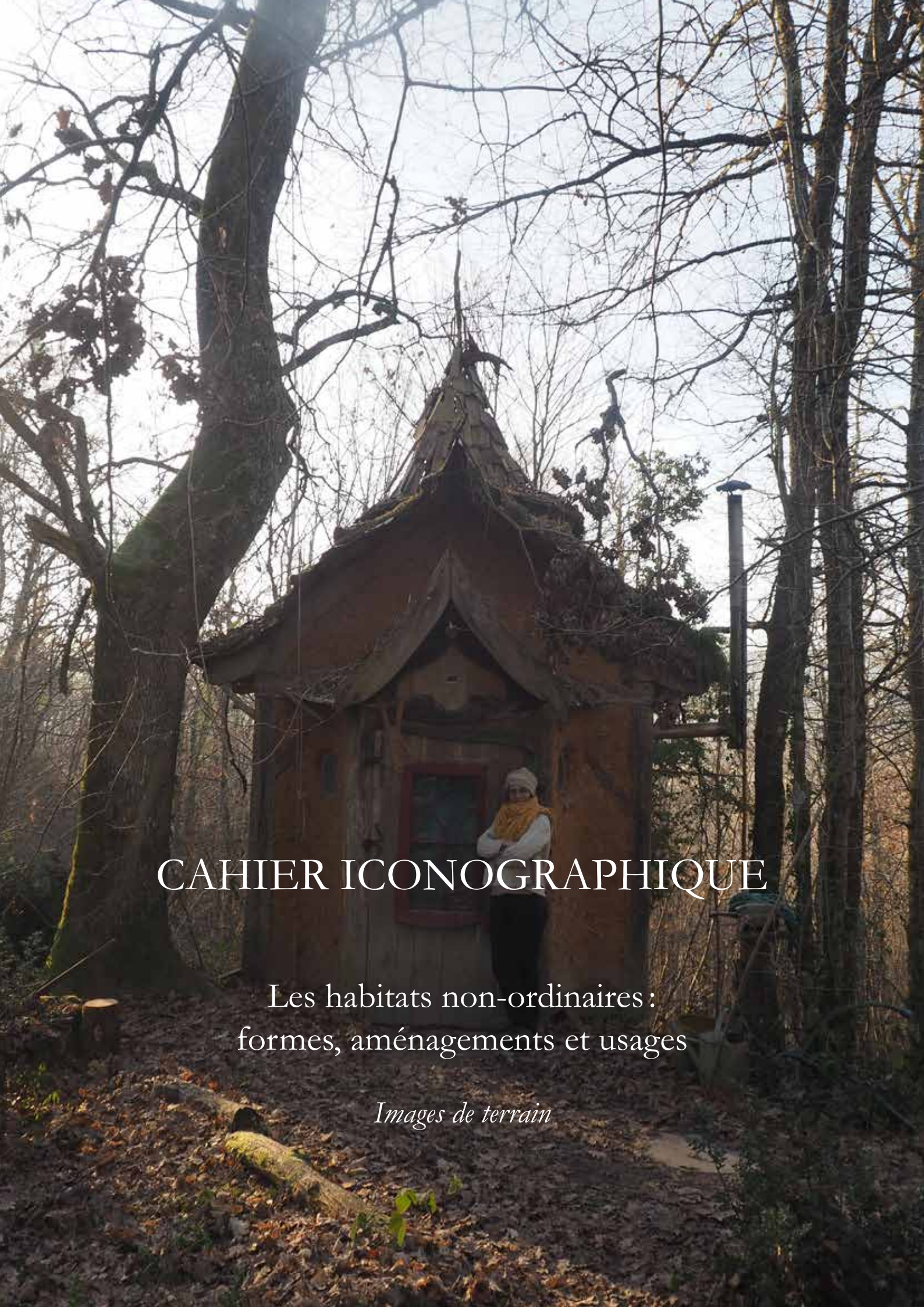
Annexe 5. Grille questionnaire Montagagne....364

Bibliographie....369

Liste des figures....375

Table des matières.....377

Un cahier iconographique est joint à cette thèse, intitulé : « Les habitats non-ordinaires, formes, aménagements et usages ».



CAHIER ICONOGRAPHIQUE

Les habitats non-ordinaires : formes, aménagements et usages

Images de terrain

Page précédente
Cabane et son habitante du moment, Copeaux Cabana, 2018

CAHIER ICONOGRAPHIQUE

Les habitats non-ordinaires : formes, aménagements et usages

Images de terrain

En support de la thèse
Les territoires ruraux à l'épreuve de nouvelles manières d'habiter : vivre en habitat non-ordinaire dans des espaces de faible densité.

Madeleine Mialocq

Pannel d'habitats non-ordinaire
dans la forme et le statut,
Dordogne et Ariège, 2017

Insertion des habitats dans leur environnement, Ariège et Dordogne, 2017, 2018

La «guinguette» et la «payourte», Kaplouf, Montagagne, Ariège, 2017

Intérieur de la «guinguette» et salle de bain du Kaplouf, 2017

Intérieur de chez Peter, vallée de Massat, Ariège, 2017

Chez Peter, pièce de vie,
grange à outils, toilettes sèches,
sculptures et potager, 2017

Aux Figuets, vue extérieure et chambre à l'étage, vallée de Massat, Ariège, 2017

Aux Figuets, bac à lessive près du lavoir où a été mis à refroidir le lait ;
intérieur de la maison, autel et banquette où sculpte Patrice, 2017

Cabane de Vincent, vallée du Biros, Ariège, 2017

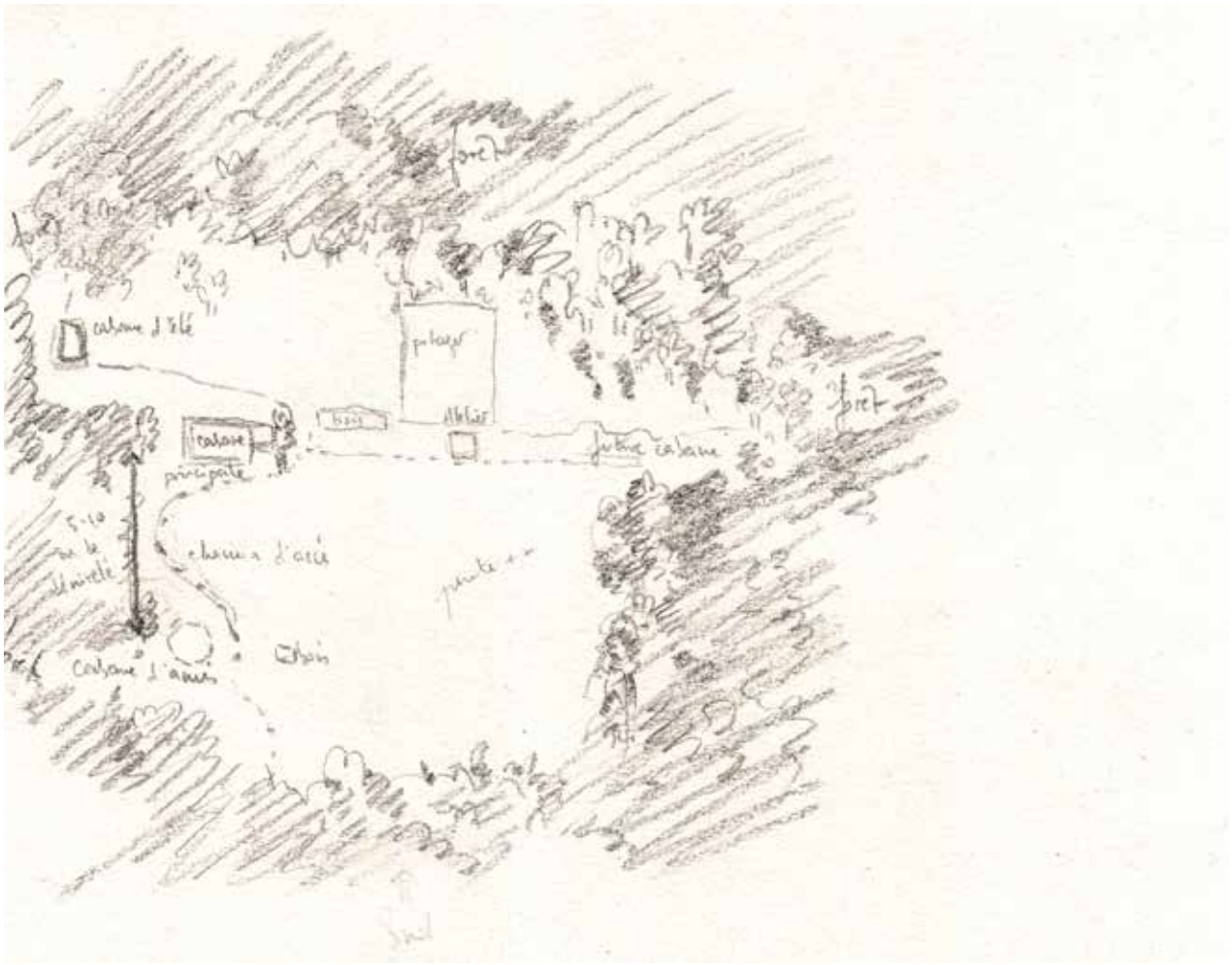


Schéma d'organisation du lieu de vie de Vincent, 2017

Vue depuis chez Vincent, 2017

Copeaux Cabana : l'atelier collectif de charpente.
Rencontres de charpente, 2015, et Bal des Bois 2019

Copeaux Cabana : schéma d'organisation du lieu de vie, 2019

Cabanes, vue extérieure,
Copeaux Cabana, 2018

Cuisine collective et intérieur d'une cabane, Copeaux Cabana, 2018

Cuisine collective et cabane
individuelle, Copeaux Cabana, 2018

Intérieur de l'atelier de charpente, 2019

Le «sauna», chambre d'appoint et cabane des enfants, 2018

Amphithéatre dans la forêt, cabane des toilettes sèches, et atelier en arrière plan, Copeaux Cabana, 2018

DESSINS

Portraits, scènes et habitats

Cabane d'estive de Manou et Antoine, 2017

Dessins en estive : intérieur de la cabane, portrait de Manou, animaux autour, 2017

Cabane principale de Manou et Antoine, et jardin en pente à la lisière de la forêt, vallée de Bernède, 2017

Aux Figuets, fenêtre faite par Patrice à l'étage, portrait de Patrice, vallée de Bernède, 2017

L'heure de la tisane, aux Figuets, 2017

Portraits d'habitants, vallée de la Bellongue, 2017

Croquis de gestes et savoir-faire : confection de fagots, outils et cabanes, vallée de Bernède et Moureou, 2017

Le 18 Juin, foin étalé vers 10h00. Semis, dans le chassis, des jolis choux "Romanesco".
Pour dynamiser les légumes "Feuilles" (choux rouges, quintal d'Alsace, tétragones, salades et poireaux ...), je sarcle et griffe entre les rangs.
Des campanules en épi ou agglomérée (campanula glomerata), et des mauves fleurissent dans le pré de fauche sous le jardin.

Mauve à feuilles rondes
(mauve commune)
(Malva neglecta)
- vomblais, devant de granges, composts, indicateur d'azote -

Mauve musquée
(malva moschata)
- caractéristique des prés de fauche -

La nymphe, gardée tout l'hiver dans la maison est ouverte; Un machaon en est sortit; ailes plissées, pattes recroquevillées, on le retrouve mourrant.

On nomme le Machaon également "Queue d'Hirondelle" ou encore "Le Grand Carottier" car il pond des oeufs isolés sur les Carottes, l'Aneth, le cumin, l'Angélique, l'Anis et le Panais.

La nymphe - tout l'hiver d'un vert tendre - est maintenant brune claire -

- détail face supérieure d'une aile -

Le 19 Juin, je fauche très tôt, à la pointe du jour; Seuls le rouge-gorge et la hulotte chantent dans la pénombre; la terrasse fauchée est celle avec le buis taillée, vers chez Chantal. Bill le chat a amené une grosse taupe qu'il ne mange pas.
Plus tard, une famille troglodyte s'envole dans tous les sens depuis un fouillis de lie

Extraits du carnet de Peter, Moureou

"Les souffles de lune pour caresse"

Je pars à la tombée de la nuit,
pour une douce errance;
non pas une randonnée (de
"randon" vieux mot français signifiant
fatigue, épuisement; il y a dans ce
terme une urgence de marcher" J. Lacarr
chemin faisant),
ni même une promenade définie....
mais bien une errance, une flânerie
dans le calme de la solitude.
Et pourtant, rapidement mon pas
est accompagné de nombreux vers
luisants, chevreuils qui abrient dans
la nuit, sangliers qui bousculent les
branches, hulottes qui chantent.

J'avance deci, delà puis m'allonge sur une montagne tiède, m'endors dans le chant des crapauds qui ponctuent la nuit. Quelques gouttes sur mon visage me sortent du sommeil, la lune, tantôt cachée derrière d'épais nuages, tantôt perçant le ciel sombre, illumine les éboulis, la rivière et la pente couverte de sapins... je vis l'instant offert comme merveille.

- Coulemelle -
(lépiote élevée)

Le 12 Octobre - grosse récolte de châtaignes déposées devant la maison, et les premières châtaignes triées, mises dans l'eau, sont stockées dans le sable. Deuxième pressage des pommes pour en faire du jus et pose d'un nichoir pour les chouettes hulottes dans les conifères. La journée a été chaude, avec un très beau ciel bleu, une lumière douce ... et le matin et la soirée sont très fraîches.

Le 14 Octobre Un bon stock de bois bien sec est rangé, débité à l'abri de la pluie. Le bois débité au pommier d'hiver est également mis en tas.
On fait une visite aux châtaigniers vers le Fitou, au-dessus de la grange d'Eole: la récolte est assez moyenne; A part un ou deux juste au-dessus de la grange, les autres

Extraits du carnet de Peter, Moureou

Photographies et dessins
de Madeleine Mialocq
à l'exception des pages XIV :
copeauxcabana.fr et pages XXVI
XXVII : dessins de Peter